

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

RÉFLEXION D'INSPIRATION PSYCHANALYTIQUE SUR L'AMBITION
PROFESSIONNELLE CHEZ LA FEMME AU QUÉBEC

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR MARIA ZANKO

DÉCEMBRE 2005

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

À ma mère, là où tout a commencé...

Et à mon père, le semeur de rêves...

REMERCIEMENTS

Toute ma gratitude va avant tout à celle qui m'a appuyé tout au long de ce projet, ma directrice de thèse, madame Hélène Richard.

Puis j'aimerais exprimer ma plus profonde reconnaissance à Dominic Provost, pour son aide incommensurable, sa connivence et sa joie de vivre dansante si salutaires sans lesquels ce texte n'aurait pas pu se terminer.

Un grand merci du fond du cœur va aussi à Carole Plasse, Charles Serrao, Dorita Shemie, Peggy Dauphin, Julien Robert et Jocelyne Plouff pour leurs apports et encouragements, ainsi qu'à tous mes amis du voisinage, de la danse, de la profession et de la famille pour leur appui et leur intérêt.

Merci aussi aux répondantes, leur partage m'a beaucoup apporté. Merci également aux membres passés et présents du séminaire sur la féminité de la Société psychanalytique de Montréal grâce auxquels j'ai appris bien des choses utiles à la thèse.

J'ai tout autant apprécié la collaboration du département de psychologie ainsi que l'aide et l'amabilité de bien des employés de l'UQÀM.

Finalement, un gros, gros merci à mon équipe de soutien féline dont l'apaisante Gaminini, le vivifiant Félini, la charmante Mimini ainsi que Pantoufle, Fifelina, Dodo et Pussina...

ABRÉVIATIONS

Étant donné que les expressions 1) « ambition professionnelle chez la femme » et 2) « ambition(s) professionnelle(s) », très fréquemment utilisées dans ma thèse, sont très longues, je vais les remplacer respectivement par les abrégés suivants : 1) « apcf » et 2) « ap ».

1) Ambition professionnelle chez la femme : apcf

2) Ambition professionnelle (s) au singulier et au pluriel : ap

Si le mot ambition est utilisé seul, il sous-entend toujours l'ambition professionnelle.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	xi
INTRODUCTION	1
Abréviations.....	1
Problématique.....	1
Recherche exploratoire.....	5
La conceptualisation d'orientation psychanalytique.....	6
Les contextes de la recherche.....	7
Objectif.....	8
Originalité.....	9
Subjectivité et limites.....	9
Structure.....	10
CHAPITRE I : CONTEXTE THÉORIQUE	13
VOLET I : CULTURE ET APCF AU QUÉBEC	14
1.1.1 Première partie : Définitions	15
1.1.1.1 L'ambition.....	15
1.1.1.2 L'ap.....	20
1.1.1.3 L'apcf.....	21
1.1.2 Deuxième partie : Évolution historique de l'apcf au Québec	25
1.1.2.1 Chez des ancêtres du Nouveau Monde.....	25
1.1.2.2 Au Nouveau Monde.....	32
1.1.3 Troisième partie : La situation actuelle de l'apcf au Québec dans un contexte canadien et mondial	38
1.1.3.1 Les professions.....	39
1.1.3.2 La maternité.....	42

1.1.3.3 Le couple.....	43
1.1.3.4 L'égalité des sexes.....	44
1.1.3.5 Le pouvoir et la force.....	45
1.1.3.6 Des reproches.....	47
1.1.3.7 Les filles.....	52
1.1.4 Quatrième partie : Conclusion.....	54
VOLET II : PSYCHANALYSE ET APCF.....	58
1.2.1. Première partie : Le narcissisme et l'apcf.....	58
Introduction.....	58
1.2.1.1 Freud et l'ap.....	62
1.2.1.2 Freud, le pulsionnel et l'ap.....	72
1.2.1.2.1 Les pulsions.....	72
1.2.1.2.2 La sublimation.....	74
1.2.1.2.3 La culture.....	76
1.2.1.2.4 L'ambition.....	78
1.2.1.3. Freud, le narcissisme et l'ap.....	80
Conclusion.....	85
1.2.1.4 Les auteurs proches de Freud, le narcissisme et l'ap.....	87
Conclusion	101
1.2.1.5 Le narcissisme, l'estime de soi et l'ap.....	102
1.2.1.6 La psychiatrie et l'ap.....	118
1.2.1.7 La mère, le narcissisme et l'ap.....	119
1.2.1.8 Le père le narcissisme et l'ap.....	120
1.2.1.9 La conclusion.....	121
1.2.2 Deuxième partie : La femme et l'ap.....	125
Introduction.....	125
1.2.2.1 La psychosexualité féminine et l'apcf.....	126
1.2.2.1.1 Les débuts.....	126

1.2.2.1.2 Freud, la psychosexualité féminine et l'apcf.....	133
1.2.2.1.3 Le phallique/châtré et l'apcf.	140
1.2.2.1.4 L'apcf un sujet peu abordé en psychanalyse.....	146
1.2.2.1.5 Les postfreudiens, la psychosexualité féminine et l'apcf.....	147
a. Les fidèles.....	148
b. Les contestataires.....	149
Conclusion.....	154
1.2.2.2 L'apcf et les troubles narcissiques.....	154
1.2.2.3 L'apcf : ses désirs et ses vœux.....	162
1.2.2.4 L'apcf et ses idéaux contradictoires.....	166
1.2.2.5 L'apcf et la mère.....	168
1.2.2.5.1 La mère toute-puissante.....	168
1.2.2.5.2 « L'étoile noire »	169
1.2.2.5.3 La rivalité et la mort.....	172
1.2.2.5.4 la mère « suffisamment bonne ».....	175
1.2.2.6 L'apcf et le père.....	176
1.2.2.7 L'apcf et le masculin/féminin.....	182
1.2.2.8 Conclusion.....	184
CHAPITRE II : CUEILLETTE ET ANALYSE DES DONNÉES D'ENTREVUES.....	187
2.1 Première partie : Méthodologie.....	187
Introduction.....	187
Recherche exploratoire.....	188
Méthode clinique d'inspiration psychanalytique.....	188
Méthode d'analyse appliquée.....	189
Question de recherche.....	189
La conceptualisation d'orientation psychanalytique.....	189
2.1.1. La psychanalyse.....	190
2.1.2 La recherche dans le contexte de la cueillette des données et de l'analyse des entrevues.....	196

2.1.2.1. Première étape : la cueillette de données.....	196
2.1.2.1.1 La méthode clinique d'approche psychanalytique.....	196
2.1.2.1.2 La subjectivité.....	197
2.1.2.1.3 Le journal personnel.....	198
2.1.2.1.4 Recherche psychanalytique et recherche d'orientation psychanalytique..	199
2.1.2.1.5 Les sujets.....	201
2.1.2.1.6 Les entretiens.....	204
2.1.2.2. Deuxième étape : l'interprétation du matériel	208
2.1.2.2.1 Le choix de la méthode.....	208
2.1.2.2.2 « La déliaison », méthode de l'analyse appliquée.....	211
2.1.2.2.3 L'analyse des données.....	214
2.1.2.2.4 L'interprétation du matériel.....	215
2.2 Deuxième partie : Analyse des entretiens.....	218
2.2.1. Migna.....	218
2.2.1.1 Première entrevue.....	218
2.2.1.2 Deuxième entrevue.....	233
2.2.1.3 Troisième entrevue.....	242
2.2.2 Rose.....	256
2.2.2.1 Première entrevue.....	256
2.2.2.2 Deuxième entrevue.....	269
2.2.3 Safran.....	284
2.2.3.1 Première entrevue.....	284
2.2.3.2 Deuxième entrevue.....	301
2.2.4 Wendy.....	314
2.2.4.1 Première entrevue.....	314
2.2.4.2. Deuxième entrevue.....	329

CHAPITRE III : DISCUSSION DES RÉSULTATS.....	346
Introduction.....	346
3.1 Première hypothèse explicative : l'apcf perturbe car elle est conflictuelle.....	348
3.1.1 L'apcf et ses bienfaits.....	348
3.1.2 L'apcf et ses éléments péjoratifs.....	350
3.1.2.1 Se dissocier du monde des hommes.....	351
3.1.2.2 Se dissocier de la mauvaise mère.....	352
3.1.2.3 Se dissocier de la « vraie ambitieuse ».....	353
3.1.2.4 Se dissocier de la démesure.....	354
3.1.2.5 Se dissocier de l'agressivité et de l'ambition mortelle.....	354
3.1.3 L'ambition et ses conflits.....	357
3.1.3.1 L'ap en conflit avec l'amour.....	357
3.1.3.2 L'ap en conflit dans le couple.....	358
3.1.3.3 L'ap en conflit avec la maternité.....	359
3.2 Deuxième hypothèse explicative : l'apcf est un terrain propice à l'expression de carences et de blessures affectives et narcissiques.....	360
3.2.1 Migna.....	361
3.2.2 Safran.....	362
3.2.3 Rose.....	363
3.2.4 Wendy.....	364
3.2.5 Conclusion.....	365
3.3 Troisième hypothèse explicative : l'apcf ferait l'objet d'une transmission psychique intergénérationnelle.....	366
3.3.1 La recherche.....	366
3.3.2 La transmission psychique intergénérationnelle.....	368
3.3.3 La mère.....	369
3.3.4 Le père.....	371
3.3.5 Les filles.....	372

3.4 Quatrième hypothèse explicative : l'ap est un facteur important de l'identité féminine.....	372
3.5 Recherches futures.....	373
CHAPITRE IV : CONCLUSION.....	375
ANNEXE 1.....	384
ANNEXE 2.....	385
ANNEXE 3.....	386
ANNEXE 4.....	387
ANNEXE 5.....	389
RÉFÉRENCES.....	396

RÉSUMÉ

L'objet principal de cette thèse est de faire une réflexion d'inspiration psychanalytique sur l'apcf au Québec. Notre culture a subi de grands changements sociaux. Affranchies de la servitude de la procréation, maîtres de leur corps, les femmes non seulement au Québec mais dans bien des parties du monde sont aujourd'hui libres de réaliser leurs ap sans restrictions sociales. Mais cette nouvelle situation, bienvenue autant qu'espérée, s'accompagne aussi de malaises et de critiques contradictoires : quelque chose dérange. De plus, la clinique montre que l'ap et sa réalisation est un thème que la clientèle féminine aborde de plus en plus en thérapie et qu'il faut pouvoir comprendre. Cette nouvelle dimension de la condition féminine a sa propre dynamique psychique et sociale, et les théories psychanalytiques sont souvent insuffisantes pour nous éclairer (Brillon, 1992). L'ap n'est pas considérée comme une dimension de l'identité féminine en psychanalyse.

Cette étude a pour but de comprendre et d'approfondir ce qui dérange la femme elle-même et son entourage face à la réalisation de son ap. Elle espère aussi comprendre ce qui attire les femmes vers la réalisation de leurs ap et comment cela les satisfait. Par la voie de la psychanalyse, cette recherche exploratoire espère aller au-delà des manifestations extérieures et conscientes, afin de mettre en mots le non-dit conflictuel, angoissé et réprobateur qui nous habite face à ce phénomène. Ces découvertes pourraient expliquer pourquoi, malgré tous ces changements sociaux tant espérés et préconisés par nos ancêtres, la vie des femmes réalisant leurs ap reste difficile et pourquoi cet accueil social fait aux femmes est en même temps accompagné d'un jugement contradictoire à leur égard.

La thèse comporte l'introduction et quatre chapitres. Dans l'introduction, je précise à partir de la problématique la question de recherche suivante, fil conducteur de la thèse : en quoi, au-delà des apparences, l'apcf dérange et ce autant la femme elle-même que son entourage, et qu'est-ce qui l'attire à vouloir la réaliser, malgré les difficultés ?

Dans le premier chapitre, je présente le contexte théorique de ma thèse. Il contient un ensemble d'écrits qui étayent le sujet de l'apcf.

Dans son volet I, j'expose les différentes définitions de l'ambition, l'évolution historique de l'accès des femmes à l'éducation et à une profession, puis la situation actuelle au Québec de l'apcf. Dans son volet II, j'examine ma question de recherche dans le contexte des écrits psychanalytiques traitant directement ou indirectement le sujet de l'apcf. Dans sa première partie, j'explore les textes sur le narcissisme touchant à l'ap. Dans sa deuxième, j'étudie la théorie en rapport avec la femme et son ap. J'expose aussi différents aspects de la problématique de l'apcf : les troubles narcissiques, les désirs et les vouloirs, les idéaux contradictoires, la mère, le père, le masculin et le féminin. Ceci toujours avec l'objectif de répondre à ma question de recherche.

Dans le deuxième chapitre, je présente la cueillette et l'analyse des données d'entrevue. Dans sa première partie, j'expose la méthode qualitative, exploratoire et clinique d'inspiration psychanalytique choisie pour mener les entrevues et faire l'analyse des données. Dans sa deuxième, j'expose en ordre chronologique l'analyse de chacune des entrevues des quatre répondantes rencontrées.

Dans le troisième chapitre, je discute les résultats de cette analyse. J'ai cerné ici quatre hypothèses explicatives. Mon enquête montre que l'ap de la femme porte l'empreinte de plusieurs facteurs psychiques, relationnels et sociaux et dérange car elle est conflictuelle. Les femmes sont à la fois attirées à réaliser leurs ap et méfiantes de cet attrait, ceci autant en elles-mêmes que chez leurs consœurs. D'un côté, la réalisation d'ap a créé chez les sujets le sentiment de s'appartenir, d'être autonome, « d'avoir sa tête à soi » et d'être « quelqu'un ». De l'autre côté, toutes les répondantes voulaient se dissocier de l'ap car elles l'associaient à un élément péjoratif et interdit cristallisé par l'imgo de la « vraie ambitieuse ». Celle-ci est perçue comme une femme dénaturée, égocentrique, opposée au maternel, agressive et ne s'arrêtant à rien pour réussir. L'ap peut aussi être l'expression de carences et de blessures affectives et narcissiques et l'objet d'une transmission psychique intergénérationnelle. Finalement, l'ap est une « clé » importante de l'identité féminine autant que l'amour et la maternité. Cette réalité est souvent négligée par les théories psychanalytiques sur la femme.

Dans le quatrième chapitre, je conclus ma thèse en exposant les deux filons latents délimités par ma recherche exploratoire sur l'apcf. Ils concernent la mère et la mort.

Mots clés : ambition, ambition professionnelle, femme, profession, psychanalyse.

INTRODUCTION

Dans cette introduction je vous présente ma thèse dont l'objet principal est de faire une réflexion d'inspiration psychanalytique sur le sujet de l'ambition professionnelle chez la femme au Québec. Grâce à une recherche exploratoire psychanalytique d'approche qualitative et herméneutique, j'espère pouvoir cerner en quoi, au-delà des apparences, l'ambition professionnelle féminine dérange, et ce autant la femme elle-même que son entourage, et ce qui attire une femme à vouloir réaliser son ambition malgré les difficultés.

Le sens d'« ambition professionnelle chez la femme » sera développé dans le premier chapitre. Mais notons tout de suite que j'ai utilisé « profession/nel » dans son sens large c'est-à-dire : carrière qui demande l'utilisation de son intelligence et de ses capacités ainsi qu'un savoir spécifique pour réussir dans son domaine. Le mot « dérange » a le sens de gêne, trouble, perturbe, crée un malaise ou angoisse. Si le mot ambition est utilisé seul, il sous-entend toujours l'ambition professionnelle.

Abréviations

Étant donné que les expressions 1) « ambition professionnelle chez la femme » et 2) « ambition professionnelle (s) », très fréquemment utilisées dans ma thèse, sont très longues, je vais les remplacer respectivement par les abrégés suivants : 1) « apcf » et 2) « ap ».

Problématique

Le monde a vécu de grands changements sociaux depuis la deuxième guerre mondiale et particulièrement depuis les mouvements de libération de la femme des années 1970. Depuis des siècles, les femmes réclamaient l'accès au savoir et à une profession ou son équivalent et,

maintenant « affranchies de la servitude immémoriale de la procréation et vivant leur liberté sexuelle » (Lipovetsky, 1997), elles entrent dans l'air de « l'éducation-capacité d'action » (Tremblay et Andrew, 1997, p. 58) au féminin.

Au Canada, la Commission Bird (1967-70) fait de l'égalité entre l'homme et la femme une loi au pays. Au Québec en 1964, le vieux Code civil napoléonien est aboli mettant ainsi fin à l'incapacité juridique de la femme mariée, pendant que la Commission Parent assure que toute personne a la possibilité de se scolariser gratuitement sans restrictions liées à son sexe. Les femmes d'ici n'ont pas ignoré cette ouverture et ont infiltré les universités et le marché du travail dans tous les domaines. Mais cette nouvelle situation, bienvenue autant qu'espérée, s'accompagne aussi de malaises et de critiques contradictoires.

Une multitude de lectures et d'émissions télévisées et radiophoniques sur le thème de l'apc ont attiré mon attention. J'y constate que de nos jours, les femmes, dans la plupart des coins du monde mais plus particulièrement au Québec, sont certainement encouragées, voire même poussées, à faire des études et à se réaliser dans une carrière de leur choix. Partout on les retrouve, à l'avant comme à l'arrière-plan, par choix ou par obligation, œuvrant comme professionnelle, récoltant les satisfactions liées à leur domaine d'expertise et les éloges de leur entourage. En même temps, malgré ces progrès inouïs, cette « libération » époustouflante et ses bienfaits sociaux, les médias discutent aussi des nombreuses difficultés et des problèmes vécus par les femmes. Devoir mener parfois une triple vie, celle de professionnelle, de conjointe et de mère, et devoir choisir parmi ces rôles, ont des conséquences tant au niveau de leur santé mentale et physique qu'au niveau de leurs relations avec les hommes, la famille, le monde du travail et la société. Mais ce qui me frappe tout particulièrement est l'impression que, malgré l'admiration dont elles sont l'objet, malgré le souci et le soutien dont témoigne la société pour les femmes au travail, un reproche s'adresse, souvent en douce, aux professionnelles ambitieuses. Quelque chose de l'ordre d'un double message s'exprime discrètement : elles sont autant bien vues que mal vues, autant poussées à réussir que retenues, autant admirées et privilégiées que critiquées et blâmées.

Ces critiques sont d'autant plus déroutantes qu'elles accompagnent une kyrielle d'ouvertures et de possibilités scolaires et de carrière, qui sont offertes aux femmes. Comme si en surface, on souhaitait leur épanouissement intellectuel, mais qu'inconsciemment on visait d'autres

destins pour elles. D'autant plus que, malgré la gamme de difficultés, de conflits et de critiques à surmonter, elles s'investissent corps et âmes dans la réalisation de leurs ambitions. Quelque chose de très puissant doit les attirer, voire les satisfaire, dans ces projets, car de plus en plus d'étudiantes envahissent les universités et de plus en plus de professionnelles réussissent dans tous les domaines, traditionnels ou non, malgré les exigences et les problèmes rencontrés.

De plus, comme clinicienne, (pour des raisons de confidentialité, je vais m'abstenir d'utiliser des exemples cliniques de ma pratique pour illustrer mes pensées dans cette thèse) maintes femmes ont sollicité mon oreille pour que j'écoute leurs angoisses et leurs plaisirs devant leurs aspirations et leurs réalisations, mais aussi leurs sentiments conflictuels vis-à-vis celles de leurs consœurs. Malgré les satisfactions attachées à leurs conquêtes, quelque chose continue de les troubler tout autant. D'où ma question : quel est cet élément qui, chez la femme professionnellement ambitieuse, dérange et porte une telle connotation péjorative aussi bien pour elle-même que pour son entourage ?

Inévitablement, la clinique montre que c'est un thème que la clientèle féminine aborde de plus en plus en thérapie et qu'il faut pouvoir comprendre. Il serait tout aussi important pour le clinicien de savoir ce qu'évoque pour lui consciemment et inconsciemment l'apcf et comment ses associations influencent son écoute face à celle qui consulte, que de comprendre les angoisses qui en découlent chez celle qui se confie à lui. Cette nouvelle dimension de la condition féminine a sa propre dynamique psychique et sociale, et les théories psychanalytiques sont souvent insuffisantes pour nous éclairer (Brillon, 1992). L'ambition est traditionnellement attribuée à l'homme, à la virilité, à l'activité, à la réalité, au conscient, au culturel, etc., ce qui va à l'encontre de la théorie freudienne qui s'intéresse d'abord à l'inconscient et qui associe la féminité à la passivité, la soumission, au masochisme et à la maternité, etc.

Mais pourquoi s'attarder à l'ap, cet élan, cette force psychique qui pousse vers la réalisation des désirs dans la réalité ? Parce que l'accès à la profession des femmes cristallise par excellence non seulement le nouveau de la société québécoise mais celui de notre civilisation occidentale, voire celle du monde. Cet accès a eu un impact sur nous tous et nécessite qu'on s'y attarde. Pour réaliser son ap il faut pouvoir reconnaître son intelligence et ses talents et

savoir les investir, mais il faut aussi se trouver dans un contexte social qui le permette. Au cours des siècles, l'intelligence féminine a souvent été ou bien perçue comme menaçante et dangereuse ou bien inexistante. Ainsi exclues des institutions de savoir, les femmes ne pouvaient réaliser leurs désirs et capacités. Depuis que les choses ont changé, la plupart des professions au Québec se féminisent. Les femmes doivent répondre à des exigences et surmonter des défis équivalents à des rites de passage : compléter des études spécifiques et répondre aux règlements prescrits par un regroupement professionnel, afin de pouvoir travailler comme spécialiste dans le domaine de leur choix. Ainsi s'exposent-elles à de nouvelles situations qui provoquent des phénomènes intrapsychiques et interpersonnels peu connus par leurs ancêtres et peu étudiés.

Cette recherche a donc pour objet de comprendre et d'approfondir ce qui dérange et trouble son entourage et la femme elle-même face à la réalisation de son ap et, en même temps, ce qui l'attire vers de tels accomplissements. Guidées par la pensée psychanalytique ces réflexions permettront d'aller au-delà des manifestations conscientes et de mettre en mots une partie du « non-dit » dont ce phénomène serait porteur. Ces découvertes pourront peut-être expliquer pourquoi, malgré tous ces changements culturels tant espérés et tant préconisés par nos ancêtres, la vie des femmes au Québec et dans le monde réalisant leurs ap reste difficile et pourquoi cette invitation faite aux femmes par la société est en même temps accompagnée d'une critique négative à leur égard. Si, d'un côté, pendant des siècles la scolarisation et la pratique professionnelle ont été « interdits » aux femmes et le sont encore aujourd'hui dans maints pays du monde que sont devenus les préjugés qui alimentaient ces restrictions ? De l'autre côté, pourquoi tant de femmes ont-elles, malgré les difficultés, tant d'ap et les réalisent-elles ?

Comment dès lors aborder la complexité d'un tel sujet ? Le mot « ambition » n'est pas un terme psychanalytique et ne se retrouve pas dans les dictionnaires de la psychanalyse. Freud (1930), ce très grand ambitieux, n'a dit que quelques mots sur l'ambition en la reliant au feu et à l'érotisme urinaire mais sans jamais lui donner un sens psychanalytique. Il s'est davantage préoccupé de la sublimation pulsionnelle, la dynamique psychique à la base du travail, de la création et de la civilisation. Grâce au travail, l'homme améliore son sort et crée la culture. Mais entre la sublimation et le travail se trouve l'ap, élan qui amène l'individu vers

l'activité dans la réalité et plus précisément, à exercer une profession dans un contexte social. Mais c'est en prononçant le mot « femme » que la controverse débute et que Freud se montre homme de son époque. Pour Freud (1930), les femmes freinent le déploiement de la civilisation car elles sont peu aptes à la sublimation et donc à l'exercice d'une profession et à la création. Elles sont davantage préoccupées par la sexualité et la famille et elles éloignent l'homme de ses occupations civilisatrices. De plus, tout en admirant de nombreuses intellectuelles de son entourage et tout en encourageant plusieurs à se réaliser comme professionnelles et psychanalystes, il affirma dans ses théories que la femme est inférieure à l'homme et que celle qui réussit dans une profession souffre d'« envie du pénis » et d'un « complexe de masculinité ». Mais tout au long de sa carrière, Freud s'interrogea sur les affirmations qu'il fit au sujet du sexe féminin pour proposer finalement en 1932 que si on voulait en savoir davantage sur la femme, ce « dark continent » (écrit en anglais dans le texte original allemand), de consulter nos propres expériences, les poètes, les progrès de la science et d'autres sources. Ainsi Freud nous invite-t-il à consulter, en plus de la psychanalyse, la culture afin de mieux comprendre ce qui se passe non seulement chez la femme mais également dans le monde de la profession. C'est ce que je vais faire.

Recherche exploratoire

Puisque l'état des connaissances en psychanalyse au sujet de l'apcf est restreint, je ne pourrai opter pour un type de recherche qui visera à confirmer ou infirmer des hypothèses, je devrai plutôt adopter un type de recherche qui visera la découverte, la quête de sens et l'approfondissement de la connaissance de la matière. Mon choix pour cette thèse est donc la méthode d'investigation qualitative et exploratoire d'approche herméneutique et psychanalytique. La recherche exploratoire concerne la découverte plutôt que la preuve. La « démarche [ici] se fait en avançant vers l'inconnu et chaque pas en avant apporte un éclairage nouveau et permet de modifier certaines perceptions antérieures, dans un mouvement de va et vient. » (Brillon, 1990). L'approche herméneutique se limite à la quête d'un sens et d'une compréhension plus approfondie de la matière.

Le but de cette étude exploratoire n'est donc pas de prouver des hypothèses, ni de fournir des réponses « justes » ou des preuves scientifiques mais 1) de cerner une question de recherche qui permettra de délimiter le champ d'étude, 2) d'explorer cette interrogation dans le contexte théorique et dans le contexte de la cueillette et de l'analyse des données d'entrevues et 3) de découvrir quelques hypothèses explicatives pouvant y répondre . Le but de la thèse n'est pas non plus « de recenser toutes les théories relatives » (Bouthat, 1993) au sujet de l'apcf, ni de l'analyser à travers toutes les approches psychanalytiques existantes et ni de présenter tous les auteurs qui de près ou de loin en ont discuté, mais d'illustrer que l'apcf dérange et attire en même temps, de mieux comprendre cette problématique d'un point de vue psychanalytique et de répondre à la question de recherche.

La conceptualisation d'orientation psychanalytique

Afin de réaliser cette recherche exploratoire, je vais aborder le sujet de ma thèse en essayant de répondre à la question de recherche suivante, fil conducteur de mon travail :

En quoi, au-delà des apparences, l'apcf dérange, et ce autant la femme elle-même que son entourage, et qu'est-ce qui l'attire et la satisfait dans la réalisation de son ambition malgré les difficultés ?

Afin de pouvoir répondre à cette question d'étude et de comprendre ce qui se passe « au-delà des apparences » dans le monde intrapsychique des individus, je vais utiliser tout au long de mon travail une conceptualisation d'orientation psychanalytique comme outil d'analyse et de réflexion.

Ma recherche exploratoire d'inspiration psychanalytique suivra donc les principes de la psychanalyse suivants. « Que veut la psychanalyse ? » se demande Freud dans les Cinq leçons sur la psychanalyse (1910). Il y répond : « ramener à la surface de la conscience tout ce qui a été refoulé » et en 1917 dans Introduction à la psychanalyse, ceci : « rendre intelligible la rencontre d'un trouble somatique et d'un trouble psychique » et « nous cherchons à nous former une conception dynamique des phénomènes psychiques ». Aujourd'hui, la psychanalyse est définie comme étant « une méthode d'investigation consistant essentiellement dans la mise en évidence de la signification inconsciente des

paroles, des actions, des productions imaginaires (rêves, fantasmes, délires) d'un sujet. » (Laplanche et Pontalis, 1990, p. 351). Dans le contexte d'une thérapie, l'inconscient est exploré à l'aide de la libre association du côté du patient et de l'interprétation du côté du psychanalyste.

Notons que c'est bien dans le social que se manifestent les symptômes tout comme c'est le social qui influence les symptômes psychologiques. Et ceci d'autant plus, comme je l'ai expliqué ci-dessus, que l'apcf ne peut être étudiée sans que l'on prenne en considération son contexte culturel. Si, pour Freud, un « trouble somatique » est rattaché à un « trouble psychique », on peut dire qu'un symptôme ou un phénomène manifesté dans le social pourrait tout autant être attaché à un trouble ou à un phénomène psychologique. Ainsi les « paroles, actions et productions imaginaires », etc. qui illustrent que l'apcf dérange et attire en même temps seront comprises comme des symptômes et des phénomènes causés par des fantasmes, angoisses, conflits et dynamiques intrapsychiques que je chercherai à découvrir et à comprendre grâce à mon étude.

Le but de ma recherche est donc de « rendre intelligibles » ces symptômes et phénomènes illustrés dans le contexte théorique et dans les entrevues en les rattachant à un phénomène ou « trouble psychique » (Freud, 1910), à « ramener à la surface de la conscience tout ce qui a été refoulé » (Freud, 1917) à cet égard et à « former une conception dynamique des phénomènes psychiques » (Freud, 1917) entourant l'apcf.

Les contextes de la recherche

Afin de répondre à ma question d'étude grâce à une réflexion d'inspiration psychanalytique, je vais d'abord placer ma recherche dans le contexte 1) de la culture et de l'apcf au Québec 2) puis de la psychanalyse et de l'apcf et finalement de la cueillette et de l'analyse des données d'entrevue.

1) Bien que ma thèse soit d'inspiration psychanalytique et que je m'intéresse à ce qui se passe au-delà des apparences au niveau intrapsychique, je placerai d'abord la recherche dans le contexte de la culture. Ce volet servira à décrire les phénomènes relatifs à l'apcf qui

illustrent qu'elle dérange et attire en même temps. Il servira aussi à mettre en contexte la réalisation d'apcf au Québec aujourd'hui. Il décrit ainsi l'environnement dans lequel les répondantes ont été instruites et dans lequel elles ont réalisé leurs ap, tout comme leur héritage culturel qui les a influencées. L'analyse des entrevues a montré que leurs aspirations sont le fruit d'une transmission psychique intergénérationnelle. Ce volet illustre également ma position de départ, c'est-à-dire, le zeitgeist et l'environnement culturel dans lesquels moi-même, femme réalisant ses ap, ai écrit ma thèse.

2) Dans un second temps, je situerai ma recherche dans le contexte de la psychanalyse et de l'apcf. Ce volet permettra d'exposer des écrits psychanalytiques portant directement ou indirectement sur l'apcf.

3) Finalement mon étude se poursuivra avec la « cueillette et analyse des données d'entrevue ». Ce contexte permettra de cerner ce qui se passe dans le monde intrapsychique des répondantes au sujet de l'apcf.

La construction de cette thèse a commencé par des observations personnelles cliniques et médiatiques et par une exploration des écrits psychanalytiques du sujet, puis elle a continué avec les entrevues et leur analyse, qui m'ont dirigée vers l'histoire et la culture et celles-ci en retour m'ont retournée vers la psychanalyse et l'analyse du contenu des rencontres avec les répondantes. Ce mouvement a été repris en rotation plusieurs fois, permettant le visionnement du même paysage toujours à partir d'une nouvelle perspective, pour se terminer avec la discussion, ses hypothèses explicatives et la conclusion.

Objectif

Tel qu'indiqué au départ, cette thèse est une réflexion d'inspiration psychanalytique sur l'apcf au Québec. L'objet principal de ma recherche est de répondre à la question d'étude suivante :

En quoi, au-delà des apparences, l'apcf dérange, et ce autant la femme elle-même que son entourage, et qu'est-ce qui l'attire et la satisfait dans la réalisation de son ambition malgré les difficultés ?

Je vais d'abord essayer de répondre à mon interrogation en plaçant le sujet dans le « Contexte théorique ». Son premier volet portera sur la « Culture et apcf au Québec », son deuxième, sur la « Psychanalyse et apcf ». Ce dernier volet sera divisé en une première partie sur le « Le narcissisme et l'apcf » et une deuxième sur « La femme et l'apcf ». Je vais par après essayer de répondre à mon interrogation dans le contexte de la « Cueillette et analyse de données d'entrevue », pour ensuite présenter la « Discussion des résultats » et la « Conclusion » avec quelques hypothèses explicatives.

Originalité

La présente thèse constitue une contribution originale dans la mesure où très peu de textes psychanalytiques portent sur le sujet de l'ambition, encore moins sur l'apcf et aucun sur ce qui dérange dans ce phénomène. Les études antérieures s'intéressent surtout au résultat final de l'ambition : les études, la carrière, le travail, etc. Ou alors, le sujet est secondairement adressé dans des écrits portant sur le narcissisme, sur la psychosexualité féminine ou dans des histoires de cas cliniques. Mais très peu d'auteurs se sont penchés principalement sur cet élan, cette force psychique qu'est l'ambition et qui pousse les membres du sexe féminin vers la réalisation de leurs désirs et vœux dans la réalité.

Subjectivité et limites

Vous, lectrices et lecteurs, aurez certainement noté que j'utilise surtout le « je » et non le « nous » dans mes écrits. Cette utilisation du pronom « je » vise à mettre en évidence que cette thèse reflète une compréhension personnelle et subjective de la problématique, plutôt qu'une « vérité » impersonnelle ou un savoir qui s'impose d'autorité (Cleveland, 1999). Ce choix met en évidence mon désir de dialoguer avec vous qui êtes invités à m'accompagner dans ce voyage d'exploration et de réflexion. Par moments j'utiliserai le pronom « nous », quand je voudrai particulièrement souligner cette collaboration. Cette préférence est aussi propre à l'approche herméneutique sélectionnée pour la recherche. Celle-ci se limite à la

quête d'un sens et d'une compréhension plus approfondie de la matière. Elle ne cherche pas à prouver des hypothèses, elle ne fournit pas de réponses « justes » ni de preuves scientifiques.

Structure

Chapitre I : Contexte théorique. Dans ce premier chapitre, je présente le contexte théorique de ma thèse. Il contient un ensemble d'écrits qui étayent le sujet de l'apcf.

Il est composé de deux volets, un sur la culture et un autre sur la psychanalyse.

Volet I : Culture et apcf au Québec. Ce premier volet du « Contexte théorique » a été écrit en après-coup de l'analyse des entrevues. Les résultats de cette analyse ont montré que l'apcf était le fruit d'une transmission psychique intergénérationnelle. Cette réalité m'a amenée à vouloir mieux comprendre l'évolution historique de la condition féminine en lien avec les ambitions intellectuelles des femmes particulièrement au Québec. J'expose ici les différentes définitions de l'ambition et le sens que lui donnent certains auteurs au fil des siècles. J'esquisse ensuite par des exemples l'évolution historique de l'accès des femmes à l'éducation et à une profession. En suivant un ordre chronologique, je commence par examiner la problématique dans les différents coins du monde qui sont les berceaux des ancêtres et colonisateurs du Nouveau Monde, puis je suis le mouvement de la colonisation du Nouveau Monde pour finalement exposer la situation actuelle au Québec de l'apcf et ses impacts professionnels, personnels et familiaux. Je termine cette partie en proposant quelques zones d'angoisses et d'attraits sous-jacents à l'apcf pouvant contribuer à répondre à ma question d'étude.

Volet II : Psychanalyse et apcf. Dans ce deuxième volet du « Contexte théorique », j'examine ma question de recherche dans le contexte des écrits psychanalytiques existants traitant directement ou indirectement le sujet de l'apcf. L'objectif ici n'est pas tellement de discuter mais d'observer, d'exposer et d'explorer ce qui a été dit. Ces théories ont aussi été « écoutées » avec la même attention flottante propre à une approche psychanalytique que les écrits du contexte de la culture. Elles sont aussi la manifestation de ces malaises et attraits

que provoquent l'apcf. Ce volet a été divisé en deux parties, un portant sur le narcissisme et l'autre sur la femme.

« Le narcissisme et l'apcf ». Cette première partie du « Volet II : Psychanalyse et apcf » explore les textes psychanalytiques sur le narcissisme touchant à l'ap. Ici j'utilise comme point de départ le sens que donne la psychanalyste Applegarth (1997) à l'ambition. Selon l'auteur, l'ambition s'apparente autant au pulsionnel, dans le sens où elle cherche la gratification d'un désir, qu'au narcissisme. Elle est une fonction en soi qui interpelle des éléments du moi tant au niveau conscient qu'inconscient. Ainsi dans un premier temps j'examine ce que Freud exprime directement et indirectement sur l'ap puis sur le pulsionnel et l'ap. Dans un deuxième temps je m'arrête pour exposer la théorie de Freud puis celle des postfreudiens sur le narcissisme et son lien avec l'ap.

« La femme et l'ap ». Dans cette deuxième partie du « Volet II : Psychanalyse et apcf », j'étudie la théorie psychanalytique en rapport avec la femme et son ap. Dans un premier temps, je présente les pensées de Freud sur le développement psychosexuel de la femme, surtout celles en lien avec l'apcf. Dans un deuxième temps, je présente les théories des postfreudiens qui se sont révélés autant fidèles que contestataires par rapport à Freud sur le sujet. Par la suite j'expose différents aspects de la problématique de l'apcf : les troubles narcissiques, les désirs et les vœux, les idéaux contradictoires, la mère, le père, le masculin et le féminin. Ceci toujours avec l'objectif de répondre à ma question de recherche.

« Chapitre II : Cueillette et analyse des données d'entrevues ». Dans ce deuxième chapitre de ma thèse, je présente la cueillette et l'analyse des données d'entrevue. Il est composé de deux parties. La première porte sur la méthodologie et la deuxième sur l'analyse même des entrevues.

« Méthodologie ». Dans cette première partie du « Chapitre II », j'expose la méthode qualitative, exploratoire et clinique d'inspiration psychanalytique choisie pour mener les entrevues et faire l'analyse des données. Cette approche permet d'examiner en profondeur un petit nombre de sujets plutôt que d'extraire une variable applicable à la population générale. J'y retrace aussi les procédures de la cueillette de données. Puis je décris la méthode de « déliaison » de Green (1992) appliquée au mot à mot du contenu des entrevues afin d'interpréter les résultats et d'y extraire quelques hypothèses explicatives.

« Analyse des entrevues ». Dans cette deuxième partie du « Chapitre II », j'expose en ordre chronologique l'analyse de chacune des entrevues des quatre répondantes rencontrées.

Chapitre III : « Discussion des résultats ». Dans ce troisième chapitre de ma thèse, je discute les résultats de l'analyse des entrevues . J'ai cerné ici quatre hypothèses explicatives. Mon enquête montre que l'ap de la femme porte l'empreinte de plusieurs facteurs psychiques, relationnels et sociaux et dérange car elle est conflictuelle. Les femmes sont à la fois attirées à vouloir réaliser leurs ap mais elles sont tout aussi méfiantes de cet attrait autant en elles-mêmes que chez leurs consœurs. D'un côté, la réalisation d'ap a créé chez les sujets le sentiment de s'appartenir, d'être autonome, « d'avoir sa tête à soi » et d'être « quelqu'un ». De l'autre côté, toutes les répondantes voulaient se dissocier de l'ap car elles l'associaient à un élément péjoratif et interdit cristallisé par l'imgo de la « vraie ambitieuse ». Celle-ci est perçue comme une femme dénaturée, égocentrique, opposée au maternel, agressive et ne s'arrêtant à rien pour réussir. L'analyse dévoile aussi que l'ap peut être l'expression de carences et de blessures affectives et narcissiques et l'objet d'une transmission psychique intergénérationnelle. Finalement, mon étude montre que l'ap est une « clé » importante de l'identité féminine autant que l'amour et la maternité. Cette réalité est souvent négligée par les théories psychanalytiques sur la femme. Le chapitre se clôture avec des propositions de thèmes pour de futures recherches.

« Chapitre IV : « Conclusion », Dans ce dernier chapitre, je termine ma thèse avec les conclusions de ma recherche.

CHAPITRE I

CONTEXTE THÉORIQUE

Cette thèse contient quatre chapitres. Le premier porte sur le contexte théorique, le deuxième sur la cueillette et l'analyse des données d'entrevues, le troisième présente la discussion des résultats et le dernier conclut la thèse.

Ce premier chapitre contient un ensemble d'écrits qui étayent le sujet de l'apcf. L'objectif ici n'est pas « de recenser toutes les théories relatives » (Bouthat, 1993) au sujet, ni de l'analyser à travers toutes les approches psychanalytiques existantes et ni de présenter tous les auteurs qui de près ou de loin en ont discuté, mais d'illustrer que l'apcf dérange et attire en même temps, de mieux comprendre cette problématique d'un point de vue psychanalytique et de répondre à la question de recherche.

Ce chapitre est composé de deux volets, un sur la culture, et un autre sur la psychanalyse. Dans chacune de ces divisions j'aborderai le sujet de ma thèse en essayant de répondre à la question de recherche suivante, fil conducteur de mon travail :

En quoi, au-delà des apparences, l'apcf dérange, et ce autant la femme elle-même que son entourage, et qu'est-ce qui l'attire et la satisfait dans la réalisation de son ap malgré les difficultés ?

Afin de pouvoir comprendre ce qui se passe « au-delà des apparences » dans le monde intrapsychique des individus, je vais utiliser tout au long de ma recherche une conceptualisation d'orientation psychanalytique comme outil d'analyse et de réflexion. Elle suivra les principes suivants : « ramener à la surface de la conscience tout ce qui a été refoulé » (Freud, 1910), « rendre intelligible la rencontre d'un trouble somatique et d'un trouble psychique » (Freud 1917), « former une conception dynamique des phénomènes psychiques », procéder à la « mise en évidence de la signification inconsciente des paroles, des actions, des productions imaginaires (rêves, fantasmes, délires) d'un sujet. » (Laplanche et Pontalis, 1990, p. 351).

VOLET I : CULTURE ET APCF AU QUÉBEC

Ce premier volet du « Contexte théorique » a été écrit en après-coup de l'analyse des entrevues. Les résultats de cette analyse ont montré que l'apcf était le fruit d'une transmission psychique intergénérationnelle. De plus, la psychanalyste Applegarth (1997) propose qu'à la base, la dynamique de l'ap est pareille chez l'homme et la femme mais chez celle-ci une difficulté supplémentaire s'ajoute. Elle doit surmonter les limites que la tradition culturelle a imposées aux femmes et qui se sont transmises par la famille et la société. Ces réalités m'ont amenée à vouloir mieux comprendre l'évolution historique de la condition féminine en lien avec les ambitions intellectuelles des femmes particulièrement au Québec. Je vais donc exposer ici les différentes définitions de l'ambition et le sens que lui donnent certains auteurs au fil des siècles. Je vais par la suite esquisser par des exemples l'évolution historique de l'accès des femmes à l'éducation et à une profession. En suivant un ordre chronologique, je vais commencer par examiner la problématique dans les différents coins du monde qui sont les berceaux des ancêtres et colonisateurs du Nouveau Monde, puis je suivrai le mouvement de la colonisation du Nouveau Monde pour finalement exposer la situation actuelle au Québec de l'apcf et ses impacts professionnels, personnels et familiaux.

Notons que c'est bien dans le social que se manifestent les symptômes tout comme c'est le social qui influence les symptômes psychologiques. Et ceci d'autant plus que l'apcf ne peut être étudiée sans que l'on prenne en considération son contexte culturel. Ainsi les « paroles, actions et productions imaginaires », etc. qui illustrent que l'apcf dérange et attire en même temps seront comprises comme des symptômes et des phénomènes causés par des fantasmes, angoisses, conflits et dynamiques intrapsychiques que je chercherai à découvrir et à comprendre grâce à mon étude.

Le but de ma recherche est donc de « rendre intelligibles » ces symptômes et phénomènes illustrés dans le contexte théorique et dans les entrevues en les rattachant à un phénomène ou « trouble psychique » (Freud, 1910), à « ramener à la surface de la conscience tout ce qui a été refoulé » (Freud, 1917) à cet égard et à « former une conception dynamique des phénomènes psychiques » (Freud, 1917) entourant l'apcf. Je terminerai donc cette partie en

proposant quelques zones d'angoisses et d'attraits sous-jacents à l'apcf pouvant contribuer à répondre à ma question d'étude.

1.1.1 Première partie : Définitions

Si la psychanalyse, malgré les ambitions « brûlantes » de son fondateur et de ses collaborateurs et collaboratrices, s'est peu exprimée sur le sujet, maints auteurs à travers les temps se sont articulés sur l'ambition. Pour illuminer le paysage, je vais dans un premier temps résumer ce que les dictionnaires de la langue française proposent comme définitions de ce mot et de ceux reliés au sujet et, dans un deuxième temps, résumer quelques écrivains qui ont réfléchi sur la question et qui nous proposent quelques thèmes pertinents et éclairants sur l'apcf.

1.1.1.1 L'ambition

Les dictionnaires d'aujourd'hui nous montrent que le champ sémantique relatif à l'ambition a gardé sa connotation négative. Le sens moderne du mot « ambitieux », en parlant des personnes, est devenu assez péjoratif sous l'influence du sens latin correspondant à « qui use de tous les moyens de l'intrigue notamment pour s'élever » (*Le Robert*, Alain Rey, t. 1, p. 105, 1998). Le mot *ambition* fait allusion à ce qui « flatte l'amour propre » (*Le petit Robert*, 2000), à la prétention, à l'agressivité ; on dit que « l'ambition dénature le cœur » (*Dictionnaire des synonymes Larousse*, 1971). *Le Petit Larousse Illustré* (1993) lui donne le sens d'un « désir ardent de fortune... Désir profond de quelque chose... ». *Le Dictionnaire des synonymes Larousse* (1971) décrit l'ambition comme étant un « désir excessif, immodéré de gloire, d'honneurs, de puissance, de fortune, etc. ».

On peut aussi être « ambitieux sans scrupules » tel un « carriériste » ou un « jeune loup ». Avoir « trop d'ambition » est péjoratif et est associé au fait d'être « présomptueux », « prétentieux ». On peut aussi manquer d'ambition. Finalement notons que *Le petit Robert*

(2000, p.) offre comme qualificatifs contraires à l'adjectif *ambitieux* : « humble, modeste, simple. ». « L'ambition tue le maître », dit-on et fait appel à la démesure, à un appétit dévorant, à l'avidité, à l'agressivité, à l'envie, voire au meurtre.

Et que dit-on de l'ambition au-delà des dictionnaires ? Avoir une ambition c'est pouvoir se dire « je veux » (*Granta*, 1997) ; cela sous-entend désirer ardemment quelque chose de plus qui amènerait une plus grande satisfaction personnelle, que ce soit sur les plans de l'amour, de l'argent, du savoir, du pouvoir, du succès, etc. « Je veux, donc je suis », propose *Granta* (1997) qu'on soit homme ou femme. Tout être se définit par ses désirs et la réalisation d'une ap serait aussi une façon d'exprimer son identité dans une réalité culturelle.

L'écrivain français Pascal (1623-1662) définit l'ambition comme une passion du même ordre que l'amour dans le texte « Discours sur les passions de l'amour » dont il est peut-être l'auteur (Vérain, 1995). Selon lui, l'être humain a besoin d'être agité par celles-ci. « Les passions qui sont les plus convenables à l'homme et qui en renferment d'autres, sont l'amour et l'ambition : elles n'ont guère de liaison ensemble. Cependant on les allie souvent ; mais elles s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement pour ne pas dire qu'elles se ruinent. » (p. 9). La présence simultanée de l'amour et de l'ambition chez une personne, diminue l'intensité de l'un et de l'autre « de moitié ». Une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et se termine par l'ambition, conclut ce penseur.

L'ambition est une passion tout aussi indispensable pour l'être humain que l'amour, mais l'un peut déranger l'autre. L'ambition est propulsée par un désir, mais ce désir peut entrer en conflit avec d'autres ; ce que l'on veut peut se heurter à ce que l'on désire. Ces plaintes d'Abélard, grand amoureux d'Héloïse (XII^e siècle), illustrent bien les conflits et le dilemme qui peuvent s'exprimer quand les ambitions intellectuelles et amoureuses se confrontent :

Cette passion voluptueuse me prenait tout entier. J'en étais venu à négliger la philosophie, à délaisser mon école. Me rendre à mes cours, les donner, provoquait en moi un violent ennui et m'imposait une fatigue intolérable : je consacrais en effet mes nuits à l'amour et mes journées à l'étude [...]. Si je parvenais à écrire quelques pièces de vers, elles m'étaient dictées, par l'amour et non la philosophie. (Bertini *et al.*, 1991, p. 198).

L'histoire nous montre que dans le cas d'Abélard, c'est l'ambition intellectuelle qui gagna au prix de la castration physique et affective.

L'ambition est reliée au désir et à la passion qui sont excessifs et douloureux par définition. Elle inspire la méfiance dès les premiers stoïciens (Badinter, 1983). Selon Georges Bataille (1957) :

[...] la passion introduit le trouble, le dérangement en dépit des promesses de félicité. La passion heureuse elle-même engage un désordre si violent - qu'en dépit des promesses - que le bonheur dont il s'agit, avant d'être un bonheur dont il est possible de jouir, est si grand qu'il est comparable à son contraire, à la souffrance. (p. 24) Ce qui désigne la passion est un halo de mort. (p. 26).

Ainsi l'ambition a-t-elle un lien avec la mort.

L'ambition est aussi mise en opposition avec des valeurs religieuses. Selon Badinter (1983) presque toutes les civilisations ont ignoré sinon condamné l'ambition qui ne révèle pas la meilleure part de l'être humain. Pour la théologie chrétienne, le désir est situé du côté du péché et de l'animalité, lui accolant péjorativement l'idée de démesure et de redondance volontaire, alors que l'âme vertueuse ne cherche pas à dépasser ou à soumettre les autres. L'indifférence aux choses de ce monde est plus recommandable que la course effrénée aux illusions terrestres. L'ambitieux « honorable » n'a que faire de cette « gloire » dont parlent les dictionnaires, il se dévoue à une cause sans espoir de reconnaissance.

Le tort majeur de l'ambitieux est de travailler pour son propre sort et, pire encore, il veut s'échapper de sa condition commune, dépasser les autres et défier l'ordre établi par Dieu ou une société hiérarchisée (Badinter, 1983). Il est perçu comme un danger pour l'ordre social, visant à défier la nature, le pouvoir, et Dieu ; il s'apparente à la folie.

Le pire d'entre eux serait personnifié par Faust (Horney, 1950). En guise de pouvoir, de savoir et d'avoir illimité, il a vendu son âme au diable. Cet ambitieux « névrosé » est propulsé par une quête de gloire insatiable et compulsive. Mais, nous rappelle Horney (1950), personne n'est à l'abri de cette tentation :

The temptation can come to anybody, rich or poor in spirit, because it speaks to two powerful desires : the longing for the infinite and the wish for an easy way out. [...] Speaking in these symbolic terms, the easy way to infinite glory is the way to an inner hell of self-contempt and self-torment. By taking this road, the individual is in fact losing his soul_ his real self. (p. 39)

Il n'y a pas de petites ambitions, toutes représentent une terrible lutte pour dépasser sa condition initiale, une bataille contre ses limites naturelles, et elles demandent qu'on se surpasse (Badinter, 1983). L'ambition est un défi lancé à soi-même et aux autres pour prouver, encore et encore, qu'on peut aller au-delà. L'ambitieux évolue de la soumission, à la maîtrise, en passant par la domination. Cela « implique l'idée [qu'il a] confiance en une capacité personnelle. » (*Le Dictionnaire des Synonymes Larousse*, 1971). Il doit se concentrer sur lui-même afin d'exploiter son potentiel au maximum et arriver à son but ; d'où cette impression qu'il est égoïste et qu'il baigne dans la solitude (Badinter, 1983).

L'ambitieux en changeant la nature des choses, joue en quelque sorte à Dieu et cela dérange. Et quand une femme s'adonne à ce jeu, elle dérange encore davantage. Considérée comme symbole de la « Nature », elle n'a pas à changer la nature des choses.

L'ambitieux a besoin des autres, les siens et ses descendants, pour être reconnu pour ses succès, sinon le tout se passe dans le vide (Badinter, 1983). « Il est probable que l'ambitieux est mû par une angoisse de mort plus aiguë que chez les autres. Et peut-être l'ambition est-elle l'une des meilleures réponses à la question lancinante et universelle : Comment faire pour ne pas disparaître ? » (Badinter, 1983, p. 11). Comment vivre au-delà de notre existence charnelle ?

D'autres ont inventé la religion qui promet la survie de l'âme comme solution (Badinter, 1983). Mais dans ce cas il ne s'agit plus de dépasser nos limites humaines, mais plutôt de se soumettre aux lois divines. L'homme de foi est infiniment plus attachant que l'ambitieux concentré sur lui-même. Celui-ci doit impressionner son entourage pour être reconnu et non les aimer. Maîtriser le monde ne suffit pas, il doit être reconnu comme tel. Pour la plupart d'entre nous, le regard des autres nous rassure ; l'ambitieux, lui, cherche le regard de ceux qu'il ignore. Selon l'auteure, les vrais ambitieux qui sacrifient tout pour la réalisation de leurs aspirations sont rares, la plupart abandonnent en cours de route ou rognent leurs aspirations. « Mais quoi de pire, dit-elle, que l'ambitieux qui ne renonce pas et qui échoue ? »

Mais l'ambition a aussi ses avantages et il faut constater que rien de grand ne s'est jamais fait sans ambition ; elle est source de changement et de progrès (Badinter, 1983). Les Romains, le sachant ont bâti un temple en son honneur. Et Pascale Navarro (2002), en s'adressant à ses consœurs contemporaines, s'exclame :

Ce n'est pas notre modestie qui a transformé notre destin, mais notre audace ! Elle nous a permis de conquérir les domaines du savoir et du pouvoir, et ce, malgré les résistances qui sont nombreuses... C'est en rejetant le conformisme et en sortant de notre légendaire réserve que nous avons pris notre sort en main... (p. 111)

L'ambition est passion négative pour l'un et la seule chance de salut pour l'autre ; elle est une grandeur de l'être humain pour laquelle celui-ci paye de sa propre personne.

L'ambition est un désir qui ne jaillit pas parmi les satisfaits. Le manque d'ambition engendre l'ennui, voire la mélancolie. « L'ambition est bien l'antidote de l'angoisse existentielle du vide... » (Badinter, 1983, p. 16) et un antidépresseur efficace. Mais « à supposer que l'objectif que l'on s'est assigné ne rencontre pas d'obstacles insurmontables. Rien de pire en effet, qu'une société qui permet le rêve et le désir tout en ôtant les moyens de les réaliser » (p. 16), comme c'était le cas pour les femmes, certaines ethnies et races depuis fort longtemps.

Entre les extrêmes de « passion négative » et de « salut » religieux, se trouve ce « besoin inné de se dépasser » constatation de Simone de Beauvoir (1949) dans *Le Deuxième sexe*. Mais ce besoin de se dépasser autant qu'il peut être satisfaisant, peut aussi perturber l'esprit s'il ne connaît pas d'aboutissement. Ainsi le rappelle Alain Ehrenberg (2000), sociologue français, dans son livre récent, *La fatigue d'être soi : dépression et société*. Selon lui, la dépression est une maladie de la responsabilité liée à l'initiative. Aujourd'hui, l'accent dans notre société est mis sur la performance, par le dopage si nécessaire. Les lois qui géraient l'ordre social auparavant tournaient autour du « permis/défendu », aujourd'hui, elles tournent autour du « possible/pas possible ». La névrose est la maladie de la culpabilité liée à l'interdit, tandis que la dépression est la maladie de la responsabilité liée à la performance. « C'est la maladie de l'être insuffisant, jamais à la hauteur de ses exigences, jamais assez lui-même. ». Nous vivons à l'ère du « culte de la performance ». Ainsi trop d'ambition peut rendre malade.

Finalement, cette exploration dévoile que l'ambition, malgré son importance pour l'être humain, garde une connotation péjorative et est source de conflit car elle touche entre autres à la démesure et à l'expansion de soi. Elle est en effet l'expression de désir et de vouloir et elle est reliée à la passion, à l'agressivité, à l'envie, à l'avidité, au narcissisme, à la mort. Elle entretient une relation conflictuelle avec l'amour et la maternité, elle remet en question les identités sexuelles et dérange l'ordre social, etc.

1.1.1.2 L'ap

Avoir une ap, c'est avoir une ambition personnelle et affirmer son désir ; c'est dire « je veux » devenir telle professionnelle dans tel domaine et le fait d'envisager la pratique de cette profession apportera des avantages d'une manière ou d'une autre. Réaliser cette ambition implique la satisfaction de soi, un investissement d'ordre narcissique contribuant à la construction de son identité dans un contexte social.

Avoir une ambition sous-entend vouloir la concrétiser dans la réalité et accepter de vivre dans un monde qui permettrait sa réalisation. Réaliser son ap, c'est-à-dire partir de l'ambition créée dans son esprit et la concrétiser dans le contexte d'une réalité sociale, implique, dans notre culture, de faire des études, souvent universitaires, spécifiques pour obtenir le diplôme. Celui-ci est dans bien des cas prescrit par un ordre professionnel reconnu par l'Office des professions du Québec ou par un regroupement officiel afin d'en devenir membre. Ce cheminement permettra à l'individu d'œuvrer légalement dans son domaine s'il accepte de respecter les règlements prescrits par sa société. La réalisation de son ap peut se poursuivre tout au long de la carrière.

Mais faire les études nécessaires et devenir membre d'un ordre ou d'un collège professionnel est une procédure sélective à laquelle tout le monde n'a pas accès. Développer une ap implique d'avoir vécu dans un milieu où ce genre de passion a pu naître. Ensuite, il faut posséder les capacités intellectuelles, psychologiques, sociales et économiques nécessaires pour y parvenir et disposer du contexte culturel permettant d'accéder aux institutions d'enseignement et de formation de la profession choisie.

Être professionnel devient un signe de réussite et distingue cet individu des autres. La société lui reconnaît une autorité et une compétence dans une matière de sorte que le public puisse consulter cette personne et recevoir d'elle les services souhaités en toute quiétude. En retour, le professionnel a le droit de réclamer des honoraires pour des services rendus. Le statut de professionnel entraîne une certaine reconnaissance sociale et promet des satisfactions, entre autres, intellectuelles, financières, interpersonnelles et narcissiques.

1.1.1.3 L'apcf

Le sujet de « l'ap » chez la femme touche non seulement le psychologique, mais aussi la culture, notamment l'histoire, le féminisme, l'éducation, le travail, la sociologie, la politique, la philosophie, l'anthropologie, la religion, etc.

Au masculin, *professionnel* est défini comme étant une personne qui exerce une profession, c'est-à-dire, une « occupation régulière et rémunérée qui exige généralement des études universitaires » ; c'est effectuer une « ...activité avec beaucoup de compétence » (*Petit Larousse Illustré*, 1993). Mais au féminin, c'est-à-dire *professionnelle*, ce mot traditionnellement veut aussi dire prostituée (*Petit Larousse Illustré*, 1993). Le mot a un sens péjoratif au féminin. Que s'est-il transmis de ce préjugé ?

L'histoire a toujours connu des femmes ambitieuses et érudites, qui ont œuvré comme professionnelles ou l'équivalent selon le contexte culturel où elles évoluaient. Mais elles étaient des exceptions sauf pendant les quelques siècles où ce phénomène était culturellement plus acceptable.

La philosophe Élisabeth Badinter (1983) note que pendant des siècles l'ambition féminine se limitait aux sphères religieuses et familiales, sauf exceptions. Aujourd'hui, les femmes acceptent mal de se définir simplement comme mère et s'emploient à rendre complémentaires des désirs longtemps définis comme des contraires : la carrière et la maternité. « L'ambition personnelle » et « l'ambition maternelle » ne sont plus considérés comme opposés, mais peuvent être conflictuels dans leur réalisation.

L'association des mots « *ambition féminine* » a longtemps choqué à cause de la connotation virile de l'ambition et l'importance de la différence des sexes (Badinter, 1983). L'homme a été défini par la puissance physique, le pouvoir de la raison et la maîtrise du monde. La femme par la sensibilité, le dévouement et la soumission. « La différence des sexes entraîne une irréductible différenciation des fonctions dont la transgression est toujours perçue comme une menace. » (p. 25). Le corps de la femme prédétermine son destin : enfanter et materner, prendre soin des autres, grâce à son intuition et sa sensibilité, plaire en tant qu'objet de

l'autre, comme l'a dicté Rousseau au XVIII^e siècle, au nom de la Nature. Dans cette optique *ambition* et *femme* ne vont pas ensemble, car cet élan est associé à la virilité, voire même à la guerre : « combattre », « maîtriser », « conquérir », « dépasser », etc. et va à l'encontre de l'idéal maternel et de la procréation.

« Une femme ambitieuse est donc une femme dénaturée. C'est un être entre deux eaux qu'on ne sait plus bien définir. On la condamne, car elle est gênante et elle remet en question à la fois la nature féminine et la spécificité masculine. » (Badinter, 1983, p. 27). On dit d'un homme ambitieux qu'il a du caractère, alors que la femme ambitieuse, elle, a tout simplement mauvais caractère. De plus, comme les hommes mais pour des raisons différentes, les femmes n'aiment guère les ambitieuses. Les hommes ne les aiment pas par « machisme », les femmes par jalousie et envie.

Les femmes sont sorties en grand nombre de leur gynécées domestiques pour œuvrer dans le domaine public. Leur succès fascine mais laisse un malaise. Les femmes rencontrent de nombreuses difficultés et la société, au-delà des apparences encourageantes, fait transparaître en filigrane une inquiétude, voire un reproche, face à ces femmes qui se réalisent.

On craint depuis toujours la femme indépendante d'esprit. Déjà en 1802, Germaine de Staël dans *De la littérature* (dans Duby et Perrot, 2002, Tome IV, p. 642-645) témoigne de façon émouvante de son sort et de celui de ses consœurs, tout en plaidant pour la scolarisation des femmes. Elle explique que celles qui se réalisent intellectuellement ont à craindre d'être ridiculisées par la monarchie et haïes par les membres de la république. Mais les femmes privées d'éducation gâtent la société, dit-elle, leur discours est alors rempli d'une « sorte de niaiserie », accompagnée « de médisance de coterie », ainsi que d'une « insipide gaieté » qui ne fait qu'éloigner les hommes d'esprit. « Si la situation des femmes est très imparfaite dans l'ordre civil, c'est à l'amélioration de leur sort, et non à la dégradation de leur esprit, qu'il faut travailler ».

Par contre, il serait facile de la dissuader de ses ambitions, rassure-t-elle, en lui faisant comprendre que tout l'ordre social serait armé contre elle, puisque celui-ci considère que la célébrité contrasterait trop avec « sa destinée naturelle » : la femme est bien en soi, quand elle est « une modestie parfaite » comme la nature l'a fabriquée. Et Staël craint que les hommes ne sauraient juger une célébrité, une rivale parmi eux, « ni avec la générosité d'un adversaire,

ni avec l'indulgence d'un protecteur », car ils ne suivraient ni les lois de l'honneur, ni les lois de la bonté dans le combat. Mais elle prévient des dangers qui guettent la femme intellectuellement ambitieuse et en quête de « gloire », celle qui pourrait dépasser l'homme ; elle dérangerait trop et serait critiquée et maltraitée.

Si l'ambitieuse réussissait en politique, on « croirait son influence sans borne » et on l'haïrait et l'attaquerait sans fin, pense l'auteure. De plus, les hommes seraient dégagés de tous les devoirs envers une femme « extraordinaire » ; on l'abandonnerait à ses propres moyens et on la forcerait à se débattre seule avec ses douleurs, car on la considérerait comme existant par elle-même, seule : « objet de curiosité, peut-être de l'envie, et ne méritant en effet que de la pitié » (p. 645).

L'ap féminine est dérangeante, sinon comment expliquer que différentes cultures tentent de dominer la femme, encore aujourd'hui, en l'excluant de l'éducation et de la formation professionnelle ? Impossible dans ce contexte de ne pas penser au Moyen-Orient. Depuis 1994, « une vague d'islamisation radicale affecte l'ensemble du monde musulman, avec pour dénominateur commun une oppression accrue des femmes. » (Montreynaud, 1995, p. 750). Un des axes centraux de cette « misogynie islamiste » est la restriction, voire l'exclusion des femmes de l'éducation et des réalisations intellectuelles et professionnelles ainsi que des postes impliquant une faculté de jugement et de décision. En 1996, les talibans, membres d'une secte extrémiste au service de l'Islam, radicalisèrent la subjugation des Afghanes en privant toutes les femmes de tous leurs droits et les petites filles d'instruction.

En outre, celle qui désire maîtriser et qui possède un savoir et un pouvoir représente une menace. Rappelons-nous l'effroyable tuerie de l'École polytechnique de l'Université de Montréal. Le 6 décembre 1989, Marc Lépine, âgé d'une vingtaine d'années, s'engouffra dans les couloirs de l'université et cria : « vous êtes des filles, vous allez êtres des ingénieurs. Vous êtes une gang de féministes. J'haïs les féministes ! » Puis il abattu quatorze jeunes étudiantes en génie, âgées de vingt à trente et un ans (*Le Collectif Clio*, 1992).

De plus, les débats autour de la féminisation des noms de professions et des postes occupés par des femmes manifestent le conflit autour de cet accès des femmes au savoir et ne venant pas seulement des hommes. En 1998, l'Académie des lettres du Québec souligne son désaccord avec l'attitude exacerbée de Maurice Druron, secrétaire en tête de l'Académie

française. Celui-ci a ardemment combattu la féminisation des noms de profession, telle « madame la ministre ». Depuis, Hélène Carrière d'Encausse, historienne, a été élue la première femme à la tête de l'Académie française en trois siècles et demi. Mais, malgré son état de femme, elle reste fidèle à l'orthodoxie de son prédécesseur et demande à ce qu'on l'appelle « madame le secrétaire perpétuel », sans féminiser la fonction.

Il semble qu'une femme éduquée, maîtrisant un certain savoir dans son domaine, détient un pouvoir et une autonomie qui troublent les membres des deux sexes.

Avoir le choix d'une aptitude et pouvoir la réaliser constituaient le rêve inaccessible de maintes mères, encourageant leurs filles à étudier pour accéder à une « vie meilleure » que la leur, où elles ne disposaient pas de la liberté de choisir. Il en résulte que les femmes d'aujourd'hui sont « décidées à rompre avec la domination du passé et sont animées d'une détermination farouche à obtenir tout ce dont leurs mères ont été privées », nous explique Denise Bombardier (1993, p. 29).

Elles ont conquis leur autonomie, elles contrôlent leurs choix de vie, elles ont délibérément refusé de marcher dans les pas de leurs mères, ces victimes immolées qui se sont délestées de leurs ambitions pour ne pas faire ombre au mari. (p. 24).

Malgré l'hostilité d'écriture un peu plus haut, les femmes d'aujourd'hui acceptent mal de se définir simplement comme mères. Elles sont plus ouvertement androgynes et assument la dualité intrinsèque de l'ambition féminine : « l'ambition personnelle et l'ambition maternelle » explique la philosophe Badinter (1983). « Le propre de ces nouvelles Ève, féminines et viriles à la fois, est de ne renoncer à rien pour satisfaire leur double désir ». Mais Badinter (1983) omet le fait que les femmes non seulement « s'emploient à rendre complémentaires des désirs qu'on s'est longtemps plu à définir comme contraires » (p. 465), mais qu'elles cherchent tout autant à s'épanouir dans une vie amoureuse satisfaisante. « L'amour au féminin se conjugue à présent avec les aspirations à l'autonomie individuelle. » rappelle Lipovetsky (1997, p. 34). Professionnelle, mère et amoureuse, ces trois destins cherchent leur place dans la tresse de l'identification féminine d'aujourd'hui.

Cette vie est-elle devenue « meilleure », comme l'avaient souhaité nos mères et nos grand-mères ? Plusieurs femmes disent que non car, épuisées et envahies de culpabilité, elles se sentent déchirées entre les responsabilités de la carrière et celles du couple et de la famille.

Mais la présence féminine sur le marché du travail et dans les écoles continue de croître en dépit de toutes les prévisions.

Cette activité en gêne visiblement plus qu'un, de par son caractère inflexible, constant, envahissant même. [...] La montée en puissance de l'activité féminine a quelque chose d'éminemment contrariant. Cette détermination ne paraît pas seulement déplacée. Elle demeure fondamentalement illégitime ou, plus exactement, moins légitime que celle des hommes (*Le monde diplomatique*, mars-avril, 1999, p. 35).

L'apcf et ses réalisations dérangeant et attirent confirme *Le monde diplomatique* dans ce passage. Mais pourquoi est-ce que cette « activité féminine » « gêne-t-elle » autant et demeure-t-elle « fondamentalement illégitime » encore aujourd'hui ? De quel ordre est la menace ? Que leur reproche-t-on ? Et pourquoi, malgré toutes les difficultés, les femmes depuis des siècles plaident-elles pour l'éducation et tiennent-elles tant à se réaliser intellectuellement ? Quelles satisfactions obtiennent-elles pour qu'elles surmontent monts et marées afin de réaliser leurs désirs, même dans les milieux les plus misogynes ?

On voudrait bien croire que ces changements sont dus à l'explosion du mouvement de la libération de la femme des années 1970, certes, mais l'histoire nous montre que c'est grâce à une quête plusieurs fois millénaire, parfois infiniment discrète mais toujours inlassable, que le statut et la condition de vie des femmes a changé. Leurs demandes ont toujours inclus l'accès à l'éducation et à la parole non seulement pour pouvoir travailler mais pour pouvoir nourrir leur intelligence sans devoir sacrifier l'amour et la maternité.

1.1.2 Deuxième partie : Évolution historique de l'apcf au Québec

1.1.2.1 Chez des ancêtres du Nouveau Monde

Depuis les années 70, de nombreux intellectuels se sont mis à la tâche pour comprendre d'un œil nouveau, au-delà de la vision patriarcale, la place de la femme dans l'histoire du monde. Ils ont découvert que l'histoire, telle qu'elle a été interprétée par leurs prédécesseurs, a gardé sous « silence bien des voix de femmes ». Ce qui nous reste des époques précédentes est le

vestige du regard des hommes sur elles plutôt que les manifestations propres de la gent féminine elle-même, expliquent les historiens Duby et Perrot (2002). « La prolifération des représentations féminines au fil des siècles nous renseigne davantage sur l'inconscient des hommes que sur les femmes elles-mêmes. » constate le psychanalyste André (1994, p. 12). « Trois groupes de représentations prédominent : l'un affirme leur infériorité et leur soumission conséquente, l'autre dissocie la femme et la mère, un troisième s'effraie devant la démesure du sexuel chez la femme » (p. 13) et il faudrait ajouter, devant le savoir au féminin. Les auteurs constatent que la condition féminine n'a pas évolué de façon linéaire mais a alterné entre l'émancipation et la répression. Par conséquent la reconnaissance de l'intelligence féminine et le droit de parole accordé aux femmes, leur accès à l'éducation et à la profession ont suivi les mêmes fluctuations.

C'est le patriarcat que les experts considèrent comme responsable de la domination des femmes. Mais avant sa naissance (35 000 ans avant J-C), on observe l'existence de sociétés où l'on reconnaissait à chacun des sexes un savoir. De plus, le pouvoir était exercé, de façon différente mais complémentaire, autant par les hommes chasseurs que par les femmes procréatrices (Badinter, 1986). Ces cultures sont inscrites sous le règne de la mère. Fertilité, vie, guérison et mort sont associées à la femme et entretiennent son prestige.

Le mouvement vers le patriarcat (vers 6000 et 3000 ans avant J.-C.) est caractérisé par la découverte du rôle du mâle dans la génération, la signification phallique de la charrue, et le remplacement progressif de la Déesse-Mère par un Dieu mâle. (Michel, 1997, p. 25 ; Badinter, 1986). Le patriarcat devient une logique d'exclusion qui hiérarchise le dualisme sexuel à l'extrême. « l'Un, le bien, a pour ennemi l'Autre, le Mal » (Badinter, 1986, p. 158). L'homme et la femme, pendant plusieurs millénaires et dans bien des cultures, deviennent des ennemis.

La tragédie grecque de *L'Orestie* d'Eschyle (525-457 avant J.-C.) et d'Euripide (480-406 avant J.C.) démarquent cette transition. Apollon y plaide la prééminence du père sur la mère. Et Athéna, conçue par Zeus seul, élevée sans mère et incapable d'engendrement, fait triompher la loi du père et met fin au règne maternel. Cette œuvre fait « écho du profond désir masculin de se dégager définitivement de l'emprise de la féminité, en s'attribuant le mérite de sa postérité. » (Badinter, 1986, p. 128).

C'est Aristote (384-322 avant J.-C.) qui se chargera, un siècle plus tard, de rationaliser ces changements idéologiques afin de prouver l'infériorité féminine du fait que, seule, la femme ne peut pas engendrer (Badinter, 1980 ; Bertini, 1991 ; Héritier, 2002). Pour lui, c'est l'homme qui transmet l'âme, principe divin, synonyme d'intelligence, qui fait de l'être à venir un humain. Il est supérieur à la femme dont la matière est dénuée de forme et de raison. Le sperme est idéalisé et les menstrues aussi bien que le rôle de la mère sont dévalorisés. Selon le Stagirite, la femme est capable de « monstruosité » puisqu'elle est capable d'engendrer une femelle. Une fille est un « mâle mutilé » (rappel de l'image freudienne de la femme castrée) résultat d'une défaillance du principe mâle ; elle est donc un « monstre ». Pour Aristote, l'échec de l'humanité qu'est la femme, est nécessaire pour sauvegarder la différence des sexes. La femme a une faible capacité de délibération, il n'y a donc pas lieu de tenir compte de son avis. Son unique vertu est de « vaincre la difficulté d'obéir » et son bonheur réside dans un « *modeste silence* » (Aristote, dans Bertini, 1991). Toute reconnaissance de son savoir, de ses capacités et de ses droits particulièrement de parole est ainsi éliminée.

Dans le monde greco-romain du I^{er} siècle de notre ère, la femme n'était pas sujet de droit, pas plus que l'esclave (Pernoud, 1980). Ce n'est qu'avec la diffusion de l'Évangile que les lois changent. Il est le seul texte sacré où aucune mise en garde n'est édictée contre la femme même si, plus tard, Saint-Paul et l'Église changeront de cap.

Durant l'époque pré-féodale du V^e au X^e siècle, les femmes accèdent sans restriction à la reconnaissance sociale liée aux pouvoirs politique, économique, intellectuel et professionnel. Le plus ancien traité sur l'éducation y fut écrit, par la très cultivée mère de famille Duodha (Pernoud, 1980). Mais comme le point central de l'éthique des hommes de l'époque exalte la virginité de la femme, celle-ci reste perçue comme inférieure et doit se racheter par sa chasteté et l'image de Marie (Bertini 1991).

Aux X^e et XI^e siècles, on ne retrouve aucune barrière affective aux pouvoirs délégués aux femmes : « l'image conventionnelle de l'exclusion des femmes est absente. Elles apparaissent comme chefs militaires, juges et châtelaines, ayant droit à l'entière disposition de leur propriété. » (Michel, 1997, p. 29). Souvent plus instruites et créatives que les hommes, elles

contribuent à une effervescence culturelle et s'emploient à répandre le savoir, parmi elles la fameuse abbesse allemande Hildegard von Bingen (1098-1179) (Pernoud, 1980).

Avec le XIII^e siècle, la réforme grégorienne, l'Inquisition, la chasse aux sorcières rebondissent contre cette situation et le retour aux règlements romains refuse à la femme privilèges sociaux et autonomie. Le centre de ferment culturel se déplace vers les universités, créées par l'Église, desquelles les filles sont exclues, repliées au couvent. « Ce clivage est invoqué par les hommes pour exclure les femmes des professions libérales. Ainsi, au XIV^e siècle, les métiers de chirurgiens et de barbiers, où elles s'étaient taillées une place de choix, leur sont interdits. » (Michel, 1997, p. 32). Les femmes résistaient à cette diminution énorme de leurs rôles en créant une contre-culture telle que les cours d'amour, les hérésies et le béguinage. Mais la révolte féminine est rabrouée par le mouvement de terreur institué par l'Église et la bourgeoisie, qui se « se vengent et répondent par deux institutions qui aboutiront à « normaliser » les femmes et à leur faire accepter leur enfermement dans la famille : l'Inquisition et la nouvelle législation familiale faisant de la femme une incapable juridique. » (Michel, 1997, p. 35). Cette législation aboutit à la « mort civile » de la femme, la société donnant tous les droits d'administration, de possession et de succession aux hommes.

L'Inquisition et les cours civiles, surtout en Autriche et Allemagne entre le XIV^e et le XVII^e siècle, brûleront au bûcher plusieurs dizaines de milliers de femmes de tous âges, accusées de sorcellerie (Michel, 1997). Une des motivations était de réserver aux hommes de la Faculté, le privilège de pratiquer la médecine qui, au Moyen Âge, était surtout un art propre aux femmes et aux moines (D'Eaubonne, 1999). Les doctresses, dites « physiciennes », loin d'être de simples herboristes, pouvaient soigner les malades des deux sexes et étaient fort appréciées. Éventuellement l'Église interdit ce « noble art » à tous les religieux, tandis que les femmes, exclues des universités, ne pouvaient pas obtenir le diplôme exigé pour devenir membre du regroupement professionnel des médecins, fondé vers la fin de l'époque médiévale (*The Medical Post*, 24 mars, 1998). Elles pratiquaient sans permis officiel, obligées à l'illégalité et forcées de se faire condamner pour sorcellerie. À la cour elles étaient sans défense, car leur statut légal équivalait à celui de l'enfant. Ainsi une foule de personnes, incapables de se payer une sommité de la Faculté, restait malades. Les femmes surtout demeuraient sans soins et plusieurs préféraient se laisser mourir plutôt que de se faire toucher

par un homme médecin. Cette exclusion contribua certainement à l'expansion des épidémies ravageuses de l'époque.

Henry Institoris (Kraemer) et Jacques Sprenger (1486), dans leur manuel le *Malleus Maleficarum*, jugeaient les sorcières coupables de s'attaquer à la puissance sexuelle des hommes, au pouvoir reproducteur des femmes, de faire du mal aux enfants, de travailler contre l'Église et pour Satan. Les femmes se prédisposeraient à ces choses à cause de la faiblesse de leur intelligence, leur crédulité, leur manque de mémoire et de sagesse, de leur volonté qui gouverne mal leurs passions, de leur convoitise charnelle insatiable et leur penchant pour le bavardage les rend aptes à communiquer les arts démoniaques.

Toute femme est une sorcière en puissance, autant celle qui « tourmente » que celle qui « délivre du mal » (donc la « physicienne »). Les sages-femmes sont pourchassées et celles qui sacrifient la vie de l'enfant pour sauver celle de la mère sont accusées de sorcellerie et brûlées (D'Eaubonne, 1999).

Ce mouvement antiféministe affecte tout autant les musulmans du Moyen-Orient pour lesquels l'intelligence féminine, nommé *Kayd* dans le *Coran*, est considérée destructrice (Badinter, 1986).

Néanmoins, la voix de la poète Christine de Pisan (1364-1430) a réussi à s'élever au dessus des préjugés de l'époque pour protester contre le mépris du féminin chez des écrivains français et pour plaider pour l'éducation, l'autonomie financière des femmes et une société pacifiste (Pernoud, 1980).

Mais la Renaissance (XV^e et XVI^e) poursuit la tradition misogyne par le traité du *Ménagier de Paris* (1498) réduisant l'éducation des filles au confort domestique pour le mari (Pernoud, 1980), par une proclamation anglaise (1547) interdisant toute réunion de femmes, jusqu'à l'arrêt Lemaître au Parlement de Paris (1593) excluant la femme des fonctions de l'État. Les connaissances qu'ont les femmes se doivent maintenant d'être au service des hommes.

Une voix dissonante, minoritaire, se fait entendre, celle de Marie Gournay (1566-1645), fille adoptive de Montaigne, qui publie un traité sur *L'égalité des hommes et des femmes* et *Le grief des dames*. Ainsi, « le féminisme avait pris son essor avec l'apparition de la Renaissance. » (Michel, 1997, p. 42).

Le XVII^e et le XVIII^e siècles marquent un temps de transition entre l'économie féodale et les fondements de l'industrie et la colonisation du Nouveau Monde. La pauvreté et la famine s'installent, et ceci, surtout parmi les femmes. (Badinter, 1980). L'enfant a très peu de valeur sociale, il est symbole de péché et gêne (Badinter, 1980). Le taux d'infanticide grimpe et les statistiques démontrent que de nombreux jeunes meurent chez les nourrices à la campagne, pratique qui faisait partie des normes de cette époque, surtout en France.

Au XVII^e siècle, certaines femmes réussissent, malgré l'interdiction d'une éducation intellectuelle, à avoir accès à la scolarisation, soit par le mouvement des « Salonières », soit par la vie religieuse ou l'émigration en Amérique. Mais la majorité de ces femmes de l'époque souffraient d'un lourd handicap à cause de leur ignorance absolue : toute éducation proprement intellectuelle leur était interdite car on se gardait de développer l'esprit féminin.

Cette interdiction donne naissance à « la première génération de femmes ambitieuses », « Les Salonières » (Badinter, 1980). Celles-ci cherchent par la scolarisation à s'émanciper et à obtenir une certaine reconnaissance sociale. Mais les hommes s'unirent, avec les plus grands parmi eux dont Rousseau et Molière, pour les dissuader en affirmant que le savoir gâte la femme et la distrait de ses devoirs les plus sacrés, ceux de mère et d'épouse. Molière (1672) se moque d'elles dans ses pièces *Les Précieuses ridicules* et *Les femmes savantes*.

Plus tard, au XVIII^e siècle avec la philosophie des Lumières, la question de l'éducation des femmes est à l'ordre du jour. Plusieurs grands hommes et femmes célèbres condamnent ces pièces de Molière. Parmi ces auteurs on retrouve Voltaire, lié à Madame du Châtelet, d'Alembert, proche de Julie de Lespinasse ainsi que le féministe Condorcet.

Choderlos de Laclos (1783) rédige *Des femmes et de leur éducation* lors d'un concours d'érudits sur le meilleur moyen de perfectionner l'éducation des femmes. L'histoire répondra positivement à ses questions :

Venez apprendre comment, nées compagne de l'homme, vous êtes devenues son esclave, comment, tombées dans cet état abject vous êtes parvenues à vous y plaire, à le garder comme votre état naturel ;[...] dégradées de plus en plus par une longue habitude d'esclavage, vous préférez les vices avilissants mais commodes aux vertus plus pénibles d'un être libre, mais plus respectable.

Ne vous laissez plus abuser par de trompeuses promesses, n'attendez point le secours des hommes auteurs de vos maux : ils n'ont ni la volonté, ni la puissance de les finir, et comment pourraient-ils vouloir former des femmes devant lesquelles ils seraient forcés de rougir ? Apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible ? C'est à vous seules de le dire puisqu'elle dépend de votre courage [...] Est-elle vraisemblable ? (Choderlos de Laclos, 1783, dans Radiguet, 2000, p. 9-10).

La polémique nature-culture à propos de l'intellect féminin se poursuit. Parmi les tenants du différentialisme (souvent biologique) se côtoient et s'affrontent les idées de complémentarité (Diderot) et de subordination (Voltaire, Rousseau). Du côté culturaliste on retrouve Mme d'Épinay, qui devance de deux siècles Simone de Beauvoir, en concluant qu'on ne naît pas femme, mais qu'on le devient, et Condorcet (1788) qui plaide sans succès, à l'Assemblée nationale, en faveur de l'émancipation et de l'éducation des femmes dans toutes les sphères (Badinter, 1980). D'un autre côté, Voltaire prétend qu'« On a vu des femmes très savantes, comme il en fut des guerrières, mais il n'y en a jamais eu d'inventrices. » (dans Pernoud, 1980, p. 340). Pour Rousseau, la femme se définit par rapport à l'homme et elle est créée pour satisfaire les désirs d'un mari et les besoins des enfants (Badinter, 1980). Elle devrait apprendre beaucoup, mais seulement « ce qui lui convient de savoir ». Rousseau considère la femme de tête comme un fléau pour son entourage.

Mais au XVIII^e siècle plus qu'à aucun autre siècle, mis à part le XX^e, un petit nombre de femmes des classes favorisées ont pu accéder à l'autonomie intellectuelle avec le temps et l'argent, comparativement à 80 % de leurs pairs qui restaient illettrées (Badinter, 1980). En 1792, Mary Wollstonecraft publie un essai féministe réagissant contre Rousseau, les révolutionnaires français et les bourgeois privant les filles d'éducation. Elle proclame le message féministe : qu'il est temps de redonner aux femmes leur dignité perdue et de les faire contribuer, en tant que membres de l'espèce humaine.

Ni les Anglaises qui émigrent aux Etats-Unis et qui participent à la guerre d'indépendance, ni les Françaises, qui ont un rôle considérable dans la Révolution de 1789, n'obtiennent à la suite de ces luttes le statut de citoyennes.

En 1804, le Code Napoléon consolide maints acquis révolutionnaires pour les hommes, mais les femmes restent frappées d'incapacité légale. Ce code entérina l'inégalité des sexes, il attribua aux hommes les droits et aux femmes les devoirs (Badinter, 1986).

1.1.2.2 Au Nouveau Monde

Les XVII^e et XVIII^e siècles sont aussi marqués par la superposition de deux courants d'évasion du quotidien pitoyable qu'accablait les Européens : le nomadisme et le mysticisme. Ils donneront naissance au mouvement exceptionnel d'immigration féminine en Amérique. Le Québec, suivant un cours bien différent que la Nouvelle-Angleterre, se peuple avant tout par des individus, hommes et femmes, venus seuls vers de « meilleurs horizons ».

Dans ce contexte on doit comprendre que les filles et les femmes qui choisissent la solution de l'émigration manifestent une détermination et une indépendance exceptionnelles pour l'époque [...]. Elles posent un geste d'autonomie que ni la coutume, ni les mœurs du XVII^e siècle autorisent [...]. Ces femmes sont différentes [...]. Leur volonté d'échapper à la misère et leur désir de perfection les a incitées à choisir une solution peu commune. (Dumont *et al.*, 1982, p. 32-33).

Les premières fondatrices du Québec, femmes de caractère et ambitieuses, ont profité d'une relative indépendance et pouvaient outrepasser les limites qui leur étaient culturellement imposées, alors que la colonie était encore sous-développée. Le grand besoin de main-d'œuvre leur offrait toutes les positions sociales. En répondant à l'appel des Jésuites à l'évangélisation des « Sauvages » des nobles et bourgeoises amènent l'éducation au Nouveau Monde. Il y eut des administratrices pleines de talent, de détermination et d'initiative, fondatrices d'hôpitaux, et d'institutions religieuses et d'éducation (Marie Guyart, Marie Guenet, Marie Forestier, Marguerite Bourgeois) (Dumont *et al.*, 1982).

Cette situation favorable aux femmes, conditionnelle à la pénurie de main-d'œuvre, s'est par la suite détériorée, les femmes s'appauvrissant sur les plans matériel et intellectuel, retournant à la vie soit domestique sans autonomie juridique, soit religieuse (ou de veuve) sans vie sexuelle.

Ainsi se termine ce siècle des Lumières, plus indulgent face à l'apcfe que la Renaissance et le XVII^e siècle, pour redonner place à des temps plus sombres. Le XIX^e siècle se démarque par l'exclusion des femmes de la vie de la cité, exclusion plus radicale que celle de la féodalité (Duby et Perrot, 2002). Enfermées dans l'espace privé, les femmes sont mises à distance de la politique, situation renforcée par l'apparition du Code civil justifiant leur infériorité en Europe, mais aussi au Québec. Échappent à cette servitude légale : la célibataire, la veuve et la religieuse. Tant qu'elles se gardent en apparence loin de leur sexualité, elles évitent la domination légale de l'homme dans leur vie personnelle.

Le Québec du XIX^e siècle consacre la femme « Reine du foyer » et « ange gardien » des valeurs familiales. En 1830 le Parti Canadien, Louis-Joseph Papineau en tête, cherche à leur enlever le droit de vote en craignant leur esprit trop indépendant. Il écrit ceci à sa femme Julie :

Je reçois ce matin ta bonne et aimable lettre. Quoiqu'elle respire un peu trop d'esprit d'indépendance contre l'autorité légitime et absolue de ton mari, je n'en suis pas aussi surpris qu'affligé. Je vois que cette funeste philosophie gâte toutes les têtes et le contrat social de Rousseau te fait oublier l'Évangile de Saint-Paul : « Femmes soyez soumises à vos maris. » (Dumont et al., 1982, p. 149).

En 1849, le droit de vote des Québécoises est finalement retiré et la situation est pour ainsi dire « normalisée » : elles sont privées de droits politiques.

Cette idéologie est aussi dirigée contre le travail féminin et s'étend aux ouvriers et syndicalistes craignant la concurrence. Pendant que le capitalisme profite de la main-d'œuvre féminine en sursis comme « *cheap labor* » pour s'enrichir, les autorités et le clergé véhiculent un message culpabilisant : « Tu ne dois pas travailler ! » (Dumont et al., 1982).

Au début du XX^e siècle, « siècle des femmes » (Dumont et al., 1982), le mouvement féministe prendra de l'ampleur surtout aux États-Unis et au Canada anglais. Ses membres argumentent durement pour l'éducation des filles, pour le droit de vote, contre le code Napoléon et la pauvreté.

Au Québec, la scolarisation des femmes fait son chemin. En 1918, l'Université McGill ouvre sa faculté de médecine aux femmes, alors que l'Université de Montréal ne le fera que dans les années 30 (Dumont et al., 1982). « L'élite canadienne-française garde jalousement l'accès des

professions les plus prestigieuses afin de laisser les femmes à la maison et dans les professions moins bien rémunérées, comme celles d'infirmière et d'enseignante » (Dumont *et al.*, 1982, p. 286).

En 1920, l'Université McGill offre un diplôme de premier niveau aux infirmières mais leurs conditions de travail sont très pénibles, tout comme celles des institutrices, profession présumée temporaire jusqu'au mariage. (Dumont *et al.*, 1982). Même si les Anglophones étaient admises à McGill depuis 1884, elles doivent s'asseoir à l'arrière des classes avec leurs chaperonnes (Dumont *et al.*, 1982). Elles ne sont pas admises à toutes les facultés et on désire garder les deux sexes rigoureusement séparés. Mais en 1917, on retrouve plus de femmes que d'hommes à la faculté des arts et sous la pression du nombre, les cours séparés tombent.

À une époque où on l'on se demande s'il est possible, pour une jeune fille, de conserver sa féminité et ses aptitudes maternelles tout en faisant des exercices rigoureux, McGill encourage ses étudiantes depuis 1880 à suivre des cours d'éducation physique et à faire des sports une partie intégrante de leurs études.

Cette université devient un lieu d'effervescence pour la pensée féministe ; on y retrouve entre autres : Ethel Hurlbatt, défenseur ardent du suffrage féminin, ainsi que Carie Derrick et Idola Saint-Jean. Ce n'est toutefois pas avant 1931 que les femmes ont officiellement un statut d'égalité à McGill (Dumont *et al.*, 1982).

Du côté francophone, on craint beaucoup de sortir la femme du foyer : « toute tentative que fait la femme pour accéder à la culture humaniste est interprétée comme une démission, comme un désir d'imiter l'homme » (Dumont *et al.*, 1982). L'enseignement classique pour les filles est considéré comme extravagant et pédant même si les religieuses et les féministes se soucient de faire instruire les filles.

Le premier collège classique féminin ouvre en 1908 et sa première graduée est Marie Gérin-Lajoie. Elle obtient par la suite la première place aux examens de baccalauréat en devançant tous les candidats de l'Université de Montréal. Mais on refuse de reconnaître publiquement son succès car il n'est pas convenable qu'une jeune fille se soit classée devant les garçons.

Le gouvernement subventionne les collèges pour garçons depuis 1922, mais ceux pour filles que depuis 1961. Mais dès que les filles ont accès à un niveau d'éducation plus élevé et qu'elles sont comparées aux garçons, elles réussissent mieux. Ainsi en 1946, les étudiantes du Collège Marie-Anne ont des notes qui dépassent de loin celles des étudiants du Collège Jean-de-Brébeuf lors d'un concours.

Le mouvement d'accession des filles à une éducation prolongée sera renforcé par le Rapport Parent qui recommandera, en 1964, le droit des filles à une éducation identique à celle des garçons, les classes mixtes et la gratuité scolaire. Mais le souci de faire des filles de bonnes mères de familles et de bonnes ménagères importait davantage. On concède à la femme le droit d'avoir une vie professionnelle, d'afficher une ambition dans son travail, mais en autant qu'elle conserve les attributs de la femme ordinaire, c'est-à-dire ménagère, mère de famille et épouse (Dumont *et al.*, 1986).

Sous l'influence de l'antiféminisme féroce du clergé et de la société francophone, des Québécoises francophones se sentent déchirées entre leurs idées féministes et leurs croyances catholiques. Pour contester cet antiféminisme, Marie Gérin-Lajoie et Caroline Béique fondent la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste. Le Code civil devient leur cheval de bataille principal (Dumont *et al.*, 1982).

Duplessis décède en 1959 et « l'ère des réformes » est inaugurée par Jean Lesage et son « Équipe du tonnerre » libérale. La sécularisation des compétences de l'Église est une étape majeure de la Révolution tranquille et coïncide avec une expansion capitaliste (Dumont *et al.*, 1986, p. 358). La réalisation d'une ap promet un travail mieux rémunéré et l'éloignement de la pauvreté. Dorénavant, « Qui s'instruit s'enrichit. »

Les deux guerres mondiales avaient ouvert les portes du marché du travail aux femmes, qui ont profité de la pénurie de main-d'œuvre. Mais comme aux É.-U. et en Europe, après chacune de ces guerres, le gouvernement a mis en place des politiques répressives et une propagande pour retourner de force les femmes au foyer, leur « vraie place » (Dumont *et al.*, 1982 ; Michel, 1997). Mais un « malaise indéfinissable » s'empare des femmes instruites revenues au domicile, limitées par leurs rôles d'épouse, de mère et de consommatrice.

En 1949, Simone de Beauvoir écrit son fameux livre, point de départ obligé pour toutes les femmes, *Le Deuxième sexe*. L'auteure met en cause la valeur sociale de la maternité érigée

comme le but de l'existence de la femme. Elle croit que l'être humain éprouve le besoin inné de se dépasser et promeut l'autonomie financière des femmes. Même si elle inspire les mouvements de la libération de la femme dans le monde entier, *Le Deuxième sexe* passe presque inaperçu au Québec, où il a même été interdit par l'Église. On craignait que l'éducation dénature les femmes.

Un nouveau dilemme se pose aux femmes : carrière ou mariage. Encore en 1960, amour signifie mariage, celui-ci impliquant enfants et abandon du travail. La société leur prescrit de choisir.

C'est à partir du 1^{er} juillet 1964, que la fameuse Loi 16 modifie le vieux Code civil napoléonien. Dès lors, on reconnaît à la Québécoise mariée, en termes juridiques, les droits d'une personne autonome à l'intérieur du couple et ce, un siècle après ses consœurs canadiennes. Les femmes peuvent, de façon autonome : ouvrir un compte de banque sans l'autorisation du mari, choisir un autre domicile, exercer une profession de leur choix... Les conjoints deviennent également responsables des dettes de l'un et de l'autre. À partir de cette date, les demandes de séparation n'ont pas cessé d'augmenter.

En février 1967, le gouvernement du Canada institue une Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada (1967-1970). L'émancipation de la femme, si menaçante pour la population, en moins de deux ans est devenue une question d'intérêt national. La commission provoque bien des changements. La commission demande l'égalité totale en matières d'éducation, de mariage et de divorce, promeut la généralisation des garderies, l'importance des cliniques de contraception, l'avortement libre pour toute femme enceinte de moins de douze semaines.

En 1968, le Pape Paul VI condamne officiellement l'usage de la « pilule ». Mais en 1969, la contraception et l'avortement thérapeutique sont légalisés. Pierre Elliot Trudeau déclare que l'État « n'a rien à voir dans la chambre à coucher de ses citoyens » (p. 465). La commercialisation de la pilule contraceptive amorce le plus remarquable des changements du XX^e siècle, et bouleverse radicalement la société, en donnant aux femmes le droit et le pouvoir de maîtriser leur fécondité pour n'être mère que par choix. L'équation millénaire, femme égale mère, éclate (Badinter, 1986). Les hommes perdent du même coup tout contrôle sur la sexualité féminine et le pouvoir patriarcal est complètement renversé. Alors

qu'autrefois le père devait choisir entre « la mère ou l'enfant », aujourd'hui la femme, dont la maternité n'est plus sacrée, décide par sa volonté de la paternité de l'homme.

Croissent avec le déclin de la religion deux phénomènes complètement nouveaux : le divorce, demandé majoritairement par les femmes, et le concubinage. La natalité est en baisse. Les femmes sont devenues des sujets libres de se marier ou non, et on n'échange plus des femmes pour gagner des beaux-frères comme l'avait énoncé Lévi-Strauss (Badinter, 1986).

En 1965 naissent les mouvements de libération de la femme, surtout créés par des femmes qui n'ont pas connu l'oppression subie par leur mère (Michel, 1997). Les féministes revendiquent entre autres le droit de réaliser leurs ambitions intellectuelles et professionnelles. L'exercice d'une profession permet l'épanouissement personnel, impossible à trouver au foyer (Michel, 1997). Pour les femmes, « le travail n'est plus un symbole d'échec, mais de réussite sociale et même personnelle. » (Badinter, 1986, p. 235). Certaines partagent la culture masculine adulte et gagnent « la dureté du chasseur ». Le féminisme de 1975 porte sur les thèmes suivants : le corps, le faire sien et mettre fin à sa dévalorisation, à son abus et à son utilisation comme objet ; le travail, les salaires, les congés, la protection, la fin du harcèlement sexuel ; la parole, sortir du silence, s'affirmer, s'exprimer, etc. (Dumont *et al.*, 1982).

Aujourd'hui, le féminisme québécois est estimé comme étant l'un des « plus dynamiques du monde occidental » (Duby et Perrot, 2002, tome V, p. 698), grâce à sa « vision de la société qui prolonge celle [que les femmes Québécoises ont] de la famille : communautaire et protectrice » (p. 716). Les femmes « ont contribué à faire basculer la société québécoise dans une modernité dont on entrevoit aujourd'hui à peine les effets » (p. 716). Le féminisme québécois est devenu « une force politique non négligeable » et « le Québec affiche la réussite des femmes comme celle de toute une société. » (p. 716).

Aucun bouleversement social n'a été aussi profond, rapide, riche d'avenir que l'émancipation féminine, nous dit le philosophe Lipovetzky (1997).

Dans nos sociétés occidentales contemporaines une nouvelle figure du féminin s'est mise en place, instituant une rupture majeure dans « l'histoire des femmes » et exprimant une ultime avancée démocratique appliquée au statut social et identitaire du féminin.

Ainsi est née « la troisième femme ».

Sa place n'est plus orchestrée par l'ordre social et naturel. Elle est libre de disposer d'elle-même à sa guise et de se réinventer en-dehors de toutes impératives extérieures. Et cette femme-sujet renaissance est particulière, elle conjugue continuité et discontinuité, déterminisme et imprédictibilité, égalité et différence : la troisième femme a réussi à réconcilier la femme radicalement autre et la femme toujours recommencée. (p. 15).

Ce mouvement a amené bien des changements.

1.1.3 Troisième partie : La situation actuelle de l'apcf au Québec dans un contexte canadien et mondial

Vers la fin du XX^e siècle, l'Organisation des Nations Unies (ONU) se charge de vérifier scrupuleusement si le développement en faveur des femmes se maintient. Il est intéressant de noter que les outils de mesure créés pour l'occasion sont des indicateurs associés à la capacité de réaliser des ap : l'un, l'ISDH, met en lumière les inégalités sociologiques entre les sexes et l'autre, l'IPF, signale si les femmes sont en mesure de prendre une part active à la vie politique et économique, et expose les inégalités en termes d'opportunités dans un petit nombre de domaines précis et importants.

On constate aujourd'hui que l'amélioration du sort des femmes constitue un avantage pour toute la société. De plus, l'avancée des femmes a toujours renforcé la démocratie et inversement, un régime qui réprime les femmes annonce le totalitarisme. Entre 1970 et 1990 l'écart entre hommes et femmes instruits s'est réduit de moitié.

Il y a une corrélation forte entre le statut éducatif des femmes et tous les indicateurs sociaux. [...] Il est démontré que les enfants de mères instruites sont beaucoup moins malades, mieux nourris, meurent beaucoup moins en bas âge, et ont beaucoup plus de chances d'aller à l'école eux-mêmes. (*Le Monde diplomatique*, 1999, p. 6).

Selon les études de Louise Séguin, professeure en santé de la mère et de l'enfant à l'Université de Montréal, les femmes qui reprennent le travail un an après la naissance de leur enfant sont en général en meilleure santé physique et mentale que les mères au foyer. Les femmes à la maison le sont souvent par dépit tandis que celles qui reprennent leur emploi

élargissent leur réseau social, ont l'occasion de se réaliser en plus de se reposer de leurs enfants. (*La Presse*, 13 mai, 2001).

Comme l'ONU, le Canada porte un intérêt sérieux à la situation des femmes au pays. Ainsi Statistiques Canada organise-t-elle, tous les cinq ans, des recherches relatives aux effectifs féminins (annexe 5). Son rapport de 2000 nous montre que la condition féminine a dramatiquement changé au cours des cinquante dernières années, que les femmes prennent de plus en plus de place dans les institutions de savoir et dans le monde professionnel et que leur nouveau statut a des effets marquants sur toute la société. Toujours selon Statistiques Canada (2000), les femmes sont plus nombreuses que les hommes, elles vivent plus longtemps et de plus en plus seules. Le nombre de femmes scolarisées augmente, mais plus le niveau du diplôme est supérieur, plus elles sont dépassées en nombre par les hommes. Le salaire des femmes est en général inférieur à celui des hommes. Elles ont tendance à se retrouver dans des professions traditionnellement féminines et occupent des postes de gestion en général inférieurs à ceux des hommes.

1.1.3.1 Les professions.

Plusieurs branches professionnelles ont ouvert leurs portes aux femmes et cherchent même à encourager les filles à avoir des ambitions dans des domaines traditionnellement « masculins ». Mais ce mouvement ne se fait pas sans répercussions pour chacun des sexes. Certaines occupations traditionnellement féminines se voient gagner en reconnaissance et prestige en prenant le titre de profession. D'autres encore, bannies depuis des siècles, reviennent avec force telle que celle de sage-femme.

Par exemple, les Forces armées canadiennes ont ouvert leurs portes aux femmes par nécessité durant les guerres mondiales et plus tard, par force, à cause des nouvelles lois (*Le Collectif Clio*, 1992). Elles restent toutefois nettement minoritaires. Cette intégration se fait difficilement car elle dérange une coalition masculine vieille comme le monde basée sur l'exclusion du féminin et cimentée par la dévalorisation du sexe opposé (*Le Devoir*, 20 mai, 1998). On observe comme résultats le harcèlement sexuel et la punition de ses victimes.

D'un autre côté, les universités, les ordres professionnels et les entreprises font tout pour attirer les filles en science et en génie. À la Polytechnique en 2002, seize des dix-neuf bourses réservées aux étudiants sont distribuées aux femmes. Mais rares sont celles qui choisissent d'y faire carrière, seulement 9 % des ingénieurs québécois sont des femmes. Pourquoi ? La recherche actuelle de l'« Excellence » contribue à défavoriser les femmes, explique *Le Collectif Clio* (1992). Elles ont les mêmes chances que les hommes d'être considérées d'excellentes chercheuses, mais à deux conditions : ne pas avoir d'enfant et ne pas paraître femme.

Au Québec, l'enseignement, cet emploi traditionnellement féminin, est en train de devenir une « profession ». Par la création d'un ordre professionnel des enseignant(e)s, on espère reconnaître les exigences et la valeur de cette occupation et d'éliminer une fois pour toutes l'idée que l'enseignement n'est qu'un prolongement du maternage ou qu'il suffit de peu pour éduquer les élèves.

Dans un même souffle, l'occupation de sage-femme, d'abord méprisée puis rendue illégale depuis 1940 au Canada, est de nouveau reconnue. En 1990, les procédures sont mises en place pour la création de l'Ordre professionnel des sages-femmes du Québec et ce, malgré l'opposition du corps médical (*Le Collectif Clio*, 1992). La transformation d'une occupation en profession rend son statut plus prestigieux et ses membres mieux reconnus par la surveillance d'un Ordre qui veille à des pratiques saines.

Comme un effet rebond, le féminin, exclu de la médecine à différents moments de l'histoire, est revenu s'y installer avec une force exceptionnelle. Les femmes sont devenues omniprésentes dans ce domaine. Le taux de femmes médecins au Québec a augmenté de façon faramineuse depuis les années 70 (*Bulletin*, vol. XXXI, no 1, mars 1991, p. 14) et selon le Collège des médecins du Québec, il est le plus haut en Amérique du Nord et continue d'augmenter. La médecine représente par excellence le courant de féminisation professionnelle et les messages contradictoires véhiculés face aux ambitieuses qui y réussissent. D'un côté, on leur reproche un manque de productivité, mais de l'autre, on leur reproche de prendre trop de place et de déranger l'ordre établi.

À la demande du Comité des femmes médecins de la Corporation professionnelle des médecins du Québec (CPMQ), une recherche a été effectuée pour savoir s'il y a « un prix à

payer pour être à la fois femme et médecin ». Les résultats (*Bulletin*, vol. XXXIII, no 2, Avril 1993) confirment l'idée, et en voici quelques-uns en rafale : les femmes médecins, à un plus haut degré ou plus souvent que leurs collègues masculins, consomment des médicaments prescrits, présentent des problèmes de santé chroniques, rapportent de la détresse psychologique, vivent seules, n'ont pas d'enfants. Alors que les exigences professionnelles déterminent chez le tiers d'entre elles le moment de tomber enceintes, 12 % ont donné naissance à un poupon prématuré, ce qui inquiète la Dre. Johanne Béliveau, présidente du CPMQ. Plus de la moitié ont limité la durée du congé de maternité à seize semaines. Elles travaillent moins d'heures par semaine que leurs collègues, mais consacrent beaucoup d'heures aux travaux ménagers et aux enfants. À ceci ajoute la Dre Béliveau : « On nous reproche souvent de ne pas être productives. Mais avoir des enfants et les élever c'est une certaine forme de productivité... pour la société québécoise ! » (*Bulletin*, vol. XXXIII, no 2, Avril 1993, p. 38).

Une pénurie d'omnipraticiens et de spécialistes accable le pays et risque d'augmenter. Ceci inquiète les autorités qui donnent comme raison la féminisation de la profession, la réduction d'heures de travail chez les plus vieux, les départs à la retraite, les horaires fixes et la diversification. Cette féminisation implique que les femmes passent plus de temps avec leurs patients comparativement à leurs collègues masculins, qu'elles travaillent moins d'heures qu'eux, et qu'elles recherchent une vie plus équilibrée ; d'où le ralentissement observé dans les services. Parmi les solutions envisagées par le Collège il y a l'augmentation du nombre d'heures de travail, mais la jeune génération accorde beaucoup plus d'importance à sa qualité de vie. L'autre solution serait d'augmenter le nombre d'étudiants admis en médecine, mais le gouvernement du Québec freine cette option (le rapport ne dit pas pourquoi). Du côté des pharmaciens et d'autres professions, la pénurie est tout aussi accablante et elle est également associée à la féminisation de la profession.

Un malaise semble évident : trop ou pas assez ambitieuses, les deux volets soulèvent des questions. Quelle place faut-il accorder au travail, à la famille et à la vie de couple ? Finalement, est-ce l'ambition qui dérange ou la maternité ? Le questionnement s'applique non seulement aux femmes, mais à leurs milieux de pratiques professionnelles. Ainsi les

thèmes de conciliation famille et carrière et la dénatalité sont-ils devenus des préoccupations, tant au niveau individuel que social et politique.

1.1.3.2 La maternité

Pour remédier aux conflits entre la carrière et les enfants et au taux de natalité inquiétant, le Québec s'est donné une politique familiale fondée sur la conciliation entre le travail et la famille. Par exemple, on met notamment en place le réseau des centres de la petite enfance, des garderies à cinq dollars par jour, un nouveau régime d'allocations familiales, des congés parentaux payés. Tout ceci dans l'espoir de redonner le goût d'avoir des enfants et de créer un nouveau « *baby boom* ». Mais les résistances sont grandes et la réalité n'est pas si facile, en dépit des progrès réels. Les mères qui travaillent doivent mettre les bouchées doubles, parfois au détriment de leur santé (Statistiques Canada, 2000). En 2001, le Québec connaît son pire taux de croissance de son histoire : 1,4 %. En 2002, le Québec est la province dont la population est la plus âgée au Canada. Mais ces statistiques ne disent pas tout. En fait, la maternité fait partie de la vie d'une plus grande proportion de femmes que par le passé. (*Le Collectif Clio*, 1992).

Le désir d'enfant ne fait pas défaut, mais les conditions actuelles rendent la réalisation de ce désir difficile. Selon Statistiques Canada (2000), ce sont les femmes qui s'occupent des travaux non rémunérés dans la famille. Les mères sont plus stressées que les pères dans les mêmes conditions et les femmes ont tendance à prendre davantage soin de leurs parents âgés. De plus les femmes poursuivent des études de plus en plus poussées et mettent du temps à avoir un emploi stable. Elles sont de plus en plus âgées lorsqu'elles enfantent et le taux de stérilité est alors plus élevé. De plus, les couples sont plus précaires. La plupart des familles monoparentales ont une femme comme chef, et elles sont les plus pauvres. Mais la société s'adapte difficilement à la réalité des mères, au contraire, pour l'employeur bien souvent, concilier travail et famille signifie que cette dernière ne doit pas déranger la production.

Cette réalité arrête les plus jeunes, elles ne veulent pas courir comme leurs mères. Elles ne veulent pas laisser leur emploi et ne veulent pas non plus être uniquement mère. Celles-ci ont

trop souvent vu leur propre maman quêter l'argent, avec angoisse et honte, auprès de leurs maris ; les filles tiennent maintenant à leur indépendance financière (Bombardier, 1990). De plus, elles ont le sentiment qu'elles doivent être des « femmes extraordinaires, des mères exemplaires, des conjointes fantastiques et des professionnelles exceptionnelles » (*La Presse*, 13 mai 2001).

La plupart des propositions exposées dans les médias concluent que quelque chose doit changer sur le marché du travail pour y insérer mieux les femmes. Mais ces changements se font à petits pas. Ce n'est peut-être pas l'ambition qui dérange, puisqu'elle répond aux valeurs marchandes de productivité, mais plutôt le maternel. En même temps, lorsqu'il s'agit de la question de la baisse du taux de natalité, l'accent est surtout mis sur la mère. Peu est noté sur le fait que tant d'hommes refusent la paternité et que tant de pères laissent la famille depuis qu'aucune loi ne les oblige au rôle de pourvoyeur (Statistiques Canada, 2000).

1.1.3.3 Le couple

La réalisation des apcf a aussi troublé le couple. Les femmes n'ont pas laissé le royaume du cœur pour leur carrière, au contraire, leurs attentes se sont précisées.

Plus les femmes sont indépendantes, moins elles acceptent un mariage déchiré, non conforme à leurs attentes de tendresse, de compréhension, de proximité. Loin d'enfermer la femme sur elle-même, la dynamique individualiste génère plus d'exigences vis-à-vis de l'autre, moins de résignation à supporter une vie insatisfaisante, ne réalisant plus les promesses de l'amour et de la communication personnalisée. L'extension du régime social de la possession de soi n'a pas aboli la prédominance des attentes sentimentales et communicationnelles du féminin. Il les a étendues à toutes les couches sociales. (Lipovetsky, 1997 p. 35).

En effet, un mariage sur deux aboutit au divorce, le plus souvent à la demande des femmes. Le nombre de couples dont le revenu de la femme est supérieur ne cesse d'augmenter (Bombardier, 1993). Ce nouvel accès des femmes au pouvoir transforme irréversiblement leurs relations avec les hommes. Il peut aussi être la source de compétition ou de complicité mais pire de rivalité entre conjoints.

Selon Hélène David, psychanalyste, « le futur appartient aux filles » (*Le Devoir*, le 10 octobre 1999). Elles sont plus performantes et auront le meilleur salaire et les postes les plus prestigieux. Mais où seront les hommes à leur mesure ? Rose-Marie Charest, présidente de l'Ordre des psychologues du Québec note, avec une pointe de sévérité, que « celles qui ne s'affirment pas demeurent les plus séduisantes aux yeux des hommes, qu'on le veuille ou non ». La femme de capacité, de force et de pouvoir éloigne les hommes semble-t-il, mais elle n'est pas moins désireuse de complicité amoureuse.

1.1.3.4 L'égalité des sexes.

L'égalité des sexes s'est inscrite en lettres d'or dans les lois parce qu'on l'espère libératrice (Duby et Perrot, tome V, 2000). L'élimination des inégalités entre hommes et femmes est devenue un idéal social et particulièrement au Québec qui est la seule province dotée d'une loi sur l'équité salariale.

Mais, malgré les bonnes intentions, les choses ne sont pas si simples.

Dans le monde de l'éducation et du travail, la loi de l'alternance ne joue pas : les positions dominantes sont toujours occupées par des hommes, la position dévaluée par les femmes. [...] Quand les femmes progressent dans un métier ou une discipline, les hommes désertent ou l'ont déjà déserté. Ce n'est pas une situation de rivalité, ni même de juste concurrence, mais plutôt une défection silencieuse. Cette fuite en avant perpétue l'écart structurel des positions entre hommes et femmes tout en assurant le changement de la structure, tout en s'adaptant à la conjoncture. [...]

Les hommes « entrent dans la carrière », mais les femmes désertent le foyer. (Duby et Perrot, tome V, 2000, p. 582)

Éducation et travail pour les femmes oui, mais sous réserve qu'elles n'enlèvent rien aux hommes et la famille (Duby et Perrot, tome V, 2000).

Plusieurs observateurs pensent que cette prétendue « féminisation » n'est qu'un paravent derrière lequel se renouvelle et même se renforce la domination masculine (*Le Monde diplomatique*, 1999). Les femmes s'enlignent, par le biais d'un diplôme et d'un salaire, sur les normes traditionnelles des hommes et leur culte de la virilité. L'assignation prioritaire des

femmes (avec leur consentement) à l'espace et au travail domestiques est le fondement de la domination masculine contemporaine.

Lipovetzky (1997, p. 12) ajoute :

Mais avènement de la femme-sujet ne signifie pas annihilation des mécanismes de différenciations sociales des sexes. À mesure que s'amplifient les exigences de liberté et d'égalité, la division des sexes se trouve recomposée, réactualisée sous de nouveaux traits. Partout les disjonctions de genre deviennent moins visibles, moins exclusives, plus floues, mais à peu près nulle part elles ne périssent.

La réalisation de l'apcf amène la société à se questionner sur la définition de ce qu'est un homme et une femme au-delà des différences et fonctions corporelles et à se questionner sur le pouvoir et son lien avec le genre.

1.1.3.5 Le pouvoir et la force

L'ambition a toujours dansé un pas de deux avec le pouvoir et la force. Réaliser une ap comporte un gain de puissance acquis par le savoir, la maîtrise, l'autorité et l'argent. Mais malgré les changements sociaux, le pouvoir se trouve en général là où les hommes sont majoritaires (Bombardier, 1993).

En effet, on ne retrouve qu'un minimum de femmes en politique et en affaires, domaines impliquant « l'exercice de l'autorité, la compétition et les rapports de forces. Cela laisse peu de place aux qualités dites « féminines », le maternage, l'empathie, le désir de ne pas froisser l'autre », propose Bombardier (1993, p. 73). Cette réalité conflictuelle laisse bien des femmes angoissées.

Dans les fonctions qui mènent vers la présidence, en entreprise ou ailleurs, les femmes sont rares ou absentes. Selon Statistiques Canada (2000), on constate que la féminisation des postes cadres est plus lente qu'on ne pensait. Le vrai pouvoir reste entre les mains des hommes et on invoque pour expliquer le phénomène, outre le « plafond de verre » et le fameux « club des copains », que les femmes ne remplissent pas les conditions pour devenir présidentes : il faut détenir, par exemple, une formation en génie pour accéder à la vice-présidence à l'exploitation mais peu d'étudiantes choisissent ce domaine.

Les femmes qui parviennent à exceller dans leur carrière réussissent grâce à de très grandes ambitions et à leurs démarches actives et stratégiques. Elles repoussent les frontières établies et insistent pour obtenir ce qu'elles veulent, lit-on dans les médias. Certaines professions attirent « naturellement » les hommes et d'autres les femmes, et une transgression à ces croyances est exigeante. Pour sortir des ghettos féminins, les femmes ont besoin d'un plan de carrière, d'une personnalité fonceuse et elles doivent travailler deux fois plus fort que leurs collègues mâles.

Un poste de direction est difficile pour tout le monde rappelle-t-on, et maintenir un équilibre entre vies personnelle et professionnelle est un défi pour tous. Mais la gent féminine a peut-être un peu plus de difficultés car elle n'affirme pas ses désirs devant les autres tandis que les hommes demandent davantage et sont donc mieux traité. (Bombardier, 1993 ; Dumont *et al.*, 1982 ; *Le Collectif Clio*, 1992).

Selon Communication Québec (janvier 1997), il n'y a que 20 % de femmes qui occupent un siège de l'Assemblée Nationale. L'intégration des femmes au pouvoir est devenue un souci politique et les ministères installent des programmes pour remédier à la situation. Selon le gouvernement, au Québec, le principe d'égalité entre hommes et femmes doit se traduire par une participation « paritaire » à la conduite des affaires publiques. « La présence des femmes aux postes de pouvoir est nécessaire pour qu'elles puissent imprimer leurs valeurs et leurs façons de faire dans la culture et la gestion des organisations. » (Communication Québec, 2000).

Plusieurs penseurs proposent qu'il y aurait une façon masculine et une façon féminine d'exercer le pouvoir. Mais à ceci le philosophe Lipovetzky (1997) répond que le pouvoir n'est ni masculin ni féminin. L'homme ou la femme chef d'État devra affronter les mêmes conflits et les mêmes problèmes de paix et de guerre. Il n'y a pas de pouvoir innocent, la bataille c'est la bataille. Les styles de combats peuvent varier, mais les enjeux demeurent inchangés. L'auteur ne croit donc pas à un style de pouvoir féminin proprement dit. S'il y a moins de femmes dans les plus hautes sphères du pouvoir, c'est que la « troisième femme » préfère réussir sa vie personnelle, plutôt que de la sacrifier à la quête névrotique et brutale du pouvoir. La résistance masculine existe face à leur inclusion, mais elle n'en est pas la principale raison. Il semble que les garçons aiment mieux jouer aux gladiateurs que les filles.

Cette question de la « force », implicite dans le pouvoir, mérite un moment de réflexion. Ce mot, à la fois sécurisant et angoissant, renvoie à la mort. L'ultime force n'est-elle pas celle qui peut protéger contre un ennemi ? Celle qui permettrait de survivre ? Voici ce qu'en dit Albert Cohen dans son roman *La belle du seigneur* (1968). Il donne comme sens au mot *force* la capacité ultime de « nuire et de tuer » :

Mais son inconscient est follement snob, comme tous les inconscients, tous adorateurs de la force. (p. 399) [...] en sexuel hommage au pouvoir de nuire et de tuer [...] (p. 400).

Les mots liés à la notion de force sont toujours de respect. Un « grand » écrivain, une œuvre « puissante », des sentiments « élevés », une « haute » inspiration... Par contre, les qualificatifs évoquant la faiblesse sont toujours de mépris... Et pourquoi « noble » ou « chevaleresque » sont-ils des termes de louanges ? Respect hérité du Moyen Âge. Seul à détenir la puissance réelle, celle des armes, les nobles et les chevaliers étaient les nuisibles et les tueurs, donc les respectables. Pris en flagrant délit, les humains ! Pour exprimer leur admiration, ils n'ont rien trouvé de mieux que ces deux qualificatifs, évocateurs de cette société féodale ou la guerre, c'est à dire le meurtre, était le but de l'honneur suprême de la vie de l'homme !... À la force physique et au pouvoir de tuer ils ont associé l'idée de beauté morale !

Tout ce qu'ils aiment et admirent est force. L'importance sociale est force. Le courage est force. L'argent est force. Le caractère est force. Le renom est force. La beauté, signe et gage de santé, est force. La jeunesse est force. Mais la vieillesse, qui est faiblesse, ils la détestent. (p. 404).

La réalisation d'une ap témoigne d'une force et donne accès à un pouvoir. Mais ces dimensions, comme nous le montre l'auteur, sont inconsciemment associées à la capacité de « nuire » et « de tuer l'autre », à la question de vie ou de mort. Quand ils sont associés à une femme potentiellement mère, ces qualificatifs guerriers font peut-être d'autant plus peur que l'ambitieuse devient alors non seulement possiblement « castratrice » mais meurtrière.

1.1.3.6 Des reproches

Voici quelques reproches adressés plus directement aux femmes, à celles qui réalisent leurs ambitions et aux féministes.

En 1997, en honneur du 375^e anniversaire de naissance de Molière (15 janvier, 1622), le Théâtre du Rideau Vert présente *Les femmes savantes*. La page couverture du programme montre une femme en jolie robe d'époque et, à première vue, la tête coupée. Mais en y regardant de plus près, on note qu'elle est à peine visible. Sur cette tête effacée on peut lire le titre de l'ouvrage, le nom de Molière et du metteur en scène et une inscription peu flatteuse : « Qu'un sot savant est plus sot qu'un sot ignorant »,

Au moment de sa création, lors de l'obscurantisme du XVII^e siècle, cette œuvre a mis en évidence les craintes d'une société misogyne face à l'accès des femmes au savoir. À la même époque on retrouve une gravure qui sert de frontispice à un libelle *Sur l'imperfection des femmes*, intitulée : *Si tu la cherches la voicy* (Duby, Perrot, 2002, tome III, p. 263-264, fig. 23). Cette gravure, semblable à l'image de la page couverture de la pièce, représente une fileuse à la tête coupée, quenouille en main et moutons à ses pieds. Dans l'imaginaire du XVII^e siècle, quand la femme n'est pas le double du diable, elle est celle qui cause la mort. Pour répondre à cette duplicité diabolique, mortifère et féminine, on la transforme en monstre acéphale. « La grande énigme de la « ratio féminine » se trouve résolue par la peine capitale, et la femme est réduite à sa fonction : elle règne décapitée, sur son domaine. » (p. 260). La capacité intellectuelle représentée par la tête devient alors associée au diabolique, au mortel et à la « mauvaise » femme. C'est ce que représente cette figure « dont le texte est une suite d'images plus négatives les unes que les autres : elle est la plus imparfaite des créatures... l'écume de la nature... l'ennui des anges... ». « *Bonne parce qu'elle est sans tête, la femme est ramenée à son rang réel de gardienne de troupeau et de fileuse.* » (p. 263).

Des critiques notent que pour souligner l'anniversaire du dramaturge français, on a choisi spécifiquement la pièce qui attaque le désir de s'instruire des femmes et une image de femme sans « tête sur les épaules ». Ils s'interrogent sur ces choix. Qui veut-on y dénoncer ? Sommes-nous toujours aussi sexistes qu'en 1672 même si, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, toutes les femmes ont accès à l'éducation dans notre culture ? Dans ce contexte, il est équivoque, disent-ils, de choisir un texte qui parle essentiellement du fait que des femmes avaient outrepassé quelques légitimités de leur sexe et qu'elles étaient un peu des « emmerdeuses ».

D'autres constatent que la pièce porte sur le fait que ces femmes se sont fait manipuler. Mais c'est bien l'ignorance qui rend vulnérable à la manipulation. Ces femmes voulaient tellement être reconnues qu'elles en sont devenues dupes.

Il y a à l'intérieur de ce débat la peur que les femmes, s'aventurant sur les chemins de l'esprit, perdent de leur féminité. Que les hommes, en ayant à leurs côtés des femmes qui réfléchissent, perdent une certaine masculinité. Il y a aussi la question que si les femmes ont gagné en savoir et donc en pouvoir, les hommes en auront-ils moins ? Pour la première fois dans l'histoire du monde, il y a autant de femmes que d'hommes qui se partagent le terrain de jeu social. On avance même si tout n'est pas gagné. Mais les peurs se transforment facilement en reproches.

De la même manière, on retrouve aussi dans les médias des commentaires critiquant la génération actuelle comme étant nettement plus « individualiste et égoïste » (*Le Devoir*, 11 juin 2002) que la précédente. On la blâme d'être « gâtée », matériellement choyés, comme ayant rarement plus d'un enfant, etc.

Par exemple, une image choisie pour illustrer cet « individualisme et [cet] égoïsme » est une photo d'une jolie jeune femme « de tête », à la longue chevelure ondulante, aux lunettes sur le bout du nez, profondément plongée dans ses lectures et placée à côté d'une pile de livres et d'une rose. L'image suggère-t-elle que ces critiques sont davantage adressées aux femmes ?

Nous sommes à une époque où les mutations dans les idéaux sont particulièrement confrontantes. Denise Bombardier rappelle ceci (*Le Devoir*, 10 mars 2002, p. B-11) au sujet de l'envie, cette ombre qui semble suivre la réalisation des ambitions :

Nos formidables acquis ne semblent pas nous avoir rassurés suffisamment pour nous permettre de nous réjouir du succès des autres et de comprendre qu'ils rejouissent sur nous. Quand on reçoit un trophée, on envie ceux des autres, et lorsqu'on n'en a pas, on espère que personne n'en aura.

Les problèmes de l'éducation des jeunes d'aujourd'hui suscitent plusieurs critiques faites aux femmes.

Depuis une dizaine d'années, on constate que les filles réussissent de façon remarquable à l'école. Celles qu'on croyait d'intelligence inférieure, se démontrent studieuses, brillantes et capables. Ce phénomène a déjà été remarqué par Freud en 1932. Il considérait les petites

filles moins agressives, plus intelligentes, vivantes et sociables. Leur plus grand besoin d'affection les rendrait plus dépendantes et obéissantes que les garçons de leur âge. Mais il s'empresse de dire que ces différences sexuelles ont peu de conséquences et disparaissent.

Mais là n'est pas le problème, le dérangement s'opère quand la société constate que les garçons de niveaux scolaires comparables réussissent moins bien, sont plus agités et pire, abandonnent les études deux fois plus que les filles. En effet, on note que 40 % des garçons décrochent au secondaire et n'obtiennent pas leur diplôme. Plus de 65 % des garçons présentent des problèmes de comportement et d'apprentissage, contre 26 % des filles. Au cégep, 60 % des étudiants sont des filles et 49 % d'entre elles obtiennent un diplôme d'études collégiales, comparativement à 30 % seulement chez les garçons. À l'université, 40 % des étudiantes obtiennent leur bac, contre 28 % des garçons. (*La Presse*, le 4 octobre, 2002 ; *Le Devoir*, 23 octobre 2002). De plus, les jeunes garçons se suicident trois fois plus souvent que les filles et forment les deux tiers de la clientèle en psychologie (*L'Actualité*, février 1992).

Dans les médias et dans les études publiées les spécialistes expliquent ce phénomène par une gamme de raisons. On note que la réussite scolaire des filles ébranle l'estime de soi des garçons et qu'ils se sentent désavantagés dans une société où les filles sont perçues comme avantagées. Mais d'un autre côté on constate aussi que les garçons sont plus souvent que les filles en échec scolaire, surtout parce qu'ils sont plus nombreux à avoir des problèmes de contrôle de soi.

D'autres auteurs encore donnent pour cause que les fils manquent de père et sont trop proches des mères. Un fils sur trois grandit dans une famille dirigée par une femme, car il y a une évidente fuite des responsabilités chez les hommes : seulement 10 % d'entre eux demandent la garde de leurs enfants lors d'un divorce (Statistiques Canada, 2000). Les pères « décrochent » de leur rôle de père et les fils « décrochent » des défis scolaires. D'autres estiment que les garçons sont trop élevés dans la mentalité machiste, qu'ils sont trop rapidement séparés de la mère et manquent d'attentions maternelles.

Pour d'autres encore, le problème repose dans les écoles mixtes. Elles seraient ce qu'il y a de pire pour les garçons car on n'y tiendrait pas compte des différences, les garçons apprenant en agissant et les filles en écoutant et en observant, disent ces spécialistes. Les hommes

grandissent dans le culte de la force physique, alors que « l'économie du savoir » repose sur des valeurs plus féminines.

« L'École a lâché les garçons », dénonce l'ancien directeur de la CECM, Yves Archambault (*La Presse*, 4 octobre, 2002) dans sa récente thèse de doctorat. Il constate que l'école répond mal au besoin des garçons de bouger et leur façon de s'exprimer agressive est facilement jugée comme étant « violente ». Selon l'auteur, la pédagogie convient davantage aux filles car elles savent mieux rester calmes et suivre les consignes. L'école dévalorise les garçons car elle est imprégnée de valeurs qu'Archambault qualifie de féminines telles que le respect, la soumission et la propreté. Il y a un manque de modèles masculins dans les écoles, dit-il, et les rares hommes qu'on y retrouve, adoptent des valeurs féminines.

En puisant leur fondement dans la même logique légendaire qui veut que les femmes soient toujours responsables du mal, d'autres blâment plus précisément les « féministes ». Réduit à ses formes les plus radicales et marginales, rétorquent d'autres auteurs, le féminisme est en passe de devenir un mot piégé et préjudiciable. Pourtant, sa contribution au développement à un mieux-être social a été énorme.

Ainsi trouve-t-on dans l'édition 2003 du *Guide pratique des études collégiales au Québec* vouée aux étudiants du secondaire et du collégial en quête d'informations sur l'ensemble des programmes collégiaux de la province, un texte personnel et antiféministe (*Le Devoir*, 18 octobre, 2002). Ici, Pierre de Passillé, (professionnel de cégeps, ex-secrétaire général du SRAM pendant vingt-huit ans et aujourd'hui à la retraite) dans un essai introductif sur le retard scolaire des garçons intitulé : « Ça suffit », accuse directement un certain féminisme « anti-hommes » comme étant en partie responsable du retard scolaire des garçons au Québec et de leur pauvre estime pour eux-mêmes.

Ses commentaires rappellent Rousseau qui dans sa fameuse *Lettre à d'Alembert* (dans *Le Devoir*, 18 octobre, 2002) fait allusion à quel point le sentiment d'identité masculine chez certains hommes peut se sentir menacé en présence des femmes.

Suivons les indications de la nature, consultons le bien de la société ; nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois et vivre ordinairement séparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se sentent autant et plus qu'elles de leur trop intime commerce ; elles n'y perdent que leurs mœurs, et nous y perdons à la fois nos mœurs et notre constitution : car ce sexe plus faible, hors d'état de prendre notre manière de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne trop molle pour nous, et ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes. (je souligne)

Ainsi la réalisation d'apcf soulève la question angoissante des identités sexuelles et plus précisément : est-ce la femme qui se masculinise ou est-ce l'homme qui se féminise en présence de la femme ?

Si la réussite scolaire et professionnelle des femmes suscite des craintes et des critiques, il n'y a pas si longtemps Freud (1918, 1930) reprochait aux femmes leur manque de contribution culturelle : demeurant à un stade infantile tout au long de sa vie d'épouse et de mère, disait-il, de tout temps, la femme a peu contribué au progrès de la civilisation. Étonnamment, depuis quelque temps, on remonte aux femmes de trop participer à la civilisation et d'être plus nombreuses à poursuivre leurs études et à décrocher des diplômes.

Mais l'écart entre les performances scolaires des garçons et des filles au secondaire était déjà remarqué en 1954-55 et en 1962-63 (*Le Devoir*, 1999). Il est seulement plus évident depuis que les filles ont l'opportunité de faire des études et que l'on peut comparer les résultats des garçons et des filles.

1.1.3.7 Les filles

Mais comment tout cela se joue-t-il chez les filles ? Selon la chaire sur le développement de l'enfant de l'Université de Montréal, et le Conseil supérieur de l'éducation (CSE) (*Le Devoir*, 1999), les études épidémiologiques réalisées tant au Québec qu'à l'étranger au cours des cinquante dernières années ont toutes démontré que si les garçons présentent surtout des troubles qui attirent l'attention (hyperactivité, troubles d'opposition et troubles de conduite), les filles présentent surtout des troubles intériorisés (phobie majeure, angoisse de séparation,

hyper-anxiété et dépression) qui souvent ne sont pas repérés à l'école. Les filles en difficulté reçoivent ainsi moins d'attention parce qu'elles dérangent moins que les garçons. Mais les problèmes des filles ont des conséquences à long terme puisque le succès scolaire des enfants est plus fortement relié à la scolarité de la mère qu'à celle du père. Plus les femmes seront éduquées, plus leurs enfants le seront. L'amélioration de la réussite à l'école des trente dernières années est probablement due à la scolarisation des femmes, et ce, malgré la « détérioration » sociale et familiale observée. Pour améliorer le sort des garçons à long terme, les spécialistes proposent qu'il serait plus profitable de s'occuper davantage des filles en difficulté. Malheureusement observent-ils, on accorde généralement plus d'attention à celui qui crie le plus fort.

Il ne faut pas dramatiser la situation, dit Richard E. Tremblay, directeur de la chaire sur le développement de l'enfant de l'Université de Montréal, la réussite scolaire des Québécois s'est de beaucoup améliorée les 40 dernières années. Il faut plutôt aider les enfants avec des troubles de comportements à acquérir un meilleur contrôle de soi. (*Le Devoir*, 1999)

Mais l'angoisse des filles ne se traduit pas seulement en échecs scolaires, elle peut tout autant se transformer en succès scolaires fort appréciés. Si les filles ont le talent de pouvoir si bien se contrôler, il faut se demander : que contrôlent-elles tant en elles-mêmes et pourquoi ? Ces résultats et ces conduites modèles peuvent avoir comme source une quête inapaisable de perfection et de reconnaissance. Mais ces types de succès ont tendance à passer tout aussi inaperçu que l'échec des filles car ils conviennent bien au fonctionnement social. C'est une chose que d'avoir des capacités, d'aimer les études, d'avoir des ap et de les réussir, mais comment et à quel prix ? Les notes élevées, objet de fierté pour certains et objet d'envie pour d'autres, ne cacheraient-elles pas aussi une angoisse tout aussi puissante que celles des garçons, mais exprimée différemment ? Parce qu'ils ne dérangent pas, mais flattent, les symptômes des filles sont souvent ignorés.

Le décrochage scolaire des garçons et la performance éblouissante des filles ne seraient-ils pas les deux côtés d'une même médaille, deux symptômes d'une société en transition ? D'une société où la barre est devenue trop haute pour tout le monde ? Où l'on privilégie la performance plutôt que l'apprentissage, la réussite plutôt que le contact soutenu avec l'autre, le faire plutôt que l'être, et la production plutôt que la création ?

1.1.4 Quatrième partie : Conclusion

Jusqu'à présent j'ai essayé de répondre à ma question de recherche dans le contexte de la culture, particulièrement au Québec, et grâce à une conceptualisation psychanalytique telle que décrite dans l'introduction à la thèse. Mon exploration m'a permis de distinguer les zones d'angoisse suivantes :

La réalisation d'apcf ravive nos angoisses face à **l'intelligence féminine**. Elle fait en sorte que la « troisième femme » d'aujourd'hui peut être représentée avec une tête sur les épaules mais ce symbole n'est pas moins menaçant qu'auparavant. Décapitée, symbolisant le manque, l'image de la femme est rassurante ; capitée, elle reste dangereuse et même méprisable. Avec une tête, la femme a des désirs, des ambitions, des capacités, une voix, elle fait peur et nous échappe et peut-être d'autant plus qu'elle ne se coupe plus ni de sa sexualité, ni de la maternité, ni de son intelligence pour réussir sa vie. Sans tête elle risque moins d'investir ses propres intérêts et **d'abandonner l'enfant**, et l'enfant que nous restons tous dans notre monde intérieur, et de ranimer nos **angoisses de séparation** et nos **conflits œdipiens**.

La réalisation d'apcf inflige la **blesse narcissique** que l'enfant n'est plus le centre de l'univers des mères, ni même l'homme celui des femmes, mais qu'il y circule d'autres désirs tout aussi passionnants. Elle remet en question la **maternité** et le rôle de la mère et du père auprès des enfants et change la dynamique familiale. Et on peut se demander dans le contexte de l'économie actuelle : **est-ce la femme professionnellement ambitieuse qui dérange ou la mère et la maternité qui dérangent ?**

La réalisation d'apcf interroge la définition attribuée aux **identités sexuelles** et les rôles qu'on leur a attribués au cours des siècles. Les questions suivantes semblent se poser de façon plus particulière : **est-ce que les femmes et la société se masculinisent ? Ou sont-ce les hommes et la société qui se féminisent ? Que veut dire le mot *féminité* ?**

La réalisation d'apcf **trouble les relations entre hommes et femmes**. Elle permet une compétition et parfois une rivalité de s'installer entre eux, là où auparavant il n'en existait pas ou alors elles se manifestaient sous d'autres formes.

La réalisation d'apcf crée aussi un type de **compétition et parfois de rivalité** entre femmes peu connu par leurs ancêtres.

La réalisation d'apcf rappelle la **bataille** et ainsi la **mort**. Chez l'homme cette bataille représente la survie de l'espèce et le développement de la civilisation mais chez la femme elle représente une **féminité dénaturée** et fait craindre la **fin de l'espèce**, la pire des morts. La civilisation semble être l'apanage des hommes et la survie de l'humanité celle des femmes.

La réalisation d'apcf met en évidence l'angoisse face à la survie des êtres humains. Si les femmes ne veulent plus, ne peuvent plus ou trouvent cela trop difficile d'**enfanter**, qu'advierait-il de l'humanité ? Et si les hommes ont trop peur des femmes de capacité arrêteront-ils de créer et « paterner » des enfants ? Pour avoir civilisation, il faut la survie de l'espèce.

La réalisation d'apcf fait en sorte que le pouvoir est davantage dissocié du genre et la féminité du manque. Mais elle soulève néanmoins de nombreuses craintes et interrogations face au **savoir**, au **pouvoir** et la **force** au féminin.

La réalisation d'ap met en **conflit** dans le monde intrapsychique des femmes le **désir d'être aimée** et de **plaire** et les qualités nécessaires pour être combative et réaliser ses ambitions. Elle met aussi en conflit leurs désirs d'élever des enfants, d'avoir une relation de **couple** et de réussir sur le plan professionnel. Elle soulève leurs craintes d'être fortes et d'être **abandonnées** par la suite.

La réalisation d'apcf amène des **changements** que l'humanité connaît pour la première fois depuis que sa mémoire historique existe. Les changements, même pour le mieux, font peur et eux aussi font penser à la mort.

« De quoi les gens ont-ils le plus peur ? », se demande Dostoïevsky (1866) dans son livre *Crime et châtiment*. « D'un nouveau pas, d'une nouvelle parole personnelle, qu'ils ont le plus peur ... ».

L'extrait suivant de Dostoïevsky (1866), illustre bien la dynamique perturbante de l'ambition et du changement :

Les hommes, suivant une loi de la nature, se divisent en général en deux catégories : la catégorie inférieure (les ordinaires) pour ainsi dire, la masse qui sert uniquement à engendrer des êtres identiques à eux-mêmes, et l'autre catégorie, celle, en somme, des vrais hommes, c'est-à-dire ceux qui ont le don ou le talent de dire dans leur milieu une parole nouvelle [...]

Dans la seconde catégorie, tous sortent de la légalité, ce sont des destructeurs [...] Les crimes de ces gens-là sont, évidemment, relatifs et divers ; le plus souvent ils exigent, sous des formes très variées, la destruction de l'organisation actuelle au nom de quelque chose de meilleur. Mais si un tel homme trouve nécessaire de passer sur un cadavre, il peut, à mon avis, en prendre le droit en conscience [...]

Les premiers perpétuent le monde et l'augmentent numériquement ; les seconds le font mouvoir vers un but. Les uns et les autres ont un droit absolument égal à l'existence. En un mot, pour moi, tous ont les mêmes droits et *vive la guerre éternelle* jusqu'à la Nouvelle Jérusalem, comme il se doit. (Dostoïevsky (1866) dans son livre *Crime et châtement*, cité par Chasseguet-Smirgel, 1990, dans *La maladie de l'idéalité*, p. 141).

Toute ambition amène le changement et tout changement a sa part de « cadavres » et de « meurtres » ; quelque chose doit mourir pour qu'autre chose puisse naître à la vie. Ainsi cette nouvelle liberté féminine « tue » l'ancien ordre du monde, pour faire place à une vie nouvelle.

« L'ambition », mot péjoratif en soi, semble relié à la fois au « vivant » et au « mortel ». La femme professionnellement ambitieuse ne se contente pas de cette « organisation actuelle », elle la « détruit » au « nom de quelque chose de meilleur ». Elle est moins préoccupée à « perpétuer le monde en l'augmentant numériquement », à faire de nombreux enfants, mais est davantage intéressée à le « faire mouvoir vers un but », vers un plus grand savoir et un pouvoir bénéfiques pour elle et ses 1,4 enfants, du moins l'espère-t-elle.

L'ap est cette passion qui fait de soi une guerrière, une conquérante, celle dont la force permet soit de dépasser et gagner, soit de succomber et perdre. Ce passage de l'état de « morte vivante », comme se décrivaient leurs grands-mères, à « sujet vivant », est marqué par une « guerre éternelle » et, pour y crier victoire, l'ambitieuse risque d'« user de tous les moyens de l'intrigue » (*Le Robert*, 1998, p. 105). Ce lieu inspire un malaise autant pour son entourage que pour elle-même car, non loin de celle qui peut donner la vie par sa nature

même, de cette mère de qui on veut tant se sentir désiré, gît un « cadavre ». Mais le « cadavre » de qui ? À qui le tour de se trouver à cette place ? Et quand ferons-nous de cette « concurrente » (Freud, 1883) un « cadavre » ? Question peu rassurante quand celle-ci peut représenter une amoureuse, une sœur, une mère, etc. pour chacun de nous.

Même si toute professionnelle n'est pas une conquérante acharnée, la réalisation de ses projets doit s'alimenter à son ambition. Ainsi toute femme doit affronter cette « guerre éternelle » et se débattre à cette croisée des chemins de la vie et de la mort où se retrouvent les angoisses qui s'y rattachent.

Dans ce contexte de la culture et de l'apcf au Québec, j'ai essayé par quelques exemples manifestés dans le social d'illustrer que l'apcf dérange autant son entourage qu'elle-même et que malgré les difficultés les femmes cherchent à réaliser leurs ap. Puis j'ai essayé de cerner quelques zones d'angoisse et de conflits pouvant être à la source de ces phénomènes. Je vais maintenant poursuivre ma recherche et essayer de répondre à ma question d'étude dans le contexte de la psychanalyse.

VOLET II : PSYCHANALYSE ET APCF

Dans ce deuxième volet du « Contexte théorique », je vais examiner ma question de recherche :

En quoi, au-delà des apparences, l'apcf dérange, et ce autant la femme elle-même que son entourage, et qu'est-ce qui l'attire et la satisfait dans la réalisation de son ap malgré les difficultés ?

dans le contexte des écrits psychanalytiques existants traitant directement ou indirectement le sujet de l'apcf. L'objectif ici n'est pas tellement de discuter mais d'observer, d'exposer et d'explorer ce qui a été dit. Ces théories seront aussi « écoutées » avec la même attention flottante propre à une approche psychanalytique et seront étudiées en suivant les mêmes principes de la psychanalyse décrites dans l'introduction à la thèse. Ces écrits sont aussi la manifestation de ces malaises et attraites que provoque l'apcf.

Ce volet a été divisé en deux parties, un portant sur le narcissisme et l'autre sur la femme. Ici, l'organisation des textes est surtout par auteur et suivra un ordre chronologique en commençant par constater ce qu'a écrit Freud, le fondateur de la psychanalyse (Gay, 1989 ; Perron, 1988 ; Roudinesco ; 1997). Ceci nous donnera une idée de l'évolution historique des théories sur le narcissisme et sur la femme en rapport avec l'ap dans le domaine de la psychanalyse et nous permettra de constater comment les changements vis à vis l'apcf que l'on remarque dans le social se reflètent également en psychanalyse.

1.2.1 Première partie : Le narcissisme et l'apcf

Introduction

Contrairement à la vue déterministe de Freud, les psychanalystes Horney (1935, 1937) et Thompson (1942) sont d'avis que la culture et les pressions socio-économiques influencent le psychologique et que le psychologique influence la culture. En se dégageant de plus en plus de sa position de dépendance et d'impuissance face à l'homme, le psychisme de la femme

change ainsi que la nature de ses problèmes. De même note Horney (1937), ce qui est considéré comme vérité théorique dans une culture, n'est pas nécessairement une donnée universelle.

Anciennement, si l'apcf était décrite comme la manifestation névrosée d'un « complexe de masculinité », aujourd'hui sa difficulté de réaliser ses aspirations est considérée problématique. Plusieurs psychanalystes, surtout nord-américains, ont écrit sur ces nouvelles analysantes qui consultent à ce sujet. Par exemple Horner (1972) conclut dans sa recherche que de nombreuses femmes de capacité évitent le succès de peur de perdre de leur féminité, d'être mal vues et d'être exclues par leur entourage. Shainess (1980) s'arrête sur la patiente mère et professionnelle et constate que la femme ne se définit plus de la même façon, son désir d'enfant s'est amoindri tandis que son désir de carrière s'est accentué. Person (1982) note que les femmes craignent l'échec professionnel, mais davantage le succès car ce dernier les fait dévier des normes sociales prescrites à leur sexe. Bergmann (1988) et Whisnant-Reisner (1988) discutent de leurs patientes respectives dont les craintes et conflits face à leur vie de professionnelle se manifestent par des symptômes de troubles alimentaires, surtout de boulimie. Le succès a une image, constatent les auteures, et les femmes se voient obligées de faire concurrence avec leurs collègues non seulement par le travail mais avec leur taille et le poids de leur corps. Brillon (1992) réfléchit sur les malaises que connaît la femme de carrière et ses difficultés vécues pour parvenir à trouver sa place de sujet dans une organisation sociale basée sur le refoulement du féminin. Mais les questions les plus tracassantes soulevées par celles qui consultent tournent autour de leur déchirement entre l'investissement de la carrière d'une part et la vie amoureuse et/ou de la maternité d'autre part.

Certaines auteures expliquent les difficultés de ces femmes de carrière en termes phallocentriques en parlant de femmes « masculines ». Guttieres-Green (2003) décrit ainsi des ambitieuses qui, pour se protéger « des chagrins et malheurs féminins », « tentent la solution masculine, plus narcissique ». Mais ce n'est qu'un échange, dit-elle, pour d'autres difficultés pleurées sur le divan dont « la vanité des succès obtenus, si elles les ont obtenus ». Ainsi affirme Guttieres-Green (2003), « de nos jours, parité oblige, les femmes veulent un homme, des enfants, des gratifications « phalliques » faisant jouer à plein leur bisexualité. Elles en paient le prix avec la culpabilité, fières et épuisées, elles en arrivent

quand même à des renoncements plus ou moins douloureux, mais au moins ce sont elles qui choisissent. »

Des auteures comme Betts, Cohen, Émond, Schulman (1991) et Applegarth (1976, 1986, 1997) écrivent plus directement sur l'apcf. Elles constatent que leurs patientes ne parlent plus des mêmes problèmes et que plusieurs consultent pour leurs difficultés à réaliser leurs ambitions. À leur avis, la séparation avec la mère, leurs besoins de dépendance non assouvis, leurs troubles narcissiques et l'envie sont les plus grands obstacles à surmonter dans la réalisation de leurs aspirations professionnelles. Betts et al. (1991) suggèrent que ces analysantes choisissent de consulter spécifiquement une femme afin qu'elles puissent projeter leur idéal du moi en quête de réussite sur l'analyste.

D'un autre côté, Thompson (1942) souligne la notion importante que des comportements qui correspondent à des progrès culturels peuvent aussi servir à masquer certaines angoisses et assurer des gains secondaires à des attitudes défensives. Par exemple, la poursuite effrénée du succès professionnel peut être largement récompensée dans notre société mais elle peut aussi être l'expression symptomatique d'une angoisse face à la dépendance et l'intimité. De même, Tartakoff (1966) explique que derrière un succès social admirable peuvent se cacher souvent des troubles narcissiques. Ce « complexe du prix Nobel » est facilement ignoré, même en psychanalyse, car il se conforme aux attentes de la culture d'aujourd'hui qui applaudit la performance active.

Avant d'approfondir le sujet de l'ap spécifiquement chez la femme, il faudrait d'abord comprendre le sens du mot « ambition » dans la théorie psychanalytique. Malgré son importance, peu a été écrit sur cette fonction dans ce domaine et encore moins chez la femme, constate la psychanalyste américaine Applegarth (1997). Freud relie ce « trait de caractère » à l'érotisme urétral dans son texte « Character and Anal Erotism » (1908c) et Jacobson (1964) élabore quelque peu ce sujet en lien avec l'idéal du moi. À son tour, l'auteure cherche à définir l'ambition dans ce contexte. L'ambition est complexe dit Applegarth (1997), elle s'apparente autant au pulsionnel, dans le sens où elle cherche la gratification d'un désir, qu'au narcissisme. Des pulsions libidinales et agressives se manifestent dans la poursuite des buts de l'ambition ainsi que des souhaits d'ordre narcissique. Mais Applegarth (1997) préfère

la décrire surtout comme une fonction en soi qui interpelle des éléments du moi tant au niveau conscient qu'inconscient.

En effet, afin d'exécuter un projet, le moi doit prendre en considération des facteurs autant de la réalité interne qu'externe. La qualité de ses représentations du soi, d'objets et du monde déterminera la réalisation de l'ambition. L'individu doit être capable d'évaluer avec justesse ses talents et capacités, ses possibilités dans la vie extérieure afin de pouvoir concrétiser son désir. C'est à ce niveau que la névrose peut jouer un rôle et influencer la nature des ap et leurs réalisations.

Selon Applegarth (1997), l'ambitieux doit être capable de soutenir un effort, tolérer les frustrations, les déceptions et ces moments de dépression qui accompagnent le travail vers son but. Un certain degré d'optimisme lui est tout aussi indispensable et le degré de cette confiance dépendra de ses expériences de succès passées. Ses identifications parentales et la façon qu'il aura apprise à faire face aux tâches de la vie seront tout aussi déterminantes.

Le surmoi met les balises et guide les aspirations de l'ambitieux. Il détermine les moyens qu'il est permis d'utiliser dans la réalisation de ses ap. Tandis que l'idéal du moi indique ce qui est désirable. L'auteur note que se sont le surmoi et l'idéal du moi construits en identification avec la mère qui semblent avoir surtout influencé la réalisation des ambitions chez les personnes aux succès professionnels importants.

La psychanalyste pense que la problématique en clinique de l'ambition s'articule surtout dans le « trop ou pas assez ». À la base, sa dynamique est pareille chez l'homme et la femme mais chez celle-ci une difficulté supplémentaire s'ajoute. Elle doit surmonter les limites que la tradition culturelle a imposées aux femmes et qui se sont transmises par la famille et la société.

Cette compréhension psychanalytique de l'ambition est certes intéressante mais elle ne suffit pas pour répondre à ma question de recherche : qu'est-ce qui dérange dans l'apcf, autant chez son entourage que chez elle ? Et qu'est-ce qui la pousse à la réaliser malgré les difficultés ? Pour ceci, je vais poursuivre mon étude dans cette première partie du contexte de la psychanalyse portant sur le narcissisme et l'apcf en prenant comme point de départ le sens que donne Applegarth à l'ap. Celle-ci s'apparente pour l'auteure autant au pulsionnel qu'au narcissisme et est une fonction du soi qui interpelle des éléments du moi tant au niveau

conscient qu'inconscient. Pour commencer, je vais donc revoir ce que Freud a exprimé directement et indirectement sur l'ap puis sur le pulsionnel et l'ap. Par après, je vais exposer la théorie de Freud puis celle des postfreudiens sur le narcissisme et son lien avec l'ap. Cette exploration permettra d'approfondir la problématique de l'ap du point de vue de la psychanalyse tant au niveau théorique que clinique et de cerner quelques zones de malaises intrapsychiques et d'attraits relatifs à l'apcf.

1.2.1.1 Freud et l'ap

Freud ne propose pas de définition du terme « ambition » mais touche un peu plus au sujet que ne le propose Applegarth. En effet, l'index du *Standard Edition* (Strachey, 1991), seule édition contenant toutes les œuvres de Freud, montre que le mot ambition apparaît dans plusieurs de ses passages. En suivant ces repères on découvre premièrement que sur le plan personnel, l'auteur est préoccupé par l'origine et le degré de son ap et deuxièmement que sur le plan théorique, Freud n'offre que quelques réflexions parsemées, basées sur son analyse de lui-même, reliant fréquemment l'ambition au feu et à la miction. Ses conclusions serviront néanmoins de pistes d'exploration futures permettant d'approfondir une compréhension psychanalytique de l'ap.

C'est sur le plan personnel que Freud écrit davantage sur l'ap. Ses analyses se trouvent dans son œuvre de 1900, *L'interprétation des rêves*. Cet ouvrage n'est pas seulement un instrument innovateur sur la technique de l'analyse des rêves en thérapie, mais une sorte d'instrument que Freud utilise pour se comprendre lui-même. Je constate justement que l'auteur, grâce à un de ses rêves de 1897, cherche à connaître la nature de son « côté ambitieux » et se demande, inquiet, s'il est « trop ambitieux », s'il a une « ambition malade » (p. 171).

En effet, Gay (1989), dans sa biographie de Freud, le décrit comme étant un grand ambitieux, « *with a greed for knowledge* », avide de savoir et de succès. Il était le privilégié de la famille. Ses parents voyaient en leur jeune fils un génie, prometteur d'un grand avenir à qui

on racontait à répétition des prédictions flatteuses qui nourrissaient inlassablement ses rêves de grandeur.

Selon Jones (1958), sa mère voyait dans son premier né un avenir grandiose et l'appelait « **Mein goldener Sigi** », « mon Sigi doré ». Ainsi pour Freud, le fils reçoit-il sa vocation de sa mère :

[...] les personnes qui se savent préférées ou distinguées de leur mère apportent dans la vie une confiance particulière en elles-mêmes et un optimisme invincible qui souvent prennent une allure héroïque et mènent au succès réel. (Freud dans Assoun, 1995, p. 32)

Bien des « succès réels » ont en effet coloré la vie professionnelle de Freud dont l'ambition était toujours « brûlante ». Dans *L'interprétation des rêves* (1900, p. 125), l'auteur raconte qu'au printemps 1897, deux professeurs de son université « avaient proposé de lui conférer le grade de *professor extraordinarius* ». Cette nouvelle le laisse avec « un vif plaisir ». Il se sent « publiquement reconnu dans sa valeur » par « deux personnes d'importance ». Mais, il se convainc aussitôt de ne pas se faire d'espoir, car on a refusé le titre à plusieurs de ses collègues même plus vieux et avec plus d'expérience que lui, ceci parce qu'ils étaient « juifs ». Freud est conscient des mouvements antisémites qui commencent à jaillir partout en Europe. À la page 126, Freud se résigne ainsi : « Je résolu donc d'en prendre pour mon parti. Je ne crois pas être ambitieux, j'ai assez de clientèle et n'ai pas besoin d'un titre pour en avoir davantage. ». Freud est déjà médecin mais comme lui dit un collègue : « dans notre société, le titre de professeur fait du médecin un demi-dieu pour les malades » (p. 126). Cet ami, « juif » lui aussi et se trouvant dans la même position que Freud, lui confirme que des « motifs confessionnels empêchaient sa nomination ». Le lendemain, Freud fait le rêve « *mon ami R... est mon oncle* » (Freud, 1900, p.125-127) :

I. Mon ami R... est mon oncle. – J'ai pour lui une grande tendresse.

II. Je vois son visage devant moi un peu changé. Il paraît allongé, on voit très nettement une barbe jaune qui l'encadre. (p. 126)

Suite à son analyse, Freud conclut que son rêve indiquerait qu'il aurait une « ambition malade », chose qu'il ne veut pas croire de lui-même :

Un pareil besoin de porter un titre manifesterait chez moi une ambition malade, que je ne connais pas et dont je crois être bien éloigné. Je ne sais pas ce que pensent de moi à ce sujet, ceux qui me connaissent : j'ai peut-être été ambitieux ; mais il me

semble que cette ambition aurait eu d'autres objets que le titre et le rang de *professor extraordinarius*. (p.171) (je souligne)

Puis Freud se demande pourquoi ?

D'où peut donc venir l'ambition que le rêve m'attribue ? Je pense brusquement à ce qu'on m'a raconté si souvent dans mon enfance : lors de ma naissance, une vieille paysanne avait prophétisé à ma mère, fière de son premier enfant, que ce serait un grand homme. [...] Ma soif de grandeur viendrait-elle de là ? (p.171) (je souligne)

Mais Freud pense plutôt que « les impressions » laissées par la prédiction que lui a faite, à 11-12 ans, un poète invité par ses parents à leur table dans un des cafés du Prater de Vienne, serviraient mieux à l'explication. Cette prédiction le marque et stimule chez lui l'ap de faire des études en droit. Ce n'est qu'à la dernière minute qu'il change d'idée pour s'orienter en médecine :

Il [le poète] improvisa aussitôt [à leur table] quelques vers pour moi et prédit que je serais un jour ministre. Je me rappelle fort bien l'impression que me produisit cette seconde prophétie. C'était l'époque du ministère bourgeois. [...] Il y avait des juifs parmi eux. Ce sont probablement les impressions reçues à cette époque qui m'avaient d'abord orienté vers le droit. Ce ne fut qu'à la dernière minute que je me décidai pour la médecine. (p. 172) (je souligne)

Finalement Freud comprend son rêve « *mon ami R... est mon oncle* » comme un désir de vengeance. En analysant ses associations, il conclut qu'il s'est mis à la place du ministre au-dessus de tous et n'avait donc plus besoin du fameux titre et s'est dissocié de ses amis « juifs » en les malmenant. « Je me suis mis à la place du ministre. Quelle vengeance ! Son Excellence refuse de me nommer *professor extraordinarius* [sic], je me mets à sa place dans mon rêve. » (p. 172)

En poursuivant ses associations et pour illustrer le fait que « plus on analyse les rêves plus on découvre des traces d'événement d'enfance », Freud décrit un incident de sa jeunesse qui a agi sur tous ses « sentiments et sur tous ses rêves. » (p. 175). Il nous laisse aussi voir que cet événement ainsi que le comportement antisémite de ses camarades de classe ont stimulé son côté ambitieux et grandiose, ainsi que ses désirs de vengeance et de réparation pour l'humiliation vécue autant par lui-même que par son père parce qu'ils étaient « juifs ». Il avait « dix ou douze ans » lorsque Jacob lui raconta comment « un chrétien » envoya son bonnet neuf à terre et lui cria : « Juif descends du trottoir ! » « Et qu'est-ce que tu as fait ? » lui demande Sigmund. « « J'ai ramassé mon bonnet », répondit mon père avec résignation » (p.

175). Freud est déçu de cette réaction. « Depuis lors Annibal », plus vengeur et héroïque que son père, a tenu « une grande place dans mes fantasmes. »

Plus loin, et à travers les méandres d'analyses d'autres rêves, nous arrivons à son fameux « rêve du comte Thun » (Freud, 1900, p.186-187). Freud fait ce rêve lors de son voyage en train en allant vers Aussee pour des vacances en famille au début du mois d'août 1898, soit deux ans après la mort de son père et deux ans avant la publication de *L'interprétation des rêves*. Il a 42 ans. Des associations et des liens mènent Freud à y reconnaître sa « vantardise » et sa « manie de grandeur » :

Je dois donc indiquer que l'analyse de ces trois fragments [du rêve du Comte Thun] permet d'y reconnaître des vantardises qui proviennent d'une manie de grandeur depuis longtemps réprimée dans ma vie de veille. Cela apparaît même dans le contenu manifeste du rêve (*je me trouve malin*), et on le comprend fort bien, si on songe à l'état d'esprit qui était le mien la veille au soir. Cette vantardise s'étant à tous les domaines. (p. 190) (je souligne)

Les analyses du rêve du comte Thun préparent Freud à raconter deux souvenirs de son enfance. C'est ici que nous retrouvons le lien freudien entre la miction, l'ambition et le feu et que le thème sur l'humiliation, la vengeance et l'ambition se poursuit. En premier lieu, Freud nous fait part d'un « récit » qu'on lui a raconté à propos de ses actions à l'âge de deux ans :

Tous les enfants croient que, lorsqu'ils mettent quelque chose de *neuf*, les gens *sont surpris*. On m'a raconté la scène suivante de mon enfance. Le souvenir est d'ailleurs remplacé par celui du récit. Il paraît que vers l'âge de deux ans je mouillais encore mon lit de temps à autre. Un jour où l'on me faisait des reproches à ce sujet, j'avais voulu *rassurer* mon père en lui promettant que je lui achèterais un beau lit *neuf, rouge*, à la ville voisine. [...] Toute la folie de grandeur de l'enfant est contenue dans cette promesse. Nous avons déjà indiqué, dans l'interprétation d'un autre rêve (cf p. 140), le rôle des accidents urinaires de l'enfant. La psychanalyse des névroses nous a permis de reconnaître une liaison intime entre l'énurésie et l'ambition. (1900, p. 191) (je souligne, en italique dans le texte)

En deuxième lieu, Freud nous fait part d'un incident qu'il a vécu, lorsqu'il avait « sept ou huit ans » :

Je me rappelle ensuite un petit fait domestique qui s'est passé quand j'avais sept ou huit ans. Un soir, avant de me coucher, j'eus l'inconvenance de satisfaire un besoin dans la chambre à coucher de mes parents et en leur présence. Mon père me réprimanda et dit notamment : « On ne fera rien de ce garçon. » Cela dut m'humilier terriblement car mes rêves contiennent de fréquentes allusions à cette scène ; elles

sont régulièrement accompagnées d'une énumération de mes travaux et de mes succès, comme si je voulais dire : « Tu vois bien que je suis devenu quelqu'un. ». Cette scène explique la dernière image du rêve [rêve du comte Thun en allant vers Aussee] naturellement, les rôles sont échangés, par vengeance. L'homme âgé, mon père sans doute, - le fait qu'il est borgne doit se rapporter à son glaucome (1) -, urine maintenant devant moi, comme moi jadis devant lui. Le glaucome rappelle la cocaïne qui l'aida à supporter l'opération : il semble que, par là, j'aie tenu ma promesse. D'autre part, je me moque de lui parce qu'il est aveugle, parce que je dois lui tendre le verre, et je fais quantité d'allusions à mes notions toutes nouvelles au sujet de l'hystérie, dont je suis très fier (2).

Note 1. Autre interprétation : il est borgne comme Odin, le père des Dieux. (*La consolation d'Odin.*) – La consolation vient de ma promesse d'enfant : je lui achèterai un lit neuf.

Note 2. Ajoutons ici encore des éléments de l'interprétation. [...] –Il y a comme une contrepartie du souvenir d'enfance dont j'ai parlé plus haut dans la triste satisfaction de voir un père, dans sa vieillesse, salir son lit comme un enfant : c'est pourquoi dans le rêve [du comte Thun en allant vers Aussee] je suis son infirmier.– (p. 191) (je souligne, en italique dans le texte)

Cette « dernière image du rêve » avec l'homme âgé en question provient du troisième fragment du « rêve du comte Thun ». Cette troisième partie du rêve est décrite comme suit :

Je me trouve de nouveau devant la gare, mais je suis avec un vieux monsieur ; j'ai trouvé un plan pour n'être pas reconnu et ce plan est déjà réalisé. Ici penser et faire sont une même chose. Le vieux monsieur est aveugle ou borgne tout au moins, et je lui tends un urinal (que nous devons acheter ou que nous avons acheté à la ville). Je suis donc son infirmier, je dois lui tendre l'urinal parce qu'il est aveugle. Le chef de train nous laissera passer sans faire attention. Je vois d'une manière plastique l'attitude de l'homme et son pénis en miction. (Ici réveil avec envie d'uriner.) (p. 186-187) (je souligne, en italique dans le texte).

Freud associe à cet homme son père. Avant son décès, son fils avait réussi à le soulager de ses douleurs grâce à la cocaïne lors de son opération pour son glaucome. Dans la note (1), Freud relie ce soulagement, donc cette « consolation », à sa promesse d'enfant de « deux ans » de « rassurer » (« trösten » en allemand, qui a le sens de consoler) son père. En effet, le désir de revanche de Freud n'est pas sans regret ni sans désir de réparation : comme l'indique sa note (2), sa « satisfaction » tirée de ses représailles est accompagnée de « tristesse » et il est non seulement celui qui se venge, mais aussi celui qui soulage en étant aussi l'« infirmier » de son père.

Ces souvenirs précisent donc que du point de vue théorique, Freud associe l'ambition à l'énurésie, donc à la « phase anale » (Anzieu, 1959), étape où l'enfant apprend à « maîtriser »

son corps : « La psychanalyse des névroses nous a permis de reconnaître une liaison intime entre l'énurésie et l'ambition. » Au narcissisme primitif de l'enfant, moment où il est ébloui par un sentiment de toute-puissance : « Toute la folie de grandeur de l'enfant est contenue dans cette promesse ». À la période de latence car « j'avais sept ou huit ans », dit-il, lors du deuxième incident. Cette période termine l'œdipe avec l'instauration du surmoi. On y observe la déssexualisation des relations et des sentiments, une quête de tendresse, l'apparition de la pudeur, des aspirations morales et éthiques, la sublimation. Du point de vue personnel, Freud associe la démesure de son ap à l'humiliation ressentie par les paroles de son père : « On ne fera rien de ce garçon. », à un besoin de vengeance et de réparation de son narcissisme blessé. Mais cette revanche n'est pas sans regrets ni sans désirs de réparation de l'objet agressé.

Plus loin dans son livre (1900, p. 381), grâce à un autre rêve de sa vie d'adulte faisant allusion à « un accident [corporel] excusable chez un enfant comme chez un mourant », Freud se souvient qu'il donna à son deuxième fils le nom d'un « illustre personnage historique » anglais, héros de son adolescence : Oliver Cromwell. Il cherche ainsi à illustrer que la « mégalomanie réprimée du père passe, dans sa pensée, sur ses enfants. On admettra aisément, je pense, que c'est là une façon dont s'opère cette répression nécessaire ». Freud nous introduit ici à la transmission psychique intergénérationnelle. Grâce à ce processus, la mégalomanie et les ap des parents peuvent se transmettre aux enfants. Dans ce cas-ci, cette transmission a été opérée par le prénom et ce qu'il symbolise.

Freud approfondira peu et ajoutera peu à ses pensées sur l'ap qui se trouvent dans *L'interprétation des rêves* (1900) sauf pour la notion apparentée de sublimation. Voici ce qu'il dit dans ses autres textes.

En 1901, Freud utilise le mot « ambition » dans un sens qui s'apparente davantage au pulsionnel. Ici il constate que le refoulement des « *impulse of jealousy and ambition* » (p. 273), traduit en français par « un sentiment d'ambition et de jalousie » (dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. Jankélévitch, 1967, p. 311), peut être à la source d'erreurs de lectures, de superstitions et « parapraxes ». En 1908a, le mot ambition est utilisé pour qualifier un fantasme. Freud explique que les fantasmes remplacent les jeux de l'enfance. Ils sont à l'opposé de la réalité et seule une personne insatisfaite peut en avoir. Ils

ont comme but la satisfaction d'un désir qui corrigerait la réalité frustrante. Les désirs motivant ces fantasmes tombent dans deux catégories essentielles : « ambitieux » et « érotiques ». Ceux qui sont ambitieux serviront à agrandir la personnalité du sujet. « *They are either ambitious wishes that serve to elevate the subject's personality ; or they are erotic ones.* » (p. 147).

C'est dans cet écrit que Freud, pour la première fois, différencie l'ambition selon le genre. Il précise que les désirs des jeunes filles ont surtout des visées érotiques. Ceux des garçons ont des buts « égoïstes » et « ambitieux » qui se mêlent aux érotiques car leurs gestes héroïques et leurs succès sont souvent stimulés par le souhait de plaire à une femme. Mais les gens dévoilent peu leurs fantasmes, dit-il. Les filles bien élevées les cachent parce que la société leur défend de se laisser aller à leurs goûts érotiques. Les garçons, trop gâtés par leur famille et se surestimant, cachent leurs fantasmes de grandeur et apprennent à être plus humbles afin de pouvoir se faire une place dans la société parmi les autres. Ici l'« ambition » qualifie autant la nature du désir motivant un fantasme que sa visée et ceci surtout chez l'homme. Freud (1908b) utilise ce mot dans le même sens pour décrire les rêves diurnes des adolescents en concluant que les symptômes hystériques sont de nature bisexuelle et que leur analyse confirme la nature bisexuelle des êtres humains.

Freud déclare en 1908c que selon ses observations, il y aurait un lien entre le fonctionnement d'un organe corporel durant l'enfance et le développement d'un trait de caractère futur. Ainsi l'entêtement, l'économie, le goût de l'ordre découleraient-ils de la sublimation de l'érotisme anal, une composante des instincts sexuels. La difficulté à surmonter l'incontinence fécale infantile aurait provoqué ces caractéristiques chez l'adulte. De plus, observe-t-il, les personnes qui ont souffert d'énurésie durant leur enfance ont souvent une ambition démesurée et « brûlante ».

Pour Freud, les traits de caractère seraient donc des prolongements des pulsions originaires, leur sublimation ou des formations réactionnelles contre elles. L'auteur place ainsi l'origine de l'ambition dans la phase anale de la petite enfance.

De nouveau en 1909, le mot ambition est articulé comme étant un des deux buts possibles d'un fantasme, l'autre étant l'érotique, souvent caché derrière l'ambitieux.

C'est en 1914, Freud ajoute une note à son texte *L'interprétation des rêves* (1900) affirmant que « la psychanalyse des névroses » permet de « reconnaître une liaison intime entre l'énurésie et l'ambition ». En 1920, il fait de même à son texte de 1905 : *Trois essais*. Notons ici que tous les écrits originaux de Freud (*Gesammelte Werke*, 1887-1939) en allemand utilisent le seul mot « Ehrgeiz » qui a non seulement le sens d'ambition, mais de fierté et d'orgueil (*Langenscheidt's Standard German Dictionary*, 1983). Cette découverte est utile, car elle met en évidence la complexité de la définition du substantif ambition, et davantage qu'en français, son lien avec les notions d'orgueil et de fierté donc avec celles du moi et du soi et leur amplification. Ainsi, l'ambition s'apparente-t-elle avec le domaine du narcissisme.

C'est aussi en 1914 que Freud termine son texte sur le narcissisme. Ici, le mot ambition n'est pas directement utilisé, mais l'auteur écrit que tout ce qui rejoint le sentiment de toute-puissance primitive, c'est-à-dire tout ce qu'une personne acquiert et réussit aide à augmenter son estime de soi. Ainsi, la réalisation d'ambitions agrandit l'estime de soi et celle-ci dépend intimement de la libido narcissique. Le but du choix d'objet narcissique c'est d'être aimé et cet état augmente l'égard positif pour soi tout autant. Autant la réussite professionnelle ou le travail, que l'amour, peuvent accroître l'estime de soi.

En 1916b, Freud se réfère à Lady Macbeth comme étant une femme ambitieuse. Mais celle-ci tombe dans la folie à la suite de son succès. Freud s'étonne de ceci car il pensait que les personnes en général devenaient névrosées à la suite d'une frustration et non après la réalisation d'une ambition. Freud relie cet effondrement à la culpabilité et au complexe d'œdipe.

En 1930, Freud rassemble même de façon extravagante le comportement d'uriner, le feu et l'ambition. Ici, il définit la civilisation ou la culture comme étant :

La totalité des œuvres et organisations dont l'institution nous éloigne de l'état animal de nos ancêtres et qui servent à deux fins ; la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux [...] Nous admettons comme civilisées toutes les activités et valeurs utiles à l'homme pour assujettir la terre à son service et pour se protéger contre les forces de la nature. (p. 32)

Freud s'émerveille particulièrement devant la « domestication du feu » qui pour lui « s'arrogue une place éminente en tant que conquête tout à fait extraordinaire et sans précédent. » La note (3) complémentaire au bas de la page dévoile comment pour cet écrivain, la civilisation se

déploie grâce à la renonciation de la satisfaction pulsionnelle sexuelle, particulièrement homosexuelle et virile. Celle-ci est symbolisée par le désir de vouloir éteindre la flamme en urinant. On note aussi comment l'ambition n'est pas du domaine des femmes pour Freud :

Les choses se seraient passées comme si l'homme primitif avait pris l'habitude, chaque fois qu'il se trouvait en présence du feu, de satisfaire à cette occasion un désir infantile : celui de l'éteindre par le jet de son urine. Il n'y aurait pas de doute quant à l'interprétation phallique originelle de la flamme s'élevant et s'étirant dans les airs [...] L'extinction du feu par la miction [...] répondait ainsi à une sorte d'acte sexuel avec un être masculin, à manifestation agréable de puissance virile au cours d'une sorte de « joute » homosexuelle. Celui qui renonça le premier à cette joie et épargna le feu était alors à même d'emporter avec lui et de le soumettre à son service. En étouffant le feu de sa propre excitation sexuelle, il avait domestiqué cette force naturelle qu'est la flamme. Ainsi cette grande acquisition culturelle serait la récompense d'un renoncement à une pulsion. En second lieu la femme aurait été choisie comme gardienne du feu capté et conservé au foyer domestique pour la raison que sa constitution anatomique lui interdisait de céder à la tentation de l'éteindre. Il y a lieu de relever aussi le rapport si constant qui existe, comme l'expérience analytique en témoigne, entre l'ambition, le feu et l'érotisme urétrale. (p. 32) (je souligne)

Est-ce que Freud pense à l'« ambition » comme désir d'éteindre le feu ou comme désir de contrôler les pulsions sexuelles et d'utiliser le feu pour le bien de la civilisation ? Il ne le spécifie pas. Mais l'ap est certes au service de la culture. Ainsi, en termes freudiens, elle se dissocie du sexuel et s'apparente à la sublimation. En effet, ailleurs dans cette publication, il spécifiera clairement que le travail, particulièrement la profession, est une sublimation des pulsions sexuelles au service de la civilisation. J'y reviendrai plus tard.

En 1932, l'auteur nous éclaire davantage sur cette étrange trinité qu'est l'ambition, la miction et le feu. Ici, il se réfère au mythe de Prométhée. Celui-ci est puni pour avoir volé le feu aux dieux grâce à un tuyau, symbole phallique. Selon Freud, le héros est torturé pour avoir réalisé des désirs pervers et inadmissibles. Puis il discute des fonctions opposées du pénis de l'homme : uriner et éjaculer. Lorsqu'il est en érection, la miction est impossible et vice versa. L'homme éteint son feu par l'eau de son propre corps. Ici, Freud cherche à souligner les mouvements opposés entre ceux de la civilisation et ceux de la satisfaction pulsionnelle.

En 1933, Freud raffermit le lien entre l'ambition, l'érotisme urétral et le feu. Il l'associe à l'histoire de la naissance d'Alexandre le Grand, né la nuit lorsque Herostramus met le feu au temple d'Artémis à Éphèse tout simplement par désir d'être connu. Pour Freud, cette histoire

confirme qu'éteindre le feu va avec uriner et ambition. L'ambition d'Herostramus avait certes une composante exhibitionniste.

En 1933b, Freud écrit qu'une mère préfère son fils à sa fille à cause de la présence du pénis et que son garçon est le seul à pouvoir lui apporter un plaisir illimité. Elle pourra à travers lui réaliser les ambitions auxquelles elle a été obligée de renoncer. :

It is altogether the most perfect the most free from ambivalence of all human relationships. A mother can transfer to her son the ambition which she has been obliged to suppress in herself, and she can expect from him the satisfaction of all that has been left over in her of her masculinity complex. (p.)

Résumons ce que nous pouvons dire sur l'ambition à partir de ces lignes de Freud. L'ambition est comprise comme un trait de caractère déterminé par l'érotisme urétral. Ailleurs, Freud utilise le concept d'ambition comme décrivant la nature de certains fantasmes, les autres seraient de nature érotique. Elle est aussi la visée d'un rêve diurne qui servirait à satisfaire un désir au service de l'agrandissement du moi. À partir d'un manque naissent le désir, puis le fantasme, et finalement l'ambition. L'être heureux et satisfait ne fantasme pas. L'ambition a un lien étroit avec le sexuel puisque les fantasmes ambitieux peuvent avoir comme but la séduction d'une femme. Mais l'ambition est aussi à l'opposé de l'érotique, car l'une peut enlever quelque chose à l'autre. Ainsi la civilisation s'est-elle construite à partir de la sublimation des pulsions sexuelles, particulièrement homosexuelles.

L'ambition est surtout attribuée aux garçons. Les femmes peuvent concrétiser par leur fils les ambitions que la société les empêche de réaliser. La réalisation d'une ambition peut aussi être traumatisante. Freud relie l'effondrement à la suite d'un succès à la culpabilité oedipienne.

Selon Freud, l'humiliation, cette pénible blessure au soi, peut provoquer et amplifier l'ambition. Celle-ci se traduit alors dans un désir de réparation narcissique, de vengeance et dans le souhait de prouver le contraire de la dévalorisation subie. La réalisation de l'ambition peut permettre de se redéfinir comme « quelqu'un » face à l'autre et de rehausser son estime pour soi.

Freud nous montre aussi que la nature des aspirations des parents, des événements du quotidien et le sens que nous leur donnons influencent le type d'ambition retrouvé plus tard chez l'adulte. L'ambition des parents peut aussi être transmise aux enfants et à d'autres générations futures par le biais de la transmission psychique intergénérationnelle.

Du point de vue du développement de l'enfant, Freud fait remonter l'origine de l'ambition à la phase anale de la petite enfance et l'ap à la période de latence. La notion d'ambition chez Freud a un lien avec la maîtrise du corps et de ses fonctions, des désirs infantiles de toute-puissance, avec l'estime de soi et le narcissisme, avec la relation parent-enfant, l'ambition des parents, la sublimation, la culture, le feu, etc. L'ambition est-elle le « feu sacré » ?

Cette exploration des textes de Freud confirme les constatations d'Applegarth (1997) selon lesquelles l'ambition a un lien avec le pulsionnel et surtout le narcissisme, mais quelle est la nature de ce lien ? Afin de mieux répondre, je vais résumer les perspectives freudiennes sur le pulsionnel, la sublimation et la culture et leurs liens avec l'ambition et dans un prochain volet, le narcissisme.

1.2.1.2 Freud, le pulsionnel et l'ap

1.2.1.2.1 Les pulsions

Il n'est pas facile de se retrouver dans la complexité des théories sur la pulsion. Celle-ci est un « processus dynamique consistant dans une poussée (charge énergétique de motricité) qui fait tendre l'organisme vers un but. Selon Freud, une pulsion a sa source dans une excitation corporelle (état de tension) ; son but est de supprimer l'état de tension qui règne à la source pulsionnelle ; c'est grâce à l'objet que la pulsion peut atteindre son but. », (Laplanche et Pontalis, 1990, p. 360).

Les pensées freudiennes expriment souvent des dualités, par exemple : passif-actif, pulsions de vie et de mort etc. Ainsi opposa-t-il pour commencer les pulsions sexuelles et les pulsions du moi. Ces dernières sont des énergies placées au service du moi et assimilées aux pulsions d'auto-conservation. L'énergie des premières est désignée comme « libido » et celle des deuxièmes comme énergie des pulsions du moi ou « intérêt ». À partir de la conception du narcissisme, Freud distingue la libido du moi, ou libido narcissique, et libido d'objet. La libido en tant qu'énergie pulsionnelle sexuelle, trouve sa source dans les différentes zones érogènes. Le moi est le grand « réservoir » de la libido dont il est le premier objet et c'est de ce lieu qu'émaneront tous les autres investissements (Laplanche et Pontalis, 1990).

Pour Freud (1923), les pulsions de vie ou Éros recouvrent les pulsions sexuelles, d'auto-conservation et du moi. Elles s'opposent aux pulsions de mort. Les pulsions de mort tendent à la réduction complète des tensions, c'est-à-dire ramener l'être vivant à l'état anorganique. Elles sont d'abord tournées vers l'intérieur et quand tournées vers l'extérieur, elles deviennent les pulsions d'agression ou « de destruction » dont le but est l'anéantissement de l'objet.

En (1933), Freud explique qu'à la base de la théorie de la libido se trouve l'opposition entre les pulsions du moi et les pulsions sexuelles. Le moi est le réservoir principal de la libido, il investit les objets, puis la libido retourne vers le moi dans un mouvement de va-et-vient. La libido a le sens d'énergie psychique.

Il existe une autre sorte de pulsion peu mentionnée par Freud (1905) : la « **Bemächtigungstrieb** », traduit : la « pulsion d'emprise », parfois dite de « maîtrise ». Celle-ci est non sexuelle et ne s'unit que secondairement à la sexualité. Son but est de dominer l'objet par la force. L'activité est due à la pulsion d'emprise au sens large et son organe spécifique est la musculature. Quand celle-ci est au service de la pulsion sexuelle elle devient du sadisme. Notons qu'en allemand le mot « Bemächtigung » contient le mot pouvoir : « Macht ». Cette pulsion serait une façon de mettre sous son pouvoir l'objet. Cette association avec la force et le pouvoir aura son lien avec l'ambition. L'ap encourage la maîtrise, non pas nécessairement d'un objet, mais d'un savoir dans un domaine et fournit de la puissance.

Cette idée de Freud fut développée par la suite par Hendrick (1942, 1943 dans Laplanche et Pontalis, 1990). Il nomme la pulsion d'emprise : « *instinct to master* ». Elle est définie comme un besoin de maîtriser l'environnement, une « pulsion innée à faire et à apprendre comment faire » (p. 366). Elle comporte le plaisir d'exécuter une tâche avec succès, d'accomplir des fonctions intégrées du moi qui permettent à l'individu de contrôler ou de changer son environnement. Voilà une notion qui s'apparente à l'ambition.

Dans les *Trois essais* (1905), Freud introduit la « pulsion de savoir ou du chercheur ». Elle apparaît chez l'enfant entre l'âge de trois et cinq ans. Cette pulsion est éveillée par les questions que le jeune se pose à propos « d'où viennent les enfants ? » (p. 123) et sur la différence des sexes. Elle utilise comme énergie le désir de voir, faisant référence à la

« pulsion de voir », très peu mentionnée par Freud (1905), et son activité est la sublimation du besoin de maîtriser (Trottier, 2003). Cette pulsion a un versant indépendant de la sexualité, elle peut donc répondre à des buts non sexuels et peut stimuler l'activité sublimatoire de la pensée. « Dans cette soif de savoir » (p. 7), on peut imaginer l'existence d'une poussée pour connaître le monde que le sujet habite, ce qu'il donne à voir (Trottier, 2003), et d'y trouver une place participante « en apprenant comment faire et puis faire ». Cette poussée ne se convertit-elle pas en ambition grâce à la conscience ? Examinons de plus près la notion de sublimation.

1.2.1.2.2 La sublimation

C'est dans le contexte d'une réalité sociale qu'une personne réalise son ap, en commençant par faire les études nécessaires puis en exerçant sa profession. Cette réalisation implique une activité intellectuelle, le travail et parfois la création artistique. Pour Freud (1908d) ce sont des façons que l'être humain possède pour sublimer la pulsion sexuelle dans la mesure où le but sexuel originaire est changé pour un autre but non sexuel mais psychiquement apparenté et qui vise des objets socialement valorisés. Ces mouvements sublimatoires s'inscrivent dans un développement libidinal individuel qui permet au sujet de se situer à l'intérieur de la société et de répondre à certaines de ses exigences tout en préservant son moi.

Mais, tout en bénéficiant autant à l'individu qu'à la culture, tout en étant « source de vie », « il y a odeur de mort dans le processus de sublimation » (Trottier, 2003, p. 12). Pour Freud (1923), lorsque la pulsion est détournée de ses buts sexuels, la libido d'objet est transposée en libido narcissique. Et lorsqu'il est question de cette déssexualisation, Freud (1923) note ceci : « en déssexualisant ou sublimant la libido du ça, il (le moi) travaille à l'encontre des visées de l'Eros, il se met au service des motions pulsionnelles adverses. », c'est-à-dire la pulsion de mort. Vie et mort se côtoient dans la sublimation tel que l'amour et la haine dans les relations d'objet.

Dans son texte *Malaise dans la civilisation* (1930), Freud cherche à comprendre ce qui rend l'homme heureux. Il constate que l'amour le rend heureux ainsi que la gratification de ses

pulsions. Mais le principe de réalité et la civilisation ne permettraient pas la satisfaction des pulsions n'importe quand et n'importe comment, alors pour diminuer l'intensité de cette frustration souffrante, l'appareil transpose sa libido sur des objets du monde extérieur, les pulsions changent de but, et ainsi y aurait-il sublimation : « le simple travail professionnel » (p. 23) en devient un exemple par excellence. Le travail devient ainsi pour Freud un instrument précieux dans « l'économie de la libido ».

Aucune autre technique, dit-il, de conduite vitale n'attache l'individu plus solidement à la réalité, ou tout au moins à cette fraction de la réalité que constitue la société, et à laquelle une disposition à démontrer l'importance du travail vous incorpore fatalement. La possibilité de transférer les composantes narcissiques, agressives, voir même érotiques de la libido dans le travail professionnel et les relations sociales qu'il implique, donne à ce dernier une valeur qui ne le cède en rien à celle que lui confère le fait d'être indispensable à l'individu pour maintenir et justifier son existence au sein de la société. S'il est librement choisi, tout métier devient source de joies particulières, en tant qu'il permet de tirer profit, sous leurs formes sublimées, de penchants affectifs et d'énergies instinctives évoluées ou renforcées déjà par le facteur constitutionnel. Et malgré tout cela, le travail ne jouit que d'une faible considération dès qu'il s'offre comme moyen de parvenir au bonheur. C'est une voie dans laquelle on est loin de se précipiter avec l'élan qui nous entraîne vers d'autres satisfactions. La grande majorité des hommes ne travaillent que sous la contrainte de la nécessité, et de cette aversion naturelle pour le travail naissent les problèmes sociaux les plus ardues. (note (1) au bas des p. 23-24).

Notons en particulier ce que Freud constate : exercer une profession ou un métier peut être la source d'une grande satisfaction pour une personne, « si librement choisie », mais aussi d'une grande souffrance si elle exige un renoncement trop grand dans d'autres domaines tel que le sexuel. Ainsi « l'homme devient névrosé car il ne peut tolérer le degré de renoncement exigé par la société au nom de l'idéal culturel. » (p. 30). Freud a déjà fait allusion à cette idée en 1908d. Sublimier n'est pas refouler, affirme-t-il ici, et il accuse le refoulement sexuel comme étant la cause de névroses. Si une ambition nous achemine vers une carrière satisfaisante sans exiger trop de sacrifices sur le plan personnel, cet élan peut être source d'épanouissement. Si trop de contraintes et d'exigences s'installent, la réalisation des aspirations professionnelles peut rendre malade de corps et d'esprit.

Et à cause de ses rapports intimes avec le pulsionnel et la sublimation, l'ambition garde une « odeur de mort ». Elle se trouve au croisement des pulsions d'auto-conservation et de

destruction, à l'intersection des chemins d'Eros et de Thanatos, dans « l'ambiguïté vie-mort ». (Trottier, 2003)

1.2.1.2.3 La culture

Autant la culture influence la réalisation d'ap, autant celle-ci favorise la construction de la civilisation. Avoir des ap signifie implicitement participer et contribuer à l'évolution de la société. Ainsi comprendre les idées de Freud sur la culture serait une façon de comprendre ses idées sur l'ambition. Selon Applegarth, (1997) l'ambition évoluerait de la même façon chez l'homme que chez la femme mais c'est la culture qui ferait en sorte qu'elle se manifeste différemment chez l'un et chez l'autre.

Freud touche indirectement à l'ap en élaborant sur des sujets tel que la civilisation, la culture, le travail, etc., leur formation et ce qui peut causer leur épanouissement ou leur destruction. Dans les *Trois Essais* (1905) il affirme que la « barrière de l'inceste » est indispensable à l'évolution de la civilisation. Cette barrière incite l'enfant à se séparer de ses parents et à chercher dans le monde la satisfaction de ses désirs. Le petit garçon se sépare de l'autorité de ses parents et la petite fille de l'amour de ses parents.

En 1908d, Freud souligne que les êtres humains ont besoin de satisfaction sexuelle pour pouvoir penser. L'abstinence sexuelle ne produit pas des hommes confiants et énergiques mais obéissants. Une société exigeant trop de refoulement coupe les gens de leur capacité d'avoir du plaisir et de leur désir de se reproduire, provoquant ainsi un surcroît de névroses nuisibles au progrès de la civilisation. D'un autre côté, une liberté sexuelle sans bornes peut inhiber les réalisations culturelles autant que son abstinence absolue.

En 1931, Freud écrit sur le caractère libidinal et il en décrit trois types : érotique, obsessionnel et narcissique.

Les « érotiques » sont menés par le ça, leur libido est tournée vers l'amour et surtout vers le désir d'être aimé. Ce sont des êtres très dépendants de l'objet car ils sont dominés par la peur de perdre l'amour d'autrui. Ils contribuent peu à la société et cette description s'adresse aux femmes.

Les « obsessionnels » sont menés par leur surmoi et craignent leur conscience. Ce sont des conservateurs de la civilisation.

Les « narcissiques » sont surtout menés par leur moi et il y a peu de tension entre leur moi et leur surmoi. Leur intérêt principal est l'auto-conservation. Ce sont des êtres indépendants, agressifs et prédisposés à l'activité. Ce sont des révolutionnaires et des leaders. Ils aiment changer la culture existante ou bien l'endommager.

Aucun de ces types n'existe dans sa forme pure (Freud, 1931), et c'est le narcissique-obsessionnel qui est le plus précieux à la civilisation. Son moi est le plus indépendant face au monde extérieur et face à son surmoi. Ce type de caractère pourrait être décrit comme constructif dans son ambition. Cette description s'adresse surtout aux hommes, les femmes n'ayant qu'un surmoi très faible, leur moi n'aurait donc pas grand chose à surmonter et donc à sublimer. Elles ne peuvent donc pas faire de grandes contributions à la culture. Une femme ambitieuse n'a pas surmonté sa blessure narcissique d'être « castrée », elle pourchassera le pénis toute sa vie au travers d'activités intellectuelles, l'empêchant d'être une vraie femme.

D'un autre côté, Freud (1908d) affirme que la femme n'est pas moins intelligente que l'homme, ce sont ses inhibitions sexuelles, restrictions qu'imposent la société et la religion, qui l'empêchent de penser. Il dénonce cette éducation faite à la population féminine qui ne fait d'elles que des mauvaises épouses, frigides, infidèles et trop attachées aux parents.

Ainsi répond-il à des penseurs qui depuis l'Antiquité doutaient des capacités intellectuelles de la femme et qui se demandaient si elles devaient recevoir une formation autre que ce qui concernait les enfants et le domicile. Freud appuie la scolarisation des femmes, mais non pas pour qu'elles répondent à un besoin inné propre à elles-mêmes mais parce que l'homme profiterait d'une meilleure épouse.

En 1918, Freud considère la monogamie comme étant le futur de la civilisation. L'homme doit dominer et laisser sa marque sur une femme vierge qui lui appartiendra. S'il est le premier à combler son désir d'amour, elle lui sera soumise jusqu'à sa mort. Cette domination masculine de la femme serait justifiée, car c'est le seul moyen que la société possède pour reconnaître le père. L'état du corps enceinte de la mère fait de sa maternité une évidence et ne nécessite pas un système matriarcal pour le prouver. Tel n'est pas la situation du père, pour être sûr qu'il soit le père, il devra contrôler la femme et sa sexualité. Mais, observe Freud

(1918), cette domination ne vient pas sans une certaine rage féminine que l'on retrouve chez les « émancipées ». Et si la femme réalise ses ambitions en dehors du foyer, loin de l'œil vigilant du mari, il sera plus difficile pour ce dernier d'avoir le contrôle de la sexualité de sa femme, donc de sa paternité et éventuellement de la transmission de ses biens.

Le masochisme serait un autre élément nuisible à la société (Freud, 1924). Le « masochisme social » provient du fait que le garçon s'identifie avec des parents trop sévères lors de l'œdipe. Il aura un surmoi sadique auquel son moi masochiste se soumettra. Cet homme tournera son agressivité contre lui-même et sera incapable de se lancer dans des activités pouvant faire évoluer la société. Tandis que chez la femme ce masochisme serait une caractéristique normale de la féminité car elle trouve un plaisir dans la douleur. Pourtant, affirme Freud (1924), parce que les femmes sont en manque de surmoi, elles contribuent peu à la civilisation. Au-delà de ces contradictions affirmons que le surmoi joue un rôle dans la réalisation d'ambitions.

1.2.1.2.4 L'ambition

Comment finalement comprendre l'ambition ? L'ambition équivaut-elle à la sublimation dont le produit final pourrait être la profession, les études, etc. ? L'ambition serait-elle l'intermédiaire, ce pont qui unirait ces poussées inconscientes (pulsion de savoir, d'emprise, d'agressivité) au moi conscient et sa perception de la réalité ? Les désirs du ça aux vouloirs du moi ? L'ambition serait-elle la transformation de désirs en fantasmes conscients et/ou inconscients puis en buts conscients devant être réalisés dans le contexte d'une réalité sociale ? Servirait-elle à enorgueillir le moi, à développer un sentiment de maîtrise dans le monde, à utiliser et élargir ses capacités, à réparer un soi blessé, parfois à se venger d'un malfaiteur humiliant, etc. ?

L'ambition semble jaillir du pulsionnel cherchant à se sublimer. Elle exprime autant un « désir », conscient ou inconscient, traduit en fantasme qu'un « vouloir » transformé en but. C'est la « volition » du sujet qui décide s'il veut faire en sorte que son désir se réalise, et qui choisit lequel parmi ses désirs il concrétisera dans la réalité. Pour faire ce choix il devra

utiliser son « entendement » et sa conscience de lui-même et du monde qui l'entoure afin de pouvoir exécuter son projet et atteindre son but. L'ambition se manifestera par un choix dirigé vers un but, puis par l'action. Afin de surmonter les obstacles, le sujet devra utiliser de sa « volonté » pour réaliser son ambition. Autant le désir que le vouloir qui déterminent l'ambition ont leurs dimensions conscientes et inconscientes. Au centre se trouve le « je ».

Mais la psychanalyse en tant que « savoir de mécanismes désirants qui devrait pouvoir assigner au *conatus* du sujet la loi de son désir » (Assoun, 1995, p. 113) s'occupe peu ou pas du « vouloir » qui tend à être une dimension de la conscience. Elle s'intéresse surtout au désir préférentiellement inconscient du sujet même si un Freud (1925) perplexe un jour a demandé à Marie Bonaparte : « Que veut la femme » ?

Même si en principe elle devrait pouvoir dire : dis-moi ce que tu désires et je te dirai ce que tu veux, le vouloir n'est en effet pas un concept psychanalytique *sui generis* (Assoun, 1995). Alors que veut dire « vouloir » ? Assoun (1995, p. 113 et note 1, p. 113) propose la définition suivante extraite du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de Lalande :

Le vouloir, saisi dans son acceptation la plus élémentaire et la plus fondamentale, désigne l'activité, même inconsciente, mais permanente et dirigée en un sens défini.

Cette définition propre, sans sens spécifique de « volonté », ne se ramène pas à la définition de « volonté » comme faculté. A ce titre il définit la tendance fondamentale d'un être ». Ainsi « ... entre le désir et son effet, le vouloir du sujet s'intercale. » (p. 112) Le désir peut être tenu en suspend ou en réserve parce que le sujet y met de sa « volition » (acte de volonté). Pour Assoun (1995) le vouloir « n'est pas un phénomène, pas plus qu'il n'est une faculté : on ne peut lui assigner de cause ou de fonction. »

Tandis que la « volonté » qui est la faculté de se déterminer librement d'accomplir certains actes serait mis en opposition à « l'entendement », faculté de comprendre des concepts avec son intellect. L'une serait de nature infinie tandis que « l'entendement » serait de nature finie.

L'ambition voudrait donc dire vouloir réaliser ce que l'on désire pour soi et son agrandissement dans un contexte social. Elle permet de dire « je désire » et « je veux » en même temps. L'ambition est une rencontre avec soi-même.

Ce « soi » et ce « je » invitent une étude du narcissisme.

1.2.1.3. Freud, le narcissisme et l'ap

Applegarth (1997) comprend l'ambition surtout comme une fonction en soi qui interpelle des éléments du moi tant au niveau conscient qu'inconscient. Ainsi s'apparente-t-elle au narcissisme. Laissons maintenant les labyrinthes souterrains des pulsions pour examiner l'ambition du point de vue du narcissisme, ce que l'utilisation du pronom « je », dans « je veux », interpelle aussi.

Le narcissisme représente un point tournant dans la pensée freudienne et, contrairement à l'ambition, on retrouve de nombreux écrits à ce sujet. Il est devenu le centre d'attention de la psychanalyse et a provoqué des révisions importantes (Sandler, Person et Fonagy, 1991). L'accent auparavant mis sur l'étude du contrôle des pulsions est de plus en plus mis sur le soi. L'attention portée sur le « *guilty man* », l'homme coupable qu'est Œdipe, se transfère sur le « *tragic man* », l'homme tragique qu'est Narcisse (Kohut, 1977). Mais le sens du substantif « narcissisme » est ambigu et porte davantage à confusion (Miller, 1993, Pulver, 1970). Il peut désigner un état, un stade de développement, un trait de caractère, une maladie, une personne trop préoccupée par elle-même ou certains aspects de la vie contemporaine, etc. (Miller, 1993, Sandler et *al.*, 1991). Et tout comme le mot ambition, le narcissisme a une connotation péjorative car il est associé à l'égoïsme et à l'égocentrisme, c'est-à-dire à celui qui satisfait ses désirs propres (Miller, 1993). Cette personne inspire souvent un certain « mépris » car on oppose amour objectal et amour de soi. Ces remarques soulignent les aspects péjoratifs et dérangeants qui peuvent être associés à l'ambition.

Il est temps de retourner aux pensées de Freud sur le narcissisme et de suivre leur évolution théorique et leur lien avec l'ap.

Le terme narcissisme est utilisé pour la première fois par Havelock Ellis, à la fin du XIXe siècle, pour décrire un comportement pervers consistant en l'amour de soi exclusif comme dans le mythe grec de Narcisse. En 1908, le psychanalyste Sadger propose le terme « narcissisme » pour désigner l'amour de soi dans le choix d'objets homosexuels et pour représenter un stade normal de l'évolution psychosexuelle de tout individu.

Freud introduit le terme « narcissisme » dans la psychanalyse en 1910, dans les *Trois Essais* et l'utilise dans son texte de « Leonardo da Vinci » pour décrire le choix d'objet de l'homosexuel qui aime l'individu qui lui ressemble et qu'il peut aimer comme sa mère l'a aimé enfant.

Entre 1911 et 1913, Freud décrit le narcissisme comme une étape dans le développement normal de l'individu, située entre l'étape auto-érotique et l'étape du choix d'objet extérieur.

En 1914, Freud produit son texte le plus important : « *Narcissism : An Introduction* ». Ici, le narcissisme n'est plus considéré comme une perversion mais un aspect fondamental et permanent du monde psychique. Il y distingue l'auto-érotisme, le narcissisme primaire, le narcissisme secondaire, les types de choix d'objets, l'estime de soi, l'identification narcissique. Il y introduit également les notions de l'idéal du moi et du surmoi, tous des concepts qui serviront à comprendre l'ambition.

Selon Freud, l'auto-érotisme est l'état de la libido à son début. À ce moment-là, la pulsion sexuelle est encore morcelée en plusieurs pulsions partielles. À ce titre, l'auto-érotisme est actif dans chacune des activités pulsionnelles pré-génitales (orale, anale, etc.) ainsi qu'en tant que composante pulsionnelle dans ce que Freud a appelé le plaisir d'organe.

Le narcissisme primaire résulte du rassemblement des pulsions partielles jusqu'alors isolées en une unité : le moi. Celui-ci est l'image unifiée du corps propre et il est pris comme objet par la libido. Le narcissisme primaire implique l'investissement libidinal du moi.

Une partie de la libido est plus tard investie dans les objets, même si celle investie dans le moi persiste. On qualifie de secondaire le narcissisme qui résulte du retour dans le moi de la libido retirée aux objets. Cette étape, pour Freud (1914), est de l'ordre du délire de grandeur et produit un agrandissement mégalomane du moi tel qu'observé chez les schizophrènes.

Le choix d'objet est psychiquement déterminé par des raisons inconscientes. Il y a deux types de choix : un par étayage et un d'objet narcissique (Freud, 1914). L'enfant choisit ses objets sexuels en fonction de ses premières expériences de satisfactions sexuelles auto-érotiques s'étayant sur les fonctions physiologiques indispensables à la conservation de l'individu (pulsions d'auto-conservation). Le premier exemple est fourni par l'activité orale du nourrisson en relation avec la fonction alimentaire, et le plaisir que lui procure le suçotement

du sein. Ainsi, on aime la femme qui nourrit, l'homme qui protège et les lignées de personnes substitutives qui en descendent, les images parentales servent de prototypes aux objets sexuellement satisfaisants ultérieurs.

Les modalités du choix d'objet narcissique peuvent se résumer ainsi : on aime ce que l'on est soi-même, ce que l'on a été, ce que l'on voudrait être, la personne qui a été une partie de soi, par exemple son bébé (Freud, 1914). Le choix d'objet des hommes se fait davantage par étayage tandis que les femmes font des choix narcissiques. L'homme adulte transfère sur l'objet élu son narcissisme originaire, et peut donc surestimer sexuellement l'objet caractéristique de son désir amoureux. La surestimation est à l'origine de la passion amoureuse, état libidinal au cours duquel le moi semble se vider, douloureusement parfois, de sa libido au profit de l'objet.

Précisons ici que plusieurs idées retrouvées dans cet écrit de 1914, en particulier en ce qui concerne le narcissisme féminin, ont déjà été proposées dans un texte de 1911 d'Otto Rank, intitulé : « Une contribution au narcissisme ». Mais Freud (1914), à aucun moment ne reconnaît Rank comme étant à l'origine de ses idées (Grunberger et Chasseguet-Smirgel, 1985).

Rank (1911) considère le narcissisme comme l'amour de soi à travers le corps. Il est le premier à y rapporter des émotions telles que la vanité et l'admiration de soi. Aimer son corps est un facteur normal de la vanité féminine, mais est défensif chez l'homme. Rank affirme que « les hommes sont mauvais, incapables d'amour, pleins d'incompréhension pour la beauté et la valeur des femmes ; elle (la femme) ferait mieux de retourner à sa position narcissique antérieure et aimer sa propre personne indépendamment de l'homme. » (p. 46). « Elle s'aime et il l'aime, par conséquent, elle l'aime aussi, mais en réalité elle n'aime qu'elle-même en lui. » (p. 40).

Dans la même veine, Freud (1914) écrira du choix d'objet narcissique des femmes, qu'elles s'aiment comme les hommes les aiment et leur besoin est d'être aimées plutôt que d'aimer. Il existe des femmes qui se suffisent à elles-mêmes, compensation, remarque Freud, pour les limites que la société leur impose dans leur liberté de choisir. Les personnes en quête perpétuelle d'approvisionnement amoureux, afin de satisfaire leur narcissisme, séduisent précisément celles qui sont prêtes à se dessaisir de leur propre libido narcissique au profit

d'autrui sans rien revendiquer en retour. Chez certains hommes, ce besoin de sacrifice justifie le charme qu'exercent ces femmes inaccessibles et froides. Ces femmes peuvent accéder à l'amour d'objet grâce à la maternité. Les femmes cherchent à émerveiller leur entourage avec leur bébé et en tirer une partie de l'admiration.

L'homosexuel prend sa propre personne comme idéal et choisira un objet sexuel à sa ressemblance, son double narcissique. Il fuit les femmes pour rester fidèle à sa mère.

En 1913, Freud attribue une qualité d'omnipotence magique à la pensée infantile ou primitive. Il considère cette qualité comme une caractéristique du narcissisme. Cette mégalomanie narcissique infantile diminue au fur et à mesure que l'enfant investit sa libido dans les objets de la réalité qui l'entourent. Il réalisera avec le temps que seul, il ne peut réussir à satisfaire son amour-propre. Face à cette blessure narcissique, il formera alors un idéal grâce à la projection de sa libido narcissique sur ses parents. C'est la forme de l'idéal du moi que l'enfant prendra alors comme modèle, auquel il tendra à se conformer. L'enfant attribue maintenant à l'idéal du moi l'amour-propre dont il jouissait dans le moi de son enfance. Selon Freud (1914), l'être humain ne veut pas abandonner la perfection de son enfance. Il projette alors devant lui un idéal qui est un substitut du narcissisme perdu de son jeune temps lorsqu'il était son propre idéal. L'idéal du moi se construit, à partir de la critique intériorisée des parents et de la société, comme agent de censure qui surveille à tout moment le moi et le mesure par rapport à cet idéal. L'idéal du moi devient ainsi l'héritier du narcissisme. L'agent de censure devient le protecteur de l'estime de soi, en prohibant au moi tout comportement qui contrarierait les gratifications narcissiques de l'idéal du moi.

La mère joue un rôle délicat dans le développement de l'idéal du moi de l'enfant. L'enfant dont les besoins seraient immédiatement satisfaits par une mère qui anticiperait tous ses désirs sans lui laisser le temps de les élaborer risque de se trouver confirmé dans une mégalomanie primaire difficile à abandonner. À l'inverse, l'absence frustrante de réponse à ses désirs pourrait conduire l'enfant à édifier un idéal du moi inaccessible et qui sera, plus tard, responsable d'un sentiment d'infériorité.

La formation d'un idéal augmente les exigences du moi et favorise ainsi le refoulement. La sublimation permet d'y échapper tout en gratifiant les demandes du moi, tandis que

l'idéalisation concerne l'objet. Ainsi l'amoureux choisira l'objet qui incarnera pour lui son idéal du moi en lui attribuant les perfections qu'il souhaite pour lui-même.

L'estime de soi est l'héritier direct du narcissisme et de la toute-puissance infantile (Freud, 1914). Il naît quand l'enfant réussit à se débarrasser de tensions instinctuelles déplaisantes accumulées. Et quand il est capable d'accomplir dans la réalité des aspects de son idéal, il en résulte un contentement jubilatoire !

L'intériorisation de l'amour des parents et de leur égard pour lui permet à l'enfant d'abandonner ses aspirations mégalomaniaques, c'est-à-dire son ambition excessive, et de devenir plus autonome et capable de jouir de son indépendance et de son corps.

Mais l'estime de soi reste fragile car malgré la sollicitude amoureuse de sa mère, la réalité qui s'impose à l'enfant ne tient compte que de façon limitée de ses désirs et lui inflige parfois cruellement la preuve qu'il n'est pas le centre du monde. Plus tard, l'homme adulte lorsque blessé dans son amour-propre aura tendance à régresser à un état de narcissisme infantile et de désir de toute-puissance.

La libido d'objet se transforme en libido narcissique par l'identification du moi à l'objet. Le moi s'offre ainsi comme objet libidinal au ça. Cette transformation de la libido s'accompagne de désexualisation.

En 1917, Freud explique la mélancolie grâce à l'identification narcissique. En adoptant ses traits, le moi se console de l'objet perdu. Le mélancolique ne parvient pas à faire le deuil de l'être dont il se sent abandonné et qui le révolte. L'identification narcissique le coince entre sa passion et sa colère inavouée pour l'objet. Ainsi, la relation d'amour est préservée malgré l'ambivalence conflictuelle. L'ombre de l'objet tombe sur le moi et celui-ci devient comme l'objet qui l'a laissé. Ce conflit entre le moi et la personne aimée est transformé en un moi critiqué et un moi modifié par identification.

Freud (1917) différencie de plus en plus difficilement les pulsions libidinales des pulsions d'auto-conservation ou « intérêts » ou « intérêts égoïstes ». À partir de 1920, il ne réutilisera plus ces deux termes et inclura les pulsions d'auto-conservation aux libidinales.

En 1923, Freud apporte deux modifications importantes. *Primo*, le narcissisme existe en permanence avant la constitution du moi en tant qu'unité. Durant le narcissisme primaire, le

moi n'est pas différencié du ça. Plus tard, quand le moi est constitué, c'est en lui que s'accumule toute la libido. *Secundo*, les deux sortes d'investissements libidinaux (narcissique et objectal) se trouvent au sein d'Éros, principe d'union et de cohésion, instinct de vie s'opposant à la pulsion de mort. Il rassemble les éléments et les êtres entre eux et dans l'inconscient il lie les affects et les représentations. La pulsion de mort, au contraire, a pour but de briser tout rapport. La formation du moi freudien est d'origine conflictuelle et tardive par rapport à l'état primitif anobjectal du nourrisson.

Freud (1923) remplacera l'idéal du moi par le surmoi (Janine Chasseguet-Smirgel, 1990). L'idéal du moi devient l'héritier du narcissisme primaire et le surmoi celui du complexe d'œdipe. L'idéal du moi représente un modèle à suivre tandis que le surmoi représente le juge du sujet.

Conclusion

Le travail sur le narcissisme de Freud ébranle la théorie des pulsions et démontre qu'un autre modèle du psychisme humain est nécessaire (Sandler et al., 1991). En effet, le texte de 1914 inaugure le développement de nouvelles pensées dont celles des relations d'objet. Mais Freud, tout en essayant d'avancer de nouvelles dimensions psychiques, s'accroche à l'explication économique du narcissisme au prix de sa compréhension de l'objet. Il insiste pour différencier les pulsions sexuelles des pulsions du moi. Pourquoi faire cette distinction, se demande Jung (1912) si la libido investit le moi depuis le début ? De plus, il porte peu d'attention à l'agressivité présente dans le narcissisme (Etchegoyen, 1991). Mais Freud est influencé par la biologie de son époque, ce qui le prédispose à adopter un point de vue hydraulique et une vision du sujet comme système fermé, isolé de son environnement jugé comme peu important (Treurniet, 1991).

Depuis, la notion du narcissisme s'est transformée. On la conçoit plutôt comme un investissement dans le soi et non dans le moi. Les recherches en observation infantile (Lichtenberg, Brazelton, Stern, etc.) remettent en question l'existence du narcissisme primaire. Ils démontrent que le soi et la relation d'objet se développent très tôt et

simultanément chez le bébé et que la nature de ses relations d'objet joue un rôle important dans le développement de son narcissisme. Henseler (1991) suggère que le narcissisme primaire soit plutôt un mythe merveilleux qui stimule la créativité et les arts. Il nous permet à nous tous d'échapper à notre dure réalité quotidienne.

Pulver (1970), parmi d'autres, propose de mettre de côté l'aspect pulsionnel du narcissisme et plusieurs auteurs pensent que la version « pathologique » est une défense contre les affects (Grinberg, 1991).

Pour Cooper (1981), depuis la naissance de la « psychologie du moi », le terme de « narcissisme » est utilisé comme synonyme d'estime de soi. Finalement, Rosalto (1976, p. 52) propose cette définition : « Le narcissisme est donc un axe qui structure le psychisme à toutes les étapes de la vie ». C'est une « organisation psychique qui fonctionne non seulement en opposition avec la relation d'objet mais parallèlement ou conjointement avec elle. »

La théorie du narcissisme de Freud se développera dans l'étude du moi, puis du soi, autant dans son aspect sain que pathologique. La fonction de l'ambition y sera davantage considérée mais sans pour autant en devenir le sujet principal de réflexion. Elle sera surtout examinée comme symptôme en terme de trop d'ambition ou pas assez lors de troubles narcissiques.

1.2.1.4 Les auteurs proches de Freud, le narcissisme et l'ap

Federn (1928) introduit la notion intéressante de l'élargissement des « frontières du moi », mouvement qui peut s'apparenter au rôle de l'ambition, particulièrement professionnelle. L'auteur pense qu'il y a un sentiment du moi psychique dès le début, qui se développe à partir du moi corporel pour former un « moi global ». Cette conception du narcissisme se distingue clairement de la conception classique freudienne. Les « frontières du moi » ne désignent

[...] rien d'autre que l'existence d'une perception de l'étendue de notre sentiment du moi. [...] Ces frontières, c'est-à-dire l'éventail des fonctions du moi, qui, investies de sentiments du moi, donc de libido, appartiennent toujours au moi, sont perpétuellement en changement. Mais un individu sent intuitivement où son moi finit, et en particulier le moment où la frontière vient de changer. (p. 297).

Cette frontière du moi implique que le sentiment du moi est une totalité.

Klein et les kleinien·s d'aujourd'hui offrent plusieurs concepts importants en lien avec le narcissisme. La notion d'envie (Applegarth, 1997) et de réparation seront particulièrement importantes pour la compréhension des avatars de l'apcf.

Pour Klein (1946), il y a, dès le début, l'existence du moi, ses relations objectales et ses conflits entre la pulsion de vie et la pulsion de mort. Il n'y a pas de stade auto-érotique ou narcissique mais des états narcissiques qui se définissent par le reflux de la libido sur les objets intériorisés. Ces états narcissiques appartiennent à la « position schizoïde-paranoïde », suivie plus tard par la position dépressive. Lors de cette première position, les objets peuvent être à la fois source d'amour et de haine destructive. Pour surmonter cette ambivalence angoissante, l'enfant utilise un mécanisme de défense primitif : « le clivage » pour diviser l'objet en un « bon » et un « mauvais ». Le « bon objet » partiel est idéalisé et perçu comme pouvant procurer une gratification démesurée. Le « mauvais objet » est porteur de la haine projetée de l'enfant qui risque de l'anéantir intérieurement. En introjectant « le bon », l'enfant a le sentiment de se protéger contre ses angoisses persécutrices. L'idéalisation de l'objet devient ainsi une défense contre les pulsions destructrices au soi provenant de l'instinct de mort. Le surmoi des enfants est souvent violent car, selon Klein, il contient la projection des pulsions destructrices.

La position dépressive est l'étape à laquelle l'enfant peut reconnaître que les « bons » objets et les « mauvais » objets ne sont pas en réalité séparés. À cette étape il est capable de tolérer la séparation, sa peur de perdre et la culpabilité face à l'impression d'avoir fait du mal au bon objet. Grâce à ces défis, le moi est grandement renforcé et trouve le courage de réparer plutôt que de nier l'existence des objets endommagés. L'individu sera ainsi capable de différencier son soi de l'objet. Mais dans la position schizoïde-paranoïde, la réalité intérieure et extérieure est embrouillée par les mécanismes du déni, du clivage et de la projection. Ces deux positions ne sont pas seulement des étapes de développement, mais aussi deux façons différentes de faire face à la réalité intérieure et extérieure toujours présente.

Relié à la position dépressive est le mécanisme de réparation (Klein, 1946) bien apparenté à l'ambition. Celui-ci permet à l'enfant de restaurer l'objet (la mère) ou le bon objet perçu « détruit » dans son fantasme ou dans la réalité par ses pulsions sadiques. Si ces mécanismes sont mal assurés, ils peuvent se rapprocher de défenses maniaques et de sentiment

d'omnipotence ou de répétitions compulsives d'actions réparatrices. Une ambition excessive ou « trop d'ambition » (Applegarth, 1997) peut être la manifestation de ce genre de dynamiques.

Pour Klein, (1957), l'envie est une manifestation psychologique des pulsions les plus destructrices de l'être humain. La personne envieuse ne peut rien accepter qui soit « bon » de l'objet. Reconnaître le « bon » de l'autre voudrait dire reconnaître sa valeur et accepter qu'on puisse avoir besoin de lui sans le posséder entièrement et qu'on soit séparé de lui. Le « bon » est alors plutôt haï et dévalorisé. En plus, lorsque le « bon objet » est attaqué, il risque par projection de se transformer en persécuteur et se tourner contre nous. L'envie fait partie de la position schizoïde-paranoïde et est étroitement liée à l'identification projective.

Klein (1957) distingue l'envie de la jalousie et de l'avidité (Arnoux, 2002). L'envie est au cœur d'une relation binaire et n'est donc pas liée à la situation triangulaire. Elle est destructrice et concerne l'objet d'amour. Elle cherche à s'emparer des qualités enviées dans un but de destruction. Son corollaire est le mécanisme d'identification projective destructrice. La jalousie inclut le rival œdipien et sa haine est une conséquence de l'amour pour l'objet. L'avidité veut s'emparer de toutes les bonnes choses contenues dans l'objet au-delà des besoins et du possible. Son corollaire est l'introjection. Ces trois sentiments sont liés. Dans le développement normal, l'envie est surmontée par l'amour et la gratitude (Arnoux, 2002).

Opposée à l'envie se trouve la gratitude pour le « bon objet » avec l'acceptation de son état séparé. Se trouve aussi l'admiration pour la personne de capacité qui pourra alors servir d'inspiration et de modèle. Cette flexibilité donne place à la créativité.

Selon les kleiniens d'aujourd'hui, les troubles narcissiques sont à la fois une expression et une défense contre l'envie (Segal et Bell, 1991). Ils dénotent un profond clivage entre une partie saine, dépendante du soi, et une partie destructrice qui essaye de dominer l'autre. Les personnes aux troubles narcissiques cherchent souvent à posséder de façon toute-puissante des aspects de leurs objets afin d'éviter un sentiment de dépendance et d'envie. Et elles utilisent fréquemment le processus d'identification projective appartenant à la position schizoïde-paranoïde (Segal et Bell, 1991).

Selon Appelgarth (1997), la réalisation d'ap nécessite sa part d'agressivité, celle qui permet de s'avancer, de s'affirmer, de concurrencer, d'être en compétition avec un adversaire,

d'acquérir ce que l'on veut, etc. Mais serait-elle toujours apparentée à la pulsion de mort comme le voudrait Freud et Klein ?

Nacht (1965) dit que non. Il rejette la pulsion de mort et son lien avec l'agressivité. Les manifestations de la pulsion de mort que Freud propose ne sont pour Nacht que le retournement de l'agressivité contre soi. L'agressivité selon lui est normale, elle est au service de la vie. Le conflit n'est pas inné mais naît avec la réalité et est intériorisé progressivement.

Pour Nacht (1965), le narcissisme est le « gardien de la vie » et représente notre besoin de vivre. « L'enfant s'aime comme sa mère l'aime. » (p. 531). Cet amour maternel, qui se joue au niveau affectif, indépendamment des conditions physiologiques, est le « climat de base » essentiel à l'enfant afin que son enracinement à la vie soit solide.

Le narcissisme secondaire pour Nacht (1965) représente plutôt une protection contre un objet redouté, il est le défenseur non de la vie mais du sexe de l'individu sur lequel il sent inconsciemment peser une menace.

Comme Nacht, Grünberger (1993), est foncièrement positif à l'égard du narcissisme et cherche à le favoriser, sachant que la civilisation judéo-chrétienne culpabilise l'amour de soi et ses productions dont l'ambition.

Selon Grünberger (1993), le narcissisme est le moteur même de la vie, il est un élan vital, amour pur, sans support pulsionnel et d'origine prénatale. Il le qualifie comme une troisième force au même titre que le ça, le moi et le surmoi et dont l'énergie autonome participe à la structuration du moi. La notion freudienne du narcissisme comme investissement libidinal dans le moi est abandonnée et le régime pulsionnel est différencié du régime narcissique. Il distingue le moi du soi. Le plaisir narcissique exprime « une sensation d'existence élargie jusqu'à l'infini » (p. 134), tandis que le plaisir pulsionnel est centré sur le sentiment d'avoir réalisé ce que l'on voulait. Ainsi, sous la perspective de Grünberger, la réalisation d'ap pourrait être source de satisfaction aussi narcissique que pulsionnelle.

Le narcissisme est d'origine prénatale, moment où l'enfant vit sans avoir de besoins. À la naissance et face à la réalité, l'enfant vivra des traumatismes et des blessures narcissiques qu'il lui faudra continuellement surmonter.

La marge entre le moi et l'idéal du moi est d'autant plus réduite que la confirmation narcissique (du parent idéalisé) a été réussie, rendant la constitution même de cette instance moins nécessaire et ses exigences moins absolues. (p. 262)

L'idéal du moi joue un rôle important dans la réalisation d'ap, il indique ce qui est désirable. Contrairement à Freud (1914), pour qui l'idéal du moi représente un modèle à suivre, pour Chasseguet-Smirgel (1990), l'idéal du moi représente la promesse d'un retour à l'ancienne perfection de l'enfance, lorsque la mère et l'enfant faisaient un, un temps où l'individu « était lui-même son propre idéal » (p. 14). Selon l'auteure, pendant toute sa vie, l'être humain cherchera à diminuer l'écart entre le moi et l'idéal du moi, que ce soit à travers l'argent, les idéologies, la créativité, l'alcool, etc. et donc à travers la réalisation de ses ambitions. Mais c'est une quête insatisfaisante car cette réunion primaire narcissique ne peut être atteinte, sauf peut-être à travers l'orgasme, la psychose ou la mort.

L'auteure différencie entre idéal du moi et surmoi, notions qui se confondent facilement dans les écrits de Freud. L'idéal du moi tend à restaurer la toute-puissance narcissique et la fusion primaire, et le surmoi, qui résulte de l'angoisse de castration liée au complexe d'œdipe, tend à promouvoir la réalité en détruisant l'illusion d'un retour à la toute-puissance primitive. Le surmoi édifie la « barrière de l'inceste » et s'oppose à la passion primaire mère-enfant.

Pour la fille, les choses ne se passent pas tout à fait de même. L'idéal du moi du petit garçon est le père capable de s'unir sexuellement avec la mère et lui donne l'espoir illusoire de retourner à la passion primitive à travers les tendances d'inceste. Tandis que pour la petite fille, les fantasmes incestueux avec le père ne peuvent promettre la passion primaire qui se passe toujours avec la mère. L'idéal du moi de la petite fille contient le projet de devenir mère en tant que mère et en tant que femme du père ayant reçu de lui un bébé. Le désir de maternité précède l'envie du pénis, et promet de reconstituer l'unité primaire mère-enfant.

Sous cette perspective tout individu aurait comme idéal le retour à la mère. Ainsi toute ambition, inspirée par un idéal, promettrait un retour à la mère, mais pour la fille ce retour serait avant tout promis par l'enfantement. Pourtant, selon les Betts et al, (199) les difficultés qu'ont les femmes avec la réalisation de leurs ap auraient pour cause la séparation avec la mère. La concrétisation de ce genre de projet semble plutôt mener à un travail non pas de retour à la mère mais à l'éloignement du maternel. Si un idéal du moi tend vers la réunification avec le maternel et un autre exprimé sous forme d'ap tend vers l'autonomie, il y

aura certes des conflits et des difficultés. Ou, faudrait-il se poser la question suivante : y aurait-il des ap qui auraient comme désir inconscient la réunification avec la mère ?

Plusieurs auteurs ont remis en question ces idées et proposent que le narcissisme primaire dont parlent Freud, Grunberger puis Chasseguet-Smirgel, etc. est un mythe.

Selon Henseler (1991) ce mythe serait plutôt composé de traces de souvenirs de quelques très bons moments de confort psychologique, de souhaits fantasmatiques de bonheur et de certains aspects de la réalité. Il serait une formation réactionnelle face à un quotidien souvent frustrant et difficile. Plutôt qu'une reconstitution, le narcissisme primaire est une aspiration. Il est souvent accompagné par le désir de passion et de fusion avec un objet d'identification primaire idéalisé à qui l'on voudrait ressembler. Ce désir d'union se différencie de celui associé à un objet avec lequel on se lie pour bénéficier du plaisir résultant de la satisfaction pulsionnelle.

D'autres auteurs rejettent complètement le concept de narcissisme primaire, tel que Balint.

Balint (1968) n'accepte pas l'idée de narcissisme primaire de Freud (1914) et propose la notion « d'amour primaire ». Dès le début de la vie, il y a le besoin fondamental d'investissement primaire dans l'objet et de relation harmonieuse avec l'environnement. Si ce besoin n'est pas satisfait, il donne lieu au « *Basic fault* », ou « défaut fondamental ». Il n'y a pas de narcissisme secondaire, mais un effort défensif de se rendre indifférent à un monde extérieur frustrant.

L'hypothèse de l'amour primaire sera plus tard confirmée par de nombreuses études sur les nourrissons qui ont une « compétence » à pouvoir s'intégrer au monde extérieur et créer des relations d'objet dès la naissance. Ces mêmes recherches ne soutiennent pas la théorie du narcissisme primaire, celle qui prétend que le nourrisson est sa propre source de satisfaction. Ces études ont été inaugurées par Bowlby et Harlow et seront continuées par d'autres auteurs tels que Lichenstein, Lichtenberg, Brazelton, Stern, etc.

Hartman (1950) et Jacobson (1964) dénoncent la confusion entre la théorie freudienne du narcissisme et celle du moi qui lui est reliée. Dans l'espoir de lever certaines ambiguïtés, ils introduisent le concept du soi. Ces auteurs mettent davantage en évidence la dimension

subjective et expérimentale de l'identité du sujet. Et ce sera Jacobson qui élaborera plus longuement sur l'ambition dans le contexte du développement psychique de la personne.

Hartman (1950) est le protagoniste de l'« *Ego psychology* », l'école de la psychologie du moi. Selon lui, le moi ne peut être à la fois l'objet et l'agent de l'investissement narcissique. Il suggère de rapporter le narcissisme au soi, source d'investissement libidinal opposé à l'objet. Hartman, puis Jacobson (1964), introduisent la notion de la « réalité » et l'importance qu'a sa prise en considération dans l'équilibre psychique de l'individu. Ainsi, le moi devient-il l'agent d'exécution assumant la fonction de réalité, dimension indispensable dans l'étude de l'ambition.

Hartman introduit le nouveau terme « représentation de soi » en opposition à « représentation d'objet ». Il décrit le moi comme indépendant, fort, unifié, instaurant un espace psychique où les énergies psychiques libidinales et agressives sont neutralisées et sans conflits. Le moi devient synonyme d'**estime de soi**.

Jacobson (1964) élabore surtout les notions de formation de « représentation de soi », de l'identité humaine et de ses ambitions. Elle ajoute que le moi ne doit pas seulement prendre en considération la **réalité** mais aussi le **temps**. En se basant sur les théories du narcissisme, des pulsions et de la libido de Freud et en s'inspirant des notions de Klein et d'autres sur la petite enfance, Jacobson offre aussi une description de l'évolution de la fonction de l'ambition dans le processus de développement de l'enfant et particulièrement par rapport à la construction de son identité.

Les **représentations de soi** sont les répondants des expériences subjectives de l'individu et forment l'**identité psychique**. Une image réaliste du soi est le juste reflet des atouts et des limites du soi physique et mental. Elle se forme grâce à la conscience de soi et à la capacité de percevoir, distinguer et évaluer ses propres sentiments, pensées et actions. Mais notre vision du monde est handicapée par la déficience de nos perceptions. Une idée de la totalité des représentations psychiques se développe en une « intuition du soi en tant qu'entité hétérogène mais organisée », « séparée et distincte de l'environnement » (p. 32), le tout formant un sentiment d'identité. Celui-ci se développera en accord avec les images infantiles du soi corporel et mental.

Le narcissisme primaire, selon Jacobson (1964), est l'investissement libidinal des représentations du soi et d'objets encore non différenciés. **Le narcissisme secondaire** est l'investissement libidinal des représentations du soi dans le moi.

Jacobson (1964) centre la notion de « formation d'identité » sur « des tendances ambitieuses », c'est-à-dire « la réalisation de soi chez un individu, l'accomplissement de ses potentialités et son rôle dans la société. » (p. 36)

La formation de l'identité humaine commence à se former dès le début lors de la « **relation symbiotique mère-enfant** ». Mais c'est durant la **phase précœdipienne** au moment de la séparation avec la mère que l'essentiel de ce processus se met en place et qu'apparaît la fonction de l'ambition. Ce stade important de séparation-individuation se produit vers la deuxième année de vie, moment où la notion du **futur** s'introduit dans l'organisation psychique tout comme la perception de la **différence** entre les objets animés et inanimés et entre les objets et le soi. C'est à ce point de développement, pendant que les « tendances narcissiques » de l'enfant ne se centrent plus exclusivement sur un désir de contrôle magique des objets d'amour dont il dépend, qu'apparaît l'ambition :

C'est à ce moment qu'apparaissent des tendances ambitieuses orientées vers des buts réalistes et relativement indépendantes des buts pulsionnels de l'enfant. Mais sous l'influence des conflits pulsionnels, ces tendances sont rapidement investies d'une forte charge agressive et s'extériorisent de plus en plus en des affrontements qui opposent l'enfant aux objets d'amour admirés et puissants et notamment à ses rivaux. (p. 57) (je souligne)

Le désir de s'incorporer à l'objet d'amour cédera au désir d'imitation de l'objet grâce à des identifications sélectives fondées sur « l'introjection partielles ». Ce type d'identification est selon Jacobson (1964) un compromis entre le désir de l'enfant de rester dépendant de et de s'appuyer sur ses objets d'amour qui le protègent et satisfont ses désirs et « la tendance antagoniste qui rompt la symbiose, grâce à une expansion narcissique et agressive et à un moi indépendant dans son fonctionnement. » (p.58) Ainsi, l'enfant exprime ses premières ambitions et sentiments d'orgueil au fur et à mesure qu'il manifeste des sentiments d'indépendance à l'égard de la mère. C'est aussi la période où il fait pour la première fois l'expérience du « je » pour éventuellement pouvoir dire « je suis moi » et que les images réalistes du moi deviennent distinctes des images idéales du soi.

Ces dernières expriment les ambitions de l'enfant, un désir d'expansion narcissique et de développement du moi, et concurrentement, son admiration pour certaines caractéristiques de l'objet d'amour [...] On peut saisir à ce moment une ressemblance réelle entre images objectales et images de soi. (p. 58) (le souligné est de moi)

L'auteure souligne l'importance toute particulière de cette « distinction accrue entre images réaliste et idéale du soi », car « ce sont les conditions préalables à l'établissement de l'idéal du moi et des objectifs du moi, c'est-à-dire des projets réalistes concernant le futur. » (p. 59). Ainsi l'ambition jaillit lors du travail de séparation avec la mère et marque un mouvement de différenciation, d'autonomie et d'indépendance. Elle est liée non seulement à la **réalité** mais aussi au **temps** car elle doit s'intéresser au **futur** tout en prenant en considération la **réalité présente**. L'**ambition**, ou « **objectif du moi** », est inspirée par l'idéal mais se distingue de celui-ci en tenant compte de la réalité. Soulignons que les images idéales du soi orientent l'enfant toujours davantage vers des réalisations futures éventuelles, tandis que les représentations réalistes du soi le ramènent à sa situation présente et aux étapes par lesquelles il est passé. La différenciation de ces images opposées doit consolider le sentiment d'identité à soi-même. Mais le facteur déterminant dans le développement de l'enfant est la relation parent-enfant (Jacobson, 1964).

Mais il faut noter que pour Jacobson (1964), l'idéal du moi de l'enfant à ce stade n'est pas encore un idéal du moi fini, puisqu'il n'a pas encore atteint « le stade de véritable idéalisation des objets d'amour ». L'« idéal du moi infantile » exprime surtout la régularisation de ses pulsions prégénitales. De même, les notions de l'enfant des valeurs morales ne sont pas très évoluées car son surmoi n'est pas encore formé. Ainsi, « les ambitions **prœdipiennes et œdipiennes (du stade phallique)** », ont surtout « des valeurs telles que la vigueur et les exploits physiques, la puissance, le contrôle des pulsions et des objets, la possession des biens etc. et sont influencées par les précurseurs de l'idéal du moi ... » (p. 154)

L'**agression et la rivalité** ont une influence toute aussi décisive sur le développement de l'identité chez l'enfant et sur ses tendances ambitieuses. Pour Jacobson (1964), c'est vers la fin de la première année que l'enfant manifeste clairement des sentiments d'envie et un désir d'accaparer et de posséder les objets. La frustration puis l'envie fait de l'autre son rival par rapport à la mère. Ces mouvements l'amènent à se comparer et à se confronter à autrui. Ici l'enfant apprend « à distinguer entre ses besoins, ses satisfactions et celles des autres, et entre ce qui lui appartient et ce qui appartient à autrui » (p. 69) « Au début, la tendance infantile à

accaparer l'objet est surtout orientée vers la mère. ». Mais l'expérience de la frustration provoque chez l'enfant des « tendances hostiles et envieuses » premièrement dirigées vers la mère puis déplacé sur les rivaux avec la découverte de leur existence. La petite fille ou le petit garçon aura tendance à projeter sur ses rivaux ses propres désirs avec le souhait d'acquérir ce qu'ils possèdent et qu'ils ont apparemment reçu de la mère. Mais les possessions du rival ne suscitent pas seulement l'envie de l'enfant mais aussi son admiration avec à la fois un désir de lui ressembler et de se distinguer de lui :

Il n'y a qu'un pas décisif entre le désir de jouissance et de possession des objets du rival, et le désir de lui ressembler. L'intensification de l'amour et de l'admiration pour ce rival, supérieur mais gratifiant, maintient l'enfant dans cette voie. Cependant la frustration, l'hostilité et l'envie forceront l'enfant à reconnaître également dans de tels différences les causes possibles de ses frustrations et de ses imperfections.

Nous avons déjà remarqué le besoin infantile de garder incorporé le « bon » objet d'amour, l'objet satisfaisant, et de rejeter, d'éliminer le « mauvais » objet, l'objet frustrant, ce qui tend à réduire l'enfant à ses propres ressources, à augmenter l'investissement narcissique du moi et à stimuler son ambition en vue d'une expansion narcissique et de réalisation autonomes. À cela, nous pouvons maintenant ajouter que ses sentiments d'envie et de rivalité, tout en suscitant un désir de ressemblance, l'encouragent à se distinguer de ses rivaux davantage que de son objet d'amour : la mère. De plus, ces sentiments favorisent la discrimination parmi les objets de rivalité.

Nous devons sans doute considérer la relation mère-enfant comme la matrice de la formation de l'identité; cependant l'individualisation de l'enfant, déterminée par la séparation d'avec l'objet et par la découverte des différences, s'accélère bientôt du fait de l'ambivalence toujours plus forte vis-à-vis des rivaux, plutôt que grâce à la grande intimité avec la mère. (p. 69)

Pendant la période œdipienne (Jacobson, 1964), l'enfant porte un intérêt grandissant pour la sexualité génitale. Ce mouvement oriente les représentations du moi et des objets vers la représentation des organes génitaux d'autrui et du sujet. Cet intérêt lui fait découvrir sa propre identité sexuelle, élément déterminant de son identité personnelle. (p.77) La jalousie œdipienne et ses tabous stimulent d'autant plus les identifications au rival. Celles-ci gagnent de la cohérence et de la vigueur et tandis que les identifications à l'objet aimé sont affaiblies dans la mesure où celle-ci devient l'objet d'amour privilégié (p. 82).

Ces processus d'identification divers, autant au rival qu'à l'objet aimé, autant aux personnes des deux sexes qu'à celles d'âge divers de l'entourage de l'enfant, participent activement à la **formation du surmoi** qui en retour les renforcent puissamment.

Vers la fin de la période œdipienne et le début de la période de latence, les interdits sexuels et l'angoisse de castration renforcent les sentiments de tendresse et la neutralisation pulsionnelle en général. Les processus déssexualisés intellectuels et affectifs prennent progressivement l'avantage sur les pulsions et les fantasmes sexuels. Ainsi ces transformations et déplacements d'investissements complexes favorisent beaucoup les sublimations et, d'une manière plus générale, les activités et le mûrissement des fonctions du moi autonome dont l'ambition et les « intérêts du moi ». Jacobson (1964) en se basant sur Freud (1923) explique que durant la période de latence, « une partie de la libido partiellement neutralisée, est dirigée vers d'autres objets, situés principalement dans le domaine d'intérêt du moi. »(p.84) Les « objectifs du moi » ou ambitions déterminent les « intérêts » du moi et favorisent notre maîtrise de la réalité et notre adaptation à celle-ci. Ils sont soumis aux codes moraux du surmoi.

Au cours de cette période œdipienne menant vers la période de latence, les réalisations du moi sont la preuve manifeste que l'enfant accepte de déplacer ses pulsions orientées vers le soi et les objets sur des activités dont le but sexuel est inhibé. Jacobson (1964) place ainsi l'ap sous le chapeau des pulsions asexuées du moi, c'est-à-dire les « intérêts du moi ». Mais les ambitions peuvent aussi être colorées de tendances narcissiques précœdipiennes si elles ne sont pas surveillées par le surmoi et spécifiquement dans des cas de névroses.

[...] la recherche des intérêts (sens freudien) du moi suppose une conscience assez claire des différences entre les ambitions narcissiques du moi grandioses liées aux images idéales du soi, et, d'autre part, les objectifs réalistes du moi, fondés sur une évaluation raisonnable des possibilités du soi, c'est-à-dire des ressources du sujet (p. 86) (je mets en gras)

Cette capacité se développe sous l'influence des expériences de succès et d'échec, des blessures et des expansions narcissiques, des critiques et des autocritiques, grâce aux encouragements d'autrui et à l'approbation accordée par soi et les autres, bref aux deux instances de la libido et de l'énergie destructrice. Il faut distinguer les objets et le soi réels de leurs images psychiques respectives, et de même, entre les comportements et actions du moi au sein du monde objectal des investissements des représentations psychiques des objets et du soi.

On ne peut définir les activités du moi par de simples satisfactions narcissiques, souligne Jacobson (1964). Les talents créateurs ne suffisent pas en soi, il faut à son auteur de l'ambition pour qu'il soit productif, qu'il rende son œuvre visible à l'autre et rentable. Par exemple l'écrivain pour créer doit investir son sujet de façon durable par une énergie érotique, agressive et neutralisée. Puis, il lui faut une « **confiance en lui** » pour concrétiser un travail fondé sur des appréciations réalistes de ses capacités. Si ses fantasmes d'ambition sont d'abord des idées de grandeur sans rapport avec ses aptitudes réelles, ils le stimuleront mais ne l'aideront pas à réussir son œuvre.

La notion de **réalité** est ainsi indispensable au développement du soi. Elle permet à l'individu de différencier ses représentations conformes à ses désirs de celles plus ou moins réalistes de soi et du monde objectal.

La formation du **surmoi** marque la **période de latence**. Ses fonctions sont d'« orientation », de « contrainte », de « renforcement » et d'« autocritique » (Jacobson, 1964). De grandes quantités d'énergies psychiques peuvent ainsi se libérer et être utilisées comme pulsions inhibées quant au but et orientées vers des intérêts sociaux, culturels et intellectuels et des activités physiques. Les parents ont le rôle d'amener les fantasmes de leurs jeunes à un niveau beaucoup plus réaliste. Cette tâche sera accomplie selon la personnalité de la mère et du père, la nature de leurs ambitions et désirs concernant leur enfant et leurs idéaux narcissiques. Au fur et à mesure que l'enfant vieillit, ses identifications réalistes aux parents gagneront sur l'influence de son surmoi. Ses objectifs du moi et ses modèles de réussite, fondés sur les identifications aux idéaux et modèles parentaux, donneront une orientation énergique et utile au développement ultérieur du moi s'ils sont soumis aux critères moraux du surmoi.

L'**idéal du moi** selon Jacobson (1964) est étroitement lié aux interdits et aux exigences du surmoi. Il abrite la croyance infantile de la toute-puissance des parents et est forgé à partir des conceptions idéalisées du moi et des objets d'amour. Il se construit aussi à partir de l'identification aux intérêts réalistes des parents et grâce à l'intériorisation des exigences morales, des interdits et des critiques des parents. L'idéal du moi et les modèles éthiques sont issus de conflits pulsionnels infantiles et sont fondés sur le tabou de l'inceste et la loi

condamnant le parricide. Ils règlent en particulier nos rapports sociaux, individuels et sexuels avec le monde des objets animés.

Les attentes non réalisées de l'idéal du moi provoquent de la honte et celles du surmoi, de la culpabilité.

Une identification à des attitudes contradictoires chez les parents et la société peut produire des troubles relationnels et d'identité chez l'individu. Ainsi des échelles de valeurs opposées peuvent être transmises à l'enfant par le biais de la famille et de son milieu et peuvent l'affecter de façon négative.

Les réactions de honte apparaissent lors de pertes de contrôle pulsionnel, de défauts corporels et échecs dévoilés aux yeux de tous (Jacobson, 1964). Elles peuvent se manifester à chaque fois que nous prenons conscience de quelque détail déshonorant sur nous-mêmes, qu'il soit ou non exposé aux yeux d'autrui. Pour les perfectionnistes les processus intellectuels servent à des objectifs narcissiques et compétitifs. Particulièrement attentifs au jugement des autres, ils éprouvent de pénibles sentiments de honte et d'humiliation lorsqu'ils ont l'impression de ne pas être à la hauteur des exigences.

Pour Jacobson (1964) les **sentiments d'infériorité** sont l'expression d'échecs et de blessures narcissiques reliés aux réalisations du moi et aux relations d'objet et non au complexe de castration. Ils manifestent l'existence de conflits avec des modèles existants qui déterminent l'estime de soi en terme d'orgueil et de supériorité. Il y a honte quand on ne peut atteindre le niveau qu'exige l'idéal du moi. Elle surgit chez l'adulte mature lorsqu'il perçoit consciemment en lui des tendances infantiles surtout pré-génitales, de caractère « avilissant » et méprisable. **La honte est l'opposé de l'orgueil** et peut être provoquée par des défauts physiques, la laideur, la pauvreté, le rang racial et social etc. La passivité est source de honte alors que les pulsions sadiques sont sources de culpabilité.

Jacobson (1964) introduit la notion du « **moi autocritique** », celui-ci juge les comportements en terme de correct ou incorrect, vrai ou faux et considère les objectifs matériels, utilitaires et ambitieux du moi d'après leur efficacité et leur succès. Mais des conflits peuvent jaillir entre le moi critique et les fonctions du moi, entre les codes moraux du surmoi et les objectifs utilitaires des ambitions du moi. Ainsi, « un succès dû aux fortes tendances agressives et narcissiques peut satisfaire l'estime de soi d'un individu en suscitant des sentiments d'orgueil

et de supériorité, tandis qu'il peut être absolument condamné inconsciemment ou même consciemment par la conscience morale du sujet. » (p. 158). Une carrière triomphale et brillante mais conduite sans scrupule peut provoquer de graves conflits moraux, susceptibles de la ruiner finalement.

Selon Jacobson (1964), une **haute moralité** peut aussi nuire aux objectifs ambitieux du moi en s'y opposant, mais elle peut aussi être considérée comme une faiblesse par le moi critique. Un individu, par exemple, qui a sacrifié sa carrière à des principes très stricts, peut avoir tendance à se mépriser pour son manque d'agressivité. Une non-congruence entre les composantes de l'idéal du moi et les représentations du soi, des contradictions entre l'idéal du moi et le surmoi, entre le conscient et l'inconscient, peuvent aussi influencer l'ambition. D'autres complications peuvent être causées par des conflits entre les objectifs raisonnables et réalistes du moi d'une part, et ceux qui sont narcissiques d'autre part.

Un système psychique fragile entraînant de graves régressions peut permettre une dangereuse pénétration des buts pulsionnels du narcissisme infantile au sein des impératifs du surmoi et des objectifs du moi. Ceci peut conduire à la désintégration des relations d'objet et des identifications et des ambitions grandioses.

L'**adolescence** libère le moi de l'autorité draconienne du surmoi (Jacobson, 1964), ceci dégage un vaste champ offert à l'épanouissement des ambitions, des tendances sexuelles et à la poursuite pour le moi d'objectifs plus évolués. Mais les ambitions peuvent entrer en conflit avec des cadres moraux établis par la société et intériorisés dans le surmoi de l'individu. Des objectifs sociaux et professionnels, en apparence tout à fait « raisonnables » du point de vue de la potentialité du moi et de leur possibilité de réalisation future, peuvent aussi exprimer des tendances agressives de possession et de domination. Leur voracité et ambition extrêmes peuvent alors être inacceptables pour la conscience de l'individu. Les buts du moi ou ambitions sont donc vulnérables même quand ils semblent rationnels et orientés vers l'objet. Ils peuvent être facilement détournés pour servir les tendances primitives narcissiques et agressives, à moins que celles-ci soient toujours surveillées par le moi.

Après l'adolescence le moi procède de moins en moins par identifications (Jacobson, 1964). Il favorise l'autonomie et le développement indépendant d'un jugement critique et autocritique. Selon l'auteure, les parents s'identifient tout autant avec leurs enfants qu'avec

leurs propres parents. L'identification de l'adolescent au père déterminera quelquefois son choix de profession. « Ce choix n'est que trop influencé par les ambitions du père, par ses modèles de réussite et ses identifications narcissiques avec son fils. » (p. 196). Un tel comportement traduit parfois la répugnance des parents à abandonner leur relation symbiotique avec leur enfant et peut entraîner de violents conflits à cause des divergences de désirs.

Chez la fille, Jacobson (1964) met l'accent sur la maternité et ne spécifie rien sur ses ap. Les identifications de la jeune femme avec sa mère se renforcent considérablement, après le mariage en particulier, lorsqu'elle deviendra mère.

Les apparences d'ambition et de réussite sociale peuvent être trompeuses rappelle Jacobson (1964) :

Certaines personnes ne manquant ni de dons, ni de capacités, dont l'ambition est effrénée et la carrière étonnante donnent l'impression d'avoir une forte personnalité et un moi solide mais souffrent en réalité de graves problèmes d'identité à cause de la carence particulière de leur surmoi et de la structure narcissique et fragile de leur moi. (Jacobson, 1964, p. 200)

Les personnalités à structure narcissique n'ont pas un idéal du moi véritable mais des « images embellies du soi » conformes à leurs désirs (Jacobson, 1964). Ils désirent être « le meilleur, le plus puissant, etc. » et ont des tendances narcissiques à la toute-puissance et à l'exhibitionnisme. À la base on retrouve des parents narcissiques qui n'ont pas permis l'individualisation de leur enfant. Beaucoup de contradictions dans les valeurs et l'éducation ont été transmises. Ces personnes se proclament marginales et individualistes tandis qu'en réalité elles se sentent exclues et sont toujours à la recherche de leur identité. Chez certaines d'entre elles « l'ambition prend le caractère douloureusement coercitif et obsessionnel du surmoi et est structurée par un perfectionnisme moral » (p. 205). Tout échec suscitera un sentiment de honte, de culpabilité et d'infériorité. La cause en est fréquemment une intériorisation précoce des exigences et des modèles excessivement ambitieux des parents dans tous les domaines. Elles traduisent des tendances masochistes envers autrui, sont prédisposées à des états dépressifs remplacés ou masqués parfois par un comportement agressif et narcissique. Leur incapacité d'établir la permanence et la stabilité des sentiments de soi et de l'objet se reflètent au niveau de la « pathologie du moi et du surmoi ».

Conclusion

Ces constatations psychanalytiques de Jacobson (1964) sur l'ambition illustrent le fait que son développement soit étroitement relié avec celui de l'identité, du soi et du moi. Autant l'idéal du moi qui concerne le futur, la réalité présente, le surmoi, la moralité et le « moi critique », les pulsions détournées de leurs buts sexuels, leurs sublimations, les parents et la société exercent une influence sur cette fonction. L'ambition se traduit aussi en termes de « buts du moi », d'« objectifs du moi », de « projets réalistes concernant le futur », « d'un désir d'expansion narcissique et de développement du moi ».

En se basant sur Freud (1923) qui stipule que la libido peut s'investir ou bien dans l'objet ou bien dans le moi et que celle investie dans le moi et ses « intérêts » est déssexualisée, Jacobson (1964) dessine l'évolution de l'ambition en tant qu'investissement narcissique ou libidinale dans le soi. L'ambition chemine conjointement avec le développement de l'identité chez l'enfant et parallèlement avec son développement psychosexuel. Elle jaillit au moment où l'enfant cherche à se différencier de sa mère et à investir son narcissisme et son sentiment d'autonomie. Elle peut-être attisée par l'envie et l'hostilité qu'il porte pour ses rivaux et son désir de leur ressembler. Les ambitions du stade phallique ont comme buts principalement la puissance, le contrôle, la possession, etc. Lors de l'œdipe l'enfant s'occupe principalement à se forger une identité sexuelle. L'ambition, particulièrement celle de type intellectuel et professionnel, concerne surtout le moi et ses « intérêts ». Ceux-ci se manifestent davantage durant la période de latence grâce à l'établissement du surmoi et de la finition de l'idéal du moi. Lors de la résolution du complexe d'œdipe, les pulsions sexuelles et incestueuses de l'enfant sont sublimées et transformées en « intérêts déssexualisées du moi ». À l'adolescence, avec la libération du surmoi et l'établissement d'une identité propre, l'individu pourra de plus en plus articuler son ap en tenant compte de ses propres capacités et de la réalité sociale et parentale qui l'entoure.

Des désirs précœdipiens grandioses, narcissiques et agressifs, peuvent perturber les ambitions et les dissocier d'une vision réaliste des capacités personnelles et de la dimension du temps, si ces désirs ne sont pas surveillés par le moi et le surmoi. Cela est particulièrement vrai dans le cas de névroses. Ici, l'individu désire être « le meilleur, le plus puissant, etc. » et a des

tendances à l'exhibitionnisme et à la mégalomanie. Les buts du moi ou ambitions sont donc vulnérables même quand ils semblent rationnels et orientés vers l'objet.

Par conséquent, plusieurs psychanalystes, sauf Kohut, écrivent sur l'ambition en tant que symptôme de troubles narcissiques. Certains théoriciens remettent en question la dimension économique du narcissisme et se penchent davantage sur la notion d'« estime de soi ». L'ambition et ses réalisations deviendront une façon de rehausser cette estime ou de réparer celle qui manque.

1.2.1.5 Le narcissisme, l'estime de soi et l'ap

En 1939, Horney constate que ses observations cliniques n'appuient pas les conclusions de la théorie sur la libido freudienne qui veut que l'estime de soi normale soit une forme déssexualisée d'amour-propre et que les gens qui se surestiment et se préoccupent exclusivement d'eux-mêmes aient trop d'amour-propre. Le conflit central de la névrose narcissique n'est pas de nature pulsionnelle mais d'attitude face à soi. Le narcissisme se limite à des situations d'inflation irréaliste de soi, c'est-à-dire la situation d'une personne qui s'aime trop et qui s'admire pour des qualités qu'elle n'a pas et qui voudrait que les autres l'estiment autant qu'elle-même. Ce n'est pas narcissique de valoriser les qualités que l'on possède vraiment.

Ce genre d'inflation de soi, explique Horney, est dû à des relations troublantes et blessantes de la petite enfance. Des parents coercitifs nuisent à leur enfant et entravent le développement de son initiative, de son autonomie, de sa confiance en lui-même et finalement de son « *real self* », « vrai-soi ». Pour échapper à ces sentiments douloureux, le jeune s'imaginera alors être quelqu'un d'extraordinaire. Plus il se sentira aliéné et en manque d'amour, plus ses fantasmes de grandeur deviendront une réalité dans sa vie psychique et il fera de ces fantasmes l'image de son « *idealized self* », un soi idéalisé ou moi idéal qui deviendra plus réel pour lui que son « vrai-soi ».

Hence, most of all, the individual alienated from himself needs_it would be absurd to say a « substitute » for his real self, because there is no such thing_something that will give a hold, « a feeling of identity ». This could make him meaningful to himself and, despite all the weaknesses in his structure, give him a feeling of power and significance. (Horney, 1950, p. 21)

Pour Horney (1939) ce genre d'inflation de soi narcissique peut avoir comme conséquences un manque de productivité au travail car il n'est pas accompli par plaisir, des attentes excessives de la vie parce que les efforts à fournir en retour ne sont pas reconnus et des troubles relationnels à cause de la présence d'hostilité et d'hystérie. Mais en 1950 Horney écrit que ce genre d'aliénation de soi peut aussi pousser l'individu vers une certaine productivité pouvant bien se marier avec les exigences d'une société axée sur la concurrence et la performance. Mais cette complicité ne rend pas ce type d'ambition moins « névrosée ». Ces ambitions sont en effet teintées par une quête de gloire, de perfection et/ou de vengeance compulsive avec l'espoir de se débarrasser de ce sentiment de mal-être intérieur que l'aliénation de soi a créé en premier lieu. Pour ces personnes devenues dans leur esprit pareilles à leur « soi idéalisé », le processus même de la réalisation de leurs ambitions importe peu et procure peu de plaisir. Les buts de leurs ambitions sont l'excellence, la célébrité et le succès en espérant que ces accomplissements humilieraient à leur tour les malfaiteurs qui les ont humiliés durant leur enfance. Mais ces réussites restent peu satisfaisantes car une fois obtenues, ces ambitieux retrouvent la même détresse qui les a poussés en premier lieu à pourchasser le fantôme de la gloire et le même « drive » recommence à nouveau.

La différence entre cette ambition « névrosée » en quête de gloire et l'ambition saine repose dans la force qui les poussent. L'ambition saine est poussée par un désir de réalisation de soi.

Healthy strivings stem from a propensity inherent in human beings to develop given potentialities. [...] The live forces of the real self urge one toward self-realization. (Horney, 1950, p. 38)

Tandis que l'ambitieux en quête de gloire, lui, est activé par le « soi idéalisé ». Cet être a perdu la capacité de reconnaître ce qu'il est et veut vraiment, ses aspirations sont donc démesurées. Il aura bien des difficultés :

[...] in distinguishing between genuine feelings, beliefs, strivings, and artificial equivalents ... in himself and others. The emphasis shifts from being to appearing. (p. 38)

The difference, then, between healthy strivings and the neurotic drives for glory is one between spontaneity and compulsion. Between recognizing and denying limitations ; between a focus on the vision of glorious end-product instead and a feeling for evolution ; between seeming and being, fantasy and truth. (p. 38-39)

L'auteure distingue clairement entre l'estime de soi, basée sur des capacités réelles qui s'articuleront dans des ambitions réalistes et l'inflation de soi, basée sur des fausses représentations de soi exprimées par des ambitions grandioses. Les deux sont mutuellement exclusives. Le narcissisme n'est pas une expression d'amour de soi mais d'aliénation de soi.

Pour Reich (1960) le narcissisme est normal et régularise l'estime de soi. Un moi mature est capable d'évaluer ses capacités et d'accepter ses limites. Le narcissisme pathologique se crée des moyens compensatoires pour appuyer une conception mégalomane de son soi. Ces individus ont un moi défectueux et un idéal du moi exigeant. Ils ont tendance à gonfler l'image qu'ils ont d'eux-mêmes grâce à des « *compensatory narcissistic self-inflation* » et omettent de vérifier leurs aspirations dans la réalité. Ces aspirations peuvent être comprises dans le sens d'ambitions.

Au cours de son développement, l'enfant peut subir des « blessures narcissiques » pouvant provoquer chez lui des sentiments de « *helplessness* », d'impuissance, d'anxiété et de rage. Pour maintenir l'intégrité de son moi, il retire son investissement libidinal des objets blessants. Le narcissique oscille entre des sentiments de grandeur et des sentiments d'auto-dévalorisation et de découragement, reflets d'une estime de soi instable. Dans l'espoir de remédier à cette fragilité, le narcissique aura recours à l'identification magique, la fusion et l'idéalisation. Mais ses unions avec un objet idéalisé seront menacées par ses explosions de rage envieuse et d'agressivité menant alors au mépris de soi et des autres et à la honte. Pour Reich (1960), la vulnérabilité de l'estime de soi est un aspect fondamental de l'être humain tandis que les sentiments de grandeur et de mégalomanie (qui a le sens d'ambition excessive) du narcissique sont plutôt défensifs.

Tartakoff (1966) décrit une problématique semblable et met l'accent plus particulièrement sur la réalisation d'ap comme symptôme de difficultés psychiques. Pour lui, une admirable réussite sociale peut cacher un « complexe du prix Nobel » causé par des troubles narcissiques. Ces symptômes peuvent être facilement ignorés, même en psychanalyse, car ils

se conforment aux attentes de la culture d'aujourd'hui axée sur la performance souvent acharnée.

Ces personnalités, apparemment bien ajustées et saines, sont souvent très productives et ambitieuses. Elles reçoivent beaucoup de gratifications sociales, mais lorsque ces appréciations s'arrêtent, ces personnes réagissent avec rage, dépression et angoisse. Elles ont de la difficulté à garder des relations mutuellement enrichissantes et à vivre la compétition. Tartakoff (1966) a découvert chez ces individus deux fantasmes prédominants : 1) le fantasme actif d'être puissant et omnipotent et 2) l'autre plus passif, d'être spécial et reconnu comme étant exceptionnellement talentueux, intelligent, etc. Tartakoff (1966) relie leurs troubles aux relations mère-enfant plutôt qu'au père. Leurs difficultés passent souvent inaperçues car notre société confirme et promeut des attitudes narcissiques, l'activité et le succès.

Joffe et Sandler (1967) protestent eux aussi contre la notion économique de l'estime de soi de Freud (1914), qui affirme que celle-ci s'accroît avec l'investissement libidinal dans le soi et décroît avec l'investissement libidinal dans l'objet. Comme Horney (1939), ces auteurs concluent que leurs observations cliniques ne confirment pas ces idées. Au contraire, les individus avec une estime de soi élevée sont capables d'investir davantage en autrui. Tandis que ceux qui ont une pauvre estime de soi sont plus aptes à se concentrer sur eux-mêmes.

Joffe et Sandler proposent de ne plus définir le narcissisme comme un investissement libidinal dans le soi mais plutôt de concevoir le narcissisme comme un « *ideal state* », un état idéal de bien-être, c'est-à-dire un état harmonieux qui intègre toutes les fonctions biologiques, toutes les structures mentales et l'estime de soi. Les caractéristiques des troubles narcissiques sont pour eux un état latent de douleur que le moi doit toujours assumer ainsi que les défenses et adaptations qui en résultent.

En effet, lorsque le narcissisme est compris comme un investissement libidinal dans le moi au prix de l'objet, il a une connotation négative et est associé à l'égoïsme. Toutefois lorsqu'il est compris dans un contexte « fonctionnel », le narcissisme est perçu comme étant au service du soi. Ici il n'exclut pas mais promeut la capacité d'aimer et de manifester l'empathie pour autrui (Joffe et Sandler, 1967). Stolorow (1975) offre cette définition d'un « narcissisme fonctionnel » :

Mental activity is narcissistic to the degree that its function is to maintain the structural cohesion, temporal stability, and positive affective coloring of the self representation. (p. 198)

L'activité mentale de nature narcissique « fonctionnelle » a pour but de maintenir la cohésion et la stabilité de l'appareil psychique et de maintenir un égard positif des représentations du soi. Et dans ce contexte le soi aurait des ambitions qui lui permettraient de réaliser des projets, dont la pratique d'une profession. Elles seraient le fruit de cette activité psychique constructive tout en la nourrissant en retour.

Ce narcissisme est créé dès les premiers échanges mère-enfant. C'est en effet lors de ces échanges que la scène est mise pour l'éclosion des ambitions (Jacobson, 1964). Il faut maintenant approcher la loupe sur cette dynamique au travers de Winnicott et Mahler. Ces auteurs construisent leur théorie particulièrement autour du couple mère-enfant. Winnicott aidera à comprendre comment un individu en manque de mère « *good-enough* » (assez bonne) aura un « *false-self* » (faux-soi) et réalisera des ambitions dénudées de plaisir et créativité. La « capacité d'être seul » influencera positivement le jeu de l'enfant puis le travail chez l'adulte. Mahler dévoilera à quel point le mouvement de séparation avec la mère est primordial pour le développement psychique de l'être. Ces pensées ont influencé maints auteurs psychanalytiques par la suite.

Winnicott renonce à la théorie de la libido pour comprendre le narcissisme et la naissance du soi. Ce qui importe pour lui est l'unité : soins maternels et bébé. La qualité de la relation de ce couple permettra au soi de jaillir progressivement, avec un sentiment d'être vivant, de personnalisation et d'intégration. Et comme l'avait déjà proposé Horney (1939), lorsque l'environnement est problématique, un « *false-self* » (faux-soi) se développera par rapport à un « *true-self* » (vrai-soi). Winnicott inclut plusieurs concepts kleinien mais refuse d'associer la haine et l'agressivité à la pulsion de mort.

Winnicott (1960) décrit le « *true-self* » comme étant un soi enthousiaste et confortable, s'épanouissant au cours du développement de l'être humain. Il décrit le « *false-self* » comme la conséquence d'une mère qui n'est pas « *good-enough* » (assez bonne) pour pouvoir reconnaître et contenir les fantasmes d'omnipotence de l'enfant avec ses premières relations-objets. Cette mère ne donne pas de place à l'expression de l'enfant et ne comprend pas ses

besoins ; au contraire, elle impose sa façon de faire. L'enfant apprend ainsi à se conformer à elle et à développer un « *false-self* ».

Winnicott (1960) souligne que différents degrés de « *false-self* » sont construits dans l'espoir de garder des aspects du « *true-self* » cachés pendant que l'enfant se soumet à l'environnement. Dans ce sens, le faux protège l'individu contre l'exploitation de son vrai moi, sa possible perte totale et son annihilation. L'auteur explique que le soi se développe grâce au « *holding environment* » et tout particulièrement le « *holding* » de la mère. Ce sont ses capacités de pouvoir contenir, tolérer et identifier les sentiments de l'enfant qui permettront au soi du jeune de s'épanouir et non la satisfaction pulsionnelle. La personne au « *false-self* » peut facilement se cacher derrière des comportements sociaux très adéquats et des prouesses intellectuelles admirables. Cependant elle manquera de créativité, de plaisir à faire ses activités et de capacité de jouir de relations intimes.

Les critères de créativité, de plaisir et d'espace psychique pour les relations d'objet peuvent donc permettre de distinguer l'ambition épanouissante.

Winnicott, en 1958, explique que, dans un bon « *holding environment* », l'enfant apprend peu à peu à être seul en présence de l'autre, grâce au processus d'introjection de la mère. Cette capacité d'être seul est « l'un des signes les plus importants de la maturité du développement affectif » (p. 205). Celle-ci est progressivement acquise et lui permet de fortifier son moi. Elle n'est pas une solution défensive mais elle libère le moi d'un assujettissement contraignant à la mère et dépend de la présence de bons objets dans la réalité psychique de l'enfant. Selon Winnicott (1951), l'enfant choisit un objet qui symboliserait l'union mère-enfant. Le jeune utilisera cet « objet transitionnel » pour apprendre à être seul et à jouer dans cet espace « transitionnel » loin de la mère. Pour l'auteur (1975), le jeu et la capacité de jouer sont des dimensions essentielles du développement humain. Le jeu est un lieu de repos où le sujet n'a pas à se positionner face à la réalité extérieure et à la différencier de sa réalité intérieure. Dans cet espace, il peut jouer et apprendre à créer et ces capacités peuvent se développer pendant toute la vie.

C'est seulement en jouant, écrit Winnicott (1975), que l'enfant ou l'adulte est capable d'être créatif et d'utiliser sa personnalité tout entière.

Et c'est seulement en étant créatif que l'individu découvre son soi. Si cette découverte conduit à trouver un moyen pour exister soi-même, pour se relier aux objets en tant que soi-même et pour avoir en soi un endroit pour se réfugier afin de se détendre, on comprend comment l'individu au soi intégré soit pris dans la tension créatrice de ces deux mouvements. [...] Ceux-ci sont bloqués et dénaturés lorsqu'ils sont l'apanage respectif du « *faux-self* » et du « *vrai-self* » pathologiquement clivés. Intégrés dans la dynamique d'une même activité, ils sont au contraire source de vie, comme chez l'artiste qui a le besoin urgent de communiquer et le besoin urgent de ne pas être trouvé. Se cacher est un plaisir, nous dit l'auteur, mais ne pas être trouvé est une catastrophe. (p. 158)

Winnicott (1963) souligne que tout « *self* » sain a un aspect de soi silencieux qui ne communique pas avec autrui mais avec soi-même de façon personnelle et privée. Cet aspect est inaccessible au principe de la réalité et sa communication diffère de l'explicite qui est source de plaisir. Le compromis entre les deux se trouve dans la vie culturelle.

Le soi de Winnicott est cette capacité de l'individu d'être en relation vivante avec la réalité extérieure, mais cette relation avec la réalité n'est jamais donnée une fois pour toutes et risque d'être problématique, elle n'est donc vivante qu'à condition d'être créatrice.

Mahler (1975) et ses collègues ont fait de nombreuses observations de relations mères-enfants et mères-nourrissons. Elle a ainsi essayé de démontrer comment, sous la pression de la poussée innée vers l'individuation, c'est-à-dire la séparation psychique de la mère, une identité stable de base, un « *core-identity* », peut être bâtie à partir de représentations de soi, « *self-representations* ». Cette phase de séparation de la mère, que Mahler intitule « *separation-individuation* », est divisée en quatre sous-phases (débutant à l'âge de 5 mois) :

- 1) « *Hatching* » : La différenciation avec la mère s'installe grâce à son encouragement indispensable, le bébé sort graduellement d'une unité omnipotente, symbiotique, pour se différencier du corps de la mère et devenir alerte au monde qui l'entoure.
- 2) « *Practicing* » : l'enfant s'aventure à explorer le monde tout en se gardant ancré à la mère, en vérifiant si elle est toujours présente.
- 3) « *Rapprochement* » : l'enfant sent le besoin de communiquer ses aventures à sa mère et languit d'être de nouveau avec elle. Cette phase anticipe les conflits œdipiens.

Selon Mahler, ces trois phases permettent l'établissement des frontières du soi et l'édification du « *core identity* ».

« *Consolidation of individuality* » : pour Mahler (1975) cette phase représente le début de la permanence d'objet émotionnel. Cette sous-phase conduit l'enfant à se former des représentations de soi et d'objets différenciées, stables, permanentes et libidinalement investies. Ces représentations de soi garantissent désormais la conscience d'être une identité séparée et individuelle avec le début même d'une conscience d'identité sexuelle.

La qualité de la relation mère-enfant est à la base du narcissisme et les événements autour de la séparation avec la mère jouent un rôle décisif dans la vie psychique de l'individu. Cet élan vital de l'éloignement de la mère vers le monde extérieur semble être le lieu par excellence de la formation du « je » et de ses désirs de prendre une place active et participante dans un univers éloigné de celui du maternel. Deux grandes écoles de pensée influencent aujourd'hui la clinique des troubles narcissiques : celle de « la psychologie du soi », de Kohut et celle de Kernberg inspirée de « la psychologie du moi » de Hartman. Les deux préconisent une approche bien différente dans le traitement psychanalytique des troubles de personnalités narcissiques : Kohut met l'accent sur l'empathie et Kernberg sur la confrontation. Ils proposent aussi des idées intéressantes mais différentes sur le développement sain du narcissisme. Kohut porte attention au développement de l'ambition en général tandis que Kernberg s'arrête surtout sur l'ambition dans un contexte de « narcissisme pathologique ».

Kohut (1977 et 1978), comme Grünberger (1993), a une vision beaucoup plus positive du narcissisme. Il ne le perçoit pas comme un élément psychique pathologique mais sain, qui peut conduire l'individu vers l'amour de l'objet et vers des formes de narcissisme plus évoluées telles que la créativité, l'empathie et la sagesse. Il reproche à la psychanalyse traditionnelle de mettre l'accent sur les conflits névrotiques et de négliger les troubles narcissiques dus à une déficience dans la structure du soi (Cooper, 1981). Et en réaction à l'école de l'« *ego-psychology* » (psychologie du moi), il crée celle de la « *self-psychology* » (la psychologie du soi) et étudie l'expérience subjective du soi. Selon lui, une trop grande attention est portée sur la relation d'objet et il propose l'existence d'un développement indépendant qui mènerait à un narcissisme sain. Pour cet auteur, l'objet n'est important que dans la mesure où il participe aux plaisirs narcissiques de l'enfant et les confirme.

Kohut (1977 et 1978) propose un soi bipolaire, composé d'un pôle qui tend vers l'exhibitionnisme et l'ambition et un pôle qui tend vers l'idéalisation du parent et du soi. Il

base ses pensées sur deux types de transfert : le « *mirroring transference* » (le transfert en miroir) et le « *idealizing transference* » (le transfert idéalisant). Le transfert en miroir reflète le besoin primitif de l'individu d'avoir ses aspirations grandioses reconnues et approuvées. Si au cours du développement infantile ces besoins sont satisfaits, il en résultera la construction d'un « *grandiose self* » (soi grandiose) normal. Le transfert idéalisant amène l'enfant à attribuer aux figures parentales des capacités idéalisées de pouvoir et d'omniscience auxquelles il pourra s'identifier et prêter des forces.

Selon Kohut, le narcissisme comme le moi tend vers ces deux pôles. Le pôle exhibitionniste et ambitieux est le moteur des ambitions, des réalisations et des efforts et le pôle idéalisant entraîne l'individu à se créer des valeurs et des buts. Ces aspects du soi précèdent et déterminent le pulsionnel. Si le soi ne se développe pas de façon cohésive, il en résultera des comportements pathologiques de nature sexuelle et agressive.

Pour Kohut les « *self-objects* » sont des objets du milieu de l'enfant qu'il ne perçoit pas encore comme différents de lui mais comme étant des aspects de son moi. Plus tard, ils seront reconnus comme autonomes et sources de gratification si le soi se reconnaît comme étant apte à se procurer sa propre satisfaction. Pour bâtir un narcissisme sain, l'enfant a besoin d'une mère capable d'empathie face à ses besoins d'admiration et d'idéalisation. L'« *empathic failure* », c'est-à-dire le manque d'empathie maternelle nuira à l'évolution psychique du jeune et le fixera à un niveau primitif de désir de grandeur et d'idéalisation. Il sera habité par une rage défensive et une sexualité perturbée et sa créativité et joie de vivre auront de la difficulté à jaillir (Cooper, 1981).

Plus tard, Kohut et Wolf (1978) affirment que le « *firm self* », le soi en santé, est le résultat d'une interaction optimale entre l'enfant et ses « *self-objects* ». Le soi est maintenant composé de trois éléments : 1) un pôle duquel se dégagent des désirs ardents de pouvoir et de succès ; 2) un pôle qui cultive des buts idéalisés et 3) une région intermédiaire où les talents et capacités de base sont activés par la tension entre ambitions et idéaux.

Kohut et Wolf (1978) distinguent deux types de psychopathologie narcissique : le « *over-stimulated-self* », le « soi sur-stimulé », et le « *over-burdened-self* » le « soi surchargé ». Le premier est le résultat d'une stimulation inappropriée ou excessive des pôles du soi naissant de l'enfant par les « *self-objects* ». Si le pôle de l'ambition est sur-stimulé, le succès donnera

peu de plaisir. La créativité de ces personnes est souvent perturbée par des ambitions attachées à des fantasmes grandioses et non modifiées qui leur font peur. De plus, ils ont la crainte d'être détruits par leurs propres créations et productions. Si le pôle de l'idéalisation a été sur-stimulé, l'individu aura le désir persistant de s'unir avec un objet idéalisé, tout en craignant sa destruction par cette union. Tout enthousiasme face à la réussite est ainsi perdu.

Dans le cas du « *over-burdened-self* », les individus ont vécu le traumatisme supplémentaire du manque d'un lien affectif avec le « *self-object* ». Leur « *self-soothing capacity* » fera défaut et ils auront de la difficulté à se reconforter et se protéger contre des émotions et des angoisses trop envahissantes.

Kohut (1966) crée un lien direct entre l'ambition et un narcissisme sain. Il distingue le moi-idéal de l'idéal du moi. Le « *narcissistic-self* » ou moi-idéal est combiné aux pulsions et vient « d'en bas », tandis que l'idéal du moi est associé au contrôle des pulsions et vient « d'en haut ». Autrement dit : l'homme est dirigé par ses idéaux et poussé par ses ambitions. Il admire ses parents idéalisés et veut devenir comme eux et être reconnu et admiré comme eux. L'idéal du moi est plus accessible à la conscience que le moi-idéal mais se sont surtout nos ambitions et nos idéaux qui sont accessibles à la conscience. Nos ambitions sont souvent déguisées sous forme d'idéaux et ce n'est que par des moments chanceux de notre vie que les deux coïncident.

Kohut explique que nos idéaux sont nos leaders internes : nous les aimons et nous les désirons ardemment. L'incapacité d'atteindre nos idéaux ne causera pas tellement une blessure narcissique mais provoquera plutôt une émotion douloureuse et languissante. Tandis que nos ambitions nous poussent et nous activent mais nous ne les aimons pas. Si nous n'arrivons pas à les réaliser, nous vivrons de la déception et de la honte.

Les ambitions sont des dérivés de fantasmes grandioses infantiles, dit-il. Dans des conditions optimales de développement, elles s'associent aux buts du moi pour donner accès à l'autonomie. Si, par contre, la mégalomanie du moi-idéal n'est pas suffisamment modérée parce qu'elle est amenée à être refoulée par des traumatismes à l'estime de soi, le moi adulte oscillera entre une surestimation du soi et un sentiment d'infériorité face à l'échec de ses ambitions. L'exhibitionnisme est la dimension narcissique de toutes les pulsions et devra être graduellement désérialisé chez l'enfant et canalisé vers des activités. Ce cheminement

évoluera grâce à des parents qui sauront être à la fois frustrants, aimables et aidants. Les fantasmes de grandeur et leur utilité constructive dépendront du degré de leur déssexualisation et de la façon dont ils seront intégrés aux buts réalistes du moi.

La créativité selon Kohut est une transformation narcissique : l'objet est investi de libido narcissique idéalisante et est inclus dans le contexte du soi. Les artistes sont des gens assoiffés d'admiration et vulnérables sur le plan narcissique. Leurs ambitions les aident à communiquer leurs créations.

L'ambition est un élan normal chez l'être humain, étroitement lié à ses idéaux. Il permet au moi d'avoir des objectifs qui lui donneront un plus grand accès à l'autonomie. Le degré de satisfaction résultant de la réalisation des ambitions dépendra de la santé du narcissisme de l'individu.

Depuis Kohut, l'école de la psychologie du soi a pris de l'ampleur et plusieurs auteurs ont fait évoluer ses théories. Par exemple, Lichtenberg (1989, 1992) s'est penché sur la notion du soi et de la « motivation » toujours dans le cadre de la pensée psychanalytique. Si l'ap permet au moi d'avoir des objectifs on pourrait penser que ces objectifs peuvent motiver une personne à la réaliser. Ainsi ces « systèmes motivationnels » proposés par Lichtenberg (1989, 1992) pourraient servir de toile de fond si on voulait comprendre davantage le rôle du soi et de la motivation dans l'apcf.

Contrairement à Kohut qui met l'accent sur le narcissisme sain, Kernberg (1970) le met sur le « narcissisme pathologique ». Les personnalités aux troubles narcissiques ont des difficultés avec leur estime de soi, leurs relations d'objet et réfèrent surtout à eux-mêmes lors de leurs contacts avec autrui. La projection de leur rage orale, exprimée en agressivité et en ressentiment, est le point central de leur pathologie. Dans leurs fantasmes, ces individus s'identifient avec l'image de leur propre soi idéalisé pour nier leur dépendance aux objets externes. Leur surmoi est primitif et agressif, leurs pulsions sont au stade anal. Il y a fusion entre le soi-idéal, l'objet idéal et l'image de soi.

Kernberg résume par ces phrases leur dynamique interne :

Je n'ai pas besoin de craindre d'être rejeté du fait que je ne correspondrais pas à l'idéal de moi-même, cet idéal de moi qui fait que je me sens bien quand je suis aimé par la personne idéale que cet idéal contient. En effet, pour moi, cette personne idéale, l'image idéale de cette personne et mon « soi » réel sont tout un, si bien que je n'ai besoin de personne, même pas de cette personne idéale dont je voudrais être aimée. (Kernberg, 1970, traduction de Duruz, 1985, p. 85)

Le déni de la dépendance à autrui est basé sur la peur d'envier celui dont on a besoin. Pour cet auteur, tout narcissisme, toute idéalisation et tout sentiment de grandeur sont pathologiques. Le narcissique ne souffre pas d'une représentation fragile de soi mais se bat contre toute relation d'objet et contre ses besoins de dépendance. Ce qui lui est inacceptable est refoulé ou dissocié et mène à la dévalorisation et au mépris des autres.

En se basant sur Tartakoff (1966), Kernberg (1976), décrit ces personnes comme pouvant être très fonctionnelles en surface et en contrôle de leurs pulsions. Mais, derrière leurs apparences suaves et leurs compétences parfois remarquables, réside une image de soi qui oscille entre un sentiment d'infériorité et un sentiment de grandeur relié à des fantasmes inconscients d'omnipotence.

Le degré et la qualité de leurs ambitions peuvent être le reflet symptomatique de leur pathologie narcissique.

Ils ont des degrés variables de combinaison d'ambition intense, des fantasmes grandioses, des sentiments d'infériorité et de dépendance excessive vis-à-vis des approbations extérieures ; ils souffrent de sentiments chroniques de vide et d'ennui, ils cherchent constamment à gratifier leurs aspirations à l'éclat, à la richesse, au pouvoir, à la beauté et ont des déficiences dans leur capacité d'aimer les autres et de se préoccuper d'eux. (Kernberg, 1976, p. 294)

Ils offrent peu de compréhension empathique et d'égard aux autres, ils souffrent d'une envie chronique dont ils se défendent, ils sont en général insatisfaits face à la vie et ont des attitudes d'exploitation. Dans ce cas, l'ambition peut être une compensation pour une image de soi fragile, mais cette ambition manquera de satisfaction et de créativité car derrière l'éclat se trouve le vide (Kernberg, 1970).

Kernberg (1976) s'inspire des propos surtout de Jacobson, pour décrire ce que pour lui est le « narcissisme normal ». Celui-ci reflète l'investissement libidinal du soi. Le soi constitue en réalité une structure qui intègre des composantes d'investissement libidinal et agressif ;

« autrement dit, l'intégration d'images de soi, bonnes et mauvaises, dans un concept de soi réaliste qui incorpore, sans les dissocier, les diverses représentations de soi qui le composent, est une condition nécessaire à l'investissement libidinal d'un soi normal. » (p. 272-273). Ainsi l'intégration de l'amour et de la haine devient-elle une condition préalable à la capacité d'amour normal. L'estime de soi se trouve accrue quand les besoins instinctuels de base sont satisfaits et que le soi est parvenu à négocier de façon satisfaisante ses besoins internes avec les exigences du milieu. Les représentations de soi originelles sont influencées par les images corporelles ainsi, la santé physique influence-t-elle fortement l'équilibre de l'investissement narcissique.

L'ambition chez Kernberg (1976) est indirectement comprise sous la forme de « but ou aspirations du moi », comme chez Jacobson (1964), auxquels il faut intégrer la notion de réalité. Selon l'auteur, les facteurs externes de réalité qui influencent la régularisation normale de l'estime de soi sont : la gratification libidinale due à des objets externes, la gratification des aspirations et des buts du moi par la réussite sociale, la gratification d'aspirations intellectuelles ou culturelles réalisée dans le milieu environnant. « Ces dernières comportent des éléments de valeur et reflètent les exigences du surmoi et du moi en même temps que les valeurs et les facteurs de la réalité. Elles reflètent l'importance que les systèmes de valeurs culturels, éthiques et esthétiques ont dans la régularisation de l'estime de soi, s'ajoutant aux systèmes psychosociaux et psychobiologiques déjà mentionnés. » (p. 278-279). Ainsi l'investissement narcissique sous forme de réalisation d'ambitions, quelles soient intellectuelles, culturelles ou autres, devient-il primordial pour la santé narcissique de l'individu et sa capacité d'aimer, et réciproquement. Car selon Kernberg (1976), quand il y a accroissement de l'investissement narcissique, il y a accroissement parallèle de la capacité d'aimer, de donner, de gratitude, d'altruisme, de sublimation et de créativité. Cet investissement narcissique décroît quand il y a des pertes de sources d'amour, l'incapacité de réaliser des buts du moi, des pressions du surmoi, l'incapacité à être à la hauteur des demandes de l'idéal du moi et lors de frustrations instinctuelles ou de maladie. L'individu normal selon Kernberg maintient un équilibre entre le soi-idéalisé, le surmoi et le moi.

Kernberg (1974), contrairement à Kohut, qui met l'accent sur l'empathie, souligne que le thérapeute doit rigoureusement confronter la colère, l'envie, le manque d'implication, la

dévalorisation et les besoins de dépendance de ses patients. Ainsi reproche-t-il à Kohut d'ignorer la rage de l'analysant et de gratifier ses besoins narcissiques. Mais les deux sont d'accord pour dire que ce qui est central au narcissisme, ce sont les fantasmes inconscients de grandeur, d'omnipotence et d'exhibitionnisme de la petite enfance non intégrés à la réalité (Morrison, 1986).

Bursten (1973) et Meissner (1986) se penchent davantage sur la personnalité narcissique. Ils la divisent en différents types et analysent indirectement leur effet sur les ambitions. Celles-ci s'expriment alors en trop ou pas assez.

Nous découvrirons aussi que la honte, cet affect sombre qui accompagne si souvent les troubles narcissiques, influence la nature des ambitions et leur réalisation. Würmser (1981) décrit ce sentiment comme étant « la compagne voilée du narcissisme ». Selon Morrison (1983), elle est la réaction émotive face aux idéaux inaccessibles, aux ambitions échouées, à un manque d'acceptation de soi, face à un soi dévalorisé par rapport à un idéal du moi ou un objet identificatoire grandiose. La honte motive l'individu à se cacher et est donc beaucoup moins accessible en thérapie que la culpabilité.

Bursten (1973) décrit le caractère narcissique comme étant celui qui cherche à réunir son « *self* », son soi, à un objet tout-puissant et nourrissant évoquant le temps de son état narcissique primaire. Celui-ci souffre d'une pauvre estime de soi causée par des blessures de la part d'une mère peu empathique et inadéquate. Dépendant de son type de personnalité narcissique, l'individu cherchera par différents moyens à se « réunir » avec l'objet, représentant maternel, dans l'espoir de réparer ses blessures et rétablir son estime de soi affaiblie.

Bursten (1973) distingue quatre types de personnalités narcissiques. Meissner (1986) plus tard, reprendra ces classifications en mettant l'accent tout particulièrement sur la honte et l'humiliation. Ces émotions troublantes accompagnent une pauvre estime de soi et poussent les individus à réparer leur narcissisme par différents moyens.

1) La « *craving personality* » (personnalité au désir insatiable) (Bursten, 1973) se réunit avec autrui en criant : « J'ai faim ! » et cherche dans l'autre le support et l'appui qu'elle est incapable de se donner. Elle est aussi charmante que la « phallique-narcissique » (décrits ici plus bas) et cherche à mettre autrui dans une position de donneur dans l'espoir qu'il remplisse

son énorme manque (Meissner, 1986). Elle est à la recherche d'un objet idéalisé qui peut tout réparer à sa place. Elle a peu d'ambition propre et espère jouir du succès du conjoint comme s'il était le sien. L'objet est choisi comme extension narcissique du soi.

2) La « *paranoid personality* » (personnalité paranoïde) (Bursten, 1973) est hypersensible, suspicieuse et jalouse. Elle se trouve importante et veut être considérée comme spéciale mais elle a honte de ses besoins et s'éloigne. Elle se répare en blâmant les autres pour ce qu'elle ne peut accepter d'elle-même.

3) La « *manipulative personality* » (personnalité manipulatrice) (Bursten, 1973) cherche à manipuler l'autre pour qu'il agisse à sa manière et si elle réussit, elle en est très fière. Elle maintient une belle image en cachant son agressivité mais en réalité elle est en compétition avec ses victimes et veut se prouver supérieure en dévalorisant les autres. Cette personnalité craint d'être manipulée et réagit donc en manipulant les autres pour réparer son narcissisme (Meissner, 1986). Honteuse de l'image négative qu'elle a d'elle-même, elle la projette sur les autres. Dans ce cas, l'objet n'est pas idéalisé mais dévalorisé et utilisé pour qu'elle puisse atteindre ses buts narcissiques. Ces personnalités troubles incluent certains psychopathes et les antisociaux.

4) La « *phallic-narcissistic personality* » (personnalité phallique narcissique) (Bursten, 1973) est charmante mais arrogante et a tendance à se montrer, à s'exhiber et à se prouver puissante. Mais au fond, cet individu s'est identifié à un père faible et est rempli de honte. Ainsi il se sent toujours obligé de se prouver fort et différent. Il vit dans la crainte d'être « castré » comme son père et pour se rassurer du contraire, il devient très performant, en quête d'admiration et agit souvent de façon « contre-dépendante » et « contre-phobique » (Meissner, 1986). Le phallique narcissique a le soi le plus grandiose et est donc celui qui est le plus compétitif et ambitieux, il agit de façon opposée du « *craving* » qui est le plus passif, s'attendant à être célèbre sans effort. Les objets idéalisés lui servent de modèles à imiter pour que lui-même puisse être prestigieux comme eux.

Tout comme Kernberg, Meissner (1986) s'inspire de Tartakoff (1966) pour qualifier ce type de personnalité, apparemment bien ajustée et saine, comme ayant le « complexe du Prix Nobel ».

Bursten (1973) et Meissner (1986) concluent que les mécanismes de réparation de chacun de ces types de caractères narcissiques ont pour but de se débarrasser de la honte causée par une pauvre estime de soi. À la base, ces individus recherchent une réunion avec l'objet omnipotent mais leur honte leur donne le sentiment d'être inacceptables à ses yeux. Ainsi sont-ils peu disponibles aux relations intimes car ils sont toujours à la poursuite d'activités réparatrices, dont la réalisation d'ambitions, dans l'espoir qu'un jour ils seront à la hauteur.

Ainsi une pauvre estime de soi et la honte qui s'y rattache peuvent déterminer la qualité et le degré d'ambition d'un individu.

Pour Morrison (1983), la dépression et la rage narcissique sont des effets secondaires à la honte et à l'humiliation face aux idéaux et ambitions non atteints. Chaque échec ramène ces individus aux premières blessures narcissiques de leur enfance et à leur pauvre estime de soi. Ces blessures sont causées par des parents qui ont mal répondu aux tendances exhibitionnistes et aux idéalizations de leur jeune. Le résultat est un enfant laissé trop souvent à lui-même, au soi mal nourri et peu cohésif. La pathologie du soi des parents entraînera la pathologie du soi de l'enfant. Celui-ci essaiera de compenser défensivement ses blessures par des fantasmes de grandeur, des ambitions peu réalisables et des idéaux instables. Et puisque ces désirs respecteront peu ses capacités et limites, cet individu souffrira d'un sentiment d'échec répétitif, de honte, puis de dépression, même si extérieurement il a du succès. Et dans la même veine, Miller (1979) affirme que, derrière la grandeur du narcissique, se trouve une dépression qui lui sera accessible lorsqu'il se trouvera dans l'incapacité de réaliser ses fantasmes et ambitions grandioses, le laissant avec un sentiment de vide et de désespoir.

Kohut (1977) baptise l'homme d'hier troublé par ses pulsions et pris par la crainte de castration et par la culpabilité : « *Guilty Man* », l'homme coupable ; et il baptise l'homme d'aujourd'hui, au soi fragmenté, déprimé et honteux : « *Tragic Man* », l'homme tragique. « *Guilty Man* » a comme but la satisfaction de ses pulsions tandis que « *Tragic Man* » a comme but la réalisation de soi. Ainsi la réalisation d'ap serait-elle le propre de cet « homme tragique » ? Pourtant bien des femmes de carrière souffrent autant de culpabilité face à leur réussite que de honte face à des attentes auxquelles elles ont l'impression de ne pas satisfaire.

1.2.1.6 La psychiatrie et l'ap

La classification des troubles de personnalité narcissique a fait son chemin en dehors de la psychanalyse et dans la psychiatrie. Cooper (1981) attire notre attention sur le fait que le DSM (*Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*), ce manuel de référence pour diagnostic psychiatrique, offre la description d'un seul type de caractère narcissique et omet d'y inclure des troubles qui tournent autour de fantasmes de grandeur non pas conscients mais inconscients. Ces personnes sont timides, se sentent incompetentes, elles ont peur de la compétition et de se montrer. Il est probable que dans ce cas, ces désirs grandioses inconscients stimulent des ambitions tellement exigeantes et difficilement réalisables que ces personnes ou bien restent paralysées devant de telles aspirations et semblent manquer d'ambition ou bien essaient de les réaliser, mais aboutissent alors à des échecs répétitifs, confirmant leur image de soi d'incompétence.

Notons aussi que le DSM-III et le DSM-III-R utilisent comme un des éléments descripteurs de ces personnalités, « l'ambition ». Ainsi y est-il écrit que chez ces personnes les fantaisies grandioses se substituent souvent à une activité réaliste mais que lorsque leurs objectifs sont véritablement visés, c'est souvent d'une manière « forcée », dénuée de plaisir et avec une ambition qui ne peut être satisfaite.

Ce thème a été constaté chez les auteurs ci-dessus : les blessures narcissiques en enfance provoquent des carences narcissiques, c'est-à-dire une pauvre estime de soi, un sentiment de honte, etc. Ces troubles s'expriment en trop ou pas assez d'ambitions et leurs réalisations sont souvent peu satisfaisantes malgré le succès et même la gloire qui peuvent les accompagner. Le but profond de ces ambitions est la réparation narcissique, mais cette réparation se base souvent sur des fantasmes primitifs grandioses dont la réalisation leur est inaccessible.

1.2.1.7 La mère, le narcissisme et l'ap

Le thème de la relation mère-enfant revient comme un refrain chez tous ces auteurs qui ont réfléchi sur le narcissisme. Cooper (1981), a cherché à résumer les caractéristiques maternelles nécessaires pour le développement d'un soi sain.

Lors de circonstances optimales, c'est-à-dire quand tous les besoins du bébé sont satisfaits assez rapidement sans qu'il ait besoin de manifester un effort particulier, le nourrisson jouira d'un vague sentiment d'omnipotence, d'autarcie, de parfaite union avec sa mère et l'environnement ainsi qu'un fantasme de bonheur total et de toute-puissance (Cooper, 1981). Mais en vieillissant psychologiquement et physiquement, les besoins de l'enfant deviennent de plus en plus complexes et il prend de plus en plus conscience de sa dépendance aux soins et à l'aide maternelle. Il en résulte une crise à la phase de « rapprochement » (Mahler, 1975), durant laquelle l'enfant cherche à la fois à établir son autonomie et à rétablir les liens gratifiants avec sa mère. L'enfant vit à ce moment beaucoup de frustration, d'ambivalence et d'anxiété. Les réactions à cette étape formeront les caractéristiques narcissiques futures de l'individu (Cooper, 1981). Les enfants capables de graduellement déléguer leur désir d'omnipotence à un parent qu'ils aiment, tout en gagnant un plus grand sentiment d'efficacité personnelle, développeront un soi stable et une joie de vivre. Tandis que les enfants qui réagissent avec une frustration croissante envers leur propre impuissance, ou qui ont une mère sur laquelle ils ne peuvent se fier, sont plus aptes à rester avec le sentiment d'être incapables de se satisfaire eux-mêmes.

Qu'est-ce qu'une « bonne » relation mère-enfant apte à aider le jeune à construire un sentiment de soi adéquat ? Cooper (1981) explique qu'il faut avant tout une compatibilité mère-enfant suffisamment gratifiante pour que la mère puisse apporter à l'enfant un « *holding environment* » (Winnicott, 1965). Dans cet environnement propice, l'enfant pourra ressentir un confort psychologique et physique plaisant et un va-et-vient entre ses fantasmes de toute-puissance et une perfection appropriée. Il pourra s'identifier à des images parentales idéalisées et recevra des approbations aimables au sujet de son corps, de son jeu et de ses succès. La « méchanceté » de l'enfant y serait accueillie avec gentillesse mais avec des limites, l'autonomie grandissante appropriée à son âge serait encouragée et elle y serait

accueillie avec empathie et compréhension. Mais dans la réalité, aucun de ces besoins n'est jamais entièrement satisfait, les frustrations, les blessures et leurs réparations font partie de tout développement normal humain. Toutefois, avec une mère « *good enough* » l'enfant aurait de bonnes chances de pouvoir se forger un « *true self* », un soi en santé et authentique.

Selon Modell (1975) et Rothstein (1979), il serait tout aussi important que la mère ne soit ni trop intrusive sur le plan affectif, ni trop contrôlante des élans d'autonomie de l'enfant, ni trop distante de l'enfant. Si la mère est trop envahissante, des difficultés à tolérer les émotions et l'intimité apparaîtront. Si la mère est trop contrôlante, une quête de perfection s'installera avec l'espoir que cette perfection permettra un jour l'union avec la mère, ainsi qu'une angoisse de séparation continuelle. Dans un contexte où un soi peut se développer de façon adéquate, les idéaux seront mis en perspective et les ambitions tiendront compte de la réalité afin que leurs réalisations puissent apporter satisfaction et plaisir.

1.2.1.8 Le père le narcissisme et l'ap

La plupart des auteurs décrits jusqu'à présent dans cette partie sur le narcissisme et l'apcf attribuent une grande importance à la mère mais peu examinent ici le rôle du père dans l'étude du narcissisme et particulièrement celle de l'ap. L'accent est avant tout porté sur le mouvement de séparation d'avec la mère, mais en contre partie ces psychanalystes explorent peu la relation père-enfant préoedipienne. Si le père représente le monde extérieur à la mère, on pourrait penser que ce couple père-enfant serait tout aussi important pour le développement d'un narcissisme « fonctionnel » et d'ap. Cette « absence » dans les théories consultés dans cette partie sur le narcissisme fait en sorte que le poids de la responsabilité de la santé psychique de l'enfant repose surtout sur la mère et laisse notre compréhension du développement de l'ap incomplète. Winnicott, Modell (1975), Rothstein (1979) ont bien décrit ce qu'il fallait à une mère pour qu'elle soit « suffisamment bonne » pour son enfant, par contre, ils n'ont pas offert une description théorique parallèle de ce qu'il faudrait pour qu'un père soit « suffisamment bon ». Nous verrons dans la prochaine partie sur la femme et l'apcf que d'autres auteurs tels que Benjamin et Faure Pragier se sont penchées sur la question. Leurs pensées serviront à approfondir le sujet.

1.2.1.9 La conclusion

Ce parcours sur le narcissisme et l'apcf a commencé par une révision de ce que Freud a exprimé sur l'ap puis sur le pulsionnel et par après le narcissisme en rapport avec l'ap. J'ai aussi examiné ce que les postfreudiens ont élaboré au sujet du narcissisme en rapport avec l'ap. Cette exploration a illustré que c'est dans le contexte des écrits psychanalytiques portant surtout sur le narcissisme que l'on peut lire sur l'ap en général et parfois plus spécifiquement sur celle de la femme.

Elle a aussi montré que les concepts freudiens sur le narcissisme primaire et secondaire et de l'économie libidinale ont évolué vers l'étude du moi, puis du soi autant dans son aspect sain que pathologique. Perçu dans un contexte libidinal, le narcissisme est jugé égoïste et malsain puisque l'investissement libidinal du sujet dans le moi, et donc ses ap, se ferait au prix de l'objet ; perçu dans un contexte « fonctionnel » Stolorow (1975), le narcissisme est traité comme étant au service du soi tout comme la réalisation de ses ambitions, ainsi n'excluant pas mais promouvant la relation d'objet.

La santé du soi dépend de l'estime de soi de l'individu et de l'écart entre l'image de son soi et son idéal du moi. Celui-ci est basé sur des fantasmes d'omnipotence développés à l'enfance. Avoir ces fantasmes de toute-puissance fait partie de l'évolution psychique normale de tout individu mais, dépendant des réactions des parents et de l'enfant, ces fantasmes seront plus ou moins intégrés à une image réaliste de soi et de la vie. Selon la nature de cette intégration, l'individu agira avec compétence et aura des ap guidées par des idéaux accessibles. S'il est motivé par des ambitions et idéaux inaccessibles, il restera insatisfait de ses succès et aura des difficultés avec ses relations intimes ou alors il sera sans ambitions propres, à la poursuite d'un objet idéalisé pour se réparer.

Ainsi la nature d'une ap dépend de la santé narcissique de son soi. Applegarth (1997) a proposé que les troubles de l'ambition tournent autour du « trop » ou du « pas assez » d'ambition. Les clarifications se trouvent dans la compréhension des troubles narcissiques. Ainsi les personnes souffrant de ce type de problématique peuvent avoir ou bien 1) un manque d'ambition propre ou bien 2) ce que j'intitule : une ambition « défensive » ou « trop d'ambition ».

Un manque d'ambition propre peut :

- être causé par un profond sentiment d'incompétence ;
- être souvent accompagné du désir de s'unir avec un objet idéalisé et de s'identifier à ses ambitions et succès pour réparer son propre narcissisme ;
- être accompagné d'une pauvre relation avec soi ;
- être lié à un idéal projeté sur autrui ;
- être retrouvé dans les types de personnalité « *craving* » (Bursten, 1973, et Meissner, 1986) ou « paranoïaque », etc.

Une ambition « défensive » ou « trop d'ambition »:

- a comme but la réparation narcissique du soi par une quête compulsive de gloire et de célébrité et ou/de vengeance (Horney, 1950) ;
- est liée à un soi qui se sent supérieur ou inférieur aux autres ;
- entraîne de pauvres relations avec autrui ;
- se trouve chez une personne dont les succès sont peu satisfaisants et plaisants ;
- est liée à un idéal se trouvant dans une image du « soi idéalisé » qui reste toujours inaccessible ;
- est retrouvée dans des personnalités aux troubles narcissiques telles que les « manipulatrices » ou les « phalliques narcissiques » (Burnsten, 1973 ; le DSM-III et DSM-III-R ; Kernberg, 1970 ; Meissner, 1986, Reich, 1960 ; Tartakoff, 1966 ; Kohut, 1978 ; Winnicott, 1965, etc.)

Mais qu'en est-il de l'ambition saine ? Selon Horney (1950), lorsque les conditions de son développement sont favorables, l'être humain investira ses forces dans la réalisation de ses « *intrinsic potentialities* », dans son potentiel propre à lui, peu importe où il sera. Pourront jaillir ainsi des ambitions qui serviront à l'épanouissement du « *real self* » du « vrai soi » de l'individu :

He will develop the unique alive forces of his real self: the clarity and depth of his own feelings, thoughts, wishes, interests; the ability to tap his own resources, the strength of his will power; the special capacities or gifts he may have; the faculty to express himself to others with his spontaneous feelings. All this will in time enable him to find his set of values and his aims in life. In short, he will grow, substantially [...] toward "self realization". And that is why I speak now and throughout this book of the "real self" as the central inner force common to all human beings and yet unique in each which is the deep source of growth. (p. 17)

De plus, l'ap permet de gagner un pouvoir sur sa vie, de satisfaire une soif de savoir et l'« *instinct to master* ». L'ap permet aussi de consolider une identité et plus spécifiquement une « *work identity* » (Levine, 1997), une identité au/de travail pouvant améliorer l'estime de soi dans un contexte personnel et social.

Malgré le plaisir que ses réalisations peuvent apporter à l'individu, elles ont en même temps une connotation péjorative. Selon Kohut (1966) nous sommes poussés par nos ambitions mais nous ne les aimons pas. L'ambition implique le désir de se dépasser et porte sur l'agrandissement du soi, du pouvoir, des connaissances, des capacités, du bien-être, etc., elle implique l'élargissement des « frontières du moi ». L'ambition est égocentrique et va dans le sens de l'autonomie tandis que notre culture judéo-chrétienne encourage plutôt l'altruisme et le sacrifice de soi. Elle met en opposition souvent l'investissement en soi ou en autrui.

De plus, l'ap entraîne un gain de pouvoir ce qui implique l'exercice d'autorité, la compétition, le rapport de force, l'agressivité, la rivalité, elle est associée aux changements et à ses deuils et en fin d'analyse à la bataille et à la mort. Ces caractéristiques « qui dénaturent le cœur » laissent peu de place aux qualités dites féminines et maternelles.

Tandis que l'idéal fait partie du monde du rêve et « nous l'aimons » note Kohut (1966) car il possède toutes les qualités souhaitables qui tendent vers une perfection esthétique, morale, intellectuelle pouvant donner entière satisfaction. Cette satisfaction rappelle la mère (Chasseguet-Smirgel, 1990 ; Grünberger, 1993). Mais derrière toute ambition repose une séparation avec la mère et un éloignement de cet idéal. Pour la réaliser, il faut lâcher la main maternelle et s'aventurer dans le monde loin d'elle. Est-ce pour cela que nous n'aimons pas nos ambitions pendant que dans l'univers de nos idéaux et de nos rêves notre relation avec la mère peut correspondre à nos souhaits ? Chaque femme réalisant ses ap susciterait-elle le fantasme d'un enfant abandonné, négligé par une mère qui n'est pas entièrement à sa

disposition, mais qui le laisse peut-être frustré car elle s'investit davantage dans la réalisation de ses propres désirs plutôt que ceux de son enfant ? À l'inverse, bien des femmes se sentent coupables lorsqu'elles investissent leurs propres aspirations professionnelles. Est-ce parce que, pour elles aussi, cela fait jaillir l'image d'abandon de l'enfant réel ou imaginé, rappel de sa propre enfance, et auquel elle s'identifie ?

Donc, si l'ap dans les meilleures circonstances est une aspiration conflictuelle et troublante pour tout individu, elle sera d'autant plus dérangeante pour la femme et pour ceux qui l'entourent.

1.2.2 Deuxième partie : La femme et l'ap

Introduction

Dans cette deuxième partie du « Volet II : Psychanalyse et apcf » de ce chapitre sur le « Contexte théorique », je vais poursuivre mon étude en parcourant les écrits psychanalytiques qui se penchent spécifiquement sur le sujet de la femme en rapport avec son ap.

En voulant répondre à ma question de recherche, inévitablement, mes réflexions sur ce qui dérange avec l'apcf me reconduisent à la différence des sexes. D'après Françoise Héritier (*Masculin/féminin*, 1996, Odile Jacob) cette différence est au cœur même de la pensée :

[...] l'observation de la différence des sexes [...] est au fondement de toute pensée, aussi bien traditionnelle que scientifique. [...] Il s'agit du butoir ultime de la pensée sur lequel se fonde une opposition conceptuelle essentielle : celle qui oppose l'identique au différent, un de ces *themata* archaïques que l'on retrouve dans toute pensée scientifique, ancienne comme moderne, et dans tous les systèmes de représentation. (Héritier, 1996, dans Guttieres-Green, 2003)

Freud se mit à la tâche d'essayer de comprendre cette différence et élaborer une théorie sur la psychosexualité humaine, complexe certes, mais qui dévoile malgré lui ses propres angoisses et préjugés, en tant qu'homme de son époque, face aux femmes et leur place dans la société (André, 1994, Assoun, 1995 ; Chasseguet-Smirgel, 1986 ; Cournut, 2001, Gay, 1989, Schafer, 1992, etc.). Ses propos ont pris avec le temps la forme d'un grand mythe stimulant une polémique et l'élaboration d'autres formes de compréhension du psychisme humain. Freud lui-même a utilisé la mythologie grecque, comme un rêve, pour élaborer ses propres pensées. Ainsi le récit d'un mythe est-il interprété et utilisé selon la culture de l'époque et les dynamiques psychiques du rêveur pour qu'il puisse à sa manière créer une nouvelle vision de la réalité autour et en lui.

À mon tour, je vais visiter ce lieu mythique freudien sur la femme. Le résumé de ses pensées sera ma porte d'entrée vers des écrits psychanalytiques plus récents et pertinents au sujet de la thèse. Mais d'abord, je vais placer Freud et la naissance de la psychanalyse dans un

contexte historique, *primo*, parce qu'ils sont le fruit d'une « Culture », et *secundo*, parce que la femme est le « symptôme de l'homme » et le « symptôme de la Culture » (Assoun, 1995). Après avoir parcouru les idées de Freud sur la psychosexualité féminine en lien avec l'apcf, j'examinerai celles des auteurs fidèles à Freud autant que celles des auteurs le contestant sur ce sujet. Par la suite je m'arrêterai sur l'apcf en lien avec les « troubles narcissiques », « ses désirs et vœux », « ses idéaux contradictoires » « la mère », « le père » et le « masculin/féminin ». Ceci, toujours dans l'espoir d'approfondir ma compréhension autant théorique que clinique de l'apcf et afin de pouvoir répondre à la question de recherche :

En quoi, au-delà des apparences, l'apcf dérange, et ce autant la femme elle-même que son entourage, et qu'est-ce qui l'attire et la satisfait dans la réalisation de son ap malgré les difficultés ?

La conclusion proposera quelques réponses.

1.2.2.1 La psychosexualité féminine et l'apcf

1.2.2.1.1 Les débuts

C'est vers la fin du XIX^e siècle, à une époque où les femmes revendiquèrent un peu plus fort la possibilité de réaliser leurs ap, que Sigmund Freud fonda la psychanalyse. Toutes les femmes de tous les pays doivent s'unir pour obtenir leurs droits était l'idée centrale qui émergea à cette époque malgré l'acharnement des hommes et l'opposition farouche de l'Église catholique. Pendant le XX^e siècle, les féministes militaient pour la paix et de meilleures conditions de vie, non seulement pour leurs consœurs et les enfants, mais pour tous les êtres humains, en se ralliant au socialisme. L'éducation et la réalisation d'ap représentent de plus en plus une façon de sortir de la pauvreté, d'améliorer sa situation sociale et d'acquiescer une autonomie.

La position de Freud face aux femmes ambitieuses est surtout négative mais, on le verra plus loin, plutôt contradictoire. On découvre peut-être l'essentiel de ses vues sur la question dans une lettre adressée à sa fiancée Martha Bernays.

Le 5 novembre 1883, Freud lui écrit qu'il cherche à « l'éclairer » sur le discours du grand féministe, philosophe et économiste anglais, John Stuart Mill (1806-1873), auteur du best seller *L'Émancipation des femmes*, qu'il a traduit lui-même de l'anglais à l'allemand (*Correspondances*, 1873-1939, p. 85-88). Ce texte suscita l'intérêt de sa chérie, exprimé dans une correspondance précédente adressée à son fiancé. Freud, en futur mari « conservateur », lui répond en essayant de la dissuader de ces « nouvelles » idées. On découvre que son amour pour sa jeune amie et son côté possessif le rendent méfiant face au mouvement « absurde » de l'émancipation de la femme. Selon Assoun (1995), cette missive contient déjà les idées de son texte *Malaise dans la civilisation* (1930). Un des rares écrits de Freud qui fait allusion à l'ambition et surtout au travail.

En s'adressant à sa Martha, qu'il appelle maintenant sa « douce petite Princesse », Freud (1883) rend hommage à Mill pour sa liberté d'esprit le rendant capable de se défaire des préjugés courants. Mill voyait dans l'autonomie économique des femmes, la preuve et le moyen de leur émancipation. Malgré son admiration, Freud n'est pas d'accord avec ses propos et suppose, en insistant, que Martha est certainement de son avis : « Nous sommes d'accord, je pense, toi et moi que la femme mariée ne peut gagner autant d'argent que son mari, car les travaux domestiques et les soins des enfants accaparent tout son temps pour qu'on lui impose, en plus, de travailler. ». Et déplore-t-il : « Devrais-je, par exemple, considérer ma douce et délicate chérie comme une **concurrente** (le gras est de moi) ». Il ajoute que parce qu'il l'aime, il fera tout pour la soustraire à cette « concurrence » et qu'il préfère plutôt lui garder « le domaine exclusif [de] la paisible activité de mon foyer ». Il envisage qu'une nouvelle éducation puisse étouffer ses qualités délicates et fasse en sorte qu'elle arrive à gagner sa vie comme les hommes. Mais, regrette-t-il, cela signifierait qu'il n'aurait plus ce qu'il y a de plus « précieux que notre monde ait à nous offrir », « notre idéal de la féminité ».

Freud (1883) reconnaît avec Mill que la société doit donner beaucoup plus de droits aux femmes, mais elle restera selon lui celle qui est adorée dans sa jeunesse et aimée avec l'âge. « C'est la nature qui décide de la destinée de la femme en lui donnant la beauté, la bonté et le charme. ». Sur ce point, un Freud amoureux déclare qu'il tient à sa « vieille façon de penser : j'ai la nostalgie de ma Martha telle qu'elle est et voudra rester. ». De nouveau il

insiste et souligne qu'il pense que tous deux sont du même avis. Ici Freud donne l'impression qu'il est inquiet que sa bien-aimée lui échappe si elle adhérerait aux opinions de Mill ou s'il advenait qu'une discorde éclate entre eux et qu'il a besoin de se rassurer. D'ailleurs la lettre commence avec un rappel de leur statut de « fiancés » qu'il craint perdre.

Ainsi se prépare ce théoricien à refuser de réduire la femme, seul, à son destin social et à préférer découvrir son inconscient dans « la clinique du désir » (Assoun, 1995). Plus tard en 1908, il déclarera que Mill a négligé de réaliser qu'une femme ne peut exercer une profession et élever des enfants (Assoun, 1995, p. 174). Et il ajoutera que les femmes sauf quelques exceptions ne gagnent rien au mouvement féministe moderne.

Il est intéressant de constater que les lettres de Martha ont été brûlées et que dans les siennes, Freud n'écrit pas ce que « veut » Martha. Nous ne savons pas si elle a exprimé ses désirs et qu'il les a ignorés, si elle est restée silencieuse à ce sujet, ou si elle a franchement été d'accord avec lui. Mais le ton d'expression du jeune Sigmund : « tu es d'accord avec moi », semble plutôt celui d'une injonction que celui d'une opinion partagée, puisque celle de Martha reste inconnue. Le lecteur apprend qu'elle a accepté sa proposition de mariage, mais rien de plus. On ne découvre pas ses désirs, on n'apprend pas si cette femme avait des ap propres, on ne sait pas ce que Martha même désirait. Ce volubile penseur se demandera plus tard : « que veut la femme ? » (Freud, 1925), il semble avoir négligé de lui poser la question...

On peut constater dès ces débuts que l'apcf trouble Freud. Ce grand amoureux aimerait garder sa femme pour lui, en « princesse », veillant sur son royaume. Mais si elle se mettait à travailler pour elle-même, elle risquerait de devenir une « concurrente » pour lui et il risquerait de perdre sa bien-aimée. Elle, de son côté, n'aurait plus son titre de noblesse et sa place de femme idéalisée auprès de lui. De plus, il pense que la charge serait trop lourde pour son épouse, car elle en aurait déjà assez sur les bras avec les responsabilités de la maison et de la famille. Freud (1883) ne considère, à aucun moment, que celles-ci pourraient être allégées ou partagées. Pour lui, ces tâches appartiennent à cette « féminité idéalisée », « trop précieuse » pour y changer quoi que ce soit.

L'histoire nous a montré que Martha a accepté de rester sa « douce princesse » et n'est pas devenue sa « concurrente » mais à quel prix ? Selon Gay (1989) c'est Freud qui en fut lésé en

fin de compte : il ne trouva pas dans sa conjointe une confidente, les pensées psychanalytiques de son mari la révoltèrent, et il dû se tourner vers Fliess pour trouver une écoute et un échange.

Peu après cette lettre, pendant que les femmes commençaient à avoir accès à la scolarisation et à la profession, que le féminisme s'affirmait tout doucement et que l'antisémitisme montait en Autriche, Sigmund Freud, ce grand ambitieux, publia ses premières réflexions psychanalytiques. Empêché de réaliser son ap comme chercheur scientifique parce qu'il était pauvre et juif, parce que les postes étaient rares (Perron, 1988) et parce que lui-même était pressé de marier Martha, il se tourna vers d'autres activités. Entre 1893 et 1895, en collaboration avec Breuer, il rédigea dans *Studies on Hysteria* son hypothèse révolutionnaire voulant expliquer la base de toute névrose, et plus particulièrement de l'hystérie, par un trouble majeur de la psychosexualité. Dans ce livre on retrouve aussi les détails au sujet du traitement de la fameuse Anna O. et de la découverte de la catharsis.

La part d'Anna O. dans cette découverte est grande. Cette intelligente jeune femme du nom de Bertha Pappenheim découvrit qu'elle pouvait être soulagée de ses symptômes hystériques « en en parlant », si quelqu'un voulait bien l'écouter et l'aider à y trouver un sens (Perron, 1988). Elle baptisa son traitement le « talking cure » que Breuer nomma catharsis. Freud, attentif au déroulement du traitement, transforma les idées en théories. Anna O. est devenue le cas fondateur de la psychanalyse (Gay, 1989). Ici, patiente, thérapeute et théoricien ont participé à sa création, tous reconnaissants pour la contribution de chacun.

Considering the importance that Freud would learn to attribute to the analyst's gift for listening, it is only fitting that a patient should contribute almost as much to the making of psychoanalytic theory as did her therapist, Breuer, or for that matter the theorist, Freud. Breuer rightly claimed a quarter century later that his treatment of Bertha Pappenheim contained « the germ cell of the whole of psychoanalysis. (Gay, 1989, p.64)

[...] When her father died [...] her array of symptoms became more alarming than before. Breuer visited her daily, at evening, while she was in a condition of self-induced hypnosis. She would tell stories, sad, at times charming, and, as she and Breuer discovered together, this talking out temporarily relieved her symptoms. Thus began an epoch-making collaboration between a gifted patient and her attentive physician : Anna O. described this procedure, felicitously, as her « talking cure », or, humorously, as « chimney sweeping ». It proved cathartic as it awakened important memories and disposed of powerful emotions she had been unable to recall, or express, when she was her normal self. When Breuer took Freud into this confidence

about Anna O., he did not neglect to tell him about this process of catharsis. (Gay, 1989, p. 65)

Les deux « spécialistes des nerfs » qualifièrent Bertha Pappenheim de brillante et en besoin de « nourriture intellectuelle ». À leur avis, cette faim, due à son milieu familial strict et conservateur la privant de stimulation intellectuelle, contribua à ses malaises :

She possessed a powerful intellect which would have been capable digesting solid mental pabulum and which stood in need of it—though without receiving it after she had left school. (p 21)

[...] This girl, who was bubbling over with intellectual vitality, led an extremely monotonous existence in her puritanically-minded family. She embellished her life in a manner which probably influenced her decisively in the direction of her illness by indulging in systematic day-dreaming, which she described as her « private theatre ». (p. 22)

Suite à ses thérapies, Anna O. prit du mieux et devint une femme avec des ambitions « professionnelles ». Elle se réalisa comme pionnière dans le domaine du travail social et comme une dirigeante féministe de succès. Elle créa la Fédération des femmes juives, organisation qui s'est battue pour l'émancipation de ses membres.

Cette « *talking cure* » n'aida pas seulement Bertha. La psychanalyse et les différentes formes de thérapies par la parole qui suivirent, probablement plus que n'importe quel phénomène, aidèrent les habitantes du « *Dark Continent* » à se sortir un peu plus de l'ombre.

Malgré ces contributions importantes, Freud, irrité par les féministes, affirma de plusieurs façons que la femme n'est pas l'égale de l'homme mais est inférieure à lui. À cette époque à Vienne (Gay, 1989), les féministes ont été dessinées et décrites dans les journaux de façon menaçante : agressives, dévorantes, envahissantes et sorcières et les hommes qui les appuyaient comme efféminés. En réalité, ces femmes étaient timides et osaient à peine demander certains droits (Gay, 1989).

Mais Freud, comme ses collègues antiféministes, avait peur de ces conquérantes qui symbolisaient tout ce qu'il y avait de terrifiant chez la femme (Gay, 1989) et tout ce qu'ils pouvaient perdre de cette « féminité » si précieuse. La femme était donc idéalisée dans la sphère domestique et dévalorisée dans la sphère publique victorienne. Et puisque le désir des femmes de réaliser leurs ap les amènent hors du foyer, ces élans dérangèrent non seulement la population masculine mais aussi la féminine, ainsi que toute une société basée sur un

certain ordre économique capitaliste. Ce *Zeitgeist* influença Freud et son attitude ambivalente face aux femmes (Gay, 1989).

Finalement, la culture comme le corps est aussi « destinée » et elle peut sculpter tout autant la pensée et créer des névroses que l'anatomie (Gay, 1989). Ainsi peut-on constater tout au long de ses textes, les interrogations de Freud (1923, 1924, 1925, 1931, 1933) sur ses propres pensées au sujet de la femme et sur l'origine du phénomène observé : est-il d'origine sociale, psychologique ou biologique, se demande-t-il ? Tout en soutenant jusqu'à la fin de sa vie une vision phallique de la sexualité et de la libido, Freud affirma souvent que ses idées sont des spéculations, et, qu'au fond, il connaît peu de choses au sujet des femmes, ne sachant pas vraiment ce qu'elles veulent. Et pendant qu'il idéalisa la relation mère-fils et l'épouse au foyer et qualifia la femme professionnellement active de névrosée et souffrant d'envie de pénis, Freud, dès 1910, et peu avant lui Adler, insista sur le fait que les femmes puissent suivre une formation et devenir membres de la communauté psychanalytique :

In 1910, when members of the Vienna Psychoanalytic Society were reviewing their bylaws, Isidor Sadger declared himself opposed to the admission of women, but Freud firmly disagreed ; he would « see it as a serious inconsistency if we were to exclude women on principal. ». (Gay, 1989, p. 503)

Cette inclusion profita à plus d'une femme qui avait l'ambition de devenir psychanalyste, la première étant Margarete Hilferding, élue membre, 12 contre 2, le 27 avril 1910 (Gay, 1989). Plusieurs de ces femmes devinrent des théoriciennes productives dont Horney et Klein. Mais celles que Freud encouragea et estima tout particulièrement étaient sa fille Anna et ses disciples Bonaparte, Deutsch, Lampl-de-Groot, Mack Brunswick et Riviere (Gay, 1989).

Étonnamment, certaines de ces intellectuelles déclarèrent l'apcf comme étant plus névrosée que Freud même le pensait. D'autres penseuses au contraire, considérèrent le manque d'apcf comme symptomatique.

Née Melanie Reize, la jeune Mélanie Klein avait l'ambition de faire carrière en médecine, mais les circonstances ne le lui permettaient pas (Perron, 1988). Tout comme Freud, et même si elle regrettera la non réalisation de sa première ambition toute sa vie, cette dame eut une grande carrière dans son domaine et su être innovatrice et créative. Elle remit en valeur le rôle de la mère par rapport à celui du père freudien et de cette importante pulsion qu'est l'envie et son inverse, la gratitude. De plus, de son nom dérivent des adjectifs

d'appartenance, exemple « kleinien », signe de reconnaissance plutôt rarissime pour une femme (Montreynaud, 1995).

De même, Horney est devenue une grande pionnière de la psychanalyse. Ses pensées sur la psychosexualité féminine et sa prise en considération de l'influence de la culture sur le psychisme humain ont stimulées maintes réflexions et écrits, notamment chez Freud. Horney, dès 1927, dénonce son idéologie patriarcale et est la première à dire non à sa théorie phallogocentrique et déterministe. La psychanalyse a été développée par des hommes qui comprennent mieux la psychologie masculine que celle des femmes.

Le sujet de l'apcf touche Horney personnellement. Soutenue par sa mère dans son désir de devenir médecin, elle réussit ses études dans le domaine (Sayers, 1991). À sa mort en 1911, Horney commence une psychanalyse et devient psychanalyste à Berlin en 1919 puis émigre aux Etats-Unis en 1932. Horney a souffert des contradictions entre son rôle d'épouse et de mère d'une part et sa carrière d'autre part. Ses conflits et angoisses l'amènent à réfléchir et à rédiger des articles précieux sur l'ambition.

D'autres protégées, tel que Deutsch, une des premières femme membre de la Société psychanalytique de Vienne (Sayers, 1991), et Bonaparte, pousseront les pensées de Freud à l'extrême tout en ignorant ses propres doutes. En négligeant le fait qu'elles-mêmes étaient très ambitieuses et axées sur la carrière, ces deux auteures critiquent sévèrement la femme professionnellement ambitieuse et la considèrent comme n'étant pas une « vraie » femme, mais souffrant d'un « complexe de masculinité ».

Il faut constater ici que dans le domaine de la psychanalyse, les réflexions portant sur l'apcf vont main dans la main avec les réflexions non seulement sur la psychosexualité féminine mais sur la sexualité de la femme. Il est temps d'explorer ces perspectives, premièrement du point de vue freudien, puis deuxièmement, du point de vue d'autres penseurs psychanalytiques.

1.2.2.1.2 Freud, la psychosexualité féminine et l'apcf

Dès les débuts de ses écrits sur la sexualité infantile, Freud (1905) affirme un monisme sexuel phallique pour les deux sexes. Il y reconnaît seul l'organe sexuel du mâle et décrit ainsi que le clitoris de la fille comme étant un pénis atrophié, de nature masculine autant que la masturbation qui l'accompagne. « Leur pulsion de savoir » pousse les enfants à vouloir comprendre d'où viennent les bébés et la différence des sexes. Mais cette recherche sera limitée par leur ignorance de l'existence du vagin et du sperme jusqu'à la puberté. Durant la même époque, les enfants remarqueront que les garçons ont un pénis et que les filles n'en ont pas. Les garçons interprètent ce manque comme étant une castration et redoutent la même éventualité pour eux-mêmes. Cette crainte stimulera chez les hommes un mépris durable des femmes car elles leur rappelleront toujours leur peur d'être castrés. Selon Freud (1905), les filles pensent aussi qu'elles sont châtrées et auront donc le désir d'être un garçon. Ainsi, le complexe de castration existe-t-il chez les deux sexes et de plus, l'envie du pénis chez la fille.

Pour Freud (1923), l'organisation sexuelle de l'enfant est pareille à celle de l'adulte en ce qu'il y a choix d'un objet et direction des pulsions vers cet objet. Mais celle de l'adulte est génitale tandis que celle de l'enfant est phallique. Freud explique tous les processus par rapport au phallus, tout en reconnaissant que le développement chez la fille lui est peu connu. Au stade phallique, le garçon pense que tout le monde a un pénis égal au sien, mais tôt ou tard, il découvre que les filles n'en ont pas avec la crainte qu'il pourrait subir le même sort. Le petit garçon pense que certaines femmes comme sa mère ont un pénis caché et que sont castrées celles qui ont la conscience coupable comme lui. Il renonce à cette idée quand il comprend que les femmes seules peuvent avoir des bébés. Le mépris des femmes et leur état de castration poussent certains hommes à devenir homosexuels. Le stade génital se développe durant la puberté lors de la prise de conscience du vagin. Pour Freud, « masculinité » va de pair avec sujet, activité, force et pénis, tandis que « féminité » avec objet, castration, faiblesse et passivité.

Freud en 1924 décrit le complexe d'Œdipe, contemporain de la phase phallique. Ici, le petit garçon aura tendance à jouer avec ses parties génitales mais on menacera de lui enlever ce qu'il a de plus précieux, son pénis, s'il poursuit ce comportement. Cette menace provient en

général de la part d'une femme explique Freud (1924). La mère, pour renforcer son autorité, annonce que ce sera le docteur ou le père qui exécutera la punition. Il risquera alors non seulement d'y perdre son sexe mais la main coupable. Cette masturbation serait stimulée par ses désirs incestueux et œdipiens pour sa mère. Et c'est ainsi que la menace s'associe au désir. Mais c'est en découvrant et en voyant l'organe génital féminin que la possibilité d'être châtré devient une peur réelle. Le jeune sera alors en conflit entre ses désirs libidinaux pour sa mère et ses intérêts narcissiques pour son pénis.

L'œdipe est une période de désillusions. La petite fille se perçoit comme la préférée du père jusqu'au jour où elle est chassée de son paradis illusoire par une déception. Le petit garçon perçoit sa mère comme étant sa possession jusqu'au jour où elle donnera son attention à un autre.

Freud (1924) ajoute aussi dans ce texte que le petit peut être menacé de castration non seulement pour la masturbation mais pour son incontinence urinaire. Ceux qui prennent soin de lui font comme si son énurésie était directement reliée à ses attouchements à son pénis et ils ont probablement raison, dit l'auteur ; la même excitation qui le pousserait à se masturber provoquerait son énurésie.

Dans ce même texte, Freud (1924), en s'adressant aux « féministes », déclare que « *anatomy is destiny* », le corps est destin et que tout n'est pas égal entre hommes et femmes. Chez la fille, le complexe de castration, éveillé par la vue du pénis, l'amène à se sentir inférieure et à vouloir compenser son manque par un pénis. Ce complexe ne l'éloigne pas de l'œdipe comme le garçon, au contraire, il l'amène vers son père pour tenter de remplacer le pénis manquant par un enfant de lui. Ce mouvement est le moteur du complexe d'œdipe féminin. Finalement, la fille se détourne lentement du père puisque son désir ne se réalise pas. Chez le garçon, le complexe de castration l'amène à introjecter l'autorité parentale sous forme de surmoi qui maintient l'interdiction de l'inceste. Chez la fille, à cause de l'absence de crainte de castration, puisqu'elle est déjà castrée et n'a rien à perdre, le surmoi se forme plus difficilement. Elle intériorise les interdits à travers l'éducation, l'intimidation et la crainte de ne plus être aimée.

Mais Freud (1924) conclut en notant que ses connaissances au sujet du développement de la fille sont insatisfaisantes, incomplètes et vagues.

En 1925, Freud avoue que sa compréhension de la sexualité infantile est « phallogcentrique » (expression conçue par Jones) et basée sur celle du garçon (Young-Bruehl, 1990). Ce modèle semblait convenir lors de ses analyses de jeunes femmes grandement attachées à leur père. Mais dit-il, il se peut que cela se passe autrement pour la fille. Dans ce texte, Freud se penche sur la période préœdipienne et découvre une fille bien attachée à son premier objet d'amour : sa mère. Mais l'envie du pénis reste l'axe principal de sa compréhension du sexe féminin (Young-Bruehl, 1990).

Durant la période préœdipienne, le garçon a une relation affectueuse avec son père qui ne représente pas encore un rival pour lui mais Freud ne qualifie pas celle de la fille avec son père. C'est la mère qui est le premier objet d'amour pour les enfants des deux sexes. Les garçons n'ont pas besoin de s'en séparer lors de l'œdipe tandis que c'est le cas pour les filles. Mais comment cela se passe-t-il, se demande Freud (1925) ?

Quand la fille réalise un jour que les garçons ont un organe supérieur à son petit clitoris à peine visible, elle est alors prise par « l'envie de pénis ». Chez le garçon, la réalisation de la différence sexuelle ne le troublera que si le manque de pénis de la fille est associé à sa crainte de castration. Cette réaction déterminera son attitude envers les femmes : il sera ou bien horrifié devant la créature mutilée, ou bien triomphant et méprisant envers elle.

La fille néanmoins restera avec l'idée qu'elle l'a vu, qu'elle n'en a pas et qu'elle en veut un. C'est ainsi que naît le « complexe de masculinité ». Le désir d'un pénis peut lui rester longtemps explique Freud et ce désir sera à la source de comportements fort particuliers : entre autres, elle peut nier qu'elle n'en a pas et peut se comporter comme si elle était un homme.

Selon Freud (1925), la réalisation de ce manque représente pour la femme une « blessure narcissique » et un « sentiment d'infériorité ». Il pense que la fille perçoit cette absence comme une punition jusqu'au jour où elle réalisera que toutes les femmes sont comme elle. Elle aura alors le même mépris pour ce « sexe inférieur » et désirera alors devenir un homme. L'« envie du pénis » peut continuer à exister sous forme de jalousie qui, selon Freud, est un sentiment typiquement féminin.

L'« envie du pénis » jouera aussi un rôle séparateur entre la fille et son amour pour sa mère en provoquant chez celle-là une colère pour l'avoir fait sans verge. De plus, elle se sentira

jalouse de l'attention que sa mère portera à ses autres enfants et profitera de la situation pour se détourner d'elle et aller vers son père. Sa mère sera alors perçue comme une rivale. Elle abandonnera par la suite la masturbation parce que déçue par « l'infériorité » de son clitoris. Pour Freud (1925), la masturbation est une activité virile et ses fantasmes sont associés à la mère. Freud déclare que toute activité clitoridienne doit être éliminée pour que la féminité puisse s'épanouir.

Le complexe d'œdipe est une formation secondaire pour la fille et primaire pour le garçon. La fille désire d'abord sa mère, puis un pénis et ensuite un enfant de son père. Ce désir n'est qu'un substitut pour le pénis manquant et l'attachement au père n'est qu'une conséquence de « l'envie du pénis ». Si la fille s'identifie au père, son « complexe de masculinité » peut revenir et même rester indéfiniment. Le complexe de castration termine l'œdipe pour le garçon et commence l'œdipe pour la fille. Il inhibe la masculinité chez la fille et encourage sa féminité.

Pour Freud, le surmoi chez la femme est faible, injuste et influençable. Il nous met en garde contre « les féministes » qui « sont anxieuses de nous faire admettre que les deux sexes sont complètement égaux quant à leur position et leur valeur. ». Mais, dit-il par la suite en réponse au dire de Deutsch, un être purement « féminin » ou « masculin » reste une construction théorique. À cause de nos tendances bisexuelles, chaque être humain possède des caractéristiques des deux sexes. Il conclut en affirmant que ses opinions ne sont basées que sur l'analyse de quelques cas et que leur validité reste à être prouvée.

En 1931, grâce à ses collègues féminines, Freud reconnaît que l'attachement précœdipien de la fille à sa mère est très important mais difficile à comprendre. Beaucoup de femmes ne changeront jamais l'objet de la mère pour celui du père dit-il. La fille peut avoir un « œdipe négatif » et rester attachée à elle en faisant du père un rival. Les complexes œdipiens positifs et négatifs sont à la base de la névrose. L'attachement maternel est le point de fixation de l'hystérie et de la paranoïa féminines. Pour l'auteur, la bisexualité est plus évidente chez la femme car sa sexualité est d'abord masculine à cause du clitoris « masculin » et puis à cause du vagin qui, selon lui, est un organe passif qui se laisse pénétrer. La « supériorité de l'homme » entraîne chez la femme trois solutions : ou bien de renoncer à sa sexualité, ou bien de revendiquer un pénis ou bien d'accepter sa féminité. La manière qu'elle résoudra son

complexe de castration, déterminera le caractère de la femme en tant que membre de la société.

En 1931, Freud se demande comment un être bisexuel devient une femme. Freud a tendance à faire du viril le synonyme d'actif et du féminin celui de passif. Toutefois, il rappelle tout au long de ses écrits, à ses lecteurs et à lui-même, que bien que ce clivage soit tentant, il reste insuffisant. Il faut aussi être prudent dit-il, car il n'est pas toujours facile de distinguer l'influence du psychosexuel de celle de la société. Par exemple, celle-ci impose aux femmes un comportement passif, le refoulement de leur agressivité et un certain masochisme.

Notons tout particulièrement que Freud (1931) décrit les petites filles comme étant moins agressives, comme ayant davantage besoin d'affection et donc comme étant plus dépendantes et obéissantes que les garçons de leur âge. Elles ont un meilleur contrôle sur leurs excréments urinaires et fécaux et sont donc plus faciles à mettre propres. Elles semblent en général plus intelligentes et vivantes, elles s'avancent davantage pour rencontrer le monde extérieur et leurs relations d'objets sont plus investies. On ne peut donc pas les considérer comme intellectuellement désavantagées, mais ces différences sexuelles ont peu de conséquences et peuvent être ignorées, banalise-t-il. Cette différence disparaît à la phase phallique et la petite fille est alors comme un petit homme.

La petite fille « bisexuelle » devient une femme à cause du changement de zones érogènes, c'est-à-dire du passage du clitoris au vagin et puis du changement d'objet maternel au paternel. Ici, Freud (1931) souligne de nouveau l'attachement préœdipien à la mère et son importance dans la vie psychique de la fille. La fille désire avoir un bébé avec la mère et lui en faire un. D'un autre côté, la fille peut aussi craindre sa mère, vécue comme dangereuse.

Cet amour passionnel pour la mère est ambivalent et est accompagné d'agressivité. Mais c'est grâce à cette haine que la fille pourra changer d'objet, celle-ci pouvant être provoquée par des demandes d'amour inassouvies, par des restrictions imposées à la masturbation (que les attouchements maternels mêmes auraient provoquée) et par son manque de pénis. La petite fille est enragée contre sa mère pour l'avoir faite sans pénis, et cette frustration l'amène à vouloir se séparer d'elle. Pour remplacer son attachement à elle, elle s'identifiera à sa mère et se mettra à sa place dans ses jeux (Freud, 1933). Elle voudra aussi prendre sa place auprès de son père lors de l'œdipe, la mère devient alors une rivale qu'elle jalouse.

Notons que pour Freud en 1932a, la mère est séductrice, car durant la toilette de l'enfant, elle frôle ses parties génitales et crée des sensations d'excitation. Tandis que les histoires de séduction paternelle racontées par ses patientes sont maintenant catégorisées comme étant des fantasmes hystériques reliés au complexe d'œdipe et comme n'ayant aucun rapport avec la réalité.

Le souhait d'avoir un pénis peut rester fort longtemps dans l'inconscient et peut pousser certaines femmes à faire une psychanalyse dans l'espoir de se procurer l'appendice manquant déclare Freud (1933). Elle peut raisonnablement s'attendre à tirer de la psychanalyse la capacité de réussir une profession intellectuelle, sublimation de son souhait refoulé pour un organe sexuel mâle. Ainsi, la réalisation d'apcf représenterait la sublimation de son désir pour un pénis et un espoir de réparation de la blessure narcissique face à ce manque. Elle serait l'expression d'un « complexe de masculinité ».

Freud (1933) se plaint des analysantes de trente ans. Leur rigidité fait peur car elles sont difficiles à changer comparativement à des hommes du même âge. La femme doit apprivoiser son « envie du pénis » et l'homme, sa féminité.

La découverte de la castration dirigera la fille soit vers la névrose et des inhibitions sexuelles, soit vers un trouble caractériel avec un « complexe de virilité », soit vers une sexualité normale. Elle lui permet de se séparer de sa mère et de s'approcher de son père. La bisexualité féminine peut amener certaines femmes à rester fixées à leur mère et à devenir homosexuelles. Pour Freud (1933), la libido est toujours virile.

La femme serait plus narcissique, car son besoin d'être aimée est plus grand que celui d'aimer. Cette préférence influencera son choix d'objet. Son « envie du pénis » l'amènera à valoriser davantage ses charmes physiques, compensation pour son « infériorité ». La honte est une caractéristique féminine par excellence, elle aurait comme but de voiler ses déficiences sexuelles. La femme peut choisir comme objet l'homme idéal qu'elle voudrait être. Les tensions de séparation avec la mère peuvent se répéter plus tard avec le conjoint, un deuxième mariage a souvent plus de succès.

La femme ne trouvera une plénitude que lorsqu'elle aura un fils qui comblera son « envie du pénis » et son sentiment d'infériorité d'avoir des organes génitaux défectueux (Freud, 1931). Cette relation lui permettra de satisfaire les ambitions que la société ne lui permet pas de

réaliser. Les intérêts culturels sont plus faibles chez la femme que chez l'homme car elle est moins capable de sublimer ses pulsions.

Et de nouveau Freud (1933b) conclut que ses observations sur la féminité sont certainement fragmentaires et incomplètes. Il termine ce chapitre avec l'invitation suivante :

Si vous voulez en savoir davantage sur la féminité, interrogez votre propre expérience, adressez-vous aux poètes, ou bien attendez que la science soit en état de nous donner des renseignements plus approfondis et plus coordonnés. (Freud, 1933 dans Chasseguet-Smirgel, 1964, p.5-6).

Cette invitation fait étrangement écho à ses dires de 1884. Elle semble affirmer, qu'après un demi-siècle de réflexions, Freud arrive au même point : dépourvu de « clés » ou toujours aussi impuissant face à la femme (Assoun, 1995) :

[...] l'art donne [aux artistes] une clé permettant de pénétrer aisément dans les cœurs féminins, tandis que nous autres – chercheurs plongés dans les détails d'une recherche scientifique – demeurons embarrassés devant cette étrange serrure et sommes obligés de nous torturer l'esprit pour découvrir la clé qui convient. (Freud, 1884, dans Assoun, 1995, p. 100)

En conclusion, dans cette perspective freudienne, l'apcf et sa réalisation serait la marque d'un complexe d'œdipe féminin mal tourné, résultant dans un « complexe de masculinité », expression certes de l'envie du pénis des femmes. Malgré les doutes de Freud et son ambivalence à l'égard des femmes, l'auteur a maintenu ses idées sur la féminité. Ses théories ont donc tendance à faire de l'homme le seul qui aurait légitimement accès à la réalisation d'ap. Dans ses écrits, Freud ne reconnaît pas l'importance de la réalisation intellectuelle chez la femme comme étant un besoin propre à elle, pouvant servir à son épanouissement et à celui de la société. Paradoxalement, en 1908d, Freud a défendu les capacités intellectuelles des femmes et a attribué à l'oppression sexuelle culturelle imposant à celles-ci la pire des répressions : l'interdiction de penser, la cause des névroses féminines.

En effet sous cette vision freudienne « machiste » et « phallique » basée sur le déni du vagin, donc du désir propre de la femme, on peut constater que l'apcf effectivement dérange et inversement ces perspectives théoriques troublent la femme professionnellement ambitieuse.

Bien des auteurs ont soulevé et approfondi la vision du phallique/châtré de Freud. Nous verrons ces perspectives chez les auteurs fidèles explorés ci-dessous. D'autres psychanalystes ont commenté et critiqué cette vision du phallique/châtré. Selon leurs observations, ce clivage servirait à l'être humain à se défendre et à se protéger contre l'invasion d'angoisses beaucoup plus profondes, auxquelles Freud lui-même a fait allusion, celles reliées à la mère. Leurs réflexions aideront à trouver des réponses hypothétiques à ma question d'étude :

En quoi, au-delà des apparences, l'apcf dérange, et ce autant la femme elle-même que son entourage, et qu'est-ce qui attire et satisfait une femme dans la réalisation de son ambition malgré les difficultés ?

1.2.2.1.3 Le phallique/châtré et l'apcf.

Le désir, l'ap, le pouvoir et même l'enfantement chez les membres du sexe féminin sont pour Freud de source masculine. La féminité freudienne signifie passif, masochiste, châtrée, pénétrée, subissant coït et accouchement (Cournut, 2001). Une femme réalisant une carrière intellectuelle serait aux prises avec son « envie du pénis ». Et dans cette perspective de phallique/châtré avoir ce quelque chose qui serait la sublimation de cette envie voudrait dire avoir obtenu, même indirectement, ce que normalement la femme ne devrait pas avoir et de plus, l'avoir enlevé de quelqu'un, mais de qui ? Qui est resté « castré » par cette réussite féminine « castrante » ? Et comme le remarque Cournut (2001, p. 66), même si ce succès féminin peut aussi rassurer les hommes, « puisqu'il tend à prouver que la partenaire n'est pas châtrée », « il peut parfois faire peur dans la mesure où il laisse à penser que la possession de quelque pénis peut provenir d'une capture. L'avoir, c'est l'avoir pris, et on n'est jamais à l'abri d'une récidive... ». Dans ce contexte d'orthodoxie freudienne, la femme transgresse la frontière des sexes lors de ses réalisations en tant que « voleuse » d'un pouvoir « phallique », apanage des hommes. Percevoir la femme de tête comme spoliatrice envahissante dans un monde censément masculin provoque en effet un malaise et inversement, se percevoir comme une intruse et criminelle dans ce qui devrait être un monde d'hommes peut provoquer un sentiment angoissant de culpabilité, voire de colère.

Bien des auteurs ont contesté les affirmations radicales du monisme sexuel de Freud. Et depuis, des écrivains comme Assoun, 1995 ; Chasseguet-Smirgel, 1964, 1986 ; Cournut, 2001 ; Gay, 1989 ; Schafer, 1992 ; etc. ont compris que ses visions « sexistes » (Schafer, 1992) de la femme dévoilent davantage les angoisses et conflits de Sigmund et de bien des hommes face au féminin chez la femme et en eux-mêmes, qu'elles n'expliquent la psychosexualité féminine.

Parmi les représentations engendrées par l'« envie du pénis » est « la femme castratrice » (André, 1994) de même que la « femme phallique », l'adjectif « phallique » et le mot « phallus ». André (1994, p. 32) propose que Freud dévoile dans ses textes ses propres craintes face à une figure maternelle menaçante. L'histoire culturelle de l'humanité est parsemée par de multiples imagos, dit-il, telles que les sorcières dans le *Malleus Maleficarum*, Ève dans la *Bible*, la femmes pour Aristote, etc., symboles de l'angoisse de castration masculine. L'effroi de Freud (André, 1994) s'exprime particulièrement dans son texte de 1918 « Le tabou de la virginité ». L'emprise de l'homme sur la vie sexuelle de la femme serait l'expression de sa peur devant ce qu'il perçoit comme un fantasme castrateur chez elle : conserver le pénis à l'intérieur de son corps, morsure durant la fellation, rage durant les nuits de noces et l'utilisation d'un tiers comme pratique rituelle chez certaines sociétés pour épargner le mari des dangers lors de la défloraison. Le sang lors de cet acte ainsi que le sang menstruel seraient tout aussi tabous et sources de terreur. Cet accent mis sur le complexe féminin de castration a quelque peu aveuglé Freud face à une réalité primordiale : la mère (André, 1994).

Selon Schafer (1992), Freud écrit ainsi car il croyait qu'une perspective phallogénique était nécessaire pour la survie de l'espèce. Une femme féminine recevrait passivement amour et bébés de la part d'un homme actif.

Pour Assoun (1995), cette « image péjorative de femme castrée » (p. 163), et inversement « phallique », « qu'évoque inmanquablement la position freudienne » et que « Freud présente comme celui de la femme » est plutôt le point de vue de l'homme sur la castration. Cette image jouerait davantage « le rôle de moteur du conflit et d'écran... car l'enjeu semble ailleurs : comme si la castration court-circuitait l'angoisse de défusion maternelle. » (p. 164-165).

Dire que les femmes sont châtrées c'est dire « comme les enfants, c'est la première et la plus simple explication de l'absence de pénis chez les filles et les femmes. Mais cette interprétation est seulement celle des hommes. Sauf aliénation au phallocentrisme, les femmes n'en pensent pas moins et savent bien qu'elles ne sont pas châtrées » (Cournut, 2001, p. 266)

Pour Cournut (2001), la théorie phallogénique et « machiste » de Freud serait un autre exemple d'histoire que les hommes se sont racontée afin d'exorciser le féminin qui leur fait si peur en eux-mêmes et chez les femmes, et afin de justifier le pouvoir de domination qu'ils exerçaient sur elles. Ce « féminin érotico-maternel » inspire la crainte car il est « irreprésentable et impensable » tandis que les « fantaisies contra-phobiques de castration » y dessinent au moins quelque chose. De plus, elles permettent de convaincre les hommes qu'ils perdent seulement « la partie » au lieu du « tout » : la mère

Avec cette affaire de castration éventuelle, on tente une diversion, un déplacement, une réduction ; à la place d'une terreur innommable, il s'agit d'un organe extérieur, connu, excitable, c'est toujours sur le corps, mais visible, coupable à tous les sens du mot, pouvant même servir de support anatomique au processus de symbolisation. (Cournut, 2001, p. 263)

Faure-Pragier (1999, p. 45-48) constate que Freud, en 1925, se limite ici à une réalité externe de la castration, c'est-à-dire la matérialité du manque du pénis. La fille se tourne vers le père seulement comme pourvoyeur d'enfants, lui-même substitut du pénis manquant. Freud donne plus d'importance au pénis du père et à un bébé substitut de cet appendice qu'à lui-même en tant que parent de son enfant. Idéalisé, il n'est pas considéré comme objet d'attachement et d'identification normale pour la fille. Dans cette vision freudienne de la féminité, constate Faure-Pragier (1999, p. 46), « la femme n'a pas de jouissance » parce qu'elle doit abandonner son clitoris, « son petit bois d'allumage », et parce que la masturbation est considérée « active » et « masculine » ; « elle subit le coït » parce qu'elle doit être « passive » pour être féminine ; « elle n'a pas d'amour pour son mari ; ce qu'elle désire c'est l'enfant » puisque ce qui est convoité est *primo* un pénis ou alors *secundo* un bébé comme substitut. Ni le père libidinal, ni la scène primitive ne sont sources du désir d'enfant chez la fille. « Ainsi Freud dénie-t-il le désir des parents l'un pour l'autre ». (Faure-Pragier, 1999, p. 46)

Le terme « phallique » est un autre dérivé de ces fantasmes freudiens. Ou bien l'on se trouve devant une femme « sujet du manque » ou bien devant une « femme phallique ». Cette femme est fantastiquement pourvue d'un « phallus » externe ou d'un attribut phallique ou d'un phallus masculin conservé à l'intérieur d'elle-même (Laplanche et Pontalis, 1990). Dans un langage approximatif, « femme phallique » est utilisé pour qualifier une femme aux traits prétendument masculins, une femme autoritaire par exemple, cela sans que l'on sache quels sont les fantasmes sous-jacents (Laplanche et Pontalis, 1990).

Mais selon Parat (1995, p. 1239-1257, cité par Guttieres-Green, 2003), « celles que les hommes désignent négativement comme « femmes phalliques » sont les femmes qui, « en imposant leur analité possessive, s'opposent à leur besoin de maintenir une valeur phallique (narcissique) à leur pénis. » ».

Et l'« homme-phallique » ? Cette expression on la rencontre peu, sauf peut-être sous ce que Cournut (2001) appelle le « machisme ». Pour cet auteur, « phallique » « est confondu avec le masculin, ou plutôt c'est le masculin qui régresse au phallique et s'identifie à lui. » (p. 270). Le masculin ne supporte pas les « petites différences » : le « pas-pareil pareil ». Tandis que le machisme accentue, « magnifie la différence qui fait de l'un tout et de l'autre rien. L'autre est tellement radicalement étranger qu'il n'existe pratiquement pas. » (p. 271)

L'exhibition narcissique phallique, corollaire de la surévaluation, dénie le comparatif. On n'est pas, en vérité, si l'on peut dire, « plus que » mais « le plus », d'emblée dans le superlatif mégalomane et autosuffisant que l'on montre, que l'on affirmerait, si nécessaire, au point de tuer l'autre et de rester seul ; le seul meilleur, le seul à être seul ! (p. 271)

Même si Freud n'a que rarement utilisé le mot « phallus » dans ses écrits et plutôt l'adjectif « phallique », le terme est devenu une expression psychanalytique fréquemment utilisée pour différencier le terme « pénis », organe mâle dans sa réalité corporelle, de sa valeur symbolique inter et intra-subjective (Laplanche et Pontalis, 1990). Bien des auteurs ont ajusté son sens selon leur propre compréhension de l'être humain. Par exemple, Mac Dougall (1996, p. 28, dans Guttieres-Green, 2003) distingue le symbole (phallus) de l'objet partiel (pénis) : « Le phallus n'est pas le symbole de l'organe sexuel masculin, mais celui de la fertilité, de la complémentarité et du désir érotique. » Pour l'auteure, « [...] la monosexualité masculine ou féminine reste une blessure narcissique majeure. Atteindre la représentation

symbolique de la complémentarité entre les deux sexes demande de renoncer au plaisir infantin d'être et d'avoir les deux sexes. ».

Pour Parat (1995, p. 1239-1257, dans Gutierrez-Green, 2003) « Le phallique n'est pas mâle, le phallique est narcissique. » Le « phallique féminin » serait une satisfaction d'ordre phallique qui se trouverait dans le domaine des sublimations originaires d'identifications féminines mais aussi d'identifications viriles de la période anale et de la période de latence.

À l'extrême, et malgré son désir d'améliorer les notions de Freud sur la sexualité féminine, Dolto (1987) est « la première à phalliciser entièrement tout le développement libidinal de la femme. » (de Sauverzac, 1995, p. 246) Et pourtant à la source de son phallique est la mère. Pour Dolto (1987), la libido chez l'être humain est indissociable de sa relation à l'autre. Et ce premier autre de nous tous est la mère, dit-elle. Celle-ci stimule le désir de sa présence, une communication avec elle et un sentiment de confiance chez son bébé en soulageant ses manques et en veillant sur son bien-être physique et psychologique. La séparation d'avec la mère est toujours un peu angoissante pour le nourrisson. Mais l'attente de son retour peut devenir intolérable lorsque trop longue, le bébé risque alors de perdre tout son sentiment de « cohésion existentielle ». Un équilibre juste entre présence et absence maternelles est indispensable pour le bien-être de l'enfant.

Selon Dolto (1987), « la personne essentielle à l'origine de toutes ses relations, qui est sa mère, lui [l'enfant] reste encore la plus essentielle des présences sécurisantes dans la souffrance de toutes les autres séparations. » (p. 198). Et c'est à cette première référence archaïque de la relation aux autres que s'articulent ensuite toutes les autres rencontres significatives. « Toute absence d'un être cher élu, même à l'âge adulte [...] réveille les souffrances de l'absence de l'autre primordiale, la mère. » (p.199)

Durant cette séparation, lorsqu'il n'est plus possible de communiquer avec l'être aimé, l'être humain utilise le langage des paroles intérieures, du corps ou de la créativité afin de soulager la souffrance reliée à cette absence, explique Dolto (1987). Ainsi, « Aimer, dit-elle, est ce mouvement du cœur vers l'image pour soulager en soi la souffrance de son absence. » (p. 199) « C'est pourquoi, selon Dolto (1987), la créativité dans le travail, dans toutes les formes d'art, qui sont des codes de communication avec les autres, et l'expression de soi pour

soi-même, sont des remèdes à la souffrance que la fonction symbolique humaine trouve pour son soulagement dans les épreuves du cœur. » (p. 200)

Pourquoi représenter ce désir pour l'autre par le phallus ? Parce que pour Dolto (1987), « quel que soit le lieu érogène de ses désirs partiels, l'objet de satisfaction partielle du bébé se réfère au phallus. » Ceci, parce que « toutes les formes partielles érogènes [seins, fesse, pénis, le corps, etc.] sont des formes pleines, qui se réfèrent au phallus, soit le pénis désirant, soit le désir du pénis. » (p.209) Le phallus symbolise le souvenir de la réunification avec l'objet de désir, de corps et de cœur, apaisant dans la jouissance la tension libidinale dans les zones érogènes. Celles-ci sont devenues érogènes à cause de la séparation, puis du retour espéré et de la séparation à nouveau d'avec la mère apaisante. Ainsi, ce désir de l'autre et de communication avec lui dans son absence a dans l'imaginaire toujours une représentation phallique.

Le qualificatif de « phallique » peut donc avoir un sens apparenté au pouvoir, à la parole, au narcissisme, à la créativité, la fertilité, la masculinité, voire à une force idéale, à la libido, au désir, au manque, etc. Et dans ce contexte, l'ap serait apparentée au « phallique », celui-ci lui donnant un sexe, celui du masculin. Mais comme l'ont indiqué les auteurs précédents, à la source même de la notion de « phallique » se trouve l'absence et le désir du retour de l'autre aimé, originairement la mère. À la source de la notion du « phallique » se trouve donc la mère.

En effet, comme le notent Hazan et Mercier (1993, p 145) : le « phallique » ne garantit pas le gain du fameux « phallus » et « le Phallus, lui, personne ne l'a ! ». Par contre, une mère, tout le monde en a une et chacun de nous devons apprendre à nous éloigner d'elle. Cette tâche immense que de parvenir à se représenter l'absence de la mère afin de transformer la terreur de « disparition » de la mère en angoisse de « séparation de la mère » dure toute une vie (Cournut, 2001). Et n'importe quelle distraction peut servir à éviter de ressentir l'inconfort relié à cet ouvrage. Une femme qui s'occupe à réaliser ses ap s'éloigne de l'enfant et de ses besoins et de ses désirs autant dans son monde intérieur que dans le monde réel qui l'entoure. Ainsi ne susciterait-elle pas inévitablement ces angoisses autour de la séparation avec la mère ? Et donc par le fait même provoquerait un malaise chez les membres des deux sexes qu'ils préfèrent ne pas ressentir ? Ne pas accepter comme légitimement féminin la réalisation

d'apcf en la définissant comme « phallique », masculine ou déviante, ou encore en ignorant carrément le sujet, ne serait-ce pas une façon d'éviter cet inconfort ?

1.2.2.1.4 L'apcf un sujet peu abordé en psychanalyse

Il ne suffit pas de dire que l'interprétation faite de l'apcf comme étant le symptôme d'un « complexe de virilité » pourrait être l'expression de la peur de l'homme devant ce qu'il perçoit comme étant un fantasme castrateur chez la femme et que c'est pour cela qu'elle a été empêchée de réaliser ses ambitions intellectuelles, parce que bien des femmes peuvent être tout aussi méfiantes, sinon plus, devant leurs consœurs professionnellement ambitieuses. Tel en était-il avec les paroles attaquant de ces premières pionnières de la psychanalyse dont Deutsch, Bonaparte, Lampl de Groot, etc.

Aujourd'hui, outre l'association de l'apcf et ses réalisations à un complexe de virilité ou de castration, la question de l'apcf reste un sujet peu abordé même chez les psychanalystes femmes contemporaines. Par exemple, même si Dolto elle-même a réalisé avec courage son ap de devenir médecin malgré l'opposition farouche de sa mère (de Sauverzac, 1995), et qu'elle a essayé d'établir les sources et les fondements d'une sexualité proprement féminine afin d'améliorer les propos freudiens et lacaniens existants, elle ne s'arrête pas sur le sujet de l'ap et ses réalisations chez la femme. Pour l'auteure, l'accomplissement normal de la femme serait « l'addition des niveaux d'orgasmes dans une harmonieuse relation génitale à un homme, la maternité en porterait fruit symbolique et charnel. » (p.247) C'est seulement à la suite de la naissance de son premier enfant que la femme résout son complexe d'œdipe. Les réalisations professionnelles ne font pas partie de son idéal de la féminité.

De même en 1992 et 1993 rien n'est explicité à ce sujet dans Hazan et Mercier. Ces auteures ont voulu systématiser la problématique de la structuration de l'être féminin en psychanalyse en explorant des publications sur le thème apparues dans les années 80. Elles en concluent que la théorie psychanalytique « serait plutôt d'ordre idéologique » (1993, p. 144). Ici, la féminité se définit en général « par rapport au manque ». En fait, les mots nous échappent quand on veut lui donner un sens, car la féminité a comme caractéristique inhérente qu'elle

« se dérobe ». La réflexion des auteurs étudiés tourne autour de la femme comme fille, mère, amante mais rien n'est explicité sur celle avec de l'ambition et une profession. Pourtant ces psychanalystes sont pour la plupart des femmes, certes ambitieuses, puisqu'elles réussissent à rendre publiques leurs pensées. Cet élément de l'être féminin semble s'être « dérobé » derrière un point aveugle pour qu'il soit ainsi absent de textes sur l'identité féminine ?

De même, presque dix ans plus tard, dans la revue *Débats de psychanalyse* de 1999, traitant sur le sujet du féminin et intitulé : « Clés pour le féminin. Femme, mère, amante et fille. », seule Parat parmi les dix-sept auteurs s'arrête, et ceci à peine et peu favorablement, sur le sujet de la femme comme personne de carrière. Pourtant, ici aussi, la plupart des psychanalystes du recueil sont des femmes, celles-ci ayant certes un certain degré d'ambition puisqu'elles ont réussi à publier dans cette revue de prestige. L'apcf n'appartient-elle donc pas à leur « féminin » ? Ni même à leur conception de la « femme » ? Faut-il conclure que ce sujet perturbe même les écrivaines et écrivains analystes, et ceci encore aujourd'hui ? Une exploration de certaines pensées postfreudiennes sur la psychosexualité féminine nous éclairera.

1.2.2.1.5 Les postfreudiens, psychosexualité féminine et l'apcf

Nul autre sujet de Freud a suscité autant de réactions que ses théories phallogocentriques sur la psychosexualité féminine, en particulier ses affirmations sur la méconnaissance du vagin jusqu'à l'adolescence, la castration féminine et l'envie du pénis. Dès leur création, le débat pour ou contre s'enclencha et se poursuit encore. Plusieurs psychanalystes renchérisent ses propos et d'autres les contestent. Et c'est par le biais de leurs arguments sur le thème, que les auteurs se prononceront sur l'apcf et ses réalisations. Les contestataires, tels que Müller (1932), Horney (1933), Klein (1932), Jones (1927), Thompson (1940) et plus tard, Chasseguet-Smirgel (1964), Torok, (1964), etc. affirment la connaissance du vagin et comprennent « l'envie du pénis » comme étant surtout défensive et symptomatique. Ainsi pour eux, la réalisation professionnelle chez la femme est davantage l'expression d'un désir propre et légitime que la manifestation d'un complexe de masculinité. Les fidèles à l'autre

extrême, feront de la passivité et de la frigidité des marques de santé psychique féminine et de l'ap, de la volupté sexuelle et le sens de l'activité chez la femme des signes de névrose.

a. Les fidèles

Deutsch, Bonaparte, Lample de Grooth, Mak Brunswick etc. soutiennent les pensées de Freud sur la femme. Étonnamment, ce sont plusieurs de ses collaboratrices, elles-mêmes ambitieuses et actives dans les cercles psychanalytiques, qui font de cet idéal de la féminité freudienne, passive et masochiste, un symbole de santé mentale et de l'activité notamment intellectuelle, un symptôme d'envie du pénis. Ainsi les propos suivants de Lample-de-Grooth (1927, dans Chasseguet-Smirgel, 1964, p. 27.) précèdent-ils et influencent-ils le texte sur la féminité de Freud de 1932. Pour cette écrivaine psychanalyste, l'ap part de l'« infériorité corporelle » féminine. L'activité professionnelle dans laquelle la femme entrera, en compétition avec les hommes, est une façon de compenser pour ce manque physique. L'ambitieuse renoncera en même temps à sa sexualité et restera frigide dans une relation de couple car l'objet réel reste la mère. Le souhait d'avoir un pénis serait un moyen de se rapprocher d'elle. Selon Lample-de-Grooth (1927), une femme normale, « purement féminine », est sexuellement passive, son agressivité est tournée vers l'intérieur sous forme de masochisme et elle n'a pas de surmoi. Sa conduite envers l'homme n'est jamais active et sa façon d'aimer est passive et donc narcissique : elle n'aime pas, mais se laisse aimer. Les femmes qui aiment les hommes activement sont masculines, ainsi l'amour maternel est actif et donc masculin, les bonnes mères sont les mères frigides.

Dans la même veine, Deutsch (1944) proclame haut et fort que la femme intellectuelle, active et donc masculine, est stérile, flatteuse, sans originalité, et par-dessus tout, atteinte « d'un complexe de virilité ». Une vraie femme substitue l'agressivité par la passivité, elle est masochiste, narcissique, irrationnelle, émotive, intuitive et frigide et elle compense son envie de pénis par un enfant.

Deutsch (1944) déclare que les jeunes filles ignorent l'existence de leur vagin jusqu'à 14 ans et qu'elle veut guérir « les clitoridiennes » au profit de la jouissance vaginale, tout comme Marie Bonaparte.

Bonaparte (1951) est une psychanalyste française, amie de Freud et la fondatrice de la Société psychanalytique de Paris. Son idéalisation de l'orgasme vaginal et son phallocentrisme maladif l'amène à subir plusieurs opérations mutilantes. Suite à son voyage en Égypte pour examiner des femmes excisées, elle considère la clitoridectomie comme une façon de perfectionner la féminité en supprimant ce « reliquat inutile du phallus » (En contraste, après avoir donné le droit de vote aux femmes en 1956, l'Égypte de Nasser déclare en 1959, grâce à un comité du ministère de la santé, l'excision nuisible à la santé des petites filles et interdit officiellement sa pratique en 1978 (Montreynaud, 1995)). Elle pense que le fantasme masochiste féminin est la seule voie de la « vraie » volupté, la vaginale. Alors au bout de cette aspiration masochiste est l'espoir de l'orgasme idéal. Cette « mutilation » à outrance de la sexualité féminine de la part de Bonaparte a contribué à enflammer la révolution féministe où les femmes ont réclamé la compréhension de leur corps en dehors des perspectives freudiennes. La psychanalyste et médecin Mary Jane Sherfey (1966, 1973) ainsi que d'autres contestataires répondent à cette demande comme nous le verrons dans ce qui suit.

b. Les contestataires

Sur le plan plus physiologique, Sherfey (1966, 1973) remet en question ces affirmations freudiennes sur la sexualité féminine. Elle cherche à démentir l'équation : « vaginal égale normal », qui stipule que l'orgasme clitoridien est infantile et que le « vrai » orgasme féminin est vaginal, par des faits physiologiques, biologiques et anthropologiques. Ceux-ci répondent aux spéculations faites par Freud (1917) que la biologie saura certainement trouver des réponses surprenantes dans l'avenir aux doutes qui le tracassaient sur le sujet.

Dans le domaine de la psychanalyse même, Müller (1932), Horney (1933), Klein (1932), Jones (1927) contestent Freud et affirment que la petite fille est consciente de son vagin dès

son plus jeune âge et que le refoulement de ses pulsions vaginales serait plutôt relié à des craintes d'attaques et de blessures contre l'intérieur de son corps.

À partir de son expérience clinique, Müller (1932) affirme que les femmes qui investissent libidinalement leur vagin et éprouvent une satisfaction sexuelle, ont une bien plus grande estime de soi et leur envie d'un pénis tend à disparaître.

Contrairement à Freud, Klein (1932), comme la plus part de ses collègues femmes, met la mère à l'avant plan. Le vagin est un lieu actif et non passif. Elle propose, comme Horney, que ce sont les craintes concernant l'intérieur de son corps, particulièrement sa peur des attaques de la « mauvaise mère », qui pousseront la fille à fuir sa féminité. La haine de la fille pour sa mère ne provient pas du fait d'être privée de pénis mais de la rivalité à propos du pénis du père. Le surmoi de la fille est plus sévère que celui du garçon et dépend autant de la relation primaire avec la mère qu'avec le père. Le garçon aura un mouvement d'homosexualité passive envers le pénis paternel afin de pouvoir se détourner du sein et s'identifier avec son père. Il aura à surmonter son envie des pouvoirs de maternité des femmes. Klein oppose le « bon » au « mauvais », en lieu et en place de l'opposition « phallique » et « châtré » ou « avoir » et « manque ».

Pour Jones (1932), la phase phallique est une défense et un compromis névrotique autant chez la fille que le garçon. Elle est construite en relation avec des désirs œdipiens coupables et dangereux. Les deux sexes ont un complexe d'œdipe positif, tout aussi important chez l'un que chez l'autre.

Horney (1933) renchérit avec sa fameuse phrase : « *behind the "failure to discover" the vagina is a denial of its existence* » (p. 160), un vagin ignoré est un vagin nié. La phase phallique chez le garçon est secondaire, défensive et en réaction à sa peur devant la femme et de son envie de ses capacités reproductrices. Les petites filles envient la capacité que les garçons ont de pouvoir uriner debout, exhiber leurs parties génitales et leurs privilèges sociaux.

Horney veut souligner que la femme a des désirs qui jaillissent à partir de son propre corps et non seulement par son « envie du pénis » comme le propose Freud. Mais chez la fille la prise de conscience de ses désirs est un processus plus complexe que chez le garçon à cause de la nature voilée de son corps et de sa capacité d'enfanter.

Les femmes ont une nature plus subjective, dit-elle. Parce que leurs organes génitaux sont cachés et intérieurs, il leur faut plus de temps à comprendre leur corps, leurs désirs et elles-mêmes. Les hommes ont une nature plus objective. Parce que leur appareil génital est à l'extérieur et visible, ils peuvent se comprendre plus facilement et rapidement s'occuper de choses en dehors d'eux-mêmes. De plus, la femme, tout au long de sa vie, doit composer avec le fait que son corps peut enfanter et doit prendre en considération son souhait de materner ou non. Ce privilège de pouvoir être mère laisse les hommes envieux et certains chercheront à compenser ce manque par la créativité.

Pour Horney (1923), l'envie est présente chez les deux sexes. L'homme admire la femme mais la craint tout autant (Horney, 1928). Le vagin le remplit de terreur ce qui l'amène à idéaliser le féminin (Horney, 1933). De plus, physiquement il doit prouver sa masculinité à sa compagne, tandis que celle-ci, même si elle est frigide, peut quand même avoir des rapports sexuels et tomber enceinte. Elle peut donc cacher son désir et n'avoir rien à prouver dans ce sens. Elle peut faire sa part en « étant » tandis que l'homme doit faire sa part en « agissant » pour qu'il y ait procréation. L'idéal de l'efficacité est donc un idéal typiquement masculin propre au monde occidental dominé par l'homme matérialiste, mécanique, axé sur l'action et mettant en opposition sujet et objet.

La vision holistique de Horney de l'être humain l'amène à démontrer l'importance de ce à quoi Freud a timidement fait allusion : les influences historiques et culturelles dans le développement humain. Ainsi propose-t-elle que réaliser ses ambitions confronte la femme à son identité féminine dans une culture occidentale qui considère comme « normal » l'idéal de la femme nourricière se dévouant aux autres et s'oubliant elle-même. La femme est obligée de surmonter plusieurs obstacles créés par une société axée surtout sur des objectifs matérialistes et masculins et par l'envie niée des hommes pour les femmes. Elle doit s'aventurer non sans difficultés sur un territoire qui traditionnellement appartenait à ses confrères, héritiers du pouvoir dans la cité.

Contrairement aux auteurs fidèles à Freud, Horney comprend le manque d'ambition chez une femme pour un travail ou une profession et la surestimation de la relation amoureuse comme névrotiques et comme étant reliés à une pauvre estime de soi.

Chasseguet-Smirgel (1964, 1986), en tant que jeune analyste, est stupéfaite par l'utilisation faite des théories freudiennes sur la sexualité féminine par ses collègues, surtout femmes, qui se trouvent à « châtrer leurs consœurs » de leurs plaisirs et activités. Ses observations l'amènent à conclure que la féminité remuait chez tous, analystes inclus, des conflits profonds avec la mère et des identifications à elle quelque soit leur sexe. Le masque de la fidélité à Freud permettait aux conflits avec la mère de ne pas se jouer.

Ainsi proposa-t-elle que la théorie du monisme sexuel phallique est infantile et défensive. Elle provient de la relation à la mère archaïque omnipotente et à la mère œdipienne. La réalité n'est pas que la mère est châtrée mais qu'elle possède un vagin que le petit garçon est incapable de combler et que le père a un pénis qu'il ne possède pas. Le déni du vagin permet au petit garçon de nier la différence des sexes, des générations, de croire qu'il peut être tout pour sa mère, qu'il n'a rien à envier au père et de se sauver des blessures narcissiques que ces réalités infligent.

Impuissant à s'aider lui-même, l'enfant demeure dépendant de sa mère pour sa survie. Ainsi se transforme-t-elle dans son esprit en imago maternelle toute-puissante. Le désir de s'affranchir de la mère primitive va pousser la fille et le garçon à projeter la puissance sur le père idéalisé et à investir entièrement négativement le maternel. Selon l'auteure, les pensées freudiennes ont survécu car elles effacent justement cette blessure narcissique commune à toute l'humanité résultant de la dépendance à sa mère.

Dans la même veine, l'envie du pénis ne repose pas sur l'ignorance du vagin et du sentiment de castration qui en résulte mais sur le besoin de battre en brèche la puissance maternelle en possédant l'organe dont la mère est dépourvue : le pénis. Cette envie est d'autant plus forte que l'imago maternelle a été écrasante.

L'auteure en 1964 conteste les dires de Freud et d'Abraham affirmant que les ap de la femme sont les manifestations de leur envie d'un pénis :

Mais à mon sens, le désir de se réaliser dans quelque domaine que ce soit - professionnel entre autres - et l'envie du pénis, renvoient tous deux à la blessure narcissique qu'ils essaient de réparer. Freud dans « l'Introduction du Narcissisme » dit bien que l'un des apports narcissiques que nous sommes à même de recevoir, une fois le narcissisme primaire dépassé, nous est fourni par nos réalisations personnelles.
(p. 181)

La réalisation d'ap est une réparation narcissique, autant pour la femme que pour l'homme, des blessures causées par la dépendance à la mère toute-puissante. L'interpréter « comme manifestant une revendication virile », comme l'ont fait les psychanalystes traditionnels, n'a fait qu'alimenter la culpabilité des patientes.

Et dans le même sens, ajoute Chasseguet-Smirgel (1964), puisqu'un vagin normal, actif, orgasmique, était qualifié de masculin, quelques analystes ont insisté pour dire que la femme ne devrait pas avoir d'orgasme. Ces propos encourageaient la culpabilité féminine et ne pouvaient qu'aboutir non seulement à la castration du pénis mais du vagin et de la féminité tout entière. « L'envie du pénis n'est au fond que l'expression d'un autre désir. La femme ne veut pas être un homme, mais se dégager de sa mère en étant complète, autonome, femme. » (p. 182).

Pour Chasseguet-Smirgel (1964) avoir des ambitions serait une façon de se différencier de la mère et de se dégager de son pouvoir. Mais faute de « pouvoir s'épanouir librement et sans culpabilité dans des réalisations personnelles » (p. 188) plusieurs femmes choisissent inconsciemment l'amour de l'objet comme une façon de renforcer l'estime de soi. Selon l'auteur, même si cet amour vise la satisfaction d'un besoin narcissique, il n'exclut pas l'amour pour l'objet.

Pour Torok (1964) « l'envie du pénis » représente davantage un symptôme qu'un fait commun à toutes les femmes. Il symbolise un serment de fidélité à une mère possessive et restrictive. La fille idéalise le pénis et sacrifiera sa sexualité de peur de perdre l'amour de sa mère. La contrepartie de cette idéalisation sera la dévalorisation de soi, la dépression et la rage. Cette dépendance à la mère empêchera la fille d'aller vers son père,

Selon Torok (1964), cette envie représente « l'état d'un désir non réalisé sans doute à cause d'exigences contraires » (p. 207). Le désir profond d'une femme qui souffre de ce symptôme est celui de « rencontrer un homme dans une fusion orgasmique pleine et de se réaliser dans une activité authentique mais c'est aussi justement ce qu'elle fuit le plus. » (p. 219). « Génital », pour Torok (1964), veut dire « je ne suis pas châtrée puisque je peux » (p. 219). Tandis que « l'envie du pénis » a le sens d'inaccessible provoquant le refoulement du désir.

Et sans désir (Torok, 1964), il y a lacune dans le moi et un sentiment de limitation, d'impuissance et de manque de valeur personnelle s'installera. La levée du refoulement des

désirs apporte puissance, estime de soi, et surtout, confiance dans son pouvoir et dans son devenir.

Dans ce sens, avoir des ambitions et le sentiment de pouvoir les réaliser, serait la marque d'un soi en santé capable de désirer. La possibilité de pouvoir concrétiser ses aspirations permettrait à un sentiment de maîtrise de prendre place plutôt que « l'envie du pénis » ou l'envie tout court.

Conclusion

Pendant que certains auteurs mettent l'accent sur l'ap comme étant la sublimation d'une « envie de pénis » et d'un « complexe de masculinité », d'autres le portent de plus en plus sur la santé du narcissisme de la femme. Celle-ci dépendrait de la valeur qu'elle-même donne à son sexe, de son estime pour elle-même et de la conscience de ses désirs. Lorsque perturbée, autant son choix d'objet d'amour que sa façon d'exprimer et de réaliser ses aspirations intellectuelles sont affectés. Et c'est la qualité de sa relation avec sa mère, tout particulièrement sa séparation d'elle et puis son rapprochement avec elle, qui deviennent le noyau explicatif principal du développement de son identité de femme, de son choix d'objet et de la nature de ses désirs puis de ses ap. Le père reste un être surtout absent, inaccessible et souvent idéalisé. Plusieurs auteurs ont approfondi ces volets.

1.2.2.2 L'apcf et les troubles narcissiques

En 1934 Horney nous introduit aux troubles narcissiques des femmes, à la problématique de leurs relations d'objet et au « trop » ou « pas assez » d'ambition qui les accompagnent. Ses réflexions et observations seront par la suite soulevées par maints auteurs. Mais sa voix est néanmoins souvent ignorée par des psychanalystes (Applegarth, 1986) ou alors on utilise ses idées mais omettant d'y indiquer la référence. Probablement parce que Horney s'est désistée de l'école freudienne laissant ainsi toute la place au soleil à Klein (André, 1994). Je m'étonne néanmoins du fait que Chasseguet-Smirgel (1964), malgré ses contestations face aux écrits de Freud sur la femme, ne lui ait pas rendu plus hommage dans ses textes. Au contraire, même si

elle le fait avec prudence, elle reproche à Horney d'avoir laissé le cénacle de pape freudien. Pourtant, elle s'est elle-même révoltée de l'agressivité qu'ont manifesté ses collègues femmes envers les membres de leur sexe professionnellement ambitieuses et de leur soumission excessive au fondateur de la psychanalyse.

Horney offre quelques réponses au sujet de cette rivalité féminine que l'arrivée sur le marché du travail des femmes met en évidence sous un autre angle. Elle aurait été exacerbée par un manque d'estime pour elles-mêmes, une mère envieuse et jalouse et, par le fait même, un père idéalisé qui ne sut pas protéger sa fille.

En 1934, Horney se questionne sur les femmes qui ont de la difficulté à réaliser leurs ap et se réfugient dans la poursuite de l'amour idéalisé. En général, explique-t-elle, les femmes qui tendent vers une vie plus autonome et qui veulent réaliser leurs ap sont confrontées par l'image traditionnelle de la féminité idéalisée depuis des siècles. Cette femme ne vit et ne retire du plaisir que par et pour l'amour de son homme et de ses enfants et ne travaille que lors de grandes nécessités économiques. En retour elle est entretenue et protégée des exigences de la vie dans la cité. Cette position féminine de dépendance et de soumission a développé l'estime de soi des hommes et a diminué celle des femmes. Mais, ce rôle est aussi devenu une échappatoire pour celles qui cherchent à se cacher du monde compétitif des études et du travail et de leurs défis et à éviter l'anxiété et l'insécurité reliée à la critique, la performance et la concurrence.

Ainsi celles qui veulent être indépendantes ressentent souvent une opposition extérieure et des résistances intérieures. Toute ambitieuse est confrontée à la renonciation et au deuil des avantages que lui offrait aussi l'idéal de la féminité traditionnelle, parmi lesquels figure l'espoir d'être prise en charge et protégée. Selon leur personnalité, certaines rejettent cet idéal et ne s'occupent que de performer, d'autres évitent toute activité autonome et se lancent dans la poursuite de l'amour idéal comme échappatoire.

Celles qui se réfugient dans la poursuite de l'amour idéal et qui négligent leurs ambitions ont de la difficulté à former une relation satisfaisante avec un homme souvent choisi au hasard. Malgré leurs capacités, elles ne se voient pas comme « normales », elles ont le sentiment d'être « inférieures » sur le plan sexuel, au travail et dans leurs relations avec autrui. Leurs relations avec leurs consœurs sont problématiques car remplies de haine et de rivalité. Celles

avec les hommes sont marquées par l'espoir d'y trouver le père qu'elles n'ont jamais eu et deviennent un échappatoire pour leurs difficultés.

Grâce à ses analysantes, Horney retrace cette problématique jusqu'à une mère jalouse qui dénigrerait la féminité de sa fille et la gardait loin de son père. Malgré ses efforts, la fille se retrouvait toujours perdante face à une mère-rivale et un père inaccessible. Les incidences d'abus sexuels ou d'inceste durant l'enfance aggravent le tout.

Toute réalisation d'ap entraîne un affrontement avec la compétition (Horney, 1934) et l'établissement d'un perdant et d'un gagnant. Mais avec une conception clivée de la compétition réaliser des aspirations devient redoutable car elle ne présente que deux seules possibilités aussi dangereuses l'une que l'autre. Perdre, causant une blessure à l'estime de soi, provoque une rage destructrice face au victorieux tandis que gagner, provoque une crainte de cette furie envieuse et meurtrière de la part du vaincu. Le perdant restera aux prises avec la perception consciente ou inconsciente que la possibilité de gagner repose sur la mort de l'adversaire et le vainqueur avec le sentiment que sa victoire peut lui coûter sa vie. La seule porte de sortie de ce monde périlleux de gladiateur est l'évitement.

Selon Horney, (1934) les femmes aux prises avec ce type de clivage, lorsque vaincues, restent avec le sentiment d'être abattues en permanence et une énorme rage contre la rivale, originellement la mère. À la longue, elles seront ou bien inhibées et éviteront toute situation pouvant mener à des sentiments de concurrence avec une autre femme, ou bien elles adopteront un comportement qui compulsivement recréera des situations de compétition. Ces femmes sont aptes à se sentir coupables et à se blâmer pour leurs échecs si leur agressivité face à la mère-rivale reste inconsciente. Elles sont aussi sensibles à tout sentiment de dépendance et la vulnérabilité leur rappelant des moments d'enfance douloureusement humiliants et sont souvent prêtes à se venger et à rejeter l'objet comme elles-mêmes l'ont été dans le passé.

Elle nous invite à bien différencier les femmes indépendantes et les femmes troublées par un « complexe de masculinité », c'est-à-dire avec le désir de se prouver capables si non meilleures que les hommes. Elle n'est pas d'accord avec Freud pour dire que toute femme active souffre « d'envie du pénis ». Pour cette auteure, les femmes avec un « complexe de masculinité » exploitent les changements culturels pour se soulager de leur anxiété d'une part

reliée à leur féminité et d'autre part, à des traumatismes et à des privations de jeunesse. Celles-ci veulent être des hommes car comme femmes elles se sentent inférieures, restreintes, sous l'emprise de quelqu'un et en manque d'autonomie et d'indépendance. Selon Thompson (1942), elles ont un besoin exagéré de liberté et ont peur de perdre leur identité dans l'intimité. La plupart ont été dépendantes d'une mère égoïste et dominante brimant leur estime de soi et leur intégrité. Ce « complexe de masculinité » n'est pas une défense contre la castration, ni contre le statut d'infériorité de la femme dans la société mais s'est développé pour surmonter les séquelles d'une mère blessante et une identité fragile.

En cherchant les raisons pour lesquelles une femme, pour se défendre contre sa peur de la dépendance, peut chercher à devenir comme un homme, Thompson (1942) suggère qu'il y a un gain secondaire à ce genre d'attitude à cause du mouvement culturel. En étant « masculine », la femme a l'illusion d'acquérir une liberté propre à son époque et cela lui permet d'éviter une relation intime avec un homme qui risque de lui faire revivre les moments de dépendance souffrants de son enfance. Essayer d'être supérieure à l'homme représente une façon d'éviter l'effroi de pouvoir être détruite par l'autre.

Pour Reich (1953), l'objet joue un rôle important dans la stabilisation de l'estime pour soi. Fidèle à Freud, elle explique que les femmes souffrent de blessures narcissiques à cause de leur infériorité sexuelle. Elles développent un idéal du moi grandiose et primitif les amenant à choisir un objet d'amour trop idéalisé. Mais, selon le degré de pathologie de leur moi et leur idéal du moi, ce choix d'objet narcissique peut être une bonne compensation pour leurs désirs « masculins », incompatibles avec leur « féminité ». Ces femmes pourront sublimer ces désirs en s'identifiant à leur conjoint. Ce choix leur permettra de réparer leur pauvre estime de soi et de vivre une relation stable avec un homme. Si elles sont incapables de sublimer leurs désirs « masculins », c'est qu'elles ont un idéal du moi trop élevé et des « ambitions masculines » non réalisables. Ces femmes auront tendance à avoir des relations masochistes et de soumission avec un homme surestimé miroitant leur idéal du moi. En cas de « pathologie », ces femmes détruiront avec leur rage envieuse l'objet idéalisé, entraînant un effondrement de leur estime et une suite de relations instables.

Reich comme Jacobson (1964) souligne la différence entre ambitions réalisables et non réalisables. Ces qualités de l'ambition sont l'expression du degré de santé du narcissisme

d'une personne ou de la stabilité de son estime de soi. Mais l'auteure décrit le phénomène d'ambitions irréalistes surtout chez les femmes, il n'y est pas question d'ambitions « féminines » inaccessibles chez les hommes. Et Reich ne spécifie pas non plus ce qu'elle veut dire par des désirs « masculins ».

Chasseguet-Smirgel (1964), cherche à comprendre ces femmes du « type féminin » que décrit Horney (1934) et la culpabilité qui les accable. Elle associe cette culpabilité féminine à « l'envie du pénis », celle-ci représentant un désir de séparation avec la mère. La fille, comme le garçon, a été « traumatisée par une mère contraignante » la laissant souffrant de blessures narcissiques. Sauf que la possession d'un pénis, symbole d'une « valeur narcissique propre et exclusive que sa mère ne possède pas » (p. 178), permet au garçon de se dégager d'elle avec plus d'aisance que la fille. Cette réalité amènera la fille à envier les parties génitales masculines.

Puisque la possession d'un pénis représente dans l'inconscient « la valeur de la force, de l'intégrité, de la complétude ou de l'autonomie » et que « dans cet organe se condensent toutes les significations en rapport avec la puissance à tous les niveaux ; la puissance devient l'apanage de l'homme qui a détrôné celle de la mère. » (p. 178). L'envie de la fille la dirigera maintenant « vers le détenteur réel de ce pénis », son père, mais sera vécue comme un geste de violence contre lui. « C'est pour cela que, désormais, toute réalisation qui lui donnera des satisfactions narcissiques sera vécue comme usurpation de la puissance paternelle, et se trouvera à l'origine de bien des inhibitions. » (Chasseguet-Smirgel, 1964). Parce que la fille craint qu'en se donnant un « pénis » et en se tournant vers le père elle castré la mère, elle se coïncera dans une position masochiste et refoulera son agressivité et ses élans ambitieux. La mère étant perçue comme sadique et castrante auprès du père, la fille refuse de s'identifier à elle, préférant devenir une enfant asexuée et passive. Ainsi se retrouvera-t-elle dans une position de complément, objet du désir de l'autre, plutôt que sujet de ses propres désirs.

Du côté de la mère, Aulagnier (1980) propose que la féminité est « l'objet envié de la mère chez sa fille ». La femme qui réalise son désir paye le prix de la castration maternelle. Elle prive sa mère du pouvoir narcissique de la féminité de sa fille, objet de désir du père, que la mère revendique faute d'avoir le phallus. Et dans le même sens, la mère peut faire sienne les désirs de carrière de sa fille et la priver d'un rapprochement identitaire avec son père.

Pour Torok (1964), ces femmes dépendantes marient souvent des hommes qui remplacent facilement leur « mère-anale ». Cette mère aura imposé à sa fille le refoulement de ses désirs. Ainsi rendue impuissante elle restera toujours sous le contrôle d'une mère exigeante. Pourquoi y a-t-il des hommes qui cherchent ce genre de femmes « mutilées », se demande Torok ? Puisque c'est le « pénis » qui est enviable, ces hommes peuvent ainsi désavouer leur propre envie et ignorer leur désir redoutable de prendre la place de la mère dans la scène primitive. Ils attribuent à leur conjointe leurs propres désirs inacceptables et font d'elles les coupables en se sauvegardant. Ces femmes représentent pour eux cette « partie féminine » non assumée qu'ils chercheront par tous les moyens à maîtriser et à contrôler. Ainsi préfèrent-ils une femme perturbée et envieuse, à une partenaire épanouie dans la plénitude de sa créativité.

Applegarth (1976, 1986, 1993) réfléchit sur le manque d'ap chez certaines femmes par le biais de l'inhibition face au travail. Malgré les ouvertures sociales, ces personnes évitent d'avoir des ambitions et de se réaliser sur le marché du travail. Les facteurs inhibiteurs tournent autour de conflits narcissiques, de l'envie, de la peur de l'agressivité, de l'isolement et de la culpabilité, du besoin qu'on prenne soin d'elles, des liens avec la mère et des conflits autour du désir d'être mère et de mener une carrière. Applegarth (1993) s'étonne combien de femmes encore aujourd'hui se sentent faibles, inférieures et impuissantes par rapport aux hommes et dépendantes d'eux. Mais ces sentiments, dit-elle en reconnaissant les dires de Horney, ont leurs avantages. Ils permettent d'éviter les vicissitudes de l'activité, d'éviter l'agressivité et de serrer les liens mère-fille, notamment ceux noués par une mère sans ambitions résistant à la séparation et individuation de sa fille.

L'agressivité et la compétition sont particulièrement conflictuelles pour les femmes (Applegarth, 1986). Pendant que les hommes craignent surtout de triompher sur leur père par leurs succès, les femmes craignent de dépasser les deux parents et de se sentir coupables. Ces conflits œdipiens sont particulièrement culpabilisants quand la femme cherche par ses aspirations et ses réalisations à se désidentifier d'une mère impuissante pour se rapprocher d'un père efficace et capable ou lorsqu'une mère envie la liberté de sa fille de pouvoir faire carrière quand ses propres aspirations ont été prohibées par le contexte social.

L'utilisation de l'agressivité au travail est angoissante pour maintes femmes car elle est souvent associée à des pouvoirs exagérés et omnipotents, provoque des sentiments de culpabilité et surtout la crainte de déplaire (Applegarth, 1986). Le désir de plaire est une grande préoccupation féminine. Oui, les femmes appréhendent que leur agressivité les rende moins séduisantes aux yeux des hommes mais elles redoutent surtout de déplaire aux autres en général et d'être rejetées. Ce souci détermine plusieurs de leurs comportements. Sa source est la culpabilité.

Mais ces inhibitions nourrissent aussi l'envie (Applegarth, 1993). Celle-ci est d'autant plus amplifiée par la perception que l'autre peut réussir ce qu'on se croit incapable d'atteindre, que le succès obtenu signifie avoir enlevé quelque chose à l'autre, en particulier la mère, et que l'élan ambitieux est associé à l'agressivité et est considéré inacceptable. La compétition devient d'autant plus problématique car elle peut nourrir d'autant plus l'envie.

Pour Betts *et al.* (1991), la difficulté de réaliser des ap est associée à des besoins de dépendance à la mère non résolus et des idéaux contradictoires. J'y reviendrai.

Schafer (1992) constate dans sa clinique que plusieurs grandes femmes de carrière très ambitieuses, compétentes et intelligentes se trouvent dans des relations souffrantes de soumission avec des hommes idéalisés, souvent dévalorisants, sadiques ou passifs-agressifs et distants. Il s'étonne du fait que malgré tous leurs succès professionnels, elles restent accrochées à ces liens destructeurs en tant que « victimes » de ces partenaires. Comme Horney (1934), Schafer (1992) découvre que les problèmes de ces femmes sont reliés à une mère dominante, elle-même victime de domination maternelle et de chauvinisme masculin, et à un père distant. Ces analysantes sont devenues les bonnes petites filles de leur mère en réalisant pour elles leurs ambitions freinées. Elles sont devenues ainsi le « phallus » (Chasseguet-Smirgel, 1964) réparateur du sentiment de castration de leurs mères en gagnant le pouvoir et les capacités qu'elles n'ont jamais eues (Schafer, 1992). Ces filles en retour obtiennent un sentiment de pouvoir propre en devenant les réparatrices omnipotentes des blessures maternelles mais au prix de difficultés dans leurs relations intimes. Car cette fidélité à la mère les rend incapables de s'épanouir dans une relation satisfaisante avec un homme parce que cela voudrait dire se séparer d'elle, la castrer de nouveau et la laisser vide et déprimée de façon intolérable.

Cournut-Janin (1999), s'arrête sur les mères de ces femmes. Elle propose qu'une « imago maternelle insatisfaite » est projetée par la mère sur sa fille, image qu'elle-même a hérité par transmission de ses ancêtres. Ces mères à la fois rejettent et idéalisent leur enfant fille.

Elle a été en effet ardemment désirée comme fille par la mère, dans une problématique de revanche plus ou moins consciente envers sa propre mère. La pression maternelle est alors érotiquement très forte, chargeant sa fille d'être, pour elle, une mère gratifiante ; cela passe par l'exigence, sous couvert de rationalisations éducatives, de gratifications prégénitales intenses. (p. 62)

[...] une telle mère, prise dans l'idéalisation positive et négative de sa maternité et de sa fille, ne recherche pas un vrai contact, ni physique ni psychique ; ce serait, pour cette mère, retrouver de bien trop près l'ambivalence qu'elle-même a ressentie en sa propre mère. Relation en faux-self, de part et d'autre ? (p. 62)

De même pour ces filles, toute tentative de vie autonome est alors vécue comme dépouillant sa mère de ce qui est ressenti comme lui étant dû. Elle sera source de culpabilité et de la construction d'un « faux-self » par rapport à sa mère (Cournut-Janin, 1999).

En résumé, ces femmes ont facilement « trop d'ambition ». En tant qu'extension narcissique de leurs mères, elles se sentent responsables de leur bien-être et font tout pour les restaurer narcissiquement. En retour, elles reçoivent une attention privilégiée et l'apaisement de la crainte d'être abandonnées. La réalisation de leurs ap ne les engage pas alors dans un processus de séparation mais de prévention du sentiment d'abandon. Ainsi ont-elles tendance à se sacrifier elles-mêmes et à négliger leurs propres désirs et identité. Ces filles réaliseront leurs ambitions à l'image de ce que leurs mères attendent d'elles. Les exigences nécessaires pour répondre aux désirs de leurs mères et obtenir leur amour seront intégrées au moi et aux idéaux du moi. Le rétablissement narcissique de la mère sera basé sur ce qu'elles font et non sur ce qu'elles sont.

Sur le plan intrapsychique, ces femmes ont introjecté une figure maternelle irréparable et avide de restauration et inversement ces mères se sentent gratifiées par identification projective aux succès de leurs filles. Certaines femmes, pour se séparer de cette mère endommagée, négligent et boycottent leurs propres talents ou encore, ont maints succès, mais se gardent loin de relations intimes avec un homme de peur de retrouver l'emprise qu'avait leur mère sur elles.

Les désirs de ces femmes sont colorés par ceux de leurs mères et leurs ambitions ne sont pas l'expression d'un soi épanoui, de leur « *real self* » comme le voudrait Horney ou « *true self* » comme le voudrait Winnicott, mais d'un soi dont l'estime dépend de gratifications extérieures, surtout celles de la mère. Leurs accomplissements ne seront pas source de plaisir et de satisfaction personnelle, elles seront plutôt accablées par une pression de performance pour réussir et bien paraître, d'autant plus valorisantes que la société confirme ce genre de succès. Ainsi, le contexte culturel participe-t-il à établir les balises qui déterminent quand l'apcf est dans le « trop » ou le « pas assez ».

1.2.2.3 l'apcf : ses désirs et ses vouloirs

Le désir, le vouloir et le « je » sont à la base de toute ambition. Accordé au féminin, ces vecteurs se complexifient et deviennent un sujet épineux autant pour la femme elle-même que son entourage, ainsi que pour les théoriciens.

La femme ne parle pas de son désir, affirme Aulagnier (1980), elle est surtout « désirée », plutôt que « désirante », elle est « sujet de manque ». Selon Benjamin (1986, 1988) la femme a beaucoup de difficulté à se percevoir comme sujet de désir et se voit plutôt comme objet du désir de l'autre. Elle est davantage orientée à stimuler et à satisfaire les besoins d'autrui plutôt que les siens. Mais un manque de désir propre est signe d'impuissance, de manque d'estime pour soi et de confiance dans son devenir en tant que femme (Torok, 1964).

La réalisation d'ambitions nécessite la reconnaissance de ses propres désirs, mais si cette capacité est, à la base, conflictuelle chez la femme, elle le sera pour l'ambition. Si elle se voit d'emblée comme l'objet du désir de l'autre, la question survient de savoir à qui appartient le désir qu'exprime la femme ? La même interrogation se pose au sujet de l'ambition : à qui appartient l'ap que la femme veut réaliser ? Plusieurs auteurs répondent : à la mère.

Si, selon Chasseguet-Smirgel (1964), la femme peut se sentir coupable de « voler le phallus paternel » grâce à ses succès professionnels, elle peut tout autant se sentir coupable de ne pas apporter à sa mère ce « phallus » compensatoire pour ses ambitions fanées dont la réalisation a été entravée par les normes sociales de son époque.

Ainsi l'ap de plusieurs jeunes femmes est nourrie par cette quête de réparation des blessures psychiques maternelles et par un désir parfois féroce de ne pas subir le même sort que leur mère. Mais, tout en cherchant presque désespérément à se différencier d'elle, ces filles se coincent malgré tout dans un rôle d'extension narcissique et de contre-identification avec leur mère (Horney, 1934, 1950 ; Schafer, 1992). Ce rôle ne les libère pas mais les garde, au contraire, enchaînées au maternel et en difficulté avec leurs relations amoureuses.

Mais l'ambition n'est pas seulement « désir », elle est aussi « vouloir ». Pour la concrétiser, la femme doit « vouloir » réaliser le désir qu'elle a dans le contexte d'une réalité sociale, temporelle et psychique. C'est-à-dire qu'elle doit savoir utiliser sa volonté, sa conscience, sa compréhension de soi et du monde afin de pouvoir transformer le désir en fantasme puis en ambition puis de concrétiser son but dans un contexte culturel et un espace-temps. Si désirer est conflictuel pour la femme, vouloir le serait-il autant ? En fait, le conflit pour la femme, selon Assoun (1995), se situe surtout entre son désir et son vouloir.

Le désir naît du soi, de l'affect et du pulsionnel et est davantage, mais pas seulement, associé à l'inconscient. Tandis que le vouloir est surtout du domaine de la conscience. Il choisit quels désirs gratifier. Il planifie les chaînes des moyens et décide des actions nécessaires suite à la délibération. La volonté fait le lien entre désir et entendement. En psychanalyse on devrait facilement pouvoir attester que « Si je sais comment tu désires et ce que tu désires, je te dirai ce que tu veux. » (Assoun, 1995, p. 113-115). Mais, dans le cas de la femme ce principe d'équivalence ne joue pas. Le désir et le vouloir au féminin se contredisent aisément. Ce qu'elle désire et ce qu'elle veut sont plus souvent qu'autrement, dictés par le « principe de non-congruence » (p. 127-128). Assoun (1995) établit, en se basant sur Freud, que la plus importante de ces contradictions serait dans le fait que la femme veut sa mère mais désire son père ou l'homme qui le suit :

[...] l'objet primordial du vouloir-femme, c'est bien la Mère. Mais, pour désirer, et accéder à l'homme, il lui a fallu faire son deuil de ce vouloir. Freud s'interroge car il ne comprend pas : pourquoi reste-t-elle ainsi, à vouloir (sa mère), au-delà de son désir ? (p. 115)

Cette idée implique de penser la femme au croisement inconscient de ces deux lignes concurrentes : d'une part le « Vouloir-attachement maternel », d'autre part le « Désir-référence paternelle-phallus ». Dans ce contexte, la femme « névrosée » serait celle qui ne

veut pas ce qu'elle désire. Et « à chaque échec apparent d'un désir, explique l'auteur, c'est un vouloir qui se notifie pour dérégler la machine du désir ; chaque vouloir qui avorte dénie un désir . » (Assoun, 1995, p. 132-133)

L'exemple par excellence du triomphe du « pur vouloir » et qui n'est pas sans parenté avec l'ambition est l'anorexie.

L'anorexique est par excellence celle qui sait ce qu'elle veut ! Elle est l'incarnation d'un choix. Ce qu'elle ne sait pas c'est que ce vouloir s'appuie sur une négation du désir. Le vouloir assure la présomption de savoir absolu, mais ce corps dompté fait barrage à quelque chose qui ne veut pas se dire, qui est le désir de l'autre. (p. 135)

Pour désobéir au maître de l'émergence du désir sexuel, elle s'assure la maîtrise de la faim. En ce corps où idéalement plus rien ne doit rentrer, se forge une maîtrise de fer. L'hyperactivité motrice, le goût de la performance attestent que quelque chose comme un « vouloir » a été libéré, par la récusation du désir. (p. 134)

L'énergie de ce vouloir s'alimente donc visiblement à celui de ne rien vouloir savoir du désir, comme si cela ne concernait pas le sujet. [...] soit ne rien vouloir devoir à la mère. Ethique du self-made man, en somme (en sa version féminine) : « Je n'ai rien demandé à personne ! » formule dont la teinte de misère mélancolique n'échappera pas. [...]

Il y a donc là expérience de la perte, reconduite sur le corps du sujet... mais on sait aussi que c'est à ce moment précis que l'euphorie de toute-puissance est à son comble. (p. 135) [...]

[L'anorexie est] l'image du vouloir libéré du joug du désir. [...] stopper le train du désir vers l'Autre et de recueillir la demande, de la bloquer sur son propre corps. Il y a donc là comme un « syndrome de la féminité », la tentation chronique de ce désaveu de l'ordre du désir en lequel (j'ai souligné) se revendique le vouloir-femme. Car ce « rien » auquel elle réduit son désir, elle le produit avec l'énergie d'un vouloir totalitaire. (p. 136)

Je ne sais pas si on doit toujours associer ce « vouloir-femme » à la mère et le désir au père mais il m'apparaît certain que la réalisation de l'apcf est bien souvent « tentée » par ce « désaveu du désir » car sa réalisation exige même l'abandon de certains. Le désir n'est-il pas du domaine du ressenti, de l'émotion, des besoins autant physiques que affectifs, de la dépendance et la vulnérabilité tandis que le « vouloir » du domaine de la raison, du réfléchi et de la volonté, du faire, du choisir et de l'autonomie ? En fait le « désaveu de désir » répond bien aux exigences de performance que la réussite sociale demande. Les femmes acquiescent autant sur le plan de la profession que sur celui de l'apparence physique.

« Névrose » ou pas, concrétiser le projet d'une profession nécessite de faire un choix parmi plusieurs désirs : faire des études, trouver un conjoint, élever des enfants, prendre soin de soi, etc. avec la certitude qu'aucun de ceux-ci ne pourra être comblé de façon entièrement satisfaisante, **sauf**, si on le « veut vraiment », c'est-à-dire, à tout prix. Même si populaire, cette dernière affirmation, faisant du vouloir un maître tout-puissant, est certes de l'ordre de la mégalomanie et crée l'illusion d'éviter le deuil du tout avoir.

Bien des femmes foncent dans l'espoir de tout réussir et de se prouver capable mais pour tôt ou tard se trouver brûlées par leurs ambitions trop enflammées. Ces Jeanne D'Arc on fait de leurs « vouloirs » leur bûcher dans l'espoir de ne surtout pas ressembler à leur mère, cette esclave du désir de l'autre... L'apcf peut donc facilement être porteuse de cette non-congruence, et pire, de cette volition rendue dictatrice.

L'exercice de cette volition commence auprès du corps et sa réussite peut influencer les ambitions (Freud, 1900, 1905, 1908c). Les premières expressions de la pulsion de maîtrise prégénitales s'appliquent à contrôler des manifestations physiques grâce aux vouloirs et à la volonté. La femme subit bien des phénomènes dans son corps, qu'elle le veuille ou non : les cycles menstruels, la ménopause, les formes de son corps de femme, sa fertilité, la grossesse, etc. Parfois elle se bat pour contrôler les désirs de son corps, par exemple par des régimes, par une anorexie causant l'aménorrhée, la frigidity, etc. Ainsi ce lien particulier et conflictuel que la femme entretient avec son vouloir et ses désirs part du physique et vient de loin. La valorisation du vouloir sur la passivité est présente depuis l'aube des temps explique Héritier (2002). Le premier a été attribué au masculin et la deuxième au féminin à cause du fonctionnement des corps. Les hommes peuvent choisir ou non de faire couler leur sang, tandis que les femmes saignent malgré elles.

Les troubles alimentaires (Bergmann, 1988 ; de Groot, 1998 ; Jary, 1998 ; Steiger & Séguin, 1999 ; Whisnant-Reisner, 1988 ; etc.) qui accompagnent si souvent les ap sont peut-être une manière de mettre en scène sur le physique plusieurs de ces conflits ou de compenser pour un vouloir qui échoue sur ses projets de vie. Le succès a son image physique : la minceur. Celle-ci, complice de ce vouloir idéalisé, promet la réussite universelle ou compense pour celle manquante.

En clinique, l'ambition et son parcours de concrétisation mérite d'autant plus d'attention et d'analyse que les idéaux de notre société axés sur la performance, le profit, « le faire » plutôt que « l'être » endossent ces « tentations » féminines.

1.2.2.4 L'apcf et ses idéaux contradictoires

Mais ce conflictuel et ce non congruent que l'apcf englobe peuvent s'articuler non seulement en opposition de désir et vouloir, mais également en termes de soi et d'autre, de faux et de vrai self, entre plaire et l'agressivité si angoissante pour l'être féminin, entre ressentir et raisonner, entre les besoins du corps, ceux de l'esprit et ceux du cœur, ainsi de suite. Finalement des idéaux contradictoires habitant la femme peuvent tout autant produire des difficultés dans la réalisation de ses ap ainsi que des commandes opposées dictées par son idéal du moi et son surmoi.

C'est ce que soulèvent Betts et *al.* (1991), en décrivant leurs expériences de psychanalystes auprès de leurs analysantes aux prises avec des conflits insurmontables entre la réalisation de leurs ap et leurs relations interpersonnelles. Ces personnes les ont choisies comme analystes tout particulièrement parce qu'elles sont des femmes. Ces patientes au surmoi sévère se voyaient coincées entre deux idéaux du moi contradictoires (Betts et al., 1991). Un dictait : « tu dois avoir du succès dans ta vie professionnelle », et l'autre : « tu dois rester chez toi, avoir des enfants, être aimable, tendre et attentive face aux besoins des autres et ne pas dépasser ta mère ». Pour ces femmes, ces deux idéaux étaient incompatibles. Leur psychanalyse se centrait alors sur un travail de consolidation de ces deux idéaux au travers de leur identification avec la psychanalyste perçue comme étant capable d'être maternante et d'avoir des ambitions « phalliques » en même temps. Ces femmes se cherchaient une mère qu'elles pouvaient admirer, sur qui elles pouvaient projeter leurs propres idéaux, de qui elles ne se sentiraient pas responsables et de qui elles ne craindraient pas d'être abandonnées ni enviées.

Ces idéaux contradictoires reliés à l'idéal maternel et au succès professionnel se manifestent tout autant sur le plan culturel. La société estime la maternité car elle est un élément

indispensable à la survie de l'espèce (Dessuant, 1988), mais elle a aussi de plus en plus comme exigence la réussite professionnelle des femmes. C'est comme si elle demandait à la femme de marcher dans deux directions opposées en même temps, chose que seule une « superwoman » sait réussir, mais à quel prix ? Certes grâce à un vouloir et une volonté de fer et par le sacrifice de plusieurs de ses désirs et besoins.

De ces idéaux contradictoires découlent une avalanche de critiques contradictoires à l'égard des femmes et leurs ambitions surtout à la mère confondue avec toute femme. Dans les écrits examinés, on retrouve tout autant des « critiques » face au manque d'ap de certaines femmes tout en soulignant l'importance de la relation mère-enfant et de la présence maternelle pour le développement d'un soi sain, que des critiques envers celles qui se réalisent professionnellement, parfois même « trop ». Par exemple, le psychanalyste américain Lash (1978) s'opposa farouchement à la mère qui travaille. L'abandon du foyer des mères serait responsable du nombre grandissant de troubles narcissiques, du taux élevé de divorce, de la perte de valeurs traditionnelles, finalement de tous les maux.

Le père ne suscite pas les mêmes reproches. Au contraire il est plutôt estimé pour son côté ambitieux. Selon Parat (1999), s'il s'investit ailleurs cela n'enlève rien à la qualité de son contact avec ses enfants. « Les activités équivalentes [de la réalisation d'ambitions] des pères sont mieux admises par tous, pour des raisons culturelles peut-être, mais surtout parce que l'inscription dans le vécu de l'enfant en est moins précoce. » (p. 187). Tandis que les réalisations d'ambitions de la femme nuiraient à sa progéniture, et en généralisant, Parat en 1999 dénonce toutes les mères investissant leurs « sublimations » comme étant insuffisantes et « peu maternelles ». Ces commentaires péjoratifs de cette auteure, rappels de ceux de ses collègues d'antan fidèles à Freud, ravive cette mise en opposition entre une femme avec ambition et une bonne mère. De leur perspective, une mère « suffisamment bonne » n'aurait pas d'aspirations professionnelles et si elle en avait, cela ferait d'elle une mauvaise mère. La santé psychique et physique de l'enfant dépend certes de la qualité du lien créé entre mère-enfant. Mais, même la meilleure des mères dans la meilleure des conditions éveillerait chez le petit le désir d'avoir tout d'elle et d'être tout pour elle. Devoir partager même une maman « suffisamment bonne » non seulement avec son amoureux mais avec sa carrière, susciterait un sentiment déprimant d'exclusion et de perte dans tout enfant. Ainsi une femme

professionnellement ambitieuse ne réanimerait-elle pas ces sentiments d'enfant chez quiconque, même les adultes ? Ainsi peu importe l'âge de l'individu proche d'elle, il serait dérangé par cet aspect de la femme. Et pour contrer cet inconfort, l'enfant devenu adulte, homme ou femme, serait animé par le désir de l'en empêcher et de la dominer, par exemple, par des théories qui font des femmes professionnellement ambitieuses de mauvaises mères « phalliques », des complexées, des envieuses de pénis, etc. pour la garder près de son petit. Ainsi la réalisation des ses ap fait en sorte que toute femme se trouve coincée parmi ces idéaux et perceptions et entre ses désirs d'être une bonne mère et ses aspirations. Ceci nous amène au sujet de la mère et de l'apcf.

1.2.2.5 L'apcf et la mère

Tout au long de cette exploration du « contexte théorique » visant à répondre à la question de recherche :

En quoi, au-delà des apparences, l'apcf dérange, et ce autant la femme elle-même que son entourage, et qu'est-ce qui l'attire et la satisfait dans la réalisation de son ambition malgré les difficultés ?

Apparaît en filigrane l'objet de la mère comme source de malaise et de conflit concernant l'apcf. Voyons maintenant de plus près quels sont ces angoisses et conflits concernant l'objet maternel que la femme réalisant ses ap réveille autant en elle-même que chez les personnes qui l'entourent et qui font qu'elle dérange tant. Et quel est le rôle de la mère auprès de sa fille par rapport au développement sain et à l'accomplissement de son ap ? Nous allons voir que les fantasmes à la source de ces angoisses peuvent se regrouper autour de trois thèmes : la mère « toute-puissante », la séparation d'avec la mère et la rivalité et la mort.

1.2.2.5.1 La mère toute-puissante

Jusqu'à présent, plusieurs auteurs ont mis à l'avant-scène en rapport avec l'apcf, une mère primitive et toute-puissante (Klein, 1946) devant être dévaluée afin que l'émancipation de son pouvoir extraordinaire et l'individuation soit possible (Chasseguet-Smirgel, 1964). Pour

que ce mouvement s'actualise, le père doit être idéalisé et rendu tout-puissant à son tour. Celle qui avait été tout est réduite à rien et dominée pendant que son pouvoir extraordinaire est remis au paternel. Éventuellement, cette mère pourra être réparée par une adoration, voire adulation sans pour autant qu'elle ne soit reconnue comme la femme sexuée et de tête qu'elle est. Cette dynamique rappelle un rapport de forces narcissiques qui ne laissent qu'une seule place au soleil. Selon Schaffer (1992) cette dynamique expliquerait pourquoi hommes et femmes sont parfois complices de la subjugation des femmes et donc de leur exclusion des instituts de savoir et des professions. Parce que les subjugués c'est aussi dominer la puissante mère primitive de l'enfance qu'on peut enfin à son tour contrôler. Ces fantasmes autour de la mère toute-puissante seraient donc à la source de ces comportements symptomatiques de discrimination et d'idéalisation des femmes agis dans le social :

Later on, both men and women, are ready to participate in the socially reinforced discrimination against women, or at least to assent to it passively. For the same reasons, however, this figure must also be protected or repaired with special care often in idealization, often by the person's own enslavement. (p. 92) [...] Repetitively this subjugation is given the appearance of adoration. (p. 93)

Ainsi le constate Chasseguet-Smirgel (1986), un monde où les femmes sont humiliées et offensées, révèle une profonde insécurité liée à la peur d'être annihilé par le pouvoir engloutissant de la mère primitive (Klein, 1946).

1.2.2.5.2 « L'Étoile noire »

Apparaît en filigrane tout au long des écrits en rapport avec l'apcf exposés jusqu'à présent, une autre dimension à la mère. Celle-ci est davantage teintée d'angoisse et de mélancolie que d'agressivité et de vengeance. Il s'agit du mouvement d'éloignement et de désidentification avec celle qu'au fond on ne voudrait pas perdre. « Cette étoile noire » (Cournut, 2001) qu'est l'angoisse de séparation avec la mère, ce premier objet d'amour de nous tous (Freud, 1925), hante tous les êtres mais particulièrement l'être féminin.

Ce trauma des traumas (Freud, 1925, Dolto, 1987, Winnicott, 1958) initial « est toujours actuel » nous rappelle Cournut (2001). « La disparition toujours possible, toujours imminente de la mère, trauma jamais vraiment élaboré, irréprésentable, radical et insupportable » est

inclus dans le féminin érotico-maternel » (Cournut, 2001, p. 261). Il est tout autant inclus dans le féminin avec ambition, dirais-je. Cette ap que la femme exprime pour sa réalisation propre, en dehors de sa passion pour son objet d'amour et/ou de son enfant peut tout autant éveiller « l'étoile noire » chez ceux qui l'entourent et pour ceci « déranger ». Et la femme elle-même en s'occupant de la réalisation de ses ap dans un mouvement d'autonomie, se voit confrontée à « cette étoile noire » troublant son monde intérieur.

Selon Cournut (2001, p. 261), « Toute situation [dont la réalisation d'apcf] qui rappelle peu ou prou l'absence de l'objet primaire est et reste radicalement insupportable, chavirant les investissements et poussant aux identifications les plus dangereuses. ». Elle ravive les questions de notre enfance : La mère a disparu avec qui ? Pourquoi et avec quoi ? Pour surmonter ses terreurs, l'enfant doit impérativement apprendre peu à peu à transformer la « terreur de la disparition en angoisse de séparation » (p. 262). La disparition, reliée à l'irreprésentable reste insupportable car il est « ce qui disparaît sans que l'on puisse se le représenter. » (p. 264).

Selon Cournut (2001), le garçon peut plus facilement limiter ces angoisses autour de la disparition de la mère en les transformant en angoisse de castration et troquer une perte partielle pour la perte totale. La fille ne pouvant pas faire de même, reste plus vulnérable à la crainte de la perte totale de la mère puis de l'objet d'amour.

Et « quelle que soit la culture, les femmes sont en prise plus directe avec la perte d'objet que les hommes. » (Cournut, 2001, p. 265). « L'irreprésentable des femmes, leur « féminin », c'est la possibilité d'être abandonnées à rien, pour rien, dans un absolu de rien. »

Les femmes [...] les [les hommes] fréquentent pour se protéger de leur mère. Ce dont elles ont fondamentalement peur, c'est d'être à nouveau victimes [si les hommes les lâchent] d'une séparation qui les laisse en prise, et en proie, à une disparition fondamentale. Car c'est bien là le paradoxe : retrouver sa mère, c'est risquer de la perdre. (p. 268-269)

[Les femmes] sont encore plus vulnérables [que les hommes] face aux menaces de disparitions. Elles ont peur de ce qu'elles ne parviennent pas à se représenter, si ce n'est sous la forme et la face terrifiante d'une image maternelle ressuscitée, et cela d'autant plus que leur relation maternelle fut ambivalente, la séparation les confrontent à nouveau à cette présence-absence de la mère, sans médiation, et avec, de plus, le remords d'avoir trahi. (p. 269)

On constate que la mère comme une ombre suit la femme, même jusque dans son corps. Freud avait déjà constaté mais secondairement, « comme la levée d'un refoulement » (André, 1994), parce qu'il n'aimait pas avoir un rôle maternel et grâce à ses collègues femmes, que l'attachement de la fille pour sa mère est puissant, complexe et d'une grande importance. D'après Assoun (1995), « deuil et mélancolie » (Freud, 1917) sont les métaphores du rapport à tout objet d'attachement propre à la femme, non seulement à celui la mère, car « l'expérience de la perte [est] au cœur de la féminité » (p. 147). Plusieurs auteurs ont écrit sur cette réalité.

Pour Malher (1975) les crises de « rapprochement » sont plus dramatiques pour les petites filles que pour les petits garçons, car celles-ci se rapprochent et s'accrochent davantage à leur mère lors de la découverte de différences sexuelles. Roiphe et Galenson (1981) notent une baisse d'estime de soi, une hausse d'humeur dépressive, une difficulté à former une identité sexuelle et à s'investir dans le monde extérieur durant cette période.

Selon Chodorow (1978), la période « d'identification primaire » est plus longue pour la petite fille que pour le garçon. Puisqu'elle est du même sexe, la mère est plus apte à la traiter comme une extension de son propre corps, un double d'elle-même ou comme extension narcissique. Ainsi se créent entre mère et fille des confusions autour de leurs frontières du moi. Les différences entre elles s'embrouillent facilement et le mouvement de séparation entre les deux devient plus complexe.

La mère a plus de facilité avec son fils étant donné la différence entre leurs anatomies. Elle est plus apte à le traiter comme un « *sexual other* », un être différent, et à le pousser à se différencier d'elle.

Dans le même sens que les auteurs précédents et en se préoccupant plus spécifiquement de l'apcf, la psychanalyste et psychiatre et Notman (1989) propose que la séparation d'avec la mère est un mouvement particulièrement conflictuel pour la fille. Celle-ci doit se tourner vers sa mère pour se forger une identité, tout en s'éloignant d'elle pour pouvoir se différencier, ajoute l'auteure. Elle doit apprendre à être compétitive et agressive sans avoir le sentiment de détruire, ni elle-même, ni sa mère, ni son affection. Comme l'avait déjà proposé Freud (1925, 1931), la perte de l'amour et l'abandon sont de puissantes sources d'anxiété pour les femmes. De plus, leur estime d'elles-mêmes est très sensible à la dépendance, aux réactions

interpersonnelles et aux pertes vécues dans les relations avec autrui. La découverte de leur agressivité trouble l'estime de soi des femmes car leur idéal du moi encourage plutôt le sacrifice et le service.

Tout comme Freud (1908d), Horney (1934), Johnson (1940), Applegartn (1986, 1997) et d'autres, Notman (1989) affirme que la société influence cette réalité. Celle-ci freine l'expression de l'agressivité chez les femmes et promeut plutôt la passivité et un sentiment de « *helplessness* » (Brinbing, 1953; Seligman, 1975 dans Notman, 1989), c'est-à-dire d'impuissance. Le contexte culturel peut leur offrir moins de possibilités pour développer un sentiment de maîtrise active. La dévalorisation sociale du corps de la femme et les stéréotypes sexuels y contribuent tout autant.

Selon les recherches de Weisman et Klerman (1977, dans Notman, 1989), la dépression est beaucoup plus fréquente chez les femmes que chez les hommes. Notman, (1989) propose les raisons suivantes comme causes de ce phénomène : les difficultés lors des phases de séparation-individuation avec la mère, la difficulté qu'ont les femmes avec l'agressivité, l'identification à une personne déprimée, des conditions de vie qui encouragent la dévalorisation de la femme, sa soumission et un sentiment d'impuissance et son exclusion de certaines opportunités sociales.

Ainsi l'apcf n'évoque pas seulement des angoisses reliées à la perte de la mère mais permet à maintes femmes de surmonter leurs angoisses et de se séparer de l'objet maternel dans un mouvement d'autonomie et de maîtrise. Dans ce sens elle leur permettrait de satisfaire les pulsions d'emprise, de voir et de savoir (Freud 1905), irait à l'encontre d'un sentiment d'impuissance, faciliterait ce mouvement d'éloignement de la mère et pourrait prévenir la dépression.

1.2.2.5.3 La rivalité et la mort

L'apcf suscite non seulement des angoisses et des conflits relatifs à l'objet de la mère tournant autour des thèmes de la toute-puissance maternelle ou de la séparation d'avec la mère mais aussi autour de la rivalité avec celle-ci. Inévitablement, la réalisation d'ap

confronte l'individu à la compétition et à toutes sortes de rivalités, mais précisons que l'ambition n'est pas la rivalité, mais que l'une peu très bien « enflammer » l'autre tout comme « éteindre » son feu.

Dans le cadre de la théorie freudienne les mots « rivalité » et « mère » peuvent facilement nous faire penser au complexe d'œdipe et à la rivalité œdipienne. Revoyons ce que nous avons vu plus haut sur ce sujet. Pour Freud (1923, 1924, 1925, 1931), le complexe d'œdipe connote la situation de l'enfant dans une triangulation relationnelle : haine pour le ou la rivale et désir amoureux pour l'objet d'amour convoité. Cette dynamique bat son plein chez l'enfant lors de la phase phallique, entre trois et cinq ans, de la sexualité infantile. L'entrée dans la période de latence marque son déclin. Chez le garçon, c'est le « complexe de castration » qui fait disparaître l'œdipe. La menace d'être castré par le père s'il réalisait ses vœux incestueux l'amène à se désinvestir de la mère, à s'identifier au père, et à se choisir un autre objet d'amour du même sexe que le premier plus tard à l'adolescence. La « menace de castration » permet chez lui l'instauration du surmoi, puis la déssexualisation des relations, la sublimation et le développement d'ambitions spécifiquement professionnelles au service de la civilisation.

Chez la fille c'est le « complexe de castration » et « l'envie du pénis » qui la font entrer dans l'œdipe. Selon Freud (1923, 1924, 1925, 1931), la fille désire d'abord sa mère, veut un bébé avec elle et lui en faire un. Lorsque jalouse de l'attention que sa mère porte aux autres enfants de la famille et enragée contre elle pour ne pas lui avoir donné un pénis car ce manque la rend inférieure aux garçons, elle se tourne vers le père dans l'espoir d'obtenir de sa part ce sexe qui fait défaut, sinon, un enfant.

Contrairement au garçon, la fille doit changer d'objet d'amour. La mère devient alors sa rivale qu'elle voudrait éliminer pour se rapprocher du père. En réalisant que son désir ne se concrétise pas, elle se détourne lentement du père, se retourne vers la mère et s'identifie à elle comme femme. Selon Freud, à cause de l'absence de crainte de castration, puisqu'elle est déjà castrée et n'a rien à perdre, le surmoi se forme plus difficilement tout comme les sublimations. Elle intériorise les interdits à travers l'éducation, l'intimidation et la crainte de ne plus être aimée. Si elle développe une ap, c'est qu'elle n'aurait pas résolu son envie du pénis et souffrirait d'un complexe de masculinité.

Si on réfléchit sur l'ambition, il faut savoir que ses buts peuvent être très divers et que l'ambition peut être attisée par bien des facteurs. Elle peut très bien avoir comme but la séduction d'un bien-aimé, de mettre au monde un enfant tout comme le souhait de devenir riche. Elle peut tout autant être attisée par l'humiliation que par des succès.

Mais cette rivalité œdipienne entre mère et fille telle que proposée ici par Freud concerne davantage la relation triangulée avec l'objet érotisé. Elle s'applique donc moins à l'ambition qui a comme but la profession. L'objet de convoitise ici est le succès des études, de la carrière et non la conquête d'un être cher. Klein (1957) nous éclaire en différenciant la jalousie de l'envie. La jalousie inclut le rival œdipien et sa haine est une conséquence de l'amour pour l'objet. Tandis que la frustration et l'envie sont au cœur de la relation à deux et s'appliquent davantage à l'ap. Jacobson (1964) précise que les possessions de la mère ou des autres rivaux peuvent provoquer non seulement des « tendances hostiles et envieuses », mais aussi de l'admiration avec à la fois un désir de lui ressembler et de se distinguer d'elle.

Au cours de son développement, la mère peut être à la fois la rivale que la fille jalouse ou envie et l'objet d'identification admiré avec le désir d'être comme elle et de réaliser, par exemple, une profession à son image. La mère est celle que la fille peut aussi chercher à dénigrer pour se rapprocher du père et pour se créer une identité sexuelle. Cette compétitrice a ce que la fille n'a pas encore et qu'elle voudrait avoir ou réussir. Elle peut aussi représenter ce que la fille ne veut pas être et qu'elle cherche à éliminer ou encore à dépasser.

D'un autre côté, la mère peut tout autant envier les possessions de sa fille ou jalouser sa féminité et ses succès auprès du sexe opposé. Animée par une envie ou une jalousie haineuse elle peut vouloir éliminer sa rivale en empêchant son enfant d'avoir des ap, de réussir ses réalisations ou alors en la gardant loin des membres du sexe opposé. Et dans le même sens, il n'est pas rare aujourd'hui d'entendre la plainte que certaines pionnières, qui ont vaillamment su réussir leurs ap dans des domaines auparavant réservés aux hommes, plutôt que d'encourager et de soutenir leurs consœurs plus jeunes, peuvent trop souvent les traiter comme des rivales menaçantes à éliminer. Vient alors la difficulté d'aider ces futures professionnelles à se réaliser, de leur transmettre leurs connaissances et expériences, de leur servir de modèle et d'idéal du moi professionnel. Comme si tout partage menaçait d'assombrir leurs succès, de les rendre perdantes ou de les détruire.

La rivalité, l'envie, la jalousie et la haine font immanquablement penser à la mort. De même, la mère, tout en étant figure de vie, est aussi figure de mort. Selon Cournut (2001), le parricide est un thème fréquent dans la théorisation freudienne, tandis que celui du matricide est rare. Ceci, parce qu'il est beaucoup plus impensable de tuer sa mère que son père. Si la sublimation marie Éros à Thanatos, si l'ambition a son odeur de mort, la compétition pue le meurtre d'autant plus si la loi du talion règne. Ainsi, l'ap et la concurrence peuvent faire de l'objet maternel derrière toute femme une victime ou une gladiatrice. Une femme devant une femme se trouve aussi devant une mère. Si la femme/mère concurrente est victorieuse, elle risque de devenir une Méduse terrifiante aux yeux de la perdante. Mais pire, si cette femme/mère risque d'être la perdante, cela peut signifier que la femme/fille en compétition avec ses ambitions risque d'enlever la vie symboliquement à sa mère ou celle présente en toute femme. Mais ce matricide est, comme le constate Cournut (2001), « impensable et irreprésentable ». Ce geste serait comme tuer son origine, une partie de soi, finalement ce serait l'ultime « automeurtre ». Rien ne serait ainsi gagné et tout perdu. Selon Cournut (2001), le matricide existe peu dans la mythologie, encore moins celui par la fille, car il est insupportable. Dans ce contexte, l'apcf, incontournable entrelacée avec la compétition, la concurrence et l'agressivité entre femmes, dérange car gagner sur l'adversaire pourrait symboliquement être un matricide, finalement un suicide.

1.2.2.5.4 La mère « suffisamment bonne »

Si l'apcf peut réveiller autant d'angoisses et de conflits chez tous, on peut penser que la relation mère-enfant devrait alors dès le départ être du moins « suffisamment bonne » (Winnicott, 1965 ; Cournut, 2001) afin de prévenir les coups. Comment serait alors une bonne mère pour sa fille ? Entre la « mère incestueuse » et la « mère toute-puissante » se trouve la mère « suffisamment bonne », propose Cournut (2001). Celle-ci serait « capable de produire une fille avec laquelle, personnes séparées, elle ne serait ni dans la haine sauvage, ni dans la fusion désubjectivante. » « Ce qui fera une mère « suffisamment bonne » sera d'abord sa capacité à apporter un tiers dans la relation avec sa fille ». (p 147) De cette façon, quand la complicité mère-fille est adéquate, la fille se sentira investie par sa mère. Elle s'identifiera à

cette dernière en tant que femme, et se sentira aimée de sa mère sans en être empêchée par l'amour de celle-ci pour son homme. Et à mon sens, cette mère promouvant l'état « séparé » de sa fille et l'inclusion du tiers dans leur relation saura certes aider son enfant à épanouir ses ap en tant que sujet de ses propres désirs en lui donnant l'assurance que ses victoires ne la démoliront pas et inversement.

Somme toute, cette mère « suffisamment bonne » souligne l'importance du père pour sa fille. Alors comment serait un père « suffisamment bon » pour sa fille dans ce contexte ? Si Cournut (2001) a décrit de son point de vue ce qu'il fallait à la mère pour être « suffisamment bonne », tout comme Winnicott, il ne l'a pas spécifié pour le père. Voyons ce qu'il faudrait à la relation père-fille dans le cadre des apcf pour qu'elle soit tout autant « suffisamment bonne ».

1.2.2.6 L'apcf et le père

Jusqu'à présent, beaucoup a été dit sur la relation mère-fille et l'apcf mais comme nous avons vu dans la première partie sur le narcissisme et l'apcf de ce volet II sur la psychanalyse et l'apcf, peu a été dit sur la relation père-fille en lien avec le sujet. Les auteurs ci-dessous, en particulier Benjamin, sauront nous éclairer davantage sur ce lien père-fille, non seulement oedipien mais précœdipien, relatif à l'apcf.

Cette séparation de « l'objet suprême aimé », la mère, place toute femme en position de deuil dont elle est le produit. Ce deuil de la mère est à la base de « nature inachevable » (Assoun, 1995) et garde son « noyau mélancolique » (Cournut-Janin, 1999). « La Mère serait, comme Mère totale de l'origine, objet de la « *Sehnsucht* » (mélancolie) fondamentale de la femme. Le désir fondé sur le rapport au phallus s'introduit nécessairement, en tant qu'alternative à la mère. » (Assoun, 1995, p. 164-165) La relation mère-fille est un amour sans issue, incapable de pleine satisfaction. Ainsi, « la mère sera condamnée pour que la fille puisse supporter de s'émanciper de cet amour sans issue. » (p. 119). Pour que ceci puisse se faire, le père « doit exister pour que l'alternance soit possible. » (p. 118).

Si les hommes ont peur des femmes, les femmes ont peur des hommes (Cournut, 2001). Elles ont certes peur de la possibilité d'être brutalisée par eux mais tout autant d'être abandonnée par les hommes par lâcheté et faiblesse et ceci en commençant par le père :

Les femmes craignent certainement la force physique des hommes, celle qui fait vraiment mal, sans équivoque, celle qui viole. En deçà des fantasmes toujours possibles, la réalité effective et effractive de l'intrusion reste fondamentale, physiologique comme la douleur brute, narcissique comme dévaluation de soi par l'autre, et réveillant les angoisses archaïques de la prime enfance.

A contrario, les femmes redoutent les faiblesses des hommes qui les frustrant, dans le socius en les reléguant, dans le sexuel en les ratant, dans le vital en les protégeant mal contre les affres de la relation mère-fille. (p. 265)

Faure-Pragier (1999) constate que le père n'existe pas dans le lien mère-fille précœdipien des années 1930. Il n'est désiré que comme « prolongement d'un pénis, aux fins de procurer un enfant, désiré non pour lui même, mais comme substitut du pénis manquant. » (p. 44). Pour l'auteure père et mère sont importants et jouent tous les deux un rôle dans l'épanouissement de la féminité de leur fille. Car « l'accès à la féminité suppose la reconnaissance du désir des deux parents l'un pour l'autre, l'accès de la différence des sexes telle que chacun manque ce que montre l'autre » (p. 48). La fille devra se situer dans cette différence pour s'épanouir. « La mère n'est plus alors l'unique objet. Elle est vécue soit comme rivale, soit comme objet libidinal, le père devenant alors celui auquel il faut s'identifier. » C'est ce double mouvement œdipien qui permet au désir d'enfant de naître chez la femme. Pour Faure-Pragier (1999), il n'y a pas d'incompatibilité entre maternel et féminin parce que le désir d'enfant est la conséquence même de l'amour de l'amante. Si le désir d'enfant peut surgir de ce double mouvement œdipien, l'ap pourra éclore de même. Et si cette poussée que j'aimerais symboliser par la tête est reconnue, il pourrait y avoir compatibilité entre la femme amoureuse, la femme maternelle et la femme de tête. À mon avis, si une de ces dimensions de la féminité était négligée ou frustrée, les deux autres en souffriraient

Dans un même souffle, Chasseguet-Smirgel (1986) proclame qu'un monde où le père a disparu est un monde dans lequel la capacité même de penser a été annihilée. Il ne s'agit pas d'opposer le monde du père à celui de la mère mais de les réunir, « c'est leur conjonction qui est féconde à tous les niveaux. » (p. 35).

Pour Benjamin le père a un rôle indispensable dans le mouvement de séparation de la mère vers l'autonomie. En tant que représentant du monde extérieur, il stimule le désir et l'ambition et sa confirmation des souhaits de sa fille est indispensable à celle-ci pour son advenir de sujet de désir plutôt qu'objet du désir de l'autre.

Benjamin (1986, 1988, 1991, 1995) étudie de façon approfondie, en se basant sur maints auteurs psychanalytiques, la problématique du désir féminin, des identités sexuelles, du développement infantile et des rapports hommes/femmes, pour offrir une nouvelle théorie « intersubjective » sur la matière.

Benjamin (1991) souligne l'importance du père dans le développement de l'autonomie psychique de la fille et ceci, tout particulièrement lors de la période préœdipienne et la phase de « rapprochement » (Mahler 1975). Les théories psychanalytiques ont tendance à mettre l'accent sur le père œdipien et son rôle comme objet hétéro-érotique auprès de sa fille. Chez le garçon, il est surtout reconnu comme figure d'identité : il représente son idéal, il facilite la séparation avec la mère et le développement de sa masculinité.

Pour Benjamin (1991), la phase de « rapprochement » (Mahler 1975) est le moment le plus conflictuel dans le processus de séparation du jeune. C'est un moment où il doit surmonter ses angoisses d'éloignement de sa mère ainsi que la perte de sa notion de toute-puissance. L'enfant y travaille à se faire reconnaître, ainsi que ses désirs et ses élans d'autonomie. Il y devient conscient de sa volonté, de la notion d'intention et il y réalise qu'il a non seulement des besoins ou des désirs mais qu'il « veut » également. Derrière chaque manifestation qui exprime ce qu'il « veut », existe le souhait d'être reconnu comme sujet de son désir plutôt que objet d'un désir. Ainsi naissent les ambitions grâce à la confirmation de ses désirs et de ses vouloirs par l'adulte.

Durant cette phase, l'enfant réalise davantage la différence des sexes et des parties génitales. « Père » et « mère » commencent à être symbolisés psychiquement. Il y a exacerbation des conflits entre sécurité et autonomie, dépendance et indépendance, culminant dans un clivage des sexes où la mère représente l'attachement et le pareil tandis que le père, l'indépendance et le différent. Le père devient alors le lien sécurisant avec le monde extérieur, représentant la liberté, la séparation, l'excitation et le désir. C'est ainsi que le père préœdipien a un rôle

particulièrement important. Le pouvoir de la mère repose sur le contrôle de l'enfant, celui du père, sur sa relation avec le monde extérieur au-delà du pouvoir maternel.

Pour que l'enfant puisse se voir comme sujet de son désir, il doit s'identifier à un sujet de désir et s'en faire un symbole psychique. Le père, ayant le pouvoir de satisfaire ses propres besoins, il devient le miroir du désir et non de la bonté comme la mère. Il est l'objet idéalisé de qui l'enfant souhaite une reconnaissance dans ce sens : « tu peux faire comme moi ». Ce père « magique » est aussi tout-puissant aux yeux de l'enfant, que lui-même aimerait être et que la mère peut l'être. En confirmant le désir de l'enfant dans un processus d'identification mutuelle, le père aide son jeune à résoudre sa « crise de rapprochement » (Mahler 1975). Cette confirmation est indispensable pour que le processus d'identification soit un succès, elle lui permet de se sentir sujet de son désir avec le sentiment que ce désir lui appartient et non à l'objet. Mais les pères sont plus à l'aise avec les besoins de leurs fils et ont tendance à les préférer à leurs filles, créant ainsi un meilleur attachement mutuel (Benjamin, 1986, 1988, 1991, 1995).

Selon Benjamin (1986), dans la psychanalyse traditionnelle, ni le père ni la mère y sont reconnus comme individus. Elle base sa compréhension de la relation père-fille sur le « phallus » paternel en tant qu'objet partiel, plutôt que sur sa personne et son identification à lui comme objet total. Par exemple, Chasseguet-Smirgel (1964) et Torok (1964) utilisent le « phallus-pénis » comme symbole de révolte, de différence et de désir de séparation de la mère préœdipienne, omnipotente, contrôlante, anale et sexuellement restrictive. Pour Benjamin, c'est le père en tant que personne qui est important autant pour la fille que pour le garçon. De plus, dans la psychanalyse traditionnelle, la mère idéale n'est pas représentée comme sujet de désir fonctionnant de sa propre volonté, elle est plutôt décrite à travers les expériences de son enfant, s'ajustant à ses besoins et intérêts et offrant symbiose et séparation sur demande.

Le phallus est le symbole du désir de l'homme mais il n'y a pas d'équivalent pour représenter le désir féminin (Benjamin, 1986). L'alternative à l'image de la femme objet du désir de l'autre, est la mère phallique. Son pouvoir est un phallus emprunté qu'elle perd quand elle devient la mère œdipienne et castrée. Elle ne désire pas activement quelque chose pour elle-

même mais cherche à contrôler l'autre. Le phallus est le symbole du pouvoir paternel et sexuel, dissocié de la féminité.

Influencés par les théories freudiennes, Mahler (1975) et Roiphe et Galenson (1981), concluent à partir de leurs recherches que les petites filles sont plus déprimées que les garçons lors de la phase de rapprochement parce qu'en découvrant la différence anatomique des sexes, elles constatent qu'elles sont castrées et sont prises d'envie pour le pénis paternel. L'inaccessibilité du père demeure secondaire pour ces chercheurs constate Benjamin (1991, 1995). Elle-même soutient le contraire : la petite cherche avant tout son père et sa présence. Les exemples cités témoignent de petites filles qui s'ennuient de leur père et la réclamation du symbole phallique exprime ce sentiment de perte.

La présence paternelle est d'autant plus indispensable à sa fille à cause des ressemblances mère-fille. Elle a besoin de lui en tant qu'objet différent de la mère et en tant que représentant de l'autre génital pour confirmer ses quêtes d'indépendance.

D'après Benjamin (1991) le lien précœdipien de la fille au père est basé sur un désir homoérotique, c'est-à-dire, sur le désir de lui ressembler. L'autre est aimé pour sa différence et pour l'opportunité de devenir comme lui. C'est la reconnaissance par le père du désir qu'a sa fille de vouloir s'identifier à lui, dans le sens de « oui tu peux être comme moi », qui l'emmènera plus tard vers l'hétérosexualité. En réalisant qu'elle ne peut tout avoir, ni tout être, la femme cherchera dans l'homme la masculinité qu'elle aurait souhaitée pour elle-même (Benjamin 1991). Plus cet amour identificatoire pour le père sera reconnu, moins l'amour hétérosexuel de la femme sera teinté de soumission, de masochisme, d'idéalisation, d'envie et de culpabilité.

Le père précœdipien permet à sa fille de se percevoir comme sujet de son désir et de développer une identité qui inclut la féminité de sa mère et la masculinité du père. Les fantasmes sur le pouvoir paternel permettent de cultiver un sentiment d'autonomie et de maîtrise dans le monde extérieur et donc de former des ambitions. Selon Freud la blessure narcissique de la femme est celle d'être castrée. Selon Benjamin (1988, 1991), c'est le refus du père aimé et idéalisé d'accueillir chez sa fille les désirs de rapprochement et d'identification avec lui qui inflige la blessure narcissique. Ce refus est vécu comme un rejet profondément douloureux et humiliant. Pour l'auteure, le sens de la castration diffère selon

les phases de développement. Durant la période précœdipienne, elle signifie renoncer au sexe de l'autre et durant la période œdipienne, renoncer à sa sexualité.

Il est tout aussi important pour le processus de maturation de la fille d'avoir une mère autonome et sujet de son désir, explique Benjamin (1988). Si le père reste le seul représentant de cette autonomie, la mère toute-puissante de la petite enfance risque alors d'être dévalorisée et le père idéalisé. Comme l'avait proposé Chasseguet-Smirgel (1964), l'enfant cherche à opposer au grand pouvoir de la mère, un père protecteur qui saura la rabattre et l'abaisser comme lui-même ne peut le faire. Si ces fantasmes clivés se maintiennent dans l'esprit de l'enfant, les deux parents navigueront alors dans un système qui dévalorise l'un pour idéaliser l'autre. Dans un pareil contexte, la fille risque d'avoir des difficultés avec son identité de femme, ses ambitions et l'intimité.

Une identité masculine chez une fille n'est pas une réaction à la castration mais est plutôt provoquée par un rejet paternel ou la domination maternelle. Masculinité et féminité sont importantes pour l'épanouissement du désir et des ap. Benjamin nous ramène ainsi au filon que Freud a laissé dans l'ombre : chaque être est un être bisexuel.

Pour Benjamin, même si l'individu renonce à l'idéal de la bisexualité, il peut tout de même s'identifier consciemment et inconsciemment à des sentiments et des comportements du sexe opposé tout en cristallisant sa propre identité sexuelle.

L'amour œdipien (Benjamin, 1995), est la résolution d'un deuil : on ne peut pas être l'idéal féminin ou masculin que la mère ou le père représente et on ne peut pas encore posséder dans l'amour le corps de l'autre, on ne peut ni être ni posséder sexuellement l'objet d'amour. Si ce deuil est nié, un chauvinisme masculin risque de s'installer et le petit garçon peut se convaincre alors que la fille n'a rien et que lui seul a ce qu'il vaut la peine d'avoir, même si ce qu'il a n'est pas tout.

Finalement, le lien mutuel créé avec le père dans la réalité et dans la vie intrapsychique est aussi indispensable que celui créé avec la mère pour la maturation psychique de la fille. Les deux se complémentent. Lorsqu'une identification à la mère, symbolisant le même, autant qu'au père, symbolisant le différent, est possible, les ap de la femme risquent d'être plus équilibrées et satisfaisantes et de se réaliser en incluant ses désirs d'amour et de maternité. Prendre en considération le rôle d'un seul des parents et de réduire le paternel en simple

témoin ou objet partiel me paraît insuffisant pour comprendre le développement de la fille et puis de ses ap.

Cette double identification nous amène à considérer la question du masculin/féminin dans l'apcf. Si je peux dire « femme » c'est parce qu'il y a « homme ». Le sens donné au féminin colore celui du masculin et réciproquement, ils nous amènent à penser et influencent nos comportements. Mais l'appréciation donnée au féminin reste en général moindre que celle attribuée au masculin. Les théories freudiennes et la dévalorisation des professions qui se féminisent sont des exemples de ce fait. L'ap et sa réalisation chez la femme dérangent car elles raniment cette réalité et le désir de redéfinir le sens attribué aux sexes.

1.2.2.7 L'apcf et le masculin/féminin

Le féminin est refoulé tant au niveau social que théorique et la littérature psychanalytique répond peu à la compréhension du développement de l'identité chez la femme, conclut Brillon (1990) dans sa thèse de doctorat, qui tente d'expliquer certains malaises vécus par les femmes de carrière. Les réflexions de Benjamin (1995) éclairent en partie ce phénomène. La psychanalyse a tendance à polariser le sens de « masculin » et de « féminin », explique-t-elle, sa « phase phallique » en est un exemple. Elle divise l'œdipe en pôles mutuellement exclusifs : masculins ou féminins, actifs ou passifs, puissants ou castrés, etc. Cette perspective cache le narcissisme inconscient de l'œdipe chauvin qui traite le sexe masculin comme étant la seule et unique chose désirable et la fille comme « homme manqué ». Plutôt que de polariser le masculin et le féminin, d'idéaliser un et de dévaloriser l'autre, Benjamin (1995) propose de décentraliser la notion linéaire du développement de l'identité sexuelle par un modèle pluraliste incluant une étape « postœdipienne ».

Le clivage est normal pour l'enfant, dit-elle, il lui permet d'apprendre à différencier les sexes (Benjamin, 1995). Toutefois à l'adolescence, grâce à la capacité de symboliser, le jeune devra diluer ces divisions rigides par la flexibilité et la complémentarité. Une identification avec le sexe opposé et une intégration des différences par le pont de l'empathie plutôt que par identification projective est alors possible. Il pourra ainsi trouver une gratification chez les deux sexes et maintenir un antagonisme permanent entre les deux ne sera plus nécessaire. Cet

amour « postœdipien » sera alors « inclusif » et naviguera continuellement entre l'amour identificatoire et l'amour objectal. Si la sexualité et les sexes tirent vers des pôles opposés, ici, ces pôles ne seront plus masculinité et féminité mais « bimorphisme » et « polymorphisme ».

Sous une optique bimorphique des identités sexuelles et de leurs rôles, l'apcf dérange. En démontrant qu'elle peut posséder un savoir, une maîtrise et un pouvoir dans son domaine, la femme avec ambition vient ébranler le sens clivé des sexes qui font des accomplissements féminins une transgression menaçante plutôt que des compléments aux maîtrises masculines et vice versa.

Dans le même sens, Guttieres-Green (2003) conclut que « c'est l'intégration de la bisexualité psychique qui, si difficile qu'elle soit, offre aux hommes comme aux femmes une issue pour des relations possibles. » Est-ce avec une conception plutôt « intersubjective » et « bisexuelle » de l'être que l'apcf serait moins dérangeante ? Plutôt que de percevoir l'ambition comme le lot seul du « masculin » et du « phallique », on pourrait concevoir l'ambition comme une des « clés du féminin », comme une fonction au service d'un esprit plus polymorphe que clivé, plus flexible que rigide. Néanmoins un tel « modèle de complémentarité » n'est pas sans défis car la « valence différentielle des sexes » (Héritier, 2001) est loin d'avoir disparu.

L'observation de la différence sexuée a toujours entraîné, selon Héritier (2002), la hiérarchisation des sexes faisant du masculin le supérieur du féminin. Ce phénomène est présent depuis l'origine de la pensée consciente et dans toute société. Cette « valence différentielle des sexes » est « à la fois pouvoir d'un sexe sur l'autre ou valorisation de l'un et dévalorisation de l'autre. » (Héritier, 2002, p. 17). Elle fait que le rapport masculin/féminin n'est pas basé sur un simple modèle de la complémentarité, tout comme celui de la différence des générations où, dans ce cas, l'antériorité vaut supériorité. Ainsi au cœur des catégories qui servent à dire l'identique et le différent, lorsqu'on retrouve l'instauration d'une hiérarchie, le masculin y est systématiquement valorisé tandis que la valeur serait déniée au féminin.

Avec comme préalable la valorisation du vouloir sur la passivité (Héritier, 2002), cette hiérarchisation se serait établie parce que les pertes de sang menstruelles des femmes sont

subies alors que les hommes ont la capacité volontaire d'influencer ou non des phénomènes biologiques comme faire saigner ou se faire saigner. Ainsi le destin des femmes a-t-elle été scellé dès l'origine de la pensée consciente. De plus, parce que les hommes, contrairement aux membres du sexe féminin, doivent passer par les femmes pour se reproduire à l'identique, les femmes ont été infériorisées, dominées et asservies pour fin de reproduction depuis des millénaires.

Si les femmes ont été mises en tutelle et dépossédées de leur statut de personne juridiquement autonome, qui est celui des hommes, pour être confinées dans un statut imposé de reproductrices, c'est en leur rendant la liberté dans ce domaine qu'elles vont acquérir à la fois dignité et autonomie. (p. 26)

Grâce au levier de la contraception (Héritier, 2002), la sortie de cet engrenage a été possible. La femme, en pouvant disposer librement de son corps, peut maintenant y appliquer son vouloir et se donner une plus grande liberté de choix en termes de conjoint, pays, enfant, éducation, ambitions et profession, etc. Mais cette liberté est fragile car la hiérarchisation des sexes a été transmise depuis des millénaires et n'a pas disparu malgré le fait qu'une vision de complémentarité entre masculin et féminin cherche à s'installer de plus en plus. Même si elle le contrôle davantage, le corps de la femme rappelle non seulement la mère mais les vérités de notre condition humaine en tant qu'esclave du temps qui passe et de la mort qui nous attend. Comme le dit si bien Huston (1990) :

[...] le temps est inscrit dans le corps d'une femme comme il ne l'est pas dans le corps de l'homme : par ses règles (vingt-huit jours), ses grossesses (neuf mois), l'étendue limitée de sa fécondité (trente ans), la femme est l'horloge impitoyable de l'espèce. Elle mesure : elle est de l'homme, la mortalité vivante. » (p.16).

Ces réalités nous préférons les oublier. Mais plus que l'être féminin manifeste sa présence dans la cité, plus nous y sommes rappelés. Et voulant contourner ces conditions humaines angoissantes, ne serait-on pas tenté de dominer celle qui évoque notre finitude et notre mortalité comme l'on voudrait les contrôler ? Et celle qui nous fait remémorer que notre mère nous échappe ?

1.2.2.8 Conclusion

Selon ce parcours psychanalytique sur la femme et l'ap, la problématique de « trop » ou « pas assez » d'ambition serait reliée à la dynamique mère-fille et au contexte culturel de l'époque.

Même Freud avait noté que l'être aux grands succès a été privilégié par sa mère. Pourquoi l'ap est-elle alors associée en général au masculin et au « phallique » ? Probablement parce qu'elle mène à l'activité et qu'elle implique le vouloir tous les deux attribués au masculin et parce que le symbole du désir est le « phallus ». Mais cette catégorisation à mon sens laisse des lacunes dans la théorisation du développement psychologique de la femme. Plusieurs auteurs réfléchissent sur la féminité mais presque aucun ne considère les ap et ses réalisations intellectuelles comme une des « clés » de la féminité. En symbolisant cette dimension par la tête, la fille et la femme amoureuse et/ou mère sont dans la plupart des textes laissées décapitées par un point aveugle habitant les auteurs. Concevoir la femme comme seule « femme, mère, amante et fille » est insuffisant, il vaudrait mieux intégrer toutes les « clés » de sa féminité dont celle qui ouvre la porte aux capacités de son esprit, ses talents et ses ap. Cela ne signifie pas nécessairement qu'elle doit à tout prix actualiser concrètement toutes les potentialités de son être mais qu'elle puisse être consciente de leur présence, les apprécier et contempler ses désirs dans ces domaines sans restrictions intérieures et extérieures.

De plus, dans ce volet sur la psychanalyse et l'apcf peu d'auteurs se sont directement exprimés sur les apports du père au lien père-fille et de ses ap tandis que beaucoup plus a été écrit sur la mère en lien avec l'apcf.

Mon exploration a aussi dévoilé que la femme réalisant ses ap est souvent mise en opposition avec la bonne mère. Le conflictuel entre les élans maternels et les élans ambitieux chez la femme est alors transformé en incompatibilité culpabilisante.

Même si bien des auteures sont des femmes, le sujet dénote une saveur péjorative dans plusieurs de leurs écrits. Ceci, même dans des cas où les manifestations de l'apcf ne sont ni dans le « trop » ni dans le « pas assez ». Pourquoi ? Parce que la femme rappelle la mère par son corps. La femme professionnellement ambitieuse et active rappelle la mère primitive et toute-puissante qu'à son tour on voudrait dominer mais surtout la mère de laquelle on ne voudrait pas se séparer pour ne pas risquer à nouveau de vivre « la disparition » au « rien de rien ». Cette mère on la voudrait garder mère et symboliquement proche de nous, toujours disponible et sans autre intérêt que l'enfant. L'enfant est confrontée à une censure pesante quand elle « ressent sa mère tout entière requise par ses sublimations, libérée de ses investissements maternels et amoureux. Le rival, alors, n'est pas un objet érotique, mais un

objet narcissique, plus troublant parfois et plus inaccessible. » (Parat, 1999, p. 187). Cette « nouvelle et autre scène primitive » pourrait laisser l'enfant désemparé car il est moins « déprimant de penser que le rival amoureux est le seul rival, et que la femme, hors l'enfant, ne peut investir que l'homme. » (p. 188). Cette objet enfant exclu accable l'ambitieuse non seulement au travers de son entourage, lui reprochant ses désirs, mais chez la femme elle-même, la rendant ambivalente et coupable face à ses propres ambitions et parfois critiqueuse de celle des autres.

L'apcf invite à la compétition et parfois à la rivalité, avec leur saveur de mort. Cette équation est particulièrement problématique pour les femmes car elle les oblige à être agressives entre elles. Si toute femme rappelle la mère, cette équation pourrait alors être facilement associée, dans le fantasme inconscient, au matricide, à l'« auto-meurtre », à l'infanticide et à la « disparition ». Tout ce qu'il y a de plus angoissant.

L'apcf trouble certes et englobe bien des préjugés autant chez les psychanalystes que chez les individus mais elle attire tout autant et est une fonction primordiale chez l'être féminin. Lorsqu'elle ne se trouve ni dans le « trop » ni dans le « pas assez », cette ambition peut apporter maintes satisfactions. Elle permet de satisfaire les pulsions d'emprise, de savoir et de voir, elle permet l'expansion du soi et son épanouissement et l'utilisation de son potentiel. Elle contre l'impuissance et la dépression, fait épanouir l'autonomie et la séparation de la mère, invite le père, permet la réparation et affirme la possession d'une tête sur ses épaules. Elle fait en sorte que la femme puisse se donner une place au sein de la cité et de la famille et de se définir et se forger une identité dans un contexte social. Finalement, l'ambition convie à une rencontre avec soi-même. Et si la tête est satisfaite, la femme risque d'être plus heureuse comme mère et conjointe et vice versa.

J'ai tenté d'exposer dans cette deuxième partie ce qui dérange avec l'apcf et ce qui l'attire en même temps vers cette fonction. Il s'agit maintenant d'examiner comment ces malaises et bienfaits se manifestent dans le monde intérieur féminin. Toujours avec l'idée de répondre à ma question d'étude et d'approfondir le sujet, je poursuivrai ma recherche exploratoire dans le contexte des entretiens et de l'analyse de leurs données.

CHAPITRE II

CUEILLETTE ET ANALYSE DES DONNÉES D'ENTREVUES

Cette thèse est une réflexion d'inspiration psychanalytique sur l'ap chez la femme. Son objectif est de réaliser une recherche exploratoire visant à répondre à ma question d'étude. Dans le premier chapitre j'ai exposé son contexte théorique. Dans ce deuxième chapitre, je vais présenter le contexte de la cueillette et de l'analyse des données d'entrevues de ma recherche. Il est divisé en deux parties, la première décrit la méthodologie, la deuxième, décrit l'analyse des données de chacune des entrevues en ordre chronologique. Dans le troisième chapitre, je discuterai les résultats de mon étude et dans le dernier je conclurai ma thèse.

2.1 Première partie : Méthodologie

Introduction

Dans l'introduction à la thèse, j'ai précisé la question de recherche suivante, fil conducteur de mon travail :

Qu'est-ce qui dérange de l'ap chez la femme, autant son entourage que la femme elle-même, et qu'est-ce qui l'attire en même temps à la réaliser malgré les difficultés ?

Dans le « Volet I » du premier chapitre, j'ai essayé de répondre à mon interrogation dans le contexte de la culture et de l'apcf au Québec et dans le « Volet II », dans le contexte de la psychanalyse avec sa partie sur le narcissisme et l'apcf et sa partie sur la femme et l'ap. Cette exploration m'a permis d'approfondir ma compréhension du sujet et de cerner quelques zones d'angoisses et de conflits ainsi que d'attraits. Il s'agit maintenant, dans ce deuxième chapitre sur la cueillette et l'analyse des données d'entrevues, de comprendre comment ces malaises provoqués par l'ap chez la femme se manifestent dans le monde intrapsychique des répondants et qu'est-ce qui les pousse à vouloir la réaliser malgré les difficultés.

La première partie portera sur la méthodologie. Ici, j'exposerai la méthode d'investigation qualitative, exploratoire et clinique d'inspiration psychanalytique sélectionnée pour réaliser mon investigation. Je décrirai aussi les procédures de la cueillette de données. Puis je détaillerai la méthode de « déliaison » de Green (1992) appliquée au mot à mot du contenu des entretiens afin d'interpréter les résultats et d'y extraire quelques hypothèses explicatives.

Dans la deuxième partie du « Chapitre II », j'exposerai en ordre chronologique l'analyse de chacune des entretiens des quatre répondantes rencontrées.

Recherche exploratoire

Comme j'ai expliqué dans l'introduction de la thèse, puisque peu a été écrit en psychanalyse sur l'apcf, j'ai sélectionné pour ma recherche une méthode exploratoire qui, dans un esprit de découverte et tout en avançant vers l'inconnu, vise à élargir la compréhension et le sens du sujet plutôt que de valider une hypothèse. De même, la démarche que j'utiliserai pour réaliser ma recherche dans le contexte de la cueillette et de l'analyse des données sera qualitative et heuristique plutôt qu'hypothético-déductive. Cette méthode d'investigation ne cherche pas à « mesurer, ni valider des variables ainsi que leurs liaisons ». Plutôt que « de démontrer », elle cherche à « formuler des explications, de découvrir des éléments essentiels, d'élaborer une nouvelle théorie ou un aspect d'une théorie déjà existante. » (Lafortune, 1989, p. 91).

Méthode clinique d'inspiration psychanalytique

Puisque je me propose de comprendre ce qui se passe « au-delà des apparences » dans le monde intrapsychique des répondantes, j'ai également utilisé la méthode clinique d'inspiration psychanalytique pour mon investigation. Celle-ci ne permet pas de généraliser et d'uniformiser les observations faites mais permet d'approfondir la singularité du sujet et de faire évoluer la pensée dans une quête de sens, celle-ci devant émerger de la recherche même et aboutir à l'élaboration d'hypothèses explicatives (Brillon, 1990 ; Lafortune, 1989 ; Lagache, 1949, 1983).

Méthode d'analyse appliquée

La première étape de cette partie de ma recherche consistait donc à faire la cueillette de données, la deuxième, à analyser en profondeur le contenu des entrevues menées avec quatre femmes grâce à la « déliaison » (Green, 1992), une méthode d'analyse appliquée. Celle-ci m'a permis de cerner les associations et le monde fantasmatique et subjectif des répondantes relativement à l'apcf à partir des cassettes audio et surtout du textuel des rencontres, de les interpréter et de conclure avec quelques hypothèses explicatives.

Question de recherche

Selon Lagache (1949), dans le cadre de ce type d'étude exploratoire, un phénomène peu étudié est abordé et examiné à partir d'une question qui se veut la plus ouverte possible tout en étant suffisamment circonscrite et discriminante afin de délimiter le champ d'exploration. J'ai cerné cette question dans l'introduction de ma thèse, elle est devenue le fil conducteur de ma recherche. Ainsi, m'a-t-elle servi de guide lors de la cueillette et de l'analyse des données d'entrevues.

La conceptualisation d'orientation psychanalytique

Afin de pouvoir répondre à la question d'étude et de comprendre ce qui se passe « au-delà des apparences » dans le monde intrapsychique des répondantes, j'ai utilisé, comme j'ai fait jusqu'à présent, une conceptualisation d'orientation psychanalytique comme outil d'analyse et de réflexion. Celle-ci a suivi les principes de la psychanalyse suivants : « ramener à la surface de la conscience tout ce qui a été refoulé » Freud (1910), « rendre intelligible la rencontre d'un trouble somatique et d'un trouble psychique » Freud (1917), « former une conception dynamique des phénomènes psychiques », procéder à la « mise en évidence de la signification inconsciente des paroles, des actions, des productions imaginaires (rêves, fantasmes, délires) d'un sujet » (Laplanche et Pontalis, 1990, p. 351). Dans le contexte d'une

thérapie, l'inconscient est exploré à l'aide de la libre association du côté du patient et de l'interprétation des résistances, du désir et du transfert du côté du psychanalyste.

De plus, puisque dans le contexte des entrevues je me trouverai en présence de personnes avec qui j'établirai, même si brève, une relation, les principes de la psychanalyse en clinique au sujet de l'utilisation du transfert et du contre transfert, des associations et des fantasmes seront aussi pris en considération.

Mais, même si ces éléments ressemblent aux phénomènes retrouvés en psychanalyse, ils diffèrent. Un traitement s'étale dans le temps tandis que la cueillette de données s'est limitée à deux ou trois entrevues par répondante. Ainsi la dynamique transfert-contre-transférentielle entre chercheuse et répondantes n'a pas eu le temps de s'intensifier et de se révéler avec la même complexité qu'en psychanalyse et tel n'était pas le but. Néanmoins, les réactions de cet ordre lors des entrevues, mes associations en écoutant leur enregistrement par la suite et la lecture du verbatim ont pu m'éclairer sur le vécu intrapsychique des répondantes face au sujet.

Afin d'éclairer ces éléments, je vais retourner de nouveau vers les pensées de Freud et résumer certaines théories et techniques psychanalytiques qui ont été utiles à mon travail.

2.1.1. La psychanalyse

Vers la fin du siècle dernier, Freud découvre l'inconscient et fonde la psychanalyse, avec son champ théorique, métapsychologique et clinique. Cette découverte a bouleversé les esprits.

L'implication [de cette découverte] est effectivement de taille puisqu'elle force tout un chacun à une conscientisation beaucoup plus modeste de son image personnelle : nous ne sommes pas entièrement conscients de ce que nous sommes, de ce que nous faisons et de ce que nous disons : nous n'avons pas le contrôle, la maîtrise de tout ce qui se passe en nous et dans nos rapports aux autres. (Lafortune, 1989, p. 49)

Le principe de Descartes « je pense donc je suis » ne tient plus, en se mettant à l'écoute du discours inconscient, individuel et unique, Freud transforme l'équation cartésienne en « je pense inconsciemment, donc je suis » (Kahn, 1974, p. 155).

Derrière la pensée, le moteur invisible de l'inconscient mène. L'individu est donc un être « divisé », divisé entre conscience et inconscience. Il peut connaître et percevoir le pourquoi et le comment de ce qu'il vit jusqu'à un certain degré mais le reste lui échappe. Ce « reste », son monde intérieur, influence malgré lui son comportement. Des affects, des émotions et des fantasmes évoluent dans ce monde relationnel où les objets ont à la fois des aspects réels et fantasmatiques. Cet univers intérieur inconscient est régi par des processus primaires de pensée. Il y a absence de temporalité, de contradiction, de causalité, l'énergie y circule librement par condensation et déplacement et il est dominé par le fantasme.

À l'époque, Freud avait observé que les symptômes de ses patients n'avaient souvent aucune cause médicale évidente mais étaient plutôt affectés par des fantasmes, des désirs, des souvenirs, des affects inconscients et refoulés. Afin de dévoiler au malade son monde intérieur et dans l'espoir de le soulager de ses difficultés, Freud développe la psychanalyse comme outil d'accès. En 1916, il décrit ainsi le but d'une psychanalyse :

Nous pouvons exprimer le but de nos efforts à l'aide de plusieurs formules : nous pouvons dire notamment que nous cherchons à rendre conscient l'inconscient ou à supprimer les refoulements ou à combler les lacunes amnésiques ; tout cela revient au même. Mais cet aveu vous laissera peut-être insatisfaits. Vous vous étiez fait de la guérison d'un nerveux une autre idée, vous vous étiez figuré qu'après s'être soumis au travail pénible d'une psychanalyse, il devenait un autre homme ; et voilà que je viens vous dire que sa guérison consiste en ce qu'il a un peu plus de conscient et moins d'inconscient qu'auparavant ! Or, vous sous-estimez très probablement l'importance d'un changement intérieur de ce genre. Le nerveux guéri est en effet devenu un autre homme, mais au fond, et cela va sans dire, il est resté le même, c'est-à-dire qu'il est devenu ce qu'il aurait pu être, indépendamment du traitement, dans les conditions les plus favorables. Et c'est beaucoup. (p. 412)

Mais Freud (1904) constate aussi que l'accès à l'inconscient ne va pas de soi, car celui-ci présente ses résistances. Celles-ci s'expriment par le « transfert », réaction émotionnelle face à l'analyste causée non pas par la situation réelle mais par des désirs infantiles refoulés.

Chaque fois que nous traitons psychanalytiquement un névrosé, ce dernier subit l'étonnant phénomène que nous appelons « transfert ». Cela signifie qu'il déverse sur le médecin un trop-plein d'excitations affectueuses, souvent mêlées d'hostilité, qui n'ont leur source ou leur raison d'être dans aucune expérience réelle ; la façon dont elles apparaissent, et leurs particularités, montrent qu'elles dérivent d'anciens désirs du malade devenus inconscients. [...] Le « transfert » s'établit spontanément dans toutes les relations humaines, aussi bien que dans le rapport de malade à médecin ; il transmet partout l'influence thérapeutique et il agit avec d'autant plus de force qu'on

se doute moins de son existence. La psychanalyse ne le crée donc pas ; elle le dévoile seulement et s'en empare pour orienter le malade vers le but souhaité. Mais je ne puis abandonner la question du « transfert » sans souligner que ce phénomène contribue plus que tout autre à persuader non seulement les malades, mais aussi les médecins, de la valeur de la psychanalyse. (p. 60-62)

C'est à « à contrecœur » que Freud (1912) dit traiter le transfert qui fait obstacle au flux des associations libres menant à l'inconscient. Il différencie les transferts positif, négatif et érotique en soulignant que c'est le transfert positif et tendre envers l'analyste qui favorise la cure. Éventuellement, il donnera à cette « maladie engendrée par le traitement » (Freud, 1916, p. 422) une importance « extraordinaire » et centrale dans le traitement de ses patients, sauf dans les cas de « névroses narcissiques », ces personnalités n'ayant pas la capacité de développer un transfert.

Si « le transfert s'établit spontanément dans toute relation humaine », il peut s'établir tout autant entre sujet et chercheuse. Ainsi, tel que pour Freud et la psychanalyse, la notion de transfert a eu une importance « extraordinaire » dans mon investigation auprès des répondantes et a été un de ses outils d'analyse principaux.

Si Freud s'attarde quelque peu sur sa découverte du transfert, il le fait très peu sur celle du « contre-transfert », devenue un des axes principaux sur lesquels la psychanalyse contemporaine s'affirme. En 1910, il définit comme « contre-transfert » l'influence du patient sur les sentiments inconscients de l'analyste. En 1915, il prévient que tout sentiment contre-transférentiel dans l'esprit du médecin est à éviter et que l'abstinence et la neutralité face au patient sont de rigueur.

Mais en 1950, Heimann propose une compréhension tout autre du contre-transfert, et contrairement à Freud, elle ne le considère pas comme un obstacle, mais comme un instrument important de la cure. Pour Heimann (1950), le phénomène couvre les sentiments que l'analyste vit face à ses patients :

I would suggest that the analyst with this freely working attention needs a freely roused emotional sensibility movements and unconscious phantasies. Our basic assumption is that the analyst's unconscious understands that of his patient. This rapport on the deep level comes to the surface in the form of feelings which the analyst notices in response to his patient, in his "counter-transference". This is the most dynamic way in which his patient's voice reaches him. In the comparison of feelings roused in himself with his patient's associations and behaviour, the analyst

possesses a most valuable means of checking whether he has understood or failed to understand his patient. (p. 182)

Le « contre » du contre-transfert ne signifie pas en opposition au transfert du patient mais additionnel au sien. L'auteure ne conseille pas à l'analyste d'être détaché et sans sentiments, mais plutôt de prendre en considération toutes ses réactions émotives face à l'analysant. La relation analytique est une relation à deux, souligne-t-elle, et le contre-transfert représente une partie de la personnalité du patient et en est une création. Mais, prévient-elle, il ne doit pas être utilisé comme écran ou cachette pour les limites du thérapeute, et le psychanalyste doit être attentif à ne pas attribuer au patient ce qui lui appartient en tant qu'analyste. Le contre-transfert peut être autant dû au transfert du patient qu'à la dynamique intrapsychique de l'analyste.

Depuis le fameux texte de Heimann (1950), le transfert et le contre-transfert sont devenus la pierre angulaire de tout travail d'orientation psychanalytique provoquant un tournant dans la procédure technique de la psychanalyse (Stein, 1991). Aujourd'hui, le contre-transfert n'est plus considéré comme exceptionnel mais est reconnu comme inévitable, omniprésent et comme caractéristique inhérente au processus analytique.

Selon Bouchard (1995), il y a deux grandes tendances qui marquent l'évolution de cet instrument : 1) l'approche « classique » et 2) l'approche « totalistique ».

1) L'approche « classique » est étroitement liée aux idées de Freud, elle définit le contre-transfert comme étant l'ensemble des réactions inconscientes de l'analyste au transfert de l'analysant. Dans ce cas, c'est un obstacle au progrès du patient. L'origine de la réaction se trouve toujours dans l'analyste.

2) L'approche « totalistique » se base sur des postulats kleinien et la définition de Heimann (1950). Le contre-transfert est reconnu comme étant la réaction émotive de l'analyste face au patient dans la situation analytique. C'est un outil indispensable dans la recherche de la compréhension du patient et un constat inévitable dans toute relation thérapeutique.

Bouchard (1995) propose une compréhension « réflexive » de l'analyse du contre-transfert, dans l'espoir d'intégrer les deux approches. Ainsi espère-t-il éviter les pièges de l'idéalisation de l'objectivité au prix du déni de la subjectivité et des limites de l'analyste, et ceux d'une trop grande contemplation du contre-transfert et de l'envahissement de l'auto-analyse au prix de

l'analyse. Ici, l'analyste se perçoit comme un participant actif dans le processus analytique. Il analyse et observe ses propres actions et réactions lors de l'analyse grâce à une « attention flottante » (Freud, 1912). L'intervenant est à la fois sujet et objet et cette auto-analyse lui sert d'instrument d'interprétation lié au processus analytique.

Sous cet angle, la psychanalyse devient une dynamique intersubjective où transfert et contre-transfert sont inséparables. Le contre-transfert n'étant plus seulement causé par l'analyste ou seulement causé par l'analysant, il n'est plus à éviter, ni même son « acting-out ». Il est alors un phénomène indispensable et inévitable de la dynamique entre deux sujets et contribue activement au processus psychanalytique.

Si « toute relation humaine contient un transfert » (Freud, 1904), elle contient tout autant un contre-transfert. Et s'il peut y avoir transfert entre sujet et chercheuse, il peut y avoir un contre-transfert entre chercheuse et sujet. Tout comme l'attention portée au transfert de la répondante, l'utilisation de ma subjectivité et l'observation de mes réactions contre-transférentielles sont devenues les outils de travail indispensables pour la cueillette de données et l'analyse du contenu des entretiens.

Selon Stein (1991), le contre-transfert est influencé non seulement par la chimie psychique entre l'analyste et l'analysant, mais aussi par l'approche théorique que choisit le thérapeute. Puisque tout travail clinique se fait dans un contexte théorique, tout contre-transfert en sera influencé. Si l'analyste n'en est pas conscient, il peut de façon erronée attribuer son contre-transfert négatif aux motivations du patient.

Une recherche se passe tout autant dans un contexte théorique. Et si ce contexte peut influencer les réactions de l'analyste face à l'analysant, *a fortiori* il pourra influencer la chercheuse face à son sujet et le discours à analyser. La prise en considération de l'orientation théorique choisie lors de l'interprétation du matériel sera toute aussi importante ici qu'en psychanalyse ou lors d'une thérapie d'approche psychanalytique.

Le sens de la psychanalyse a varié dans le temps et il s'en est suivi une panoplie de définitions attribuées aux concepts de transfert et contre-transfert. Si pour Freud (1914b) le transfert n'était qu'une répétition d'un aspect du passé, aujourd'hui il est perçu comme une combinaison entre passé et présent, réalité et fantasme, répétition et création, conscience et

inconscience. Divers auteurs ont aussi mis l'accent sur différents aspects de la psychanalyse pour la définir. Par exemple, Kahn (1976) s'arrête sur les transformations du moi :

La cure ici, ne signifie pas seulement le relâchement de la tension et de la douleur suscitées par les conflits inconscients, mais la possibilité accrue, pour l'individu, de découvrir et de déployer l'éventail de ses capacités et de ses dons, qui ont été court-circuités et stoppés par les distorsions du moi intervenues lors des crises de développement. (p. 155). Guérir comporte la croissance des nouvelles capacités du moi. (p. 133)

Tandis que Loewald (1974) définit la psychanalyse comme un art étroitement lié au théâtre où analyste et analysant créent ensemble une illusion, telle une pièce, autant ancrée dans le réel que l'imaginaire. Cette pièce reproduit et réinterprète un scénario à partir du présent des auteurs ainsi que par le *Zeitgeist* de leur époque. Le patient et l'intervenant recréent un passé influencé par la réalité de chacun au travers du transfert et du contre-transfert. Selon Loewald (1974), le présent est influencé par le passé et la vision du passé par le présent. Comme le théâtre est modelé par la vie réelle, ainsi les fantasmes vécus dans le transfert psychanalytique s'ancrent dans le vécu quotidien. La névrose transférentielle, dit-il, est un état transitionnel entre fantasme et réalité où analyste et analysant en sont les deux créateurs.

Pour Sandler et Sandler (1984) le transfert a une dimension « *here and now* » qui doit être prise en considération lors des interprétations. Ces auteurs distinguent un « *past unconscious* », inconscient qui refoule des éléments du passé, d'un « *present unconscious* », inconscient qui s'occupe de ce qui se passe dans le présent en se protégeant du passé. Un des grands buts de la psychanalyse serait d'aider le patient à apprivoiser ce qu'il perçoit comme inacceptable en lui-même.

Pour Greenberg (1991), le transfert est ancré « *in the real world* », dans la réalité. L'analyste devient réel pour ses patients à travers le transfert. Comme Stein (1991), il invite à la prudence face à l'influence des théories sur le contre-transfert. Il est trop facile de se servir de rationalisations théoriques pour se protéger d'attaques désagréables de la part de l'analysant et de les lui renvoyer sous forme d'interprétations, avertit-il.

Pour Modell (1989), le transfert est à la fois réalité et illusion, présent et passé, une répétition et un nouveau début. Le psychanalyste représente à la fois les dangers du passé et la sécurité du présent. La guérison dépend de la capacité du patient de percevoir et d'accepter les

paradoxes du temps implicites dans les différents niveaux de réalité de la cure psychanalytique.

It is both "real" and "illusory" ; transference is both in the here-and-now and a repetition of the past so that the object tie to the analyst is both a repetition and a new beginning ; it is both a "real" object relationship and also symbolically recreates elements of the earliest mother-child interactions (p. 84).

En définitive, la psychanalyse est une création à deux où les vécus présents et passés de l'analyste et de l'analysant contribuent à l'évolution du transfert et du contre-transfert. De même, chercheuse et sujet créent une dynamique transférentielle/contre-transférentielle à deux durant les entrevues où le présent et le passé de chacun, le contexte culturel de l'époque et le choix du contexte théorique de la chercheuse auront leur part d'influence.

2.1.2 La recherche dans le contexte de la cueillette des données et de l'analyse des entrevues

2.1.2.1. Première étape : la cueillette de données

2.1.2.1.1 La méthode clinique d'approche psychanalytique

Voulant comprendre le monde intérieur des répondantes relatif à l'apcf et à la question de recherche, j'ai adopté pour la cueillette de données une méthode d'investigation qualitative, exploratoire et clinique basée sur la psychanalyse. Ici « clinique » a non pas seulement le sens de médico-psychologique (Lafortune, 1989), mais possède une signification étendue aux champs d'activités psychiques reliés au « sujet concret avec son monde onirique, son monde inconscient, son monde affectif, son univers relationnel » (p. 52). De cette façon, cette approche demande l'étude d'un petit nombre d'individus non pas pour en extraire une variable applicable à la population générale, mais pour approfondir la connaissance de leur subjectivité et en extraire un sens.

La psychanalyse est un instrument d'analyse qui rend possible l'émergence d'un sens pour chaque être entendu dans son individualité (Lafortune, 1989). En m'inspirant de la

psychanalyse, j'ai défini les sujets non pas comme des objets quantifiables, mais comme des individus uniques et « divisés », comportant chacun une dynamique et une compréhension propre face au thème d'étude. Ce n'est pas la découverte du pareil qui j'ai visé, mais celle du différent.

Cette unicité est exprimée par le monde fantasmatique de chaque être. Mais la question n'est pas simple, rappelle Lafortune (1989), « car les dires du patient sont des fantaisies (non pas au sens péjoratif) et non « des réalités vérifiables ». » (p. 52).

Le but de mon étude n'est pas de voir ni de prouver la réalité des fantasmes mais d'explorer et de comprendre leur dynamique dans le monde intérieur des femmes. Ils ont le sens psychanalytique suivant :

Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient. Le fantasme se présente sous des modalités diverses : fantasmes conscients ou rêves diurnes, fantasmes inconscients tels que l'analyse les découvre comme structures sous-jacentes à un contenu manifeste, fantasmes originaires (Laplanche et Pontalis, 1990, p. 152).

Ainsi, ai-je écoutés les sujets et analysé le contenu des entrevues dans l'espoir de cerner certains de leurs fantasmes, angoisses, conflits et satisfactions puis d'en créer un sens par rapport à la question de recherche.

2.1.2.1.2 La subjectivité

Lorsqu'une personne se propose de faire une recherche, la subjectivité est inévitable. Selon Freud (1904), « le transfert s'établit spontanément dans toute relation humaine » tout comme le contre-transfert. Ainsi le contre-transfert concerne-t-il deux personnes, tandis que la « position subjective » est la position de départ à partir de laquelle l'auteur écrit un texte non scientifique. Elle n'est ni juste ni fausse, mais est une position parmi d'autres toutes également valables. La mienne a été décrite dans l'introduction à la thèse.

La subjectivité n'est pas le transfert ni le contre-transfert, mais elle influence certes cette dynamique. Si le sujet est un être « divisé », la chercheuse l'est tout autant avec son monde

conscient et inconscient, ses pensées, son imagination et ses réflexions. Il faut alors comprendre que j'ai expliqué ce que j'ai observé et entendu à travers ma propre personne et comme en psychanalyse, cette subjectivité a été à la fois l'objet et l'instrument de ma recherche. Et c'est en après-coup que je me suis interrogée sur ce qui s'est passé lors de la réalisation de ce projet, lors des entrevues, sur ce que j'ai entendu, observé, compris de la personne que j'ai rencontrée, etc.

Une chercheuse ne tombe pas au hasard sur un thème de recherche. Bien des facteurs peuvent contribuer à la cristallisation de ce choix tels que des éléments autant du vécu personnel que de la vie extérieure de la chercheuse, le *Zeitgeist*, le contexte universitaire, etc. Le volet I sur la culture et l'apcf décrit ce *Zeitgeist* dans lequel les répondantes et moi-même avons développé une ap, avons réalisé des études et s'il y a lieu, réalisé une carrière dans notre profession de choix.

Mais les motivations provenant du monde intérieur ont tout autant d'effet. Il est difficile de connaître tous ces motifs mais il est néanmoins important de percevoir, si possible, leurs influences sur l'interprétation du matériel. En effet, la réalisation de cette thèse est le fruit de mon ap. Ici on peut aussi dire que j'utilise l'ap d'autres femmes pour réaliser la mienne, c'est-à-dire compléter mon étude et obtenir mon doctorat. Cette réalité a certes influencé mon écoute et mon contre-transfert comme nous le verrons lors des analyses d'entrevues.

« De tout temps, l'être humain a éprouvé le besoin d'avoir une relation avec un autre que lui pour pouvoir se connaître lui-même. » (Kahn, 1974, p. 135). Ainsi me suis-je dirigée comme chercheuse, avec mes motivations conscientes et inconscientes, vers le sujet pour connaître les autres et me connaître moi-même. Le sujet, lui, a accepté de s'ouvrir à moi la chercheuse pour se connaître et connaître davantage un aspect des autres, c'est-à-dire l'apcf.

2.1.2.1.3 Le journal personnel

Le monde conscient et inconscient de la chercheuse étant un moteur toujours en fonction, propulsant la recherche vers l'avant et nécessitant une vigilance constante, j'ai utilisé un « journal personnel » pour noter non seulement toutes les activités et procédures concrètes de la recherche mais aussi tous les détails affectifs et psychiques émergeant en moi par rapport à

mon étude. Ainsi toute association, pensée, impression et événement interpersonnel reliés « et ceci non seulement en terme de réactions contre-transférentielles mais par rapport à la question de départ » (Brillon. 1990, p. 25) y ont été inscrit.

Ces détails m'ont servi pour le travail d'analyse de contenu des entrevues et sa rédaction. Comme l'a conseillé Freud qui « introduit la nécessité, pour l'analyste, de « marquer sa place » » lors de la rédaction d'histoires de cas (Rudelic-Fernandez, 1999, p. 35), j'ai intégré ces observations à l'analyse du contenu. Freud conseilla aussi à « l'analyste d'y exprimer ses pensées à la première personne (discours) en narrant les événements (l'histoire) et les propos de ses analysants (discours indirect libre). » (Rudelic-Fernandez, 1999, p. 35). De même ai-je utilisé la première personne pour narrer le « discours indirect libre » de mes sujets.

Kahn (1974) souligne qu'aucun témoignage par le biais d'une machine ne suffit pour rendre compte de l'expérience intérieure vécu par l'analyste durant une séance et son influence sur sa compréhension du matériel. Celui-ci doit savoir mettre en mots écrits son vécu personnel lors de la rédaction d'études de cas afin de compléter le tableau. Les mêmes idées s'appliquent à la recherche d'orientation psychanalytique.

Aucun enregistrement des séances, aussi bien fait soit-il, aucune vidéocassette ne pourrait pallier cette distorsion inhérente à la communication de notre travail. Et ce, pour une raison très simple : un rapport des faits visuels ou auditifs de la situation analytique ne saurait rendre compte en même temps de ce que Anna Freud a un jour si judicieusement appelé la « fiche » personnelle d'expérience clinique et conceptuelle que chacun de nous consulte avant d'interpréter ou d'intervenir, soit par la parole, soit par son comportement. C'est pourquoi l'analyste doit s'exercer, s'il veut communiquer avec d'autres, à traduire dans l'écriture le mélange d'expérience et de pensée qui est le sien. (Kahn, 1974, p. 162)

Tout enregistrement d'entrevue reste incomplet comme instrument si le vécu du chercheur n'y est pas ajouté. L'utilisation d'un journal personnel et l'intégration des notes recueillies lors de l'analyse sont d'autant plus justifiées.

2.1.2.1.4 Recherche psychanalytique et recherche d'orientation psychanalytique

Lafortune (1989), distingue entre recherche psychanalytique et recherche d'orientation psychanalytique. Selon l'auteure, « la seule vraie recherche psychanalytique est celle faite

dans le bureau du psychanalyste au fur et à mesure que la psychanalyse progresse et dans l'élaboration en après-coup du contenu des séances qui la constituent. » (p. 150). En « recherche d'orientation psychanalytique », le travail implique « une part clinique mais dont le matériel à analyser se trouve sur papier et non dans le « in vivo » d'une séance. » (p. 50). Ainsi en est-il pour la cueillette et l'analyse des données d'entrevues.

En psychanalyse, le temps (plusieurs années), le nombre de séances (2 à 5 par semaine), le cadre, les heures fixes, la durée précise de 45 minutes des rendez-vous, le divan, l'analyste hors vue, la nature de la relation (l'analyste se dévoile peu, son but étant d'analyser et de comprendre l'analysant plutôt que de satisfaire ses besoins) contribuent à ce que l'analysant puisse régresser, développer un transfert, apprendre à associer librement et créer avec l'analyste le théâtre de sa vie intérieure.

En psychanalyse, le patient demande l'aide du psychanalyste que celui-ci, en principe, veut apporter. En recherche, la chercheuse demande que l'on participe à son projet. Dans la première situation le désir provient de l'analysant et l'amène en psychanalyse, dans la deuxième, c'est le désir de la chercheuse qui rassemble les répondantes par son invitation. En psychanalyse, le but est de promouvoir une régression, d'analyser et d'interpréter, en recherche, il est de répondre à la question de départ. En psychanalyse les interventions ont comme but d'aider l'analysant à devenir plus conscient de lui-même. En recherche, le seul motif des interventions est de mener la répondante à associer le plus librement possible sur le thème d'étude. Aucune interprétation telle qu'en psychanalyse n'est apportée, sauf un support ou une référence lorsque nécessaire. Les données recueillies sont analysées en « après-coup ». Ces analyses n'auront pas la profondeur qu'une psychanalyse pourrait procurer mais elles peuvent servir néanmoins à élargir la compréhension du sujet étudié.

Kahn (1974) soutient que « la situation analytique » est le premier laboratoire que Freud a donné à l'humanisme :

Sa plus grande invention sera à jamais l'invention de cette situation humaine unique où un individu peut explorer le sens et les réalités expérientielles de sa propre vie au travers d'une relation avec un autre, sans pourtant être victime d'une intrusion ou d'une manipulation non conforme à son soi et à son échelle de valeurs. (p. 165-166)

Les entrevues ont été effectuées dans ce même esprit. Elles ont été menées dans le contexte d'une rencontre entre deux individus où le sujet a surtout verbalisé ses pensées et la

chercheuse a écouté avec une « attention flottante », en intervenant le moins possible, le discours de l'autre ainsi que les manifestations de son propre monde intérieur. Pour des raisons d'éthique et à cause de l'approche de cette investigation, le nombre de rencontres a été limité à deux ou à trois. Ceci, afin de contenir la relation transférentielle-contre-transférentielle pour qu'elle ne s'installe pas avec la même envergure qu'en psychanalyse, puisqu'un suivi thérapeutique n'était pas fourni. Néanmoins, le lien qui a pu s'établir entre chercheuse et sujet a facilité l'expression d'associations libres analysables. L'entrevue d'approche psychanalytique a ainsi été utilisée comme « laboratoire » de recherche pour étudier le thème de l'apcf.

2.1.2.1.5 Les sujets

La théorie psychanalytique définit un sujet avant tout par son univers fantasmatique intrapsychique. Ici, les critères extérieurs mesurables ont peu d'importance en tant que tels, ils n'ont un sens qu'à travers le vécu psychique de l'individu. Ceci pourrait s'appliquer de la même manière en recherche d'orientation psychanalytique en ne donnant aux critères extérieurs qu'une portée limitée dans le choix du sujet. Mais une conception holistique de l'univers psychique telle que proposée par Horney et Thompson veut que le contexte culturel influence le psychisme et celui-ci le culturel. Le choix du sujet ne pouvait donc pas se faire tout à fait au hasard et certains facteurs sociaux devaient être pris en considération. Mon thème de réflexion étant l'apcf, j'ai décidé d'adresser mon invitation à participer à ma recherche aux « *femmes qui selon elles réalisent leurs ambitions professionnelles.* ».

J'aurais pu sélectionner des femmes au hasard en leur demandant ce qu'elles pensaient des femmes ambitieuses, mais puisque mon intérêt portait plus spécifiquement sur les femmes professionnellement ambitieuses, ce critère a été choisi pour guider la sélection des participantes et m'a permis de faire appel à celles en train de réaliser ces ambitions.

J'ai pensé en premier lieu qu'il serait favorable de choisir les sujets selon leur âge afin de garder une certaine uniformité en termes d'étape de vie. Selon la recherche doctorale de Brillon (1990) sur les femmes de carrière, une première analyse des sujets aurait vite fait apparaître des différences importantes entre femmes dans la trentaine et femmes dans la

quarantaine dans leurs attitudes face aux études et au travail. Mais plus de dix ans ont passé depuis la réalisation de ce travail et la « professionnelle » et « la femme de carrière » ne sont plus des exceptions. Mon intérêt n'étant pas de déterminer comment l'âge différencie l'attitude des femmes face à l'apcf, mais plutôt de circonscrire des fantasmes intrapsychiques relatifs à l'ambition allant au-delà de ce facteur, j'ai laissé tomber ce critère de sélection à mon avis trop restrictif. Aussi, voulant que les entrevues ressemblent le plus possible au contexte clinique où l'analysant, peu importe son âge, décide de faire appel à l'analyste, je préférais que la sélection se fasse avec le moins de directives possible.

Ma phrase de la fiche de description (annexe 1), invitant les « *femmes qui, selon elles, réalisent leurs ambitions professionnelles* », était appropriée pour sélectionner les candidates propices. Elle s'est révélée suffisamment précise pour convier celles aux prises avec leurs ambitions et suffisamment ouverte pour que puissent émerger leurs propres perceptions du sujet. Les femmes pouvaient être étudiantes ou professionnelles accomplies, jeunes ou âgées... Cela importait peu, puisque les femmes qui se percevaient comme ayant une ambition devaient toutes surmonter des angoisses, des conflits et des préjugés face à leurs ambitions et celles de leurs consœurs et devaient toutes y trouver une certaine satisfaction.

Deux autres directives ont été apportées dans la lettre d'invitation. *Primo*, que les femmes discutent librement d'elles-mêmes et du sujet lors d'entrevues enregistrées sur audio cassette, avec la promesse de confidentialité de ma part, et *secundo*, qu'elles doivent résider au Québec. Ce dernier critère a été établi afin d'assurer une certaine uniformité culturelle dans la sélection des sujets, sachant que la perception du rôle des femmes dans la société pouvait différer selon les pays, et afin de délimiter le terrain de sélection.

La méthode clinique veut un petit nombre de sujets afin d'étudier en profondeur leurs caractéristiques individuelles propres (Lafortune, 1989). Par contre, la démarche exploratoire exige une quantité suffisante de sujets, sans pour autant déterminer leur nombre au départ, afin d'étayer les analyses de façon assez large pour pouvoir y extraire certaines hypothèses explicatives. Ainsi ai-je rencontré des individus jusqu'à ce que j'aie eu suffisamment de données me permettant une théorisation d'une part, et d'autre part, une certaine impression de redondance. J'ai interviewé douze des seize personnes qui se sont offertes à participer à mon étude et j'ai analysé en profondeur le discours de quatre de ces candidates.

J'ai voulu que le recrutement de mes sujets s'effectue de façon analogue aux procédures de la clinique, c'est-à-dire que les femmes, dans la mesure du possible, fassent la demande par elles-mêmes de participer à ma recherche même si c'est moi qui ai lancé l'invitation de départ. Pour ce faire, j'ai composé une lettre (annexe 1) invitant les femmes qui, selon elles, réalisaient leurs ap à me rencontrer et les gens à me référer de ces sujets. Cette annonce a été distribuée à des amis, des collègues et a été affichée dans des endroits publics un peu partout tels que des centres universitaires, d'achat, d'esthétique, médicaux, dentaires, etc. Une annonce a été publiée dans « Psychologie Québec », le magazine de l'Ordre des psychologues du Québec (annexe 3) dans l'espoir que mes collègues m'envoient des femmes propices à mon étude. J'ai également utilisé la méthode de « bouche à oreille » pour faire part de ma recherche et de mon besoin de sujets à qui voulait bien l'entendre. Je souhaitais ainsi ramasser un échantillon dont la composition était déterminée au hasard et influencée par la perception des sujets potentiels et de leur entourage de l'apcf.

Tous les efforts possibles ont été mobilisés pour que j'évite de biaiser la population tout en sachant qu'une sélection complètement neutre ne peut exister. Afficher une annonce à un certain endroit pouvait limiter les caractéristiques du sujet tout comme la méthode « bouche à oreille » pouvait inciter les gens à choisir des femmes qui, selon eux, pouvaient me plaire ou pouvaient être compatibles avec mes attentes (Brillon, 1990). Peu importe le cheminement choisi, je risquais toujours d'être influencée d'une certaine façon. Il s'agissait plutôt de limiter la possibilité de l'être, d'en être consciente et de l'intégrer dans l'analyse du matériel obtenu.

Les informations sur mon projet ont voyagé et porté fruit. Bien des gens m'ont communiqué comment ils ont proposé à telle ou telle femme de m'appeler car à leur avis elle correspondrait aux critères mais peu de ces personnes m'ont vraiment contactée. Bien des femmes m'ont parlé de leur désir de participer à la recherche mais sans penser avoir les caractéristiques qu'il fallait. Étonnamment, plusieurs de ces professionnelles m'ont expliqué qu'elles ne se croyaient pas ambitieuses et insistaient pour dire qu'elles n'étaient pas « de ces carriéristes » ou de « ces femmes qui travaillaient comme des hommes ». Elles croyaient propices à ma recherche des femmes répondant à ces épithètes, suivant leur interprétation de mon annonce.

Dès cette période de sélection, j'ai pu constater jusqu'à quel point seul le mot « ambition » utilisé dans l'invitation pouvait provoquer une attitude péjorative de la part des femmes, comment elles cherchaient déjà à se dissocier du qualificatif d' « ambitieuses » et comment ce mot les amenait à la question des identités sexuelles.

Finalement, seize personnes m'ont contactée et m'ont manifesté un intérêt au téléphone ou en personne mais c'est avec douze de ces répondantes que j'ai réussi à organiser des entrevues. Parmi les quatre non rencontrées, deux ne pouvaient pas à cause de nos horaires divergents, une n'est pas venue au rendez-vous et je n'ai jamais pu rejoindre l'autre. Chacune des douze répondantes rencontrées était de race blanche, hétérosexuelle, francophone et de souche québécoise sauf une, d'origine européenne. Toutes étaient des professionnelles mais aucune n'était active dans une profession traditionnellement masculine où elle pouvait être entourée d'hommes. Et aucune ne m'a semblé être une carriériste de grande envergure. Un phénomène certes à comprendre.

2.1.2.1.6 Les entrevues

J'ai choisi l'entretien semi-dirigé (Lafortune, 1989) pour mener les entrevues de recherche. La différence fondamentale entre la situation de recherche et la situation analytique réside dans le fait que, dans la première, l'objectif est d'obtenir l'information pertinente au thème de la recherche. Dans la deuxième, l'analysant est entièrement libre de s'exprimer sur le sujet de son choix, à son rythme et à sa façon. Néanmoins, dans le contexte de l'entretien semi-dirigé (Lafortune, 1989), une fois la question directrice posée, le sujet doit pouvoir s'exprimer le plus librement possible afin de permettre l'analyse de l'enchaînement des idées qui sera vu comme une suite d'associations (Brillon, 1990).

Ainsi ai-je commencé chaque première rencontre par la même question : « *Vous êtes une femme qui réalise ses ambitions professionnelles ? Parlez-moi de cela.* ». Cette question se voulait à la fois assez précise afin de diriger le discours du sujet sur le thème de l'apcf et assez ouverte afin de permettre à la femme de s'exprimer à sa manière sur la matière et de mener la suite de l'entrevue. Cette question ne permettait pas la liberté totale de parole d'une

séance psychanalytique car ce genre d'ouverture aurait apporté beaucoup trop d'information articulée dans un « vide social » (Lagache, 1949), mais elle permettait à la fois une certaine direction d'expression autour du thème choisi et la libre expression désirée pour avoir accès au « non-dit détenu par tout message » (Bardin, 1991). Les deuxièmes et troisièmes rencontres, si elles avaient lieu, étaient débutées la plupart du temps par la répondante même ou par ma question suivante : « *Avez-vous pensé au sujet de l'ambition professionnelle chez la femme depuis notre dernière rencontre ?* ».

Les rendez-vous ont été précisés par téléphone et les rencontres ont eu lieu dans mon bureau afin de créer un cadre constant. Après avoir salué la personne et l'avoir fait entrer dans mon cabinet, je l'ai invitée à lire la fiche de description (annexe 1) et à signer un formulaire de consentement (annexe 2). Par la suite, j'ai noté nom, date de naissance, adresse et numéro de téléphone puis ai posé ma question pour débiter la séance. Si la personne hésitait, je l'encourageais à poursuivre en lui disant de s'exprimer « comme ça vient » sans tenir compte de l'ordre de ses idées, de la logique, de la forme, etc.

Dans la mesure du possible j'ai gardé face à mes sujets la même attitude discrète que face à mes analysants. Mon but était de faire jaillir les pensées autour du thème d'étude en posant le moins de questions possible et en intervenant le moins possible. Pour ceci j'ai utilisé une « attention flottante », une écoute non seulement avec ma « troisième oreille » mais avec mon corps tout entier (Green, 1992). Il a été « sensible non seulement aux paroles mais aussi aux intonations de la voix, aux suspensions du récit, aux silences et à toute l'expression émotionnelle » du sujet. Si, « sans la dimension de l'affect, l'analyse n'est qu'une entreprise vaine et stérile », et l'analyste n'est « qu'un robot-interprète qui ferait mieux de changer de métier avant qu'il soit trop tard » (p. 46), alors c'est tout autant le cas pour le chercheur. J'ai utilisé des techniques de psychanalyse, par exemple, en soulignant un mot avec un ton interrogatoire pour en savoir davantage, en reflétant certaines attitudes, affects ou résistances, en faisant quelques liens qui mèneraient à l'approfondissement de ce qui a été dit, etc. J'ai essayé de rester vigilante sur la façon dont les choses ont été dites et à quel moment, sur l'effet qu'elles avaient sur moi, quelles associations elles provoquaient dans mon esprit et pourquoi j'ai dit telle chose à tel moment. J'ai continuellement pris le pouls du transfert et du contre-transfert durant les entrevues et plus tard lors de l'écoute des cassettes et durant

l'analyse du contenu des entretiens. J'ai aussi posé à l'occasion quelques questions lorsqu'il était nécessaire de rediriger la personne sur le thème d'étude ou d'ouvrir un autre volet relié au sujet. « *Que pensez-vous des femmes ambitieuses* » a été demandé avec régularité et tous les sujets ont été invités à parler de leur famille d'origine, de leur vie amoureuse, etc.

Fidèle aux séances de consultation, la durée des rencontres se situait entre quarante-cinq et soixante minutes. Tout sujet a été incité à venir trois fois mais la plupart ont limité le nombre de visites à deux. Ce nombre a été suffisamment grand pour qu'une analyse plus approfondie du matériel ait pu avoir lieu et suffisamment petit afin d'éviter la régression du sujet et que le transfert s'installe avec trop d'intensité. Mon but n'étant pas de fournir un traitement thérapeutique, il n'aurait pas été éthique d'entraîner le sujet vers ses zones de trop grandes angoisses ou de souffrance sans pouvoir lui fournir l'aide nécessaire. D'ailleurs je crois que c'est pour cela que les femmes ont souvent, peut-être inconsciemment, choisi par elles-mêmes de limiter les rendez-vous à deux, un troisième nous aurait certainement mené vers des régions intrapsychiques plus vulnérables nécessitant un autre type d'intervention de ma part.

Dès les premiers moments, j'ai donné à signer un formulaire de consentement libre (annexe 2) à chaque sujet. Sa signature a confirmé son accord pour participer à la recherche en toute connaissance de cause et sa permission pour que les entrevues soient enregistrées sur audio cassettes. Ceci m'a permis de me servir pour ma recherche de l'information rassemblée en présence du sujet en lui promettant une stricte confidentialité. Afin d'assurer cette confidentialité, tous les noms ont été entièrement transformés en pseudonymes, plutôt qu'à une lettre alphabétique tel que stipulé dans le formulaire de consentement (annexe 2), et seuls ces pseudonymes ont été utilisés par la suite dans mon travail.

Le matériel recueilli n'a servi et ne servira que pour cette recherche et cette étude s'est déroulée en respectant les codes d'éthique et de déontologie en recherche universitaire et en psychologie.

Par la suite, les entrevues ont été transcrites mot pour mot sur papier et la lecture de ce verbatim et du journal personnel en combinaison avec l'écoute des audio cassettes et la remémoration des entrevues a servi à l'analyse du contenu.

J'ai choisi d'analyser les discours de quatre des douze femmes interviewées, ceux qui m'ont semblé les plus propices à l'analyse de contenu. J'ai rapidement constaté avec étonnement que la plupart des répondantes avaient des professions reliées à la relation d'aide. J'ai donc voulu choisir les sujets qui pouvaient représenter la plus grande variété de domaines. Parmi ces douze femmes il y avait une étudiante en communication, une résidente en médecine, une psychologue qui commençait sa carrière en bureau privé, deux psychologues d'expérience, une femme médecin au bord de la retraite, une avocate, une conseillère en orientation, une travailleuse sociale, deux conseillères en emploi, une régisseuse de bibliothèque. Je pensais attendre éventuellement jusqu'à ce que des femmes d'autres professions veuillent participer, mais les demandes disparurent avec le temps et plutôt que de relancer mes invitations, j'ai décidé de comprendre ce phénomène dans le cadre de mon thème d'étude. Pourquoi avoir été surtout approchée par des femmes œuvrant dans des occupations apportant une aide à autrui ? Était-ce leur penchant pour l'aide qui les a motivées à m'aider dans mon projet ? Et pourquoi manquait-il de femmes d'autres professions ? Étaient-elles trop occupées pour venir parler d'elles-mêmes ? Est-ce le fait d'avoir noté dans l'annonce que je suis psychologue et psychanalyste qui aurait joué un rôle ? (J'ai remarqué que la plupart des sujets qui m'avaient rencontré avaient déjà consulté). Ou était-ce le fait d'être entourée de gens œuvrant surtout dans ces domaines ? Je ne peux que répondre pour le moment par des hypothèses, fruits de mes propres associations.

Deux des sujets ont insisté pour que je les rencontre l'une chez elle et l'autre à son bureau de travail plutôt que dans mon cabinet. J'ai acquiescé, voulant voir si cette variable allait déranger la suite de la recherche. Finalement neuf des douze femmes ont sans hésitation accepté de me rencontrer dans mon bureau et pour respecter la constance du critère des lieux, j'ai décidé de ne pas utiliser les deux autres comme sujets. Deux des femmes n'ont accepté qu'une seule fois de venir me rencontrer et le contenu du discours de la première se rattachait davantage à une dépression qu'elle avait vécu que sur son ambition, celui de l'autre mettait davantage l'accent sur sa vie de couple au bord de l'effondrement. Sa crainte face à la séparation monopolisait son esprit et la laissait peu disponible pour partager sur l'ambition. Finalement, tel que Brillon (1990) dans sa recherche d'orientation psychanalytique sur les femmes de carrière, j'ai retenu quatre des sept sujets qui restaient. J'ai choisi celles qui, à mon avis, créaient l'échantillon le plus varié des professions et dont le discours me semblait

le plus riche et pertinent et avaient le plus d'effet sur mon contre-transfert. Il restait Migna la résidente en psychiatrie, Safran la travailleuse sociale et psychothérapeute, Rose la régisseuse de bibliothèque et Wendy la conseillère en emploi.

2.1.2.2. Deuxième étape : l'interprétation du matériel

2.1.2.2.1 Le choix de la méthode

Le corpus de ma recherche a été créé dès les premières rencontres avec mes sujets. Par la suite, le matériel à analyser se trouvait à la fois dans ma mémoire, sur audio cassette et sur papier. Et à cause de cette transition principalement vers l'écrit, il m'a semblé insuffisant d'y réfléchir seule avec la méthode exploratoire clinique en tête. Cette analyse, qui devenait de plus en plus l'analyse d'un texte, devait se compléter avec une approche supplémentaire qui s'apparenterait le plus possible à la psychanalyse. Il m'était possible de faire un certain parallèle entre le « in vivo » d'une séance de psychanalyse et la rencontre de recherche et par la suite entre la rédaction de l'histoire du cas et de l'analyse du textuel des entrevues, mais les processus amenant à une interprétation différent dans ces deux situations et ne peuvent être compris de la même façon (Lafortune, 1989). En psychanalyse, l'analysant recevant l'interprétation peut réagir à ce que l'analyste dit. Il peut en retour utiliser ce commentaire pour construire une autre réflexion et ensemble, l'analyste et l'analysant, dans ce va-et-vient mutuel, construisent la psychanalyse et bâtissent un sens de la vie intérieure du patient. En recherche, l'entrevue se crée à deux aussi, chercheur et sujet s'influencent mutuellement dans le déroulement de l'échange. Mais l'interprétation même se fait en après-coup à partir de la chercheuse seule. Le sujet, lui, n'est pas présent pour réagir et collaborer à la construction d'un sens et le sens attribué au matériel analysé provient surtout de moi-même car « dans *l'absence*, le narrateur, ni analysant ni analyste est analysable. » (Kohn, 1999, p. 53)

Alors comment aborder l'interprétation de ce corpus ? Pour répondre à cette question, je me suis arrêtée sur la technique de « l'analyse appliquée » telle que proposée par Green (1992), sur la technique de « l'analyse de contenu » telle que proposée par Bardin (1991) et d'Unrug,

sur les réflexions de Kohn (1999) sur « l'acte narratif » et de Rudelic-Fernandez (1999) et Freud sur « l'histoire de cas ».

Le mot à mot des entretiens est une suite d'idées aux « liens lâches » exprimées par la répondante rappelant par analogie l'association libre. Il peut être défini comme un « acte narratif » tel que le décrit Kohn (1999, p. 52) en s'inspirant de la rédaction de « l'histoire de cas » :

La multiplicité narrative renvoie à l'association libre qui est à son fondement. Les liens sont lâches entre les éléments racontés et le cas introduit une unité qui ne doit pas perdre de vue le fond associatif sur lequel elle apparaît. Je parle d'acte narratif en renvoyant ainsi à l'association libre qui tente d'ébaucher des liaisons entre les éléments. (p. 52)

De la même manière, telle la rédaction de « l'histoire de cas », l'analyse du contenu des entretiens ou ensemble « d'associations libres ébauch[ant] des liaisons entre les éléments », « introduira une unité » au texte.

Ainsi cette analyse s'apparente-t-elle à la composition de « l'histoire de cas ». Pour Rudelic-Fernandez (1999), l'histoire de cas a ses langages, modèles et modalités, entre autres ceux de la vision herméneutique. Celle-ci a comme particularité « d'être à la fois une critique, une lecture « déconstructive » et une opération de décryptage ». Les représentants contemporains de l'herméneutique anglo-saxonne « proposent une définition de la psychanalyse comme *discipline interprétative* », comme étant « une histoire qui commence au milieu » (Rudelic-Fernandez, 1999, p. 35). Cette vision et cette définition s'appliquent tout autant à la recherche d'inspiration psychanalytique.

Le « narratif du cas » a ses racines chez Freud. L'auteur « nous apprend que le récit d'une cure s'écrit à partir d'une place énonciative qui, toujours en déplacement, le décentre, lui échappe. Il y a donc un *inconscient du cas* dans le sens où l'histoire y est travaillée par un discours et un désir inconscients » (Rudelic-Fernandez, 1999, p. 36).

Le « narratif du cas » et « l'histoire de cas » sont le « récit d'un récit », de la même manière, le textuel de mes entretiens est aussi devenu à mes yeux un « récit » et son analyse, une histoire, un récit du récit des répondantes racontée par moi, la narratrice, à la première personne selon les conseils de Freud (Rudelic-Fernandez, 1999). La création de cette histoire peut se comparer à la production d'un rêve. Ici, les processus primaires de pensée dominent

et l'espace et le temps importent peu, comme pour l'analyste lorsqu'il « rêve » la communication du patient (Winnicott et Bion dans Brillon, 1992).

Afin de réaliser ce travail d'analyse, Bardin (1991) propose la technique « d'analyse de contenu » offrant une gamme d'outils d'analyse pour tout type de discours, tels que « l'analyse de l'énonciation » de d'Unrug. Ils ont comme « facteur commun [...] une herméneutique contenue, fondée sur la déduction : l'inférence. » (p. 13). Leur intérêt majeur réside dans la contrainte qu'ils imposent « d'allonger le temps de latence entre les intuitions ou hypothèses de départ et les interprétations définitives » et de protéger contre l'intuition facile et hasardeuse. L'analyse de contenu oblige « à marquer un temps entre le stimulus-message et la réaction interprétative. » (Bardin, 1991, p. 13). Cette technique se

[...] balance entre les deux pôles de la rigueur de l'objectivité et de la fécondité de la subjectivité. Elle absout et cautionne chez le chercheur cette attirance vers le caché, le latent, le non-apparent, le potentiel d'inédit (du non-dit), détenu par tout message. Entreprise patiente de « dés-occultation », elle répond à cette attitude de « voyeur » que l'analyste n'ose pas s'avouer et justifie son souci honnête de rigueur scientifique. (p. 13)

Ces propos de Bardin (1991) sur l'analyse de contenu sont des guides judicieux et précieux mais puisque je voulais que ma méthode se rapproche le plus possible de la clinique, j'ai décidé de ne pas utiliser un de ses « outils techniques ». Lors des séances de psychanalyse et de rédaction de cas, aucune « grille » ou méthode de classification des énoncés ou de thèmes n'est appliquée par l'analyste. Si compétente, l'analyste saura s'arrêter et « allonger le temps de latence entre ses intuitions » et l'articulation de ses « interprétations définitives » pour étudier ce qui se passe dans son monde intérieur. Si elle ne s'arrête pas, le geste n'est pas « fautif » en soi mais doit plutôt être entendu comme une réaction contre-transférentielle ayant un sens dans le contexte de la séance et nécessitant une réflexion. De la même manière, je pense, comme chercheuse, qu'il y a moyen d'appliquer la même prudence sans instrument de contrôle tel que proposé par Bardin (1991). Mes « outils » de prédilection étaient l'association libre, le transfert et le contre-transfert et c'est la lecture de mes écrits analytiques par une tierce personne qui m'a servi d'« outil » de repérage de ce qui a pu m'échapper à cause de mon propre inconscient. Ceci m'amène vers Green (1992) et sa méthode « d'analyse appliquée ».

Cette méthode s'inspire de la discipline de « l'analyse appliquée » utilisée par Freud (1910), par exemple, sur les œuvres d'art de Léonard de Vinci, sur des œuvres littéraires, puis par Green (1969) sur la mythologie grecque, etc. Ici, l'analyste interprète l'œuvre en l'absence de son auteur et son vécu psychique face à la création sera son « outil » de travail de choix.

2.1.2.2.2 « La déliaison », méthode de l'analyse appliquée

Dans son livre *La déliaison*, Green (1992) explique la « méthode de l'analyse appliquée » lors de son utilisation dans l'analyse de textes littéraires. À partir de ce qui a été dit plus haut, on peut comprendre le mot à mot des entrevues comme une histoire à reconstruire telle que les séances menant à « l'histoire de cas » en psychanalyse. « Les analystes sont dans un effet de littérature quand ils racontent des cas, car ils cherchent un public, sont aux prises avec un tiers », constate Kohn, (1999, p. 57). Ainsi ai-je considéré l'ensemble du textuel, construit en après-coup des entrevues, comme « littérature », sur laquelle je pouvais appliquer la « méthode d'analyse appliquée ».

Pour Green (1992) la lecture psychanalytique « « délie » le texte pour parvenir à en saisir les ressorts et les articulations inapparentes à partir de la position de l'inconscient du texte comme objet de recherche. ». Grâce au verbatim des entrevues j'espérais découvrir les messages « inconscients » des sujets devenus « l'inconscient du texte ». Mais de quel « inconscient » s'agit-il vraiment ? Certes ces découvertes ne peuvent se comparer aux découvertes de « l'inconscient » de l'analysant. À mon avis, il s'agissait plutôt de découvrir non pas « l'inconscient » des répondantes mais de quelques-uns de leurs fantasmes au sujet de l'apcf qui, à première vue, étaient « inapparents ». Ainsi ai-je voulu « délier » les textes pour en extraire leur sens implicite, et soulignons-le, ce sens implicite a été découvert grâce à mon monde intrapsychique de femme qui réalise ses ap.

Cet extrait des écrits de Green (1992), noté ci-dessous, décrit avec finesse la méthode d'analyse appliquée ou de « déliaison » et puis de « liaison » de texte telle que proposée par l'auteur.

Green (1992) se demande en premier lieu ce que le psychanalyste fait devant un texte ? Il « ne lit pas le texte, il le délie ». Suite à une « lecture rigoureuse », il « l'écoute » de façon psychanalytique et lui applique une « lecture flottante » « pour retrouver, en deçà des processus de liaison, la déliaison, que la liaison a recouverte ». « Il brise la secondarité » du texte :

Il procède à une transformation - à vrai dire il n'y procède pas délibérément, c'est celle-ci qui s'impose à lui - par laquelle il ne lit pas le texte, il l'écoute [...] selon les modalités qui sont spécifiques à l'écoute psychanalytique. Voilà le paradoxe : la lecture rigoureuse se double ici d'une écoute lâche, une lecture flottante. La lecture flottante n'est pas une lecture négligente, au contraire. Elle est attentive à tout ce qui est supposé tromper l'attente du lecteur. Elle suit la trame du texte (texte = tissu, cela est admis aujourd'hui), mais en refusant le fil d'Ariane, qui est proposé au lecteur. Ce fil est celui qui tend le texte vers son but, celui qui a le dernier mot, qui est le terme de son sens manifeste. Il applique donc au texte le traitement qu'il applique au discours conscient qui recouvre le discours inconscient. Le psychanalyste ne dispose pas dans ce cas du texte littéraire des mêmes avantages que devant le texte manifeste du rêve, puisqu'il ne peut ici évaluer le travail du rêve à partir des associations qui vont livrer les restes diurnes et conduire des pensées du rêve au désir du rêve. Le texte littéraire et le texte du rêve ne se rapprochent que sur un point : celui d'être tous les deux présentés à travers l'élaboration secondaire.

Pour Green (1992), le texte littéraire se compare au fantasme, car dans les deux cas se mêlent étroitement les processus primaires et secondaires. L'analyse saura percer le manifeste, cette « secondarité », pour happer les traces de processus primaires, marques de l'inconscient du texte :

C'est pourquoi il est peut-être plus exact de comparer le texte littéraire au fantasme dans la mesure où dans le fantasme se mêlent étroitement les processus primaires et les processus secondaires, ces derniers modelant les premiers. La différence entre le discours du fantasme énoncé consciemment et la parole écrite est qu'alors que dans le premier cas la secondarité vise à une rationalité - pour ne pas dire une rationalisation - sur laquelle celui qui parle fonde l'espoir d'être compris et reconnu, selon un principe qu'on pourrait dire d'acceptabilité sémantique. [...] (p. 18-19).

Mais le fantasme, comme le texte, même quand il s'efforce de se parer des caractéristiques de la secondarité, laisse ça et là, du fait même qu'il est une forme de fiction, donc gouverné par le désir, des traces des processus primaires sur lesquels il est édifié. Ces traces se trahissent toujours, derrière la construction nécessaire du texte, par leur caractère accessoire, adventice, contingent. L'œil les frôle sans s'y arrêter, mais l'inconscient du lecteur les perçoit et les enregistre. [...] (p. 19).

Afin d'interpréter le texte, l'analyste doit se comporter devant lui comme devant une production de l'inconscient, propose Green (1992). Mais cette interprétation n'est basée que sur ses propres associations, alors en fin de compte, ce que fait l'analyste, c'est interpréter l'effet du texte sur son propre inconscient. Et pour mettre à l'épreuve ses conclusions, faute d'analysant, il les exposera à un « Autre » avec le risque de dévoiler ses propres résistances. Ce processus pour Green (1992), s'apparente au « délire » :

En somme, l'analyste réagit au texte comme à une production d'inconscient. *L'analyste devient alors l'analysé du texte.* Cette question, c'est en lui qu'il faut lui trouver une réponse et d'autant plus, dans le cas du texte littéraire, qu'il ne peut compter que sur ses propres associations. L'interprétation du texte devient l'interprétation que l'analyste doit fournir sur le texte, mais en fin de compte, c'est l'interprétation qu'il doit se donner à lui-même des effets du texte sur son propre inconscient. C'est pourquoi il importe que cet exercice d'auto-analyse soit précédé d'une analyse par un autre ou, si l'on préfère, d'une analyse de l'Autre. L'analyste met cette interprétation à l'épreuve en la communiquant. C'est bien d'une épreuve qu'il s'agit, car il y révèle au grand jour les failles de sa lecture et les limites de son auto-analyse. Le risque qu'il prend alors est certes de manquer le sens inconscient du texte, mais surtout de dévoiler les résistances qu'il rencontre au dévoilement de son propre inconscient. Ici une interprétation trop superficielle montrera à l'évidence la rationalisation de l'analyste ; ailleurs une construction artificieuse indiquera qu'il a donné ce qu'on appelle en jargon analytique une interprétation « plaquée ». Interpréter, c'est toujours assumer ce risque interprétatif.

La crédibilité de l'interprétation n'est pas en cause. L'acceptation ou le rejet ne sont d'aucune utilité pour juger de la valeur de l'interprétation. Si le délire est dit d'interprétation, il faut accepter en retour l'idée que l'interprétation du psychanalyste aux yeux des autres est aussi un délire. Mais la relance suscitée par l'interprétation témoigne de sa fécondité ou de sa stérilité. L'analyste, à partir des traces qui demeurent offertes à son regard-écoute, ne lit pas le texte, il le *délie*. Il brise la secondarité pour retrouver, en deçà des processus de liaison, la déliaison, que la liaison a recouverte. L'interprétation psychanalytique sort le texte de son sillon (délirer = mettre hors du sillon). L'analyste délie le texte et le « délire ». (p. 20) (Les italiques et guillemets sont de Green)

C'est donc avec la méthode clinique et d'analyse appliquée de Green (1992) et avec des directives tirées de ses propos que je me suis mise à la tâche et que j'ai analysé mon matériel de recherche.

2.1.2.2.3 L'analyse des données

La particularité de cette investigation est d'avoir ces quatre volets : la cueillette des données réalisée grâce à la méthode clinique ; l'écoute puis la transcription des audio cassettes en textuels, les techniques d'écoute psychanalytique s'appliquant toujours en notant tout insight dans le journal personnel ; l'analyse et l'interprétation du corpus réalisées grâce à aux méthodes clinique et d'analyse appliquée combinées ; puis un sens est donné à ces conclusions grâce aussi aux découvertes faites préalablement dans le contexte théorique en réponse à la question de recherche de départ.

Voici comment j'ai procédé. Je me suis placée devant l'ensemble du mot à mot du discours de mes sujets comme devant un « récit », devenu fantasme selon Green (1992). J'avais dans l'idée que la « secondarité », ou le message explicite, couvrait des traces de processus primaire, ou « d'inconscient du texte » selon Freud ou de « potentiel inédit des messages » selon Bardin (1991). Mais contrairement à l'analyse appliquée au texte littéraire, je pouvais revenir aux audio cassettes des entrevues non seulement pour me rafraîchir la mémoire mais pour entendre encore et encore leur contenu et y découvrir ce qui m'avait échappé auparavant. Alors les effets que j'ai pris en considération en moi-même étaient, en plus des associations découlant du textuel, ceux stimulés par les audio cassettes et ceux dont je me souvenais lors des entrevues mêmes. Mon « attention flottante » se promenait en alternance entre les deux instruments concrets pour éventuellement se concentrer surtout sur les écrits.

Cette « écoute flottante » ou « regard-écoute » face au matériel s'apparente, selon Green (1992), à celui de « l'analyste face à l'inconscient » ou face au discours conscient qui recouvre le discours inconscient de l'analysant. De « l'attention flottante » à la « lecture flottante », à « l'écoute » du texte, toutes me servaient d'instruments pour « décrypter » les chaînes d'associations perçues dans le verbatim et dans mon monde intérieur. Je me suis faite « détective, espion », (Bardin, 1991, p. 13) « par cette double lecture où une lecture seconde se substitu[ait] à la lecture « normale » du profane » afin de « percevoir et enregistrer » ces « traces de processus primaires » voilés et le « sens caché » du texte.

Cette « attention flottante » (*hovering attention*) aux associations libres est indispensable à la psychanalyse, et l'est encore dans le contexte de la recherche lors de l'écoute des

enregistrements de l'interprétation du corpus. Elle permet à l'analyste, comme le dit si bien Heimann (1950), de ne pas rester fixé sur un seul thème, mais de pouvoir rester ouvert aux changements, aux séquences et aux coupures des chaînes associatives, non seulement chez le sujet mais aussi chez la chercheuse :

We know that the analyst needs an evenly hovering attention in order to follow the patient's free associations, and that this enables him to listen simultaneously on many levels. He has to perceive the manifest and the latent meaning of his patient's words, the allusions and implications, the hints to former sessions, the references to childhood situations behind the description of current relationships, etc. By listening in this manner the analyst avoids the danger of becoming preoccupied with any one theme and remains receptive for the significance of changes in themes and the sequences and gaps in the patient's associations (p. 182).

2.1.2.2.4 L'interprétation du matériel

Suite à cette analyse du corpus, il a fallu articuler des conclusions interprétatives du matériel. Selon Green (1992, p. 46), « l'interprétation n'est pas seulement la révélation d'un sens caché [du texte], mais, d'une certaine façon, la création d'un sens absent, une véritable invention d'un sens resté, comme on dit, en souffrance. ». Et je souligne comme lui que « la part d'hypothèse que comporte une interprétation psychanalytique est considérable ». En effet les conclusions de l'analyse des données d'entrevues se sont plutôt exprimées sous forme de thèmes et d'hypothèses explicatives que par des interprétations seules. Le but n'était pas de trouver le sens « juste » mais un sens parmi d'autres à partir de ma position subjective comme chercheuse pouvant ouvrir des portes vers d'autres réflexions et études sur l'apcf.

Finalement, pour arriver à ces conclusions, je me suis fiée sur mes propres associations et réactions transférentielles face au texte, les répondantes étant absentes. Et en accord avec Green, j'ai considéré mes observations comme étant à la fois l'interprétation du récit transmis par mes sujets et celle des effets du matériel de recherche sur mon propre inconscient.

Cette analyse a finalement abouti à l'écrit de mes constatations. « Écrire c'est d'abord transformer » (Green, 1992, p. 30) et l'expérience de l'écriture est cet endroit où le chercheur se positionne face à lui-même et aux autres (Khan, 1974). Et dans ce cas, ces autres sont en réalité absents, contrairement à la parole qui est prise en leur présence (Green, 1992, p. 55).

Mais entre écrivain et lecteur, il y a complicité. « Entre les deux se trouve un lieu métaphorique, un « espace potentiel » comme dit Winnicott, constitutif du champ d'illusion dans la vénération d'un « objet transitionnel transnarcissique ». « Ce lieu métaphorique est l'un de ceux qu'occupe le fantasme inconscient, non représenté » (Green, 1992, p. 29). De même la rédaction de cette analyse et de cette thèse même est devenue « objet transitionnel transnarcissique » entre moi, l'auteure, et ses lecteurs.

Cette rédaction s'est réalisée en plusieurs étapes étirées dans le temps car il a fallu « mettre à l'épreuve » à plusieurs reprises mes « interprétations » en les communiquant aux « Autres » (Green, 1992). J'ai moi-même au travers du temps servi de cet « Autre ». Chaque analyse est devenue une analyse de la précédente, m'éclairant face à ce qui m'avait échappé auparavant. Cet « Autre » a aussi été ma directrice de thèse et des professionnels de mon entourage, chacun à leur façon « déliant » mon « délire » interprétatif du corpus de recherche. Pour aider le lecteur dans cette tâche, j'ai reproduit de larges extraits des entrevues, fidèles dans le moindre détail au discours du sujet (Cleveland, 1999). Ainsi le lecteur pouvait-il y vérifier ses propres réactions transférentielles.

Selon Freud le délire est construit autour d'un noyau de vérité. Et selon Green (1992) « le délire de l'interprétation psychanalytique découvre dans le texte un noyau de vérités : vérité du désir, du fantasme, de l'illusion et historique. » Mais c'est « la vérité du fantasme, qui habite le texte, qui fait du texte le pré-texte du fantasme commun à celui qui écrit et à celui qui lit dans un rapport mutuellement narcissique ; le texte est un *objet trans-narcissique* ». « Ces vérités s'élaborent, se transforment et aboutissent au processus de « liaison » qui bâtit le texte pour l'écrivain et l'interprétation pour le psychanalyste. » (p. 21). Et dans le contexte de cette recherche, mon texte est devenu « l'objet transnarcissique » entre le sujet et moi-même et moi-même et le lecteur.

Ce travail de « liaison » a abouti à un travail de regroupement en thèmes précisant en quoi l'ap chez les femmes trouble celles-ci autant que leur entourage et ce qui les attire et les satisfait dans la réalisation de cette ambition. Je me suis aussi laissée surprendre par d'autres révélations que mon analyse des entrevues et de leur textuel a portées à mon attention. Finalement, de cette démarche interprétative j'en suis arrivée à quelques hypothèses

explicatives, devant être envisagées uniquement dans leur valeur heuristique, et quelques suggestions pour des recherches futures.

2.2 Deuxième partie : Analyse des entretiens

Dans cette deuxième partie du deuxième chapitre de ma thèse portant sur la cueillette et l'analyse des données d'entretiens, j'exposerai en ordre chronologique l'analyse de chacune des entretiens des quatre répondantes rencontrées.

2.2.1. Migna

2.2.1.1 Première entrevue

Migna a pris connaissance de mon étude par l'intermédiaire d'une collègue. Suite à son message téléphonique, je lui propose une heure de rendez-vous qu'elle accepte sans problème. Elle se présente à l'heure et entre allègrement dans mon bureau, le sourire aux lèvres, tout en m'expliquant combien elle pense que la recherche est importante et combien elle est contente d'y participer. Je me retrouve devant une jolie résidente en médecine de vingt-cinq ans remplie d'enthousiasme et de bonne volonté. Elle me plaît tout de suite. Étonnée, je réalise que jaillissent en moi une foule d'images et de souvenirs de petites filles aux yeux étincelants, rêvant de ballerines et de fées. Son regard me rappelle ces figures romantiques virevoltantes des films en noir et blanc et l'expression « *stary eyed* » me vient à l'esprit. Malgré ce bon premier contact, la nervosité est perceptible de part et d'autre. J'ai l'impression que Migna est préoccupée par la question de savoir quoi dire et comment répondre à mes questions. Tandis que moi-même, je suis préoccupée par mon nouveau rôle de chercheuse tout en étant excitée par les plaisirs de la découverte à venir. Après lui avoir fait lire la fiche de description (annexe 1) et signer le formulaire de (annexe 2), je débute l'entrevue en l'invitant à me parler d'elle comme *femme qui réalise ses ambitions professionnelles*, « comme ça lui vient à l'esprit ». Migna répond énergiquement qu'elle est ambitieuse mais poursuit en expliquant pourquoi, avec une certaine hésitation dans sa voix, comme si elle ne savait pas trop quoi dire et peut-être pour bien répondre :

Oui... Je dirais que, moi je me considère ambitieuse ! Probablement parce que j'ai toujours été encouragée dans ce sens-là et puis, j'ai toujours bien réussi à l'école sans effort quand j'étais petite, et puis, en tout cas, la façon dont ça marchait dans la dynamique chez nous, mes parents étaient séparés et puis mon père était très proche de moi avant qu'il se sépare, et ils se sont séparés quand j'avais cinq ans. Cela fait que je me suis retrouvée avec ma mère qui s'est très peu occupée de moi et puis c'est avec elle que je vivais et j'ai eu l'impression que c'était bien important pour moi le feed-back positif qu'elle me donnait sur ma performance. C'était pour moi l'équivalent affectif.

En réfléchissant à tout cela, c'est comme ça que je comprends comment c'est devenu important et c'est comme si pour être aimée, c'était plus ce que je faisais plus que, qu'est-ce qui j'étais par rapport à ma mère. Je pense que ça part de là, que c'était bien important pour moi de réussir...

Migna associe ses ap presque immédiatement à la réussite scolaire et poursuit sur le thème de la séparation de ses parents. À cinq ans, son univers s'est écroulé ; elle a perdu une certaine proximité avec son père, mais une proximité dont on ignore la nature. Elle a gagné un rapprochement avec sa mère, qui auparavant s'est très peu occupée d'elle, mais le lien est resté axé sur le succès scolaire et la performance. L'attention et l'amour de la mère sont gagnés par le « bien faire » et non l'être. Un manque est présent dans la relation maternelle et Migna semble vouloir la réparer par la réalisation de ses ap.

Migna explique que la réussite était aussi renforcée par les écoles privées qu'elle fréquentait. Elle se décrit comme ayant des traits de personnalité de son père, « obsessionnel » et « perfectionniste », mais aussi comme étant différente de son frère aux « idées intéressantes ». Il est créatif, mais « pas bon en math » et donc peu valorisé dans son milieu scolaire et familial. Migna, elle, on l'encourage car elle réussit bien. « Bien réussir » est devenu une façon d'être aimée et reconnue, mais surtout de plaire à la mère ambitieuse. Suite à la séparation de son couple, sa mère s'est lancée dans la réalisation de ses ap, les deux enfants « sous le bras », et elle a tout fait pour soigner son « image de professionnelle » :

Elle a décidé de se prendre en mains et elle a une attitude très professionnelle. Juste un exemple, pendant les dix premières années de travail, elle n'a jamais mis des pantalons juste pour l'image que cela donnerait. C'était vraiment de paraître professionnelle, d'agir professionnelle, d'être bon dans ce que l'on fait.

Migna associe le mot « professionnelle » à une image et à un niveau de performance : « être bon dans ce que l'on fait ». Le succès a une image observent Bergmann (1988) et Whisnant-

Reisner (1988), les femmes se voient obligées de faire concurrence avec leurs collègues non seulement par le travail mais avec leur taille et le poids de leur corps.

Mais je constate que contrairement à sa mère, Migna ne présente pas cette image qui me ferait penser à une professionnelle de la médecine, ni même à une étudiante, malgré ses vêtements décontractés. Je suis plutôt frappée par ce sentiment persistant de me retrouver face à une jolie petite fille, me séduisant par ses charmes et faisant jaillir en moi des élans maternels. Cette image contraste certes avec la représentation traditionnelle de l'autorité médicale, qui est celle d'un homme sérieux voire austère. Mais la question du « pantalon » est restée non élucidée.

Je constate que l'ap chez Migna m'amène à observer ses apparences extérieures et provoque l'interrogation suivante : quelle image devrait avoir une femme, futur médecin ?

Jusqu'à présent, le ton de voix de Migna est explicatif et descriptif. Elle parle rapidement et respire peu. Il y a une certaine tension dans sa voix, comme si les émotions étaient retenues et ne devaient pas transparaître. Je suis néanmoins surprise par la richesse des informations obtenues en ce début d'entrevue, mais sa façon anxieuse de s'exprimer, m'amène à me demander si elle me fait part de la dynamique familiale parce qu'elle connaît mon approche théorique et qu'elle désire m'intéresser ou parce que c'est le fruit de ses associations libres.

J'ai le sentiment qu'il y a des deux, Migna répond pour bien faire tout en s'exprimant. Suis-je déjà cette mère à qui elle cherche à plaire dans l'espoir d'être reconnue et maternée ? Bref, plusieurs questions se posent. Et je suis frappée par la foule d'associations et de réflexions qui jaillissent en moi suite à ce tout début d'entrevue. Cette activité de penser semble faire écho à la densité du discours de Migna et cherche un sens.

Migna souligne le succès professionnel de sa mère et précise qu'elle amenait son univers de travail à la maison. « Par contre », dit-elle, comme pour les opposer, son frère n'est pas un « *high achiever* » et personne ne le critique. Ce frère semble peu motivé par la réussite et préfère plutôt faire ce qu'il aime. Il semble plus libre face aux exigences parentales, peut-être est-il même un peu oublié par eux. Migna se compare à lui et déclare qu'elle-même est différente, qu'elle, elle a « un esprit cartésien » :

Je dis tout le temps que j'invente rien. Je suis bonne à prendre les choses qui existent pis faire quelque chose de nouveau avec. C'est vraiment comme cela que mon cerveau marche et j'aime ça faire cela. J'ai grandi là-dedans et en ayant été encouragée, j'ai su pas mal vite ce que je voulais faire.

Cette affirmation d'avoir « l'esprit cartésien » m'étonne. Elle semble tant contraster avec l'impression de jeune fille rêveuse que j'ai d'elle depuis le début. En effet Migna dévoile qu'elle a déjà eu une ambition qu'elle qualifie de « semi-rêve », celle « d'être une danseuse » :

Déjà jeune, j'avais mes premières ambitions d'être une danseuse, comme beaucoup de petites filles, peut-être... Une danseuse de ballet jazz. Je prenais des cours au secondaire. J'aimais cela. C'était comme un semi-rêve. Ce n'est pas dans quelque chose que j'aurais travaillé.

Mais, sa première « vraie ambition », corrige-t-elle, comme pour minimiser son rêve pour la danse, était de devenir avocate internationale. Le rêve et l'activité artistique ne sont pas du même registre que l'ambition et la profession et semblent représenter quelque chose d'irréalisable. Être avocate l'attirait car cela implique voyager, parler plusieurs langues, etc., ajoute-t-elle. Mais quand Migna a réalisé qu'il aurait fallu défendre un coupable ou incarcérer un innocent, elle a abandonné ce désir. La dure réalité de cette carrière a coupé son attrait.

Migna poursuit pour expliquer les origines de son ap actuelle et se réfère encore une fois à « l'encouragement » maternel :

Après cela, j'ai toujours été bien intéressée par la personnalité des gens, le comportement humain et aussi encouragée par mes parents, surtout ma mère qui a toujours été intéressée par ça.

Sa mère a toujours cherché à comprendre les êtres humains et à appliquer ses connaissances, acquises par ses lectures en psychologie, au moindre comportement qu'elle observait. Migna aussi aime analyser, réfléchir et étudier les gens. Elle déclare avec fierté que depuis le secondaire cinq, elle a fait le choix d'aller en médecine plutôt qu'en psychologie. Cette dernière « n'était pas suffisante » pour elle : elle voulait connaître aussi la biologie. Migna semble percevoir la psychiatrie comme supérieure à la psychologie comme si à ses yeux, il y a des professions qui ont plus de valeur que d'autres.

Migna élabore sur son besoin de décider « avec drive ». Dès le cégep elle a orienté ses études pour réaliser ses aspirations professionnelles. Elle a travaillé fort, dit-elle, mais elle s'est

arrêtée pendant un an « pour vivre un peu », comme si quelque chose avait été gardé mort en elle. Puis elle dévoile que cette si grande certitude apparente n'est en fait qu'un bouillon de remises en question loin d'être terminées. Malgré sa décision de poursuivre en médecine, elle change d'idée plusieurs fois et se demande même si ses choix sont basés sur ses propres désirs ou s'ils répondent au contraire à des « attentes sociales ». Et d'un ton presque nostalgique, elle avoue « avoir même rêvé de faire autre chose ». Ici Migna la rêveuse s'exprime de façon touchante en racontant qu'elle a déjà eu « une fantaisie ». Durant une marche en forêt en France, l'idée lui est venue :

[...] d'aller en études chinoises puis d'aller enseigner l'anglais en Chine. Ça m'a comme enthousiasmée l'idée, mais ça ne correspond pas à qui je suis.

Elle voulait faire quelque chose de tout à fait « romantique » dit-elle. « Romantique », voilà un qualificatif qui saurait bien décrire mon impression de cette jeune femme au début de notre rencontre : Migna est une romantique rêvant de danse, de voyages, de langues, d'ailleurs... Mais c'est comme s'il lui fallait nier cet élan car de nouveau elle insiste, comme pour se convaincre elle-même, que « ça ne correspond pas à qui je suis ». J'ai moi-même plutôt le sentiment du contraire, que ce romantisme est un aspect plus authentique de la nature de Migna, mais que cette nature entre en conflit avec son idéal du moi et ses ambitions. Un conflit oppose ce qu'elle est et ce qu'elle voudrait être, sa propre nature et le rôle qu'elle pense devoir jouer pour réussir. Le choix d'une profession semble être relié chez Migna à une quête d'identité.

Mais réaliser ses désirs de nature « romantique » implique de se séparer de la famille, de « se déraciner » dit-elle, et ceci est trop angoissant. En effet Migna explique qu'elle a déjà fait un séjour, seule, en France à dix-huit ans, puis en Chine ; « ça a été bien difficile » dit-elle. Elle était contente d'y être allée, mais heureuse de revenir. Elle avait d'ailleurs raccourci ses voyages, malgré son goût de continuer, en se convainquant : « Ah ! Non, c'est juste pas moi ».

Le voyage est associé à l'un « de ses auteurs préférés », Malraux. Elle apprécie son « écriture qui a vraiment une introspection particulière des personnages », tous vivant des « passions bien intenses et des dilemmes ». Le premier roman qu'elle a lu est « La condition humaine » où il est question d'un meurtre :

Le livre commence et c'est un gars qui est payé et qui doit aller tuer quelqu'un et il n'a jamais tué personne. C'est dans la nuit et l'atmosphère est décrite, comment il se sent, comment il traverse dans un autre monde à partir du moment où il a enlevé une vie. C'est juste vraiment intense, et toute l'atmosphère, la révolution chinoise, c'est comme un décor romantique.

Se reconnaît-elle dans ce personnage ? Migna continue sur sa fascination avec ce « vieux, vieux pays » qu'est la Chine et souligne que son désir d'y travailler n'était qu'une fantaisie, « comme une envolée inspirationnelle au milieu des bois », car elle n'a pas « la personnalité » qu'il faut. Elle se compare à ces autres gens « merveilleux » qui ont, eux, « cette curiosité là et qui l'actualisent », lisent et étudient. Elle-même se trouve « paresseuse ».

Au retour de son voyage, Migna a travaillé et a fait du bénévolat pour ne commencer sa médecine que l'année suivante. Elle n'a « jamais changé d'idée » depuis. Malgré son désir de certitude, des doutes subsistent au sujet de la poursuite de ses études médicales : s'orientera-t-elle vers la médecine familiale ou la psychothérapie ? Graduellement elle découvre que la réalité de la profession n'est pas du tout celle qu'elle avait anticipée et cela lui demande un ajustement. Mais « sa fascination pour l'être humain qui date de très loin » demeure inchangée et maintient son intérêt pour :

[...] les interactions entre les gens. Aussi loin que je puisse me rappeler, j'ai comme hobby d'observer les gens partout où je suis et j'invente des histoires selon l'expression. Je vais être dans l'autobus et je vais voir un couple, et selon leur attitude l'un envers l'autre, l'expression du visage, la façon dont ils se parlent, je crée tout le temps l'univers de ce qui est arrivé avant et de ce qui va se passer après. J'aime faire ça... j'ai toujours aimé ça...

« J'invente des histoires selon l'expression du visage [...] je crée tout le temps l'univers de ce qui est arrivé ». N'a-t-elle pas déclaré qu'elle avait « l'esprit cartésien » et qu'elle « n'inventait rien » ? Ces inventions ne sont certes pas une activité rationnelle et méthodique, bien au contraire. Celle qui dit ne rien inventer, crée, comme un écrivain, des univers autour des gens qu'elle rencontre et je pense ici à Malraux.

Elle poursuit en me décrivant les origines de son attrait pour la psychologie : prendre soin des autres et surtout de leur souffrance lui plaît et est associé à une certaine force de caractère. C'est ici que pour la première fois j'ai le sentiment que Migna m'exprime ce qu'elle aime vraiment faire plutôt que ce qu'elle devrait faire ou voudrait faire :

J'aimais aussi aider mes amis et d'aussi loin que je me rappelle, j'étais comme une personne forte dans les groupes et on venait me parler, pour des problèmes. On était des enfants, mais j'aimais cela m'exercer à comprendre pourquoi et comment les choses se passaient et comment on pouvait améliorer les choses.

L'autre dimension qui est plus le dynamisme d'écouter l'autre et de découvrir qui est l'autre et ses douleurs et essayer de voir comment je peux l'aider à avancer à travers de cela. Pas pour guérir, mais juste pour essayer de diminuer les souffrances des gens.

Ce qui l'attire en médecine, c'est la possibilité de faire de la psychothérapie, explique-t-elle, mais l'aspect médical la laisse hésitante. Elle était emballée au début « parce que je suis une personne comme ça » (et je reconnais son enthousiasme du début de nos rencontres) mais avec le temps, Migna a réalisé que d'avoir la responsabilité de la vie des gens la terrorisait. Prendre soin de l'autre sur le plan psychique est pour elle plus attirant, car en médecine physique, le danger de mort est inévitable. Elle possède une base suffisante comme psychiatre, mais non comme généraliste, explique-t-elle. Elle se sentirait plus confiante face à un suicidaire car elle ne craindrait pas de le « tuer » par manque de connaissance :

[...] c'est terrorisant d'avoir quelqu'un qui va tomber en arrêt cardio-vasculaire. C'est de tuer les gens. Ce n'est pas tellement la mort. C'est plus être responsable pour leur vie. J'ai jamais voulu faire ça et je ne me sens pas compétente à les traiter. [...]

Je trouve cela horrible parce que, je n'ai jamais voulu avoir les responsabilités de tout cela et c'est vraiment mes aires de faiblesse. J'en connais un peu, mais je ne pense pas que j'en connaisse assez pour sauver du monde. Par contre, quelqu'un qui est suicidaire ce n'est pas pareil. Cela m'attire.

Avoir la responsabilité de la vie des autres est associé au danger de « tuer ». Et je note que le meurtre d'une personne est aussi le thème principal de ce livre de Malraux qui a tant ému Migna. Une préoccupation autour de la vie et de la mort est présente. En réalisant son ambition de devenir médecin, Migna gagne un pouvoir vertigineux et effrayant sur la vie des autres et le pouvoir plus rassurant du savoir qui, lui, peut protéger.

Migna raconte avec enthousiasme qu'elle a adoré ses stages en psychiatrie. Elle découvre que c'est l'unité des soins intensifs qui lui plaît le plus, même si elle craignait les grands malades. Elle est fascinée par le fait de devoir traiter dans la réalité des cas médicaux et psychiatriques sur lesquels elle avait lu. Mais ce qui l'émerveille tout particulièrement c'est la possibilité de créer un lien avec ces patients, peu importe leur condition psychiatrique :

Ça ne me faisait pas peur. Probablement parce que j'ai assez de connaissances maintenant et que je peux évaluer les gens peu importe la gravité de leur maladie. Je suis capable de la regarder et de la défaire en morceaux, d'aller au-delà de ça et de rejoindre la personne quand même. C'est ce que je trouvais fascinant. Quelqu'un de totalement psychotique, mais complètement en dehors de la réalité, si on veut discuter quoi que ce soit de la réalité, il n'y a rien qui passe. Il suffit d'aller à un autre niveau et établir une relation quand même. Je trouve cela fascinant. Chaque fois que cela arrive, je trouve cela incroyable. C'est comme magique ! Je ne comprends pas vraiment dans ma tête comment ça se passe, mais je trouve cela beau de voir que même si, au premier aspect la personne est totalement décrochée par son univers elle est quand même assez là pour communiquer et même, des fois, la personne peut connecter. [...] C'est fascinant, tellement complexe. Comme intellectuellement très stimulant ...

« C'est comme magique ! », dit-elle. Sa joie me ramène à la petite fille enthousiaste du début, à la « romantique », émerveillée par la nature humaine, dont le rêve de pays lointains semble s'être transposé dans la découverte de nouvelles contrées psychiques. La réalisation de ses ap lui apporte une stimulation intellectuelle fort plaisante et lui permet de développer un sentiment de maîtrise, « d'être capable », vivifiant et excitant. « *The appeal of life lies in its mastery* » relate Horney (Vol II, 1950, p. 192). Un sentiment de maîtrise sur sa vie s'oppose à celui d'impuissance (« *helplessness* ») et peut contrer la dépression.

En effet, il y a un autre volet à ce bonheur, ces grands malades la troublent aussi :

Ça vient vraiment me chercher à cause du vécu des gens et la plupart que j'ai vus les derniers six mois à l'interne en psychiatrie à l'hôpital et la plupart c'était des situations chroniques. C'est des hommes dans la trentaine qui ont tout perdu leur potentiel de vie qu'ils avaient et c'est comme le drame humain. C'est troublant. Ça vient me chercher énormément.

Migna est émue par la détresse humaine et se sent davantage attirée par la douleur morale que physique. Elle peut s'identifier à la « souffrance émotive » dit-elle, celle qui fait écho à la sienne. Puis Migna raconte sa désarroi de jeunesse, qu'elle ne peut pas totalement banaliser en tant que partie de sa crise d'adolescence :

[...] c'est quand j'étais adolescente [...]. J'ai eu une adolescence sage à comparer à d'autres, mais intérieurement, c'était comme très mouvementé. J'avais des crises existentielles de qu'est-ce que je faisais sur la terre. Je pense que c'est comme les autres parce que dans mes amis ils y en avaient qui partageaient cela. Et là, comment on explique l'adolescence. Je pense que ça a fait partie de cela, mais je l'ai vraiment vécu intensément... Je vivais toutes les émotions, soient très, très, très douloureuses ou très, très, très heureuses. Ce n'était pas vraiment très stable.[...]

C'était difficile [aussi] jeune adulte, comme de 18 à 21 ans, malgré que globalement c'était une belle période, mais émotivement, il a comme eu bien des temps durs. J'avais une vie tout à fait instable, j'étais comme en recherche spirituelle. C'était tout le temps, proche et loin, proche et loin. J'avais comme des expériences qui me rapprochaient de ce que je voulais vivre et j'étais comme attirée par la religion catholique. Je n'étais pas baptisée et j'avais des moments où j'arrivais proche de vivre ce que je voulais.

Son instabilité troublante l'avait poussée à chercher recours dans la religion. Ce mouvement me surprend, il semble tellement contraire au courant social qui, depuis les années 1960, a créé une coupure avec l'autorité religieuse. Migna explique que pour elle, la religion est peut-être reliée à un sentiment de sécurité, mais que « c'était plus grand que cela ».

Je le vis comme une élévation de l'âme. C'est peut-être comme une avenue qui me permet de redéfinir mes valeurs, de façon plus que moi je trouve qu'il y a plus de sens, de me détacher du matériel, comme d'avoir une approche plus spirituelle ou philosophique à la vie, plus d'acceptation aux choses que je ne peux pas changer. Les choses que je ne peux pas changer, juste arrêter de me battre contre. Avoir aussi une approche plus douce, je pense, pour voir la vie du bon côté, voir les bonnes choses, voir le positif derrière les événements qui pointent dans un sens. Je veux dire que, c'était dur à ce moment-là, mais je pense que ça pointait vers cela. Un genre de déterminisme, mais pas tout à fait.

Au retour de son voyage, elle s'était retrouvée seule et sans ressources. C'était « un temps de va-et-vient ». Elle se cherchait une relation amoureuse stable, mais vivait échec après échec. Les rejets et les séparations étaient pénibles à vivre et un vide douloureux l'habitait :

C'était comme une espèce de gouffre sans fond de besoin d'amour et je n'étais jamais comblée. Cela m'amenait bien du désespoir. Je pensais à la mort plusieurs fois.

Migna associe à sa détresse suicidaire un « gouffre sans fond de besoin d'amour ». Mais cette détresse lui permet aussi de s'identifier à celle des autres et de les comprendre. Il s'avère que la souffrance psychique de Migna ait influencé son choix de profession et que la réalisation de cette carrière contribue à sa réparation.

Migna avait découvert la religion grâce à un amoureux. Raoul était étudiant en médecine et catholique. Au début elle a perçu Raoul comme « un sauveur » dit-elle (tel le Christ nommé « Le Sauveur » dans la religion catholique ?). Mais leur relation est rapidement devenue problématique. Malgré son questionnement anxieux, Migna s'est accrochée car « c'était

comme vital que la relation se développe », elle craignait tellement de retomber dans la dépression.

Aujourd'hui, elle pense être restée trop longtemps avec Raoul. C'était un homme qu'elle qualifie comme son opposé, c'est-à-dire négatif et « brise enthousiasme ». « Je m'émerveille presque à tout dans la vie » dit-elle, mais ses réactions différentes la laisse « brisée ». Cette douleur l'amène à ce confier à sa mère et malgré leur complicité, dont elle me fait part pour la première fois ici, Migna ne réussira pas à le laisser. Je constate que jusqu'à présent, il s'est construit en moi une image de mère exigeante et froide, cette description ajoute une nouvelle dimension plus humaine à ce parent de Migna.

Migna présente à nouveau la psychologie sous un aspect péjoratif grâce à une autre figure maternelle peu chaleureuse. La famille de Raoul était « atroce », dit-elle : le père était alcoolique, la mère psychologue était « épouvantable avec la manipulation ». Elle décrit Raoul comme un « fils à maman qui cherchait un substitut ». Cette femme était « froide comme un bloc de glace », distante et peu intéressée à elle. « C'était sois belle et tais-toi. C'était horrible ! ».

Tout comme Migna, les ap de Raoul se sont définies de façon précoce et ont été influencées par la mère. Il voulait devenir astronaute depuis l'âge de cinq ans, mais il s'est dirigé en médecine à cause de la pression maternelle et « haïssait » tout ce qu'il faisait. La réalisation de leurs ap respectives créa des problèmes dans le couple et installa une atmosphère de compétition néfaste :

Il était tout le temps négatif, sauf qu'il performait incroyablement. Il était compétitif et je me sentais tout le temps comme pas vraiment appréciée à ce niveau-là.

Je travaillais moins que lui et je ne me sentais pas admirée ou respectée. Périodiquement, il ne me faisait pas sentir comme cela. C'était comme un univers de fantaisie. J'étais sa princesse. C'était comme des mots mais ça ne me satisfaisait pas. On a eu des bons moments globalement. Une fois on a fait un stage ensemble en médecine interne et il étudiait deux fois plus que moi, mais moi je travaillais cliniquement et j'aimais cela. À l'examen je l'ai battu de 4 points. Il en n'est jamais revenu. Il était hors de lui. Au lieu d'être content que pour une fois j'avais eu une bonne note et que j'avais « rushé » pendant 2 jours pour préparer cet examen-là, c'était comme moi je ne méritais pas cette note-là et que j'étais pas aussi bonne que cela. C'était tout le temps ce climat-là ...

Raoul semblait menacé par les succès de Migna et a perçu sa compagne comme une rivale. Elle était élevée sur un piédestal de « princesse » quand il réussissait mieux qu'elle mais, dès que ses notes le dépassaient, sa réussite était dévalorisée plutôt qu'admiration. L'ap de Migna ne représentait pas une menace pour Raoul tant qu'elle ne risquait pas de lui faire de l'ombre par ses succès.

« Moi je travaillais cliniquement » dit-elle. Le mot clinique me fait penser aux dimensions relationnelles et intuitives souvent attribuées aux femmes. C'est dans cet aspect de son travail que Migna se plaît le plus et réussit le mieux.

Migna explique que Raoul avait « l'ambition terriblement torturante » de devenir astronaute, mais elle pense qu'il y renonçait pour plaire à sa mère, car elle l'a toujours poussé vers autre chose. L'ambition peut donc devenir une torture si elle n'est pas assouvie. Le bourreau dans ce cas serait la mère, celle qui veut que son fils réalise ses ambitions à elle pour lui. Migna se reconnaît-elle dans ce fils tant influencé par les ambitions maternelles ?

Il m'a fallu un certain temps pour démêler quelle était l'ambition de la belle-mère et quelle était celle du fils. Pour Migna c'était l'expression de ce passage qui a été « torturante » tandis que pour moi c'était sa compréhension. Son discours a été par moment tellement embrouillé, rempli de contradictions, d'ambivalence et de phrases incomplètes qu'il m'était difficile de repérer ce qu'elle voulait dire au juste. Le niveau d'anxiété et d'émotivité relié au sujet a été palpable mais Migna me semblait se battre farouchement contre elle-même pour ne pas trop ressentir. Ne voulant pas couper le flot de ses associations et quelque peu incertaine face à ce nouvel exercice de chercheuse, je me suis laissée emporter par son tourbillon de mots et vécus.

Raoul persiste tout de même dans son désir de devenir astronaute. Mais pour le réaliser il lui fallait faire des études de cinq ans au collège militaire. Migna appréhendait cette séparation car elle bousculait ses rêves de mariage, d'enfants et de stabilité :

Non seulement que je ressentais son angoisse, mais en plus, moi j'allais perdre toute ma stabilité. J'allais me retrouver toute seule pendant cinq ans et moi je voulais qu'on se marie, qu'on ait des enfants. J'avais comme des projets et ça tombaient totalement à l'eau.

Cette nouvelle révélation de ses désirs pour sa vie personnelle me surprend un peu, peut-être parce qu'elle contraste avec cette image de « cartésienne » qu'elle veut tant présenter d'elle-même.

Leur relation s'est terminée de façon abrupte, après une nuit platonique en compagnie d'un autre homme. Raoul l'a rejetée et elle s'est retrouvée chez sa mère comme au moment de la séparation de ses propres parents.

Ce fut une rupture difficile mais pour le mieux, explique-t-elle, car présentement elle se retrouve avec un homme qu'elle aime. Pierre, de dix ans son aîné, travaille comme vendeur dans un magasin de musique. Ces détails m'étonnent, car contrairement à Raoul, il a en apparence beaucoup moins d'éducation que Migna. Mais Pierre est capable d'admirer les capacités de Migna et ne semble pas vouloir rivaliser avec elle. Plus heureuse et plus épanouie, elle dit de façon qui me touche ne jamais avoir vécu pareille relation. Elle retrouve un apaisement car ses troubles alimentaires se dissipent, difficultés qu'elle juge typiques des femmes d'aujourd'hui :

Ce n'est vraiment pas compliqué. On se parle, on est bien ensemble, tout le reste n'a pas d'importance. Pour Raoul, le corps, c'est bien important. Sa mère était anorexique quand elle était jeune et tellement obsédée par la minceur. Moi étant une femme des années 90, j'ai un peu de cela dans ma tête et en plus, ma mère a ça dans sa tête et m'a mis cela dans ma tête. Elle fait des commentaires, genre à la fin d'un souper : « J'ai trop mangé, il va falloir que je ne mange pas demain ». Juste des petits trucs de culpabilité que moi je traîne, mais je n'ai pas vraiment de raison de capoter mais avec Raoul ça l'a comme renforcé ça. C'était angoissant tout le temps et a compliqué la note.

C'est drôle, lorsque je suis retournée voir mon psychologue c'était une des choses que je voulais travailler. C'était compliqué la nourriture pour moi. Il fallait que je compte ce que je mangeais. Avec Pierre, presque pas. Je mange quand j'ai faim et la nourriture n'a pas comme un rôle affectif pour moi. Avec Raoul c'était bien important. Et là, c'est comme, je suis gourmande comme lui. On aime bien manger mais ce n'est pas grave. S'il ne reste plus un morceau de gâteau que j'avais le goût de prendre, ce n'est pas grave. Ça l'a juste pas cette fonction-là. Tout de cela est perdu. Il ne critique jamais mon apparence. À l'inverse, je me sens aimée, ce n'est pas compliqué, juste pour qui je suis. Ça n'a totalement aucun rapport avec ce que je fais, c'est juste qui je suis. C'est vraiment le fun et c'est réciproque. Ce n'est pas compliqué. Il est arrivé quelques fois, il y a eu des malentendus où je me comportais bizarrement et il me désarme complètement. Il va juste me parler. Raoul et moi on communiquait pas bien.

Migna croit que l'anorexie lui a été transmise par sa mère et elle la retrouve aussi chez sa belle-mère. Trois femmes, trois professionnelles ambitieuses pour qui l'image est importante et deux générations préoccupées par la minceur. Elle semble sous-entendre qu'il y a un lien entre les troubles alimentaires et l'apcf.

De fait, la prévalence de formes d'anorexie et de boulimie chez les filles n'a cessé d'augmenter depuis les années 1960 (Steiger, 1999). En effet maints auteurs (de Groot, 1998 ; Hebl et Heatheron, 1998 ; Steiger et Séguin, 1999 ; Stice, 1994) spécialisés dans les troubles de l'alimentation ont noté un lien clinique entre ces symptômes et les idéaux de succès, de performance, de pouvoir, de beauté et du corps mince imposés aux femmes par notre culture occidentale et auxquels certaines femmes aspirent. Les recherches de Hebl et Heatheron (1998) démontrent que chez la femme blanche de notre culture, la minceur est reliée à l'intelligence et au succès professionnel, tandis que les femmes de race noire ont moins tendance à dévaloriser l'obésité.

Stice (1994, p. 633-661) distingue trois catégories parmi ces pressions socioculturelles : « *the thin-ideal body for women, the centrality of appearance in the female gender role, and the importance for societal success* ». Ces valeurs seraient véhiculées par les pairs, la famille et les médias.

Le corps mince en soi est souvent reconnu comme un symbole de volonté et de contrôle autant pour la femme que pour son entourage (Jary, 1998). Pour la personne souffrant de trouble alimentaire amincir son corps peut devenir un moyen pour se sentir efficace quand ailleurs elle a le sentiment que le succès de la réalisation de ses ambitions lui échappe :

The thin body is a strong proof of willpower in her own eyes and in the eyes of others. Plagued with profound doubts about her personal value and capacity for accomplishment, manipulating ones own body may be the only available means of achieving a sense of control and success. (Jary, 1998, p. 372).

Tous les auteurs sont d'accord pour dire qu'il y un lien entre un manque d'estime et de cohésion de soi, un sentiment d'impuissance et un désir de contrôle et les troubles alimentaires. Ils sont peut-être les symptômes par excellence accompagnant les conflits et difficultés que la femme peut vivre devant la réalisation de ses ap.

Je remarque aussi que Migna est retournée en thérapie avec un psychologue et non un psychiatre, malgré sa plus grande estime apparente pour cette profession.

Selon les descriptions de Migna la relation avec Raoul apparaît avoir été marquée par la carence de « nourriture » affective, une relation compétitive, basée sur les apparences et la réussite, me rappelant celle qu'elle a vécue avec sa mère. Pierre au contraire semble généreux et respectueux. Avec lui, elle se sent aimée pour ce qu'elle est et non pour son « faire » et son « paraître ». La communication et le contact sont présents et le contrôle alimentaire ne sert plus. « Il y a de l'espace pour être » ; « je suis heureuse », dit-elle, pour terminer cette première entrevue.

Nous convenons de la prochaine rencontre sans difficulté puis Migna quitte le bureau en me saluant chaleureusement. Pour ma part, je me sens satisfaite de cette rencontre et, d'une certaine façon, bien « nourrie ». Je remarque que ma nervosité du début s'est de beaucoup atténuée. Je quitte plutôt avec un sentiment de maîtrise gratifiante face à mon nouveau rôle de chercheuse, peut-être un peu comme Migna lors de ses premiers stages en psychiatrie.

Dans la dynamique transfert-contre-transférentielle, j'ai été particulièrement frappée par le contraste entre ce que Migna a suscité en moi et sa présentation d'elle-même, comme si elle avait mis en mots davantage ce qu'elle voudrait ou devrait être pour réaliser ses ap que ce qu'elle est et désire. Et de la même façon, elle m'a communiqué ce qu'elle pensait devoir me dire pour bien « faire » l'entrevue. Mais au fur et à mesure que la séance s'est déroulée, je me sentais me rapprocher de Migna et le sentiment qu'elle veuille me plaire s'est amoindri sans disparaître.

Migna nous a amenées à explorer plusieurs aspects de sa vie, elle a essayé de nous expliquer pourquoi elle est une femme ambitieuse et a décrit le cheminement de la réalisation de ses ap. L'ap de Migna apparaît complexe et influencée par maints aspects de son monde intérieur et extérieur. Elle a été particulièrement affectée par la mère et a été associée aux thèmes de la mort, de la dynamique du couple, de la compétition, de la rivalité, de l'image, des conflits autour de ses désirs et vœux et autour du corps et des troubles alimentaires, etc. Elle dérange Migna car elle se met en conflit avec ses « ambitions personnelles », tout particulièrement son besoin d'amour. Pour Migna, l'ap est un « rêve de femme moderne » transmise par la mère, tandis que « l'ambition personnelle » est plus « profonde » et sort « du

plus creux » en elle. Avoir une *ap* attire Migna car cela lui permet de gagner un pouvoir sur sa vie et de satisfaire une soif de savoir et son « *instinct to master* » (Hendrick, 1942, 1943 in Laplanche et Pontalis, 1990, p. 366). Cette pulsion innée à « maîtriser l'environnement » et « à faire et à apprendre comment faire » comporte le plaisir spécifique « d'exécuter une tâche avec succès », d'accomplir des « fonctions intégrées du moi qui permettent à l'individu de contrôler ou de changer son environnement ». Pour Migna, l'*ap* est reliée à « l'autonomie », à un désir à la fois de s'appartenir, « d'avoir sa tête à soi » et d'être reconnue socialement. Sa réalisation lui permet de consolider une identité et plus spécifiquement une « *work identity* » (Levine, 1997) et d'améliorer ainsi son estime pour elle-même dans un contexte personnel et social et de gagner son autonomie.

2.2.1.2 Deuxième entrevue

Cette deuxième entrevue a eu lieu trois mois plus tard à cause de certains empêchements personnels. Malgré le temps écoulé, je retrouve Migna souriante et intéressée même si elle me semble quelque peu hésitante face à ce nouveau début.

Migna commence l'entrevue en soulignant que « ça fait longtemps » depuis la dernière rencontre, peut-être avec un certain reproche. Elle aurait voulu me dire plutôt la chose à laquelle elle avait pensé en quittant mon bureau la dernière fois. Je constate que notre échange ne l'a pas laissée indifférente puisque les idées ont cheminé malgré le temps et elle poursuit avec le même enthousiasme. Migna affirme qu'elle est ambitieuse car elle est compétitive et il y a un plaisir associé à se comparer et se trouver la meilleure. Elle appelle cet élan avoir de la « drive » :

[...] J'avais pensé à la notion de compétitivité. C'est cela, je pense qu'une partie des raisons pour laquelle je suis ambitieuse c'est que je suis compétitive. [...] Depuis que je suis petite, j'ai toujours eu ce « drive » là. Je ne sais pas, à l'école j'aimais cela avoir les meilleures notes, comparer les notes avec les autres meilleurs de la classe et il y avait comme une satisfaction qui venait de cela.

Comme lors de la dernière rencontre, Migna fait le lien entre son ap et la séparation de ses parents. Elle précise que sa mère était peu disponible avant ses cinq ans, tandis que son père « était très, très proche » d'elle. Elle souligne comment les commentaires approuvateurs de sa mère sont devenus importants pour elle et comment ses encouragements face à la réussite scolaire inspirèrent ses ap. « C'était important de réussir parce que, comme ça, j'allais avoir de l'appréciation de ma mère. » Rien n'est ajouté à propos de la proximité avec son père. La mère, jusqu'à présent, a la plus grande place dans nos rencontres, même si elle avait ajouté, de façon hésitante comme si elle n'osait pas tout à fait se l'avouer, que ses deux parents la « poussaient » vers le succès :

En même temps, mes deux parents sont très... Ils me supportaient beaucoup mais... Pas qu'ils poussaient pour le succès absolument, mais ils étaient fiers lorsque je réussissais bien. Ça l'encourageait cela en dedans de moi.

Migna s'identifie à cette idéalisation de la réussite transmise par les parents. La réussite lui apporte une valorisation narcissique parentale qu'elle cherche par la suite à obtenir de son

entourage. Cette quête constante d'approbation et l'inquiétude face à l'évaluation de la part des autres la rendent terriblement anxieuse. Mais les choses ont changé, explique-t-elle, ses buts changent.

Et, depuis deux ans, ça l'a changé et je suis plus capable de réorienter les choses et de commencer de nouveaux apprentissages dans le but d'apprendre quelque chose pour moi et de me distancer un petit peu de ce besoin-là d'être bien évaluée. Et maintenant, il y a des moments où il y a des choses qui se battent, parce que je suis dans une relation qui semble aller bien et mes priorités changent.

Ce qui « se bat » en elle, explique Migna, c'est le souhait d'avoir un enfant et celui d'avoir aussi une profession. Depuis sa relation amoureuse satisfaisante avec Pierre, les choses ont changé : le désir d'apprendre a pris le dessus sur le besoin de performer, le désir d'un bébé est apparu et la place attribuée à la carrière a diminué.

Maintenant, c'est « l'inverse », dit-elle. Avant, tout était orienté vers le travail et maintenant, elle trouve qu'elle « se met trop sur le dos » ; c'est son bien-être et celui du couple qui prennent plus d'importance. Aujourd'hui, elle a hâte de retrouver sa maison et ses nouveaux petits chatons, avant-goût d'enfants... Mais ce changement de priorités, cette attention à son bien-être, la remplit de culpabilité : elle se demande si elle est « paresseuse » et craint même ces nouveaux penchants.

Chasseguet-Smirgel (1990) propose que la notion de surmoi de Freud à émergé à partir de sa notion d'idéal du moi et que les deux peuvent se confondre facilement. Ainsi l'idéal maternel de réussite et de performance associé à l'ap de Migna a non seulement le rôle d'idéal du moi mais aussi le rôle de surmoi. De cette façon, le moindre désir de faire moins la remplit de honte, mais aussi de culpabilité. Par peur de perdre l'amour maternel, Migna s'est identifiée aux exigences de sa mère et semble avoir développé ce que Winnicott (1960) appellerait un « *false self* » ou un « *idealized self* » selon Horney (1950). La personne dont le soi est « faux » répond aux exigences extérieures, devenues aussi les exigences de son soi idéalisé, pour donner l'apparence de bien faire, alors qu'au fond d'elle-même ses désirs sont tout autres. Les buts de ses ambitions sont alors la gloire et le succès, leur nature et contenu important peu. Ces « *neurotic ambitions* » (Horney, 1950) sont insatiables et compulsives, elles sont basées sur des illusions et sont nourries par l'imaginaire, elles ne connaissent aucune limite. Migna est en voie de changement. Un aspect d'elle-même en quête de « *self-*

realization » (Horney, 1950) veut éclore. Il cherche à se défaire de son état refoulé et à s'épanouir en voulant investir son potentiel propre et intrinsèque par des ambitions qui ont comme but l'être plutôt que le paraître. Il me semble que cette dimension plus « vraie » de sa propre nature arrive à s'affirmer davantage au fur et à mesure que son travail de séparation-individuation de la mère progresse. Et je pense que c'est ce mouvement psychique en Migna qui m'interpelle dans mon contre-transfert.

Migna raconte qu'elle chemine grâce à l'aide de son compagnon et de sa psychothérapie. Cette démarche l'amène à se questionner sur ses ambitions et à mettre à l'avant-plan d'autres aspects de sa vie. Elle réussit de plus en plus à apaiser ses sentiments de culpabilité et à diminuer ses exigences.

Au début de sa relation amoureuse avec Pierre, la vie à deux prenait toute la place et la réalisation de ses ap avait perdu son attrait. Au fur et à mesure que le couple s'est stabilisé, le goût de travailler lui est revenu, mais de façon plus dosée. Comme si la nature de ses ambitions se transformait à mesure qu'un amour satisfaisant prenait place dans sa vie. L'accent est moins mis sur la réussite et son image aux yeux des autres, mais davantage sur le plaisir et la création. Mais ces changements sont fragiles et facilement ébranlés lorsque Migna se retrouve devant une professionnelle qu'elle admire et qui l'inspire, comme sa directrice de programme de stage. C'est une femme « charmante, agréable, le « fun », qui dégage quelque chose de très professionnel et que je voudrais devenir », dit Migna avec un grand sourire. C'est une personne « juste bien », c'est-à-dire un mélange entre un charme interpersonnel et une « compétence », ayant une bonne maîtrise de la matière, une assurance et une confiance en soi. Mais devant elle, Migna perd tous ses désirs de « passer du temps personnel » avec son conjoint :

Oui. Elle dégage de la compétence comme une maîtrise dans ce qu'elle fait, une assurance et une confiance en soi. Elle m'a vraiment vendu le programme [de stage à cette université] et elle est vraiment venue me chercher. Quand j'ai dû choisir [le programme], j'étais déchirée, je ne savais pas quoi choisir et elle m'avait dit que j'étais dans les sept premiers et c'était sûr que j'allais être acceptée. Elle est vraiment allée chercher la partie de moi qui est très ambitieuse, compétitive et qui a besoin d'être reconnue. À cause de cette dynamique-là, finalement, je suis dans le programme. C'est une maladie, à chaque fois que je lui parle, ça fait ressortir ça le plus en moi, comme si j'oubliais tout le reste. Je suis prête à faire n'importe quoi, presque...

Je trouve cela drôle parce que je me suis rappelée, il y a quelque temps, que je lui avais posé une question et ça l'avait fait ressortir tout mon enthousiasme de faire des articles, des recherches, faire plein d'affaires, et après, je suis rentrée chez nous et je me disais c'est bien étrange, non ce n'est pas cela [que je veux]...

La directrice l'a séduite en l'estimant être parmi les meilleures. La situation me fait penser à son lien avec sa mère et ses encouragements vers la réussite. Ainsi Migna se trouve devant cette « femme de capacité », d'abord comme une étudiante face à un modèle voire un mentor qui l'inspire, puis comme petite fille devant sa mère, dépendante de sa confirmation narcissique, prête à tout faire pour plaire, se sentir aimée et reconnue. Cette dépendance attise son côté ambitieux et performant tout en lui faisant mettre en péril ses souhaits d'une vie personnelle plus satisfaisante. Les frontières du moi s'embrouillent devant cette femme d'envergure :

Et je me suis rappelée qu'à l'entrevue, avant même qu'elle vienne me repêcher, je lui avais dit et j'avais comme insisté plusieurs fois que, oui, j'aimais cela travailler, mais que j'avais mes limites et que j'aimais ma vie personnelle aussi, et genre elle me posait des questions : « Mais si tu n'as pas fini ton travail, est-ce que tu vas rester ou partir ? ». Et bien, je vais rester mais je vais m'arranger pour le finir le plus tôt possible. J'avais vraiment insisté, car j'avais peur [...], qu'on me fasse travailler trop fort et que je n'aie plus le temps d'avoir une vie, et cela ne marche pas avec moi. Je me suis rappelée comment j'avais insisté et là, je me suis dit que c'était fou car je m'étais présentée comme quelqu'un qui était intéressée et passionnée, mais il y avait des limites claires et elle m'a voulue comme cela. Et maintenant, on dirait que j'oublie ça, quand je la rencontre, tout ce que je pense, c'est qu'il faut que je travaille.

La possibilité d'un transfert maternel m'amène à lui demander si elle se retrouvait devant cette femme un peu comme face à sa mère. Migna répond en riant d'elle-même, que oui, en effet, elle se voyait comme une enfant qui se trouve avec « du bon stimulant » et qui trouve alors « le goût de faire des choses ».

Cette professionnelle admirée lui a certes servi de modèle, d'idéal du moi ou d'objet d'identification et sa confirmation de ses capacités et son encouragement ont attisé ses aspirations. Mais je me demande ici si les ambitions de Migna ne sont pas davantage influencées par cette quête de reconnaissance et d'approbation que par son goût pour la médecine et la recherche. Le besoin de combler des carences narcissiques semblent être en partie à la base de son enthousiasme face à cette directrice-mère.

Je note encore une fois que la présence de la mère et l'absence du père sont les thèmes dominants de cette entrevue. Mais qu'en est-il de ce *non-dit* paternel ? Cette absence m'amène à lui demander comment elle se sentait face aux hommes de direction.

Migna explique : « J'ai l'impression qu'avec les hommes, je sais plus facilement et plus rapidement comment être et ça va vraiment facilement ». Elle est moins portée à vouloir « performer » pour leur plaire et perd moins de vue ce qu'elle veut. Leur dire ce qu'elle veut ne la cible pas de culpabilité.

Migna mentionne que son dernier « patron » était pour elle comme un « grand-papa ». Je note « grand-papa », et non « grand-père », terme plus familial et tendre, qu'elle prononce avec un timbre de voix d'enfant heureux sans faire allusion à un vrai grand-père. Elle le décrit avec sa voix enthousiaste et rieuse de petite fille, comme étant un « grand-papa » « très paternel », « très fin », ni trop présent, ni trop distant et tout en étant « encadrant, il laisse beaucoup d'autonomie » aux internes en médecine. ». Avec lui, elle semble plus confiante et moins craintive qu'avec les figures maternelles.

Migna poursuit pour expliquer que ses relations avec les femmes se sont améliorées depuis l'adolescence et que « ... ça va bien avec les femmes, mais avec les hommes il y a comme un degré de confort de plus... ». D'ailleurs elle a compris bien des choses sur elle-même avec le temps. Elle a pris conscience que le but de ses stages était d'obtenir une bonne évaluation plutôt que d'apprendre et d'acquérir des connaissances et que la meilleure façon qu'elle avait d'établir des relations était de séduire pour plaire, peu importe le sexe de la personne.

Dès le début de nos rencontres, Migna a réussi à me plaire par son charme de petite fille, son enthousiasme face à la recherche et son discours riche et pertinent. Mais j'ai le sentiment, malgré l'authenticité de ce que Migna partagea avec moi, qu'elle a aussi fait l'effort de me dire ce que je voulais entendre selon elle. Et comme devant sa mère et sa directrice de programme, ici aussi il fallait bien performer pour séduire. La dynamique mère-fille semble se reproduire entre nous comme ailleurs dans sa vie.

Une peine d'amour de jeunesse a engendré ce comportement séducteur, explique Migna. Lorsqu'un jeune homme l'a laissée tomber de façon brutale et insensible, elle s'est sentie douloureusement rejetée, trahie et « brisée ». Cette blessure est restée vive pendant longtemps et, afin de se protéger de la possibilité d'un nouvel abandon, elle a tout fait pour séduire les

garçons et les filles de son entourage. Un tourbillon d'activités sociales et de relations amoureuses « superficielles » et « distrayantes » s'en est suivi, mais avec peu de satisfactions :

À ce moment-là, quand je rencontrais quelqu'un, j'étais automatiquement en mode de séduction, même si j'étais avec quelqu'un. C'était comme si c'était la seule façon que je pouvais plaire.

Cette période d'instabilité et de souffrance correspond à celle que Migna a décrite lors de notre dernière rencontre. Quel effet ces bouleversements avaient-ils sur la réalisation de ses ap ? Et, inversement, comment leur réalisation affectait-elle sa vie psychique et interpersonnelle ? Elle répond ainsi :

Je pense que ça [son ap] m'a plus permis de me centrer ... d'être comme « focusée », d'être plus ciblée d'énergie. [...]

Je pense que ça n'a pas changé grand-chose parce que j'étais encore en médecine et je voulais quand même bien réussir. [...]

Dans ma vie, cette ambition-là, c'était comme le noyau. D'ailleurs, les fois où j'étais désespérée et que je pensais à me suicider, une des premières raisons qui me venait à la tête pour ne pas le faire, c'était que si je me ratais, je trouvais que ça diminuait pas mal mes chances de me retrouver là où je voulais m'en aller (en médecine). C'était vraiment cela qui me tenait.

Après cela, je me suis convertie au catholicisme et c'était peut-être une deuxième chose qui était un peu solide dans ma vie ou dans ma vie affective.

Étonnamment, ce qui retient Migna est la crainte de se « rater » lors de son geste suicidaire, et que ce fait diminue ses chances de réaliser ses ambitions en médecine. Plutôt que le fait qu'une fois morte, ses rêves deviendraient irréalisables. Indice que son désir de vivre est plus puissant ? Ces moments pénibles de sa jeunesse n'ont en rien changé la poursuite de ses ap. Au contraire, leur réalisation a été comme une bouée salvatrice dans la mer houleuse de ses instabilités affectives, une façon de s'ancrer dans la vie et de se protéger contre la pulsion de mort. Cet élan salutaire lui a servi de composante structurante à une personnalité en manque de cohésion. Comme l'explique Horney (1950), combler les aspirations de gloire d'un « soi idéalisé » même si celui-ci est divisé du soi réel peut être bénéfique. Dans le sens d'une solution « névrosée », il peut répondre à des carences précoces et procurer « *a feeling of identity* » (p. 21), un sentiment d'identité.

L'amour a été la seule force capable de transformer la nature de ses élans ambitieux. Migna raconte comment elle a rencontré Pierre il y a sept ans et souligne sa passion pour lui. À cette époque la différence d'âge de dix ans les démarquait trop pour qu'elle s'engage dans une vie de couple avec lui. Mais elle ne l'a pas oublié et l'a retrouvé il n'y a pas longtemps pour réaliser son rêve. Elle qualifie son penchant pour Pierre, « son ambition personnelle » :

[...] ça l'a [son ap] changé parce que Pierre, je n'ai même pas de mots pour le dire. On pouvait quasiment dire que c'était un autre genre d'ambition. [...] c'est la première fois que je vis cela. C'est la première fois que je vis quelque chose qui est aussi valide pour moi ou aussi enrichissant...

C'est un peu comme une ambition car j'ai toujours rêvé que je serais avec lui, et dans le même été, il y a eu mes deux ambitions les plus fortes qui se sont réalisées, ou je m'en suis rapprochée. C'est pour cela qu'il est capable de diminuer la place de l'ambition professionnelle. Parce que dans le fond on peut appeler cela l'envie d'avoir une famille et des enfants, c'est une forme d'ambition. [...] un but que j'aimerais atteindre et ça demande un certain travail et ça demande dans un sens, deux composantes comparables.[...] [Et] différentes parce que ça ne satisfait pas la même partie de moi. C'est sûr qu'à la base, le « drive » est semblable, mais ce que j'en reçois et la façon dont cela a marché est totalement, comme s'il y avait des cases dans ma personnalité...

Migna désire deux choses : le succès professionnel et le succès amoureux. Elle les distingue comme deux ambitions différentes, nécessitant la même « drive », mais répondant à des besoins différents et apportant des satisfactions différentes.

« L'ambition professionnelle » est reliée à « l'autonomie », à un désir à la fois de s'appartenir, « d'avoir sa tête à soi » et d'être reconnue socialement. C'est un « rêve de femme moderne » transmis par la mère, confirme Migna, tandis que « l'ambition personnelle » est plus « profonde » et sort « du plus creux » en elle. Ce désir de couple, d'enfants, de famille est « un besoin primaire » et a « une composante « spirituelle » et n'est pas inspiré par la mère, affirme-t-elle. « L'ambition personnelle » ne peut être compensée par l'ap, mais l'inverse est possible. Les deux sont importantes, mais la « personnelle » domine depuis qu'elle est amoureuse de Pierre. Avant, aucun compromis de carrière n'était possible. Cette nouvelle flexibilité enthousiasme beaucoup Migna : « c'est magique ! », dit-elle avec son émerveillement habituel face à la nouveauté. Ainsi, pour cette jeune femme la satisfaction amoureuse a le pouvoir de mettre au second plan ses ap comme si l'amour était un besoin prioritaire qui passait devant tout autre.

Mais l'angoisse n'est jamais loin et Migna recommence à anticiper dans son discours une foule de difficultés qu'elle va devoir gérer dans la réalité, afin de pouvoir « jongler » avec carrière, enfants et conjoint comme elle le voudrait. Sa préoccupation pour son avenir la ronge sans arrêt. Le ton de sa voix est redevenu agité et troublé. Ce qui semblait être une résolution apaisante est encore criblé de peurs et d'incertitudes. Et avec un tourbillon de mots, elle essaye de m'expliquer que le fait de devoir prendre des décisions et de ne « pas savoir » la hante. Elle voudrait prévoir chaque étape et ne rien laisser à l'imprévu. L'illusion de certitude qu'elle voulait se donner ne fonctionne plus. Son ambition de devenir psychiatre n'a pas changé au cours des années et cette certitude la flattait tout en la rassurant, mais cela n'a pas duré. Son questionnement a pris toute la place : comment va-t-elle diriger cette carrière de psychiatre ? Quelle sorte de psychiatrie va-t-elle exercer et cela en même temps que ses ambitions personnelles ? Aura-t-elle le droit de mettre des limites ? Pourra-t-elle faire ce qu'elle veut après tant d'acharnement ?

Il y a tellement d'incertitudes que je suis comme pognée à prendre des décisions à l'avance sur des choses que je ne sais pas. J'ai peur de ne pas faire ce qu'il faut et d'arriver au bout et dire : « Je veux cela mais je ne peux pas l'avoir parce que je ne me suis pas prise à l'avance ». C'est comme cela l'angoisse que j'ai. De ne pas me rendre où je veux aller. [...] Je ne suis pas à l'aise avec l'incertitude. Je ne suis pas à l'aise quand je ne contrôle pas les choses. Ça me rend anxieuse et ça me prend toutes sortes de techniques pour me désanxiéter et de me dire d'avoir plus confiance et c'est vraiment une lutte qui me ronge.

Migna est rongée par ses incertitudes face à son futur. Elle craint que quelque chose lui échappe et que son cheminement ne l'amène pas à faire ce qu'elle aime comme elle le voudrait. D'ailleurs, l'ap se traduit de plus en plus pour Migna par le besoin de faire ce qu'elle aime et ce besoin prend de l'importance sur ce qu'elle peut faire pour être bien évaluée des autres.

Ces derniers moments d'entrevue ont été bien laborieux, l'anxiété était présente dans la voix de Migna et les pensées coulaient avec difficulté comme si cette jeune femme parlait aussi pour ne pas dire. Mais quoi ?

L'entrevue dévoile que son ap a agi comme un antidépresseur sur son désarroi et que sa dépression n'a pas réussi à ébranler ses ambitions, au contraire, celles-ci l'ont protégée contre ses pulsions de mort. Seule sa relation amoureuse avec Pierre a pu remettre en question ses investissements narcissiques dans sa carrière et a fait jaillir le désir d'investir son bien-être,

son couple et ses rêves de famille. L'assouvissement de son besoin d'amour a le plus grand pouvoir d'influence sur Migna. Et de façon étonnante, elle attribue « l'ambition professionnelle » à la mère tandis que « l'ambition personnelle », « la plus importante », vient du « plus profond » d'elle. Rien n'est attribué au père.

L'ap dérange Migna car elle l'oblige à prendre des décisions longtemps d'avance sans qu'elle soit assurée d'aimer ce qu'elle va faire.

3.2.1.3 Troisième entrevue

La semaine suivante, nous nous retrouvons pour notre troisième rencontre. Nous commençons à l'heure, l'intérêt est là mais l'anxiété prédomine. Je m'interroge sur la façon d'approfondir le sujet de l'ap chez Migna et de l'aider à articuler ce « non-dit ». Migna reprend là où nous nous sommes quittées avec le même ton de voix tendu, le même sujet conflictuel. Pierre fit prendre conscience à son amie que son anxiété était reliée à notre rencontre d'aujourd'hui, rencontre qui l'amènerait à aborder ses questions si angoissantes portant sur ses ambitions et leur avenir. L'impact des choix qu'elle ferait aujourd'hui sur son futur l'obsède :

C'est drôle, hier je parlais avec Pierre et j'étais toute anxieuse à propos, je ne sais pas quoi, je me questionne beaucoup sur les ambitions que j'ai, les choses que je veux faire et je ne sais pas à l'avance ce que je vais vouloir faire plus tard comme genre de pratique et ça me préoccupe pas mal. Ces temps-ci, je suis continuellement préoccupée ces temps-ci par cela, qu'est-ce que je vais faire, quel choix je vais faire pour me rendre là. Je me demande tout le temps si... Je suis comme partagée entre deux idées, d'avoir une carrière académique ou un autre genre de carrière, comme plus hors du niveau universitaire. Une carrière intéressante, mais pas du même calibre. Je suis partagée car je ne sais pas tout-à-fait ce que je veux exactement. Je ne sais pas ce que je vais aimer faire le plus. Mais en même temps, il y a comme la question de, qu'est-ce qui m'appartient et qu'est-ce qui ne m'appartient pas ? Savoir que quand j'envisage de ne pas faire une carrière académique, je me sens comme fade. Je ne sais pas si c'est... Parce que dans le fond, j'aimerais avoir une carrière académique ou c'est qu'est-ce que l'on m'a inculquée, parce que mes parents sont des gens éduqués et ils ont toujours encouragé la performance et le succès. Ça me préoccupe plus ces temps-ci. Je trouve ça drôle... Et il [Pierre] me faisait la remarque que venir ici me préoccupait peut-être un peu plus. Je n'y avais pas pensé. J'ai l'impression de plus en avoir parlé spécifiquement, juste deux fois, ça me fait poser des questions. Je n'ai pas plus de réponses...

Migna est séduite par le prestige et l'éclat qu'une carrière académique pourrait lui offrir, et cet attrait s'ajoute au poids des décisions et l'angoisse. Il faut non seulement savoir jongler avec profession, couple et famille mais choisir l'orientation de sa carrière. Et en retour cette décision pèserait sur ses « ambitions personnelles » et lui demanderait de choisir.

À quoi devrait-elle donner davantage d'importance, se demande-t-elle, à l'image de sa carrière aux yeux des autres ou à ses goûts, son confort et implicitement à ses « ambitions personnelles » ? La confusion règne entre ses désirs de répondre aux idéaux parentaux de

succès, à ses propres rêves de grandeur, à l'image qu'elle aimerait avoir aux yeux des autres et de réaliser sa propre personnalité en quête d'identité. Ce qu'elle est, voudrait être et devrait être se tiraillent et cette bataille troublante se manifeste dans ses ambitions et par son indécision face à la route professionnelle à choisir. Mais c'est son intolérance à l'incertitude et son besoin de prévoir qui rend ses conflits d'autant plus torturants. Elle ne peut donc pas laisser jaillir ses désirs et décider en temps et lieu :

Je ne suis comme pas capable de laisser les choses aller car je suis trop habituée à savoir à l'avance ce que je veux, où je m'en vais, et comment...

Il n'y a pas de place pour le « ne pas savoir », l'inconnu ; tout doit être prévu et contrôlé à l'avance dans l'espoir d'apaiser ses angoisses. Seraient-elles aussi reliées à une certaine culpabilité de décevoir ses parents si elle était davantage attentive à ses désirs et besoins propres ?

Oui. Mais je ne suis pas claire, si c'est cela. Quand je me sens coupable, je ne sais pas si c'est parce que je me déçois moi ou de décevoir mes parents à l'avance. Je ne sais pas si ça m'appartient ou pas.

« ...Je ne suis pas claire ... Je ne sais pas si ça m'appartient ou pas ». Quelque chose dans son discours et surtout dans cette dernière phrase évoque une certaine frustration contre-transférentielle. Comme si dans le présent de notre échange se répétait la même ambivalence décrite face à elle-même et ses ambitions. Comme si, ici même, elle ne se permettait pas de se nommer et moi de la comprendre. J'ai le sentiment qu'elle patine entre des mots qui disent sans dire, cherchant à être « claire » tout en fuyant cette même clarté. Elle me glisse entre les doigts comme elle-même s'échappe à elle-même. Je baigne dans la même tension et le même doute que lors de notre première rencontre lorsque Migna s'est déclarée « cartésienne » et décisive et que mon impression d'elle était tout autre. J'ai le sentiment qu'elle ne peut se permettre de dire ce qu'elle veut vraiment, car ce n'est pas ce qu'elle voudrait vouloir, ni devrait vouloir. Elle voudrait s'appartenir, mais veut aussi plaire et impressionner.

Ses conflits autour de ses ap sont étourdissants et j'ai le sentiment d'être sur un terrain glissant où le pied ne peut jamais être déposé avec assurance. Migna poursuit ses pensées au sujet de sa culpabilité qu'elle associe plus spécifiquement à sa mère et ses exigences face au travail. Se permettre d'être différente de cette mère surmoïque est fort troublant :

J'ai l'impression que ma mère m'a toujours élevée avec cette valeur-là d'en faire plus. Genre, de ne pas avoir le goût de travailler, ça passait pas. C'était comme mal et ce qui est bien, c'est de travailler fort et de réussir. D'une part, je me sens coupable parce que j'ai tellement été élevée là-dedans que, pour moi, c'est mal si je ne fais pas le plus que je peux. Donc, ça m'appartient, mais en même temps, je le vois comme si c'était les pages de ce que mes parents m'ont enseigné et que moi, aujourd'hui, je veux que ce soit différent. [...]

L'autre chose c'est que je ne sais pas dans quelle mesure c'est compatible avec qui je suis et qui je veux être. [...] Peut-être je me rends compte que le travail est beaucoup moins important qu'il était avant à cause de ma vie de couple.

[...] L'autre possibilité c'est que dans le fond, je suis trop performante et que je ne serais pas bien si je faisais moins. Je n'arrive pas à dissocier si c'est vraiment ce que moi je veux ou si c'est juste que j'ai été « brainwashée ».

Je ne place pas les valeurs tout à fait à la même place et le travail c'est clair pour moi que ce n'est pas aussi important, mais j'ai une vie de couple et je suis rendue au stade dans ma vie où je commence cela et j'ai hâte d'avoir des enfants, j'ai hâte de vivre cela. Ma mère a vécu cela et maintenant elle est seule et elle a juste cela le travail.

Migna ne veut pas payer le prix de la solitude que sa mère a vécu et qu'une carrière prestigieuse exigerait sans doute. Elle cherche à se différencier d'elle mais son désir de lui plaire, peut-être même de la dépasser la coince. En même temps, c'est aussi ce que cette mère semble exiger de sa fille. L'ap de Migna l'amène à travailler la séparation avec sa mère :

On n'est pas du tout à la même place mais quand elle projette sur moi, moi je suis obligée de mettre de la distance et dire moi : « C'est ce que moi je vis présentement et c'est cela que j'ai envie de vivre ». Je suis bien là-dedans et pas trop rentrer dans des détails de ce que je fais parce que là, elle se met à projeter sur ce qu'elle voudrait que je fasse où elle me fait sentir coupable pour, peut-être des choix que je fais. [...]

Si je veux diminuer la charge de travail où je me dis que telle publication c'est important, mais je n'y tiens pas à ce point-là finalement et je sens tout le temps que... Pas pour critiquer, mais qu'elle désapprouve un peu et elle m'envoie un message : « Ah bien, tu sais, c'est des périodes comme cela où on se sent comme cela, mais tu devrais faire cela ». C'est tout le temps des messages qui veulent dire que dans le fond, elle n'est pas vraiment d'accord et qu'elle, elle pense que je devrais le faire au complet, le faire jusqu'au bout. C'est comme ce n'est pas permis de vouloir en faire moins. Alors moi, je suis toute pognée car je ne sais pas. En fait, c'est parce que je me critique moi-même quand vient que je me sens débordée. J'ai l'impression des fois d'être un « hamster » dans une roue.

Le conflit pour Migna est déchirant : si elle plaît à sa mère elle est débordée et se critique de l'être, tout en ayant peur de ne pas réaliser ses « ambitions personnelles » ; si elle se plaît et « fait moins », elle sent les critiques culpabilisantes de la mère intériorisée qui surveille et

elle craint de perdre son amour. De plus « faire moins » et avoir une carrière moins prestigieuse, vivre une vie de couple, avoir des enfants, signifient décevoir ses propres attentes d'une carrière brillante et s'accompagnent de honte. Sa course la ramène toujours au même endroit, à droite ou à gauche, la perte et le reproche sont incontournables.

« J'ai l'impression des fois d'être un « hamster » dans une roue », dit-elle d'une voix tendue. C'est une image certes troublante de l'angoisse que porte cette jeune femme coincée. Son discours me semble tout aussi essoufflé et essoufflant que cette petite bête en fuite. Se sent-elle tout aussi piégée dans cette entrevue avec moi ? Craint-elle de me décevoir tout autant qu'à sa mère si elle parlait « moins » ? Craindrait-elle de ressentir quelque chose en elle-même si elle s'arrêtait pour respirer un instant ? Et où est la colère, que je ne peux que deviner, face à toutes ces demandes exigeantes auxquelles elle a le sentiment de devoir répondre ?

Migna exprime la crainte d'être « paresseuse » dès qu'elle « fait moins ». Elle raconte que c'est un adjectif que sa mère n'utilisait que pour son frère et peut-être était-il aussi implicitement adressé à elle. Elle se dit être « dure », comme s'il lui fallait garder sa mère irréprochable. Migna note qu'elle est la « bonne fille » félicitée et que le frère est le critiqué, « le paresseux », le « pas bon ». Migna semble tout faire pour ne pas être perçue comme lui et rester la préférée. Être professionnellement très ambitieuse lui garantit cela.

Ses interrogations au sujet de l'orientation de sa carrière semblent articuler un questionnement autour de la séparation de cette « mère-cage » : comment s'échapper sans s'effondrer de culpabilité, de peur et de honte ? Et comment savoir quelle ap réaliser sans disparaître à soi-même et sans perdre à nouveau sa mère ? Il me semble que les aspirations de Migna l'ont aidée à se consolider une identité plus stable. Mais la façon dont elle réalise son ap est directement influencée par ses angoisses autour de sa différenciation d'avec les ambitions maternelles.

L'entrevue se poursuit et quelque chose me semble plus limpide. Je lui propose cette phrase pour résumer : elle est anxieuse quand elle se sent coupable de décevoir sa mère. Encore une fois elle répond comme pour défaire ce qu'elle-même venait d'expliquer en disant :

Oui. C'est sûr que ça vient de quelque part. Mais j'ai toujours pensé que c'était, peut-être même frustrant, parce que c'était pas clair.

Ce « pas clair » tant répété agit sur moi comme une coupure : comme si tout ce qui n'était pas parfaitement clair n'avait pas de valeur. Ce faire et défaire, en effet « frustrant », est comme une quête d'absolu dans un monde qui ne permet aucune découverte. Je lui dis : « C'est dur pour vous quand ce n'est pas clair ? » :

Oui. Je n'aime pas cela quand ce n'est pas sous mon contrôle. Ça me rend très anxieuse. [...] C'est comme une image de vide, si je n'ai pas une idée d'où je m'en vais claire et précise, où il y a du doute, c'est comme s'il n'y avait plus rien qui tient.

Notre rencontre se déroule comme la réalisation de ses ap : il faut éviter toute incertitude. Mieux vaut s'épuiser à courir que sentir ce « vide » où plus « rien ne tient ». Il y a une tension que je sens permanente, un contrôle défensif règne et se manifeste par un besoin incessant de remplir, avec une avalanche de mots, tout l'espace car tout silence est menaçant. Puis Migna pense à sa crainte de devenir « la spécialiste », celle qui devra savoir. Surprise, elle réalise rétrospectivement avoir acquis une certaine maîtrise malgré tout, mais elle a de la difficulté à y croire.

Migna explique qu'elle n'aime pas apprendre, car apprendre veut dire tolérer de ne pas savoir. Il est difficile pour elle de croire, qu'à travers cet inconnu, une compétence sur laquelle elle pourra se fier jaillira. Se projeter dans le futur comme professionnelle est inquiétant : aura-t-elle ce qu'il faut, aura-t-elle fait assez pour être une autorité dans son domaine quand on se fiera sur elle ? Acquérir du pouvoir par le savoir fait tout aussi peur que de ne pas en avoir.

La barre est haute pour Migna et il lui manque toujours quelque chose pour éprouver le sentiment que ce qu'elle fait est suffisant et qu'elle peut se faire confiance.

J'ai peur de ne pas être capable de l'être [l'autorité]. En fait, j'ai peur de ne pas avoir assez travaillé pendant ces, ces ans-là. [...] Même depuis que je suis en psychiatrie, la plupart de mes soirées de semaine, je ne lis pas. J'étudie pas. Je travaille toute la journée et je travaille une couple d'heures dans la fin de semaine. J'ai juste pas envie de faire cela le soir. C'est tout le temps après où je me dis : « Peut-être que je devrais lire une heure par soir ». Il y a toujours plus qu'on pourrait faire et c'est cela qui est pénible. On s'en sort pas et mon inquiétude c'est que j'arrive à la fin et j'en ai pas fait assez et que je ne sois pas vraiment compétente.

Des souvenirs de pratiques de piano lui viennent à l'esprit. Enfant, elle n'aimait pas s'exercer sur le clavier, ce qu'elle voulait c'était de savoir jouer. Elle réaffirme qu'aujourd'hui elle

essaye de se rassurer en planifiant son avenir académique, mais le fait même de choisir d'avance le tracé de ses études la laisse tout aussi inquiète, à savoir si elle aimera dans cinq ans ce qu'elle a choisi maintenant. Et Migna repart dans sa valse frénétique de questions et d'inquiétudes. Comment sortir de cette « cage » de répétition et parler du père ? Suite à ma question à son sujet, les premières associations de Migna sont : « Non. Mon père est comme absent. » (Comme dans nos entrevues ?) « Mon père n'a jamais été un père, vraiment. ». Je lui rappelle qu'elle m'a dit qu'il était présent au début de son enfance :

Oui. Il n'a jamais été juste un père normal. Au début, je ne me souviens pas, c'est juste par quelques souvenirs et en parlant à ma mère et mon père, il était pas comme un père normal. Il prenait comme toute la place. Il était père et mère et il était juste tout au début.

Oui. Il y a eu un temps de transition quand j'étais enfant avant l'adolescence, il était encore beaucoup pour moi. Je le voyais pas souvent, une fois par semaine peut-être, et il était encore beaucoup, beaucoup pour moi. Mais en rétrospectif, il était peut-être un père dans ce temps-là. Mais c'est rapidement devenu, pas un père.

Le lien avec le père me semble bien ambigu. Je suis frappée par sa description de « pas un père ». Migna explique qu'elle a arrêté de le voir, puis a repris contact avec lui à quinze ans, mais elle « était comme mal à l'aise », la relation avait changé :

Et là, c'était comme si ça commençait en d'autres termes et il a comme pris sa position comme si j'étais sa confidente. Enfant, il était comme tout mon univers, il était probablement comme un père, mais après cela, c'est comme s'il prenait une position d'ami, mais c'était mon père, sauf qu'il ne jouait pas le rôle d'un père.

Ce père porte à confusion : l'homme qui était « tout son univers », à la fois père et mère, « prend » le rôle d'ami auprès d'elle « comme si », dit-elle, « j'étais sa confidente ». Je note le verbe « prendre », indiquant que c'était le choix de cet adulte et le « comme si » indiquant que c'était un rôle qu'il attribuait à sa fille. Elle poursuit avec mécontentement la description de sa relation avec lui :

Autant il allait m'écouter pour des affaires, mais il me contait toutes ses histoires de femmes avec qui il avait été, comme si j'étais une adulte, pas sa fille. Ça continué comme cela et... je ne sais pas vraiment ce que fait un père...

Migna a de la difficulté à nommer son père : « son père ». Sa relation avec lui est embrouillée et inconfortable et les confidences du père au sujet de ses relations amoureuses étaient

inappropriées. Quelque chose de l'ordre de l'incestuel (Racamier, 1995) me semble présent. Une barrière a-t-elle été transgressée ?

Puis, Migna se corrige immédiatement pour dire qu'elle sait ce que c'est un père, car sa mère a vécu avec un homme entre ses neuf et dix-neuf ans. Cet homme avait vingt ans de moins que sa mère. Elle souligne, en souriant, que « lui, avait comme un rôle de père » et que « c'était salubre car ça a fait une vraie famille ».

Les rôles et les générations semblent confus dans cette famille. Mais malgré son jeune âge, ce conjoint avait « un rôle de père salubre », il était présent, stable et équilibré :

Il était juste là. Il était comme un deuxième parent. Il était différent de ma mère. Disons qu'il avait différentes visions des choses et des choses qu'on pouvait faire et des choses qui n'étaient pas tout à fait les mêmes. C'était comme un équilibre. Il nous aimait mais, il nous étouffait pas non plus. Il était comme... Il avait juste la place qu'il avait et il a jamais ambitionné d'être notre père.

Ici, la jeunesse a la sagesse : le père plus âgé embrouille l'altérité et le beau-père, la crée. Ce jeune homme cadre la famille et démarque la différence avec la mère, il semble bâtir une structure rassurante sans vouloir prendre la place du père et sans être envahissant. Migna a utilisé ces caractéristiques favorables, pour décrire son patron « grand-père » et elle poursuit avec le même ton de voix enjoué pour dire que le beau-père « s'occupa d'eux avec plaisir et c'était juste vraiment le fun » :

Je me souviens qu'un moment donné, c'était la Fête des Pères et je lui avais donné une carte pour la Fête des beaux-pères et il avait été super touché et dans le fond, c'était tout à fait naturel. [...] C'était juste l'autre parent.

Tandis que le père de Migna « n'a jamais voulu avoir de quoi à la Fête des pères », elle « ne savait jamais quoi lui donner, il n'y avait pas cette relation-là ». Son « père naturel » semble avoir refusé son statut paternel auprès de sa fille.

Mais quel rôle ces pères ont-ils joué dans la réalisation de ses ap ? Migna explique que son père les « a probablement « fuelé », mais de « façon différente de sa mère ».

Elle le décrit comme étant tellement perfectionniste et exigeant qu'il n'est pas arrivé à réaliser ses propres ambitions. Elle-même se compare à lui en disant qu'il « est une caricature » d'elle « au masculin ». Migna se souvient comment, enfant, elle se sentait « super flattée » lorsque son père discutait avec elle et qu'il la considérait « intelligente » et

valorisait ses capacités « intellectuelles et cognitives ». Elle voulait alors tout faire pour mériter son « respect » et son « appréciation ». Et elle pense que « par imitation de son père », elle avait toujours envie d'être parmi les adultes et d'être comme eux.

Plus jeune, Migna admirait son père, l'idéalisait, et sa reconnaissance de son intellect était d'autant plus précieuse et l'incitèrent à avoir des ap. Aujourd'hui, elle a peur d'être comme lui, trop perfectionniste pour mener à bien quoique ce soit. Puis, un incident troublant lui vient à l'esprit et elle raconte un événement qui illustre bien les attitudes blessantes de cet homme narcissique :

Par ailleurs, quand j'étais au cégep, non au secondaire, et puis, il y avait eu les parents des élèves qui étaient venus à l'école pour parler des professions qu'eux faisaient, et il y avait une mère d'un élève qui était psychologue. Je suis allée lui parler et j'avais trouvé cela super le fun et j'avais déjà décidé là où je m'en allais c'était en psychiatrie, parce que les raisons qui m'intéressaient, c'était la psychologie, mais j'avais le goût d'avoir le côté biologique aussi et j'avais trouvé cela tellement le fun et j'étais entrée chez moi plein d'enthousiasme avec un petit dépliant. Ah oui ! C'est cela que je veux faire, et j'avais appelé mon père et il m'avait donné de la merde !!! Que je me diminuais... Genre que j'allais plus bas !!! C'était vraiment cela que... C'était épouvantable et il m'a brisée en deux !!! J'étais vraiment super malheureuse !!! Je ne sais pas qu'est-ce que j'aurais fait s'il ne m'avait pas dit cela. Je ne sais pas si j'avais été en psychologie ou j'ai aucune idée de ce que je serais devenue. Ça sûrement été marquant juste par le fait que j'ai pas eu le temps moi-même de décider parce que j'étais juste enthousiaste sur le coup et j'aurais peut-être changé d'idée, mais, c'était impossible que j'aille en psychologie après qu'il m'ait fait ce discours. Pas parce que j'étais d'accord que c'était de faire moins, j'étais juste paralysée. Il avait brisé totalement mon enthousiasme. C'est juste... impossible. Je dirais peut-être même cruel. J'y repense encore et je trouve cela épouvantable ! Cela a sûrement influencé beaucoup, malgré moi...

Triste bout d'histoire dans la vie de Migna, c'est peut-être pour cela que la question du père a été tant évitée dans nos rencontres. Migna a non seulement été prise avec les demandes narcissiques de la mère, mais avec celles du père également. Il semble avoir exigé que sa fille réalise ses propres rêves grandioses de succès et quête de gloire. Puis, d'un geste cruel et égocentrique, il dévalorisa les découvertes enthousiastes de sa jeune adolescente. Ainsi, il lui infligea une blessure narcissique profondément douloureuse, difficilement réparable, la laissant en proie au doute face à ses propres élans. La reconnaissance paternelle, si précieuse pour le développement de l'individualité de l'enfant, de ses capacités et de ses désirs, est

manquante dans ce cas, la séparation d'avec la mère devient alors d'autant plus problématique (Benjamin, 1988, 1991, 1995).

Cette humiliation paternelle a en effet « *fuelé* » ou « enflammé » (Freud, 1908) les ambitions de Migna. Cet incident me rappelle certaines paroles de Freud (1900). Suite à l'analyse d'un rêve récent (1898), celui du compte Thun, il associe à un événement de son enfance, qu'il décrit comme humiliant, son ap :

Mon père me réprimanda et dit notamment : « On ne fera rien de ce garçon. » Cela dut m'humilier terriblement car mes rêves contiennent de fréquentes allusions à cette scène ; elles sont régulièrement accompagnées d'une énumération de mes travaux et de mes succès, comme si je voulais dire : « Tu vois bien que je suis devenu quelqu'un. ».

Par ses succès comme professionnel, Freud, déjà dans la quarantaine, espérait, explique-t-il, prouver à son père qu'il était devenu « quelqu'un ».

Mais le but de ces ap est plutôt de l'ordre de la restauration narcissique du « se prouver être quelqu'un » aux yeux du parent blessant puis de ceux du monde, que de l'ordre de l'expression d'un projet de réalisation de soi (Horney, 1950 ; Jacobson, 1964). Le traumatisme vécu par Migna, il me semble, permet de comprendre davantage pourquoi elle craint tant de ne pas pouvoir faire ce qu'elle aime et de « faire moins » : ce n'est pas seulement par peur de déplaire à la mère, mais aussi par crainte des attaques du père. Pour ne pas souffrir à nouveau, ne vaut-il donc pas mieux dire : « ce n'est juste pas moi ! » ? Le contrôle devient ainsi indispensable, toute spontanéité peut recréer quelque chose qui va « être grave ». Et ce qui a été « grave », c'est l'effondrement de la famille et la réaction traumatisante du père. Mon sentiment qu'elle m'échappe et qu'elle s'échappe également à elle-même est maintenant plus compréhensible, car suivant son histoire, se dévoiler peut être dangereux.

Selon le père, être psychologue c'est demeurer « plus bas » et être psychiatre monter « plus haut ». La valeur des professions est hiérarchisée selon le prestige et la gloire (Horney, 1950) qu'elles pourraient apporter et non selon l'épanouissement qu'elles permettraient. Migna sait que je suis moi-même psychologue, est-ce donc cette histoire qui nous aurait maintenues loin de la question du père ?

Migna a dit que les agissements de son père l'avaient « brisée en deux ». Elle a utilisé les mêmes qualificatifs, « il m'a brisée », pour décrire le sentiment qu'elle a vécu auprès de Raoul et son premier amoureux. Et en s'identifiant à son père, recrée-t-elle cette même brisure de sa propre nature de « romantique », en s'imposant la « cartésienne » lorsque son enthousiasme face à ce qu'elle aime l'envahit trop ?

Et comme pour se reconforter, Migna se remet à parler de ce beau-père bienfaisant envers lequel elle manifeste beaucoup de gratitude. De lui elle a appris que le plaisir, le bien-être et la qualité du contact interpersonnel peuvent très bien se mêler au travail et à la réussite.

Quant à mon beau-père, je suis sûre que je lui dois tout ce qui est sain dans mon esprit et dans ma personne. [...] Définitivement, c'était la personne la plus équilibrée de toute la gang à ce niveau-là, parce que ma mère, peut-être qu'elle travaillait moins quand elle était avec lui mais, c'est une « workalique ».

[...] c'était une personne qui était le fun à vivre, parfois il était stressé par le travail qu'il avait à faire, mais, de mémoire, ç'a jamais affecté la relation avec nous... C'était juste « sanity » d'un bord à l'autre !

Ce beau-père semble avoir été un bon antidote à la mère mais après dix ans de vie commune, il la quitta pour aller étudier dans un autre pays. Là bas, il rencontra une autre femme et se maria. Selon Migna, sa mère ne lui reprocha pas son abandon ou le fait d'avoir eu du plaisir avec une autre femme, mais plutôt le fait qu'il travailla moins pour donner plus de place à sa nouvelle amie.

Je me suis sentie longtemps confuse face à cette histoire et j'ai cru comprendre qu'il s'agissait du fils, le frère de Migna, qui avait quitté la maison et qui décevait sa famille, plutôt que du conjoint qui s'était engagé avec une autre personne. Probablement parce que la différence d'âge m'a mélangée et qu'elle a peut-être aussi fait écho à la confusion qui régnait au sein de sa famille.

Il semble que pour cette mère ambitieuse et « workaholic », le travail est malgré tout plus important que la relation amoureuse et son influence est grande sur sa fille aux prises avec son choix de carrière.

Migna déclare qu'elle se sent incapable d'en faire autant que sa mère, mais avec un certain regret dans la voix, comme si comparée à elle, ce qu'elle fait était toujours insuffisant. Se permettre d'être différente de ses parents est une tâche complexe pour cette jeune femme, et

cette difficulté s'accroît particulièrement quand Migna pense au « partage entre le travail et la famille ». Travailler jusqu'à huit heures tous les soirs, les fins de semaine et avoir des enfants comme sa mère l'a fait, lui est impossible, déclare-t-elle.

Je constate que nous sommes revenues sur la question de la mère. Un sujet certes conflictuel où admiration et reproches s'entremêlent. Ce tiraillement m'amène à me demander ce que évoque en Migna l'image d'une femme ambitieuse. Pour le connaître, je lui pose alors la question : que pensez-vous des femmes ambitieuses ?

Les premières images que j'ai dans la tête, c'est des têtes de compagnie et je n'ai pas une grande admiration. Des femmes qui travaillent comme des hommes, comme des hommes. Les femmes hyper-performantes, je ne sais pas les « Thatcher » et les patrons de compagnie qui travaillent des seize heures par jour et les fins de semaine, et qui sont rendus très loin, je n'ai pas d'admiration, j'ai pas envie d'être comme elles. Au contraire, je trouve que... Je ressens que c'est comme pas des femmes au complet. Je pense qu'elles se comportent comme des hommes pour arriver à ce qu'elles sont et ce n'est pas ce que j'ai envie d'être.

Dans l'esprit de Migna, il y a un degré d'ambition qui fait en sorte qu'une femme de succès, ambitieuse, performante et puissante est associée à l'homme et à la femme dénaturée. Être « femme » à part entière est important pour Migna et l'amène à vouloir se dissocier de ces « Thatcher » masculines. Son ton de voix est animé et réprobateur et dénote un jugement négatif de ces personnes. Mais ses reproches m'étonnent, Migna s'est après tout décrite comme performante, aimant être la meilleure et désireuse de poursuivre une carrière de grand calibre. Elle a aussi manifesté beaucoup d'admiration pour sa directrice de stage, une femme d'envergure, qui l'encourageait dans ce sens et elle a décrit son père comme étant « une caricature » d'elle « au masculin ». Je lui fais remarquer qu'elle juge ces femmes très ambitieuses et elle répond un peu sur la défensive :

Ben ! Malheureusement, c'est la première émotion que j'ai ! Oui parce que je trouve que c'est de valeur de... Je ne sais pas, j'en connais pas personnellement des femmes comme celles-là.

J'imagine pour qu'une femme arrive à un point comme cela, qu'elle soit obligée de se comporter comme si elle était un homme et suivre ces règles-là. Je ne sais pas si c'est une réalité, mais c'est l'image que j'ai dans la tête. [...] Et moi, dans le fond, je sais que si j'étais à cette place-là, je ne pourrais pas endurer la pression. Oui je suis ambitieuse mais, mes limites sont très claires. À partir de là je sais, c'est en-dessous que c'est flou mais il y a une très claire limite. Je ne veux pas être une renommée nationale, je ne veux pas aller dans les conférences partout dans le monde, je ne veux pas être loin de la maison six mois par année, c'est certain.

La femme très ambitieuse selon Migna est « obligée de se comporter comme si elle était un homme » pour atteindre un certain niveau de réussite. Comme s'il existait un degré d'ambition et de succès qui leur appartenait et qui n'était pas propre à la femme. Et là-dessus, Migna s'affirme « claire » : oui elle est ambitieuse, mais elle ne veut pas une de ces carrières tellement exigeantes qu'il ne lui serait plus « clair » d'être une femme, et avec laquelle elle perdrait toute qualité de vie avec son conjoint. Mais la question qui me vient aussi est : un « homme » comme son père ? Ou comme sa mère « workalique » qui se comporte possiblement comme un homme ?

Pour cette jeune femme l'ap féminine a des limites. Elle est acceptable jusqu'à un certain point. Au-delà de cette frontière, les identités sexuelles s'embrouillent et c'est à ce tournant qu'elle dérange Migna car la possibilité d'être perçue comme un « homme » lui est inacceptable.

Lorsqu'une ambitieuse est associée aux hommes elle est jugée comme étant une femme qui trahit son genre pour la carrière. Cette crainte d'outrepasser cette frontière peut rendre la réalisation d'ap plus angoissantes pour une femme. Migna n'est pas seule à avoir ces conflits. De nombreuses femmes de capacité, tout en craignant l'échec professionnel, évitent le succès de peur de perdre de leur féminité (Horner, 1972) et de dévier des normes sociales prescrites à leur sexe (Person, 1982). Elles anticipent d'être mal vues et d'être exclues par leur entourage. Lorsque les identifications précépiennes à la mère et au père sont problématiques à ce niveau, comme elles le sont pour Migna, ces peurs risquent d'être d'autant plus aiguës (Brillon, 1990).

La mère de Migna a été prudente de ne pas porter de pantalons dans le but de préserver son image de « professionnelle ». Était-ce une façon de protéger son image de femme, malgré son élan ambitieux, de peur qu'on ne l'associe aux « hommes » ? Ces dernières remarques de

Migna répondent un peu à cette question, mais le temps ne nous permet pas d'élaborer davantage.

L'ap chez Migna porte cette crainte d'outrepasser l'interdit de devenir comme un homme. Mais je me demande s'il s'avère possible que quelque chose l'attire aussi vers cette masculinité, rendant la crainte de l'être plus angoissante. Être comme un « homme » à la Thatcher est après tout prometteur de pouvoir, de prestige, de succès et d'approbation maternelle et paternelle. Cette femme a certainement eu une carrière brillante de la sorte à laquelle Migna a aussi aspiré. Et puis je me dis qu'avec tant de pouvoir et de contrôle et l'esprit si « cartésien », l'incertitude accablerait beaucoup moins...

Il y aurait certainement beaucoup à approfondir ; les identités sexuelles, leurs rôles, leurs différences ne sont pas « clairement » définis pour Migna, ce qui accentue son angoisse autour de la réalisation de ses ap lesquelles, de toute façon, renvoient à la question de la différence des sexes. Me revoilà confrontée aux mots « clair », « pas clair », si souvent prononcés par Migna.

En lui faisant part que l'entrevue tire à sa fin, je lui demande ce qu'elle ressent. Migna est contente car elle a découvert des choses auxquelles elle n'avait pas pensé. Elle ajoute qu'elle s'était demandée aussi ce qu'elle allait bien pouvoir dire : « Parler une heure de soi, je me suis dit que j'allais être à court d'idées. ». Je lui demande alors si elle s'inquiétait de sa « performance », voici ce qu'elle répond :

Peut-être ! (rises). C'est plus que je n'aime pas beaucoup être dans des circonstances où il faut que je parle et où il y a un silence, ça me met mal à l'aise.

Je lui dis en souriant : « contrôle ? Tout prévoir ? ». Elle acquiesce en riant : « peut-être quelque chose comme ça ! ». Je la remercie pour sa participation à cette recherche. Elle m'affirme que ça lui a fait plaisir, qu'elle a trouvé cela bien intéressant et me demande si j'ai besoin d'autres sujets. Migna me quitte en me charmant tout autant qu'à son arrivée et je lui souhaite bonne chance.

Dans cette dernière rencontre, les angoisses de Migna soulevées par la réalisation de ses ap se situent surtout en relation avec ses ambitions « personnelles », son avenir, les blessures narcissiques en rapport avec son père, les exigences de la mère et peut-être avec la crainte d'être comme un « homme ». Notamment l'humiliation peut attiser l'ambition ainsi qu'un

manque d'amour et de reconnaissance. Mais le perfectionnisme et l'exigence excessifs peuvent paralyser sa réalisation. Et c'est ce genre de sévices qui provoquent ce que j'appelle une *ambition défensive* (ou « *neurotic ambition* » selon Horney (1950) ou encore « trop d'ambition » selon Applegarth (1997)), compagnon fidèle des carences narcissiques.

Être ambitieuse a des limites. Migna veut se dissocier de cet état au moment où elle risquerait d'avoir le sentiment de perdre de sa féminité et de sa qualité de vie personnelle. Il me semble que la question concernant la place accordée respectivement aux ap et « personnelles » constitue le lieu de rencontre des conflits et des interrogations touchant le masculin et le féminin et les rôles qui en découlent dans notre culture.

2.2.2 Rose

2.2.2.1 Première entrevue

Rose a pris connaissance de ma recherche par un ami commun. Au téléphone nous nous fixons laborieusement un rendez-vous. Une semaine plus tard, elle arrive légèrement en retard, confuse de s'être perdue dans les multiples corridors de l'édifice. Elle me semble désireuse de participer mais non sans méfiance. Rose est une belle femme de cinquante ans d'allure élégante et naturelle. Je suis étonnée par le peu de traces que l'âge a laissé sur son visage et son corps et par ce regard d'enfant que laisse entrevoir une figure sérieuse et intelligente. Rose s'excuse de son retard et, d'un air enjoué, se plaint de la géographie de l'immeuble. Elle s'installe et une ombre énigmatique voile son visage : est-ce une sévérité, une gêne, une retenue ?

Après lui avoir fait lire la fiche (annexe 1) de description et fait signer le formulaire de consentement de (annexe 2), je lui demande quelques informations de base : âge, adresse, occupation, etc. Ses réponses très brèves et sèches me laissent tendue. Je lui demande son titre d'emploi et elle me répond, d'une voix incertaine, qu'elle est « bibliothécaire » dans une bibliothèque municipale, puis se corrige en expliquant que la ville est en train de redéfinir les postes et qu'elle est en fait la « régisseuse de la bibliothèque ». Je note que ce deuxième titre est exprimé avec moins d'hésitation. Puis, je l'invite à me parler d'elle en tant que *femme qui réalise ses ambitions professionnelles*. Lorsque j'ai prononcé le mot « ambition », elle a rigolé comme une adolescente comme si ce mot trop sérieux pour elle ne pouvait la concerner. D'entrée de jeu, Rose affirme qu'elle a réalisé son ambition et qu'elle n'en a pas d'autres :

Oui, oui. En fait, j'avais l'ambition d'être ce que je suis, donc cette ambition-là s'est réalisée. J'ai pas l'ambition d'être la directrice de ma ville. Être la responsable de la bibliothèque municipale, pour le moment, mon ambition est rendue là.

Ce besoin de souligner qu'elle n'a pas l'ambition d'être « la directrice de sa ville », me questionne : aurait-elle voulu atteindre ces sommets sans pouvoir y parvenir ? Pour Rose,

réaliser ses ambitions, veut dire « utiliser au maximum toutes les capacités et toute l'intelligence qu'elle croyait avoir dans un emploi qui les nécessiterait ».

Elle précise qu'étant « mère de famille », elle a commencé des études à l'âge de vingt-huit ans car elle avait l'ambition de devenir une « professionnelle ». Elle trouve que son emploi de caissière n'était « pas assez » pour elle ; elle se voyait comme une « ratée », car ses capacités n'étaient « pas utilisées au maximum ». Aujourd'hui, Rose est heureuse d'être bibliothécaire, un métier « d'intellectuelle » qui lui demande d'utiliser son « intelligence » et de se pousser toujours plus loin. Elle aime son poste car il lui permet de créer et de mener :

Présenter des projets, défendre des dossiers, e, m, diriger d, du personnel, avoir affaire à des, des, une équipe de professionnels aussi au niveau de la ville, puis au niveau de mes pairs, j'fais partie de l'association de, des bibliothécaires de bibliothèques municipales, donc là aussi j'ai, j'ai, à... c't'un travail intellectuel.

Ce sont le plaisir de la maîtrise, un pouvoir directionnel, un sentiment d'appartenance et la satisfaction intellectuelle qui attirent Rose dans ce choix professionnel. Il lui permet aussi de contrer ce sentiment de n'être « pas assez » et cette image de « ratée » qu'elle a d'elle-même. Réaliser ses ap me semble ici de l'ordre de l'investissement et de la réparation narcissique visant à rehausser l'estime de soi.

Mais Rose s'est mise à bégayer tout particulièrement en exprimant son goût pour la direction du personnel : « e, m, diriger d, du personnel ».

Elle explique que son poste en est un de responsable de la bibliothèque d'une ville, tandis que son diplôme universitaire lui accorde la profession de « bibliothécaire ». Bien qu'elle tente de clarifier une certaine confusion par rapport à sa fonction, Rose me semble ambivalente dans sa façon de s'exposer comme femme dans un travail de direction : elle est fière et, en même temps, c'est comme s'il fallait cacher ce plaisir éprouvé à l'exercice d'un pouvoir.

Puis la question d'avoir ou non plus d'ambition apparaît de nouveau. Rose hésite encore en prononçant « à, à ce, ce, cette, ce stade-là », ce qui laisse entrevoir d'autres conflits :

Est-ce que j'ai des ambitions autres que ça ? J, moi j'considère que j'suis arrivée où j'voulais arriver en terme de profession. Si j'étais plus, si j'étais arrivée à, à ce, ce, cette, ce stade-là plus jeune, peut-être que bon je viserais, t'sais, je viserais plus loin ou plus haut...

Rose confirme qu'elle a déjà « visé plus haut » ; elle a fait application pour une position très importante dans une grande bibliothèque, de cinquante à soixante-quinze employés, mais elle n'a pas eu le poste, explique-t-elle avec soulagement :

Je l'ai pas eu finalement et j'suis bien contente (rire) de pas l'avoir eu (rire), parce que c'aurait été e j'pense une implication à quatre-vingts pour cent de, de mon temps puis e ça j'pense que je j'aurais pas aimé ça, j'suis ambitieuse mais pas au point de, t'sais y a comme différentes parties dans ma vie, y a une partie professionnelle puis une partie privée aussi. Cette partie-là est importante puis faut pas que la partie professionnelle empiète trop sur la, la partie privée. Y a des gens qui... , y a des femmes de carrière qui, qui vont peut-être donner toute leur vie à, à leur profession, qui vont donner tout l'temps, e beaucoup de temps là, moi j'suis pas prête à faire ça à en donner tant que ça.

Pourtant, elle avait tout de même postulé à ce poste. Était-elle en réalité « plus ambitieuse » qu'elle voulait l'admettre ? Se consolerait-elle de son échec avec ces arguments ? Être plus ou moins ambitieuse et avoir plus ou moins de pouvoir sont des questions conflictuelles qui la dérangent.

Rose souligne avec une intensité troublante la différence entre sa vie professionnelle et sa vie privée. Cette dichotomie semble aussi m'être adressée

Rose continue son discours en décrivant les copines qu'elle admire, car elles ont « une espèce de vocation » et « sont prêtes à mourir pour leur bibliothèque ! ». En « mourir », dit-elle, l'ambition est ainsi associée à la mort, comme si sa propre vie pouvait être le prix à payer pour atteindre ses aspirations. Rose est tout aussi passionnée que ses amies face à son travail et elle en tire du plaisir, mais sa passion s'arrête quand elle franchit la porte de son bureau souligne-t-elle : « ...j'ferme la porte, y a d'autre chose. ».

Je l'invite à approfondir cette « autre chose », termes vagues et généraux auxquels elle répond d'un ton sec : « y a ma vie privée ». J'ai le sentiment que c'est à moi qu'elle a « fermé la porte ». Je l'invite à poursuivre et elle répond d'une voix ferme :

On parle, est-ce qu'on parle d'ambition ou de vie privée ?

Cette division me paraît aller au-delà de la nécessité d'établir des limites entre le travail et la vie personnelle et impliquer un besoin de protection face à quelque chose de menaçant. Je lui rappelle que nous parlons d'elle en tant que femme ambitieuse et que, par conséquent,

« tout » d'elle est important. Rose enchaîne, mais de façon détachée, par une description de ses intérêts « privés » : la peinture, les amis, la maison et les lectures ; la tranquillité aussi est importante pour elle. Puis le silence s'installe de nouveau, la porte se referme.

Je me sens tendue et troublée en me demandant comment créer une ouverture sans me lancer dans des questions qui risqueraient d'être intrusives et sans nous laisser sombrer dans des silences qui risqueraient de décourager l'entrevue. Des interrogations sur son passé planent dans mon esprit. Je lui demande finalement de me parler de son enfance en relation avec l'épanouissement de ses ap.

Et c'est la mère qui apparaît en premier lieu. C'est elle qui, selon Rose, lui a donné le goût d'aller plus loin : études, université, « la belle profession » et avoir de l'argent. Elle poussa beaucoup ses enfants vers la réussite « intellectuelle », elle-même très curieuse à ce niveau là. (Souhaiterait-elle que je la « pousse » avec mes questions comme sa mère l'a poussée ?) En fait Rose avait de la difficulté avec ses travaux scolaires. Elle se compare à ses compagnes de classe qui, elles, travaillaient jusqu'aux petites heures du matin afin de se préparer pour les examens, tandis qu'elle en était incapable et faisait ce qu'elle pouvait : « ...mais là encore j'donnais pas là cent pour cent à ça... » dit-elle avec une pointe d'émotion, puis, coupe son discours pour « revenir au milieu familial » de façon détachée.

Rose s'arrête quand elle manifeste, d'un ton déçu, que là encore, comme s'il y avait eu d'autres incidents, elle n'avait pas donné son cent pour cent. Quel est le sens de ce cent pour cent ? Le silence revient après quelques brefs commentaires sur son goût précoce pour la lecture. Par la suite, elle note que sa mère aimait lire mais, avec sept enfants, elle n'en avait pas le temps ; que son père aussi aimait la lecture, mais sa vie tournait autour du travail (d'où la profession de bibliothécaire ?). Puis, elle poursuit avec détachement au sujet de sa mère « autoritaire » comme si c'était la chose la plus banale, puis enchaîne à propos de son père :

Ah, c'tait une bonne mère québécoise, autoritaire et pas très chaleureuse et puis un père absent qui, qui travaillait en dehors et qui l'était même quand il était là, c't'un père qui a donné sa vie pour nous mais qui était pas très démonstratif et puis pas, pas très placoteux non plus, e, pas très affectueux non plus... silence... c'tait quoi la question là ? J'ai pas, (rire) ... j'ai perdu le fil...

En parlant du travail de son père, Rose précise qu'il « a donné sa vie pour nous... ». Cette notion de sacrifice de sa vie, peut-être « privée », est aussi associée au père. Et après cette

brève description de l'absence de ses parents sur le plan affectif, Rose se coupe de nouveau comme si elle se sentait perdue, ailleurs, ne sachant plus à quelle question répondre. Je lui demande si elle pensait à autre chose tout en l'encourageant encore une fois à parler comme ça lui vient :

Non mais j'm'en, j'm'en allais quelque part pis là j'ai perdu le début c'fait que (rire nerveux). J'essaie de voir mon, le milieu, c'est ça, c'est un milieu qui e, c'tait pas un milieu d'intellectuels, mes parents sont, sont pas des, des intellectuels comme tels, c'est pas des gens qui étaient éduqués non plus, ils ont, mon père a arrêté très, très tôt pis ma mère est peut-être allée, peut-être allée jusqu'à la dixième ou onzième année, mais elle était frustrée de ça là, de pas avoir fait mieux que ça là, de pas avoir, pas, pas, de pas fait mieux mais de pas, de pas avoir pu étudier, pis mon père, mm, parce qui était trop occupé à gagner sa vie, la vie de tout c'te monde-là, pour avoir des regrets de ce genre-là là c'tait plus des inquiétudes pour sa famille qu'il avait.

Ses parents ne sont pas des « intellectuels », mais leurs frustrations de ne pas l'être, surtout celles de la mère, inspirent Rose à avoir une ap et à devenir une « intellectuelle ». Réaliser cette ambition lui permet d'avoir accès à ce que ses parents ont idéalisé, de se différencier d'eux et de les dépasser, mais non sans difficultés et culpabilité. Rose hésite et bégaye en parlant des regrets de sa mère « de pas avoir fait mieux que ça là, de pas avoir, pas, pas, de pas fait mieux mais de pas, de pas avoir pu faire des études avancées » ; c'est comme s'il ne fallait pas dire tout haut, qu'en ayant obtenu une maîtrise, elle-même « a fait mieux » que sa mère, « la ratée ». Le père, très travaillant, était peu ambitieux. Il a commencé comme bûcheron, alors qu'il partait pour des périodes de quinze jours, puis il est devenu « petit fonctionnaire » dans une compagnie. Il était bon pourvoyeur mais peu présent.

Rose a aussi des regrets : elle aurait aimé faire son « cours classique ». Sa mère a essayé de l'y faire admettre, mais elle n'a pas été acceptée. Puis, en bégayant de nouveau comme s'il ne fallait pas trop le dire, Rose confie qu'elle aurait aimé faire ce cours en sous-entendant peut-être qu'elle aurait été bonne :

[...] parce que j'ai l'impression que j'suis quelqu'un qui qui ... e ... j'aurais, j'aurais eu du plaisir à faire ça.

De façon un peu confuse, elle m'explique qu'elle a fait un cours de transition, lors de la création des cégeps, un cours équivalant à une onzième ou douzième année et intitulé : « Belles lettres spéciales ». D'abord, il n'est pas clair si elle l'a terminé ou répété deux fois

sans réussir. Finalement, elle confirme, avec une certaine gêne, qu'elle était trop prise par sa vie d'adolescente pour le compléter. Elle a été « délinquante » et « a fugué plusieurs fois de chez elle », car elle « n'était pas heureuse dans sa famille.

Ces nombreuses « fugues » se sont toujours produites en réaction à une mère trop sévère, distante et contrôlante et à un père absent. Celle-ci la « poussait » à avoir des ambitions intellectuelles mais la négligeait sur le plan affectif. Rose ne se sentait donc pas « acceptée » par cette mère qui l'a investie non pas comme objet de désir mais comme extension narcissique. Ainsi la quête d'un soulagement de ces manques l'ont amenée à lâcher ses études pour voir ailleurs :

Ben j'avais trop de problèmes émotifs pis affectifs pour, pour faire quoi que ce soit de ma vie là, t'sais j'cherchais, [à combler] ce manque-là j'l'cherchais dans dans mes amis pis c'tait ça qui était le plus important. Donc, quand j'avais découvert les Beatniks j'avais l'impression d'avoir découvert là t'sais y avait un côté intellectuel aussi dans les Beatniks quand même, la musique, puis faire rire puis l'existentialisme, tout ça, ça m'plaisait, pis y avait des gens qui avait l'air de m'accepter, t'sais e. Donc, ça c'tait important... e... C'est ça, j'me suis sauvée une couple de fois puis là j'me suis e, la dernière fois j'me suis mariée avec quelqu'un, avec un gars.

L'urgence de combler le vide affectif laissé par les parents et de trouver un sentiment d'acceptation l'emportait sur le besoin de réaliser ses ambitions. Mais le passé se répéta malgré elle. À vingt-deux ans, Rose s'est mariée à un homme qu'elle « n'aimait pas » et avec qui elle savait « que ça ne marcherait pas ». Elle a tenté de retourner aux études, mais elle s'est retrouvée avec un conjoint qui, comme ses parents, n'était « pas un intellectuel ». Il n'était ni « stimulant », ni « supportant » et elle a abandonné de nouveau son projet :

Il a un peu continué le travail que ma mère avait fait là parce qu'y était y était pas, y acceptait, y m'acceptait pas comme j'étais... donc tout le côté intellectuel lui y acceptait pas ça du tout, y comprenait pas, ça lui faisait peur, donc y l'acceptait pas du tout, donc y était pas question qu'y m'aide dans mes études...

Rose s'est retrouvée aux prises avec le même désarroi de sa jeunesse. La mère « poussait », certes, mais ne savait comment « supporter » sa fille ; l'amour et « l'acceptation » manquaient. Le mari, en ne l'appuyant pas dans ses ambitions, avait le même effet psychologique que sa mère. Le manque resta le même.

Six ans après leur mariage, Rose quitte son mari et retourne à l'école grâce à l'appui et à l'encouragement de son nouveau compagnon. L'appui d'un proche lui est indispensable à la réalisation de ses ap :

Donc, tout le temps, tout le long de mes études, j'ai toujours eu des chums qui étaient bien supportants. Je l'sais pas si j'aurais été capable de le faire si j'avais pas eu ces, ces, ces appuis là, donc supportants puis aidants pis, j'me souviens, là, quand j'suis retournée aux études, fallait que j'fasse, fallait que j'finisse mon secondaire, fallait que j'fasse cinq années de secondaire en mathématiques que j'ai faites durant un été, j'ai, j'suis arrivée avec quatre-vingt-quinze pour cent ou quatre-vingt-dix-neuf pour cent, je l'sais pas trop mais j'avais quelqu'un qui m'faisait travailler, lui c'était quelqu'un qui était très ambitieux donc ça, ça m'a poussée beaucoup !!!

Rose est bien reconnaissante à l'égard de ses compagnons ambitieux, la comblant là où sa mère et son père ont laissé un vide. Ce sont finalement des hommes qui ont aidé cette femme à réaliser son projet en l'aimant, en la valorisant et en l'encourageant à réussir, à être audacieuse et combative. Ils légitiment son côté ambitieux. Rose raconte comment son premier amant a insisté pour qu'elle accepte un poste d'enseignante au cégep, malgré le peu de connaissances qu'elle avait dans la matière (un an de maîtrise). Un élève a contesté son enseignement, mais elle a pu se défendre et gagner sa cause avec l'appui du cégep. Malgré cette victoire, Rose explique qu'elle a toujours considéré cette tâche très difficile à cause de ses insécurités.

Dans mon contre-transfert, touchée par le courage de Rose qui, malgré les difficultés de sa vie, a su concrétiser ses ambitions, je lui dis qu'elle est déterminée. Mais Rose corrige mon commentaire avec une pointe d'agressivité, comme s'il ne fallait pas trop l'estimer. Elle précise qu'elle est courageuse, tenace et qu'une de ses caractéristiques c'est d'essayer d'évoluer, de s'améliorer et de travailler fort. Mais des fois, il lui arrive de manquer de persévérance comme lors de ce cours de russe qu'elle a abandonné à la quatrième session :

Quand ça commence à être pas mal difficile j'ai arrêté. Mais c'est vrai que j'étais aussi en période de, de, de chagrin d'amour donc ça, ça aidait, ça aidait pas trop, ça aidait pas à ma à ma ténacité.

J'ai le sentiment que se sont plutôt les troubles amoureux que le degré de difficulté de la matière qui ont rendu les choses difficiles pour Rose. Cette anecdote me fait penser à sa vie d'adolescente et à son incapacité de se concentrer sur ses études, car elle était trop perturbée par

sa relation avec ses parents, source de sa « peine d'amour » originaire. Les difficultés de sa vie affective ont compliqué la réalisation de ses ap.

Le silence revient et le mur entre nous, qui s'était temporairement dissipé, reprend sa place. Une atmosphère lourde s'installe : est-ce une résistance face aux chagrins d'amour et à la souffrance « privée » auxquels il ne faut pas toucher ? Comme si, ici même, sa persévérance tombait car nous risquons de toucher à quelque chose de difficile. Dans le couloir, le bruit d'une balayeuse ajoute à la tension. Finalement, elle me demande :

Qu'est-ce que tu, qu'est-ce que vous aimeriez savoir à part ça ?

Le « tu » puis le « vous » font penser à un laisser aller, peut-être un désir de rapprochement, suivi d'une retenue. Se sent-elle obligée de me vouvoyer parce que je la vouvoie ? Je note aussi l'accent mis sur ce que « je voudrais savoir », sans qu'il y soit question de ce qu'elle voudrait me dire. Je l'invite à continuer comme ça vient. Et elle réplique :

On parle toujours d'ambition là ?

Et avec un ton de mécontentement Rose ajoute :

Ben, qu'est-ce que c'est le but de l'entretien, finalement c'est l'ambition ?

Je lui fais part que ça semblait la déranger quand on parlait d'elle personnellement et elle répond :

Non, non. Non, mais j'pensais pas qu'on que, ça, ça serait à ce niveau-là par exemple, j'pensais que ça serait plus structuré pis t'sais des questions/réponses, tournant tout le temps autour de mon ambition professionnelle, de mon évolution professionnelle, que ça serait plus de ce type-là.

Nouveau silence. La balayeuse continue de nous déranger, mais je ne réagis pas à ce bruit en espérant qu'il s'arrêterait sous peu comme cette tension entre nous. Quel sens a cette dichotomie entre ap et vie personnelle ? Pourquoi ce si grand besoin de questions et ces arrêts fréquents dans son discours ? Puis, presque comme un ordre, elle dit :

Vous allez devoir poser des questions (rire).

Comme si l'association libre n'était pas acceptable et seul un minimum de paroles allait sortir d'elle, à moins que je la questionne. Comme si c'était moi qui devais mener et qu'elle allait

suivre. Est-ce un exemple de son « cent pour cent » qu'elle ne donne pas à moins d'y être guidée comme elle l'était par ses amoureux ambitieux ? Peut-être que pour Rose, être questionnée c'est comme être « supportée » et que, sans ce support, je suis vécue comme une mère qu'il faut satisfaire ? Je repense aussi à son plaisir de « mener » au travail et je me demande si cette insistance sur les questions, sa retenue et ses clivages ne sont pas aussi pour elle des façons d'exercer un certain contrôle. Alors comment faire pour éviter un rapport de force dans lequel ce transfert maternel naissant pourrait nous entraîner ? Comment faire pour faciliter l'approfondissement du propos tout en minimisant les questions ? Je choisis d'intervenir en essayant de réunir les deux côtés : le personnel et l'ambition, en l'invitant à me parler de ses chagrins d'amour et de leur influence sur la réalisation de ses ap. J'ai l'espoir de reprendre là où nous nous sommes frappées contre cette barrière en créant un lien entre le « privé » et le professionnel.

Rose continue en décrivant des états d'âme et des « moments dépressifs », sans motivation ni énergie. Et avec ce même ton de voix retenu elle poursuit :

Bah, ben quand on se sent moins bien là, e..., y a certains rêves qui ne sont pas des, des ambitions, qui sont pas nécessairement professionnels... , parce que ambition c'est de vouloir arriver... mais c'est quoi la définition de l'ambition... ? [...] Mais peut-être c'est un désir de... d'accomplir quelque chose peut-être, un désir de s'accomplir, de se réaliser. On peut se réaliser professionnellement, pis on peut se réaliser autrement aussi, puis...

Et après avoir défini l'ambition comme le « vouloir arriver », « le désir de s'accomplir » et « de se réaliser », de façon soudaine, Rose ajoute ceci :

Ça fait drôle parce que peut-être qu'on va se revoir à un moment donné dans un contexte non-professionnel, si, tu, tu fréquentes Albert.

Albert est cet ami qui m'a référé Rose pour la recherche. Cette connaissance commune servirait-elle de résistance à l'entrevue ? Elle semble craindre quelque chose et je lui demande si cela la mettait mal à l'aise :

Ben, je me dis, après ça, elle va me regarder d'une autre façon... Elle va tout connaître mes secrets (rire).

Rose craint un jugement de ma part. Elle m'informe qu'Albert est son meilleur ami et qu'il a déjà été son amoureux. Ne voulant pas m'introduire dans ses « secrets », mais plutôt

demeurer dans un contexte de recherche, je lui reflète que je reconnais le caractère intime du sujet soulevé, et je laisse planer le silence pour qu'elle nous dirige là où elle voudrait bien nous amener, tout en étant consciente, bien sûr, qu'elle m'a aussi demandé de structurer l'entrevue par des questions. Rose poursuit donc avec un certain élan, comme si elle était présente de façon plus entière et que la tension s'était amoindrie. Elle renchérit sur le fait qu'il y a une ambition, « un rêve personnel » qu'elle n'avait pas réalisé. J'ai l'impression qu'elle fait allusion à l'amour :

[...] ça me nuit de pas, je trouve, en, en, ma vie personnelle, j'ai pas réalisé ce que je voulais réaliser ...

Puis elle précise que :

[...] bien qu'y en a quand même beaucoup qui diraient que, que, mes amis ne sont pas d'accord avec moi, ils trouvent que j'ai réalisé bien des choses, moi j'suis, j'suis, j'suis assez difficile avec moi-même, j'suis e comme disait un des psycho, un psychologue qui m'a déjà suivie, je me place mon l'ambition là t'sais tellement haut que c'est c'est pas atteignable.

Rose utilise le mot « ambition » dans le sens d'idéal du moi. Elle explique qu'il est difficile d'être satisfaite avec tant d'exigences : ce qu'elle désire ne lui semble pas accessible, ce qu'elle réussit n'est jamais satisfaisant. Elle est tout de même contente « d'être arrivée là » où elle se trouve dans sa vie, mais, ajoute-t-elle d'une voix timide et penaude, elle ne se voit pas comme « une vraie professionnelle » car elle ne « trouve pas qu'elle en fait assez ».

Un sentiment de manque persiste et on dirait que cette image de « ratée » l'a suivie malgré son diplôme et malgré le fait que, dans la réalité, Rose est bien membre d'un ordre professionnel et qu'elle réussit dans son domaine depuis maintes années. Le sentiment d'insuffisance est maintenu par un idéal du moi qui exige qu'elle fasse davantage pour mériter ce titre. Que lui manque-t-il pour être une « vraie professionnelle » ? « Ben, j'ai des, j'ai de mauvais exemples », dit-elle, car elle se compare à un collègue au travail, « du même niveau professionnel qu'elle », mais un « workaholic... qui donne sa vie à ça [...] il en mange ! ». « Lui c'est un vrai ! » s'exclame-t-elle. Rose semble voir dans cet homme, à la fois ce qu'elle voudrait être et devrait être, pour éprouver le sentiment du « vrai ». Elle se compare à lui, se dévalorise et craint que son entourage fasse de même. Ce « vrai professionnel » en « mange » (comme si son ambition était composée d'une avidité

dévorante), elle non. Elle aime ça mais ne vit pas que pour ça. Elle « ne se tue pas pour son travail ». Il est encore question de mort et de sacrifice pour être une « vraie professionnelle » à « cent pour cent ». Pourtant, elle a bien souligné l'importance de cette vie privée mais, à côté de cet ambitieux, elle devient moins précieuse ; et c'est surtout la façon de faire du collègue « workaholic » qui est estimée. Elle se console en disant qu'il est capable car il n'a pas d'enfant. Rose se compare souvent à ses pairs qu'elle admire pour tout ce qu'elles font au travail, toujours plus qu'elle-même semble-t-il :

C'est comme si j'nme donnais pas totalement à ça, alors qu'eux autres quand ils l'font, c'est j'ai l'impression, je les idéalise beaucoup aussi, j'les mets beaucoup sur, je mets beaucoup les gens sur des piédestaux, piédestals ? Jj'les vois toujours soit plus grands ou plus bas que moi, pas souvent égal... Donc des fois là ça me donne un une poussée pis là j'en fais plus (rire).

Rose se heurte au pluriel du mot « piédestal », un mot certes anxiogène dont il est question entre nous. Son insistance à ce que ce soit moi qui mène par mes questions, comme si c'était moi qui avais le savoir sur ce piédestal sur lequel elle me met, en est peut-être un exemple.

Sa comparaison aux autres la pousse à faire davantage, dit-elle, mais, malgré cet effort, quelque chose lui semble toujours inadéquat. Elle pense à son père qui, lui, travaillait soirs et fins de semaine, comme si c'était lui, le « vrai » auquel elle se mesurait, comme à ce collègue de la bibliothèque, qui en « fait assez ». Et elle ajoute que le fait de se comparer perpétuellement est un défaut qu'elle a reçu de sa mère :

Ma mère a nous comparait beaucoup, aussi tout l'temps, tout l'temps, tout l'temps, tout l'temps a nous comparait à des gens t'sais qui avaient réussi, des gens qui étaient riches, des gens qui étaient intelligents, des gens qui étaient bien habillés, des gens qui étaient beaux, e...

J'ai l'impression que ce sentiment d'insuffisance chez Rose provient autant d'une mère qu'elle ne pouvait satisfaire et autant d'un père, si travaillant, qu'il était presque impossible de faire comme lui.

Dans sa famille Rose est l'enfant du milieu, d'un côté il y a un frère et deux sœurs et de l'autre une sœur et deux frères, tout nés à intervalle d'environ deux ans. Rose me fait part, d'un ton triste et lourd, que l'atmosphère chez elle n'était « pas fameux » car sa mère, déprimée, n'était pas contente de sa vie :

[Elle] était frustrée, pis était fatiguée, pis e... des fois a faisait des crises de larmes, elle disait qu'était donc tannée de nous autres pis que, elle essayait de faire de nous des enfants ordonnés, des enfants qui aiment les études, e... e..., qui s'habillent bien pis e..., on aurait dit qu'a réussissait pas avec nous autres c'qu'a voulait faire avec nous autres, a l'réussissait pas.

Rose semble s'être identifiée à cette mère déprimée pour qui le sentiment de réussite est inaccessible. Ne pouvant répondre à ses attentes, ses enfants, utilisés comme extension narcissique, sont restés piégés dans cette image d'échec maternel. Une blessure reste irréparable et un manque d'amour et de reconnaissance planent.

Rose raconte qu'elle n'a pas de souvenir où les membres de la famille avaient du plaisir ensemble, sauf celui d'une visite annuelle à un sanctuaire. Il n'y a pas de sentiment d'appartenance, ni d'intimité entre eux. Aujourd'hui les frères et sœurs ne s'entendent pas et ne se fréquentent pas, au grand désarroi de leur mère. Mais comme dit Rose, « elle l'a créé » : elle n'a pas su leur apprendre à tisser des liens et à aimer, mais leur a appris à répondre à des exigences. Devant l'absence du père, leur mère avait toute la place et le seul espoir qu'elle avait de réaliser ses propres ambitions intellectuelles était au travers de ses enfants.

Son père était un homme sans expression ni réaction. « Il gagnait le pain », il était occupé et très fatigué. Il a commencé à travailler à douze ans, pieds nus. Il ne savait pas, lui non plus, jouer et être affectueux dans les relations avec ses enfants. « Plus simple que ça, ça ne se fait pas » dit-elle. Mais tout le monde l'adorait. Quand on lui parlait de son père, elle pleurait à cause de l'image qu'elle se faisait de lui : homme seul et fragile à qui il ne fallait pas faire de peine et à qui il fallait cacher les événements de la famille. Et elle me rappelle avec tristesse qu'il est mort. Graduellement, j'en viens à remarquer que le ton de la rencontre a changé et que Rose est plus ouverte, plus présente sur le plan affectif. C'est la première fois dans cette entrevue que j'ai le sentiment que Rose exprime de l'affection pour quelqu'un.

La mère de Rose est encore en vie et continue de l'influencer dans la réalisation de ses ambitions. Rose découvre qu'elle cherche encore à lui plaire :

E..., ah, est a m'félicitait t'sais [pour mes succès]... était contente, oui, oui, ma mère, ma mère a feel doux là t'sais c't'une personne âgée maintenant, t'sais les personnes âgées y perdent tout leur pouvoir là, ma mère a n'a pu de pouvoir du tout là... a l'oserait jamais me dire un mot. [...] Quand j'fais des, des, des, des, j' ... j'pense à à elle quand j'fais des bons coups là ou... j'me dis ah ma mère a va être fière de t'sais ... [...] mais ça va l'impressionner, j'vais impressionner ma mère.

Rose réalise qu'elle ne s'était pas rendu compte que sa mère avait encore cet effet sur elle et elle ajoute, avec une certaine amertume, que sa mère est fière d'elle malgré le fait qu'elle ne lui manifeste que rarement ses louanges directement, mais surtout à d'autres personnes.

Nous arrêtons l'entrevue ici car le temps alloué s'est écoulé. Rose hésite un peu avant d'accepter une deuxième rencontre et m'avertit qu'elle sera peut-être en retard, à cause de la circulation, et qu'il me faudra « l'accepter » à l'heure de son arrivée. Je remarque le mot « accepter ». Rose a exprimé maintes fois au cours de l'entrevue comment c'était important pour elle d'avoir le sentiment de l'être pour ce qu'elle est. Il me vient aussi à l'esprit cette mère toujours insatisfaite par qui Rose ne s'est jamais sentie « acceptée ». C'est comme si elle me demandait de ne surtout pas réagir comme sa mère et de l'accueillir telle qu'elle est.

Cette allusion à un retard possible est aussi l'indice d'une certaine ambivalence à l'idée de revenir me voir. C'était en effet une entrevue difficile autant pour elle que pour moi. Je remarque, après-coup, que l'analyse de cette transcription n'a pas été facile et j'ai dû y consacrer beaucoup plus de temps que pour celle de mes autres sujets. Est-ce que ma réticence à me plonger dans ce travail avec continuité faisait écho à la difficulté de cette rencontre et aux résistances manifestes de Rose face à ses angoisses soulevées par ses ap ? Probablement que oui, rendant la réalisation des miennes un peu plus ardue.

2.2.2.2 Deuxième entrevue

La semaine suivante, Rose et moi nous retrouvons à l'heure dans mon bureau. Je suis surprise et soulagée de cette arrivée ponctuelle malgré les avertissements de la semaine précédente : elle s'est donc sentie « acceptée » ? Les résistances n'ont pas pris le dessus et j'ai espoir de trouver une ouverture vers un approfondissement. Mais son regard me semble à la fois ouvert et tendu. L'idée d'une belle rose, en pleine maturation, me vient à l'esprit, mais une rose avec des épines qu'il faut approcher prudemment...

La rencontre commence avec le même petit va-et-vient à propos des questions : elle me demande si j'en ai pour elle ; je lui demande si elle a eu d'autres pensées sur le sujet depuis notre dernière rencontre. Oui, elle y a pensé mais elle ne se souvient pas de quoi et, après un moment de silence, elle revient avec sa demande :

Si vous avez des questions enclenchatrices, ou bien enclencheuses... ?

Je note ce même doute grammatical que face au pluriel de « piédestal ». Je suis en effet mise sur un piédestal : je suis celle qui sait, donc celle qui doit donner les directives et poser les questions.

Je lui reflète cette nervosité que je ressens chez elle. D'abord elle s'en défend, puis elle se rappelle soudainement de ce à quoi elle avait réfléchi. Rose se souvient de sa meilleure amie, à l'époque de ses dix-sept, dix-huit ans, qui, elle, était comparativement « très ambitieuse » :

[...] pis j j... j'la trouvais donc ambitieuse pis j'me disais moi j'ai absolument aucune ambition, j'avais j'rêvais de rien là, peut-être parce que j'étais comme je vous avais dis la semaine dernière là j'étais prise dans mes problèmes émotionnels là, donc j'avais pas de, t'sais j'rêvais pas de devenir un... quelqu'un de reconnu dans la société, mais elle, elle avait beaucoup d'ambition [...]

« Rêver de devenir quelqu'un de reconnu dans la société » est une fonction que Rose attribue au fait d'avoir des ap.

L'amie a perdu ses ambitions en embarquant dans « le voyage du mariage », des enfants et des problèmes financiers, une étape de vie difficile et souffrante qui a pris toute la place pendant vingt ans. Les ambitions de Rose ont jailli durant sa vie conjugale, alors que celles de son amie se sont éteintes. Mais plus tard, son amie a repris ses projets avec une telle

détermination qu'elle a réalisé des choses que Rose n'aurait jamais faites dit-elle, telles que voyager quotidiennement d'une ville à une autre, travailler le jour, étudier le soir, s'occuper des enfants et répondre à un mari demandant ; bref, elle est « une force de la nature » qui s'est mobilisée pour obtenir une « maîtrise de qualité ». Contrairement à la semaine passée, la voix de Rose est vibrante et sans retenue, et je sens toute l'admiration qu'elle porte à cette amie, « une vraie ambitieuse », celle qui donne ce « cent pour cent » tant idéalisé. Celle qui aurait plu aux attentes de la mère et peut-être à celles que Rose m'attribue ?

Rose se tait pour réfléchir, puis, révèle qu'elle se questionne sur l'origine de ses ap : est-ce que ce sont les siennes ou les rêves non réalisés de sa mère ?

Mais des fois j'me demande si e, si mon ambition à moi elle est vraiment e..., t'sais si c'est vraiment, si c'est ça fait, si c'est vraiment moi cette ambition-là ou si c'est quelque chose que j'essaie de faire pour e... em..., inconsciemment naturellement là, pour e... pour réaliser les rêves qui, les rêves de ma mère t'sais parce que, pis même j'pensais, j'pensais cette semaine à la peinture là, j' j'fais des j'fais de l'aqua ben j'essaie de faire de l'aquarelle là, pis j'me demandais si ça m'appartenait vraiment ça ou si c'est elle qui m'avait, qui m'avait, qui m'avait mis ça dans la tête pis que c'est encore un autre de ses rêves que j'essaie de réaliser t'sais, parce que est bien intéressée par le fait que j'suis des cours de peinture pis a veut que j'lui amène mes toiles, a veut que j'les montre pis t'sais c'est comme un plaisir qu'on partage là, [...]. J'me demande est-ce que c'est vraiment moi ou si c'est encore quelque chose et que j'veux faire à cause à cause de ma mère [...].

J'me j'me demandais aussi cette semaine si j'l'avais, si j'avais pas, c'est ça j'te l'ai, c'est ça j'ai dit tantôt là, si j'l'avais pas fait pour ma mère parce que dans le fond est-ce que, des fois j'me demande si j'suis une vraie intellectuelle ou si j'essaie de l'être pis e... mais ça c'est pas vraiment des, j'sais pas si j'suis dans le sujet là ?

Les ambitions de Rose se confondent avec son désir de vouloir plaire à sa mère, elle semble peindre et être une intellectuelle avant tout pour la satisfaction maternelle. Sa mère « l'encourage » en ce sens et elle lui obéit en rationalisant que c'est peut-être son « seul talent » et qu'il « faudrait » le réaliser. Ici, il n'est pas question du plaisir que ces activités lui apportent et de ses propres désirs, ce que la mère veut prime. Il semble que celle-ci est placée sur ce même piédestal de « celle qui sait » telle que moi-même dans le transfert. Rose lui donne le pouvoir de la diriger auquel elle se soumet comme elle aurait souhaité le faire à moi et à mes questions. Ce qu'elle voudrait exprimer est alors mis dans l'ombre. Rose s'est ainsi identifiée aux rêves fanés de sa mère et a fait de ses désirs « l'enclenchatrice » de ses propres

ap. Celles-ci sont portées comme un masque et, même si elles sont siennes, elles ne semblent pas faire vraiment partie d'elle ; quelque chose apparaît faux.

Néanmoins, cette activité artistique permet à Rose de partager une certaine complicité avec sa mère. Même si Rose ne trouve pas ses tableaux réussis, ils attirent l'attention et l'admiration maternelle. De cette manière, elle semble avoir trouvé une façon de se rapprocher de sa mère et d'avoir la reconnaissance qui lui manquait tant durant son enfance, mais à quel prix ? Réaliser les désirs maternels au travers de ses ap, être son extension narcissique, coûte le prix d'une insatisfaction constante, d'un sentiment d'être dépossédée et que ses réussites ne lui appartiennent pas vraiment. Rose se demande si elle est une « vraie » ambitieuse une « vraie intellectuelle », une « vraie artiste », « une vraie professionnelle », etc. De la même façon, ici même dans l'entrevue, elle s'interroge si elle répond à mes désirs : « mais ça c'est pas vraiment des, j'sais pas si j'suis dans le sujet là ? ». Rose veut savoir si elle est « vraiment » pertinente au sujet de *mon* projet et cherche une confirmation de ma part, justement au moment où elle s'est dévoilée de façon plus personnelle et qu'elle s'est questionnée sur son identité propre.

Après lui avoir confirmé qu'elle était bien dans le sujet, Rose donne l'exemple d'un événement qui reflète bien son sentiment d'insuffisance. Durant la semaine, elle s'est retrouvée avec des amis à discuter de politique et elle a déclaré son absence d'intérêt pour l'échange. Mais lorsqu'une personne commenta que ses enfants avaient aussi cette attitude et que ce n'était pas comme ça qu'on allait changer le monde, Rose s'est sentie personnellement critiquée, jugée, tout en sachant rationnellement que le commentaire ne lui était pas adressé. Et de nouveau, ce qui était clair pour elle devient douteux. Encore une fois Rose parle, comme si quelque chose lui manquait, cette fois-ci un talent : si elle avait de la facilité à communiquer et « à parler sur la place publique », elle le ferait, dit-elle. Pourtant, elle m'a bien dit qu'elle n'aimait pas la politique. Rose semble partir confiante de ses idées, mais, si elles diffèrent de celles de l'autre, toujours idéalisées, elle remet en doute ses propres désirs et positions.

En tout cas, tout ça pour dire que des fois j'me dis peut-être que e.. j'suis pas vraiment faite pour avoir un métier d'intellectuelle, dans un métier comme ça, parce que, e... silence... je l'sais pas, souvent j'me sens ... imposture... silence...

« Imposteure », ce mot cristallise par excellence la perception que Rose a d'elle-même et sa souffrance profonde. Derrière cette professionnelle de capacité se trouve un être avec une très pauvre estime et avec un profond sentiment d'insuffisance. Coupable et honteuse, Rose ne peut alors se voir que comme « imposteure » dans un monde de réussite. Comme si elle se savait, tout en en doutant, posséder une force, un pouvoir, une capacité, un talent, etc. mais s'en sentait coupable (Brillon, 1990) et en même temps honteuse, car cette possession ne répondait jamais aux exigences de son « soi idéalisé » (Horney, 1950).

Elle pleure avec gêne et j'ai le sentiment que toutes les résistances manifestes durant nos rencontres visaient à camoufler cette image honteuse qu'elle a d'elle-même. Il y a un long silence triste puis elle dit :

Non, c'est sûr j'me sens e... silence... j'admire beaucoup les gens qui ont... silence..., (pleure) j'peux pas faire ça, c'est ça, j'admire beaucoup les gens qui ont une facilité de de... [...] mais j'suis pas ici pour m'ouvrir, j'suis ici pour parler objectivement de l'ambition.

Suite à ce laisser-aller émouvant, Rose se coupe en m'attribuant indirectement les exigences qu'elle s'impose à elle-même : de « parler objectivement de l'ambition ». Cette projection m'irrite. Après chaque vague d'expressions plus ressenties, elle a cherché des paroles rassurantes de ma part et malgré mes confirmations et le contenu de la fiche de description, elle insiste pour m'attribuer des demandes que je n'ai pas. C'est à mon tour de ne pas me sentir « acceptée ».

Cette image personnelle de Rose d'être une « imposteure » se manifeste tout autant dans l'entrevue, avec le sentiment de ne pas être une « vraie » ambitieuse et de ne pas dire les choses que je cherche « vraiment », de ne pas répondre à mon désir. Pourtant, c'est elle qui m'« impose » ses propres exigences narcissiques et cette insistance a pour effet de me laisser avec le sentiment qu'elle est une « imposteure » dans mon esprit.

Rose poursuit et dit envier et admirer les gens capables de parler en public, « d'exprimer de belles idées », de les développer et de les défilier avec clarté et finesse. Elle déplore ne pas avoir ce « don » là, c'est un « gros complexe » pour elle. Parler librement la laisse mal à l'aise car ce ne serait pas la « vraie façon » de s'exprimer pour une « vraie intellectuelle ».

Rose paraît ne pas pouvoir satisfaire les exigences de son idéal du moi (Freud, 1914) ou « soi idéalisé » (Horney, 1950) car l'écart entre ce qu'elle est et ce qu'elle voudrait être, entre ses

désirs et ses vœux, est douloureusement grand. Et à ses yeux, les autres, et moi dans ce cas-ci, avons ces mêmes exigences vis-à-vis d'elle. Même si elle a réalisé avec succès ses ap, cet écart déprimant assombrit sa vie intérieure et ses relations notamment au travail. Finalement, il fait en sorte qu'elle-même ne « s'accepte pas » :

Moi quand, quand j'arrive devant, devant mes pairs, j'ai de la difficulté, j'ai de la difficulté dans mes propos, j'ai de la difficulté. Si j'viens pour exprimer mon idée pis là j'sens que tout le monde m'écoute pis me regarde là, j'parlerai moins bien pis e... j'perd mon ma clarté d'esprit pis j'ai de la difficulté à exprimer mon, mon point pis, imposteur aussi parce que, bon e... moi j'suis bibliothécaire dans une ville, donc j'fais partie de de d'un dé pas d'un département mais d'un volet de culture, puis dans l'fond culturellement j'suis pas impliquée dans ma société dans ma communauté. Je j'ai des activités culturelles pour moi-même là mais pis j'ai, j'ai, je, je jouis d'activités culturelles mais j'ai pas d'idée sur la culture avec un grand C..., mais tout c'te monde-là sont capables d'exprimer des idées sur la culture avec un grand C, pis sur ce qui se passe, ils ont une vision globale de ça, mais j'suis, j'suis pas capable d'avoir, ben, à la rigueur j'pourrais exprimer, j'pourrais exprimer mon idée sur la culture oui, j'pourrais mais pas devant les grands groupes, puis j'ai beaucoup d'idées aussi qui sont pas comme les, comme les la majorité t'sais. J'suis comme un peu à part, pis des fois j'ai de la misère à défendre ce que j'suis, qui, qui est très légitime là, j'ai le droit d'être ce que j'suis, pis j'ai le droit de penser autrement mais j'ai de la misère à, à faire passer ça. Probablement parce que moi je m'accepte pas moi-même, t'sais j'm'accepte pas, j'ai de la misère à vendre ce que j'suis, donc j'perds souvent la face...

Cette non acceptation que Rose craint des autres en fait l'habite face à elle même et se traduit en une insécurité et un manque de confiance translucide dans ce passage. Son bégaiement et le ton anxieux de son discours témoignent des difficultés de communication dont elle se plaint. Ces sentiments prennent parfois plus de place, explique-t-elle, notamment lors de réunions d'où elle revient souvent déprimée. Après avoir exprimé une idée, elle devient gênée puis ne réussit pas à se faire écouter ni respecter. Elle « se fait rabrouer » par ses pairs, qui rient « amicalement » d'elle, mais elles sont attentives à elle malgré tout. Pourtant, à cause de sa si grande difficulté à s'exprimer, elle souhaitait qu'on l'écoute sérieusement quand elle réussit à parler. Elle ajoute d'un ton animé que dans « sa bibliothèque », par contre, elle s'en tire bien aux réunions, qu'elle-même dirige, avec ses employés. Là, elle est en position de pouvoir, ce qui lui permet de faire faire aux autres tout ce qu'elle veut, de penser et de gérer la place à sa façon ; elle aime cela dit-elle d'un ton confiant et enthousiaste. Rose ne peut se sentir à l'aise que grande et puissante. Mais ces sentiments sont fragiles car si quelqu'un d'autre possède un quelconque pouvoir, elle risque de se voir disparaître.

La fierté de Rose transparait dans sa voix lorsqu'elle me raconte « sa » bibliothèque, celle qu'elle a apprivoisée avec le temps ainsi que son poste de direction. Gérer est agréable mais difficile, car elle avait tendance à être « autoritaire et sévère comme sa mère » et « ne pensait pas à l'autre ». Elle voulait être « humanitaire mais ne savait pas comment ». Depuis, elle a « fait beaucoup de chemin », dit-elle, et se trouve « pas pire ». Mais « mener les gens » reste problématique car, et il est encore question du manque, elle n'a pas le « talent de leadership » qu'il faut. Son entourage lui a demandé de changer et pour répondre à la requête, Rose a entrepris une psychothérapie et « travaille très fort pour changer ». Elle insiste par contre sur le fait qu'elle a fait ce choix non « pas pour le travail » mais pour elle-même. Je me garde de demander davantage sur cette thérapie, ne voulant pas empiéter dans son monde personnel qu'elle cherche tant à garder « privé ».

Rose révèle par la suite qu'il y a une « fille en particulier qui lui fait peur » dans son milieu et lui cause des « cauchemars ». Elle est « un leader naturel » (elle, elle l'a ?) qui a une « certaine force » et qui lui ressemble :

Dans l'fond, est aussi autoritaire que moi mais est, est très sociale, t'sais, pis ça sociale pis e... e... a le l'tour de s'faire aimer, t'sais, c'fait que... mais faut pas que j'lui pille sur le gros orteil, sans raison. Donc, j'ai, j'ai développé une façon d'éviter les confrontations bien que j'ai, pis c'est quelqu'un qui, qui conteste mon pouvoir un peu aussi, t'sais. Elle aurait bien aimé ça être la directrice de cette bibliothèque-là mais c'est quelqu'un qui est devenu une technicienne, à force du temps. Au début, a l'aurait aimé avoir la, la direction de la bibliothèque mais a l'a pas eu parce qu'était pas qualifiée là pis donc, c'est quelqu'un qui aime pas l'autorité c'fait qu'a y a toujours des petites combines, des petites, ça vient me bousculer un peu là.

Rose fait allusion à une compétition, avec une personne cauchemardesque qui ressemble à la fois à sa mère et à elle-même. Elle gagne sur cette rivale et obtient le poste. Mais cette employée, qu'elle nomme toujours « fille », reste une menace à son pouvoir car elle conteste « son autorité », comme elle-même à l'adolescence a contesté celle de sa mère ? De plus, cette collègue a « le l'tour de s'faire aimer », elle est « très sociale » répète-t-elle à plusieurs reprises comme pour exprimer une certaine envie pour ses capacités.

Rose explique qu'elle craint de se faire haïr et de haïr, je pense. Elle se sent coincée entre son désir de se sentir aimée et celui de bien assumer son poste de direction, lequel exige d'être « en charge du monde » et non « de se faire aimer ». L'idée qu'on puisse ne pas être content

d'elle, qu'on la « boude », est intolérable, elle veut que « tout le monde soit de bonne humeur » de crainte qu'on puisse être fâché contre elle.

Dans le cas de Rose où l'imago maternelle de toute-puissance domine, l'ambition dérange car sa réalisation peut amener un gain de pouvoir, à l'agressivité de part et d'autre et à la compétition. Elle peut la mettre en face de plusieurs grands dangers : la haine, l'envie et les conflits, se faire ravir son pouvoir, perdre l'amour et l'égard d'autrui, être rejetée, etc. Dans ce contexte, Rose ne peut se voir soit comme toute-puissante et en contrôle de tout comme sa mère l'était, ou soit impuissante et insuffisante comme elle l'était enfant.

En effet, souligne-t-elle, sa mère n'était pas « cheffe d'employés » mais cheffe de « famille » et elle « n'était pas heureuse dans ce rôle ». Elle nous « l'a fait payer » en « dégageant peu d'amour » et en créant une famille peu unie. Rose répète que sa mère n'était pas « gestionnaire » mais « autoritaire » puis, elle se tait, hésite un moment, souligne « qu'elle est tellement habituée de dire qu'elle est autoritaire », se demande de nouveau si cela est bien vrai, et puis confirme finalement que oui, elle l'est.

Rose a appris au travers de sa mère à opposer l'amour au pouvoir et à l'autorité. L'exercice du pouvoir est devenu essentiel à la sauvegarde de son narcissisme, voire de son existence même mais il doit se faire au prix du désir de plaire et d'être aimée.

Nous revenons sur ses hésitations autour du titre de sa profession. Si elle se plaisait tant dans son poste de direction pourquoi ne pas l'avoir affirmé dès le début ? Et elle explique :

Mais j'ai toujours d'la misère à dire le mot pareil, j'sais pas si c'est freudien là (rire) mais y-é dur à dire ce mot : bi, bi, bibliothécaire. J'm'enfarge souvent dans le mot. Mais c'est ma profession donc j j j'en suis fière, pis e, directrice de bibliothèque, j me semble, j'l'dis des fois mais j'me trouve prétentieuse quand j'dis ça t'sais, ou pompeuse un peu, ou vantarde.

Sa description de tâches ne contient pas le mot « directrice », explique-t-elle, car il y a un « directeur des loisirs » au-dessus d'elle. Son titre est « régisseuse de la bibliothèque », mais elle agit comme directrice sauf que « régisseuse » est un mot que personne ne comprend et, pour être « humble » et ne pas se « vanter », elle se dit « bibliothécaire ». Ses amis la présentent comme « directrice de la bibliothèque municipale », mais elle-même « ne s'en vante pas », répète-t-elle. Ce n'est pas vraiment son titre officiel, même si sa tâche l'implique, et elle corrige toujours pour se dire « responsable » de la bibliothèque : « ça ne

veut rien dire », « ce n'est pas aussi beau que de dire directrice de la bibliothèque » et, en même temps dit-elle, elle a besoin de cela pour se donner de la valeur ; si elle était « naturelle », elle dirait « directrice ».

Le travail de Rose nourrit son estime pour elle-même mais il ne faut pas le montrer. Être satisfaite de ses accomplissements se confond avec la vantardise et un sentiment de réussite est tout aussi problématique qu'un sentiment d'échec. Comme si elle se sentait coupable d'être forte, de réussir, d'être comme sa mère et même de la dépasser, ou bien honteuse de ne pas répondre aux attentes de son idéal du moi identifiées à celles de sa mère, de la décevoir et de l'abandonner à sa dépression. Pour cette « imposteure », piégée entre la culpabilité et la honte, la réalisation de ses ap met en jeu une complexité de zones conflictuelles. Et, faisant écho à mon sentiment, Rose se décrit d'une voix un peu penaude comme « compliquée » :

J'suis une personne très compliquée qui veut être simple... (rire), donc j, j'veux tellement être simple que j'rend tout compliqué t'sais, [...] dorénavant, quand j'vais me présenter, j'vais me présenter comme ça, pis ça va rester comme ça, pis ça va être ça. J'ferai pas d'histoire.

Les conflits autour de sa profession ne se limitent pas uniquement à ses dilemmes personnels mais à ce que « la société pense des bibliothécaires », à l'image de cette profession aux yeux des autres. Rose explique qu'il y a des professionnels qui sont fiers de leur profession, même « baveux » comme les ingénieurs, les médecins et les avocats (et les psychologues qu'en pense-t-elle ?), tandis que les bibliothécaires, même si elles aiment leur travail et en sont fières, sont mal vues. Rose est gênée de l'image dévalorisante que la profession évoque aux yeux des autres :

[...] la mémère qui est dans, t'sais avec ses lunettes, dans bibliothèque qui fait chut..., même j'suis un p'tit peu comme ça pis ça m'fatigue quand y parle fort dans bibliothèque (rire), mais, donc j'suis un p'tit peu gênée de dire ça « bibliothécaire » bien que j'suis fier de l'être, d'être d d t'sais pis ce titre-là aussi est usurpé souvent

Rose est également frustrée par le fait que le public attribue facilement ce titre de professionnelle à des personnes qui n'ont pas fait les études nécessaires pour le mériter. En réalité, c'est une position qui nécessite « une maîtrise », s'exclame-t-elle. Il faut avoir réussi un certain niveau d'études pour mériter ce titre professionnel qui distingue les « vrais » des autres et « qui donne de la valeur ».

Puis, soudainement, Rose s'arrête, silencieuse un moment, et enchaîne avec la fameuse remarque : « d'autres questions ? ». Pourquoi un tel revirement dans son discours fluide presque sans retenue jusqu'à cet aveu gênant au sujet de sa profession ?

Cette coupure nous ramène à son père, Rose a à peine parlé de lui. Elle raconte son expérience dans l'armée (il n'a pas fait la guerre car il était père de famille) : cela lui avait beaucoup plu, mais il n'y a pas fait carrière car à l'époque « ça ne payait pas beaucoup ». Elle le décrit comme « un homme humble, un vrai », aussi doté d'« une belle fierté écossaise ».

Les mots « humble » et « vrai » me frappent. Est-ce donc lui le « vrai » ? Est-ce comme son père que Rose veut être ?

Elle raconte que dans l'armée, on lui avait confié le rôle d'instructeur, ce dont il est encore très fier. Son père prétend que les autres prenaient trois heures pour expliquer comment être un bon soldat et manier le fusil, alors que lui-même exprimait ses idées en « coup de tonnerre » et pouvait tout dire en cinq minutes. Avec une pointe d'admiration, Rose dit s'exprimer de la même façon. Mais d'un autre côté, elle constate qu'il ne parlait pratiquement pas et se demande si ce n'était pas parce qu'il avait « un esprit plutôt simple », mais elle n'en est pas sûre. Il n'était certes pas un homme éduqué mais lisait tout de même beaucoup. Elle non plus ne se trouve « pas assez riche dans sa pensée » et pense avoir des problèmes de communication à cause de cela.

Ce passage me laisse confuse. C'est comme si d'un côté elle admirait son père et voulait être comme lui : un homme « vrai », « aimé de tout le monde » avec une « belle fierté écossaise », et d'un autre côté, ses difficultés identifiées avec celles de son père à l'« esprit simple » ou du moins toujours insuffisant sont sources de honte.

Rose attribue ses problèmes de communication aussi au fait de ne pas avoir terminé son fameux « cours classique », là où selon elle, on apprenait « à parler et à penser devant le monde », « la rhétorique » et « toutes ces choses là ». Elle conclut en disant que malgré tout, elle a fait « un bon bout de chemin » dans sa vie et qu'elle vient de très loin, « de pas mal loin », répète-t-elle de tout cœur. Cependant, elle se trouve trop sensible à la présence des autres, « les gens la bouleversent » et ça lui « enlève ses moyens ». Cette sensibilité se manifeste dans le passage suivant me laissant avec un sentiment de confusion :

[...] pis t'sais y m'laissent pas l'temps non plus le monde, y, si t'exprimes pas ton idée avec assurance et, t'sais, que tu prends l'espace verbal, ben là y vont embarquer tout d'suite pis là, t'as pu l'temps, de, de, de dire qu'est-ce que t'as à dire.

M.Z. : Vous avez besoin de temps ?

Rose : Oui. Mais les gens pensent, y pensent que j'ai fini mais c'est (rire).

Silence.

Rose : As-tu d'autres questions ?

M.Z. : Vous étiez en train de réfléchir ?

Rose : Ah (rire), tu pensais

que je réfléchissais (rire)... Y aurait pu y aurait pu sortir quelque chose (rire)...

Silence... Non je ne j'réfléchissais pas, j'attendais les questions. (rire)

Je me sens coincée par une double contrainte de sa part, c'est-à-dire : *sois patiente, attends que les mots me viennent* et en même temps : *ne me laisse pas dans le vide et pose-moi des questions*. Ce va-et-vient troublant de nos échanges m'a donné l'impression de devoir procéder avec prudence, entre le trop ou le pas assez, tout au long de nos entrevues. Les frontières du moi sont certes fragiles chez Rose. Et dans mon contre-transfert, cet état m'a laissée souvent soucieuse et tendue avec le sentiment d'être prise entre plusieurs feux. J'étais aussi attentive à ne pas envahir ce qu'elle percevait comme étant son « privé » qu'à ne pas la laisser avec un sentiment d'abandon en la laissant trop à elle-même. Et d'un autre côté, je devais faire attention à ne pas m'identifier à ce qu'elle cherchait à projeter sur moi et la laisser envahir mon « privé » par ses demandes narcissiques et surmoïques d'elle-même. Et tout ceci, en sachant qu'elle est venue répondre à mes demandes de chercheuse. Cette dynamique est certes complexe et lourde.

Conformément à son attente de questions et à ma curiosité de chercheuse, je lui propose de me parler d'elle comme mère, en relation avec ses ap. Encore une fois, Rose se dévalorise en disant qu'elle est tellement « hors cadre » et à part des autres femmes. Selon elle, plusieurs croient « que les enfants empêchent la réalisation de leur carrière » et souvent, elles attendent que leurs jeunes soient grands pour mettre en œuvre leurs ambitions. Elle-même, dit Rose avec une grande tristesse et un gros sanglot, elle n'est pas comme tout ce monde qui se marie et a des enfants. « Elle aurait tant aimé être comme tout le monde mais c'était difficile ». Et comme pour se consoler, Rose s'empresse de dire qu'elle est bien contente de sa fille de vingt-sept ans, source de grand bonheur.

De façon touchante, elle décrit sa relation avec son enfant, fruit de son unique mariage. Leur complicité semble permettre à Rose de réparer le manque issu de sa relation à sa propre mère.

J'suis e, on est re ... on est, on a fait notre première journée d'école ensemble. Quand elle a commencé l'école, moi j'suis retournée à l'école. Donc, sa, sa prématernelle, on est parties toutes les deux pis j'suis allée la porter à l'école, moi j'm'en allais à l'école. Donc, j'ai j'ai, j'ai j'suis retourner aux études avec un enfant...

Les études se poursuivent avec cinq « jobs ». Sa petite passe plus d'un an chez son père et descend en train de Québec la fin de semaine pour voir « sa maman de qui elle s'ennuyait énormément ». Son enfant n'a pas empêché la réalisation de ses ap, « c'était une question d'organisation », dit Rose. Elle aussi, comme son amie, était une « force de la nature » déterminée à réaliser ses projets coûte que coûte.

Son seul regret, c'est d'avoir laissé sa fille, alors âgée de neuf ans, se garder seule, n'ayant pas de gardienne ni de collaboration de la part de son mari. Mais « pour le reste », elle a eu beaucoup de facilité grâce à des bourses de toutes sortes. Bref, elle se trouve plus riche seule et étudiante qu'en couple. D'ailleurs dit-elle déçue, elle ne s'est jamais remariée et n'a vécu avec aucun autre homme, bien qu'elle ait eu « bien des chums ». Et, après un silence, Rose s'exclame souriante comme pour se consoler de nouveau :

Pis ma f... pis ma fille pour moi c'est, c'est, c'est mon, c'est mon chef d'œuvre !!!
Est ben chiante des fois là mais c'est quand même e, j'suis bien fière de ma fille.

Aujourd'hui sa fille est architecte, mais sa grande passion est l'équitation. Elle pratique sa profession pour s'offrir le plaisir de son sport qui occupe la place principale dans sa vie. Les loisirs de son enfant sont devenus plus importants que sa « profession », mais Rose souhaite le contraire. Pourtant, elle a tant souligné que sa vie « privée » était primordiale. Et elle ajoute que ce n'est pas parce que sa fille réussit qu'elle l'aime, mais surtout parce qu'elle est intéressante, charmante et surtout sociable. Elle aurait aimé la connaître même si elle n'était pas sa fille. Puis elle réalise qu'elle-même est meilleure pour rehausser les autres qu'elle-même.

Mais pourquoi Rose ne s'est-elle pas remariée alors que c'était un si grand souhait pour elle ? Rose répond « qu'elle aimerait ramener ça à l'ambition », et que cette dernière n'était pas un empêchement à la réalisation de ses désirs amoureux. Mais elle se reprend que c'est peut-être un peu le cas, dans le sens d'avoir influencé le type d'homme choisi, sa préférence pour des

professionnels, mais pour elle, il n'y a pas vraiment de lien ; puis elle lance la bombe suivante :

[...] non y a pas vraiment de lien, dans l'sens que dans l'fond là si, si tu veux la franche vérité là, peut-être que j'suis pas la bonne personne pour toi (rire), parce que dans l'fond c'qui est le plus important dans ma vie, c'est peut-être pas si, c'est plus important parce que je l'ai pas là, c'est, c'est t'sais si j'avais un compagnon là, ça c'est c'est, c'est, c'est... l'amour! [...]. Pis e... silence... donc c'pour ça que t'sais que je, je, peut-être que c'est pour ça, j'me dis c'est pour ça que j'pas capable d'être une vraie intellectuelle parce j'suis trop, e... occupée par ça dans ma tête. Ça, ça m'occupe trop, ç'fa que ça ça... mais j'aimerais ça que ça m'occupe moins que...

L'amour est ce qu'il y a de plus important pour Rose et est ce qui se trouve à l'avant-scène de ses préoccupations. Mais « une vraie intellectuelle », une « vraie ambitieuse » ne souffrirait pas d'en manquer.

Rose « aimerait ça être une personne entière en elle-même », mais son besoin d'amour la laisse fragile et dépendante face à l'autre. Rose explique que face à un homme qu'elle aime, son identité se fragilise, elle se laisse complètement envahir et perd tous ses moyens. D'un ton soulagé, cette mère témoigne que sa fille ne s'écroule pas devant un tel besoin et qu'elle garde ses intérêts indépendants des mouvements de son cœur. Rose nous rappelle que sa fille a eu une bonne mère, un père absent oui, mais au moins elle a « été nourrie » d'amour maternel. Mais la description de Rose de leur relation laisse sous-entendre un lien certes réparateur mais très intime, peut-être même trop, comme si sa fille devait combler le manque d'amour avec un homme dans sa vie :

On a eu une relation très, très, très, très proche ma fille pis moi, on, pis était affectueuse là, Dieu merci, aussi, pis t'sais on était collées ensemble..., tout l'temps collées pis e, t'sais sa mère a l'aimait pis e, ça j'ai eu j'ai été bien nourrie par ma fille. Bien nourrie, j'en j'en r'mercie le ciel [...]. Silence.

J'ai le sentiment que la fille de Rose est tout autant son extension narcissique qu'elle-même l'était pour sa mère et que cette jeune femme aussi confond ses ambitions avec les désirs de sa maman. Leur relation est certes plus maternelle et aimante que ce que Rose et sa mère ont vécu, mais tellement, qu'il reste encore une fois peu de place pour les hommes. Quelque chose se transmet de génération en génération (Plasse, 2001) à ces filles *choisies* pour combler les peines et les rêves avortés de leurs mères.

Abandonnerait-elle son travail si jamais elle rencontrait un homme qui lui plaît, lui ai-je proposé ? Elle répond avec enthousiasme :

Demain matin ! (rire) T'en, t'en prends un coup hein pour mon ambition. Ah moi, j'serais prête à l'sui, lèv... pas lève-toi pi suis-moi là, qu'est-ce qui disait le Christ, laisse tout et suis-moi, c'est ça c'est moi. Ben, j'souffrirais, ça c'est sûr, je souffrirais.

Elle réagit comme si je m'attendais à autre chose. J'ai l'impression d'avoir été mise dans le rôle de la femme ambitieuse qui veut faire passer l'ap devant toute chose, qui est sans besoins libidinaux et objectaux apparents. Une telle femme, privilégiant sa carrière, serait le « vrai » sujet pour cette recherche et par rapport auquel elle sera toujours insuffisante. Ce rôle n'est il pas apparenté à sa mère qui la poussait à exceller comme intellectuelle mais qui ne savait ni la materner ni créer un lien avec sa fille ?

Puis elle décrit une de ses dernières liaisons avec un vendeur « de classe » qu'elle a laissé tomber non seulement parce qu'il l'a trompée à plusieurs reprises, mais surtout parce « qu'il ne cherchait pas à évoluer sur le plan intellectuel », parlait peu et pensait surtout à l'argent. Rose conclut qu'elle a beau dire qu'elle n'est pas une intellectuelle, elle a tout de même besoin d'être nourrie à ce niveau.

Il y avait aussi cet étranger d'outre-mer pour qui elle était prête à laisser emploi et « ménage », mais qui l'a laissé tomber avant qu'elle parte le rejoindre dans son pays. Rétrospectivement elle est très soulagée, car elle n'en serait pas revenue « vivante », dit-elle.

Finalement, même si l'amour est un besoin primordial pour Rose, il n'exclut pas la nécessité d'une stimulation intellectuelle ni le besoin de réaliser des ap. « Je me suis assagi avec l'âge », dit Rose : si elle était riche elle ne poursuivrait pas son emploi mais, à bien y penser, elle ferait du bénévolat dans une bibliothèque.

L'heure de la rencontre tire à sa fin et je m'appête à terminer l'entrevue par une invitation à une dernière rencontre. Je commence par dire que nous avons parlé de plusieurs aspects de l'ambition et elle me coupe en disant de façon incrédule :

Tu trouves ! ?... mais je j'suis certaine que je s'rai pas ta meilleure..., ta meilleure source, ben peut-être parce que peut-être que beaucoup de femmes sont comme moi dans l'fond, mais y en a des vraies... [...]. Ben peut-être mon amie Élise là que, à qui je je voudrais parler de de ça, peut-être que c'est, y m'semble qu'elle c't'une vraie une vraie carriériste, j'pense.

C'est donc « ma meilleure » qu'elle aurait voulu être, mais c'est « l'imposteur » qu'elle s'est sentie être. Élise, explique Rose, réussit bien dans sa profession et son « chum » est le patron. Comme ces « filles qui mettent leur tête sur le billot », qui défendent l'intérêt de leur clientèle, qui travaillent les fins de semaine et qui font beaucoup d'heures supplémentaires, tandis qu'elle se « prête à son travail mais ne se donne pas ». Elle essaye parfois de « se donner » car elle se sent coupable de ne pas le faire car ce n'est pas son premier élan.

Rose refuse mon invitation, elle n'a plus rien à dire ; à moins que j'aie des questions particulières ou que je veuille approfondir des thèmes auxquels elle a déjà touché, « à moi de choisir », dit-elle, car « elle peut bien parler de toutes sortes de choses, mais elle ne veut pas me faire perdre mon temps » ; « s'il y avait de quoi qui pouvait m'aider, elle reviendrait ». Nous fixons à tout hasard un rendez-vous, mais elle l'annulera la semaine suivante en disant qu'elle n'avait plus rien à dire.

Cette deuxième rencontre s'est déroulée avec plus de facilité et d'ouverture que la première. Malgré sa méfiance et son investissement de moins de « cent pour cent », son apport à la recherche a été précieux et généreux mais Rose quitte avec cette triste image d'insuffisance qui la hante toujours. C'est une femme qui a remarquablement bien réussi dans son domaine malgré une constellation accablante et complexe d'angoisses et de conflits condensés tout particulièrement dans le mot « imposteur ». Rose se dissocie de ces « vraies » ambitieuses qui se dévouent corps et âme à leur carrière non pas parce qu'elles sont critiquables, mais parce qu'elle-même ne se sent pas à leur hauteur et ne veut pas faire les sacrifices nécessaires. Ainsi Rose est-elle l'« imposteur » dans son monde de réussite, quêteuse d'amour dans une vie où la mère a été « l'imposteur » des rêves de son enfant.

L'ap est troublante pour Rose car elle se sent tiraillée entre vouloir plaire à sa mère, pour en retour se sentir « acceptée » de sa part, et réaliser ses rêves et ses propres désirs qui concernent avant tout l'amour avec un homme. Ainsi se met en scène le conflictuel entre sa « vie privée » si farouchement protégée contre tout envahissement extérieur, et sa vie de professionnelle, celle qui en partie répond aux vœux de la mère.

Néanmoins, la concrétisation de ses ap est importante pour Rose et lui apporte satisfaction. Elle est devenue un moyen de régler son estime pour elle-même, de satisfaire ses goûts pour

l'intellectuel, le pouvoir, le leadership, le succès, etc. Même si c'est culpabilisant, Rose se plaît dans ses réussites et en prime, gagne cette « acceptation » maternelle tant souhaitée.

2.2.3 Safran

2.2.3.1 Première entrevue

Safran a pris connaissance de ma recherche dans son milieu de travail. Lors d'un événement social elle me confia qu'elle avait bien lu mon annonce, mais qu'elle ne pouvait pas participer à mon projet car elle n'était pas ambitieuse comme ces femmes de carrière. Je lui fis alors la remarque qu'elle exerçait tout de même une profession. L'air illuminé et un peu embarrassé, elle se mit à réfléchir et acquiesça avec une vilaine grimace qu'en effet elle avait une carrière, mais ne se voyait pas « ambitieuse ». Et elle prononça ce dernier mot avec un tel ton de mépris, tout en secouant de la tête de droite à gauche en signe de non, que j'en étais dérangée. En comprenant par la suite qu'elle réalisait après tout une ap, elle accepta de participer à ma recherche. Peu de temps après elle m'appela pour fixer un rendez-vous.

Safran, une jolie rousse aux yeux émeraude, entre *au galop* dans mon bureau, à l'heure exacte, quelque peu essoufflée mais souriante et pleine de vitalité. Son regard est vif et intelligent, son allure coquette et féminine, féminité qui rappelle vaguement l'enfance enjouée et le maternel enveloppant. Cette travailleuse sociale de quarante ans, en bureau privé depuis seize ans, dégage une certaine ouverture et un certain intérêt pour ma recherche. Son attitude me met à l'aise et après lui avoir fait lire la fiche de description (annexe 1) et signer le formulaire de consentement (annexe 2), je l'invite à me parler d'elle comme *femme qui réalise ses ambitions professionnelles*.

Safran m'explique qu'elle a hésité longtemps avant de participer à cette recherche car elle ne se pensait pas une candidate pertinente à mon étude. Oui, elle réalise ses ap, mais elle ne se considère pas comme « ambitieuse » parce qu'elle ne s'est pas uniquement centrée sur sa carrière. Bien au contraire elle en a mis des aspects de côté temporairement pour fonder une famille ; d'ailleurs elle lui a donné « beaucoup de place » « et de bon cœur ! », ajoute-t-elle en riant chaleureusement. Si elle avait été « ambitieuse », elle aurait souffert davantage de s'être limitée à cause de la famille. Une vraie « ambitieuse » n'aurait pas eu envie d'enfants, elle aurait même été contrariée par les contraintes de temps et d'énergie qu'une famille

demande. Selon Safran, il faut être ambitieuse mais avec prudence car ce qualificatif est associé à quelque chose de péjoratif, opposé au maternel. Ce sont ces femmes que, selon elle, j'aurais voulu choisir comme sujets et elle ne veut pas y être associée. Ces « vraies ambitieuses » seraient de « mauvaises mères », tandis qu'elle-même se classe parmi les « bonnes mères » puisqu'elle donne la première place à sa famille. Safran prend bien vite conscience de ce clivage et, d'un air pensif et sérieux, constate qu'elle est extrémiste :

C'est drôle hein, c'est deux... C'est très e séparé. Oui ! Au fond c'est un peu comme si c'tait un vieux stéréotype que j'mettais à l'envers, la mère de famille ! Qui est pas du tout concernée par la carrière ou sinon c'est l'autre pôle. J'sais pas, ça fait comme un petit peu extrémiste comme position, ça fait féministe, j'trouve (rire). C'est comme si e... Comme [...] les deux pôles extrêmes qu'on voit parfois dans les discours féministes. C'est ça, comme... E... c'est tout un ou tout l'autre. Y a pas de place comme pour les... deux.

Je note avec étonnement qu'être « féministe » semble aussi négatif pour Safran qu'être « ambitieuse ». Au cours de sa réflexion, elle remarque qu'elle a tout de même réalisé « beaucoup de ses ambitions avant d'avoir des enfants ». À la fin de ses études, elle a voulu réussir sa carrière en premier lieu et elle s'exclame que « c'était important ». Finalement, elle constate que la réalisation d'ap et la famille ont tous les deux une grande importance dans sa vie, mais que « c'est le partage dans le temps qui est compliqué ». Elle aime son travail et c'est quelque chose qui l'intéressera toujours même si elle « gagnait le million ! » Puis, Safran essaye de différencier son type d'ambition, c'est-à-dire « faire ce qu'elle aime », du type d'ambition qu'elle juge inacceptable et qui a trait à un « regard social » :

Ça fait que c'était pas en terme de d'atteindre un niveau de salaire, c'était... J'fais c'que j'aime (rire!!). J'pense que c'est ça peut-être réaliser ses ambitions. C'est pas des objectifs de dire : « Ah à tel âge j'voudrais être... », j'sais pas, peut-être comme les gens de l'administration : j'veux être P.D.G. Y a pas de statut, y a pas de statut rattaché. Mais j'ai étudié dans quelque chose que j'aime, j'continue à faire le travail que j'aime... j'manque de temps pour continuer (rire) à étudier c'que j'aime... mais, c'est ça, c'est dans ce sens-là [...] mais dans ma tête ambition, y avait comme un regard social qui était différent de cette notion-là que j'en ai là, que j'te dis, pour moi réaliser mes ambitions c'est faire ce que j'aime, c'est... c'est d'exploiter, exploiter ce potentiel-là mais ça prenait pas une forme... pour moi ambition là, j'vois business man, j'vois femme d'affaires, j'vois le tailleur, j'vois les grosses tours à Montréal... un peu comme dans le film « La fièvre », les jeunes loups qui e...

Safran répète à maintes reprises que pour elle, réaliser ses ambitions c'est faire ce qu'elle aime et réaliser un potentiel, ce n'est pas une question d'image ou de « statut social » insiste-t-elle. Je lui propose qu'elle semble vouloir se dissocier d'un monde très compétitif, ce qu'elle confirme avec un grand éclat de rire. Elle, elle n'est « pas compétitive », s'exclame Safran, puis s'arrête et se corrige en riant qu'elle n'est peut-être « pas aussi compétitive » que ces « loups ». Et elle ajoute :

Oui, quelqu'un d'ambitieux c'est quelqu'un de compétitif dans ma tête... C'est pour ça que j'suis peut-être pas dans, dans le cadre de la recherche... Pour moi, c'est modeste, j'fais ma petite affaire à côté tranquille ...

Pourtant, Safran ne me semble pas être « tranquille » et « modeste ». Bien au contraire, elle est très présente, vive et expressive dans l'entrevue et j'ai de la difficulté à m'imaginer qu'elle n'est pas compétitive. Pourquoi alors avoir tant besoin de souligner qu'elle ne l'est pas ? Serait-ce plutôt une zone conflictuelle pour elle ? Safran poursuit pour qualifier les « ambitieuses compétitives » :

Un gros salaire, e... des grosses boîtes, d'être en vue, oui, y avait comme cet aspect-là plus glamour ou plus publique, plus vedette, plus politique, plus... quelque chose d'en vue ; quelque chose dans l'ombre, c'est comme si pour moi ça relevait moins de l'ambition.

Perplexe, je lui demande de quoi cela « relevait » alors ? Et de nouveau avec cette cascade de rires contagieux plutôt ensoleillés qu'ombragés qui la met bien « en vue », elle affirme spontanément qu'elle ne s'était jamais posée la question.

Cette constatation qu'elle puisse peut-être être ambitieuse, l'amène à se souvenir d'une expérience de jeunesse et à raconter comment sa sœur Cannelle avait voulu devenir infirmière. Pendant le cégep, elle en avait parlé à son père qui lui avait demandé comment elle allait payer les frais d'université ; brusquée et déçue, celle-ci s'était mise à pleurer et avait renoncé pour finalement devenir fleuriste. Face à l'obstacle Cannelle avait abdiqué et diminué ses aspirations. Puis à son tour Safran avait exprimé à son père son désir de devenir travailleuse sociale. Elle ne voulait pas aller à l'université car elle « trouvait ça gros », mais pour accéder à sa profession c'était ce qu'il fallait faire et l'acceptait. Elle explique d'un ton fier et sec qu'à la même question paternelle, elle avait réagi avec audace en disant « qu'il y avait des prêts et bourses » ; son père lui avait répondu en riant (lui aussi) et c'est ainsi

qu'elle avait commencé à réaliser ses ap. Safran constate ici, non sans hésitations, combien elle est différente de sa sœur et que c'est sa détermination qui lui a permis de gagner auprès de son père :

À quelque part, j'ai une tête de cochon (rire), t'sais c'est, à quelque part y j'ai comme cette détermination-là qui qui m'a pas laissée effondrée, pis j'voyais pas pourquoi ça irait mieux pour moi que pour ma sœur, t'sais de, d'avoir plus son assentiment, mais y a comme quelque chose où j'me suis imposée plus, ça fait que c'est, si je regarde c'est, ça part de loin comme cette direction-là mais est pas est pas fracassante, ça fait que c'est... c'est comme si ça comptait pas (rire) t'sais, mais y a comme quelque chose e ...

Ce « quelque chose », une « détermination », une « direction », Safran l'explique avec hésitation, comme s'il ne fallait surtout pas prononcer qu'elle avait cet élan compétitif et ambitieux qui lui a permis de s'imposer auprès de son père, de gagner ses faveurs, de dépasser sa sœur et de réaliser ses projets. Après tout, Safran est devenue professionnelle, Cannelle non et j'ai l'impression qu'elle se sent à la fois fière et coupable de cette victoire. Je me demande si elle ne souhaitait pas au fond se trouver dans les « grandes tours » de succès, peut-être auprès du père, mais que c'est un désir inacceptable pour une femme qui veut être une « bonne mère ». Et comme pour minimiser ses élans agressifs, elle a ajouté que cette « direction » « n'est pas fracassante » et « ne comptait (donc) pas ». C'est donc sur ces « mauvaises » ambitieuses que Safran projette ses élans agressifs inacceptables à son surmoi et dont elle doit se dissocier.

L'entrevue s'oriente maintenant vers son enfance. Safran se décrit comme ayant été une petite fille « qui faisait ses choses comme il le faut », avec « le souci de bien les faire ». Elle voulait réussir mais pas « pour être la première », dit-elle. Et je me surprend à m'exclamer intérieurement avec une pointe de sarcasme : « surtout pas ! », certes un peu irritée par ce désir d'être « si bonne » et son déni. D'ailleurs elle l'était rarement, la plupart du temps elle était la deuxième ou la troisième. Et de nouveau elle se doit de souligner, comme pour s'assurer que je ne le pense surtout pas, qu'elle ne le faisait pas pour être « la première ».

Au collégial elle avait trouvé le choix difficile : à savoir quel domaine lui conviendrait et lui plairait vraiment. Elle ne sait pas pourquoi elle voulait devenir une travailleuse sociale, mais elle explique son choix par ce « quelque chose en-dedans » qu'elle a suivi. Puis soudainement Safran se rappelle un souvenir qui la remet dans le camp des féministes :

À quatorze ans, j'avais un garçon qui m'intéressait beaucoup, avec qui je m'assoiais dans l'autobus, je l'avais trouvé tellement con, c'était pas si populaire les idées des femmes au travail dans ce temps-là, j'y avais dit je voulais m'en aller, je pense dans ce temps là à des choix, j'y parlais un petit peu comment j'hésitais, pis y avait dit ben oui ça donne rien de faire des études, tu vas te marier pis tu vas avoir des enfants! Et j'étais indignée !!! Mais sans avoir de culture là et de connaissance et de conscience des problèmes et des femmes dans la société, mais j'avais trouvé ça tellement stupide, c'était vraiment où est-ce qui s'en va avec ses skis lui, ça fait que c'est sûr que y a comme... c'était dépassé, ça avait pas de sens pour moi. Pis c'était drôle que ça ait pas de sens pour moi sans avoir été sensibilisée à ça, c'était comme c'était comme une évidence (rire), c'est drôle.

Safran avait réagi avec indignation quand ce jeune homme lui avait souligné que la famille doit être la priorité des femmes. Une réaction contraire à son indignation actuelle face aux « ambitieuses » qui font passer leur carrière en premier. Face à ce jeune homme elle avait réagi comme ces « féministes » dont elle condamne l'attitude, mais face aux ambitieuses qui donnent la priorité à leurs carrières, elle réagit comme ce « con ». Deux réactions opposées faisant certes allusion au conflictuel dans son monde intérieur.

Étudiante, Safran recherchait un champ d'étude mais sans « plan de carrière », insiste-t-elle, comme pour nous convaincre encore qu'elle n'était pas « ambitieuse ». À l'université, Safran était impressionnée par un directeur de stage, une personne « très humaine », proche de ses étudiants et remplie « d'amour pour ses patients ». Ses qualités et sa façon de communiquer l'inspirèrent et elle se dit que c'était dans ce genre de contexte qu'elle aimerait travailler. Dans un contexte qui me semble maternant.

À l'université on lui a suggéré de publier à partir de son mémoire, mais elle ne l'a pas fait parce qu'elle était « tannée », dit-elle en riant. « Quelqu'un d'ambitieux l'aurait fait, pour le prestige, le statut ! », mais ce n'est pas tout, ici Safran ajoute un autre élément au tableau, son manque de confiance :

Peut-être que je croyais pas que ça valait pas la peine non plus. C'est ça malgré la détermination, y a un côté de moi qui doute souvent beaucoup, qui est pas sûr d'être à la hauteur [...] Ah, [si] c'était pas assez bon pour être publié (rire), silence. C'est contradictoire ça ???

Cette fois-ci, son rire semble voiler une certaine angoisse. Ce n'est peut-être pas seulement une question d'être « ambitieuse ou pas », mais aussi une question de ne pas se voir comme ayant ce qu'il faut pour réussir. Safran préfère-t-elle dire qu'elle n'a pas réalisé son projet car

elle n'est pas comme ces « mauvaises ambitieuses », plutôt que de dire qu'elle a abandonné car elle ne se sentait pas à la hauteur ? Et se peut-il que Safran craigne la compétition et se réfugie alors dans un monde maternel réconfortant, hors du champ de bataille ? Que plus elle doute de ses capacités et envie celles qui sont capables, plus la famille devient importante et l'ambition péjorative (Horney, 1934) ? Un problème d'estime de soi devient apparent.

Safran décrit ses parents comme deux personnes qui essayaient de « bien faire ce qu'ils faisaient » et qu'ils ne lui ont jamais mis de pression concernant son choix de carrière. Elle-même était une enfant pour qui c'était normal de bien répondre à ce qu'on attendait d'elle et de faire son possible, et « cela lui plaisait ». Elle a appris à aimer le travail, les défis intellectuels, les études, etc. J'ai l'image d'une petite fille modèle qui plaît à ses parents car, comme eux, elle fait ce qu'il faut faire.

Ses parents ne s'inquiétaient pas pour son avenir, au contraire, Safran sentait leur confiance en ses capacités. Leur père était même fier que ses filles travaillent l'été à son bureau. Il y avait toujours la possibilité de discuter avec lui des pour et des contres des différentes options même si, à d'autres niveaux, les échanges étaient problématiques. Puis, considérant tout ce qu'elle venait de dire, Safran prend conscience que son père semble occuper une grande place dans ce tableau :

On dirait comme pour moi c'est un héritage du père à quelque part ça le travail, ça le concerne plus, puis ma mère a travaillait à la maison, a travaillait pas à l'extérieur.

Elle admirait son père qui avait un certain prestige à ses yeux et qui l'inspirait. Il était gérant d'un bureau de comptabilité, certes un homme avec des ambitions, mais qui n'avait pas pu toutes les réaliser. Elle décrit son milieu de travail comme attirant, rappel de ces « tours » à bureaux de Montréal :

Mais y avait un statut mon père, pis c'était le fun quand j'étais petite d'aller dans son bureau o.k., un bureau à lui tout seul (rire), y avait une secrétaire pour tout. Je le voyais comme quelqu'un d'important même si c'était pas finalement un emploi prestigieux.

De façon touchante Safran décrit son père comme un intellectuel, « autodidacte » et curieux. Il lisait beaucoup et invitait Safran à s'installer près de lui pour discuter de sujets divers. Elle ne comprenait pas toujours le sens de tout ce qu'il disait mais se sentait flattée par son invitation et elle faisait tout pour se prouver à la hauteur :

Mais c'était important pour moi d'essayer de comprendre pis je me sentais importante du fait de ce contact-là, t'sais ...

En partageant avec sa fille sa soif de connaître et sa très grande curiosité culturelle, ce père reconnaissait et investissait les capacités intellectuelles de sa fille et nourrissait son estime pour elle-même. Safran, comme lui, aimait la lecture et ce dernier « en blague se plaignait » qu'elle lisait plus rapidement que lui. Je lui dis : « une compétition ? » Puis elle éclate de rire en acquiesçant.

Après un silence de réflexion, Safran se met à parler de sa mère. Cette femme de maison était « débrouillarde » et manuelle. Elle s'occupait des « tâches masculines » de la maison, aussi bien que des fleurs, etc. Et en tant qu'artisane, elle confectionnait des articles puis vendait ses œuvres. Safran décrit une mère heureuse dans sa façon de se réaliser et souligne qu'elle avait deux parents travaillants. Ils étaient ambitieux à leur façon et elle précise qu'il faut le comprendre ici « comme le fait de travailler pour ce que l'on souhaite, à ce dont on aspire ». Comme si, eux non plus, ne devaient pas être confondus avec ces « vrais ambitieux ». Cette dissociation revient souvent et sous plusieurs formes. Afin de comprendre davantage sur ces « mauvais objets » (Klein 1946) je l'invite à associer sur les femmes ambitieuses. Elle répond en nuancant que si elle ne se « censurait pas », elle dirait que ce sont des femmes qu'elle associe à la masculinité car elles négligent leur féminité :

Dans ma tête, initialement, la femme ambitieuse c'est une femme agressive, [...] un peu comme les hommes des fois là, plus les hommes d'affaires, bon, une femme qui essaie de se calquer sur un modèle de l'homme qui réussit, qui va laisser de côté ses qualités féminines au fond. Ah, c'est peut-être pour ça que ça rentre en contradiction avec ma famille ! Qui va laisser de côté certaines qualités féminines pour se calquer et aller dans le monde masculin. Ouais, c'est vrai, à quelque part dans ma tête, c'est comme si l'ambition ça faisait partie des hommes, du monde masculin, pis e... étant donné que je suis une femme et que je suis bien dans des choses très femmes, c'est comme si je faisais pas partie du décor. Mais je suis bien consciente c'est vrai, vraiment des stéréotypes là mais à quelque part, même je dirais une femme qui renie sa féminité pour.

Pour Safran, une femme ambitieuse est une « femme qui s'oriente vers le pouvoir », « le pouvoir ce n'est pas féminin », souligne-t-elle ; le pouvoir c'est pour les hommes, surtout en politique. « Une femme aurait plutôt le souci humanitaire d'aider ses semblables », tandis qu'un homme est plus axé sur lui-même :

C'est plus égocentrique et centré sur ses ambitions personnelles et son propre « *standing* ». C'est vraiment mes préjugés (rire). Si j'y réfléchis, j'aimerais peut-être pas ce que je dis là mais en tout cas ça sort comme ça là...

Safran, tout en décrivant sérieusement les préjugés qui l'habitent, rit de ce qu'elle découvre d'elle-même, comme si elle avait de la difficulté à croire que ces images l'habitaient. Ces « vrais ambitieux » sont en effet associés à un monde masculin très peu estimé. Il est aussi question, dans ce passage, de « *standing* », mot qui me rappelle l'admiration qu'elle vouait pour son père - « y avait un statut mon père »- travaillant dans un gros bureau « avec une secrétaire pour lui tout seul ». Sa vision négative des femmes ambitieuses a-t-elle un lien avec son père ? Mais Safran s'empresse de souligner que l'ambition est tout aussi inacceptable chez les hommes :

T'sais, si je pense à [...] l'ambition là, ce serait autant l'homme qui craindra pas d'écraser, de sacrifier des relations personnelles, familiales, pour atteindre un but là, [...], en terme de statut, de pouvoir pis d'argent, passe en premier et on bannit le restant.

Prendre soin des autres avant soi est un trait décrivant surtout la femme et la mère. C'est « le cliché de la maternité », précise-t-elle, avec une avalanche de rire et les yeux brillants comme si elle venait de prononcer des mots qui faisaient allusion à quelque chose de *délicieux*. La femme ambitieuse elle, n'hésiterait pas à écraser les autres pour arriver à ses fins. Elle aurait un côté « *crush, crush* » qui lui déplaît. Ses paroles font jaillir dans mon esprit une suite d'images de cadavres et d'os écrasés en-dessous d'un pied en mouvement. Cette vision m'étonne. C'est comme si l'ambition était en quelque sorte associée au champ de bataille, voire la mort. Safran craint et condamne ces ambitieuses « malhonnêtes », « déloyales », capables « d'écraser », de « faire du mal consciemment pour arriver à (leur) but ». Pour ceci, elle donne l'exemple de la jeune patineuse artistique qui a délibérément blessé une compagne dans le but de gagner une médaille. Ces femmes dévorantes sont dangereuses, car elles visent à réaliser leurs propres ambitions à n'importe quel prix. Je suis frappée par le contraste de ces deux images clivées de femme que Safran nous a présentées : l'une, la femme maternelle et dévouée et l'autre violente et destructrice.

Safran poursuit pour expliquer qu'atteindre un poste par compétence, grâce à ses efforts serait acceptable, à condition de ne pas avoir blessé ni écrasé personne, ni de s'être mesuré aux

autres, ni d'avoir cherché « à être le plus fort par rapport à quelqu'un d'autre mais l'être car on est meilleur ».

Je porte à son attention qu'il était aussi possible d'être « écrasée ». Surprise, elle me répond ne pas y avoir pensé. Safran semble surtout préoccupée par la crainte de dépasser et de blesser au passage que par le fait d'être dépassée, comme si c'est dans le camp des gagnants qu'elle se plaçait. Évite-t-elle les possibilités d'être écrasée et d'écraser en se réfugiant dans un monde sans trop de compétition ? Comment peut-on faire du mal à une « bonne mère » qui privilégie ses enfants ? Être dans le camp des « bonnes mères » semble être une façon de garder son agressivité sous contrôle. Et je note qu'elle associe cette agressivité à l'ambition :

Mais quand les enfants se réveillent la nuit, tu leur tords pas le cou parce qu'y t'empêchent de dormir (comme une ambitieuse le ferait), c'est comme quelque chose que t'acceptes là-dedans que... c'est correct je me mets de côté, comme si la compétition pouvait pas bien... en tout cas, l'image tordue de (rire) l'ambition que j'ai pourrait pas bien s'accommoder de ça...

[...] Quand j'étais enceinte, c'est ce que ça, c'est la première chose que j'ai su que quand t'as un bébé qui pousse dans ton ventre c'est que tu l'as pu le contrôle, tu pensais l'avoir (rire) mais tu l'as pu... Y a une chose intérieure qui est extérieure qui, qui maintenant prend aussi possession de ta vie pis ça demande comme une modestie à laisser à être ça. [...] Dans le fond, être une mère là c'est de prendre plaisir à aider quelqu'un d'autre à être, ça fait que tu peux te réaliser mais si tu te réalises toi en premier, tu risques, (rire) tu feras peut-être pu ta job... d'aider parce que... toutes tes souffrances ça veut pas nécessairement dire que ça te glorifie ou que ça te convient là. C'est dans ce sens-là de, cette capacité là de, d'être un peu plus dans l'ombre. Tandis que la femme ambitieuse dans ma tête, elle est en plein soleil là, a l'acceptera pas d'être dans l'ombre, de pas être vue, il y a un aspect narcissique pour moi aussi dans l'ambition. D'être la meilleure, d'être vue, d'être admirée, d'être glorifiée [...]. Je trouve c'est stéréotype parce que ça part comme de la femme dénaturée, c'est, c'est pu une vraie femme.

Safran rattache l'ambition non seulement à la masculinité et à la violence mais au narcissisme . « L'ambitieuse » est une « femme dénaturée », souligne-t-elle, d'un ton réprobateur. Aurait-elle craint être une « femme dénaturée » ? Je me demande si sa façon étroite de définir la féminité ne dénotait pas quelque angoisse au sujet de son sexe. Afin d'approfondir, je l'invite à élucider ce qu'est une « vraie femme » pour elle ?

[Elle] est une femme qui aspire pas à ces choses-là, qui se sacrifie là... la mère qui se sacrifie... Pour moi c'est très mal être une femme ambitieuse ! (rire) [...]. C'est la femme derrière le grand homme (rire), [...] dans l'ombre [qui est correcte].

Safran est mère de deux enfants, une fille de six ans et une autre de quatre ans. Elle a imposé des « sacrifices » à sa carrière, elle s'est mise dans « l'ombre » et a renoncé à un certain contrôle pour bien prendre soin de ses enfants. Son activité professionnelle a été mise de côté pour être une bonne mère. A-t-elle des regrets ? Ces renoncements et ces sacrifices ont-ils été faits sans colère ? Et si oui, où est cette colère ?

Safran positionne la maternité en opposition avec l'investissement en soi. L'ap d'une mère pourrait même représenter un danger mortel pour l'enfant. Cette mère ambitieuse considérerait un bébé comme un dérangement et pourrait lui « tordre le cou » si ses aspirations étaient sa priorité. Ainsi, dans ce monde divisé de Safran il n'y a que deux possibilités pour une femme : de donner la vie en se mettant dans l'ombre ou de tuer en se mettant au soleil.

Étonnée de ses propres associations et de ses clivages, Safran poursuit ses réflexions pour nuancer ses propos. Elle constate qu'il y a tout de même des femmes admirables qui ont réalisé leurs ambitions et qui ne sont pas dans « l'ombre » car elles sont bien connues. Ces femmes « vraies » et « accomplies » se présentent « sans pettage de broue » et sans prétention, même si elles sont « en vue » à la télévision. En se moquant d'elle-même, elle explique qu'on peut être ambitieuse et réussir, mais qu'il ne « faut pas l'avoir cherché ». « La gloire » ne doit pas être le but premier mais on peut y « arriver par la porte d'à-côté ». Et elle précise que « l'ambition visant la réalisation de soi » est acceptable mais « l'ambition en vue du succès social » est inadmissible.

Deux voix continuent à se distinguer dans le discours de Safran. Une qui juge l'ambition féminine et la dénonce comme étant préjudiciable à un enfant et à autrui. Et une autre voix qui revendique le droit, et même la nécessité pour la femme, de se réaliser outre la maternité. Il semble que Safran n'était pas très consciente de cette dichotomie en elle :

C'est vrai dans ma tête c'est comme une femme ambitieuse y a comme quelque chose qui sonne péjoratif... Pis ça m'indigne en même temps, en me disant bon c'est comme si c'était pas permis aux femmes de réaliser quelque chose.

Étonnant comment cette femme à la fois professionnelle et mère porte des préjugés contre l'apcf. C'est comme si Safran, à un certain niveau, nommait le conflit d'une société en

transition où le changement se heurte au traditionnel et, peut-être à un autre niveau, exprimait comment sa propre enfance se heurte à ses aspirations adultes.

Nous poursuivons au sujet de son père. Elle pense que c'est un homme qui n'a pas réalisé ses ambitions. Il aurait voulu étudier pour devenir comptable mais, d'origine modeste, l'argent lui manquait pour réaliser son souhait, d'où cette fameuse question adressée à ses filles : comment vont-elles payer ? Là où le père a été empêché, la fille a trouvé les moyens de réaliser ses projets. Safran a réussi à faire de lui son allié et à le dépasser en obtenant une maîtrise, la seule de la famille. Sa profession a le « statut » social le plus élevé dans la famille. C'est en effet elle qui a la place au soleil parmi eux.

Safran poursuit ses pensées en soulignant de nouveau sa très grande admiration pour la curiosité intellectuelle de son père : autodidacte productif et généreux qui parlait peu de son travail mais qui discutait fréquemment de ses intérêts divers. Leur alliance a certainement aidé Safran à s'épanouir comme professionnelle mais son identification à lui a été entravée par le côté sombre de sa personnalité. Ici elle nous révèle avec une certaine tristesse dans sa voix son côté troublé :

[Mon père était] une personne très autoritaire, sévère, stricte (rire)... qui cache... une très, très grande sensibilité. E... silence. C'était foncièrement un être seul. Silence. Je me dis souvent c'est plate, aujourd'hui y est pu là, ça serait aujourd'hui que j'aimerais avoir des conversations avec lui parce que... [à l'époque] j'étais occupée à, ... à pas vouloir les avoir, pour mettre ma couleur à moi et pas être influencée par la sienne.

Safran était révoltée contre son « autorité incontestable », sa façon rigide de « toujours vouloir avoir raison » et contre son perfectionnisme. Elle était la seule de la famille qui avait réussi à s'opposer à lui et elle y avait gagné son respect avec le temps. Homme de principe, il pouvait être très « borné dans ses jugements de valeur » : il y avait « des choses qui ne se disaient pas » et « une fille devait respect à son père », etc. Mais contrairement à sa sœur et à sa mère qui avaient peur de lui, Safran avait demandé des explications, sans reculer devant l'affrontement agressif qui en avait suivi. Devant l'opposition, son père pouvait devenir très agressant et « blessant sur le plan personnel » et ceci était très douloureux pour Safran. Il fallait qu'elle-même ait des arguments forts et fasse « crunsh » pour amener son père à reconnaître que : « oui, tu me fais réfléchir. ». Ce « crunsh » ne ressemble-t-il pas au « crush, crush » des femmes ambitieuses qui « écrasent » les autres » ? Safran affronte l'attitude de

son père en affirmant « ses couleurs », en « écrasant » ou en faisant la guerre du moins à son autorité. Une telle conduite ne manque certainement pas de combativité et d'esprit de compétition.

Safran explique que son père avait été élevé par une sœur qu'il aimait beaucoup et qu'il « avait beaucoup d'admiration pour les femmes qui avaient accompli des choses ». Elle ne l'a jamais senti sexiste. De fait, elle ne s'est jamais sentie désavantagée parce qu'elle était une fille ni jamais sentie poussée à se marier ou à avoir des enfants, plutôt que de faire des études. Cependant, là où il « garda l'autorité », c'était face à son épouse à qu'il défendit de travailler en dehors de la maison malgré son désir à elle. Selon lui, c'était son rôle à lui de gagner l'argent et d'avoir le pouvoir, ces choses-là ne la concernaient pas. Malgré cela, ajoute Safran, « je sentais qu'il admirait sa femme pour son intelligence ainsi que toute personne intelligente. ».

Ce père à la fois attendrissant et travaillant était aussi un être friand de pouvoir et dominant. « Il se sentait menacé », précise-t-elle, il « fallait qu'il reste le meilleur » aux yeux des autres pour se rassurer. Le désir d'autrui ne comptait pas beaucoup pour lui et il y avait peu de place pour la différence d'opinion.

Je me demande si cette image si négative de la femme ambitieuse et « dénaturée » ne provient pas de lui ? Safran a bien souligné dans cette entrevue que le pouvoir et l'ambition appartenait aux hommes. Et de connivence, elle se distancie de ces femmes désapprouvées du père et qui lui ressemblerait. Et en ressemblant à son père, on comprend que Safran puisse les qualifier de masculines et d'agressives. La dynamique semble devenir de plus en plus complexe et dans mon contre-transfert je me sens à la fois dérangée par ce père macho et par les préjugés de Safran.

Quant à sa mère, dit Safran, par sa soumission et sa crainte, elle était complice de cette autorité « supposément incarnée ». Souvent elle décourageait ses filles de parler de peur que le père se fâche et que la chicane éclate. Le non-dit achetait la paix.

Je lui demande de me parler de cette femme omniprésente dans l'entrevue. « Ma mère, c'est la humaine (rire), c'est la humaine de la gang. E... mais ma mère c'est la sacrifiée », répond-t-elle. Lorsque sa mère était enfant, elle et sa sœur cadette ont été mises en pension par le grand-père de Safran, homme d'affaire ambitieux, riche et sans « scrupule », dont l'argent

suscita les critiques et l'envie du papa de Safran. La mère était alors « la sacrifiée », « l'écrasée » de cet aïeul ambitieux.

Safran décrit sa mère comme une femme complexée à cause de son obésité, une femme à la fois très généreuse mais aussi dure à sa façon :

T'sais même en train de mourir, a voulait pas nous déranger là t'sais. Pour elle, c'était vraiment le sacrifice malsain. A sait qu'est-ce qu'a veut aussi... A, elle a laissé mon père.

Sa mère s'est séparée de son mari après avoir maintenu les apparences, « l'image sociale » étant très importante pour lui, jusqu'au départ des enfants. Selon Safran les enfants étaient le centre de sa vie « au détriment de son mari parfois ». Elle pense que son père n'était pas fait pour avoir des petits. Lui-même élevé par un père excessivement strict, puis par une grande sœur suite au décès de leur mère. Bien qu'elle ait été elle-même une femme « soumise », elle avait été aussi « une femme de carrière » en travaillant pour un magazine réputé de la province. Elle ne s'est pas mariée car elle ne voulait pas se « badrer » d'un homme ; pourtant, constate Safran, elle s'est dévouée toute sa vie au soin de son frère et de son père. En fait, elle a fait de son frère son protégé en se dévouant pour son bien-être et en « le gâtant ». Ainsi pense Safran : il n'a pas appris à partager ni à connaître les besoins des enfants et il s'est senti facilement dérangé par eux. Il est peu affectueux, peu enveloppant et peu paternel. Généreux oui, sur le plan monétaire et intellectuel et un bon pourvoyeur. Safran explique tristement qu'il ne voulait pas d'enfant et pense qu'il l'a plutôt fait pour satisfaire sa femme. Puis elle remarque qu'elle est de nouveau en train de parler de son père alors qu'elle voulait parler de sa mère. Peut-être parce que ce sentiment lourd qui l'habite, celui de ne s'être jamais vraiment sentie désirée par lui, n'avait pas encore été dit. Son père aussi bien que son grand-père seraient donc comme ces « mauvaises ambitieuses », dérangés par les jeunes et aveuglés par leurs ambitions au détriment des enfants.

La mère elle-même se sentait délaissée et « abandonnée » par son mari qui semblait davantage intéressé par ses lectures. Elle se consolait en s'investissant auprès de ses enfants. Avec le temps, deux camps se formèrent : la mère et les enfants faisant un contre le père, « l'ennemi ».

Je lui demande de me parler du rôle que sa mère a joué dans la réalisation de ses ap. Safran me chuchote une réponse en rigolant de plaisir, les yeux brillants comme une enfant excitée par un secret :

Comme dirait ma sœur, j'ai tout le temps senti de ma mère, j'étais sa préférée !!! (chuchoté et en riant)...De ma mère, je me suis sentie toujours beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup aimée. J'ai jamais senti qu'a l'a pu douter ... si je, si je repense à cette époque-là, j'y disais quelque chose, elle avait les yeux qui pétillaient... c'était comme : « ah tu penses ! », mais c'était comme vas-y, c'était pas : « mais tu seras pas capable », « y aura pas ci ». C'était une femme qui était craintive mais [...], j'ai tout le temps peut-être senti qu'elle croyait en moi. Ça jamais été « t'es pas capable ». Mon père c'était ça, « t'es pas capable », là y était bon pour ça là, je veux aller travailler, « tu veux travailler ? » « mais oui », « tu sais rien faire, qu'est-ce que tu vas aller faire ? » (Silence). J'ai été souvent là, j'ai été longtemps la complice de ma mère. Quand je dis qu'elle a vendu des choses d'artisanat, elle, si a vivait aujourd'hui a dirait que c'est à cause de moi, que, que moi je la poussais...

Safran se réjouit encore de sa relation privilégiée, presque amoureuse, avec sa mère. Ici, mère et fille s'encourageaient mutuellement dans leurs ambitions et se consolait du « méchant » père. C'est tout comme si Safran était devenu le conjoint de sa mère, celui qui compensait pour les lacunes du père.

Je constate que Safran a non seulement été la plus respectée du père, mais aussi la préférée de la mère. Elle a ainsi gagné « la place au soleil » aux yeux de ses deux parents, et a été doublement victorieuse sur sa sœur restée dans son ombre.

Puis Safran décrit avec enthousiasme les talents multiples de sa mère : couture, poterie et gastronomie mais, explique-t-elle, ses deux parents « rivalisaient » pour savoir lequel d'entre eux avait « les meilleures » capacités au lieu de chercher une « complémentarité ». Les deux, dit-elle, étaient divisés entre « le mauvais » et « la bonne ». Une rivalité dans laquelle étaient aspirées les deux filles. Cette division a certes marqué la perception de Safran de l'apcf. Comment faire pour être « la bonne » comme sa mère et comment ne pas être « la méchante » comme son père et son grand-père tout en réussissant ?

Mais cette mère n'était pas toute bonne. Safran affirme, avec une pointe de colère, que « sa surprotection » était un problème. « Le détachement » avec sa mère s'est fait difficilement. Lorsque Safran a développé son autonomie, elle est restée avec le sentiment de « l'abandonner » et « de lui faire du mal ». Sa mère « avait besoin que sa fille ait besoin

d'elle » et elle l'encourageait dans ses études pourvu que Safran reste près d'elle à la maison. Il me semble que cette « bonté maternelle » n'est pas sans violence et porte des chaînes qui, psychologiquement, « tordent le cou » de ses enfants. « Il aurait fallu rester son petit enfant », dit-elle avec mécontentement. En s'écoutant parler, Safran réalise que plus elle cherchait à s'affranchir des soins maternels, plus elle préférait discuter avec son père. Même s'il était désagréable qu'il veuille toujours avoir raison, il lui permettait au moins une certaine autonomie. Sa mère, au contraire, se sentait plutôt rejetée et inadéquate devant l'évolution de sa fille, comme si elle avait cru ne plus rien avoir de valide à lui apporter. Se rapprocher du père signifiait exclure la mère, le rapprochement de l'un impliquait la trahison de l'autre.

Safran explique que même l'attitude si agressive du père lui avait apporté de développer ses capacités : celle de s'affirmer, d'être plus combative, de ne pas craindre les difficultés et de croire à la discipline et au travail. C'est bien sûr grâce à lui qu'elle aime lire, apprendre et connaître.

Safran a longtemps perçu sa mère comme « soumise », « victime de son père », mais elle pense qu'en fin de compte elle avait beaucoup de contrôle sur son mari. À sa grande surprise, sa mère a quitté son époux, pour finalement le laisser seul, « chose très difficile pour un homme de sa génération ». Safran ne la croyait pas « assez vache pour ça », tout en pensant que c'était la meilleure chose à faire. Mais sa mère s'en serait sentie longtemps coupable car lorsque les filles étaient « gentilles » avec leur père, elle interprétait leurs gentillesse comme un reproche et redoublait de justifications en parlant de son départ.

Malgré la frustration face à sa « surprotection », sa mère reste pour Safran son « grand amour », un amour auquel elle doit fidélité et complicité. La dialectique d'être dans le camp de la mère ou dans celui du père semble se jouer aussi au niveau de ses attitudes face aux ap. De souligner avec autant de vigueur l'importance de la maternité du « prendre soin de l'autre », pourrait représenter un serment de fidélité à la mère. Safran doit se dissocier de l'ambition car elle pourrait la mettre dans une position où elle risquerait de briser son serment et de perdre l'amour maternel. Et cet amour est d'autant plus précieux qu'elle doute du désir du père pour sa naissance.

Ainsi, la réalisation d'ap est étroitement liée aux identifications parentales. Pour Safran, le conflictuel dans cette réalisation est associé à la mère qu'il ne faut pas « écraser » ni laisser et

dont il faut « prendre soin ». Dans son monde intérieur, la mère surmoïque dicte « ne me quitte pas » puis, juge et attaque sévèrement « l'ambitieuse » en Safran, celle qui risque « de l'abandonner » et de l'exclure en préférant la concrétisation de ses aspirations. L'ambitieuse risquerait de « tuer » l'enfant-mère au profit de ses propres investissements narcissiques et ainsi de se mettre dans le camp de « l'ennemi » que sont le père et le grand-père. L'ap implique aussi bien la séparation avec la mère que l'identification avec le père, mais la possessivité et la vulnérabilité maternelles de même que le caractère narcissique et agressif du père ont compliqué cette tâche à accomplir chez Safran. Lorsque la mère n'assume pas son rôle d'individu et de sujet désirant et que l'identification au père est problématique l'épanouissement de l'autonomie de la fille sera d'autant plus difficile (Benjamin, 1988, 1991).

L'heure a passé et la rencontre se termine. Nous nous entendons sur la date de la prochaine entrevue sans difficulté. Safran ajoute que cette recherche pourrait intéresser sa sœur et, si je le voulais, elle lui en parlerait. Je suis quelque peu surprise par cette question qui, en fin d'entrevue, place à l'avant-scène cette sœur surtout maintenue dans « l'ombre » durant toute la rencontre.

En rigolant, bien sûr, elle me salue chaleureusement puis file à toute vitesse car il y a un enfant à aller chercher au cours de musique. Moi-même je reste souriante et j'ai le sentiment d'avoir passé une heure intense et stimulante. Ainsi cette jeune femme dynamique qui ne se croyait pas qualifiée pour ma recherche se montre finalement ambitieuse, compétitive et désireuse d'occuper les places au soleil. Elle est partie d'une position clivée, où « les ambitieuses » étaient « les méchantes » et les femmes-mères « les bonnes », pour arriver à constater qu'il y a plus d'une façon d'avoir des ambitions, et qu'on peut être ambitieuse tout en étant féminine et une bonne mère.

Safran semble avoir pris plaisir à notre exploration et une agréable ouverture de sa part a certainement contribué à faire couler cette entrevue. Mais cette disposition joviale pourrait-elle aussi masquer autre chose ? Ce pourrait-il que dans son monde intérieur je fasse aussi partie de ces ambitieuses en quête de « prestige et de statut » ? Après tout, je ne me contente pas de m'arrêter à la maîtrise telle que Safran, je me permet d'aller plus loin en réalisant une recherche doctorale. Et si oui, serais-je alors une de ces « mauvaises mères » négligeant,

d'une certaine façon, un enfant pour m'occuper de mes intérêts plutôt que des siens ?
Pourtant dans mon contre-transfert, je suis plutôt séduite par son attitude collaboratrice et, pour le moment, je n'ai pas le sentiment conscient d'être perçue comme ces « méchantes ».
Cette entrevue a plutôt été une réflexion à deux sur l'apcf à travers son vécu personnel.

2.2.3.2 Deuxième entrevue

Une semaine plus tard, nous nous retrouvons dans mon bureau. Safran, toujours à l'heure, a l'œil vif et intéressé et moi, je suis curieuse peut-être un brin anxieuse, de savoir comment le tout va se poursuivre. Safran commence immédiatement, sans invitation de ma part, à me parler de son échange téléphonique avec sa sœur le soir même de notre dernière rencontre. Avec un ton surpris Safran a demandé à Cannelle si elle croyait « qu'elle avait réalisé ses ambitions professionnelles », comme si elle-même croyait difficilement en avoir concrétisées. Sa sœur a répondu qu'il « y eut un temps où c'était important mais que maintenant c'est la famille qui compte » et que ses priorités ont changé. Safran s'étonne de découvrir que sa sœur se heurte aux mêmes conflits et aux mêmes difficultés qu'elle a rencontrés et ce, malgré des cheminements professionnels respectifs bien différents :

C'est-tu drôle ? C'est comme un même réflexe, comme si y avait deux choses incompatibles. Ce matin, je me disais c'est tellement souvent déchirant pis de mener les deux qu'on a tout le temps aussi l'impression de pas en faire assez ni d'un côté ni de l'autre, pis, comme si y avait la contradiction t'sais, comme, on peut pas être une bonne mère si on s'y donne pas totalement, on peut pas être une bonne femme de carrière si on s'y donne pas totalement là. Je trouvais ça drôle comme (rire) on est rendu à la, à la même place. Je trouvais ça drôle.

Il y a un conflit entre vouloir être mère et réaliser ses ap. Les deux sœurs résolvent leur problème de la même façon : elles accordent la priorité à la carrière et ensuite à la famille. La problématique tourne surtout autour de leurs exigences : elles se doivent de se donner « totalement » dans ce qu'elles font pour que l'accomplissement de leur tâche soit acceptable à leurs yeux. Ce n'est pas seulement une question de goût mais de performance. Ainsi il ne suffit pas d'être à la fois mère et professionnelle, mais il faut aussi être une « bonne » mère et une « bonne » professionnelle, même si les deux exigences deviennent alors incompatibles.

Safran reconnaît que le sentiment « de ne jamais en faire assez » fait partie de ses « bibites » et alimente la culpabilité qui l'habite constamment. Elle se demande si cette culpabilité n'est pas le sort de toutes les femmes en partant de l'histoire d'Ève et de son « péché ». Elle s'interroge sur la cause de cette culpabilité : est-elle provoquée par quelque chose d'extérieur

et « d'ordre social » ? Ou par une dynamique intrapsychique touchant le fait que les femmes exigent toujours « plus » d'elles-mêmes ?

Les compromis entre être mère et professionnelle sont si difficiles. Ainsi, elle remarque d'une voix angoissée, que « c'est comme si t'as pas le droit de faire les deux en paix... ». Choisir les deux est trop compliqué mais en faire un au détriment de l'autre est inacceptable. Ici, son idéal de la maternité se heurte à ses idéaux de professionnelle mais à mon avis un idéal de perfection joint à un surmoi intransigeant exigeant d'être « bonne » chapeaute le tout. Cette dynamique complexe et conflictuelle laisse Safran toujours insatisfaite d'elle-même et coupable.

Et dans le contexte familial, d'où vient cette culpabilité accablante ? L'image que Safran a peint de sa mère, femme toujours coupable et culpabilisante, femme « sacrifiée » entièrement dévouée à ses enfants, me vient à l'esprit. La façon de faire de sa mère serait-elle devenue l'idéal maternel auquel Safran se compare incessamment ? Un idéal par rapport auquel elle se sent toujours insuffisante ? Et en même temps c'est de cette mère qu'elle cherche à se différencier en devenant professionnelle. Il me vient l'imgo biblique de la Vierge Marie, mère du Christ, celle qui conçoit un fils apparemment sans sexualité, une mère entièrement dévouée à son enfant. Ces deux représentations conflictuelles de femmes me semblent présentes dans le monde intérieur de Safran, et reflètent certes aussi un conflit d'ordre social. L'une toute bonne, incarnant le dévouement total, salutaire, et l'autre toute mauvaise, incarnant la femme « égoïste », avec des désirs personnels, voire sexuels, dont la satisfaction a des conséquences désastreuses sur les autres : l'expulsion du Jardin d'Éden. Il me semble que non seulement un surmoi personnel mais un surmoi culturel hante les femmes occidentales.

En repensant à sa mère, Safran constate qu'elle aussi avait le sentiment « de ne jamais en faire assez », même si elle n'était pas prise entre la réalisation de ses ap et ses enfants. Cette femme « ne reconnaissait pas ses capacités pas plus qu'elle était capable d'accepter le moindre compliment ».

Et comme pour réparer cette image d'insuffisance de la mère, Safran me présente ses réflexions sur les contributions de sa mère à l'évolution de sa vie professionnelle. Elle se souvient qu'à la dernière rencontre elle a associé son ambition, plus précisément « le marché

du travail », à son père. Cette semaine elle réalise que sa mère a aussi joué un rôle très important en lui apprenant « une méthode de travail ». C'est grâce à sa présence quotidienne qu'elle a appris « une technique de travail » ainsi que le « plaisir à l'effort et à l'ordre ». Ces connaissances lui ont servi et aujourd'hui, Safran cherche à les transmettre à ses propres enfants. Elle dit « lui devoir beaucoup » et s'exclame avec cœur :

Pis j'ai, même si ma mère était pas sur le marché du travail, j'ai jamais senti qu'était moins que quelqu'un d'autre qui l'était, malgré que c'était moins courant aussi là à notre époque [...]. Je suis très fière d'elle [...] parce qu'a faisait pleins de choses [...] peut-être pas d'une façon rémunérée pis ça y a manqué, mais a s'accomplissait dans plein de choses.

Safran décrit avec admiration et gratitude toutes les occupations de sa mère dans la maison et autour, activités qu'elle réalisait avec talent et qui l'emballaient. Ces souvenirs l'enchantent et l'inspirent encore aujourd'hui. Il y avait même de ces faits et gestes maternels qui la faisaient se sentir privilégiée parmi les autres :

Quand a fait ma garde-robe de Barbie, c'était quelque chose ! (rire) Mais t'sais j'étais fière, c'était comme si j'étais toute seule dans les petites filles qui avaient comme des vêtements de Barbie e modèles exclusifs là t'sais de... !!! Pis, c'était beau t'sais ! C'était... ça fait qu'a réalisait des choses aussi même si était pas e... sur le marché du travail... J'ai l'image d'une femme intelligente aussi même si elle était pas intellectuelle mais c'était un des conflits qu'il y avait avec mon père aussi, mais... c'est ça c'est quelqu'un qui était quand même au courant des choses, qui, qui pouvait avoir des discussions sur e... l'actualité pis qui raisonnait, qui aimait discuter e...

Même si cette reconnaissance et ce plaisir manifestés par Safran me semblent sincères, j'ai tout de même le sentiment qu'elle a besoin de justifier et de défendre sa mère. Et je me demande si cette femme avait été une professionnelle ambitieuse peut-être plus proche de son mari (plus Ève ?), Safran aurait-elle pu jouir de tant de soins si précieux et d'un amour si privilégié durant son enfance ? Cette vision négative des femmes ambitieuses dénonce aussi ce qu'elle aurait eu à perdre si sa mère avait été sur le marché du travail. Safran aurait-elle été secrètement complice de ce père défendant à sa femme le travail rémunéré à l'extérieur de la maison, exigeant ainsi son dévouement auprès des enfants et de lui-même ? Ne dit-elle pas que la « bonne » femme-mère privilégie ses enfants, reste dans l'ombre de son mari et ne se soucie pas du pouvoir ? C'est comme si, dans ce passage, Safran défendait sa mère et

rehaussait son image en confirmant qu'elle était estimable « même » si elle n'était pas une professionnelle puisqu'elle lui a tant apporté.

Il me semble que, pour l'enfant dans le monde intérieur de Safran, les femmes avec ambition sont de « mauvaises mères » (Klein, 1946) de qui elle n'aurait pas pu recevoir ce qu'elle a reçu. De plus, si elle-même était comme ces ambitieuses, elle ne pourrait redonner à ses propres enfants, qui sont probablement des représentations d'elle-même petite fille, ce qu'elle a reçu de si bon à l'époque. Elle perdrait alors la chance de le recevoir une deuxième fois, par identification à ses jeunes.

Le corps de toute femme, qu'elle soit ou non mère dans la réalité, « rappelle à l'inconscient de tous et chacun celui de la mère de par sa seule présence » (Brillon, 1990, p. 301). Ainsi, une femme réalisant ses ap pourrait susciter, autant dans le monde intérieur de toute femme que dans celui de son entourage, un enfant se percevant négligée et exclu. Et par conséquent, cet enfant deviendrait une figure surmoïque culpabilisant toute femme qui investirait un élan personnel qui ne répondrait pas aux exigences d'un maternage idéal. Parce que pendant que cette mère ou mère potentielle s'occupe de ses désirs et de son narcissisme, elle ne s'occupe pas de l'enfant, elle s'occupe d'elle-même. L'enfant est alors non seulement exclu du couple mère-père, mais aussi des couples femme-amant et femme-réalisation d'ap. Parat (1999) propose que l'enfant est confronté à une censure pesante quand il « ressent sa mère toute entière requise par ses sublimations, libérée de ses investissements maternels et amoureux. Le rival, alors, n'est pas un objet érotique, mais un objet narcissique, plus troublant parfois et plus inatteignable. » (p. 187). Cette « nouvelle et autre scène primitive » pourrait laisser l'enfant désemparée sauf si elle réussit à édifier, plus tard, un domaine équivalent. Il est moins « déprimant », dit l'auteure, « de penser que le rival amoureux est le seul rival, et que la femme, hors l'enfant, ne peut investir que l'homme. » (p. 188). Mais Parat (1999) elle-même, témoigne de cette même critique radicale qu'exprime Safran, en affirmant de façon globale et généralisée que « les mères qui ont une activité créatrice sont souvent peu maternelles » (p. 187). Ces conclusions péjoratives diffèrent peu avec celles de Deutsch (1944) et de Bonaparte (1951) à l'égard des femmes de carrière. Certes, il existe des femmes, dont l'organisation narcissique de la personnalité est au détriment de la relation d'objet, qui sont dommageables pour leurs enfants. Ce qui pose problème ne sont pas les reproches qui

leur sont adressées mais le fait de mettre dans un même ensemble toutes les femmes qui ont des ambitions en dehors de l'enfant et du conjoint.

Une Ève, concentrée sur ses désirs, séduite par les fruits de l'arbre du savoir, ferait chuter toute enfant de ce paradis où il est parfaitement comblée et éteindrait tout espoir de trouver ou de retrouver ce duo maternel sublime. Si cet enfant se sent négligé, il ne s'agit pas ici de négligences réelles et concrètes, même si celles-ci peuvent malheureusement bien exister dans la réalité, mais de fantasmes de frustrations potentielles que la femme-mère moins que parfaite pourrait lui infliger. Safran en tant que femme est elle-même prise dans ce rouage culpabilisant face aux Èves, car elle est aussi l'enfant en quête de ce maternage idéal qu'elle espère recevoir de nouveau en le donnant. Tout comme sa propre mère, restée enfant et incarnant chez sa fille la bonne mère réparatrice. Malgré ces grands changements sociaux, cet enfant intérieur qui veut tout de sa mère en plus de vouloir être tout pour celle-ci, harcèle l'adulte qu'il habite.

Ainsi Safran raconte comment sa culpabilité se déploie lorsqu'elle se retrouve auprès de ses filles qui « voudraient tout avoir tout le temps ! » et comment elle se débat continuellement pour ne pas répondre à toutes leurs demandes. Leurs cris sont les échos de sa propre enfance et à son propre désir de vouloir être tout pour eux comme sa mère l'a peut-être été pour elle à ses yeux d'enfant.

Safran continue à décrire son déchirement entre le temps passé auprès de ses petites et le temps nécessaire au travail. Elle se trouve « chanceuse » car, grâce au bureau privé et aux horaires compatibles d'un mari disponible, elle peut organiser son agenda de façon à consacrer le plus de temps possible à la famille. Ainsi, ses jeunes ne se font pas garder plus de deux fois par semaine, contrairement aux bébés de sa sœur, amenés en garderie quotidiennement car leur mère est confinée dans un horaire de travail de neuf à cinq. Malgré cette situation privilégiée au bureau, Safran se sent prise dans un « jonglage » étourdissant au sujet de son emploi du temps et un sentiment de culpabilité omniprésent.

Aux yeux de Safran, la présence maternelle auprès de ses jeunes est plus importante que celle du père. Elle a l'impression de leur appartenir davantage, comme si son identité et son bien-être personnel n'étaient pas indépendants de ceux de ses enfants. Tandis que son mari, lui, s'appartient davantage, même s'il s'occupe de ses petits avec dévouement. Si la mère prend

quelque chose pour elle-même, elle enlève toujours quelque chose à l'enfant et finit par se sentir coupable, explique Safran. Elle devient ainsi une Ève. Tandis que si le père s'investit ailleurs, cela n'enlève rien à la qualité de son contact avec ses enfants. En effet, pour Parat (1999) « les activités équivalentes (de réalisation d'ambitions) des pères sont mieux admises par tous, pour des raisons culturelles peut-être, mais surtout parce que l'inscription dans le vécu de l'enfant en est moins précoce. » (p. 187).

Je me demande aussi si cette vision de sa relation avec les enfants ne permettait pas à Safran de s'assurer que ses filles restent plus proche d'elle. De cette façon, elle garde sa « place au soleil » auprès de ses jeunes, pendant que leur père reste donc dans l'ombre comme dans nos rencontres. Cette dynamique me fait penser à la relation que Safran a vécu avec sa propre mère et au clan que celle-ci a formé avec les enfants contre son père. Une solidarité mère-enfant a été transmise d'une génération à une autre.

Ainsi, dans le monde intérieur de Safran, la réalisation de ses ap enlève quelque chose aux enfants, culpabilise la mère et lui demande de renoncer à quelque chose dans sa relation avec eux. Elle implique une perte à subir de part et d'autre et un deuil à faire par rapport à l'univers maternel idéalisé, représenté par l'imgo de la Vierge Marie.

« Existe-t-il une Safran au-delà de la femme de carrière et de la mère ? », ai-je besoin de me demander, avec le sentiment d'étouffer quelque peu dans ce monde maternel qui prend tant de place. Elle dit se « *squeezée* », « s'appartenir moins ». Il y a une « Safran personnelle » qui s'évade parfois en vélo, mais « les obligations professionnelles et familiales » sont prioritaires et ces balades sont facilement sacrifiées. Ses préoccupations et ses plaisirs semblent surtout tourner autour des enfants et de la profession, mais où est la femme sexuée ? Je note que Safran n'a rien mentionné sur sa vie amoureuse. Qu'en est-il ? « Ça aussi, ça allait avec l'horaire et n'entraînait pas en conflit avec ses ambitions professionnelles », dit-elle de façon évasive. Son mari ne lui met aucune pression et chacun fait ce qu'il a à faire. Il trouve l'organisation entre les soupers et les heures de bureau de sa femme un peu essoufflante, mais il ne semble pas trop s'en plaindre. La question du couple s'arrête là et Safran nous ramène au maternage.

Cette fois-ci, il est question de ses parents âgés et de ce fameux horaire. Dernièrement se sont ajoutés à toutes ses préoccupations et responsabilités, les soins à prodiguer à ses vieux

parents malades, explique-t-elle d'un ton fatigué et triste. Idéalement, elle aimerait travailler moins et surtout pendant les heures d'école pour avoir le temps de tout faire et calmer sa culpabilité persécutrice.

Je constate que la culpabilité revient comme un thème inlassable et lui demande si elle n'est pas reliée au fait qu'elle est différente de sa mère qui, elle, a consacré tout son temps à ses enfants. « Oui ! » confirme-t-elle. Et Safran raconte ses souvenirs d'enfance avec plaisir, nostalgie et gratitude. Elle voudrait en donner autant à ses propres enfants, mais le temps lui manque pour répondre à tout. « Tout avoir tout le temps » n'est pas possible : le temps impose ses limites, freine l'élan vers la gratification totale et la toute puissance :

Parce que j'étais bien contente d'avoir tant reçu (rire). C'est, c'est tout plein de beaux souvenirs là. Je me souviens des collations spéciales quand on revenait de l'école, tout ça, ça fait que c'est agréable...sinon c'est plate là [...] mais, ma mère disait e... si vous vous couchez après-midi, je préparerai mon repas pis comme ça quand vous vous réveillerez je pourrai jouer avec vous autres. E... je me souviens de ma mère qui écoute Bobino avec moi ou e... était comme disponible là ; c'était pas e... tu me parleras après, faut que je prépare le souper là, t'sais.

[...] Ça fait que c'était bon, ça fait que c'est sûr que l'ayant reçu t'as envie d'offrir la même chose ou...T'sais comme la chaleur du foyer là..., le maternage (rire), (Silence).

Mais c'est sûr, on peut pas offrir la même chose, y a pas le même temps pour offrir la même chose (silence). Mais c'est ça aussi, je me dis ça c'est vraiment comme mes bibittes à moi de, de jamais être sûre d'en faire assez, mais je le sais pas si y a comme quelque chose de vraiment personnel ou si y a quelque chose de de plus grand, de social...

Être une mère comme sa mère et être une professionnelle comme elle voudrait l'être sont deux rôles très difficiles à concilier dans la pratique.

Peut-on dire que son plus grand plaisir soit relié à ses enfants ? Safran répond à ma question que c'est difficile à mesurer, mais que son travail lui apporte une très grande satisfaction : elle a même eu de la difficulté à quitter le bureau hier tellement que ce qu'elle faisait l'emballait. Et avec cette même voix un peu espiègle et joyeuse, comme lorsqu'elle me dévoila qu'elle était la préférée de sa mère, Safran me chuchote de ne pas le dire à son conjoint, mais que sans aucun doute ses enfants sont la source d'un très grand bonheur pour elle. Son amour maternant pour ses filles m'émeut et me trouble en même temps, c'est

comme si elle sous-entendait qu'elle les préférerait à son mari. Cet homme a en effet très peu de place dans son discours peut-être comme dans sa vie.

Ses préoccupations avec le temps aiguisent ses inquiétudes. Les enfants grandissent et « ces moments ne se rattrapent pas », dit-elle. Il faut tout faire pour que leur développement se passe bien, car ce sont « des instants clés », et il faut aussi tout faire pour profiter de ces moments d'immense plaisir avec la petite enfance, car ils ne reviendront jamais :

J'ai un gros, gros plaisir dans les activités familiales, d'aller au cinéma à quatre là ! Au cinéma j'arrête de regarder le film pis je leur regarde la bîne pis je m'émerveille de leurs grands yeux. Oui, l'émerveillement, la pureté de l'enfant, c'est comme... (voix émue)

[...] Ça me nourrit aussi. J'sais pas, ça me rebranche, peut-être avec ma partie à moi aussi, celle tellement porteuse d'espoir.

Safran insiste avec une voix vibrante sur la grande satisfaction que lui apporte son activité professionnelle. Ici elle s'épanouit car elle peut utiliser son intellect, apprendre, surmonter des défis et surtout maîtriser un domaine. Il y a des besoins fondamentaux qui y sont satisfaits et qui sont indépendants des nécessités pécuniaires du quotidien :

Mais j'aime, j'aime profondément qu'est-ce que je fais. C'est vrai, des fois je me dis même gagner le million-là, c'est ça, je travaillerais pas le même nombre d'heures mais j'aurais envie de continuer pareil [...].

Mais oui, il faut commencer par observer, pis après, je me plaisais là-dedans, comme un plaisir à, à me faire aller les méninges et finalement comme de me questionner, de réfléchir, d'apprendre, d'avoir comme un défi de quelque chose de plus difficile, d'aller... y a comme ce plaisir-là de... un plaisir intellectuel je dirais [...]. La curiosité, [...].

J'ai besoin de maîtriser, si y a quelque chose qui va pas, on travaille là-dessus, pis c'est comme la même satisfaction aussi.

Mais Safran est peinée, car elle ne peut donner la « qualité totale » et « figoler » son travail comme elle le voudrait mais de toute façon, reconnaît-elle, c'est un idéal impossible à atteindre. Ce qui lui importe c'est de ne pas perdre un seul instant dans le développement de ses petites. Chaque activité manquée la déçoit non seulement pour ses filles, mais aussi pour elle-même car « il y avait un de ces bons moments auxquels elle n'avait pas goûté ! ». Un appétit dévorant et jouissif, peut-être même une certaine avidité, semble habiter Safran, seulement freinés par le temps et les limites de sa propre nature.

Avant les enfants, explique Safran, elle investissait beaucoup dans le travail et la formation, le vélo et les activités avec Paul, son mari. La réalisation satisfaisante de ses ap et une vie amoureuse comblée a fait naître chez elle le désir d'enfanter. Cette complétude a rassuré Safran : elle allait lui permettre d'être une bonne mère. Elle pouvait ainsi élever ses jeunes sans se sentir « laissée à sa faim » sur le plan intellectuel et sans éprouver le sentiment « d'avoir fait des sacrifices » au niveau de la carrière. La maternité lui apporta « quelque chose de différent », explique-t-elle d'un ton enthousiaste, un plaisir bien précieux malgré les moments très pénibles autour de la naissance dangereusement prématurée de ses deux enfants. Mais sa voisine n'a pas eu le même sort, la maternité avant la carrière l'a laissée frustrée et amère :

Pis moi, pour moi, en tout cas, c'est pas universel là mais, ça été un des avantages de les avoir tard, parce que si je compare à une voisine qui avait des enfants, qui les a eu beaucoup plus jeune, combien de fois qu'elle a été comme mère par rapport à tout ce que ça demande des enfants. Tandis que moi, je me disais bon, on les a fait les petits voyages, ben, pas, bon on peut toujours faire plus là, mais on les a fait [...] les petites auberges d'amoureux, on a fait telle et telle chose, donc c'est correct là d'être envahi, c'est correct d'être accaparé... je me sentais comme la générosité parce que j'avais été nourrie de tout ça.

[...] J'avais déjà atteint comme un niveau de satisfaction qui faisait que j'avais besoin comme de me tourner peut-être vers autre chose, pis qui... en tout cas, là le désir est venu parce que ça avait jamais été évident pour moi un jour j'aurais des enfants mais là c'était comme... On est un vieux couple aussi Paul pis moi, ça fait longtemps qu'on est ensemble, ça fait que c'est sûr e... si t'as des enfants après trois ans de relation, c'est pas pareil. Moi, j'avais 17 ans quand je l'ai connu Paul, ça fait que c'est comme... y a des choses qu'on a fait en couple, qu'on a travaillé, donc, ça aussi le couple y était consolidé, la carrière était consolidée et y avait la place là maintenant pour bâtir autre chose, dans une autre sphère.

Safran est soulagée d'avoir eu ses enfants après avoir réalisé sa vie professionnelle et amoureuse. Une mère qui n'aurait pas réalisé ses ambitions deviendrait une femme laissée à sa « faim » et par là, serait toute aussi nocive et dangereuse qu'une femme « dévorante » et « trop ambitieuse ».

Ceci nous amène sur le sujet de ses études. Safran se décrit comme une jeune femme qui manquait de confiance en elle jusqu'à l'âge de trente ans. Elle ne comprend pas trop comment elle a pu réussir sans problème son admission à l'université dans les facultés de son choix. Elle croit que son succès était plutôt relié à sa détermination, celle qui lui a permis

d'affronter son père. Ces deux premiers choix visaient le travail social et l'enseignement, préscolaire ou élémentaire. C'est l'admission à la maîtrise qui l'a orientée finalement vers le travail social mais elle ne comprend toujours pas son goût pour ce domaine. Et elle insiste de nouveau pour dire combien il lui semblait gros et inaccessible d'aller à l'université car cela lui demandait de quitter le nid « douillet » de la famille. Même si son acceptation à la maîtrise lui faisait plaisir, aller à l'université n'était pas en soi un accomplissement de désir, mais plutôt un moyen pour réaliser ses ap.

Safran poursuit sa réflexion : peut-être son attrait pour le domaine était-il lié à sa « soif d'apprendre » et « de comprendre », ainsi qu'à sa fascination pour la complexité de la nature humaine. Très sensible face à l'autre depuis son enfance, elle est facilement touchée par ce qui se passe chez autrui. Ce n'est pas la souffrance qui l'intéresse mais d'en connaître les motifs. Elle adorait les romans de détective et retrouve dans la psychothérapie le même défi stimulant. Elle préfère les théories qui mettent en valeur la « bonté de la nature humaine » et « son potentiel » malgré toutes ses perturbations possibles. Elle n'aimait pas non plus les conceptions de l'homme centrées sur l'être conflictuel et dans ce sens, elle jugeait les théories freudiennes négativement. Le fait que les études l'amènèrent à se questionner lui déplaisait, mais cela a bien changé depuis. Par contre ce qui lui plaisait dans le fait d'aller à l'université était son goût pour le savoir et celui, plus narcissique, pour l'admiration de tel ou tel professeur, d'avoir du succès dans ses cours afin d'être bien vue et enfin, le plaisir de réussir dans sa matière préférée.

Safran dénote une estime de soi fragile et un sentiment d'être imposteur dans ses propres réussites. Elle était continuellement hantée par la crainte de ne pas être à la hauteur et de ne pas être capable de réussir. Ses bonnes notes de stage étaient disqualifiées. Elles les attribuait ou bien à l'effet d'un sentiment de culpabilité des superviseurs pour avoir donné une mauvaise note au précédent, ou bien à celui d'un penchant subjectif de l'examineur, mais Safran ne pouvait pas croire que son succès était dû à ses capacités.

Le sujet de son mémoire porte sur la perception qu'ont les femmes de leurs rôles dans la société. Safran est préoccupée par ce qu'est une « femme » aujourd'hui. Et cette quête d'identité transparait dans nos entretiens.

Se vouer à l'écriture du projet était difficile, raconte Safran, il fallait qu'elle s'impose « une discipline » et qu'elle « presse le citron ». Elle avait peur « de ne pas être capable de retenir » toute l'information accumulée et de ne pas pouvoir l'intégrer dans un texte. Mais le thème l'emballait et le plaisir ressenti à pouvoir maîtriser l'exploit malgré les difficultés et les incertitudes lui permit d'achever son œuvre avec succès. Safran a choisi ce sujet afin de pouvoir mieux comprendre la dynamique de sa mère, de son père et de leur couple et par le fait même, de pouvoir se comprendre elle-même comme femme dans cette époque de transition :

La relation de mon père et de ma mère a fait beaucoup. Je voyais ma mère un peu comme victime comme femme d'une certaine façon, mon père étant comme plus dominateur, elle plus dominée [...] comme si des fois je j'avais l'impression... qu'il fallait que je fasse les choses en dépit de mon père. Même si y s'opposait pas, y avait comme quelque chose, c'était lui la personne qui m'a le plus dominé, c'était un homme. Ça fait que je mettais la faute sur le fait qui soit un homme là e... mais ça m'intéressait, une amie-là, je me souviens qu'était plus vieille que moi e... était comme plus féministe pis ça me fâchait, comme pour le nom, moi porter le nom de mon père, porter le nom de mon mari, c'est le nom d'un homme de toute façon. Y avait comme des, des points où j'é, j'é j'étais pas comme féministe là e... Je me souviens on se pognait des fois... on s'opposait ensemble, on avait des bonnes discussions là-dessus. Mais finalement, ça m'aide à me comprendre aussi comme femme. [...] Ça m'a comme beaucoup, beaucoup aidé à, à, à me situer moi.

Puis, je lui demande d'élaborer sur ce qu'elle a appris de ce mémoire et elle répond avec vigueur :

La phrase qui m'a le plus frappée c'était e... la force des faibles. (rire) [...]. La force des faibles dans l'image e... de comment la femme peut contrôler parfois sous ses dehors de faiblesse.

[...] Ben pour moi ça faisait comme fausse victime... Comme si finalement ce qui paraît à première vue était pas nécessairement ce qu'on devrait voir mais... comme d'aller plus loin e...

[...] C'est sûr y avait le côté oppression des femmes dans la société, la peur des femmes e... Mais la force, le paradigme, la force et la faiblesse, comme sous une faiblesse apparente il peut y avoir comme une force qui contrôle quand même.

Ce mémoire aurait permis à Safran de perlaborer certaines zones conflictuelles autour de sa mère et son image de « victime », autour de son père et son abus de pouvoir et autour de sa propre quête d'identité comme femme.

Le temps alloué à la rencontre se termine et beaucoup a été dit. Safran hésite face à ma proposition d'une troisième rencontre. Elle promet, comme pour se défaire d'un sentiment de culpabilité, de m'appeler si elle pense avoir davantage à dire et m'assure qu'elle va relancer sa sœur et d'autres femmes à participer à ma recherche. Le tout se termine sur un ton chaleureux et plus calme que la dernière fois. En effet, cette rencontre portait moins à rire et touchait davantage les conflits au quotidien entre la maternité et la profession. Au début, Safran ne se pensait pas ambitieuse, mais elle part avec la conscience de l'être, sans pour autant se sentir une « mauvaise mère », bien au contraire. Il y aurait donc de la place pour être et une « *good enough mother* » (Winnicott, 1958) et une « *good enough* » professionnelle en même temps.

Safran n'a jamais rappelé et je n'ai pas de nouvelles de sa sœur non plus, celle-ci est restée dans l'ombre...

Tout au long des entrevues, Safran a cherché à se dissocier des « ambitieuses » même si elle-même a réalisé des ap. Parce que pour elle, l'apcf cristallise tout ce qu'il y a d'inacceptable et de souffrant : l'agressivité, l'égoïsme, l'avidité, l'exhibitionnisme, l'envie, la compétition, la rivalité, la combativité, le narcissisme, la femme dénaturée, le pouvoir et le camp du père, la fin de l'enfance et son deuil, la séparation de la mère et l'autonomie, l'identification au père, la « mauvaise mère » mortellement dangereuse, l'incertitude par rapport aux identités sexuelles et leurs rôles respectifs, de même qu'aux guerres de pouvoir et aux enjeux autour de la force et de la mort.

Les entrevues avec Safran nous ont aussi amenées à prendre en considération le contexte social et historique. Elles ont montré que des imagos surmoïques féminines soutenues par notre culture judéo-chrétienne traditionnelle sont encore bien présentes dans l'esprit des femmes d'aujourd'hui. D'un côté on rencontre Ève, symbole de la femme charnelle, sujet de désir et d'une soif de savoir, menaçante et dévalorisée et de l'autre, la Vierge Marie, symbole de la mère dévouée et asexuée, mais idéalisée. Il me semble parfois que ces deux figures représentent deux images auxquelles bien des femmes s'identifient et qui divisent de nombreux membres du sexe féminin en deux clans rivaux, en compétition l'un contre l'autre.

En même temps, la réalisation de ses ap a permis à Safran de satisfaire sa « soif » de connaissance et sa « faim » de maîtrise dans son domaine, d'améliorer sa confiance en elle-

même et de se séparer de sa mère. La satisfaction de ces besoins lui a permis de découvrir son désir de maternité, de se sentir rassurée de pouvoir être une « bonne mère » et d'y prendre plaisir. Il a été primordial pour Safran de combler ses ap avant de pouvoir être heureuse comme mère. Elle laisse aussi entendre que sa relation amoureuse est bienfaisante. Il apparaît ainsi que l'amour, l'ap et la maternité sont trois « clés » du psychisme de Safran ayant besoin de satisfaction. La frustration de l'un peut provoquer des problèmes chez l'autre. Si Safran avait frustré ses ap, elle aurait été une mauvaise mère, pense-t-elle. Lorsque ces trois « clés » sont intégrées de façon équilibrée, une identité féminine plus unie peut alors se former. Cependant, hantée par un idéal de perfection, Safran voulait être « bonne » dans ces trois domaines. Mais l'équilibre d'une identité nécessite justement la renonciation d'un idéal de perfection, de ce être « bonne ». Sans ce deuil de cet idéal, c'est la culpabilité de ne pas avoir atteint cet absolu qui règne.

2.2.4 Wendy

2.2.4.1 Première entrevue

Wendy a pris connaissance de mon étude par l'intermédiaire d'une amie commune. Au téléphone, nous nous entendons facilement sur une date de rencontre. Dans mon bureau, je découvre une femme mûre de quarante-sept ans d'allure banale mais au regard vif et intelligent. Elle s'installe avec assurance dans un fauteuil et attend la suite, attentive et curieuse. Je lui fais lire la fiche de description (annexe 1) et lui fait signer le formulaire de consentement (annexe 2). Puis, elle répond souriante et énergique à mon invitation à me parler d'elle comme *femme qui réalise ses ambitions professionnelles*.

J'ai réalisé mes ambitions professionnelles mais là c'est devenu comme moins important. Oui, j'ai, j'atteins ce que je voulais. À un moment donné c'était très important dans ma vie pis ça l'est moins [...].

Oua. C'est parce qu'au début, c'était pas important. Je veux dire e... Quand on a 18 ans, moi je voulais me marier, avoir des enfants, rester au foyer. Faut-tu que je recule si loin que ça ?

Wendy coupe son élan spontané et me demande si « il faut » qu'elle « recule si loin que ça ? ». Les mots « il faut » me frappent, ce sont des paroles qui, il me semble, expriment une quête de directives et de confirmation. Suis-je déjà mise dans un rôle surmoïque auquel il faut se conformer ou dans celui d'un objet idéalisé auquel il faut plaire ? Quelque chose la fait hésiter devant l'émergence de son passé.

Le premier souhait de Wendy est de fonder une famille. Mais elle a de la facilité à l'école, explique-t-elle, et le conseiller en orientation lui propose de faire des études en architecture tandis qu'elle-même pense à l'enseignement. Mais pour cette jeune femme, il y a des professions qui appartiennent aux hommes, alors que d'autres sont réservées aux femmes. Les enjeux de l'identité sexuelle sont mis en scène, être architecte est un « métier d'homme ». De plus, avoir plus d'ambition que son ami de cœur est périlleux :

Moi, je voulais faire une enseignante. Architecte, c'est un métier d'homme pis e... je savais pas c'était quoi, pis j'ai pas été plus loin là-dedans. [...] Mais mon copain de l'époque e... y avait pas beaucoup d'ambition, y avait pas de facilité à l'école [...] Pis y me dit : « si tu fais une carrière, moi, oublie-moi, tu vas gagner plus cher que moi pis ça je le prendrai jamais ». Ça, ça m'a comme... j'ai dit non. J'ai changé d'idée. Moi, je disais, de toute façon, je travaillerai pas longtemps. Là j'ai été faire un DEC en secrétariat au cégep. J'ai commencé à travailler dans un bureau. C'était pas valorisant pour moi mais c'était pas important, je faisais pas ça longtemps. J'ai fait ça quelques années. J'ai eu ma première fille...

La carrière est d'emblée mise en conflit avec le couple et la famille et il faut choisir : le copain ou la profession. L'ami, lui-même peu doué pour les études et peu ambitieux, n'accepte pas que sa compagne le dépasse. Il semble vouloir dominer dans le couple et il la menace de rejet si elle poursuit. En effet, selon Meissner, (1997), les rôles de l'homme dans la société étant traditionnellement ceux de travailleur et de pourvoyeur, la présence grandissante femmes sur le marché du travail représente une menace pour leur identité masculine.

Le mariage étant son choix prioritaire, Wendy laisse tomber non seulement l'architecture, mais aussi l'enseignement, pour se former en secrétariat, métier assurément « féminin » et peu dérangeant pour le compagnon. Elle ne risque rien qui pourrait compromettre son désir de fonder une famille et ses ap sont mises de côté au profit de ses aspirations à la maternité.

Finalement Wendy n'aimait pas son emploi de secrétaire, « c'était ennuyant » et « peu valorisant », se plaint-elle, mais ceci avait peu d'importance car dans son esprit ce choix était temporaire. Ce n'est qu'après la naissance de sa fille que Wendy a pris conscience qu'elle désirait travailler et que son emploi ne la satisfaisait pas. Wendy se laisse inspirer par des gens placés « plus haut » qu'elle, pris comme modèles, et le pressentiment qu'elle allait « travailler longtemps » a jailli. Elle retourne aux études à temps partiel dans le domaine de l'emploi, domaine qui a capté son intérêt. Ainsi est née son ap :

C'était e..., dans un centre d'emploi que je travaillais, pis c'était tout ce qui touchait à formation aux adultes, au retour aux études, tout ça, ça... Moi j'ai toujours aimé les études, donc c'était un sujet qui m'intéressait énormément. Pis je me disais aie ça tombe bien [...].

Je me suis inscrite à l'université, en orientation, en information scolaire et professionnelle, à temps partiel et à un moment donné, pendant que je faisais mon bacc. , il y a eu un concours qui s'est ouvert là, pis j'ai appliqué, je l'ai eu, au niveau professionnel. E..., pis là j'aimais ça ! J'sais pas si... En tout cas, je vais vous compter l'histoire en résumé, pis après ça vous me demanderez des questions. E... Là, j'ai adoré qu'est-ce que je faisais.

Wendy partage d'abord avec emballement sur son travail puis, encore une fois, coupe son élan en annonçant un « résumé ». Et comme si elle n'était pas sûre d'être dans *la bonne* voie, celle que, présume-t-elle, je voudrais qu'elle suive, elle planifie des directives : « Pis après ça vous me demanderez des questions. ». Le souci de répondre au désir de l'autre semble présent et freiner son propre désir comme c'était le cas avec le copain d'autrefois.

Une fois le poste désiré obtenu, un poste « intéressant » de « professionnelle », Wendy a laissé tomber les études même si elle s'y plaisait et « aurait pu finir ». Mais cet arrêt l'empêche de compléter les qualifications nécessaires pour obtenir le diplôme universitaire indispensable pour être officiellement reconnue comme professionnelle. Un autre élan coupé ?

Elle aurait préféré travailler directement comme conseillère en emploi, mais on l'a plutôt engagée à la « coordination des programmes ». Wendy a « adoré » son poste et elle s'est « trouvée vraiment dans son élément ». Tout se passait bien. Son bacc. inachevé ne posait pas de problème jusqu'au jour où la direction de son département est passée du gouvernement fédéral au gouvernement provincial et qu'elle a perdu son statut de « professionnelle » pour être catégorisée « technicienne ». Ce changement de titre amène une transformation dans la nature de ses tâches. Depuis, son travail ne la satisfait plus et Wendy est remplie de révolte :

Y nous ont classé « techniciens » ; un changement de niveau mais comme on arrivait d'ailleurs, y nous ont donné les, les dossiers les moins intéressants parmi les techniciens là. Pis là ça fait comme une remise en question de... parce que je me reste encore quelques années à travailler pis e..., je réalise que j'aime pas ça, j'ai pas une âme de, de technicienne. T'sais moi, je veux dire, je les regarde aller, pis eux autres y se posent pas de questions, c'est pas ça moi. T'sais, je suis pas, je suis pas bien là-dedans, je m'ennuie pour mourir. Mais là, y sont supposés de nous reclassifier parce qu'on est allés en arbitrage, on est supposés de sortir là, pis on va redevenir « professionnels ».

Sans le titre officiel de « professionnelle » son poste est devenu précaire et par conséquent Wendy est devenue la proie d'un reclassement décevant. Le sentiment d'être une

professionnelle ne suffit pas, il faut absolument répondre aux critères officiels pour être reconnu comme « professionnelle ».

Elle « s'ennuie pour mourir » au bureau et cet ennui est associé à la mort. Ce n'est pas le changement de statut en soi qui déçoit Wendy, mais le peu d'intérêt que suscite son travail. Les récompenses monétaires n'inspirent pas son ap, mais la « valorisation de soi », le plaisir à accomplir son travail, les gratifications narcissiques liées à la réalisation de son potentiel et à l'utilisation de son pouvoir. Dans ce cas, la routine ne l'accable plus, affirme Wendy :

C'est quand je peux faire qu'est-ce que j'ai envie de faire, c'est quand que moi je décide, c'est quand j'organise, quand je planifie, quand que si ça va bien c'est grâce à moi ça. C'est, y a pas de routine. Faut que je réfléchisse, faut que je pense moi quand j'ai pas besoin de réfléchir pis de penser là, je trouve ça très long.

[...] La créativité, oui, beaucoup, c'est important ça. Je m'en sers beaucoup parce que, c'est pour ça que j'ai eu plusieurs mandats je pense, parce que j'étais reconnue comme étant une personne qui e... e... qui aimait ça t'sais, qui réalisait, qui se rendait au bout de ses mandats... j'adorais ça.

Mais en tant que « technicienne », ces gratifications ne sont plus accessibles. Si les choses ne s'améliorent pas, Wendy est prête à chercher un autre emploi. Puis Wendy souligne avec empressement que même si ses ap ont diminué et même si sa vie privée a pris beaucoup plus d'importance, il est quand même vital pour elle d'exercer une profession qu'elle « aime », quitte à retourner aux études. Puis la retraite, me rappelle Wendy, n'est prévue que dans dix ans, trop de temps pour se laisser faner.

La vie de Wendy a eu plusieurs mouvements : au début son désir d'être épouse et mère primait, puis la carrière a dominé ses élans et maintenant, la quête de satisfactions dans sa vie personnelle a pris beaucoup plus d'importance.

Ce « résumé » éclaire quelque peu ses conflits et son évolution sur le marché du travail mais la tournure de sa vie personnelle et en particulier avec ce copain du secondaire me laisse songeuse. Je l'invite à poursuivre cette histoire. Wendy explique qu'elle a en fait épousé un autre homme, mais du « même style », tout aussi menacé par l'intelligence de sa femme. La voix vibrante, Wendy raconte son émouvante bataille contre son mari au sujet de ses souhaits de retourner aux études :

Je pensais à ça en m'en venant, quand j'ai voulu appliquer e... sur le poste de professionnelle, même quand j'ai voulu retourner aux études là, c'était la guerre dans maison, c'était... il le prenait pas du tout, e... ben lui avait des problèmes personnels pis, dans sa tête, moi je le pensais pas à ce moment-là, mais lui y disait : ben c'est ça si t'as un gros salaire tu vas pouvoir t'en aller pis faire ta vie pis e... Alors, c'était e... j'étudiais en cachette, c'était comme e..., mais c'était tellement fort, parce que moi j'ai, d'habitude y avait beaucoup d'influence mais là c'était tellement fort mon besoin de, de faire de quoi que ça a passé.

Le degré de détermination et de volonté chez Wendy est impressionnant. Grâce à ces forces elle a pu résister au mari et réaliser ses ap. Il est intéressant de noter comment son « besoin », à peine existant avant la naissance de sa fille, est devenu tellement « fort » qu'elle a pu surmonter bien des obstacles pour obtenir ce qu'elle voulait. Wendy s'est imposée et son conjoint n'a pas eu d'autre choix que de tolérer le cheminement de sa femme, « et la vie continuait ». Son époux ne lui a fait aucunes félicitations pour ses réussites, déplore Wendy. Puis d'une voix hésitante, Wendy dévoile avec honte les problèmes d'alcool, puis de toxicomanie de son conjoint. Elle s'empresse de souligner qu'elle ne l'a pas quitté à cause de sa carrière.

Au contraire, elle aimait beaucoup son époux et ce n'est que lorsque ses difficultés commencèrent à affecter leur fille de six, sept ans qu'elle a décidé de se séparer. Elle n'est pas partie pour elle-même, ni à cause de la carrière et de son bon salaire, mais pour son enfant, répète-t-elle, comme s'il n'était pas légitime de partir pour son propre bien-être. Je suis plutôt de l'avis que ces acquis ont facilité son départ en la rendant plus confiante et « autonome » et que son mari n'avait pas tort d'avoir peur. Wendy affirme que son poste de « professionnelle » l'a « beaucoup aidé », un salaire plus modeste l'aurait sans doute fait hésiter davantage.

Wendy se décrit comme un être divisé. Elle regorge d'assurance et de force au travail mais se sent terriblement fragile et impuissante dans ses relations amoureuses. Et comme si ce sujet était trop douloureux à aborder, elle freine de nouveau ses élans :

Oui... ben je suis une personne qui a... sur le plan professionnel, qui a très confiance en moi, qui réussit bien, qui..., au niveau émotionnel e... ça toujours été difficile je pense. T'sais... e... Je suis pas la même personne on dirait, t'sais. C'était quoi la question, je m'en rappelle pu.

Je l'invite à poursuivre :

Dans ma vie amoureuse, je pense que j'avais, j'étais pas e... disons j'ai pas fait des bons choix. Je veux dire, je regardais pas les bonnes choses, e... c'est comme e... j'avais pas... j'étais pas capable d'analyser, j'étais pas, y avait trop d'émotions. Autant que je suis capable de prendre un projet pis... voir les bons, les côtés, les mauvais côtés, négocier e..., ça c'est facile quand y a pas d'émotions. Mais quand y a des émotions, on dirait que je perds mes moyens.[...] Parce que je suis leader au niveau professionnel, dans ma vie privée du tout, du tout ! [...] Je suis plus portée à suivre, à e... c'est pas moi qui e... qui décide dans un couple. Au bureau, c'est moi qui décide (rire). C'est complètement différent je trouve. (silence) C'est ça parce que... ça c'est ça pas, parce que là je veux pas embarquer trop dans ma vie privée, c'est pas l'but...

Ici Wendy se censure comme si elle voulait garder loin de mon attention son côté vulnérable faisant tant contraste avec la femme de carrière en plein pouvoir. Je la rassérène de nouveau et lui assure que tout ce qui la concerne est important et peut avoir un lien avec son ap. Il lui passe alors par la tête la triste pensée que si elle « avait été heureuse dans sa vie personnelle », elle aurait été moins ambitieuse :

[...] peut-être que si j'aurais été heureuse dans ma vie personnelle, peut-être j'aurais pas cherché tant à réussir professionnellement. Peut-être que ça ça m'a poussée à, quand tu te sens e... parce que c'est sûr que mon couple allait vraiment pas bien, quand t'as tapé un alcoolique là, c'est pas évident pis e... toxicomane [...] je cherchais à m... à me valoriser, probablement parce que j'en ai besoin, dans d'autres choses, peut-être que si ç'avait été bien dans mon couple j'aurais même pas pensé à retourner sur le marché du travail parce que j'ai je voulais avoir des enfants, j'adorais les enfants, j'en voulais quatre. Moi c'était mère de famille que je voulais faire, mais vu que ça marchait pas... pis à ce moment-là je voulais pas le laisser, parce que je l'aimais pis en tout cas... e... [...] Parce que moi j'étais une personne qui réussissait dans ma tête tout ce qui entreprenait... [...], mais dans mon mariage ça marchait pas. [...] j'avais de la misère à l'accepter ...

Ce sont donc ses déceptions amoureuses qui ont provoqué sa détermination fulgurante et son ambition brûlante. Habitée à tout réussir ce qu'elle entreprenait, Wendy s'est acharnée à faire fonctionner son mariage. Et parce qu'initialement, c'était « mère de famille qu'elle voulait être ! », de quatre petits, parce qu'elle « adorait les enfants ! », il ne fallait pas lâcher. Cette affirmation me semble jaillir comme un cri du fond du cœur. Son « besoin d'amour ben, ben, fort » se transforma en ap « ben, ben, forte ! ». Puis Wendy m'explique avec ardeur comment elle a réussi, grâce à une ténacité de fer et une énergie herculéenne, à réaliser ses ambitions :

Parce que je partais quand, ma fille était jeune, était quasiment trois-quatre-cinq ans à ce moment-là, six ans, puis je voyageais à, j'avais, je prenais deux cours, j'y allais une fois par semaine mais je prenais un cours l'après-midi puis un cours le soir, donc je faisais mes heures, je faisais plus d'heures par jour pour pouvoir prendre un après-midi de congé... puis je montais en ville, ça donnait une heure et quart de route aller, une heure et quart revenir, puis je faisais mes cours dans la même journée.

Telle une toxicomane, la drogue qui liait Wendy à son mari était « l'espoir d'être aimée », autrement « il ne lui a jamais rien apporté », affirme-t-elle. Il ne s'occupait ni d'elle ni de l'enfant et « elle n'aurait jamais dû le marier », conclut-elle. « Ce n'est qu'à l'extrême qu'elle a lâché prise » et a déménagé. Sa « détermination » lui a servi au travail, mais lui a certes nuit sur le plan personnel.

Cet homme pour lequel elle s'est tant dévouée était propriétaire et chef d'une entreprise qui avait beaucoup de succès. Il lui « déléguait » des responsabilités et, malgré les études, le travail et la maternité, elle réussissait à l'aider dans son commerce. Elle était « organisée, planifiée, minutée à la seconde près quasiment » et n'avait « pas de temps pour les loisirs ! ». Éventuellement, son conjoint perdait de plus en plus le contrôle sur ses assuétudes et allait de cure en cure jusqu'à ce que, durant la dernière année avant leur séparation, il soit devenu incapable de travailler. Elle le décrit comme « très intelligent » mais « manipulateur ». Elle-même était « la victime parfaite » car, à ses yeux, son mari « était sur un piédestal à ne pas en voir clair ». Elle « l'aima aveuglément, c'est fort ! », dit-elle de façon troublante.

À vingt-deux ans, elle était attirée vers lui par « sa douceur », car elle n'aurait pas pu supporter quelqu'un « qui parlait fort ». Son côté « travaillant » et ambitieux, qualités qu'elle admire toujours chez les hommes, l'attirait aussi. « Il était beau et s'exprimait bien ». Grâce à ses talents de « beau parleur », de « manipulateur » et de commerçant, « ils partirent de rien » puis ils s'enrichirent de propriétés et de commerces. C'est de lui qu'elle a appris à se « débrouiller ». Dès le départ, son mari l'a prévenue de son problème de consommation, mais, dit Wendy, elle était « aveugle d'amour et n'y voyait rien ». Que s'est-il donc passé originellement pour qu'elle soit tant éblouie par l'idéalisation d'un homme qui ne la comblait pas ?

C'est avec un sentiment de bonheur et de liberté que Wendy a quitté son mari, la voiture pleine de ses choses et sa petite de six ans à ses côtés. « Elle n'avait pas peur », ajoute-t-elle,

elle était heureuse. C'était de se décider à partir qui avait été long mais, une fois partie, elle n'avait ni regret ni crainte.

Suite à ce témoignage émouvant, Wendy souligne encore une fois sa fierté d'être une « professionnelle », c'est-à-dire « quelqu'un d'important ». Comme si elle était partie d'une relation de couple, où elle n'était « personne » et où son conjoint était « tout », pour devenir une personne « importante » et « reconnue ». Mais pour qui, pour elle-même ou pour les autres ?

C'est ça par rapport à ma carrière là, j'aime le statut de professionnelle aussi. Quand je rencontre des gens, je trouve ça important qui sachent que je suis quelqu'un d'important. C'est pas par snobisme je pense, c'est que j... je sais pas pourquoi là mais e.... je réalise que j'aime ça, pis avec mon mari de l'époque, t'sais, (?) on en avait un statut social en fin de compte je veux dire, pis j'aime ça, je trouve ça important. Ça va peut-être avec la carrière que, mais oui ça c'est important pour moi, d'être reconnue socialement.

Je suis fière de qu'est-ce que je suis. Je suis ben fière hein, je veux dire e... je suis fière de qu'est-ce que j'ai fait comme travail, pis c'est important. C'est-tu pour moi ou aux yeux des autres ? Ça, je, je le sais pas. Je pense c'est pour moi en premier.

Le « statut de professionnelle », le « statut social », la « reconnaissance sociale », « être quelqu'un d'important », la « fierté » et indirectement l'orgueil sont ici des buts associés à l'ap. « C'est-tu pour moi ou aux yeux des autres ? », se demande Wendy comme si elle hésitait à affirmer à quel point l'estime de ceux qui l'entourent est importante pour elle et l'influence dans sa vie.

L'estime de soi se construit à partir des sentiments de capacités de l'enfant de maîtriser son soi, son corps et son environnement et de la réaction émotive des objets d'amour envers ces premiers essais (Levine, 1997). L'enfant intériorisera ces réactions et développera le potentiel de régulariser son estime par lui-même. Mais, même dans les meilleures conditions, cette capacité restera toujours vulnérable et dépendante à une confirmation extérieure. Et ceci particulièrement sous des moments de tension. Elle peut donc osciller entre des degrés d'autonomie relative, à une dépendance de confirmation extérieure incessante (Levine, 1997). Si cette tension psychique entre la propension à l'affirmation et le besoin d'être reconnu par l'autre ne se maintient pas, il y a danger de régression vers des fantasmes de toute-puissance idéalisée et de dévalorisation portant sur soi ou sur l'autre (Benjamin, 1988).

Suite à un silence, Wendy poursuit sa réflexion en retournant sur les événements récents au travail. Le titre de « professionnelle » représente non seulement un emploi plus intéressant mais une confirmation narcissique. Ce titre est si précieux qu'elle est partie en guerre, appuyée par une collègue et des avocats, contre l'employeur pour qu'il réexamine son dossier. Wendy est particulièrement offusquée par son directeur qui à ses yeux se montre dérangé par ces « chialeuses » qui se battent pour ne pas être perçues comme « des deux de pique » :

Pis on est arrivées là, c'était comme... dites pas un mot, assoyez-vous, bougez pas, faites pas de bruit, vous êtes des chialeuses, t'sais. Ça fait que, je me suis sentie vraiment là un deux de pique. T'sais là ça là, me sentir comme ça là, ça c'était épouvantable pour moi.

J'étais absolument rien. Là avec le temps, y commence, même si c'est pas sorti encore, y voit bien que j'ai pas le comportement, ben d'un deux de pique si on peut dire (rire) en tout cas là, je devrais pas appeler ça de même mais e... je me suis pris autrement pour m'affirmer [...] c'était tellement niaiseux t'sais que ce qu'ils m'ont donné à faire que...j'ai fait exprès pour m'embarquer là-dedans là, parce que fallait que je fasse de quoi, [...]. C'est vrai c'est pas fatigant mais... je trouve ça plat pis les journées sont longues ; je travaille mais... pis c'est, je pense c'est dans mon tempérament, j'ai besoin de faire quelque chose qui a un résultat, qui est, que le monde voit que je suis capable. C'est d'être reconnue.

La réalisation de soi par la profession est certes importante pour Wendy mais ne suffit pas, il lui faut la reconnaissance de la part de son environnement pour ses réalisations pour qu'elle soit satisfaite. Mais celle de la part de son mari ne lui a-t-elle pas aussi manquée ? Wendy précise qu'elle en a eu une certaine de sa part lorsqu'il s'agissait de travailler pour lui, dans ses affaires mais non pour son épanouissement intellectuel propre. Parce qu'« il voulait garder le contrôle sur moi, il ne voulait pas que j'aie une vie à part », et Wendy répète combien elle est « soulagée » et contente de l'avoir quitté.

Puis, le regard ardent et le sourire aux lèvres, Wendy cherche timidement à savoir si j'ai un intérêt à connaître un projet personnel qu'elle a mené à terme, non sans difficultés, et qui la laisse clairement pétillante de plaisir et de fierté. Pourquoi ce besoin de s'assurer de mon intérêt pour ce succès, clairement jouissif pour elle ? Craint-elle que je réagisse comme les hommes de sa vie ?

Suite au divorce, son affinité pour l'architecture refait surface et Wendy fait sien ce domaine qui ne devait appartenir qu'aux hommes. Elle investit sa part du patrimoine dans la

construction d'une demeure et dirigea le tout. Elle fait les plans et les soumissions, engage les « sous-contractants », coordonne les travaux, etc.

Wendy confirme que c'est un intérêt qu'elle avait entretenu au fil des années, en lisant et en dessinant des plans pour les immeubles de son mari. Finalement, elle aurait été un bon architecte, conclut-elle. Son entourage avait de la difficulté à croire qu'une femme seule, sans mari, pouvait entreprendre un tel exploit et « ceci, il y a à peine dix ans ». Avec courage et détermination elle poursuit son ambition, tout en travaillant à temps plein au bureau et en élevant sa fille. Mais elle s'est « brûlée ! », avoue-t-elle. Le soir de son déménagement elle développe un zona, résultat de ces moments de surmenage.

Néanmoins, l'aventure en a valu le coup et elle a pu vendre ensuite la maison à bon profit pour réaliser un autre rêve : vivre au bord du fleuve. Pour remédier au coût excessif du terrain qui lui plaît, elle décide d'investir tout son avoir et d'y construire des condominiums, avec le souhait de s'en garder un pour elle-même et de vendre les autres. Malheureusement, Wendy confie les rênes de son projet à un « contracteur », un « beau parleur » (comme son mari ?) qui devient son amant mais qui la vole sans qu'elle le réalise. Elle « s'est fait avoir et pas à peu près », dit-elle. Aveuglée encore une fois par l'amour elle lui a donné toute sa confiance : « cet homme l'aimait et elle était prête à lui donner la lune ! ». Femme, seule et financièrement à l'aise, elle était devenue « une proie facile » pour ce « manipulateur » sans scrupule. Naïvement elle pensait que si elle était honnête, les autres le seraient aussi. Finalement, elle a dû vendre les condos à perte.

Cette idéalisation de l'objet d'amour souvent accompagnée d'ambitions grandioses et irréalisables chez certaines femmes comme Wendy est expliquée, chez de nombreux auteurs (Chasseguet-Smirgel, 1964 ; Horney 1934 ; Reich, 1956 ; Schafer, 1992, etc.), par un manque d'estime pour soi et à une problématique avec la mère. Mais selon Benjamin (1986, 1988, 1991) ce tableau est incomplet. L'auteure propose que ces femmes souffrent d'un manque relié au père. L'absence de réciprocité et de reconnaissance par le père de la présence, des désirs et des capacités de sa fille feront en sorte que celle-ci se percevra davantage comme objet du désir de l'autre plutôt que sujet de désir. Elle sera davantage orientée à satisfaire les désirs d'autrui plutôt que les siens dans l'espoir qu'en retour, elle retrouvera enfin cette reconnaissance paternelle manquante de la part d'un autre objet.

Intoxiquée par l'illusion d'être aimée d'un homme, Wendy était devenue impuissante et crédule comme un enfant. Tout était permis pour plaire à celui qui promettait de combler son « besoin disproportionné d'amour ». Échaudée, elle a abandonné son aspiration à devenir entrepreneuse à son compte. Elle ne voulait plus risquer de perdre tous ses biens. Wendy est devenue plus consciente de sa vulnérabilité face aux « beaux parleurs » qu'elle voudrait désespérément croire, mais elle n'est pas encore « guérie » de son désir de plaire pour être aimée.

Dans mon contre-transfert, mon admiration pour cette femme tourne à la déception : tant d'acharnement pour enfin se libérer d'un mauvais objet, tant de bonheur et de créativité retrouvés avec cette nouvelle autonomie, pour ensuite se jeter dans la défaite. Pourquoi ? Une histoire semble se recréer. Cette mendicante de l'amour et de reconnaissance qu'est Wendy sabote ses succès. Son besoin d'amour entrave certes la réalisation de ses ap et semble fonctionner en bascule : plus son manque d'amour est grand, plus elle néglige ses ambitions.

Cette dynamique la suit au travail. Les employeurs de Wendy lui ont offert à maintes reprises un poste de gestion qu'elle a refusé systématiquement car les exigences de cette fonction iraient à l'encontre de son besoin de plaire, on gère des employés pour être efficace et non pour se faire aimer. Wendy ne tolère pas les conflits. Elle préfère travailler seule sur ses projets, à l'abri des critiques. Être reconnue positivement prime, quitte à freiner sa carrière :

[...] tu peux pas plaire à tout le monde et ça là. Parce que j'aurais eu des occasions. J'ai été... même e... j'ai eu de la pression pour aller en gestion, pis je disais vous vous trompez, je serais pas bonne. J'ai pas les compétences, j'ai pas, je leur disais, vous vous trompez, vous me connaissez mal. Je veux je peux pas y aller, je serais pas bonne. Je le sais dans quoi je suis bonne pis là-dedans je serais pas bonne. (rire)

M.Z. : Pas bonne parce que...

W. : Ben, je le disais pas pourquoi, mais si, j'étais pas capable de... être en confrontation avec les gens. Tandis que dans mon travail ou dans mes projets, je suis toute seule, j'ai pas personne à qui plaire là, les gens avec qui je fais affaire (?), je veux dire j'ai pas de... j'ai pas de, j'ai connais pas, donc, si je leur dis non ou e... t'sais ça aucun, ça pas d'importance tellement.

[...] Moi je fais mon travail c'est ben plus important de bien le faire comme ça jamais pas personne du bureau va pouvoir dire a mal travailler, c'est toujours, t'sais, je veux être reconnue au bureau, ça c'est plus important.

J'ai l'impression que ce désir de plaire et de ne pas être vue comme un « deux de pique » priment tout autant dans cette rencontre.

Ces refus laissent Wendy sans regret car, de toute manière, elle fait ce qu'elle aime et c'est ce qui compte. Le seul moment où elle s'était sentie interpellée par un choix difficile à faire, ce fut au moment où on lui a offert un poste de professionnel prestigieux et stimulant, mais qui nécessitait davantage de voyage et de travail. Wendy avait été très attirée par cette proposition, mais sa fille, alors adolescente en secondaire deux, commençait à négliger ses études. Acquiescer à cette invitation lui aurait demandé trop de temps et Wendy craignait de faire du tort à son enfant. Celle-ci avait besoin « d'encadrement », dit-elle avec dévouement, et il était primordial pour Wendy que sa fille « réussisse » et ne tombe pas dans la délinquance. Elle la savait « influençable » et elle voulait être présente pour la guider tout au long de ses années de collège privé. Ce n'est pas seulement son besoin d'amour qui passe devant ses ap mais son rôle de mère.

Aujourd'hui, sa fille a vingt ans et étudie le droit à l'université. « Elle va très, très bien », dit-elle en riant, clairement fière de sa fille ambitieuse.

Après ce moment de partage plaisant, je dois tourner la cassette audio de l'autre côté. Wendy s'interrompt de nouveau pour me demander si tout cela est pertinent. Je lui reflète ses doutes et elle me répond ceci, en confirmant que son souci est de m'accommoder moi :

W. : Avocate ? Pas vraiment, a [ma fille] veut pas vraiment plaider, a veux s'en aller en droit international ou e... a beaucoup beaucoup d'options, énormément e... beaucoup plus que la moyenne des jeunes, e...

(Fin du premier côté. Je tourne la cassette. Elle garde silence)

M.Z. : (?) parler ?

W. : Non, non non, mais je veux pas, c'est parce que je veux vous aider.

M.Z. : Oui ?

W. : T'sais, je veux e je veux parler des bonnes choses qui qui faut.

M.Z. : Mais, tout, tout est important...

W. : Tout est important ?

M.Z. : Tout, tout est lié...

Ce « tout est important » la laisse perplexe car si tout est important, comment peut-elle alors me plaire ? Comment répondre alors aux « il faut » et bien faire ? Comment alors « m'aider » ? Ou être « exceptionnelle » à mes yeux comme sa fille l'est à ses propres yeux ?

Wendy poursuit sa description de sa fille et sa préoccupation particulière avec le travail. C'est à cinq ans qu'elle a demandé un emploi au restaurant que la famille fréquentait. Trop petite pour porter de grandes assiettes, elle a insisté pour qu'on l'engage comme plongeuse après l'école. Mais on l'a refusée, la loi ne permettant pas d'embaucher de si jeunes enfants. Fâchée, elle a promis d'ouvrir un restaurant tout à côté, un jour quand elle sera grande, pour leur faire compétition. Cette humiliation provoque chez cet enfant, voulant être grande avant d'être petite, un désir de vengeance qui nourrit son ambition et son désir de concurrencer.

La petite insiste, mais Wendy doit lui refuser toute possibilité de chiader jusqu'à l'âge de quatorze ans. Depuis, elle travaille à temps partiel tout en étudiant.

Wendy attribue l'acharnement de sa fille à la valorisation du travail véhiculée dans la famille. En effet, Wendy lui a légué son ambition débordante pour l'emploi et son père sa convoitise pour l'argent. La jeune s'est identifiée à leurs idéaux peut-être, elle aussi, dans l'espoir de plaire. Ainsi l'ap peut-elle être transmise de génération en génération par la famille et la société. Elle est gonflée d'idéaux et colorée par des instances de l'idéal du moi et du surmoi (Applegarth, 1997 ; Jacobson, 1964). La projection de ces nombreuses caractéristiques idéalisées sur l'enfant permet, par identification, aux parents « transmetteurs » (Plasse, 2001) d'intérioriser ces traits dans leur moi et de rehausser ainsi leur propre narcissisme.

Cette fille ambitieuse depuis un si jeune âge m'étonne. J'invite Wendy à élaborer sur leur relation. La relation mère-fille est « excellente » aujourd'hui, mais elle ne l'a pas toujours été, dit-elle. Lorsque Wendy a quitté son mari elle est devenue « la méchante » aux yeux de sa fille. Wendy, soucieuse de protéger l'image du père, ne lui a pas raconté toutes les difficultés vécues par le couple. De son côté sa fille, influencée par le curé de la paroisse, l'a accusée de laisser tomber son conjoint « juste au moment où ça n'allait pas ». Quant au père, « manipulateur comme toujours », il a profité de la vulnérabilité de sa fille pour lui soutirer de l'argent, « pour manger », puisqu'il avait tout perdu à cause de sa toxicomanie. Finalement l'enfant a cherché à « tout faire pour lui plaire dans l'espoir d'être aimée ». « Comme moi », ajoute Wendy inquiète, « elle devrait consulter pour ça ». Avec le temps, sa

filles a mieux compris le caractère véritable de son père si bien qu'elle ne le rencontre qu'à peine une fois par année.

Ce témoignage me laisse avec des questions sur la nature de la relation de Wendy avec son propre père. Mais le temps met un arrêt à notre échange. Nous prenons rendez-vous pour une prochaine entrevue. Wendy hésite un peu, pense qu'elle a tout dit, tandis que moi-même je reste curieuse : quelle est l'histoire de sa famille ? Comment expliquer ce mélange contradictoire de force et de fragilité ?

La réalisation effrénée de son ap a permis à Wendy de se sauver d'une relation de couple destructrice, de rehausser son estime pour elle-même, de cultiver son autonomie, de se protéger contre un « ennui à mourir », voire une dépression. Mais surtout de compenser pour des relations d'objet blessantes et à ses désirs de maternité déçus. Elle lui donne aussi la possibilité de plaire et de recevoir cette confirmation narcissique de la part de son milieu tellement indispensable à son équilibre psychique. Le titre de « professionnelle » est devenu un symbole de cet équilibre psychique. Il est aussi devenu le moyen de se garantir un emploi intéressant et gratifiant sur le plan intellectuel, pulsionnel (maîtrise, savoir) et narcissique.

D'un autre côté, les aspirations de Wendy ont été menaçantes pour le mari. Elles ont éveillé en lui la crainte d'être humilié et laissé par sa femme et il a surmonté ses peurs en essayant de la retenir et de la contrôler. Cet homme semble être habité par un enfant carencé et frustré lui dictant ces agissements afin de faire de cette épouse-mère sa possession, incessamment à ses côtés et à son service. L'ap paraît déranger certains hommes car elle représente un danger, celui d'être dépassé, humilié et abandonné.

Mon association principale à cette rencontre est la fameuse légende de Narcisse (annexe 4) et de la nymphe Écho (Hamilton, 1978). Ce désir démesuré de Wendy de vouloir être aimée semble avoir fait écho à la dynamique psychique de son conjoint. Tous les deux attendaient un réconfort de l'autre. Telle la nymphe Écho, Wendy a tout fait pour lui plaire, elle a même sacrifié ses propres désirs pour que son besoin d'amour et de reconnaissance soit assouvi par ce Narcisse centré sur lui-même. Mais il ignore ses supplications et s'enfuit dans son étang d'alcool et de drogues. Dans la légende, Écho n'a pas de voix propre et ne peut que répéter, tel un écho, les paroles de Narcisse amoureux que de sa propre image. Suite à la noyade mortelle de son bien-aimé, elle dépérit et disparaît. Wendy par contre se détourne à temps de

son époux pour retrouver sa propre voix en devenant une « professionnelle ». Mais cette voix demeure fragile et il en faut peu pour que Wendy se sacrifie et devienne l'écho du désir de l'autre dans l'espoir de bien faire, de plaire et d'être aimée. Et il en était ainsi un peu dans cette rencontre.

L'ambition de Wendy a fait écho aux aspirations de sa propre mère, tandis que sa fille est devenue l'écho des désirs de Wendy.

2.2.4.2. Deuxième entrevue

La semaine suivante, Wendy appelle peu avant l'heure du rendez-vous pour me dire qu'elle est grippée et qu'elle veut annuler. Je lui offre la possibilité d'une autre journée de rencontre qu'elle accepte sans enthousiasme. Est-ce une façon de me dire qu'elle ne veut pas me parler davantage ? Va-t-elle venir ? Mais son vouloir de « m'aider » semble plus fort, car Wendy se présente à l'heure prévue, malgré sa toux et son rhume. Son visage reflète une certaine fatigue et ses yeux sont beaucoup moins lumineux que la première fois. Elle se mouche en attendant mes questions. Je lui demande si elle a eu des pensées sur le sujet depuis la dernière rencontre, elle insiste que non. Je l'invite donc à me parler de sa famille.

D'un ton sombre et en étirant ses mots, Wendy décrit l'atmosphère familiale durant son enfance. Son discours est entrecoupé de silences, comme si une certaine résistance s'était mise en place. Wendy explique qu'ils étaient bien pauvres quand elle était enfant, mais qu'elle ne le réalisait pas car il y en avait de plus mal pris. Aujourd'hui, elle sait qu'ils l'étaient vraiment et c'est d'autant plus étonnant que tous, les sept enfants, aient pu se rendre à l'université. Sa mère n'avait qu'une cinquième année et prenait soin de la maison alors que son père, doté d'une neuvième année, était ouvrier. Mais « les études étaient importantes », souligne-t-elle, surtout pour sa mère. Elle s'occupait de toutes les tâches ménagères pour que ses enfants ne se concentrent qu'à leurs devoirs ou se reposent. Wendy est la cinquième fille, suivie d'un frère et d'une sœur. Ici, elle interrompt son récit par un court silence, puis s'exclame : « Y me semble que j'ai rien à dire cette semaine. (rire) J'avais tout dit... »

Je lui rappelle qu'elle n'a pas parlé de sa famille et Wendy réagit avec quelques grognements et un autre silence comme si la poursuite de ce sujet s'avérait trop lourde et laborieuse. Wendy continue finalement en soulignant que sa « famille n'était pas une bonne famille » et qu'elle essaie de « vivre dans le présent ». Elle a déjà trouvé le sujet « difficile », mais plus maintenant. Mais j'ai plutôt le sentiment du contraire... Puis Wendy dévoile que son père a fait une dépression lorsque sa mère était enceinte d'elle. Il ne s'est jamais remis de cette crise qui l'a laissé muet, comme si une sorte de mort l'avait emporté :

Pis y est comme jamais vraiment revenu par la suite, t'sais, y parlait pas du tout, y nous parlait pas e... c'est comme, y était pas là. Fallait pas lui parler non plus. T'sais c'était comme e... C'était un milieu assez difficile je trouve...

[...] Pis fallait se tenir droit pis e... ça c'était très strict. Oui. Mais ça, ça a pas influencé je pense pas e... ben en tout cas, peut-être, je m'en ai pas rendu compte là, tout nous influence, mais me semble que c'est pas ça qui m'a marquée.

Wendy exprime ces dernières phrases avec hésitation comme si elle devait se convaincre que « ça ne l'a pas marquée ». Pourtant sa naissance est reliée à l'effondrement du père. De plus elle a marié un homme qui, comme son père, a tout perdu. La réparation (Klein, 1945) est un mécanisme relié à la position dépressive qui permet à l'enfant de restaurer l'objet (pour Klein, la mère) perçu « détruit » dans son fantasme ou dans la réalité par ses pulsions sadiques. Si ces mécanismes sont mal assurés, ils peuvent se rapprocher de défenses maniaques et de sentiment d'omnipotence ou de répétitions compulsives d'actions réparatrices. Se peut-il que le père soit en manque de réparation dans l'esprit de Wendy et qu'elle s'en sente responsable ?

Ou, y aurait-il autre chose qui l'aurait « marquée » si ce n'était « pas ça » ? Puis je me demande si ses réticences à me « parler » était une façon de rester soumise à ce père muet qui exigeait le silence.

Le sentiment de vie vient de la mère et c'est elle qui stimule l'ap de ses enfants. Wendy raconte d'un ton plus animé comment cette femme, toujours généreuse et avenante, s'est démenée pour faciliter la vie scolaire de ses enfants. Elle a tout assumé dans la maison, sauf les dépenses, mais elle n'a jamais obligé ses enfants à aller travailler. Elle les encourageait à réussir à l'école et a tout fait pour favoriser leur réussite. De plus, explique Wendy, il y avait quelque chose d'inné : « tous aimaient les études » et « tous avaient de la facilité à l'école » ; « quand on a de la facilité », ajoute-t-elle, « c'est plus facile d'aimer ça. »

Malgré ce moment plus vivant dans l'entrevue, son ton reste distant, las et mécontent. Son mal de gorge et sa fatigue attirent mon attention, et suscitent chez moi un certain souci et même une surprise : elle ne va pas mieux, malgré le déplacement du rendez-vous. Elle confirme son mal-être mais de façon qui me fait vivre un certain malaise :

Ah oui, oui, oui, j'ai ... c'est parce que j'avais mon rendez-vous, je me suis dit il faut que j'y aille.

De nouveau ce « il faut », rappel de ce « il fallait se tenir droit » de sa jeunesse, l'oblige à faire ce qu'elle ne voulait pas. Elle me semble en colère. Ses malaises physiques me donnent l'impression qu'elle veut me dire : « regarde comment je souffre pour t'aider ! ». Dans mon contre-transfert, j'ai un vague sentiment de culpabilité qui m'amène à m'interroger sur ma façon de lui avoir proposé un autre moment de rencontre : ai-je trop insisté sans m'en rendre compte ? Je pense que non.

Puis je lui témoigne de l'empathie devant son état de santé, dans l'espoir de favoriser la verbalisation de ce qu'elle ressent, voire de son mécontentement. Mais Wendy me coupe brusquement la parole comme si je m'approchais trop de « son privé » et continue lentement de me communiquer ses pensées, pour affirmer qu'elle est la moins ambitieuse de la famille :

E... Qu'est-ce que c'est que je dirais sur ma famille ? (silence) De ce côté-là, on se ressemble tous... ben, y en a que c'est plus là mais e... c'est du monde ambitieux. Moi, je suis la moins ambitieuse de la famille qu'on peut dire.

[...] oui, c'est du monde très ambitieux, e... des gens froids... avec beaucoup de caractère, moi c'est pas mon cas là mais eux autres là, ah oui.

Être ambitieux est associé à la « froideur » et au fait d'avoir du « caractère ». Wendy pense à une de ses sœurs pour qui la carrière a eu une grande importance et qui se trouve bien « heureuse » dans son domaine. Celle-ci est devenue cadre dans une grosse compagnie de Montréal et, jusqu'à cinquante-quatre ans, elle a toujours suivi des cours à temps partiel, même au-delà de son « MBA » (diplôme de deuxième cycle en administration des affaires).

Wendy reconnaît beaucoup aimer sa sœur : « est bien gentille pour faire des activités sportives », par contre, elle la trouve « extrémiste ». Elle la décrit comme étant « très centrée » sur ses propres intérêts et indifférente face aux autres. Ce qui compte pour elle, c'est sa « qualité de vie », sa réussite et aussi que « ses rapports balancent ». Elle est très « directive », « pas assez humaine » et « les émotions n'existent pas pour elle », tellement qu'il y a plein de sujets que Wendy n'ose plus aborder avec sa sœur comme celui de la pauvreté :

Comme je me souviens, entre autres, une fois [...] dans le temps des fêtes, [...] des gens ramassaient... des paniers de Noël, pour les pauvres t'sais, pis elle a dit : ben moi je suis contre ça là, c'est le gouvernement e... c'est le travail du gouvernement de s'occuper des pauvres. Si on se met à tous s'occuper des pauvres, le gouvernement y fournira pu. T'sais, c'était comme... e... moi j'aimais pas ça en tout cas. Moi ça me touchait beaucoup là, je trouvais que, me semble t'sais les pauvres y font pas exprès là, pis le gouvernement peut pas tout faire. Si nous autres on peut donner une canne de, de blé d'Inde pourquoi pas, t'sais. Ça c'est un détail mais c'est comme ça t'sais, est radicale, est dure...

Wendy ne s'identifie-t-elle pas à ces « pauvres » ? C'est une condition sociale qu'elle-même a vécue suite à la dépression du père au moment de sa naissance.

Wendy raconte que sa sœur est une femme « marginale ». Malgré les mœurs de son époque, elle refuse de se marier, car « ce n'était pas rentable pour les impôts ». Mais elle cohabite avec le même conjoint depuis l'adolescence. Quant à lui, il vient d'un milieu plus pauvre que le sien, sans avoir pu même compléter le secondaire cinq. À vingt-cinq ans, il a commencé des études pour obtenir un diplôme universitaire en réadaptation, aujourd'hui, il travaille comme conseiller professionnel dans son domaine. Il est « enjoué et sociable » et surtout à « l'opposé » de son épouse.

Il aurait voulu des enfants. Elle était bien d'accord de les mettre au monde, mais elle l'a averti que c'était lui qui allait devoir les élever. Ils ont donc renoncé aux enfants. C'est un couple qui se voit peu, mais qui fonctionne bien, conclut Wendy. Pour en arriver là, il a fallu que son mari accepte la carrière de sa conjointe, chose qu'il a faite de bon cœur, tandis que pour sa sœur, la réussite et le profit sont passés avant la maternité.

Wendy associe aussi la mort à la sévérité de cette femme ambitieuse dont les exigences ont fait succomber un employé :

À un moment donné là, un de ses employés là, e... un, un comptable, pis à un moment donné y était malade, pis elle lui a mis beaucoup de pression, en tout cas, au travail, pis en fin de compte y est mort, y est mort d'une crise de cœur. Là, elle a dit y en a qui m'ont dit que c'était à cause de moi t'sais, c'était, c'était comme (si elle avait causé sa mort)... non, a dit, moi j'ai fait ma job, si y était pu capable de la faire, a dit, c'est pas de ma faute. [...] Mais moi je trouve ça pas humain là ! T'sais, les gens c'est des humains, c'est pas juste des, y produisent pas seulement e... moi en tout cas ça me dérange beaucoup ça, des gens comme ça.

Wendy laisse entendre que les exigences professionnelles de sa sœur auraient tué cet employé. Mais cette carriériste insouciant se dégage de toute responsabilité et culpabilité. Wendy veut se dissocier à tout prix de ce type d'ambitieuse intransigeante et préfère pencher du côté maternel en se dévouant aux autres quitte à négliger ses envies. Elle explique d'un ton réprobateur que tout le monde dans sa famille est comme sa sœur et à l'image du père, c'est-à-dire « froid » :

Ce sont des gens peu sociables, qui ont pas beaucoup d'amis, e... qui font leurs petites affaires, t'sais, que le côté qu'est-ce qui se passe chez le voisin ça les dérange pas du tout, ça les influence pas, pis quelqu'un de mal pris ben c'est pas leur problème t'sais e... c'est vraiment individuel là...

Mais elle-même est « un cas à part » et bien différente du reste de sa famille, sauf peut-être de sa sœur aînée qui est enseignante, les deux seules qui ont des professions dans le domaine des sciences humaines. Sa mère est-elle tout aussi « froide » ? Bien au contraire, cette mère dévouée *brûle* d'amour pour tous. Et c'est avec beaucoup d'admiration et de cœur que Wendy décrit cette « sainte », pleine de sagesse et sociabilité avec qui elle a bien des affinités :

Ma mère du tout du tout (froide), e- très sociable, très très sociable, qui aime beaucoup le monde, qui juge jamais e... c'est quasiment une sainte, t'sais. Tout le monde l'aime e (silence) a beaucoup de sagesse. (silence) C'est comique parce que quand on, je me souviens, quand on écoutait les nouvelles où y avait quelqu'un d'accusé de... d'un meurtre tiens on va dire, je me souviens pas de l'exemple mais elle a va dire ben on le sait pas qu'est-ce qui s'est passé, on peut pas dire que... t'sais quand les gens parlent en mal de quelqu'un a prend toujours la défense, a dit toujours ben y faut pas e..., t'sais, y faut pas juger, on le sait pas qu'est-ce qui est arrivé e..., on a juste un côté de la médaille e... Moi je la trouvais, en tout cas, je la trouve ben ben e... sage.

Je note que la notion de « meurtre » revient. Cette fois-ci, pour illustrer la compréhension maternelle, tandis que la dernière fois pour illustrer chez sa sœur son côté intransigent. Ces deux femmes ont des attitudes bien différentes, néanmoins elles évoquent le danger mortel. Il me semble qu'au-delà de certaines limites l'apcf est associée à un risque destructeur et fatal. D'ailleurs, qu'y a-t-il de plus « froid » qu'un mort ?

Cette générosité maternelle ne peut-elle pas se combiner avec l'ambition ? Ou faut-il être comme les autres membres de sa famille pour en avoir ? Wendy s'exclame que non,

puisqu'elle-même est ambitieuse et n'est pas du tout « froide ». Au contraire, les « froids » de la famille la considèrent plutôt comme une « Mère Teresa ». Si une de ses nombreuses amies avait « besoin d'un service », elle répondrait sans hésitation, car « c'est important ». Elle « aime » se soucier du bien-être des autres et cela lui fait « plaisir », souligne-t-elle de façon emphatique. Puis elle ajoute : « T'sais c'est pas pour aller chercher quelque chose là, c'est vraiment le fait que ça me fait plaisir, pis j'aime ça. ». Que serait « ce quelque chose » ? Serait-ce cette reconnaissance et cet amour qu'elle a tant cherché auprès de son mari et de ses collègues au bureau ?

Wendy semble s'être identifiée à sa mère et à son esprit de sacrifice propre à une « sainte ». Cette femme en a été bien récompensée puisque « tout le monde l'aime », une condition que Wendy souhaite ardemment pour elle-même. C'est aussi en bonne « Mère Teresa » qu'elle s'est sacrifiée pour moi et est venue à la rencontre malgré sa grippe, un service que sa sœur n'aurait certainement pas fait.

Mais ce désir « de m'aider » dans ma recherche ne me semble pas seulement lié au plaisir, car je constate que dans mon contre-transfert, son geste censément généreux ne me remplit pas seulement de gratitude mais aussi d'inconfort voire de culpabilité et de frustration. Comme si j'avais été mise, sans le vouloir, dans le rôle de celle qui l'a fait souffrir pour *mon* ambition. Je me demande si ma proposition de changer l'heure du rendez-vous a été vécue par Wendy comme une obligation ou un « il faut venir travailler » pour satisfaire mes intérêts personnels, malgré ses maux. Et par conséquent, je me demande si, à ses yeux, j'étais aussi « froide » et « exigeante » que cette sœur ambitieuse.

La famille de Wendy apparaît être composée de deux clans : celui du père et des gens froids à qui elle attribue un côté ambitieux égocentrique, inhumain voire dangereux et celui de la mère pour qui l'idéal de l'amour règne et les sentiments humanitaires prédominent sur les ambitions mais sans les exclure.

Wendy poursuit ses réflexions pour associer l'ambition à un but. Le but de son ambition est de pouvoir exercer une profession qui lui plaît et d'y réussir. C'est le résultat qui compte, dit-elle, il est le motif qui pousse à être ambitieux. Une fois le travail satisfaisant trouvé, l'ambition s'apaise. La rémunération est secondaire même si l'argent est certes agréable et utile. Car ni elle ni sa sœur n'auraient pu endurer une carrière qui ne leur semblait pas

intéressante. « La routine » leur est intolérable. Ce qui importe c'est de « pouvoir bien faire ce qu'elles veulent faire ».

Afin de connaître davantage ce qui peut être péjoratif et angoissant de l'apcf, je lui pose la question suivante : « Qu'est-ce que vous pensez des femmes qui sont ambitieuses ? ». Pour Wendy il y en a plusieurs sortes, dont celle qui veut « réussir à tout prix ».

Elles veulent « trop » au détriment des autres. Ces femmes sont associées, comme sa sœur, au danger puis aux troubles psychologiques. Un exemple lui vient à l'esprit mais elle en dit peu :

[...] parce que j'en j'en ai une en tête là, que je la trouve ambitieuse parce que elle là c'est e... c'est c'est à tout prix. Pis ça j'aime pas ça moi. C'est méchant quelque part, ça devient méchant à quelque part parce que ça écrase les autres pour e... pis ça se fout des autres. Moi je suis pas capable de faire ça. Quelqu'un qui veut trop là pis que au détriment des autres, c'est ça que j'aime pas. Une femme ambitieuse qui va respecter les autres, y a pas de problème, tant mieux même j'aime ça moi, j'aime pas ça quelqu'un qui a pas d'ambition, quelqu'un qui veut c'est le fun parce que c'est agréable, parce que ça va bien travailler avec du monde de même, mais quelqu'un quand ça devient maladif là, ben là e... t'sais, ça c'est dangereux.

M.Z. : Dangereux ?

W. : C'est dangereux parce que ça fait du mal aux autres. Pis ça doit être quelqu'un qui est pas bien dans sa peau certain pour être obligé de faire ça, t'sais là. Pis y en a que y oublie de regarder alentour t'sais, y oublie de considérer e... pis c'est ça que je trouve de valeur.

L'apcf est admirable même nécessaire tant qu'elle n'est pas le moteur de la méchanceté et inclut le respect d'autrui. D'un autre côté, Wendy semble presque aussi dérangée par la femme qui n'est pas du tout ou trop peu ambitieuse. Celle-ci manque d'autonomie et peut être nuisible pour elle-même :

La femme ambitieuse est parfaite, même y faut qu'a le soit (ambitieuse). Parce que ceux qui le sont pas là, aie e... c'est pas évident hein pour une femme. En plus si est pas ambitieuse a va rester e... y faut qu'a le soit. [...]. Rester sans avancement dans un travail e....

Faut être débrouillard pour être ambitieux [...]. Faut être autonome, faut e... faut aimer les défis... pis y a ben des femmes qui sont pas autonomes, ça fait que, ça va mal ça.

Comme conseillère en emploi, Wendy a accumulé une grande expérience auprès de femmes qui veulent retourner sur le marché du travail. Elle doit, entre autres tâches, évaluer le degré

« d'employabilité » de ces candidates. Elle est clairement touchée par le sujet, ici sa voix s'anime, ses observations coulent à flot et son discours nécessite peu de questions de ma part. Wendy s'est déjà trouvée dans ces souliers mais grâce à une volonté de fer, elle a réussi à se réaliser dans une profession à son goût. Mais toutes les femmes n'ont pas cette force herculéenne et Wendy est clairement frustrée par leurs défaillances. Souvent elles sont même incapables « d'aller seule à l'épicerie » et encore moins aux études, se plaint-elle. Elles sont inhibées par la gêne, la peur, le manque d'expérience et le fait de ne pas avoir l'habitude de prendre des décisions. S'ajoutent aux lacunes des femmes la discrimination et les injustices sociales reliées à leur sexe :

[...] y en a des femmes qui sont vraiment e... mal pris, beaucoup, ou y ont pas été appelées à prendre des décisions aussi, ça aide pas les femme, quand tu prends jamais de décision e... ça te fait pas e... apprendre apprendre à en prendre, t'sais, ça c'est important de savoir prendre une décision. (silence) Mm. Mais les femmes sont pas gâtées non plus (rire), sont pas avantagées.

[...] moi je pense en tout cas qui a encore e... de la discrimination, pour un poste je veux dire e... une femme faut qu'a performe pour le poste plus qu'un homme. Ça c'est encore là (?) cet affaire là. Pis de nature est pas fonceuse hein, les femmes en général, ça fait que ça les aide pas ça. T'sais y prennent pas d'initiatives, y osent pas.

M.Z. : Pourquoi pensez-vous ?

W. : Parce qui ont peur, parce qui n'ont jamais pris, y sont pas habituées. C'est pour ça (?) être si autonomes faut qui soient débrouillarde, pour réaliser quelque chose. Y attendent, souvent y attendent, sont passives, y pensent ça va arriver, ça va être dû à un moment donné. (silence) Peut-être que je trompe aussi ? Ceux que je trouvent (?) sont, pis sont influencées aussi beaucoup.

Elles attendent en pensant que « ça va arriver » ou que « ça va être dû à un moment donné ».

Ces personnes sont incapables de faire sienne une ambition et encore moins de la réaliser :

T'sais là y vont prendre une décision, tu vas parler avec eux autres, dis oui oui oui e...je pourrais être j'ai toujours rêvé de faire e..., pas une secrétaire ça pas d'importance là, oui oui oui e... y a un cours qui commence, je pourrais être payée pour y aller, oui oui oui. Pis là y en parlent avec leur mari le soir, le lendemain ah non. Sont influençables aussi, beaucoup.

Plusieurs maris veulent obvier la réalisation de leur épouses sur le marché du travail de peur qu'elles changent. Alors que d'autres femmes se freinent elles-mêmes en prenant les enfants comme prétexte :

Parce que e... c... y a un côté argent, c... pour eux autres c'est moins payant que de travailler un petit peu. T'sais (?) sont pas les mêmes pendant qui vont aux études. Ça en dérangent plusieurs. Pis aussi des fois c'est le soir les cours t'sais. C'est les femmes qui (traditionnellement) restaient à la maison pour s'occuper des enfants, pis c'est encore là c'est fort. (silence) C'est ça qui est le problème des femmes, y... (silence) [...] y tiennent trop compte, des enfants y faut en tenir compte c'est sûr mais quand tu veux quelque chose, tu peux toujours réussir, t'organiser. Eux autres, tout de suite y arrêtent à la première barrière pis y disent ben..., y se limitent beaucoup à cause de leur famille, que je pense. Ça pourrait être une solution temporaire de six mois un an des fois que y seraient pas là à tous les soirs mais eux autres c'est comme... la famille est plus importante.

M.Z. : Mm. Trop soucieuses des autres ?

W. : E... ça dépend pourquoi. Pour le travail. Peut-être pour d'autres choses sont pas autant soucieuses là mais pour le travail on dirait que... y ont pas le droit eux autres d'avoir... leur carrière, leur e... Y se sentent coupables peut-être aussi. Souvent j'en ai vu moi qui... (silence) pis y ont tellement peur, ça arrive souvent qui ont peur... (silence) [...] de l'inconnu, c'est trop gros comme changement, peur du changement.

Wendy est désolée car la plupart ont des talents et le désir nécessaires pour réussir. Malheureusement, elles abandonnent trop souvent le programme de retour au travail suite à « une conversation avec le mari ». Wendy espère que son travail auprès d'elles fera tout de même son chemin.

Ces ménagères ont une dynamique à l'opposé de sa sœur. Celle-ci cherche à avoir du pouvoir tandis que les autres craignent d'en avoir en-dehors de la famille. Ce pourrait-il que ces femmes en *manque d'ambition* se cachent derrière la possessivité d'un conjoint dominant craignant l'abandon et, en même temps, derrière le surinvestissement de leurs enfants pour éviter de se responsabiliser comme adultes autonomes ? Ce serait comme si elles-mêmes voulaient rester l'enfant à cause de leur propre besoin de dépendance, de leur pauvre estime pour elle-même et de leur crainte du rejet (Betts et al., 1991).

Quand t'as jamais dit à quelqu'un qui pouvait faire quelque chose là, y part de loin. C'est pas évident, t'sais. [...] Mais les femmes partent de loin, ça remonte à leur éducation, ben vous le savez, je suis pas pour tout répéter ça là.

Pourquoi cette nouvelle hésitation alors que son discours était devenu plus vif et expressif sur l'apcf ? Wendy est convaincue que je sais déjà ce qu'elle avait à me dire sur l'éducation des femmes et qu'elle n'a rien de nouveau à offrir pour contribuer à la recherche. Puis, suite à

mon encouragement à poursuivre, elle propose que le développement de l'ambition ait son point de départ durant l'enfance.

Mais non je trouve qu'ça part à quand y sont jeunes, t'sais souvent moi j'avais des amies, leur mère a disait ben là dépêche-toi d'aller travailler, on a besoin e... que tu paies pension. [...] cette personne-là a peut pas en avoir de l'ambition là, ça la coupe. T'sais, on y a jamais dit que... qu'à pouvait aller aux études ou e... penser une profession, t'sais même... Les, les parents y font pas réfléchir leurs enfants sur leur carrière, sur leur profession, [...] je me rappelle moi, on était jeune là, même, même encore aujourd'hui [...] c'est, va travailler, débrouille-toi e [...] personne qui leur a dit que c'était important. A m'avait répondu ça (sa fille) j'avais trouvé ça bien quand même. [...] Pis c'est vrai... quand tu te l'es jamais fait dire là pis t'apprends ça à un moment donné, la première personne qui te le dit là, t'as de la misère à la croire, parce que... tu peux même pas savoir que t'es capable aussi, parce que c'est jamais quelque chose que t'as pensé, que t'as envisagé. Y ont pas pensé, y ont pas été encouragées.

[...] C'est plus facile avec les jeunes, mettons en bas de 30 ans là. Par contre ceux qui veulent pas, je le sais pas, j'ai jamais pensé. (silence) Souvent c'est un manque de confiance (parmi les jeunes). Parce que disent ben je serai pas capable de faire ça t'sais. [...] Les jeunes sont plus libres que nous autres on l'a été là, je veux dire y ont quand même appris e... sont souvent autonomes...

Selon Wendy, pour que l'ap se développe de façon saine chez l'enfant, il a besoin qu'on lui dise que c'est important. Il a également besoin de l'aide et de l'encouragement des parents afin de pouvoir, comme elle le dit si bien : « penser une profession » et se sentir « capable » de réaliser son projet. Elle explique que c'est sa mère qui a tenu ce rôle dans sa famille. Elle croyait qu'ils étaient capables de réussir et « ça a fait son chemin ». L'ambition en effet jaillit très tôt dans le développement humain (Freud, 1914 ; Jacobson, 1964) mais pour qu'elle devienne une ap, l'enfant nécessite d'être guidé et narcissiquement confirmé dans ce sens.

Et tout comme ces jeunes, suite à chacune de ses hésitations, Wendy nécessite mon encouragement pour poursuivre et se faire confiance et ainsi que ma confirmation que ce qu'elle me communique est bien important. Cette nécessité crée une certaine tension et j'ai le sentiment que si mes questions et remarques arrêtaient, elle partirait.

Wendy explique que ses sœurs lui ont servi quelque peu de modèles : toutes sont des femmes de carrière, mais rien n'est élucidé au sujet de son unique frère. Quelques une ont réalisé leurs ap dans un deuxième temps comme Wendy. Après avoir vécu un court moment sur le

marché du travail, elles sont retournées aux études pour devenir professionnelles. Mais le crédit revient surtout à la mère.

Un silence suit le passage et puis elle affirme en riant qu'elle n'a plus rien à dire. J'ai le sentiment du contraire et le désir que quelque chose de plus jaillisse mais sans pouvoir le spécifier. Je me laisse aller à articuler des questions impromptues puis je me souviens qu'elle n'avait peut-être pas tout dit au sujet de cet exemple qui lui est venu à l'esprit lorsqu'on parlait de femmes « trop » ambitieuses.

C'est en fait une chef de département qui selon les perceptions de Wendy, serait prête à être malhonnête pour avoir un « poste plus élevé ». Elle s'attribue les succès, mais les échecs à son équipe. Elle veut « tout mener et diriger », probablement parce que « elle ne faisait pas confiance aux autres », pense Wendy. C'est une femme qui n'écoute pas et fait à sa façon. « Elle se nuisait, dit Wendy, car ses employés ne travaillaient pas avec elle et ils ne se sentaient pas appuyés ; elle a donc eu des difficultés. ». « Ce qui comptait pour elle, conclut-elle, c'était de bien paraître aux yeux des autres. ». Wendy s'empresse de différencier ce personnage trop ambitieux de sa sœur qui, elle aussi, demeure extrêmement ambitieuse, mais sans être « malhonnête ». Elle est exigeante mais « n'écrase » pas les autres. Ici, Wendy interrompt son discours et doute de l'utilité de ses propos. Je tente alors d'explorer avec elle ce qu'elle veut dire :

[...] y me semble que c'est des affaires connues, ... ben y a beaucoup de monde qui doivent penser comme moi, ça déjà été dit, ça déjà été e... non ? (rire) Qu'est-ce qui faudrait que je parle, de l'ambition chez la femme. (Elle a le regard mécontent)

[...] parce que me semble que je dis rien, il me semble que je tourne en rond, je sais pas là...

[...] Ben, je parle mais ça veut dire la même chose.

M.Z. : Mm. Est-ce que y a peut-être quelque chose que vous aimeriez dire pis que vous dites pas ?

W. : Non, non non non, ah je suis pas, je suis pas mal à l'aise du tout. Non non. E...

[...] Peut-être aussi que je sais pas quoi dire aujourd'hui, j'ai moins, il me semble que j'avais tout dit la semaine passée (rire), j'ai moins de choses à dire cette semaine...

Je fais allusion à sa grippe, puis au sentiment que j'ai qu'elle veut partir mais elle nous coupe de ce moment plus personnel et nous ramène à l'ambition :

M.Z. : Vous avez pas le goût tellement d'être ici...

W. : Peut-être c'est ça aussi là. E... que c'est, j'avais pensé à quelque chose tantôt... Ouais, c'est ça qu'est-ce que je disais tantôt, nous autres on se l'est fait dire que c'est important hein, pis c'est ça les femmes y ont pas d'objectif, (?) facilement. Y savent pas où est-ce qui s'en vont. Ça c'est e... la base du problème.

Wendy s'arrête au moment où elle risquait d'exprimer ce qui me paraissait être son mécontentement, geste peut-être inadmissible pour quelqu'un qui veut si bien faire... Cette entrevue ne semble pas répondre à ses attentes sans doute plus ambitieuses que les miennes. Tout cela est « du connu » banalise-t-elle, et ce commentaire me surprend, car son contenu me semble personnellement bien intéressant. Puis je me demande si sa dernière réflexion, exprimée de façon impatiente, m'était aussi adressée. Considère-t-elle mon attitude, non-directive dans la mesure du possible, une façon de faire « sans objectif », qui pour elle a le sens de ne pas « savoir où l'on s'en va » ? Certes déroutant pour une personne qui a été si déterminée dans sa vie et qui a tendance à vouloir contrôler. Tandis que moi-même, je me sens plutôt prise avec un inconfort : j'ai le sentiment d'être trop directive et de trouver que mes questions sont nombreuses quand j'aurais préféré écouter calmement.

Un projet de carrière est un phénomène nouveau pour les femmes, poursuit Wendy. On voit de plus en plus de jeunes filles, plus nombreuses que les garçons, accéder à des professions variées, car on leur dit que c'est important et que cet accès est davantage valorisé socialement.

Je l'invite à me parler de sa fille et avec ce thème, Wendy s'anime à nouveau pour confirmer qu'elle lui a « transmis » son ambition :

Ah non, ma fille c'est sûr qu'a n'a beaucoup (d'ambition). Mais c'est sûr j'y ai transmis aussi là. J'y ai sûrement transmis beaucoup beaucoup, t'sais. Parce qu'elle a s'est jamais posé la question si e... ben a allait bien à l'école, c'était sûr qu'a voulait aller à l'université t'sais...

Ce sujet l'amène « tout d'un coup » à penser à sa propre mère qui a aussi « transmis » à Wendy son ap. Cette femme de quatre-vingts ans a confié à sa fille, que même si cela ne se faisait pas dans son jeune temps, elle avait souhaité ne pas se marier afin de faire carrière. Ici Wendy se sent obligée de souligner que leur mère les a beaucoup aimés malgré tout et qu'ils n'ont jamais senti le contraire. Si elle avait eu le choix, sa mère aurait choisi un autre genre de vie. Mais à l'époque, elle vivait à la campagne, « avoir un époux était obligatoire » et toute

apcf bannie. Pour compenser, elle lisait beaucoup, activité qu'elle poursuit encore aujourd'hui. Wendy pense que c'est peut-être pour cela que leur mère les a tant poussés aux études ; elle voulait qu'ils aient le choix. « Elle n'était pas comme les autres parents », explique Wendy, « et cela les a beaucoup influencés ». « Tout part de l'enfance », s'exclame Wendy. (Mais pourquoi hésite-t-elle tant à en parler alors ?). Elle donne l'exemple de sa sœur qui a choisi la profession d'optométriste pour s'assurer de ne plus jamais être pauvre comme elle l'a été dans sa jeunesse. Elle ajoute l'idée que la réussite stimule l'ambition :

Pis aussi quand y a de la facilité à l'école, je pense qu'ça influence beaucoup aussi. Quand t'es habituée de réussir qu'est-ce que tu fais, t'as plus le goût d'essayer d'autre chose, ça va avec la confiance. Quelqu'un qui n'a pas de facilité à l'école là, ça veut pas dire qui est pas capable de réussir ça, mais il le sait pas, on dirait. T'sais quand je pense aux jeunes là, si y ont eu, souvent y ont eu des problèmes à l'école pour d'autres raisons... des fois c'est vrai qui ont eu des difficultés à l'apprentissage, mais d'autres fois là, c'est juste parce que le milieu a fait ou y avait d'autre chose qui vivaient chez eux que c'était impossible de se concentrer là... Mais quand t'es pas habitué de réussir, t'as... tu crois pas que tu peux réussir.

La réussite entraîne la réussite, nourrit l'estime de soi et la confiance et fait jaillir l'ap. Et à la source se trouve la mère autant pour elle-même que pour sa fille. L'encouragement maternel était primordial dans ce processus, mais quand est-il du père ? C'est lui qui travaillait après tout. N'y aurait-il pas autre chose à dire à son sujet ? Wendy me corrige, précisant qu'en fait leur père n'a jamais travaillé durant les cinq premières années de sa vie. « Les plus vieilles ne sont pas comme les plus jeunes », dit-elle. Avant sa naissance, ses parents étaient bien riches pour l'époque, mais un feu a détruit leur commerce, son père a perdu une grande quantité de ses biens et est tombé en dépression. Wendy connaît très peu de choses au sujet de cette tragédie car on n'en parlait pas. Ce qu'elle a retenu, c'est que son père était très travaillant, comme elle d'ailleurs. Mais ses sœurs aînées racontent qu'il avait été un homme d'affaires ambitieux et sociable, mais qu'après la crise, il s'était complètement retiré. Leur enfance était bien différente de la sienne et abondait de jouets, de poupées et d'habits. Les plus vieilles ont eu un père « normal » tandis qu'elle même a eu un père silencieux qui ne lui a jamais même adressé la parole avant l'âge de vingt-cinq ans. En effet, constate Wendy : « ce n'est pas normal ça ! », « non parce que moi c'était pas un père normal ! ».

La quête incessante de Wendy de reconnaissance et de confirmation, souvent de la part d'hommes insensibles à son égard, est probablement attribuable à ce père manquant. Aucun

lien ne semble avoir été établi entre lui et sa fille. Cette carence de contact affectif paternel est certes à la source de ses difficultés dans ses relations amoureuse et de son côté « trop » ambitieux. Wendy s'est déjà exclamée qu'elle n'était « absolument rien » devant son nouveau patron et qu'elle s'est sentie traitée comme un « deux de pique ». Ce sentiment provenait-il de sa relation avec ce père qui pendant un quart de siècle ne lui a pas dit le moindre mot, comme si elle n'était « rien » ?

Wendy ne pense pas que son père ait influencé ses ambitions mais sa mère. « Pourvu qu'il y en ait un qui stimule la pensée de la profession », dit-elle, « c'est suffisant ».

Ce passé triste a déjà beaucoup accablé Wendy, mais, aujourd'hui, elle n'y pense plus, « on ne peut rien y changer », dit-elle. Puis de son air rieur, elle me confie que présentement elle fréquente un homme « merveilleux ». Doutant toujours que cela puisse m'intéresser, Wendy précise en rigolant que c'est un homme très « travaillant » et « ambitieux » et qui a du succès dans les affaires. « Mais le plus important », souligne-t-elle avec enthousiasme, « c'est que je suis bien avec lui ! ». Mais ils ne vivent pas ensemble, répète-t-elle plusieurs fois. Un soir par semaine elle rentre chez elle pour affirmer qu'elle a sa propre demeure et qu'elle ne dépend pas de lui. Il a déjà été déprimé, mais elle l'a envoyé régler ses difficultés par lui-même. Cette fois-ci, elle ne s'est pas démenée pour sauver l'autre. Pas plus qu'elle ne s'est perdue de vue dans l'espoir d'être aimée. Elle termine en disant que « ce sont les plus belles années de ma vie ». Constatation qui nous laisse toutes les deux souriantes.

Sa résistance à vouloir dévoiler davantage son passé est plus compréhensible : cet aspect sombre de sa vie est certes pénible à raconter surtout lorsque qu'il a toujours été drapé de silence et que le présent est tellement plus alléchant.

Nous nous arrêtons ici. Wendy conclut qu'elle a beaucoup dit et n'a plus rien à ajouter et je me sens de même. Nous ne fixons aucun autre rendez-vous. Contrairement à mon sentiment du début de la séance, c'en est un de gratitude et de satisfaction sans équivoque qui me remplit. Je lui fais part de ma reconnaissance pour sa générosité et son « aide » et nous nous saluons.

En effet bien des idées ont circulé. Personnellement, je n'ai plus l'inconfort face au nombre de questions posées. En fin de compte, elles ont ouvert bien des portes et ont permis à Wendy de s'exprimer plus librement sur elle-même et son passé et à moi-même de cueillir bien des

données pour ma recherche. Dès le début Wendy a hésité à partager son vécu personnel. « Faut-tu que je recule si loin que ça ? » était l'une de ses premières phrases *coupe-élan* suite auxquelles elle s'est fait un devoir de répondre à mes directives. Partager son passé et sa « vie privée » était en effet « difficile » mais elle était « déterminée » à se « sacrifier » pour me rendre service, malgré sa grippe. Ainsi nous a-t-elle permis de comprendre bien des aspects de l'apcf, notamment la problématique autour de la culpabilité et le sentiment de responsabilité face à autrui. Cette problématique s'est manifestée dans mon contre-transfert et dans son transfert. La participation de Wendy à cette dernière entrevue, malgré le fait qu'elle était malade, a suscité un sentiment de culpabilité chez moi. Réaliser mon ap a provoqué un désagrément chez elle et je m'en suis sentie responsable. Cela m'a bien questionné.

Au-delà des mécanismes d'identification projective que Wendy a utilisés pour créer ce phénomène, l'apcf dérange car elle place la femme dans cette position inconfortable où elle se sent prise entre le désir de s'occuper de ses propres aspirations et le désir de prendre soin du bien-être d'autrui. Mettre en priorité l'investissement en soi se fait rarement sans bousculer l'autre et donc sans culpabilité. Inversement mettre l'autre en priorité, comme l'a fait Wendy pour moi, se fait rarement sans compromis et donc sans mécontentement de part et d'autre. J'imagine que si Wendy m'avait refusé la deuxième rencontre ou l'avait davantage retardée, elle se serait sentie coupable et moi déçue. Elle aurait alors été la « froide » et moi une des « pauvres ». Ainsi a-t-elle pris soin de ne pas faire partie du clan de ces « inhumains » en m'y transposant. Cette dynamique intrapsychique et interpersonnelle a été particulièrement exacerbée dans le cas de Wendy à cause de son besoin immense de plaire et « de bien paraître aux yeux des autres ». Son histoire personnelle laisse entrevoir bien des carences narcissiques, particulièrement de la part du père.

Ce sont ces mêmes préoccupations autour de ses investissements objectaux et narcissiques qui amènent Wendy à se dissocier des ambitieuses. Au moment où la réalisation de son ap l'amènerait à négliger autrui et pire si elle est destructrice, malhonnête, voire mortelle pour l'autre, Wendy considère l'ambition inacceptable. C'est à ce moment qu'elle dérange au point de pousser certains individus, comme son mari, à s'opposer contre toute aspiration autonome féminine et à devenir dictateurs et d'autres à l'éviter complètement. Ces femmes en *manque d'ambition*, Wendy s'en dissocie tout autant. Prises dans les marécages de la

dépendance et de la peur celles-ci fuient l'autonomie et la prise en charge de leur vie d'adulte. Comme elle l'a si bien énoncé : « trop » d'ap nuit à la relation avec autrui mais, par contre, trop peu d'ambition nuit à soi-même.

Dans le cœur des adultes un enfant carencé ou en crainte de privation maternelle n'est jamais loin, ainsi qu'une mère, qui, par identification avec ce petit, s'en sent responsable et prise de culpabilité. La culpabilité deviendrait ainsi l'ombre inséparable de l'apcf.

Mais où est le père dans ce tableau ? C'est la mère de Wendy qui a été source de vie et qui a inspiré des désirs de maternité et de carrière. Une mère qui a été obligée de « sacrifier » ses ambitions pour obéir aux règles imposées aux femmes de son époque. Et comme bien de ses contemporaines, la mère de Wendy a transmis à ses filles ses propres aspirations frustrées. Ces rêves ont résonné dans le monde intérieur de sa progéniture féminine.

Le mouvement féministe et la Révolution tranquille ont changé bien des structures sociales au Québec. Les restrictions culturelles imposées aux femmes se sont amoindries, sans s'être effacées, comme le souligne Wendy, et ont ouvert bien des portes. Ainsi, Wendy et ses sœurs ont pu par la suite s'identifier aux ambitions et encouragements de leur mère et les réaliser en devenant des professionnelles. Et la même vague semble se reproduire dans la prochaine génération entre Wendy et sa fille. Cette répondante a aussi transmis de ses propres ambitions frustrées à sa fille et celle-ci en est devenue l'écho. Elle a fait siens les désirs de sa mère à un tel point qu'on se demande si cette petite a eu une jeunesse.

Les trois générations ont commencé leur vie là où leur mère les ont laissées. La grand-mère s'est vue obligée de suivre la route traditionnelle du mariage et de frustrer ses ambitions. (Il serait par ailleurs intéressant de connaître quels étaient les désirs de l'arrière-grand-mère et des autres ancêtres.) Wendy a débuté sa vie d'adulte comme mère de famille pour devenir plus tard professionnellement très ambitieuse. La petite-fille entame sa vie en étant très ambitieuse sur le plan de la carrière mais comment la poursuivra-t-elle ? Qu'advient-il de son besoin d'amour et de maternité ?

La transmission psychique entre générations de l'apcf s'est passée de mère en fille et indirectement par le père. Rien ou presque n'a été mentionné au sujet du frère. Le père a été douloureusement manquant dans la vie de Wendy. Une situation semblable semble se reproduire pour sa fille. C'est comme si son absence avait signifié que l'amour entre hommes

et femmes était inaccessible et il m'apparaît que c'est ce que Wendy a recréé dans sa vie personnelle jusqu'à tout récemment. Ce manque de lien affectif et de reconnaissance de la fille par son père a entravé son développement psychique, particulièrement à l'égard du processus d'identification au paternel. Selon Benjamin (1986, 1988, 1991, 1995), le lien préœdipien de la fille au père est basé sur un désir homoérotique, c'est-à-dire sur le désir de lui ressembler. C'est la reconnaissance par le père du désir de sa fille de vouloir s'identifier à lui, signifiant « oui tu peux être comme moi », qui l'amènera plus tard vers l'hétérosexualité. Plus cet amour identificatoire pour le père sera reconnu, moins l'amour hétérosexuel de la femme sera teintée de soumission, de masochisme, d'idéalisation, d'envie et culpabilité.

Le père préœdipien permet à sa fille de se percevoir comme sujet de son désir et de développer une identité qui inclut la féminité de sa mère et la masculinité du père. Il assure le travail de séparation individuation avec la mère (Meissner, 1997) et le développement d'un sentiment d'autonomie et de maîtrise créative dans le monde extérieur.

« Pourvu qu'il y en ait un qui stimule la pensée de la profession, c'est suffisant » a déclaré Wendy, mais il en faut deux, père et mère, pour trouver un équilibre entre l'ambition, l'amour et la maternité.

L'histoire a laissé ses traces. L'apcf est certes une fonction psychique indispensable à l'édification d'une identité mais une identité qui doit se placer dans un contexte personnel, familial, social, économique, culturel et historique. Le conflictuel et le plaisir que les femmes peuvent vivre aujourd'hui au sujet de leur propres ap sont certes influencés par leur propre dynamique intrapsychique mais ils sont aussi porteur des ambitions frustrées, des amours déçus et de la colère qui l'accompagne de leurs ancêtres. Et ce fait provoque un malaise chez tous.

Wendy a commencé sa vie d'adulte en *manque d'ap*, car elle avait un désir ardent d'être épouse et mère et de plus, elle ne voulait pas empiéter dans un monde qui pour elle était réservé aux hommes. Peinée de ne pouvoir satisfaire ces désirs elle est devenue *trop ambitieuse* et a élevé seule sa fille. Suite à un cheminement parfois pénible, elle a su trouver des satisfactions mieux modulées en tant que professionnelle, mère et amante. Aujourd'hui, à mon sens, elle a acquis un équilibre entre ses investissements narcissiques et objectaux et un sens moins clivé de ce qui appartient aux hommes et aux femmes.

CHAPITRE III

DISCUSSION DES RÉSULTATS

Cette thèse est une réflexion d'inspiration psychanalytique sur l'apcf. Son objectif est de réaliser une recherche exploratoire visant à répondre à ma question d'étude. Dans le premier chapitre j'ai exposé le contexte théorique. Dans le deuxième chapitre, j'ai présenté le contexte de la cueillette et de l'analyse des données d'entrevues de ma recherche avec sa partie sur la méthodologie et celle sur l'analyse de chacune des entrevues. Dans ce troisième chapitre, je discuterai les résultats de mon étude et dans le dernier je conclurai ma thèse.

Introduction

L'analyse du discours des quatre répondantes étant terminée, je me propose maintenant de discuter mes résultats. « L'analyse des entrevues » devenue « objet trans-narcissique » (Green, 1992) entre les répondantes et moi-même et maintenant entre elles, moi-même et vous, lectrices et lecteurs, déborde d'observations et de prises de conscience de toutes sortes. En effet, l'ap de la femme porte l'empreinte de multiples facteurs autant personnels et psychiques que familiaux et relationnels, ainsi qu'historiques et sociaux. Elle bouleverse à bien des niveaux. Je voudrais vous soumettre dans ce troisième chapitre intitulé « Discussion des résultats », la suite de mon travail de « déliaison » et puis de « liaison » (Green, 1992), c'est-à-dire mes interprétations hypothétiques finales. Celles-ci ont été tracées, en réponse à la question de recherche, à partir des analyses et en lien avec les données telles que développées dans le premier chapitre. À vous par la suite, de « délier » mes « délires interprétatifs » et puis de « délirer » (Green, 1990), bref, de continuer ces réflexions sur le sujet à partir de vos propres perspectives.

Dans cette thèse, j'ai essayé de répondre à l'interrogation suivante :

En quoi, au-delà des apparences, l'apcf dérange-t-elle, et ce autant la femme elle-même que son entourage, et qu'est-ce qui l'attire et la satisfait en même temps dans la réalisation de ses ap, malgré les difficultés ?

Dans le « Volet I » du premier chapitre, j'ai essayé de répondre à cette interrogation dans le contexte de la culturel et de l'apcf au Québec et dans le « Volet II », dans le contexte de la psychanalyse avec sa partie sur le narcissisme et l'apcf et sa partie sur la femme et l'ap. Cette

exploration m'a permis d'approfondir ma compréhension du sujet et de cerner quelques zones d'angoisses et de conflits ainsi que d'attraits. Dans le deuxième chapitre sur la cueillette et l'analyse des données d'entrevues, il s'agissait de comprendre comment ces malaises provoqués par l'apcf se manifestent dans le monde intrapsychique des répondantes et qu'est-ce qui les pousse à vouloir la réaliser malgré les difficultés.

Pour cette étude, j'ai adopté une méthode qualitative exploratoire et clinique d'inspiration psychanalytique. Celle-ci examine en profondeur un petit nombre de sujets plutôt que d'extraire une variable applicable à la population générale. J'ai par la suite analysé le contenu des entrevues menées et interprété les résultats en utilisant « La déliaison » (Green, 1992) comme outil de travail. L'analyse puis l'interprétation du récit des répondantes m'ont permis d'approfondir la connaissance de leur subjectivité relativement à la question de recherche. Mais vu le petit nombre de personnes interviewées, biaisé en outre car toutes de race blanche, hétérosexuelles, francophones de souche québécoise et de culture chrétienne, les résultats de ma recherche ne peuvent pas être généralisés, ni uniformisés à l'ensemble des femmes québécoises. Par contre, mes observations plus poussées de la singularité de ces personnes m'ont permis de faire évoluer ma pensée dans une démarche interprétative, de préciser quatre hypothèses explicatives et de proposer des conclusions et des questions pour des recherches futures. Ces hypothèses doivent être envisagées uniquement dans leur valeur heuristique. D'autres études pourront les vérifier par la suite.

Ainsi mon exercice de « liaison » a-t-il abouti à un regroupement des constatations articulés sous forme d'hypothèses explicatives : 1) que malgré ses attraits, l'apcf dérange car elle est conflictuelle pour tous les sujets; 2) que l'apcf est un terrain propice à l'expression de carences et de blessures affectives et narcissiques; 3) que l'apcf ferait l'objet d'une transmission psychique intergénérationnelle et 4) que l'apcf est une des dimensions importantes de l'identité féminine. Chacune de ces hypothèses explicatives cherche à répondre à la question d'étude et plus. Il faut donc souligner qu'elles ont aussi jailli des découvertes que mon analyse des textuels ainsi que de l'exploration du contexte théorique ont portées à mon attention indépendamment de mon interrogation première.

3.1 Première hypothèse explicative : l'apcf perturbe car elle est conflictuelle

Les répondantes ont démontré qu'avoir une ap et la réaliser est bénéfique à bien des niveaux mais également que l'ap dérange car elle est conflictuelle. 1) Parce que tous les sujets interviewés ont cherché d'une manière ou d'une autre à se dissocier de l'ambition, du fait d'être ambitieuse ou de la « vraie ambitieuse » à un certain moment dans leur discours. Toutes ont associé à ces éléments une notion péjorative et ont formé à partir de celle-ci un interdit qu'elles ne voulaient pas transgresser. 2) Parce que la réalisation d'ap met les femmes en conflit avec plusieurs de leurs autres désirs et vœux qui ne peuvent pas tous être satisfaits au même degré et en même temps pour des raisons personnelles et sociales.

3.1.1 L'apcf et ses bienfaits

Un des volets de ma question de recherche était de comprendre ce qui attirait les femmes à vouloir réaliser leurs ap malgré les difficultés. Alors avant de plonger dans le volet perturbant de l'apcf, je vais répondre à cette partie de l'interrogation en exposant les côtés bénéfiques de l'ap tels qu'ils ont été dévoilés par les répondantes. L'ambition, dans ce cas-ci « professionnelle », a été pour les interviewées un lieu de rencontre avec elles-mêmes. Elle leur a permis de dire « je désire » et « je veux » en même temps. Elle les a poussées à vouloir réaliser ce qu'elles désiraient pour elles-mêmes, leur épanouissement, leur agrandissement et définition dans le contexte de leur réalité personnelle et sociale. Cette réalisation leur a apporté maintes satisfactions narcissiques, intellectuelles et sociales, finalement, le sentiment « d'avoir sa tête à soi » et de pouvoir affirmer : « je suis quelqu'un ».

Avoir cette ap et la concrétiser ont présenté un attrait substantiel autant pour Migna, Rose, Safran que Wendy et ont tenu une place importante dans leur vie. Ces élans ont lancé ces femmes dans le monde des études et sur le marché du travail pour y fonctionner à partir de leurs propres capacités. Ils ont aidé les sujets à répondre à plusieurs tâches de développement psychique, à surmonter des difficultés dans leurs vies personnelles et ils ont été la source de maints plaisirs, satisfactions et gratifications.

La réalisation de leurs ambitions a permis aux répondantes de travailler la dynamique de séparation, de rapprochement et d'individuation avec la mère puis le père. Elle leur a permis de quitter leurs familles d'origine et de développer une certaine autonomie, maturité et indépendance psychologique et matérielle. La concrétisation de leur ap a servi à ces femmes de moyen pour se définir. Elle a contribué à la construction de leur identité et a eu une fonction cohésive et stabilisante sur leur structure mentale.

Par cette concrétisation, ces sujets ont gagné un contrôle sur leur vie dans le contexte d'une réalité personnelle et sociale. Ils y ont développé un sentiment de maîtrise, de puissance, de force et de capacité. Leur ambition leur a aussi servi d'instrument pour surmonter plusieurs difficultés : chez Migna, la dépression, chez Rose, le sentiment de « ratée », chez Safran, l'agressivité de son père et la séparation avec sa mère, chez Wendy, une vie de couple perturbée.

Pour ces personnes, la réalisation de leurs ap a été une source de satisfaction et de plaisir à bien des moments. Ceci, parce qu'elle leur permettait d'utiliser leur intelligence, de satisfaire une soif de savoir et une curiosité intellectuelle, de prendre plaisir à apprendre, à accomplir leur travail, à être créative, à exercer un certain « leadership » et de contrer la routine et l'ennui. Bref, d'avoir une « tête » sur les épaules. Développer un sentiment de maîtrise et de capacité dans leur domaine était une source de grande joie pour ces femmes, même « magique ! » pour Migna. Cette autorité ouvrait la porte vers des gains de succès scolaires et professionnels valorisants et gratifiants.

L'ap a poussé les répondantes à se dépasser, à s'épanouir en réalisant leur potentiel et en exerçant leur pouvoir. Comme l'a affirmé Rose, elle représente la « réalisation de soi, se dépasser et utiliser ses capacités, c'est un désir de... d'accomplir quelque chose, de s'accomplir, de se réaliser. Professionnellement ou autrement... ».

Réaliser son ap a été attribuée à la valorisation de soi et a représenté une façon d'améliorer son estime de soi et de se prouver capable aux yeux de tous. Les répondantes ont particulièrement souligné le fait que cette ambition a répondu à un besoin « d'être reconnue » et « d'être quelqu'un » en face des autres, en commençant par la mère. Elle est de l'ordre de l'investissement et de la réparation narcissique visant à rehausser l'estime de soi et à gagner la confirmation et l'approbation d'autrui.

Et dans ce sens le « statut de professionnelle », le « statut social », la « reconnaissance sociale », « être quelqu'un d'important », la « fierté » et indirectement l'orgueil sont des buts, selon Wendy, associés à l'ap. Devenir professionnelle est une façon de se définir aussi socialement, et de nourrir son estime pour soi en se bâtissant une « *work identity* » (Levine, 1997). Il devient donc difficile de distinguer ambition pour soi de celle pour le regard d'autrui, car les deux sont entremêlées (Levine, 1997). Ainsi se demande Wendy : « C'est-tu pour moi ou aux yeux des autres ? », sans pouvoir y répondre. De la même façon, Rose et Migna se posaient la question si elles réalisaient leurs ap pour elles-mêmes ou pour leur mère.

L'ambition a aussi été associée au côté stimulant de la compétition. Elle peut permettre de dépasser, de gagner, d'avoir de la « *drive* », etc. De plus, la réussite entraîne la réussite, nourrit la confiance et stimule en retour l'ap même.

La source de l'ambition chez les répondantes a été en général associée à la mère mais davantage au père chez Safran. Finalement, en reprenant des paroles de Migna, « l'ap » est reliée à « l'autonomie », à un désir à la fois de s'appartenir, « d'avoir sa tête à soi » et d'être reconnue socialement. C'est un « rêve de femme moderne » transmis par la mère. C'est aussi devenu un outil pour lui plaire et gagner son amour.

3.1.2 L'apcf et ses éléments péjoratifs

Malgré ces multiples avantages, chacune des répondantes a voulu se dissocier de l'ambition ou du fait d'être ambitieuse quelque part dans son discours. Chacune a associé à l'ap un quelconque élément péjoratif dont le masculin, la mauvaise mère mortifère, l'enfant négligé et culpabilisant, la démesure, l'agressivité, l'imposture, l'égoïsme, etc. Tout ceci cristallisé par l'imgo de la « vraie ambitieuse » qui ne s'arrête à rien pour réussir. De plus, la concrétisation de leurs aspirations mettait ces femmes, de façon parfois bien angoissante, en conflit avec d'autres de leurs désirs et vouloirs qui demandaient tout autant satisfaction. C'est-à-dire avec leur besoin d'amour, leur désir de vie de couple et de maternité.

Finalement, l'ap s'est avérée fort conflictuelle pour ces femmes. *Primo*, parce qu'elles étaient tiraillées entre vouloir se chercher les satisfactions que sa réalisation pouvait leur apporter et

la crainte de transgresser les interdits que cette ambition pouvait représenter pour elles. *Secundo*, parce que même si la réalisation de leur ap pouvait les combler, elle frustrait les répondantes puisqu'elle les mettait en conflit avec d'autres rêves et besoins.

3.1.2.1 Se dissocier du monde des hommes

Aucune des répondantes n'a manifesté le désir d'être comme le sexe opposé en pensant à l'apcf. Au contraire, la peur d'être comme un homme s'est manifestée de plusieurs façons chez elles. Au-delà d'une certaine frontière, lorsque l'ap se proclamait trop ardemment au détriment d'un aspect relationnel de la vie, elle a été jugée comme appartenant au monde masculin. C'est un univers peu estimé parce qu'il représente pour ces femmes le narcissisme, la démesure, l'égoïsme, l'agressivité, la froideur, l'inhumain, etc.

Dans l'imaginaire des sujets une « vraie ambitieuse » se comporterait comme ces hommes. Celle-ci serait alors une « femme dénaturée » trahissant son sexe pour la gloire. Aucune des répondantes ne voulait se percevoir ainsi. Lorsque le danger de perdre de sa féminité apparaissait, l'ap devenait très reprochable. Pour ces personnes, leur féminité était une matière bien précieuse qu'elles cherchaient ardemment à conserver et à protéger. Comme l'a manifesté Migna, elle est ambitieuse, mais elle ne veut pas une de ces carrières tellement exigeantes qu'il ne lui serait plus « clair » d'être une femme, et avec laquelle elle perdrait toute qualité de vie avec son conjoint. Wendy a refusé de faire des études en architecture parce que pour elle c'était un « métier d'hommes ».

Même si chacune de ces personnes insistait pour se dissocier du monde masculin, cela ne les empêchait pas de s'identifier avec certains aspects qu'elles admiraient chez des membres du sexe opposé. Il en était particulièrement ainsi pour Rose et ses amoureux professionnels, Safran et la curiosité intellectuelle de son père, Migna et l'attitude équilibrée de son jeune beau-père et même Wendy et l'ap de son ex-mari.

L'apcf est troublante pour les sujets car elle provoque ici une remise en question de la définition de ce qui est masculin et féminin et leur fait craindre la perte de leur féminité.

3.1.2.2 Se dissocier de la mauvaise mère

Chacune des répondantes avait à l'esprit l'imgo péjorative de la « vraie ambitieuse » à laquelle elles ne voulaient pas ressembler. Ce caractère était d'une certaine manière idéalisé, car, selon leur imaginaire, j'aurais préféré ce type de femme comme sujet. Pourtant, je n'ai pas demandé des sujets qui se qualifieraient de « très » ambitieux, ni même d'ambitieux tout court, mais tout simplement « des femmes qui selon elles réalisent leurs ap » (annexe 1) et malgré ce fait, toutes pensaient que je voulais une « vraie ». Ce que cela à mon sens signifie, c'est que le substantif « ambition » attribué à la femme éveille en soi le fantasme de la « mauvaise mère », de la mère primitive toute-puissante ou une imago de femme agressive et menaçante. Peu importe la nature ou le degré de l'apcf, ces images apparaissent.

En effet, cette « vraie ambitieuse » a été opposée au maternel et reliée à la mauvaise mère. Cette femme, selon Safran, n'aurait pas envie d'enfants et n'aurait pas donné la première place à sa famille. L'ap d'une mère peut enlever quelque chose à l'enfant. Mais quand il s'agissait de cette « vraie ambitieuse », la violence guettait son petit, car, selon Safran, elle risquerait de lui « tordre le cou » s'il devenait un obstacle à ses réussites.

Ainsi, l'investissement en soi et la maternité ont été mis en opposition. Quand cette idée a été poussée à l'extrême, elle signifiait que la femme donne la vie en se « mettant dans l'ombre », mais peut « tuer en se mettant au soleil ».

Les répondantes ne voulaient pas seulement se dissocier de la « mauvaise mère » mais de la femme qui briserait en fantasme et en réalité la solidarité mère-enfant à cause de ses ap. Dans ce contexte apparaissent non seulement la femme adulte, mais la fille qu'était la professionnelle et le souvenir conscient et inconscient de son lien avec sa mère.

Une femme avec de l'ap semble évoquer dans le monde intérieur de tous, un enfant se sentant négligé et mis de côté par une mère coupable. De même, cet enfant provoque en toute femme s'occupant de ses propres aspirations, un sentiment de culpabilité. Comme si, afin d'investir dans ses aspirations, la répondante abandonnait symboliquement un jeune, qu'il soit représenté soit dans son monde intérieur, soit dans la réalité de sa famille, soit celui à

concevoir ou encore qu'il soit incarné par la mère ou une autre personne. Cette culpabilité était à la source d'un très grand inconfort pour tous les sujets, mère ou non.

La réalisation d'une ap apparaît briser le symbiotique de la relation mère-enfant et demande le renoncement à un aspect de leur lien. Elle implique une perte à subir de part et d'autre et un deuil à faire par rapport à l'univers maternel idéalisé, représenté par l'image de la Vierge Marie. Il se peut que plus une femme privilégie ses désirs plutôt que ceux d'autrui, plus elle a peur d'être associée à Ève et d'être hantée par la culpabilité.

3.1.2.3 Se dissocier de la « vraie ambitieuse »

Autant cette « vraie ambitieuse » d'envergure provoquait des reproches et des jugements chez les sujets, autant elle pouvait représenter un idéal de réussite éblouissant à côté duquel elles se sentaient honteusement insuffisantes. Ainsi, Rose se voyait-elle comme une « imposteure » dans son monde de succès et se dissociait pour ceci de l'ambition. Comme si d'un côté, elle avait voulu être comme ces puissantes « vraies ». Mais parce qu'elle ne voulait ni ne pouvait donner « son cent pour cent », offrir de sa « vie privée » pour la profession et surtout « mourir » pour la carrière, elle se sentait comme une « ratée », jamais à la hauteur et toujours sujet d'un manque à gagner. Ne performant pas comme cette « vraie », dans son monde intrapsychique, le succès ne lui était alors jamais vraiment attribuable.

Pour les personnes interviewées, cette ap idéalisée exige des sacrifices et des efforts que seules les « femmes dénaturées » peuvent payer. Et tout en leur reprochant leur « *drive* » et, certes, tout en les enviant pour leurs capacités, elles ont fait de ce personnage la « vraie », celle qui aurait été « ma meilleure » pour la recherche. D'un autre côté, si les répondantes se sentaient le moins à la hauteur de cette image, la culpabilité prenait le dessus sur leur honte. De cette manière, aimer le pouvoir et être fière de ses succès, pouvaient devenir de la « vantardise » et être critiquable.

Ballottées entre la crainte et la culpabilité d'être comme « la vraie » et la honte de ne pas l'être, les répondantes étaient coincées dans un malaise conflictuel et troublant.

3.1.2.4 Se dissocier de la démesure

Une certaine intensité d'ap était associée à une démesure. Les répondantes voulaient se dissocier de ce « trop d'ambition », car elles la qualifiaient de dangereuse, nuisible pour autrui, déshumanisante, froide et le signe de troubles psychologiques. Cette ambition dévorante et avide n'a pas de limites et peut pousser à vouloir « réussir à tout prix » comme la patineuse que Safran a donné en exemple ou la sœur de Wendy. Avec une ambition démesurée on risque d'écraser l'autre, d'être malhonnête, déloyale, faire du mal consciemment pour arriver à son but, en fin de compte de tuer. Dans ce contexte, dépasser autant qu'être dépassée pouvaient être périlleux et la question d'être plus ou moins ambitieuse et d'avoir plus ou moins de pouvoir devenait omniprésente.

Wendy s'est dissociée de l'ap démesurée qui se trouve dans l'autre extrême, c'est-à-dire dans le « pas assez ». Les femmes qui n'ont pas assez d'ap sont aux prises avec leur besoin de dépendance, leurs peurs et leurs insécurités et se nuisent à elles-mêmes. Selon Wendy, elles pouvaient même nuire à leurs enfants puisqu'elles les utilisaient comme prétexte pour éviter d'affronter la réalité extérieure au foyer. De même pouvaient-elles se cacher derrière un conjoint contrôlant.

3.1.2.5 Se dissocier de l'agressivité et de l'ambition mortelle

Pour les répondantes, l'ap évoque tout ce qu'il y a d'inacceptable et de souffrant : l'agressivité, l'égoïsme, l'avidité, l'envie, la compétition, la rivalité, la combativité, le narcissisme, la fin de l'enfance et son deuil, les guerres de pouvoir et les enjeux autour de la force et de la mort, etc.

Dans l'imaginaire des répondantes, une ap d'envergure peut faire de l'ambitieuse une gladiatrice, car cette poussée a été associée à une combativité parfois meurtrière. La peur d'être liée à cette agressivité préoccupait les sujets car celle-ci représentait plusieurs grandes menaces attribuées à l'ambition, celle de faire du mal et indirectement celle d'être blessée et surtout, celles de perdre l'amour et l'égard d'autrui et d'être rejetées. Ainsi gardaient-elles voilés leur propre envie, leur tendance à rivaliser avec d'autres femmes de capacité et leur

désir de les dépasser. De cette manière, les attaques de Safran contre les « vraies ambitieuses » et son besoin urgent d'accentuer qu'elle n'était pas ni ambitieuse, ni compétitive, la rivalité entre Rose et sa collègue qu'elle appelait « fille » et qui contestait son pouvoir et voulait son poste, le désir de Migna d'être « la meilleure » et d'avoir une carrière d'envergure et les efforts de Wendy de plaire et d'être aimée de tous étaient des exemples de cette agressivité que l'ap met en scène. Mais cette dynamique parfois violente entre consœurs est largement inconfortable et conflictuelle. Cette combativité était plutôt projetée par les sujets sur les « vraies ambitieuses », tandis que leur propre agressivité était gardée sous silence.

Dans le même sens, le thème latent de la mort a transparu en filigrane tout au long du discours des répondantes. Comme si l'apcf y était inconsciemment et parfois consciemment associée.

Migna y fait allusion par le roman de Malraux où il y est question de meurtre et de responsabilité. Elle craint et en même temps aspire au pouvoir sur la mort que sa profession peut lui fournir. En devenant médecin, elle pourra empêcher ses patients de succomber à la maladie ou à des pulsions suicidaires. Tout comme ses propres aspirations professionnelles l'ont gardée de s'enlever la vie. Mais cette responsabilité l'angoisse aussi de peur de ne pas être à la hauteur du savoir requis pour manipuler un tel pouvoir et peut-être alors tuer elle aussi.

Rose a fait allusion à la mort en s'exprimant sur les « vrais ambitieux ». Ceux-ci pouvaient « mourir pour leur bibliothèque » ou se tuer pour le travail. Ce décès pouvait être réel mais aussi symbolique. Rose garda précieusement sa vie privée de tout envahissement. Car une ambition démesurée pouvait exiger comme sacrifice la mort, non seulement réelle, mais symbolique sous forme d'un aspect de soi ou de sa vie privée.

Safran attribua aux « vraies ambitieuses » un élan mortifère. Leurs succès les pousseraient à vouloir dépasser les autres, c'est-à-dire écraser l'autre avec un effet « crush crush ». Ce mouvement aurait une odeur de violence et de destruction. Ces femmes ne voudraient ni enfant ni famille. Elles iraient même jusqu'à étrangler leur bébé s'il les dérangeait dans leur quête de réussite. Ces ambitieuses ne s'arrêteraient à rien pour réaliser leurs ap grandioses. Il existe certes des personnes dont l'ambition démesurée est réellement destructrice. Mais dans

l'imaginaire de Safran, toute femme avec de l'ambition évoque ce danger. Elle-même a tout fait pour affirmer qu'elle ne faisait pas partie de ce clan. À partir de ses fantasmes, on pourrait supposer l'équation latente que l'apcf peut détruire l'enfant, voire l'espèce humaine. C'est-à-dire que toute femme avec ap est potentiellement une de ces « vraies ambitieuses ». Et si toutes devenaient trop prises avec leurs aspirations, il risquerait de ne plus avoir d'enfants et l'espèce mourrait. C'est bien la pire des morts.

Wendy a indirectement créé le même lien en parlant de sa sœur. Celle-ci a finalement privilégié sa carrière et n'a pas eu d'enfants. Wendy a aussi associé le meurtre à l'ap au travers de cette même sœur. Sans le dire directement, elle a sous-entendu que son côté ambitieux et exigeant avait poussé son employé à bout et qu'il en serait mort. Que cet incident soit vrai ou non importe peu. Le fait est que le sujet de l'apcf ravive ce souvenir et que dans l'imaginaire de Wendy il y a un lien entre apcf et le meurtre. Cette notion est aussi apparue dans le discours au sujet de sa mère, cette « sainte », cette ambitieuse de la bonté, a même su témoigner de la compassion pour un « meurtrier ».

De près ou de loin, chacune des répondantes a associé à l'ap le péril de la mort réelle ou symbolique. Et indirectement, elles y ont attribué la plus grave des morts, celle de l'espèce humaine.

Ainsi, dans ce contexte, l'ambition aux extrêmes de « trop » ou de « pas assez » peut détruire et entre les deux peut améliorer la vie.

À la fin, l'apcf est « admirable même nécessaire » selon Wendy, tant qu'elle ne comporte pas de la méchanceté et inclut le respect d'autrui. Elle est acceptable selon Safran sauf que « l'ambition en vue du succès social » est inadmissible. Si elle procure du plaisir à faire ce que l'on fait et n'empiète pas sur la vie privée, elle est souhaitable pour Rose. L'apcf est valable pour Migna si elle n'enlève rien à la féminité. Tant que l'ambition restait dans la mesure et ne représentait pas une menace pour le bien-être de l'enfant réel ou symbolique, tant qu'elle ne provoquait pas la crainte de perdre de vue soi-même, la vie ou l'amour, elle demeurait acceptable et pouvait faire partie de soi.

3.1.3 L'ambition et ses conflits

3.1.3.1 L'ap en conflit avec l'amour

Le temps et l'énergie nécessaires pour réaliser son ap sont grands. Cette concrétisation exige des femmes de choisir parmi leurs autres désirs, vœux et besoins à satisfaire. Par moments, elles visent tout, mais en en payant un coût exorbitant. Cette réalité a entraîné bien des conflits pour les candidates. Leurs plus angoissants conflits tournaient autour de la concrétisation de leurs « ap » et celles que Migna a appelées les « ambitions personnelles ». Celles-ci étaient en particulier cristallisées par leur besoin d'amour.

Un désir à la fois de s'appartenir, « d'avoir sa tête à soi », d'être autonome et d'être reconnue socialement est sous-entendu dans « l'ap », ce « rêve de femme moderne » transmis par la mère. Tandis que « l'ambition personnelle » est pour Migna plus « profonde » et sort « du plus creux » d'elle-même. Elle implique un désir de couple, d'enfants et de famille. Elle est « un besoin primaire » et a « une composante spirituelle » qui n'est pas inspirée par la mère. « L'ambition personnelle » ne peut être compensée par « l'ap », mais l'inverse est possible. Migna a affirmé que les deux sont importantes, mais depuis qu'elle est amoureuse, la « personnelle » domine quand auparavant, aucun compromis de carrière n'était possible.

Toutes les répondantes ont privilégié la satisfaction de leur besoin d'amour et non de leurs ap. Migna a ajusté les buts de sa carrière pour l'amour, Wendy a diminué ses aspirations pour ne pas perdre son homme, Rose a toujours été prête à tout lâcher pour l'amour et pour Safran l'amour pour sa mère et pour ses enfants primait.

Cette appétence d'amour avait sa part d'influence sur les ap. Quand ce besoin était satisfait, il pouvait doser l'intensité des aspirations professionnelles. Il pouvait aussi l'attiser quand il était en souffrance. Ainsi le besoin « ben ben fort » d'amour non assouvi de Wendy est devenu une ap « ben ben forte ». Migna s'est distraite de son « gouffre sans fond de besoin d'amour » déprimant en investissant « avec *drive* » ses élans de carrière.

L'insatisfaction amoureuse peut aussi rendre la réalisation d'ap problématiques. Ainsi, les carences affectives de Rose et ses troubles relationnels avec les hommes dans sa vie ont

rendu la concrétisation des siennes beaucoup plus difficile. Inversement, lorsque les ambitions de carrière n'ont pas été satisfaites, elles pouvaient être un obstacle à l'amour. Seulement une fois accomplie dans sa profession, Safran s'était-elle sentie prête à devenir mère et investir ses enfants. Elle a aussi donné l'exemple de la voisine dont les ap frustrées l'ont rendue malheureuse dans sa vie de famille et peut-être mauvaise mère.

Dans l'esprit de ces femmes, l'amour passe en premier mais l'ap n'est pas loin derrière et doit tôt ou tard être satisfaite afin de créer un équilibre entre les deux. La nature de ce mouvement a été influencé par la dynamique mère-fille et le manque d'implication affective du père.

3.1.3.2 L'ap en conflit dans le couple

Les tiraillements autour de l'ap ne s'arrêtent pas une fois l'amour obtenu et la vie de couple installée. Les aspirations à la carrière ont été mises en conflit avec le couple et la famille et il fallait parfois même choisir entre le copain ou la profession. Pour certains hommes dans la vie des répondantes, l'apcf a été inacceptable car représentant le danger de perdre de leur dominance et d'être dépassé, humilié et abandonné. Tel en était le cas pour les premiers hommes dans la vie de Migna, Safran et sa mère et Wendy.

Dans le couple même, l'ap de l'un et de l'autre a parfois été une source de rivalité et de discorde comme pour Migna et son premier conjoint. Elle a aussi été une source d'admiration et de complémentarité mutuelle. Il en était ainsi pour Migna et Wendy avec leurs deuxièmes compagnons et peut-être entre Safran et son mari.

3.1.3.3 L'ap en conflit avec la maternité

Toutes les interviewées adoraient leurs enfants et estimaient la maternité. Elles témoignaient un « grand amour » pour leurs jeunes. Ils étaient la source d'une énorme fierté. Rose considérait même sa fille comme « son plus grand chef-d'œuvre ! ». Wendy aurait préféré être mère de famille de quatre enfants mais quand douloureusement déçue de ne pas avoir le

conjoint adéquat pour réaliser ce rêve, ses ap s'enflammèrent. Migna n'avait pas d'enfants mais exprimait un ardent désir d'être mère, qui est apparu avec sa relation amoureuse. Par contre, ces envies combinées à ses aspirations de carrière provoquaient une terrible angoisse.

Chez Migna en particulier, le conflit entre la maternité et l'ap a mis en scène une préoccupation aiguë avec le temps. Elle a exprimé de la manière la plus émouvante son déchirement entre son désir d'enfant et le type de carrière qu'elle voulait mener. Le futur hantait son présent car chaque décision prise aujourd'hui allait affecter son bonheur de demain. Ce conflit cristallisait aussi son tiraillement entre vouloir réaliser la profession pour son prestige et la satisfaction de ses parents ou pour son propre plaisir en y intégrant la création de sa propre famille.

Safran a fait part de son essoufflement, prix à payer pour vouloir jongler enfants, bureau et mari. Et il a fallu à Wendy et à Rose une détermination et un dévouement herculéens, bref d'être des « forces de la nature », afin d'élever leurs filles adorées tout en se libérant d'un mariage destructeur et tout en réalisant leur ap.

Les répondantes ont exprimé leurs plus vives angoisses non seulement par rapport aux compromis à faire, au temps à gérer, aux obstacles à surmonter pour satisfaire leurs « ambitions personnelles » et « professionnelles », mais surtout par rapport au désir d'être « bonne » dans tout. Une tendance au perfectionnisme entravait les deuils du « tout avoir » et du « tout être » chez ces femmes.

En fin d'analyse, l'ap chez ces sujets était perturbante car elle les plaçait dans cette position inconfortable où elles se sentaient déchirées entre un désir d'investir leur potentiel intellectuel et celui d'investir l'objet, c'est-à-dire tiraillées entre s'occuper de leurs propres aspirations et s'occuper de leurs relations avec les autres. L'investissement en soi se fait rarement sans bousculer l'autre et donc sans culpabilité ni craintes. Ce choix a augmenté pour les répondantes le risque de perdre l'égard, l'approbation ou l'estime d'autrui et pire, l'amour de l'être aimé. Le comble des malheurs était de perdre la mère et de se trouver rejetée et abandonnée de sa part.

L'amour, la maternité et l'ap se présentaient comme des composantes importantes de l'identité féminine de ces répondantes. Chacun exigeait satisfaction, l'amour en premier, mais à des degrés et à des moments différents selon la femme et la situation où elle se

trouvait dans sa vie. Le défi pour ces sujets était de trouver un équilibre confortable entre ces trois « clés » de leur féminité.

3.2 Deuxième hypothèse explicative : l'apcf est un terrain propice à l'expression de carences et de blessures affectives et narcissiques.

Une deuxième hypothèse explicative s'est formée selon laquelle l'apcf est un terrain propice à l'expression de carences et de blessures affectives et narcissiques.

Chacune des répondantes a démontré que l'ardeur et le but de ses ap étaient affectés par des carences et des blessures affectives et narcissiques datant de loin et de près.

Les sujets ont révélé que leurs mères tenaient une très grande place dans leurs vies et avaient une influence primordiale sur leur ap. Tandis que les pères étaient souvent décrits comme absents ou perturbés, ayant peu d'impact sur leurs ambitions si ce n'est que par la pauvreté de leur présence affective et de leur confirmation des capacités de leurs filles et par l'humiliation. Plusieurs des interviewées se sont donc trouvées dans un rôle d'extension narcissique et ont souffert d'un manque affectif.

Ainsi ces perturbations narcissiques et affectives se sont exprimées sous forme de symptômes de « trop » ou de « pas assez » d'ambition variant en degré selon les moments de leur vie. Dans ce contexte, l'apcf était devenue un moyen pour plaire et gagner approbation, amour et estime, pour réparer un amour-propre blessé et ceci surtout par l'humiliation, pour compenser des manques affectifs, pour restaurer un estime de soi chaviré, nourrir une image de soi, etc. Ici, l'ap était parfois l'expression d'un « faux self » (Winnicott) en quête de soi. Plusieurs de ces caractéristiques se manifestèrent dans la dynamique transférentielle/contre-transférentielle lors des rencontres de recherche.

3.2.1 Migna

L'une des premières phrases exprimées par Migna était relative à une mère peu maternelle. Pour gagner son « amour », Migna se sentait obligée d'avoir des ap et des réussites qui l'épateraient. Elle était investie en tant qu'extension narcissique et non en tant qu'objet de désir par sa mère. Ce manque de lien affectif combiné à une valorisation narcissique de ses succès scolaires par ses parents et les écoles colorèrent ses ambitions en médecine.

Tout au long des entrevues, Migna exprima une détresse qui concernait ce qu'elle est, voudrait être et devrait être. Elle était tiraillée entre vouloir plaire à sa mère en ayant une carrière d'envergure en recherche et son désir de se plaire comme psychiatre axée sur la thérapie et en ayant une famille. Enfin Migna était déchirée entre son désir de la contenter et son désir de se réaliser pour sa satisfaction personnelle. Ce conflit se manifesta également dans la dynamique transférentielle/contre-transférentielle. J'étais particulièrement frappée par mon sentiment que Migna me faisait voir davantage ce qu'elle voulait être et pensait devoir être que ce qu'elle était en réalité. La non-congruence entre ses vœux, ici joints aux devoirs, et ses désirs étaient saillants. L'impression qu'elle cherchait à me plaire en performant dans les rencontres soutenait ma perception.

Mais c'est l'humiliation sadique du père qui, selon Migna, « *fuel* » ses ambitions. « *Fuel* » en anglais veut dire mazout, un combustible liquide. Notons ici ce même lien entre ambition et feu proposé par Freud (1900) dans un cadre d'humiliation paternelle. Dénigrée pour ce qu'elle désirait et donc pour ce qu'elle est, les ambitions de cette jeune femme ont été enflammées par les attaques du père. L'humiliation est « ce qui blesse l'amour-propre » (Bossuet, 1683, dans *Le Robert*, 1998). Pour le restaurer il faut prouver qu'on est « quelqu'un » (Freud, 1900). Ainsi cette jeune femme abandonna son désir d'être psychologue pour devenir psychiatre, profession plus prestigieuse aux yeux du père et par identification, aux yeux de Migna.

L'attitude « incestuelle » de ce « pas un père » a, elle aussi, blessé. Ces carences paternelles ont eu comme effet de renforcer l'alliance mère-fille et l'influence maternelle sur ses ambitions. Par contre, le très jeune beau-père et le deuxième conjoint de Migna ont eu pour effet d'apaiser la détresse de cette jeune femme marquant ses relations avec son père et sa

mère et de modérer la démesure de ses ambitions. Comme l'a déjà écrit Horney (1932), les abus sexuels peuvent facilement contribuer à pousser le degré d'ambition dans le « trop » ou le « pas assez ». J'ajouterais qu'un lien incestuel avec un parent peut avoir le même effet.

3.2.2 Safran

On sait aussi que l'humiliation peut paralyser toute ambition, ainsi en était-il avec la sœur de Safran. Humiliée par les confrontations méprisantes du père, elle abandonna ses aspirations pour des études avancées et se contenta de son travail de fleuriste. Safran par contre, partit en guerre pour lutter pour ce qu'elle voulait. Mais se sentant coupable d'avoir dépassé sa sœur, et retenue par une mère qu'il ne fallait pas délaissier, elle a contrôlé l'envergure de ses ambitions par une gamme d'interdits inspirés par le père.

Certes, Safran ne manque de gratifications ni affectives ni narcissiques de la part de ses parents. Mais elle a souffert néanmoins d'un père distant qui ne désirait pas d'enfant, donc sa naissance. Son agressivité et son attitude machiste envers sa femme l'ont tout autant troublée. Mais il a su tout de même reconnaître ses aptitudes intellectuelles et nourrir ainsi sa confiance en ses capacités. Le fait de pouvoir affronter son père et de ne pas reculer devant son mépris la confirma tout autant. Ces faits, je pense, lui ont permis de réussir dans ses études et sa profession malgré l'attitude plus possessive de sa mère.

Que sa mère tolérait difficilement la séparation de sa fille avait un effet amputant sur ses ap. Safran était celle qui compensait pour son mari manquant, elle se devait d'être fidèle à sa mère et ne pouvait donc pas s'allier au monde du père et encore moins à celui du grand-père ambitieux. Ainsi tout ce qui représentait ambition était vu comme « mauvais » et risquait de faire perdre l'amour maternel d'autant plus précieux car la mère a désiré sa naissance. Finalement les ambitions de Safran ont été colorées par son alliance avec sa mère, celle-ci renforcée par le côté troublé du père. En même temps, c'est aussi sa complicité avec son père et l'aide de sa mère avec ses travaux scolaires durant son enfance qui ont contribué à la réussite de sa carrière.

3.2.3 Rose

Une douleur épineuse émanait de Rose. Sa perception souffrante d'elle-même de ne pas être à la hauteur, de ne pas être « une vraie », de ne pas être « comme tout le monde », bref d'être manquante et « imposteure » quoi qu'elle fasse, l'accablait et se manifestait dans la dynamique transférentielle/contre-transférentielle lors des rencontres. Incapable d'habiter ses succès, elle ne se sentait pas plus adéquate dans les entrevues. N'étant pas une de ces « vraies ambitieuses » qui, selon elle, j'aurais préféré comme candidates, elle n'était pas « ma meilleure ».

Rose a souffert d'une mère exigeante qu'on ne peut satisfaire, déprimée et absente sur le plan émotionnel. Autant son image d'elle-même la peinait autant ses manques affectifs du côté maternel opprimaient Rose. Elle fit tout pour les compenser et chercha chez les hommes et sa carrière ce qu'elle n'a pas reçu de sa mère. La réalisation de ses ap avait comme espoir de lui plaire enfin et de gagner son affection et son approbation. Mais aucun succès n'a su contenter cette femme à l'intérieur et en dehors de Rose, encore moins réparer cette mère. Ainsi Rose est restée avec son image d'elle-même de « ratée ». Ce n'est qu'auprès de sa fille réparatrice qu'elle a réussi à panser des blessures. Celle-ci est devenue la compensatrice des carences affectives de sa mère. De plus, au grand bonheur de Rose, cette jeune professionnelle a réussi, mais préférant ses loisirs, elle reste indépendante et en contrôle devant les hommes. Ainsi le désir de réparation de soi de la mère par sa fille s'est-il communiqué à travers ces deux générations.

L'autre grande souffrance de Rose provient du père. Celui-ci silencieux, travaillant, absent, était le pourvoyeur sacrifié de la famille. La tristesse et l'amour qui émanaient de Rose lorsqu'elle parlait de lui et son admiration mêlée de pitié pour cet homme laissaient deviner que son manque de présence et de contact auprès de sa fille a laissé des séquelles. Rose a sporadiquement réussi à combler le vide paternel auprès d'amants l'encourageant dans ses ap et confirmant ses capacités. Mais en fin de compte, tout comme son père, aucun conjoint stable ne resta dans sa vie intime. Le même destin semble se dessiner pour sa fille.

L'ap de Rose était devenue le moyen de plaire à la mère, de réparer l'objet maternel et elle-même, et peut-être celui de compenser pour le père manquant et l'amour d'un homme en pénurie dans sa vie.

3.2.4 Wendy

Wendy avait un père tout aussi absent et silencieux que Rose mais plus blessant et humiliant. Anciennement très ambitieux, cet homme s'enferma dans une dépression suite au feu ravageur et la naissance de Wendy. Ainsi son père ne lui adressa pas la parole avant ses vingt-cinq ans comme si elle n'était « rien ». En effet, « ce n'était pas normal ça » comme affirma Wendy. On peut facilement penser que ce rejet a eu un effet bien néfaste sur le choix de conjoint de Wendy et donc sur ses ambitions. Effectivement son mari troublé la laissa déçue et blessée en tant que femme et mère. Les souffrances amoureuses de sa vie de couple étaient le flambeau qui incendia l'ardeur de ses ap, même si sa mère était leur inspiration inauguratrice. Ses réalisations professionnelles sont devenues la façon de s'échapper de ces mauvaises conditions de vie et de rétablir son estime de soi blessé. Bref, de faire de ce « deux de pique » à l'amour-propre et au cœur blessés, un « quelqu'un de reconnu » et de capable. Si elle « avait été heureuse dans sa vie personnelle », elle aurait été moins ambitieuse avait avancé tristement Wendy.

La mère de Wendy ne voulait pas d'enfants mais faire des études. Néanmoins, elle a su leur transmettre son amour. La mère ici était la sacrifiée et elle a tout fait pour que ses enfants ne subissent pas le même sort en leur communiquant le goût de s'éduquer et de faire carrière. L'ap de Wendy était aussi une façon de s'allier à sa mère et de lui plaire.

Wendy s'identifia à cette « sainte » que tout le monde aimait en voulant se sacrifier pour aider autrui. Elle a fait ceci avec l'espoir d'être tout autant appréciée que sa mère. Mais cette attitude n'améliora pas son mariage et comme la dynamique de transfert/contre-transfert des rencontres le démontra, la laissa avec une bonne dose de frustration.

3.2.5 Conclusion

En fin d'analyse, la source de l'ap de ces femmes était principalement la mère. Mais dans son état de démesure, c'est-à-dire lorsque l'ambition semblait symptomatique et était dans le « trop » ou le « pas assez », on pouvait retracer un lien à une mère que les répondantes cherchaient à réparer et à contenter de peur de perdre son amour ou avec le désir de le gagner. Elles étaient d'autant plus influencées par la mère, que les filles se trouvaient dans un rôle d'extension narcissique de celle-ci et de réparatrices des souffrances maternelles. Ceci m'amène à souligner ce que Freud a avancé tard dans sa carrière, l'importance de l'amour de la mère pour sa fille. De peur de perdre ce contact précieux, les répondantes semblaient avoir tout fait pour leur plaire, quitte à sacrifier leurs propres désirs. Peut-être parce que la perte de ce lien ravive un sentiment d'abandon et, selon Cournut (2001), évoque la peur de disparition et l'effroi de tomber dans le « rien du rien ». Plus que la relation mère-fille est fragile ou troublée, plus que cette peur est présente et plus qu'elle semble pouvoir influencer l'apcf et son attitude devant celle-ci. L'absence affective du père paraît empirer le tout dans la mesure où elle resserre le lien mère-fille et aiguise les angoisses de séparation.

En effet, il est aussi étonnant de constater à partir des témoignages des sujets, que leurs pères étaient tous perturbés et qu'ils n'avaient qu'un effet secondaire sur leurs ap. Ceci souvent par le biais de carences causées par leur distance et par leurs problèmes psychologiques. À noter particulièrement est la façon dont l'humiliation paternelle de la fille a entraîné son ap dans la démesure. C'est-à-dire qu'il devenait alors moins important pour la répondante de concrétiser une carrière qui lui plairait et dans laquelle elle s'épanouirait, que de contenter le père et de restaurer son estime pour elle-même brisée.

L'exploration du contexte théorique a montré que l'ap est souvent décrite comme étant phallique, masculine et l'expression de l'« envie du pénis » et du « complexe de masculinité » chez la femme, etc. Pourtant, à mon sens les sujets ont montré que l'ap en soi faisait partie de leur féminité, mais que lorsque perçue comme « trop » elles l'avaient associée au monde des hommes. Ils ont aussi dévoilé que se sont les carences et blessures causées par un père absent et humiliant, et non seulement par une mère troublée comme le décrivent maints auteurs psychanalystes, qui poussaient leur ambition vers l'excès. Ainsi ces

femmes risquaient de négliger leurs autres besoins féminins pour se lancer corps et âme dans la réalisation et le succès de leurs aspirations professionnelles. De cette façon, elles s'exposaient à être jugées comme « dénaturées » et « masculines », qualificatifs très péjoratifs pour les répondantes.

Dans le contexte de cette recherche, l'apcf a été qualifiée de masculine seulement dans le « trop ». Et c'est cette démesure du « trop » ou du « pas assez » qui bouleverse la femme elle-même et qui dérange son entourage.

3.3 Troisième hypothèse explicative : l'apcf ferait l'objet d'une transmission psychique intergénérationnelle.

3.3.1 La recherche

Une des premières questions que Wendy m'a posées en coupant spontanément l'émergence de son passé personnel, est si « il faut » qu'elle « recule si loin que ça ? » Je me suis demandée par la suite, fallait-il en effet retourner dans l'histoire de chacun pour comprendre l'apcf et dans l'affirmative, jusqu'à quel point ? Wendy m'a donné la réponse en évoquant sa mère. Celle-ci ne voulait ni se marier ni avoir d'enfants mais étudier et faire carrière. Mais ses désirs ont été entravés par les restrictions qu'imposait son environnement. Par conséquent, elle a encouragé ses propres enfants à avoir des ambitions et à se réaliser dans une profession. Elle voulait surtout qu'ils aient « le choix » qu'elle n'avait pas eu. Wendy a suivi le même courant avec sa propre fille.

Cette histoire ressemble à celle relatée par Rose. Du côté de Safran, sa mère aurait voulu travailler à l'extérieur de la maison mais son mari l'en a empêchée et la mère de Migna quitta le sien pour faire des études et avoir une carrière, « les enfants sous les bras ». De plus, j'ai constaté que des imagos ancestrales telles qu'Ève, et par association la Vierge Marie, ont surgi dans mes rencontres avec Safran. Ces figures mythiques n'avaient donc pas perdu leur influence surmoïque sur l'esprit des femmes. Safran s'est demandé si la culpabilité qui

accompagne la réalisation de ses ap n'était pas le sort de toutes les femmes en partant par Ève et son « péché » et si sa cause était « d'ordre social » ou intrapsychique.

Toutes les répondantes ont fait aussi allusion à un élément contextuel qui aurait affecté leur famille et en retour influencé leurs ap. Ces constatations m'ont incitée à faire un retour sur l'évolution de la condition féminine en lien avec l'ap. Le volet I sur la culture et l'apcf au Québec du premier chapitre en est le fruit.

Cette thèse ne s'est finalement pas réalisée de façon linéaire mais circulaire ou en spirale. Elle a commencé par des observations cliniques et médiatiques et par une exploration théorique du sujet, puis elle a continué avec la recherche, qui m'a dirigée vers la culture et l'histoire et ceux-ci en retour m'ont retournée vers la théorie et l'analyse du contenu des entrevues. Ce mouvement a été repris en rotation plusieurs fois, permettant le visionnement du même paysage toujours à partir d'une nouvelle perspective, pour se terminer avec la discussion et cette troisième hypothèse portant sur la transmission.

En effet, en regardant en arrière, j'ai noté que l'intelligence féminine et ses réalisations intellectuelles, symbolisées par la tête de femme, ont toujours été perçues comme une menace mais pas toujours au même degré.

De fait, à quelques exceptions près [...], l'équivalence ventre plein/tête vide joue pleinement et se traduit par le refus d'accorder aux femmes l'accès à la connaissance et aux savoirs de leur lieu et de leur temps autres que ceux qui sont directement liés à l'état domestique où elles sont confinées. (Héritier, 2002, p.38)

J'ai aussi remarqué que depuis fort longtemps nos ancêtres ont plaidé pour l'éducation des femmes et pour la possibilité de pouvoir exercer une profession ou l'équivalent. Cette voix féminine s'est transmise de génération en génération et d'une certaine façon jusqu'aux répondantes puis à moi-même. En effet toutes ont fait allusion à une transmission intergénérationnelle de leur ap. Ceci confirmant l'affirmation de Migna qu'elle est le rêve de la femme moderne transmis par la mère, permettant l'autonomie, de s'appartenir et d'avoir « une tête » à soi. Cette transmission s'est faite de mère en fille, indirectement de père en fille et puis par son contexte socio-culturel. Finalement, elle répond à Safran car elle lie l'intérieur psychique à l'extérieur social.

Enfin, c'est la notion de transmission psychique intergénérationnelle qui joint les parties de cette thèse et qui boucle la boucle de mes réflexions sur le sujet.

3.3.2 La transmission psychique intergénérationnelle

Plasse (2001) observe que toutes les recherches sur la transmission indiquent qu'une grande partie de la vie psychique de la personne repose initialement sur celle des parents et des grands-parents. D'une génération à une autre, quelque chose se dépose qui soit en partie responsable de la structure psychique du sujet. Ainsi selon Tisseron (1995, p.7, dans Plasse, 2001, p.8) ce ne sont pas seulement les conflits communs à l'espèce et les accidents singuliers de la vie mais leurs traces qui ont marqué la vie des parents, des parents de ces derniers, des collatéraux et amis qui déterminent le fonctionnement psychique de chacun.

Mais la transmission psychique n'est pas à sens unique (Plasse, 2001). Une réciprocité s'installe puisqu'il « n'y a jamais transmission ni réception passive d'un corps étranger venu d'une génération antérieure. » (Tisseron, 1995, p.2, dans Plasse, 2001, p.8). Ainsi un double mouvement dynamique issu d'une part des parents à l'adresse des enfants et, d'autre part, des enfants vers leurs parents prend place. Et elle s'opère verticalement entre descendants et ascendants et horizontalement entre amis et proches.

Tour à tour, il y a un « transmetteur » ou un « donateur » et un « récepteur » ou un « receveur » (Plasse, 2001). Ce phénomène s'applique tout autant à l'ambition.

L'apcf est de sources complexes mais elle porte certes les traces des désirs et vœux de plusieurs générations d'aïeules. Les femmes d'aujourd'hui peuvent être particulièrement réceptives à cette transmission à cause des changements sociaux et des bénéfices qu'elles en retirent. Ainsi portent-elles plusieurs générations de rêves féminins entravés. On a donné aux femmes d'aujourd'hui, et elles se donnent également, le rôle de réaliser ces rêves.

En effet, cette transmission s'opère grâce à trois processus, ceux de l'idéalisation, de la projection et de l'identification (Plasse, 2001). Un matériel idéalisé, en lien avec certains éléments hautement chargés d'affects de l'histoire personnelle du donateur sont déposés dans

l'enfant par *l'objet de transmission*. Dans l'étude de Plasse (2001) cet *objet de transmission* est le prénom et dans celle-ci, il est l'ap. *Cet objet de transmission*

[...] fait corps avec l'enfant dans l'imaginaire des parents et l'enfant est largement défini par ces caractéristiques attribuées. Outre la projection de ces traits idéalisés sur l'enfant, une identification à cet enfant par les parents s'installe pour répondre à des visées narcissiques de ceux-ci. (Plasse, 2001, p.8)

Ainsi les mères déçues des répondantes ont pu jouir des succès de leurs filles, compensations pour leurs propres déceptions et frustrations, ainsi que pour celles de leurs mères. La transmission psychique entre générations de l'apcf s'appuie donc, d'une part, sur le psychisme des parents, et d'autre part, sur l'identification par l'enfant au matériel projeté par les parents sur lui.

Tout héritage transgénérationnel, dont [sic] le sujet s'approprie et qu'il transmet, est en lien direct avec son propre narcissisme et celui de ses parents. Le narcissisme parental serait donc le fil conducteur des processus de transmission. (Plasse, 2001, p.404)

Pour Plasse (2001), ce phénomène « est au service du développement du moi du sujet dans une perspective dynamique et évolutive. Il permet également une élaboration psychique des événements appartenant à l'histoire du sujet. » (p. 404). Il permet aussi d'entretenir et de transmettre un espoir de réparation lors de blessures et de carences affectives et narcissiques et à la prochaine génération, d'avoir l'occasion de les panser et de se valoriser en retour.

3.3.3 La mère

En effet, les carences et blessures narcissiques et affectives peuvent tout autant être psychiquement transmises. Les sujets ont montré que ces troubles laissés à vif par la génération précédente ont été cédés en héritage à la génération suivante avec sa demande de guérison. Et dans le contexte de cette recherche, ce sont particulièrement les désirs de faire des études, d'avoir une profession ou tout simplement de gagner sa vie, de jouir de son autonomie et d'une liberté de choix, bref d'avoir et d'être reconnue dans son identité sexuée qui ont été enrayées chez les mères. Les effets de cette privation ont tout autant marqué les répondantes. Cournut-Janin (1999) explique le processus de cette transmission ainsi :

Une génération projette ; la suivante rassemble ; sous la forme d'un gradient complexe de honte et de culpabilité, la charge accumulée, sur au moins deux générations, de n'avoir pas réparé le manque maternel le plus enfoui, le plus profond, celui qui touche à la reconnaissance par l'autre de son identité. Avoir une identité pour soi toute seule, vraiment à soi, et si possible, une identité sexuée ; être séparée de la mère (ce qui renvoie au problème des limites moi-nonmoi). (Cournut-Janin, 1999, p. 59)

En effet, mon étude a montré qu'avoir une ap et pouvoir la réaliser est étroitement lié à l'édification d'une identité féminine psychique et sociale. L'empêchement du droit de choisir de s'éduquer et de travailler à cause de son sexe est de l'ordre de l'humiliation. Ainsi ces femmes ont-elles transmis aux plus jeunes qu'il était impérieux de profiter des chances sociales offertes et de réaliser une ap pour son propre bien-être. Mais elles leur ont aussi transmis leurs propres fragilités et insatisfactions.

L'insatisfaction de celle-ci [la mère] ne peut pas ne pas agir sur la manière dont la fille ressentira plus tard, à son tour, la sienne... Ainsi peut-on rencontrer ce qui se présente comme un destin transgénérationnel [...] on se retrouve essentiellement en présence d'un conflit avec une imago maternelle insatisfaite, imago qui a été projetée sur la fille. (Cournut-Janin, 1999, p. 61)

Les marques d'abaissement peuvent aussi être héritées de génération en génération. Et l'humiliation en tant que blessure narcissique peut enflammer ou paralyser l'ap. Depuis plusieurs millénaires l'histoire, telle que racontée par les auteurs d'aujourd'hui, témoigne d'un vécu de femme souvent humiliant et avilissant car la femme a été empêchée de choisir, de s'éduquer et de se réaliser dans une profession. L'intelligence féminine a longtemps été perçue comme une menace pour le pouvoir que l'humanité voulait garder sur la fertilité féminine et la mère. Aujourd'hui dans notre culture le savoir au féminin est presque adulé. Mais l'adulation, avec les exigences qui l'accompagnent, n'est que l'envers de la médaille de la dévalorisation, ni l'un ni l'autre ne sont des marques de respect.

L'analyse du contenu des entretiens laisse supposer que les effets de cette longue répression ont fait leur chemin et qu'ils s'expriment de nos jours sous forme d'ap démesurées dans « le trop » ou le « pas assez » nécessitant des sacrifices outre mesure. Par identification aux frustrations projetées par ces femmes, peut-être vieilles de plusieurs générations, les sujets se sentent obligés de soigner ces mères blessées et humiliées en réussissant leurs vies ou en se privant selon les idéaux maternels. Mais en tant qu'extension narcissique de toutes ces

ancêtres, datant dans le cas de Safran d'aussi loin qu'Ève, les répondantes ont embrouillé la perception de leurs propres désirs. Elles se sont mises en conflit avec leurs autres besoins primordiaux que sont l'amour et souvent la maternité.

Dans ce contexte, l'importance de réaliser une ap a été transmise par les mères. Mais lorsqu'elle a été accompagnée par des demandes de réparation, elle pouvait pousser l'ap dans la démesure du « trop » ou du « pas assez ». L'intégration de l'amour sexué, de la maternité et de l'ambition dans la vie féminine est devenue possible pour la femme moderne, mais encore trop difficilement.

3.3.4 Le père

Cette transmission psychique intergénérationnelle de l'ap ainsi que cette quête de réparation des mères était d'autant plus puissante que les pères des sujets paraissaient absents de la relation père-fille.

Selon Cournut (2001), lorsque le tiers est manquant et qu'il y a problème dans le mouvement de séparation entre mère et fille, « l'objet maternel perdu devient envahissant, de génération en génération. » (Cournut, 2001, p.)

Peu a été attribué au père relativement à l'ap dans les entrevues avec les sujets. Il était plutôt présent par son absence. Ce qui a été marquant du paternel a plutôt été son silence, son détachement affectif, son agressivité et ses dénigrement humiliants et la façon dont ces blessures ont perturbé les ambitions de sa fille. De la même façon, ces pères ont joué un rôle par leurs défaillances dans la transmission psychique intergénérationnelle. Que ce soit par nécessité de « gagner le pain », par dépression, par pauvreté d'intérêt, par soumission ou troubles psychologiques, ces hommes ont été manquants auprès de leur conjointe et de leur enfant. Les mères des répondantes ont été suffisamment déçues et délaissées dans le couple pour qu'elles aient pu surinvestir leurs filles et qu'elles aient pu faire d'elles les compensatrices de leurs misères. Ce phénomène a été observé au travers de deux générations dans les récits de Rose et de Wendy. Pour que la nécessité de réaliser son ap soit transmise avec un tel esprit d'urgence et que la demande de compensation soit si forte, c'est qu'il y a eu

absence d'un tiers pour modérer le passage. L'analyse des entrevues m'a laissée avec le sentiment que le couple mère-enfant était souvent plus puissant que le couple femme-homme. Pour que les mères aient pu prendre tant de place auprès de leur fille, c'est qu'il y a eu des pères qui ont bien voulu leur la laisser. Ce manque paternel a aussi été transmis avec sa nécessité de réparation. Ainsi, l'ap accompagnée par une quête ardente d'autonomie, puisqu'on ne peut se fier sur l'homme, de même que la difficulté de se trouver un amoureux et un père adéquat pour ses futurs enfants peuvent être l'expression de ces carences paternelles.

3.3.5 Les filles

Pour qu'il y ait transmission il faut autant un « donateur » qu'un « receveur ». Pourquoi ces femmes ont-elles été si réceptives à cette transmission ? Certes à cause des bénéfices décrits plus hauts mais aussi parce que l'amour et la reconnaissance maternelles leur étaient si vitales, d'autant plus que les pères étaient si peu accessibles.

3.4 Quatrième hypothèse explicative : l'ap est un facteur important de l'identité féminine.

Une quatrième hypothèse explicative s'est formée selon laquelle l'ap est un facteur important de l'identité féminine. Notons que j'ai utilisé « profession/nel » dans son sens large c'est-à-dire : carrière qui demande l'utilisation de son intelligence et de ses capacités ainsi qu'un savoir spécifique pour réussir dans son domaine.

Cette dimension de la féminité est souvent sous-estimée par la psychanalyse. L'analyse du récit des répondantes invitent à considérer ce phénomène comme étant l'une des « clés » du féminin tout aussi influente que l'amour et la maternité. Mais leur importance respective, peut varier selon les femmes et l'étape de vie à laquelle elles se trouvent. À partir du discours des répondantes, le besoin d'amour et de reconnaissance paraît être la priorité des femmes.

3.5 Recherches futures

Soulignons à nouveau que les hypothèses ci-haut ont été avancées à partir de mes propres perspectives subjectives et, répétons-le, ont été formulées à partir d'un petit corpus biaisé. Mes explications ne peuvent donc pas être élargies sur la population féminine en général. Néanmoins, elles me semblent pertinentes et utiles et méritent certes d'être approfondies par d'autres études. Le sujet de l'apcf est très actuel et dont l'approfondissement profitera autant à la clinique qu'au fonctionnement de la société, voire même à la survie de l'espèce. Je pense que la perspective psychanalytique, malgré ses lacunes, saurait être un outil propice pour des études sur le sujet. Peut-être ma thèse avec celle de Brillon (1990) sont-elles des premiers balbutiements dans ce sens. J'espère qu'elle suscitera chez d'autres le désir de s'aventurer dans ce territoire où il y a certes beaucoup à découvrir. Voici quelques thèmes de recherche que je propose d'explorer à partir de mes trouvailles.

Puisque l'importance d'avoir et de réaliser une apcf a été transmise de façon psychique et intergénérationnelle, il serait intéressant d'approfondir cette perspective. Pour mieux connaître les associations au sujet de l'ap qui ont été communiquées de génération en génération dans l'esprit des femmes, j'interviewerais, dans la mesure du possible, les membres féminins de chaque génération d'une même famille capable de communiquer librement. Par des entrevues semi-dirigées, je les inviterais à associer sur le thème afin de cerner davantage ce qui a été transmis de femme en femme.

Les professionnelles d'aujourd'hui se trouvent de plus en plus en compétition entre elles aux études et sur le marché du travail. L'objet de convoitise est ici le succès de la carrière et les rivales sont souvent des collègues. Se déploient dans ces situations l'agressivité, l'envie, la rivalité, parfois la méchanceté et même la violence entre femmes. Les propos des psychanalystes Deutsch et Bonaparte vis-à-vis des membres de leur sexe en sont des exemples ainsi que les critiques de Safran. À ma connaissance peu de recherches d'inspiration psychanalytique ont été réalisées sur ce sujet.

L'ap a son lien avec le corps et la maîtrise de ses fonctions. Le vouloir et la volonté peuvent être appliqués pour détourner le physique de son cours normal. La quête de minceur et les troubles alimentaires qui s'ensuivent en est un exemple. Des femmes avec des ambitions

appliquent leur vouloir et utilisent une volonté parfois de fer pour réussir leurs aspirations quitte à négliger leurs besoins et désirs. Par moment cette application peut se faire de façon effrayante, transformant ces personnes en soldates plus sévères qu'un Spartiate. De plus, le succès professionnel a son image physique que de nombreuses femmes entretiennent parfois à un prix dangereux. Je pense qu'il y a beaucoup à découvrir sur les liens entre le corps et l'apcf ainsi que leur rapport avec le vouloir et la volonté. Il y aurait autant à comprendre sur l'effet de l'humiliation sur l'ambition.

Le perfectionnisme et le souhait d'être « bonnes » hantent et épuisent bien des femmes autant dans la réalisation de leurs ap, dans la maternité, face à leur corps, que dans leur vie amoureuse. Pourquoi ?

La compréhension de la relation père-fille et de son effet sur l'apcf est certes à approfondir.

Parmi mes conclusions figure l'idée que l'ap est une clé de la féminité comme l'amour et la maternité. Mais qu'en pensent en fait les femmes en général ? Une recherche à ce sujet serait pertinente.

Finalement, pour saisir la femme, il faut à mon sens comprendre l'homme et vice versa. Le féminin existe parce qu'il y a le masculin et inversement. Je ferais donc ces mêmes explorations auprès des hommes et compareraient mes résultats. Peut-être ne découvririons-nous pas tant de différences...

CHAPITRE IV

CONCLUSION

Cette thèse est une réflexion d'inspiration psychanalytique sur l'apcf. Son objectif est de réaliser une recherche exploratoire visant à répondre à ma question d'étude. Dans le premier chapitre j'ai exposé le contexte théorique avec son volet sur la culture et l'apcf au Québec et son volet sur la psychanalyse et l'apcf. Ce dernier est divisé en deux parties avec une sur le narcissisme et l'apcf et l'autre sur la femme et l'ap. Dans le deuxième chapitre, j'ai présenté le contexte de la cueillette et de l'analyse des données d'entrevues de ma recherche avec sa partie sur la méthodologie et celle sur l'analyse de chacune des entrevues. Dans le troisième chapitre, j'ai présenté les résultats de mon étude organisés en quatre hypothèses explicatives et des propositions pour des recherches futures. Dans ce dernier et quatrième chapitre je conclurai ma thèse.

Notre culture a vécu de grands changements sociaux. Depuis des siècles, les femmes réclamaient l'accès au savoir et à une profession ou son équivalent et de contrer « l'équivalence ventre plein/tête vide » (Héritier, 2002). Affranchies de la servitude de la procréation, maîtres de leur corps, elles sont libres de réaliser leurs ap sans restrictions sociales. Mais cette nouvelle situation s'accompagne aussi d'un double message qui s'exprime discrètement par les deux sexes : les femmes sont autant poussées à réussir que retenues, autant admirées et privilégiées que critiquées et blâmées.

La clinique montre que c'est un thème que la clientèle féminine aborde de plus en plus en thérapie et qu'il faut pouvoir comprendre. Cette nouvelle dimension de la condition féminine a sa propre dynamique psychique et sociale, et les théories psychanalytiques sont souvent insuffisantes pour nous éclairer (Brillon, 1992). L'ap est traditionnellement attribuée à l'homme, à la virilité, à l'activité, à la réalité, au conscient, au culturel, etc., ce qui va à l'encontre de la théorie freudienne qui s'intéresse d'abord à l'inconscient et qui associe la féminité à la passivité, le masochisme, la maternité, au manque, etc. L'ap n'est pas considérée comme une dimension de l'identité féminine en psychanalyse.

La présente thèse constitue donc une contribution originale dans la mesure où très peu de textes psychanalytiques portent sur le sujet de l'ambition, encore moins sur l'apcf et aucun sur ce qui dérange dans ce phénomène. Les études antérieures s'intéressaient surtout au résultat final de l'ap : les études, la carrière, le travail, etc. Ou alors, le sujet a été secondairement mentionné dans des écrits portant sur le narcissisme, sur la psychosexualité féminine ou dans des histoires de cas cliniques. Mais très peu d'auteurs se sont penchés principalement sur cette force psychique qu'est l'ap et qui pousse les membres du sexe féminin vers la réalisation de leurs désirs et vœux dans la réalité.

Ces observations m'ont amenée à préciser la question de recherche suivante :

En quoi, au-delà des apparences, l'apcf dérange-t-elle, et ce autant la femme elle-même que son entourage, et qu'est-ce qui l'attire à vouloir réaliser son ambition, malgré les difficultés ?

J'ai essayé de lui répondre dans le contexte théorique puis dans le contexte de la cueillette et de l'analyse des données d'entrevues.

L'analyse des entrevues montre que l'apcf porte l'empreinte de multiples facteurs : personnels, psychiques, familiaux, relationnels, historiques et sociaux. Elle bouleverse en effet à bien des niveaux et dérange car elle est conflictuelle. Les sujets ont confirmé que les femmes sont à la fois attirées à vouloir réaliser leurs ap mais qu'elles sont tout aussi méfiantes de cet attrait autant en elle-même que chez leurs consœurs.

Les répondantes ont dévoilé que d'un côté la réalisation de l'apcf présente plusieurs bénéfices. L'ap des sujets leur a permis de combiner leurs désirs à leurs vœux. Elle a poussé les interviewées à vouloir réaliser ce qu'elles désiraient pour elles-mêmes et leur épanouissement et pour pouvoir se définir sur le plan psychique et social. L'ap a propulsé ces femmes dans le monde des études et sur le marché du travail pour y fonctionner à partir de leurs propres capacités. La réalisation de leur ap a aidé les sujets à répondre à plusieurs tâches de développement psychologique et à surmonter des difficultés dans leurs vies personnelles. Elle a été la source de maints plaisirs, satisfactions et gratifications narcissiques, intellectuelles et sociales. Finalement, elle a créé chez ces femmes le sentiment de s'appartenir, d'être autonome, « d'avoir sa tête à soi » et de pouvoir affirmer face aux autres et à elles-mêmes que « je suis quelqu'un ».

Mais toutes les répondantes voulaient se dissocier de l'ap car elles l'associaient à des éléments péjoratifs et interdits. Ces éléments ont permis de cerner hypothétiquement ce qui peut déranger la femme tout comme son entourage.

Peu importe le degré d'ambition chez une femme et la nature de son but, inévitablement elle était associée à l'imgo de la « vraie ambitieuse », celle qui ne s'arrête à rien pour réussir. Cette femme était associée à l'égoïsme et au narcissisme du monde masculin. Elle était opposée au maternel, perçue comme ne voulant pas de famille, comme négligeant l'enfant et représentant même un danger mortel pour lui. L'amour, le bien-être d'autrui lui seraient bien secondaires. Cette « vraie ambitieuse » a été associée à l'agressivité, à l'envie, à la rivalité, à la compétition, au pouvoir, à la force et à la combativité violente. Elle écrase impitoyablement et tue à l'occasion. Cette imago d'ambitieuse ravive celle d'Ève, de l'objet maternel primitif et tout-puissant à craindre et à envier, l'imgo de la « mauvaise mère » qui néglige son enfant et celle de la mère œdipienne déprimante qui exclut son jeune de ses plaisirs, non pas avec le père, mais avec d'autres intérêts tout aussi passionnants que l'amant et l'enfant.

Cette « vraie ambitieuse » a aussi été idéalisée et était porteuse de toutes les aspirations grandioses de gloire et de pouvoir dont les répondantes voulaient se dissocier. Toutes les interviewées m'ont attribué la préférence d'une telle personne comme sujet pour ma recherche. Elle aurait été « ma meilleure », cette « vraie » professionnelle avec des succès légitimes, prête à risquer sa vie pour la carrière. Elle, elle aurait su me plaire comme à leur mère.

La réalisation d'ap a troublé ces femmes parce qu'elle a provoqué de la culpabilité. Dans leur imaginaire, les sujets avaient le sentiment qu'en s'occupant de leurs aspirations, ils négligeraient un enfant, soit dans la réalité présente, soit celui à concevoir, soit symboliquement par une autre personne, soit par identification à l'objet-enfant. Plus la réalisation de leurs ap mettait les répondantes en conflit avec leurs autres besoins, tout aussi indispensables à leur bien-être, c'est-à-dire l'amour et la maternité, plus elle était source d'angoisse.

La recherche a permis de constater que le degré de démesure dans le « trop » ou le « pas assez » d'ambition est l'expression de carences et de blessures narcissiques et affectives tout

en étant influencé par le contexte culturel. Les blessures et manques amoureux, l'humiliation et le mépris, les carences affectives et narcissiques de la part des parents et peut-être les atmosphères incestuelles, contribuent tous à paralyser l'ambition à un extrême, ou à l'enflammer à l'autre extrême. Entre ces deux pôles l'ambition peut soutenir la vie et aux bouts la détruire.

Cette recherche a fait comprendre que l'ap chez la femme ferait l'objet d'une transmission psychique intergénérationnelle. L'importance d'avoir une telle ambition et de la réaliser a été surtout communiquée par les mères et les grands-mères. Mais cet héritage a aussi été accompagné par un désir de réparation de leurs frustrations vécues à cause des restrictions que la société de leur époque a imposées à ces femmes. Les répondantes ont accepté par identification le rôle de réparatrices des rêves fanées projetés sur elles. Ceci, pour être aimées et parce qu'en retour elles en retiraient plusieurs bénéfices psychologiques et sociaux. Dans ce contexte, leurs ambitions étaient souvent démesurées et se réalisaient au prix de l'authenticité et d'une non-congruence. Le phénomène de transmission intergénérationnelle permet de réunir les éléments intrapsychiques aux éléments sociohistoriques concernant ce sujet d'étude. Elle montre aussi que l'histoire laisse ses traces et que des traumatismes, en apparence résolus, peuvent exiger leur soulagement quelques générations plus tard lorsque le contexte social le permet. Elle montre aussi que chez la femme, le moment où l'ap est considérée « trop » ou « pas assez » est aussi influencé par le contexte culturel.

En fin d'analyse, on pourrait délimiter deux filons latents présents en filigrane non seulement à travers ces hypothèses explicatives mais à travers cette recherche exploratoire. Ils concernent la mère et la mort.

Toute femme par son corps rappelle la mère. Mais la réalisation d'ap chez la femme l'amène, ainsi que son entourage à devoir constater que la femme peut être non seulement mère et amante, mais aussi ambitieuse et professionnelle. Elle force à accepter que la femme puisse avoir autant le ventre rempli de bébés, le sexe gonflé de jouissance que la tête pleine d'intelligence et de savoir et ceci, tout à la fois. Elle peut s'intéresser non seulement à son enfant, mais aussi à son amant et à des projets visant son propre épanouissement. Mais il est possible que cette réalité éveille dans l'imaginaire de tous le sentiment que l'objet-enfant en

soi est privé de maternage parce que cette femme devant lui, s'intéressant à autre chose qu'à lui, le délaisse.

Cet objet-enfant est tout aussi présent dans le monde intérieur de la femme avec une ap. Et quand par identification elle le perçoit négligé par sa faute, la culpabilité l'envahit. Elle lui rappelle le temps, où elle-même petite, languissait de sa mère ou jouissait de sa présence et la désirait toute entière pour elle. Le fait que, dans la réalité, il y ait des mères qui sont nuisibles pour leur petit, car elles s'en occupent mal afin de répondre aux exigences de leur carrière et désirs de succès, empire le tout. Les séquelles de ces négligences maternelles sont en effet dommageables pour le développement de l'enfant et par conséquent pour ses ap. De plus, en maternant, les femmes ont une deuxième chance de retrouver les soins reçus de leur propre mère ou de compenser pour ce manque. S'investir dans la profession diminue ces chances et ravive les douleurs de séparation vécues avec la mère.

En effet, l'ap chez la femme ranime l'« étoile noire » (Cournut, 2001) chez tous. L'effroi devant l'idée de perdre la mère, d'être abandonnée par elle et pire, qu'elle disparaisse (Winnicott) à jamais et ne revienne plus est cette « étoile noire » qui hante tous les êtres. La maturité permet de transformer l'angoisse de disparition en angoisse de séparation (Cournut, 2001). Ici, la mère s'absente mais revient au lieu de disparaître à jamais. Mais tout ce qui le moins ravige ces dynamiques trouble. L'être humain s'active comme il peut pour éviter de revivre ces moments de détresse (Cournut, 2001). Il se peut que la femme occupée à investir ses autres désirs et vœux, plutôt que ceux de l'enfant, rappelle cet astre sombre et provoque maints reproches malgré les changements sociaux extérieurs.

Selon Cournut, (2001) cette « étoile noire » assombrit davantage la vie des femmes. Elles ne peuvent s'en distraire avec des angoisses de castration comme le font les hommes. Pour la fille, la perte de la mère équivaut à être abandonnée dans le néant du « rien de rien » (Cournut, 2001), elle est totale. Tandis que l'homme peut toujours se dire qu'il ne perd que la partie et non le tout. Cette réalité féminine pourrait faire en sorte que la réalisation de ses ap serait plus conflictuelle pour la femme que pour l'homme. Elle souligne aussi que la présence du tiers est d'autant plus indispensable à la relation mère-fille. Idéalement, il devrait la protéger de cette tombée dans le vide lors de l'éloignement de la mère.

Pour Cournut (2001), les femmes aiment les hommes car ils les protègent de leur mère. Ce qu'elles craignent particulièrement c'est d'être laissées par eux. Lorsqu'il y a rupture dans le couple, les femmes ont tendance à symboliquement ou dans la réalité se retourner vers leur mère. Mais chaque retour représente le risque de la perdre à nouveau et de vivre les peurs qui l'accompagnent. Ainsi lors d'absence affective paternelle, le lien mère-fille se resserre davantage, parfois par le biais de la haine, et la menace de la perte maternelle devient encore plus troublante et les ap plus problématiques.

Dans l'imaginaire des individus, toute ambition évoque la force (Cohen, 1968), le pouvoir et le danger de la mort et chaque corps de femme, la mère et notre finitude. L'ap est reliée à « la guerre éternelle » (Dostoïevsky, 1866) et parfois à la compétition meurtrière (Horney, 1934). L'ambitieuse peut tout autant évoquer dans l'inconscient l'objet maternel mais avec le risque qu'elle devienne la concurrente et que l'on puisse la dépasser et l'écraser, ou pire, la tuer. Un geste qui est certes horrifiant à concevoir pour l'être humain et peut-être pire si un vœu de matricide l'habite déjà. En effet, le matricide, surtout commis par la fille, est rare dans notre culture parce que terrifiant et irreprésentable, selon Cournut (2001). La mère est à l'origine de la vie. Ainsi le meurtre de sa mère équivaldrait à tuer son origine et donc soi-même par un « auto-meurtre » (Cournut, 2001). Éliminer la mère équivaldrait à s'éliminer. Ou comme le dit Nancy Huston (1990, p. 39) : « ... une femme qui « tue » symboliquement sa mère, à travers l'acte d'écriture ou autrement, se « tue » toujours elle-même aussi. » De plus, la compétitrice ambitieuse devant soi représentant aussi l'objet maternel peut tout autant vouloir tuer autrui pour réaliser ses ap. Cette mère mortifère et ce meurtre possible sont tout aussi effroyables à concevoir. Si ces angoisses inconscientes habitent l'imaginaire des gens en présence de la professionnelle qui a de l'ambition, on peut concevoir qu'elle perturbe.

Et si pour la femme l'abandon de la mère et le danger de la perdre, elle ou son amour, sont ce qu'il y a de plus angoissant, et que l'ap implique inconsciemment la possibilité de commettre un matricide puis un auto-meurtre et donc de la perdre elle et soi-même « à rien, pour rien, dans un absolu de rien » (Cournut, 2001), on peut comprendre que la réalisation d'ap puisse représenter un péril dérangeant pour les femmes. D'autant plus que les pères semblent peu présents pour protéger leur fille de cette « étoile noire ».

L'analyse des entrevues a montré que l'ap, surtout dans sa démesure du « trop », a été associée de maintes manières à l'imgo de la « vraie ambitieuse » et à la destruction. À partir de l'imaginaire des répondantes, on peut supposer que toute femme a la possibilité en elle d'être comme ces « vraies ambitieuses » inacceptables. Ainsi toute femme risquerait de ne plus vouloir de famille ou de négliger les enfants et de préférer ses aspirations. Si cette possibilité devenait réalité chez toutes, l'espèce humaine périrait. De cette manière, il se pourrait que les femmes qui ont des intérêts autres que pour leurs jeunes et la procréation, ravivent cette crainte de disparition totale de l'humanité, la pire des morts. Cette angoisse a été sous-entendue dans le discours des sujets, même si toutes estimaient la maternité et adoraient leurs enfants et ceux à concevoir.

L'homme ambitieux n'évoque pas cette peur (Parat, 1999), il n'a pas à porter pendant neuf mois le bébé et à l'allaiter par la suite. Son corps n'est pas indispensable pour l'enfant comme l'est celui de la mère. Il peut toujours continuer à se battre contre l'ennemi ou construire des gratte-ciel pendant que le nourrisson se développe dans le ventre de sa maman et près d'elle. Son absence ne lui enlève rien de concret. Tandis que si la mère se fait prendre par un trop grand vouloir de continuer à réaliser ses ambitions malgré son état, elle risque de ne pas pouvoir s'occuper de ses besoins et de ceux de l'enfant. Elle pourrait ainsi lui nuire. On pourrait donc comprendre pourquoi l'ap chez l'homme est plutôt associée à la survie de l'espèce, tandis que celle de la femme à sa destruction.

Et si les femmes arrêtaient complètement de vouloir enfanter, préférant s'occuper de leurs autres intérêts ? L'espèce risquerait-elle de périr tout autant à moins du retour d'une domination des membres du sexe féminin ?

Il apparaît que tout le monde préférerait garder la femme en tant que mère, même de grandes ambitieuses intellectuelles comme Deutsch et Bonaparte. Notamment pour éliminer la compétition, mais pour d'autres raisons également. L'humanité a longtemps dominé la femme pour des fins de procréation et de profits matériels (Badinter, 1980, 1983, 1986 ; Cournut, 2001 ; Héritier, 2002, etc.). Par contre elle l'a aussi soumise pour enfin détrôner la mère et s'approprier son pouvoir que chaque être a dû subir durant son enfance (Chasseguet-Smirgel, 1964, 1986). Mais je pense que les membres de la société ont aussi voulu garder la femme en tant que mère et sous leur contrôle pour qu'elle ne les abandonne pas. Aussi, pour qu'ils

puissent jouir le plus longuement possible, si ce n'est par identification, de ces délicieux soins maternels que Freud (1883) lui-même louangeait et que Safran avec tant d'enthousiasme applaudissait. Enfin, pour éviter autant que possible de ne pas avoir à resubir « l'étoile noire » de l'angoisse de disparition et de séparation de la mère.

Ainsi a-t-il été difficile, même pour des auteures psychanalystes, de considérer l'ap comme une « clé » du féminin. Peut-être parce qu'elle confirmerait le fait que la femme n'est pas seulement mère, mais qu'elle pourrait nous exclure de ses autres intérêts et pire, qu'elle pourrait donc nous abandonner. De plus, l'ambition évoque tout ce qui est associé à l'envie et l'agressivité, éléments forts conflictuels et problématiques pour les membres du sexe féminin, surtout entre elles. En gardant leurs consœurs seulement mères, elles éliminent des concurrentes et la nécessité de leur faire compétition.

Il se peut alors qu'à cause de ces conflits et configurations imaginaires angoissantes provoqués par l'apcf, les grands changements sociaux faits pour accepter les femmes qui veulent réaliser leurs ap soient tout autant accompagnés de malaises et de critiques contradictoires.

En conclusion, la réalisation d'apcf est bénéfique. Elle attire car elle aide au travail de séparation-individuation (Jacobson, 1964 ; Mahler, 1975), elle permet de s'appartenir et « d'avoir une tête à soi ». De plus, comme les sujets l'ont montré, une femme autonome et comblée risque d'être une meilleure mère. L'apcf est conflictuelle justement parce qu'elle ravive en même temps les conflits et angoisses de disparition et de séparation de l'objet maternel chez tous, ainsi que des fantasmes de matricides, d'infanticides, de meurtre et de destruction de l'espèce. Par le même souffle, elle avive le besoin d'une présence paternelle affective et protectrice qui saurait être médiatrice entre la mère et le monde mais qui trop souvent est manquante. Et elle invite à se demander tout comme Freud (1930) si ce n'est pas le maternel et le féminin sexuel qui dérangent une société trop axée sur la productivité et la performance car ils suscitent ces angoisses et deuils dérangeants et parce qu'ils attirent les êtres vers le moelleux du foyer et les excitations dans le lit, loin des calculatrices et des machines.

Le défi de la femme serait-il alors de pouvoir intégrer ses besoins d'amour, de maternité et de réalisation d'ambition, ceci en faisant le deuil d'un vouloir tout-puissant et du plaisir à tout

prix ? Le défi de la société serait-il d'accueillir à la fois l'amoureuse sexuée, la mère et la femme de tête au prix d'aspirations mercantiles et civilisatrices mégalomaniaques ?

Ces conclusions ont été tirées de mon exploration subjective du sujet et terminent cette thèse. J'espère, lectrices et lecteurs, que ces « délires interprétatifs » (Green, 1992) sauront stimuler des ambitions de recherche sur l'apcf, ce thème encore en friche, mais fascinant et certes important.

<p>RECHERCHE</p> <p>SUR L'AMBITION CHEZ LA FEMME</p>
--

Bonjour, permettez-moi de vous interpeller !

Je suis étudiante en psychologie à L'UQAM où je travaille à une recherche doctorale intitulée : «L'AMBITION CHEZ LA FEMME». Je suis également psychologue (membre de l'O.P.Q., 1987) en pratique privée depuis 12 ans et suite à une formation intensive de 5ans, suis devenue psychanalyste membre de la Société canadienne de psychanalyse en juillet 1997.

Je suis présentement rendue à la cueillette des données de ma recherche. Je désire interviewer des femmes qui, selon elles, réalisent leurs ambitions professionnelles. Cette étude, combinée à une revue de littérature psychanalytique, psychologique et sociale me permettra d'extraire quelques hypothèses explicatives sur ce vaste sujet important et contemporain.

Je sollicite donc votre aide pour participer à ma recherche ou pour me trouver des sujets c'est-à-dire des

Femmes qui, selon elles, réalisent leurs ambitions professionnelles

Et qui seraient :

- prêtes à parler d'elles-mêmes lors de deux à trois entrevues de 45 à 60 minutes,
- prêtes à venir me rencontrer à mon bureau à Saint-Jean-sur-Richelieu (Rive-Sud) ou à Montréal.
- Elles doivent résider au Québec.
- Le contenu des rencontres restera toujours confidentiel et anonyme.
- Les entrevues ne seront pas rémunérées.

Pour les entrevues, ou pour toute information, s.v.p. laissez-moi vos coordonnées sur ma boîte vocale et ceci à mon nom :

MARIA ZANKO

450-348-0776

Je vous remercie d'avance pour votre aide et votre collaboration !

ANNEXE 2**FORMULE DE CONSENTEMENT ÉCLAIRÉ**

J'autorise Maria Zanko, psychologue et étudiante au doctorat à l'UQAM à utiliser les données recueillies lors de nos entrevues sur l'ambition féminine. Ces données serviront qu'aux seules fins de sa thèse de doctorat en psychologie. Il est entendu que tout ce matériel demeurera confidentiel et anonyme. L'identification de la participante à cette recherche sera restreinte à une lettre alphabétique (exemple : Madame B.). La participante peut se retirer de cette étude en tout temps.

Signature : _____

Date : _____

ANNEXE 3

L'AMBITION CHEZ LA FEMME, recherche doctorale.

Besoin de sujets : femmes qui, selon elles, réalisent leurs ambitions professionnelles.

Deux à trois entrevues d'une heure. Maria Zanko, psychologue, 450-348-0776. (Petites annonces, *Psychologie Québec*, 01 février 1999)

ANNEXE 4

La légende de Narcisse a pour héros un joli garçon portant ce nom. « Sa beauté était si grande que toutes les filles rêvaient de lui appartenir, mais il n'en regardait aucune. Il répondait par une parfaite indifférence aux avances de la plus séduisante et les adolescentes au cœur brisé ne l'intéressaient pas. Le chagrin de la charmante nymphe Écho ne réussit pas davantage à l'émouvoir. Elle était une favorite d'Artémis, la déesse des bois et des créatures sauvages, mais elle déplut à une déesse plus puissante encore, à Héra en personne, qui vaquait à ses activités habituelles, c'est-à-dire qu'elle cherchait à découvrir celles de Zeus, son époux. Héra soupçonnait celui-ci d'entretenir une intrigue amoureuse avec une des nymphes, mais laquelle? C'est ce qu'elle voulait savoir et elle décida de mener une enquête. Ses investigations furent bientôt freinées par le gai bavardage d'Écho. Tandis que la déesse l'écoutait, amusée, les deux autres s'esquivèrent furtivement et Héra dut renoncer pour cette fois à découvrir sur qui s'était portée la fantaisie vagabonde du seigneur de l'Olympe. Avec son injustice habituelle, elle tourna sa fureur contre Écho; elle la condamna à ne plus se servir de sa langue que pour répéter ce qui lui était dit : « Tu auras toujours le dernier mot, mais jamais plus tu ne parleras la première », lui dit Héra.

Le châtement était dur, rendu plus cruel encore par l'amour qu'Écho, comme toutes les jeunes filles, portait à Narcisse. Elle le suivait partout, mais elle ne pouvait lui parler. Comment, dans ces conditions, parviendrait-elle à attirer l'attention d'un jeune homme qui faisait profession de mépriser toutes les femmes? Un jour cependant, elle se crut sur le point de réussir. Il appelait ses compagnons « l'un de vous est-il ici? », et elle répondit, enchantée : « Ici – ici. » Elle était encore cachée par les arbres, il ne pouvait la voir, et il cria : « Viens! », le mot qu'elle avait toujours brûlé de lui dire. Elle répéta joyeusement : « Viens! », et elle sortit du bois en tendant les bras. Mais il se détourna d'elle avec dégoût. « Pas cela », dit-il. « Je mourrai avant que je te donne pouvoir sur moi. » Humblement, d'un ton suppliant, elle ne put que dire : « Je te donne pouvoir sur moi », mais déjà, il était parti. Elle cacha sa rougeur et sa honte dans une grotte solitaire et ne se consola jamais. Depuis, elle vit dans des

antres et des creux de rochers, et l'on dit que ses regrets l'ont fait tant maigrir et dépérir, que seule sa voix lui reste.

Narcisse poursuivit sa carrière cruelle, se moquant toujours de l'amour. Mais un jour, l'une de celles qu'il avait blessées adressa aux dieux une prière qui fut exaucée : « Que celui-là qui n'aime aucun autre s'éprenne de lui-même ». La grande Némésis, déesse de la juste colère, se chargea de mener ce vœu à bien. Tandis que Narcisse se penchait pour boire sur le bord d'une fontaine, il y aperçut sa propre image et s'en éprit sur-le-champ. « Je sais maintenant ce que d'autres ont souffert par moi », s'écria-t-il, « car je brûle d'amour pour moi-même – et cependant, comment pourrais-je approcher cette beauté que je vois reflétée dans l'eau? Mais je ne peux m'en éloigner. Seule la mort me libérera ». Et il en fut ainsi. Perpétuellement penché sur l'eau limpide, ne se lassant pas de regarder sa propre ressemblance, il languit et dépérit. Écho se tenait à ses côtés, mais elle ne pouvait rien pour lui; seulement, quand en mourant il s'adressa à son image : « Adieu, - adieu », alors elle répéta ces mots, comme une dernière plainte.

On dit que lorsque l'ombre de Narcisse traversa la rivière qui encercle le monde des morts, elle se pencha par-dessus bord de la barque pour entrevoir une dernière fois son reflet dans l'eau. » (Hamilton, 1978, pp. 97-98)

ANNEXE 5

Données de Statistiques Canada 2000 sur les femmes au Canada.

a) La population féminine :

Statistiques Canada 2000 (SC) constate un phénomène nouveau, il y a *plus de femmes* que d'hommes au Canada.

En 1999, 50,4 % de la population canadienne sont du sexe féminin.

Plus les femmes avancent en âge, plus leur représentation est forte.

La femme du troisième âge représente le segment de la population qui augmente le plus rapidement.

b) La situation au sein de la famille

Le nombre de familles ayant à leur tête une femme seule a connu une croissance particulièrement marquée.

En 1999, celui-ci représentait 19 % de l'ensemble des familles, soit près du double du pourcentage de 1971 (10 %).

En 1996, 83 % de l'ensemble des familles monoparentales avaient à leur tête une femme, ce chiffre est demeuré constant depuis les années 70.

La grande majorité des Canadiennes vivent avec leur famille, mais de plus en plus de femmes vivent seules : 13 % en 1999, le double de 1971 (7 %).

De plus en plus de femmes du troisième âge vivent seules : 38 % des femmes ont 65 ans et plus, 12 % ont entre 45 et 64 ans.

Le déclin du taux de natalité est une des plus spectaculaires observations de Statistiques Canada.

Le nombre de naissances a diminué de moitié : pour 1000 femmes de 15 à 49 ans, le nombre est passé de 116 naissances en 1959, à 44 en 1997.

Cependant, une famille sur cinq avait des enfants d'âge préscolaire (SC n'offre pas de chiffre au sujet du taux des enfants adoptés).

Le taux de natalité a chuté de 40 % dans les années 60 pour se stabiliser par la suite, mais a recommencé à baisser depuis les deux dernières décennies.

L'âge moyen des mères a augmenté.

Le nombre de naissances pour 1000 femmes de 15 à 49 ans est de 41,5 au Québec, un des plus bas au Canada.

Les familles canadiennes ont en moyenne 1,2 enfant en 1996, comparativement à 1,4 en 1981 et 1,8 en 1971.

Il y a 24 % moins de mariages au Canada par rapport au sommet atteint en 1972.

En 1997, le Québec n'a que 3.3 mariages par 1000 habitants, comparativement à une moyenne de 5.1 pour le reste du Canada.

Un nombre disproportionné de couples vit en union libre : 21 % de l'ensemble des familles au Québec vivent en union de fait, alors que dans les autres provinces, il est en général plus proche 10 % ou moins.

Le taux de divorces au Canada est beaucoup plus élevé que dans les années 60, depuis que les modifications ont été portées à la loi sur les divorces en 1968 et en 1986, en allégeant les restrictions.

L'augmentation des divorces a contribué en partie à l'augmentation du nombre de mères seules, pour la majorité divorcées ou séparées.

Le pourcentage de mères célibataires est passé de 11 % en 1981 à 24 % en 1996.

Un des taux les plus élevés de familles monoparentales se trouve au Québec avec 20 %.

Les mères obtiennent généralement la garde des enfants : dans 61 % des cas les enfants vont à la mère et dans 11 % au père. La tendance va vers la garde partagée.

Le taux d'avortements et le nombre de cliniques d'avortement ont augmenté depuis 1990.

c) La santé des femmes

En général les femmes se considèrent en très bonne santé.

SC s'est soucié de mesurer la santé psychologique des femmes par trois indicateurs de bien-être : estime de soi, sentiment de maîtrise de la situation et sentiment de cohérence.

En 1994-1995, 49 % des femmes déclaraient avoir une bonne estime de soi, tandis que 28 % avaient un fort sentiment de cohérence, et 19 % se percevaient comme ayant une très bonne maîtrise sur leur vie. On retrouve sensiblement les mêmes pourcentages chez les hommes, sauf que ceux-ci ont un plus grand sentiment de maîtrise.

En 1996-97, 6 % des femmes ont subi une dépression, alors que seulement 3 % des hommes.

On découvre que les femmes du troisième âge sont celles qui ont le moins tendance à vivre des épisodes de dépression.

Les femmes sont beaucoup moins portées à se suicider que les hommes.

En 1997, on note 5 suicides sur 100 000 femmes et 19 sur 100 000 hommes.

L'espérance de vie des femmes est supérieure à celle des hommes : en 1997 elle est de 81 ans pour une fille et de 76 ans pour un garçon.

e) Éducation

Le niveau de scolarité des Canadiennes est remarquablement plus élevé depuis les quelques dernières décennies.

En 1996, 12 % des femmes de 15 ans et plus détenaient un diplôme universitaire, soit deux fois plus qu'en 1986 (6 %) et quatre fois plus qu'en 1971 (3 %). Toutefois, les femmes sont encore proportionnellement moins nombreuses que les hommes à détenir un diplôme universitaire, soit 12 % par rapport à 14 %.

Plus le niveau d'études est élevé, plus le nombre de diplômés universitaires diminue de façon marquée.

En 1996, les femmes représentaient 50 % des personnes ayant un diplôme de premier grade professionnel comparativement à seulement 23 % de celles ayant un doctorat.

Cet écart entre hommes et femmes, dotés d'un diplôme universitaire, diminuera vraisemblablement davantage avec le temps, puisque les femmes formaient la majorité des étudiantes à temps plein dans les universités canadiennes au moment de l'enquête.

En 1997-98, 55 % des étudiants à temps plein étaient des femmes, alors que cette proportion atteignait 52 % en 1992-93 et 37 % en 1972-73.

Plus le niveau d'études est élevé, plus la part des étudiants à temps plein diminue. En 1997-98, les femmes représentaient 56 % de l'ensemble des étudiants des programmes de baccalauréat et de grade professionnel, alors qu'elles constituaient 51 % des étudiants en maîtrise et seulement 43 % des candidats au doctorat.

Les femmes constituent la majorité des étudiants à temps plein dans la plupart des facultés universitaires.

Par contre en mathématiques et en sciences, les femmes ne représentent que 29 % de l'ensemble des étudiants et 22 % des étudiants en génie et en sciences appliquées.

Les proportions (43 %) de femmes inscrites au troisième cycle ont plus que doublé au cours des deux dernières décennies.

En 1972-73, les femmes représentaient 19 % des étudiantes au doctorat, c'est-à-dire moins d'un candidat sur cinq.

Au même moment, le pourcentage de femmes inscrites au deuxième cycle a également presque doublé, passant de 27 % à 51 %.

Les femmes représentent 61 % des étudiants fréquentant les universités à temps partiel.

La majorité des étudiantes des collèges communautaires sont des femmes et un nombre supérieur de femmes au travail suit des cours de formation liés à la profession.

Les femmes en moyenne ont une meilleure capacité de lecture que les hommes.

Par contre, on note qu'en 1998, 49 % des femmes de 15 ans et plus utilisent l'ordinateur comparativement à 63 % des hommes et 25 % utilisent Internet comparativement à 34 % des hommes.

f) Le travail rémunéré et non rémunéré

En 1998, les femmes et les hommes ont consacré 7,2 heures par jour en moyenne au travail rémunéré et non rémunéré.

On observe toutefois une division de travail entre les sexes.

Les femmes ont consacré 2,8 heures par jour en moyenne de travail rémunéré et 4,4 heures au travail non rémunéré.

Chez les hommes, c'est l'inverse, ils ont consacré 4,5 heures au travail rémunéré et 2,7 heures au travail non rémunéré.

De fait, les femmes font la plus grande partie du travail non rémunéré, soit 65 % du total des heures consacrées à ces activités en 1992.

Malgré la participation accrue des femmes à la vie active, la part des heures de travail non rémunéré qu'elles ont effectuée est demeurée relativement stable depuis le début des années 60, soit environ les deux tiers du total.

Les femmes s'occupent encore en grande partie de la maison et de la famille, même si elles ont un emploi soit une heure et demie de plus par jour que les hommes en 1998.

En 1999, 55 % des femmes de 15 ans et plus occupaient un emploi, comparativement de 42 % en 1976.

Inversement, les hommes ont connu une forte baisse passant de 73 % à 67 %.

Les femmes représentent 46 % des travailleurs en 1996, comparativement à 37 % en 1976.

La possibilité d'emplois pour les femmes augmente substantiellement avec le niveau de scolarité.

En 1999, 77 % des femmes ayant un diplôme universitaire travaillaient.

Ce pourcentage diminue proportionnellement au niveau d'études, pour chuter à 36 % pour celles qui n'avaient pas terminé leur secondaire et à 15 % pour celles qui n'avaient pas dépassé la huitième année.

Peu importe le niveau de scolarité, les femmes sont proportionnellement moins nombreuses que les hommes à occuper un emploi.

En 1999, 77 % des diplômées universitaires, comparativement à 80 % des hommes faisaient partie de la population active.

De même, parmi les titulaires d'un certificat ou d'un diplôme non universitaires, 67 % des femmes occupaient un emploi, comparativement à 78 % des hommes.

Les femmes de 25-54 ans ont de nos jours le niveau d'emploi le plus élevé ; ceci témoigne, dans une certaine mesure, du nouveau rôle de la femme, car par le passé la femme abandonnait le travail pour remplir son rôle d'épouse.

En 1960 seulement 20 % des femmes mariées travaillaient, tandis que depuis les années 80, elles sont proportionnellement plus nombreuses que les célibataires à travailler.

Mais elles restent toujours moins nombreuses que les hommes à travailler.

Entre 15 et 24 ans, le taux d'emploi est le même pour les femmes et les hommes soit de 55 %.

Au cours des deux dernières décennies, le taux d'emploi chez les mères est monté en flèche, surtout dans les cas des femmes ayant de très jeunes enfants.

En 1999, 61 % des femmes ayant des enfants de moins de 3 ans occupaient un emploi, soit plus du double de 1976.

De même, 66 % des femmes, dont le plus jeune enfant avait entre trois et cinq ans, travaillaient contre rémunération ou à leur compte en 1999, comparativement à 37 % en 1976.

Le nombre de places offertes dans les garderies a augmenté de façon substantielle, mais ne représente qu'une fraction du besoin réel des familles.

En 1999, 41 % des employées de 15 à 64 ans travaillaient selon des modalités non conventionnelles, comparativement à 35 % en 1989. Le temps partiel est la modalité de travail la plus répandue pour les femmes. 28 % travaillent moins de 30 heures comparativement à 10 % des hommes.

La grande majorité des femmes retournent au travail après la naissance de leur enfant ; le facteur économique semble être l'élément qui décide du moment du retour.

Les mères qui ne reçoivent pas de prestations et celles qui travaillent à leur compte sont celles qui retournent le plus rapidement au travail.

La durée de l'absence est en général de 6,4 mois.

Même lorsque les femmes ont un emploi, elles s'occupent davantage de la famille et de la maison, et elles ont moins de temps de loisirs et réduisent leurs heures de travail rémunéré davantage que les hommes.

La complexité accrue des rôles, ou le nombre de tâches qu'une personne doit entreprendre, peuvent accentuer le stress lié aux contraintes de temps.

En 1998, le facteur stress est le plus élevé chez les parents mariés travaillant à temps plein.

Une mère sur trois tandis qu'un père sur quatre se déclare stressé.

La présence d'enfants a un effet particulièrement marqué sur le stress subi par les femmes en raison des contraintes de temps.

Les mères mariées travaillant à temps plein sont presque deux fois plus nombreuses à souffrir d'un stress prononcé comparativement aux femmes sans enfants.

Mais on ne note aucune différence entre les hommes, avec ou sans enfants.

De plus, 15 % des femmes entre 25 et 54 ans et seulement 9 % des hommes se sont occupés des enfants et ont soigné ou aidé une personne du troisième âge, sans toucher de rémunération.

La majorité des travailleuses se retrouvent encore dans des professions traditionnellement occupées par les femmes.

En 1999, 70 % de l'ensemble des femmes occupées travaillaient dans les domaines suivants : éducation, soins infirmiers et autres professions de la santé, travail de bureau, administration, vente et services, comparativement à seulement 29 % des hommes.

Cette proportion a légèrement diminué depuis 1987 où 74 % se trouvaient à être des femmes.

On constate un accroissement de la représentation féminine dans plusieurs secteurs professionnels.

En 1999, les femmes représentent 49 % des professionnels de l'entreprise et des finances, comparativement à 41 % en 1987.

Presque la moitié de tous les médecins et dentistes sont des femmes : 49 % en 1999, comparativement à 44 % en 1987, de même que 58 % des professionnels des sciences sociales et religieuses étaient des femmes en 1999, comparativement à 48 % en 1987.

Le nombre de femmes occupant des postes de gestion a augmenté.

En 1999, 35 % étaient des femmes au lieu de 29 % en 1987. Les femmes sont mieux représentées aux niveaux inférieurs qu'aux niveaux supérieurs dans la gestion. De plus, on comptait 27 % des femmes parmi les cadres supérieurs, comparativement à 35 % des cadres à tous les niveaux cette année-là.

Les femmes sont toujours très minoritaires dans les professions des sciences naturelles, du génie et des mathématiques ; 20 % étaient des femmes, une proportion qui a peu fluctué depuis 1987 (17 %).

Le taux de chômage des femmes est légèrement inférieur à celui des hommes, soit 7,3 % et 7,8 % pour les hommes. Ce taux était plus bas pour les femmes dans les années 90 et inversement de 1976 à 1989.

Les jeunes femmes sont plus nombreuses que les autres femmes à être en chômage, mais moins nombreuses que les hommes : 12,6 % pour les jeunes femmes et 15,3 % pour les hommes.

En 1999, 41,5 % des femmes de 15 ans et plus ne travaillaient pas et ne cherchaient pas d'emploi comparativement à 27 % des hommes.

g) Le revenu et les gains des femmes

Les femmes dans l'ensemble ont un revenu inférieur à celui des hommes.

En 1997, le revenu moyen pour une femme est de 19 800\$, soit 62 % du revenu moyen des hommes.

Mais il augmente un peu plus rapidement que celui des hommes.

Le revenu moyen des femmes en 1997 était de 14 % plus élevé qu'en 1993, compte tenu des effets de l'inflation.

La famille monoparentale ayant à la tête une femme représente de loin le revenu le plus faible.

En 1997, l'ensemble des familles ayant à leur tête une femme avait un revenu inférieur au seuil de pauvreté, alors que seulement 12 % des familles époux-épouse avec enfants vivaient à ce niveau, contre 24 % des familles ayant à leur tête un homme.

Le revenu des femmes en 1997 est l'équivalent de 60 % celui des hommes. 19 % des femmes ont un faible revenu et 16 % des hommes.

Les femmes titulaires d'un grade universitaire ont des gains nettement supérieurs à ceux des femmes moins scolarisées.

Toutefois quel que soit le niveau de scolarité, en 1997 le salaire des femmes travaillant à temps plein toute l'année ne représente que 74 % celui des hommes dans les mêmes conditions.

Les femmes exerçant une profession libérale ou une profession connexe gagnent des revenus supérieurs aux femmes dans les autres professions.

h) Les femmes et le système de justice

Les femmes sont accusées de 19 % de tous les crimes commis au Canada en 1998, alors qu'elles représentaient 49 % de l'ensemble des victimes des crimes de violence.

78 % de l'ensemble des victimes de sexe féminin avaient subi la violence de quelqu'un qu'elles connaissaient.

RÉFÉRENCES

- American Psychiatric Association. 1986. *Manuel diagnostic et statistique des troubles mentaux*, 3e tirage, tr. fr., Paris : Masson, p. 340-342.
- American Psychiatric Association. 1987. *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, 3e éd. révisée, Washington, DC : American Psychiatric Association, p. 349-351.
- André, J. 1994. *La sexualité féminine*. Coll. « Que sais-je? ». Paris : Presses universitaires de France.
- Appelgarth, A. 1976. Some Observations on Work Inhibition in Women. *Journal of the American Psychoanalytic Association*, Vol. 24 (suppl.), p. 251-269.
- Appelgarth, A. 1986. Women and Work. In *The Psychology of Today's Woman*, sous la dir. de T. Bernay et D. W. Cantor, Hillsdale, NJ : The Analytic Press, p. 211-230.
- Appelgarth, A. 1993. Envy : Some Observations and Speculations. Présenté au « Annual Symposium » de la « Canadian Psychoanalytic Society (Q.E.) », Montréal, 24 avril 1993.
- Appelgarth, A. 1997. Ambition : Normal and Pathological Aspects. In *Work and Its Inhibitions, Psychoanalytic Essays*, p. 241-253, sous la dir. de C. W. Socarides et S. Kramer. Madison, CT : International Universities Press.
- Anzieu, D. 1959. *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France, Bibliothèque de psychanalyse.
- Arnoux, D. J. 2002. « Origines de l'angoisse du féminin chez l'homme » *Sommaire des Conférences en ligne : cycle de Conférences d'introduction à la psychanalyse de l'adulte*, jeudi 6 février 2003. Site de la Société psychanalytique de Paris, <http://www.spp.asso.fr>.
- Assoun, P.-L. 1995. *Freud et la femme*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Aulagnier, P. 1980. « Remarques sur la féminité et ses avatars ». In *Travaux scientifiques de P. Aulagnier*, colligés à l'occasion de sa visite au Québec du 17 au 29 mars 1980, Hôpital Sacré-Coeur, pavillon Albert-Prévost, p. 52-87.
- Bardin, L. 1991. *L'analyse de contenu*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Badinter, E. 1980. *L'amour en plus*. Paris : Flammarion.

- Badinter, E. 1983. *Émilie, Émilie, ou l'ambition féminine au XVIIIe siècle*. Paris : Flammarion.
- Badinter, E. 1986. *L'un est l'autre*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Balint, M. 1968. « Le défaut fondamental ». In *Narcisse en quête de soi*, p. 56-57, sous la dir. de N. Duruz. Bruxelles : Pierre Mardaga, 1985.
- Barry, F. 1977. *Le travail de la femme au Québec, l'évolution de 1940 à 1970*. Québec : Les presses de l'Université du Québec.
- Bataille, G. 1957. *L'érotisme*. Paris : Éditions de Minuit.
- Benjamin, J. 1986. The Alienation of Desire : Women's Masochism and ideal love ». In : *Essential Papers on the psychology of women*, sous la dir. de C. Zanardi, p. 455-479. New-York : New-York University Press, 1990.
- Benjamin, J. 1988. *The Bonds of Love*. New-York : Pantheon Books.
- Benjamin, J. 1991. Father and Daughter : Identification with Difference. A Contribution to Gender Heterodoxy. *Psychoanalytic Dialogues*, vol. 3, p. 277-299.
- Benjamin, J. 1995. *Like Subjects, Love Objects : Essays on Recognition and Sexual Difference*. New Haven : Yale University Press.
- Benjamin, J. 1995. Sameness and Difference : Toward an « Overinclusive » Model of Gender Development. In *Psychoanalytic Inquiry*, vol.15, no 1, p. 125-142.
- Bergmann, M.V. 1988. On eating disorders and work inhibition . In *Bulimia : Psychoanalytic Treatment and Theory*, p. 347-372, sous la dir. de H. Schwartz. Connecticut : International Universities Press.
- Bertini F., F. Cardini, C. Leoverdi, M.T. Funagalli, 1991. *La vie quotidienne*. Italie : Hachette.
- Betts, C., R. Cohen, M. Emond et R. Schulman. 1991. Women and professional ambition. Présenté au « Scientific Meetings » de la « Canadian Psychoanalytic Society (Q.E.) », Montréal, 23 janvier 1991.
- Bombardier, D. 1993. *La dérouté des sexes*. Paris : Seuil.
- Bonaparte, M. 1951. *La sexualité de la femme*. Paris : Presses universitaires de France, 1967.
- Bouchard, M.-A., L. Normandin et M.-H. Seguin. 1995. Countertransference as Instrument and Obstacle : a Comprehensive and Descriptive Framework. *Psychoanalytic Quarterly*, vol. 64, p. 717-741.
- Bouthat, C.1993. *Guide de présentation des mémoires et thèses*, Montréal : UQÀM.

- Breuer, J. et Freud, S. 1895. *Studies on Hysteria (1893-1895) : Standard Edition*, vol. 2. London : Hogarth Press, 1961.
- Brillon, M. 1990. « L'influence des identifications oedipiennes et pré-oedipiennes sur la difficulté à être femme de carrière ». Thèse de doctorat, UQÀM, p. 352
- Bursten, B. 1986. Some Narcissistic Personality types. In *Essential Papers on Narcissism*, p. 377-402, sous la dir. de A.P. Morrison. New-York : New-York University Press.
- Chasseguet-Smirgel, J. 1964. « La culpabilité féminine (De certains aspects spécifiques de l'Oedipe féminin) ». In *La sexualité féminine*, p. 143-202, sous la dir. de J. Chasseguet-Smirgel. Paris : Payot.
- Chasseguet-Smirgel, J. 1964. *La sexualité féminine*, Paris : Payot.
- Chasseguet-Smirgel, J. 1986. *Les deux arbres du jardin*. Paris : Éditions Des Femmes.
- Chasseguet-Smirgel, J. 1990. *La maladie d'idéalité. Essai psychanalytique sur l'idéal du Moi*. Paris : Éditions Universitaires.
- Chodorow, N. 1978. *The Reproduction of Mothering*. Berkeley : University of California Press.
- Cleveland, J. 1999. « La mise en acte de fantasmes de réparation ou de sauvetage par des psychothérapeutes ». Thèse de doctorat, UQÀM, p.450.
- Cohen, A. 1968. *Belle du Seigneur*. Paris : Éditions Gallimard.
- Communication Québec. 1997. « Répartition des sièges à l'Assemblée Nationale ». 7 janvier, Québec.
- Communication Québec 2000
- Cooper, A.M. 1981. « Narcissism ». In *Essential Papers on Narcissism*, p. 112-143, sous la dir. de A.P. Morrison. New-York : New-York University Press, 1986.
- Cournut, J. 2001. *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*. Presses Universitaires de France : Paris.
- Cournut-Janin, M. 1999. « Le noyau mélancolique, féminin, tel qu'il se découvre dans l'analyse, et le plus souvent au décours d'une cours, voire d'une tranche ». In *Clés pour le féminin : Femme, mère, amante et fille*. Sous la dir. de J. J. Schaeffer, M. Cournut-Janin, S. Faure-Pragier et F. Guignard, p. 57-64. Paris : Presses Universitaires de France.
- d'Eaubonne, F. 1999. *Le sexocide des sorcières : Fantasma et réalité* Paris : L'Esprit frappeur.

- De Groot, J. et Rodin, G. 1998. Coming Alive : The Psychotherapeutic Treatment of Patients With Eating Disorders. *Canadian Journal of Psychiatry*, Vol. 43, mai 1998, p.359-366.
- De Sauverzac, J.-F., 1995. *Françoise Dolto*. Paris : Flammarion.
- Dessuant, P. 1988. *Le Narcissisme*, Coll. « Que sais-je? ». Paris : Presses universitaires de France.
- Deutsch, H. 1944. *La psychologie des femmes*. In *La sexualité féminine*, p. 31-38, sous la dir. de J. Chasseguet-Smirgel. Paris : Payot, 1964.
- Dictionnaire des synonymes de la langue française*. 1971. Paris : Larousse. *Dictionnaire historique de la langue française*, 1998. Paris : Le Robert.
- Dolto, F. 1987. *Libido féminine*. Paris : Carerre.
- Dostoïevsky, F. M. 1866. *Crime et châtement*. In *La maladie d'idéalité*. J. Chasseguet-Smirgel. Paris : Éditions Universitaires, 1990, p. 141.
- Duby, G. et M. Perrot (dir. publ.). 2002. *Histoire des femmes en occident*. 5 t. Coll. « Tempus ». La Flèche : Plon.
- Duby, G. et M. Perrot (dir. publ.). 2002. *XVIe-XVIIIe siècle*. In *Histoire des femmes en occident*. T. 3, p. 263-264, fig. 23. Coll. « Tempus », La Flèche : Plon.
- Duby, G. et M. Perrot (dir. publ.). 2002. *Le XIXe siècle*. In *Histoire des femmes en occident*. T. 4, p. 642-645. Coll. « Tempus », La Flèche : Plon.
- Duby, G. et M. Perrot (dir. publ.). 2002. *Le XIXe siècle*. In *Histoire des femmes en occident*. T. 5, p. 581-623 et p. 695-716. Coll. « Tempus », La Flèche : Plon.
- Dumont, M., M. Jean, M. Lavigne et J. Stoddart. 1982. *L'histoire des femmes au Québec : Depuis quatre siècles*. Montréal : Quinze.
- Duruz, N. 1985. *Narcisse en quête de soi : Étude des concepts de narcissisme, de moi et de soi en psychanalyse et en psychologie*, Bruxelles : Pierre Mardaga, p. 85.
- Ehrenberg, A. 2000. *La fatigue d'être soi : dépression et société*. Paris : Odile Jacob
- Etchegoyen, R.H. 1991. On Narcissism : An Introduction. In *Freud's « On Narcissism : An Introduction »*, p.54-73, sous la dir. de J. Sandler, E. Spector Person et P. Fonagy. New Haven, CT : Yale University Press.
- Faure-Pragier, S. 1999. « Le désir d'enfant comme substut du pénis manquant : une théorie stérile de la féminité ». In *Clés pour le féminin : Femme, mère, amante et fille*. Sous la dir. de J. J. Schaeffer, M. Cournut-Janin, S. Faure-Pragier et F. Guignard, p. 41-55. Paris : Presses Universitaires de France.

- Federn, P. 1928. *La psychologie du moi et les psychoses* Paris : PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 1979, p. 295-335,
- Félida, P et F. Villa. 1999. *Le cas en controverse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Freud, S. 1883. *Correspondances : 1873-1939*, p. 85-88, sous la dir. de Ernest Freud. Paris : Éditions Gallimard, 1966.
- Freud, S. et Breuer J. 1895. *Studies on Hysteria : (1893-1895), Standard Edition*, vol. 2. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1900. *L'interprétation des rêves*. Paris : Presses Universitaires de France, 1973.
- Freud, S. 1900a. The Interpretation of Dreams. *Standard Edition*, vol. 4-5. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1901. Determinism and Superstition. *Psychopathology of Every Day Life. Standard Edition*, vol. 6. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1904. *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Trad. de l'allemand par S. Jankélévitch. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1977, p. 58-65.
- Freud, S. 1905. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Trad. de l'allemand par P. Koepfel. Paris : Édition Gallimard, 1987.
- Freud, S. 1905. Three Essays on the Theory of Sexuality. *Standard Edition*, vol. 7, p. 25-143. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1908a. Creative writers and day-dreaming. *Standard Edition*, vol. 9, p. 141-154. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1908b. Hysterical Phantasies and their Relation to Bisexuality *Standard Edition*, vol. 9, p. 155-166. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1908c Character and Anal Erotism. *Standard Edition*, vol. 9, p. 167-176. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1908d. Civilized Sexual Morality and Modern Nervous Illness. *Standard Edition*, vol. 9, p. 177-204. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1909. Family Romances. *Standard Edition*, vol. 9, p.235-244. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1910. Leonardi da Vinci and a Memory of his Childhood. *Standard Edition*, vol. 11, p. 63-137. London : Hogart Press, 1957.

- Freud, S. 1911. Psycho-analytic Notes on an Autobiographical Account of a Case of Paranoia (dementia paranoides). *Standard Edition*, vol. 12, p. 9-82. London : Hogart Press, 1958.
- Freud, S. 1912. Recommendations to Phycisians Practicing Psychoanalysis. *Standard Edition*, vol. 12, p. 111-120. London : Hogart Press, 1958.
- Freud, S. 1913. Totem and Taboo. *Standard Edition*, vol. 13, p. 1-161. London : Hogart Press, 1955.
- Freud, S. 1914. On Narcissism : An Introduction. *Standard Edition*, vol. 14 :, p. 69-102. London : Hogart Press, 1957.
- Freud, S. 1914b. Remembering, Repeating and Working Trough (further recommandations on the Technique of Psycho-Analysis III). *Standard Edition*, vol. 12, p. 148-156. London : Hogart Press, 1958.
- Freud, S. 1915. Observations on Transference-love (further recommandations on the Technique of Psycho-Analysis III). *Standard Edition*, vol. 12, p. 157-171. London : Hogart Press, 1958.
- Freud, S. 1916. *Introduction à la psychanalyse*. Trad. de l'allemand par S. Jankélévitch. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1975, p. 408-425.
- Freud, S. 1917. Mourning and Melancholia. *Standard Edition*, vol. 14, p. 237-258. London : Hogart Press, 1957.
- Freud, S. 1918. The Taboo of Virginity. *Standard Edition*, vol. 11, p. 129-216. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1921. Group Psychology and the Analysis of the Ego. *Standard Edition*, vol. 18 :, p. 67-144. London : Hogart Press, 1955.
- Freud, S. 1923. The Ego and the Id. *Standard Edition*, vol. 19, p. 3-107. London : Hogart Press, 1961.
- Freud, S. 1923. The Infantile Genital Organization. *Standard Edition*, vol 19, p. 140-145. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1923. *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Trad. de l'allemand par S. Jankélévitch. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1967. p.311
- Freud, S. 1924. The Dissolution of the Oedipus complex. *Standard Edition*, vol. 19, p. 172-182. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1924. The Economic Problem of Masochism. *Standard Edition*, vol. 19, p. 159-170. London : Hogarth Press, 1961.

- Freud, S. 1925. Libidinal Types. *Standard Edition*, vol. 21, p. 215-223. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1925. Some Physical Consequences of the Anatomical Distinction between the Sexes. *Standard Edition*, vol. 19, p. 241-259. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1930. Civilization and its Discontents. *Standard Edition*, vol. 21, p. 59-149, London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1930. « Malaise dans la civilisation ». *Revue Française de Psychanalyse*, t. 7, no 4, 1934.
- Freud, S. 1931. Female Sexuality. *Standard Edition*, vol. 21, p. 223-247. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1931. Libidinal types. *Standard Edition*, vol. 21, p. 215-223, London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1932. The acquisition and control of fire. *Standard Edition*, vol 22, p.185-193. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1933. Anxiety and instinctual life. *Standard Edition*, vol 22, p.181-111. London : Hogarth Press, 1961.
- Freud, S. 1933b. F femininity. *Standard Edition*, vol. 22, p. 112-136. London : Hogarth Press, 1961.
- Gay, P. 1989. *Freud : A Life for Our Time*. New-York : Anchor Books.
- Granta, 1997. Ambition. *Granta*, dir. publ. I. Jack, Vol. 58, (été).
- Green, A. 1969. *Un oeil en trop, le complexe de l'Oedipe dans la tragédie*. Paris : Minuit.
- Green, A. 1992. *La déliaison*. Paris : Les belles lettres, p. 11-67.
- Greenberg, J. R. 1991 Countertransference and Reality. *Psychoanalytic Dialogues*, vol 1, p. 52-74.
- Grinberg, L. 1991. Letter to Sigmund Freud. In *Freud's « On Narcissism : An Introduction »*, p. 95-p. 107, sous la dir. de J. Sandler, E. Spector Person et P. Fonagy. New Haven, CT : Yale University Press.
- Grunberger, B. 1993. *Le Narcissisme. Essais de psychanalyse*. Paris : Payot.
- Grunberger, B. et J. Chasseguet-Smirgel. 1985. *Le Narcissisme, l'amour de soi*. Coll. Tchou. Paris : Sand.

- Gutierrez-Green, L. 2003. « Le Masculin et le Féminin chez Freud, Winnicott et les autres ». *Sommaire des Conférences en ligne : cycle de Conférences d'introduction à la psychanalyse de l'adulte*, jeudi 6 février 2003. Site de la Société psychanalytique de Paris, <http://www.spp.asso.fr>.
- Hamilton, E. 1978, *La Mythologie*, Paris : Marabout.
- Hartman, H. 1950. « Commentaire sur la théorie psychanalytique du Moi ». *Revue française de psychanalyse*, vol. 31, 1967, p. 339-366.
- Hazan, M. et K. Mercier. 1992. « Fille ou garçon ? ». *Filigrane*, n 1 (printemps), p. 109-125.
- Hazan, M. et K. Mercier. 1993. « La féminité entre maternité et bisexualité ». *Filigrane*, n 2 (printemps), p. 143-154.
- Hebl, M. R. et T. F. Heatherton. 1998. « The stigma of obesity in women : The difference is black and white ». *Personality & Social Psychology Bulletin*, vol. 24, no 4, avril 1998, p. 417-426.
- Hendrick, I. 1942. Instinct and the ego during infancy. In *Vocabulaire de la psychanalyse*. J. Laplanche, et J.-B.Pontalis. Paris : Presses Universitaires de France.
- Hendrick, I. 1943. The Discussion of the « instinct to master ». In *Vocabulaire de la psychanalyse*. J. Laplanche, et J.-B.Pontalis. Paris : Presses Universitaires de France, 1990.
- Heimann, P. 1950. On Countertransference, *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 31, p. 81-85.
- Henseler, H. 1991. Narcissism as a Form of Relationship. In *Freud's « On Narcissism : An Introduction »*, p. 195-215 sous la dir. de J. Sandler, E. Spector Person et P. Fonagy. New Haven, CT : Yale University Press.
- Héritier, F. 2002. *Masculin/féminin II : Dissoudre la hiérarchie*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Horner, B. S. 1972. Toward An Understanding of Achievement-Related Conflicts in Women. *Journal of Social Issues*, vol. 28, no 2, p. 157-175.
- Horney, K. 1923. On the Genesis of the Castration Complex in Women. In *Feminine psychology*, p. 37-53, sous la dir. de H. Kelman. New-York : Norton, 1967.
- Horney, K. 1928. The Problem of the Monogonous Ideal. In *Feminine Psychology*, p. 84-99, sous la dir. de H. Kelman, New-York : Norton, 1967.
- Horney, K. 1932. The Dread of Women : Observations on a Specific Difference in the Dread Felt by Men and by Women. In *Feminine Psychology*, p. 133-146, sous la dir. de H. Kelman, New-York : Norton, 1967.

- Horney, K. 1933. The Denial of the Vagina : A Contribution to Genital Anxiety Specific to Women. In *Feminine Psychology*, p. 147-162, sous la dir. de H. Kelman, New-York : Norton, 1967.
- Horney, K. 1934. The Overevaluation of Love : A Study of a Common Present-Day Feminine Type. In *Feminine Psychology*, p. 182-213, sous la dir. de H. Kelman, New-York : Norton, 1967.
- Horney, K. 1935. The Problem of Female Masochism. In *Feminine Psychology*, p. 214-233, sous la dir. de H. Kelman, New-York : Norton, 1967.
- Horney, K. 1937. The Neurotic Personality of Our Time. In *The Collected Works of Karen Horney*, vol. 1, p. 7-291. New-York : Norton.
- Horney, K. 1939. New ways in Psychoanalysis. In *The Collected Works of Karen Horney*, vol. 1, p. 7-305, New-York : Norton.
- Horney, K. 1950. Neurosis and Human Growth : The Struggle Towards Self-Realization. In *The Collected Works of Karen Horney*, vol. 2, p. 13-378, New-York : Norton.
- Huston, N. 1990. *Journal de la création*. Arles : Actes Sud.
- Institoris (Kraemer), H. et J. Sprenger. 1486. *Malleus Maleficarum* [Le marteau de la sorcière], sous la dir. de J. Million-Grenoble, 1997.
- Jacobson, E. 1964. *Le soi et le monde objectal*. Paris : Presses Universitaires de France, 1975.
- Jarry, J. 1998. The meaning of Body Image for Women With Eating Disorders. *Canadian Journal of Psychiatry*, vol. 43, mai 1998, p. 377-373.
- Joffe, W.G. et J. Sandler. 1967. Some Conceptual Problems involved in the Consideration of Disorders of Narcissism. *Journal of Child Psychotherapy*, vol. 2, no 1, p. 56-66.
- Jones, E. 1958. *La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud*. T. 1. Paris : Presses Universitaires de France.
- Kahn, M. 1976. *Le soi caché*. Paris : Gallimard, p. 128-167.
- Kernberg, O. F. 1970. Factors in the psychoanalytic treatment of narcissistic personalities. In *Essential Papers on Narcissism*, sous la dir. de A. P. Morrison, p. 213-244. New-York : New-York University Press, 1986.
- Kernberg, O. F. 1974. Further contributions to the treatment of narcissistic personalities. In *Essential Papers on Narcissism*, p. 245-292, sous la dir. de A. P. Morrison, New-York : New-York University Press, 1986.

- Kernberg, O. F. 1976 « Narcissisme normal et narcissisme pathologique ». *Nouvelle Revue de psychanalyse*, no13, p.
- Klein, M. 1932. « Le Retentissement des premières situations anxiogènes sur le développement sexuel de la fille ». In *La sexualité féminine*, sous la dir. de J. Chasseguet-Smirgel, p.51-55. Paris : Payot.
- Klein, M. 1946. « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes ». In *Développement de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France, 1966.
- Klein, M. 1957. Envy and Gratitude. In *The writings of Melanie Klein*, sous la dir. de R. Money-Kyrle, London : Hogarth Press.
- Kohut, H. 1966. Forms and Transformations of Narcissism. In *Essential Papers on Narcissism*, p. 61-88, sous la dir. de A. P. Morrison, New-York : New-York University Press, 1986.
- Kohut, H. 1977. The Restauration of the Self. In *Essential Papers on Narcissism*, sous la dir. de A. P. Morrison, p. 112-143. New-York : New-York University Press, 1986.
- Kohut, H. 1978. *The Search of the Self : Selected Writings of Heinz Kohut : 1950-1978*, vol. 2, p. , sous la dir. de P. H. Ornstein. New-York : International Universities Press.
- Kohut, H. et Wolf, E. S. 1978. The disorders of the Self and their Treatment : an outline. In *Essential Papers on Narcissism*, p. 175-196, sous la dir. de A. P. Morrison, New-York : New-York University Press, 1986.
- Kohn, M. 1999. « Acte narratif et cas ». In *Le cas en controverse*, sous la dir. de P. Félicita et F. Villa, p. 51-58. Paris : Presses Universitaires de France
- Lafortune, M. 1989. *Le psychologue pétrifié ou du modèle expérimental comme perversion du discours humain*. Montréal : L. Courteau.
- Lagache, D. 1949. « Psychologie clinique et méthode clinique ». In *Le psychologue et le criminel*, p. 159-178. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lagache, D. 1983. *L'unité de la psychologie, psychologie expérimentale et psychologie clinique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Langenscheidt's Standard German Dictionary*. 1983. New-York : Langenscheidt's
- Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. 1990. *Vocabulaire de la Psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lamplé-de-Grooth, J. 1927. « L'évolution du complexe d'oedipe chez les femmes ». In *La sexualité féminine*, p. 26-28, sous la dir de J. Chasseguet-Smirgel. Paris : Payot.

- Lash, C. 1978. *The Culture of Narcissism : American Life in an Age of Diminishing Expectations*. New-York : Norton.
- Le collectif clio, 1992. *L'Histoire des femmes du Québec depuis quatre siècles*. Québec : Le Jour.
- Le Petit Larousse Illustré*. 1993. Paris : Larousse.
- Le Petit Robert*. 2000. Paris : Le Robert.
- Levine, H. B. 1997. Men at Work : Work, Ego and Identity in the Analysis of Adult Men. In *Work and Its Inhibitions, Psychoanalytic Essays*, p. 143-158, sous la dir. de C. W. Socarides et S. Kramer. Madison, CT : International Universities Press.
- Lichtenberg, Lachmann, Fosshage (1992) dans *Self and Motivational Systems. Towards a Theory of Technique*. Hillsdale : The Analytic Press.
- Lipovetsky, G. 1997. *La troisième femme : Permanence et révolution du féminin*. Paris : Éditions Gallimard.
- Loewald, H. W. 1974. « Psychoanalysis as an Art and the fantasy of the Psychoanalytic Situation ». *Journal American Journal of Psycho-Analytic Association*, vol. 29, p. 277-299.
- Malher, M., F. Pine, A, Bergman. 1975. *La naissance psychologique de l'être humain*. Paris : Payot, p. 13-147.
- Meissner, W.W. 1986. Narcissistic personalities and borderline conditions : a differential diagnosis. In *Essential Papers on Narcissism*, p. 403-437, sous la dir. de A. P. Morrison, New-York : New-York University Press.
- Meissner, W. W. 1997. The Self and the Principal of Work. In *Work and Its Inhibitions, Psychoanalytic Essays*, p. 35-60, sous la dir. de C. W. Socarides et S. Kramer. Madison, CT : International Universities Press.
- Michel, A. 1997. *Le féminisme*. Coll. « Que sais-je ». Paris : Presses Universitaires de France.
- Miller, A. 1979. Depression and grandiosity as related forms of narcissistic disturbances. In *Essential Papers on Narcissism*, p. 323-347, sous la dir. de A. P. Morrison, New-York : New-York University Pres, 1986.
- Miller, A. 1993. *Le drame de l'enfant doué*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Modell, A. A. 1975. Narcissistic defense against affects and the illusion of self-sufficiency. In *Essential Papers on Narcissism*, p. 293-307, sous la dir. de A. P. Morrison, New-York : New-York University Press, 1986.

- Modell, A. 1989. *The Psychoanalytic Setting as a Container of Reality : A Perspective on the Theory of Psychoanalytic Treatment*. Non disponible
- Montreynaud, F. 1995. *Le XXe siècle des femmes*. Paris : Éditiond Nathan.
- Morrison, A. P. 1983. Shame, Ideal Self and Narcissism. In *Essential Papers on Narcissism*, p. 348-372, sous la dir. de A. P. Morrison, New-York : New-York University Press, 1986.
- Morrison, A. P. 1986. *Essential Papers on Narcissism*, New-York : New-York University Press.
- Müller, J. 1932. A contribution to the Problem of Libidinal Development of Genital Phase in Girls, In *Journal of Psycho-Analysis*, vol. 13, p. 361-368.
- Nacht, S. 1965. « Le narcissisme, gardien de la vie ». *Revue française de psychanalyse*, vol. 29, no 5-6, p. 529-522.
- Navarro, P. 2002. *Pour en finir avec la modestie féminine*. Montréal : Les Éditiond Boréal.
- Notman, M. T. 1989. Depression in Women : Psychoanalytic Concepts. *Psychiatric Clinics of North America*, vol. 12, no 1, p. 221-230. Présenté aux « Scientific Meetings » de la « Canadian Psychoanalytic Society (Q.E.) », Montréal, 16 février, 1995.
- Pascal, B. 1652-1654. *Discours sur les passions de l'amour*. No 53, sous la dir. de J. Véraïn. Éditions Mille et une nuits, 1995.
- Parat, C. 1995. « Le phallique féminin ». *Revue française de psychanalyse*, vol 4, p.1239-1257. In Guttieres-Green, L. 2003. « Le Masculin et le Féminin chez Freud, Winnicott et les autres », jeudi 6 février 2003. Site de la Société psychanalytique de Paris, <http://www.spp.asso.fr>.
- Parat, C. 1999. « Une autre censure ». In *Clés pour le féminin : Femme, mère, amante et fille*. Sous la dir. de J. J. Schaeffer, M. Cournut-Janin, S. Faure-Pragier et F. Guignard, p. 187-188. Paris : Presses Universitaires de France.
- Pernoud, R. 1980. *La femme au temps des cathédrales*. Paris : Éditions Stock.
- Person, E.S. 1982. Women Working : Fears of Failure, Deviance and Success. *Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, vol. 10, p. 67-84.
- Perron, R. 1988. *Histoire de la psychanalyse*. Coll. « Que sais-je ». Paris : Presses Universitaires de France.
- Plasse, C. 2001. « L'attribution du prénom de l'enfant par le(s) parent(s) comme indice potentiel d'une transmission psychique intergénérationnelle ». Thèse de doctorat, UQAM, p. 432.

- Pulver, S.E. 1970. Narcissism : The Term and the Concept. In *Essential Papers on Narcissism*, p. 91-111, sous la dir. de A. P. Morrison, New-York : New-York University Press, 1986.
- Racamier, P. C. 1995. *L'inceste et l'incestuelle*. Paris : Du Collège.
- Choderlos de laclos, A. 1783. *Des femmes et de leur éducation*. Sous la dir. de C. Radiguet. Éditions Mille et une nuits, 2000.
- Rank, O. 1911. « Une contribution au narcissisme ». *Topique*, vol. 14, p. 28-49.
- Reich, A. 1953. Narcissistic Object Choice in Women. *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 1, p. 22-44.
- Reich, A. 1960. Pathological Forms of Self Esteem Regulation. In *Essential Papers on Narcissism*, p. 44-60, sous la dir. de A. P. Morrison, New-York : New-York University Press, 1986.
- Reiser, L. 1988. Love, work and bulimia. In *Bulimia : Psychoanalytic Treatment and Theory*, p. 373-397, sous la dir. de Schwartz, H. Connecticut : International Universities Press.
- Roiphe, H. et Galenson, E. 1981. *Infantile Origins of Sexual Identity*. International University Press.
- Rosalto, G. 1976. *Narcisses*. Sous la dir. de J.-B. Pontalis, p. 52. Paris : Gallimard.
- Rothstein, A. 1979. The Theory of Narcissism : An Object-Relations Perspective. *The Psychoanalytic Review*, vol. 66, p. 35-47.
- Rudelic-Fernandez, D. 1999. « Langage du cas : Modèles et modalités ». In *Le cas en controverse*, sous la dir. de P. Férida et F. Villa, p. 29-42. Paris : Presses Universitaires de France
- Roudinesco, É. et Plon, M., 1997. *Dictionnaire de la psychanalyse*. France : Librairie Arthème Fayard.
- Sandler, J. et A. M. Sandler. 1984. The Past Unconscious, the Present Unconscious and the Interpretation of the Transference. *Psachonalytic Inquiry*, vol. 4, p. 367-401.
- Sandler, J., E. Spector Person et P. Fonagy. 1991. *Freud's « On Narcissism : An Introduction »*. New Haven CT : Yale Univ. Press.
- Sayers, J. 1991. *Les mères de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Schaeffer, J., J. Cournut-Janin, S. Faure-Pragier et F. Guignard. 1999. *Clés pour le féminin : Femme, mère, amante et fille*. Paris : Presses Universitaires de France.

- Segal, H. et D. Bell. 1991. The Theory of Narcissism in the Work of Freud and Klein. In *Freud's « On Narcissism : An Introduction »*, p. 149-174, sous la dir. de Sandler, J., E. Spector Person et P. Fonagy. New Haven CT : Yale Univ. Press.
- Schafer, R. 1992. *Retelling a Life*. New-York : Basic Books.
- Shainess, N. 1980. The Working Wife and Mother. In *International Journal of Psychotherapy*, vol. 34, p. 374-386.
- Sherfey, M. J. 1973. *The Nature and Evolution of Female Sexuality*. Vintage Books. (publié auparavant dans le *Journal of American Association*, vol. 14, no 1, p. 28, 1966)
- Statistiques Canada 1995. *Les femmes au Canada III*. N° 89-530F, au catalogue, Ottawa.
- Statistiques Canada 2000. *Les femmes au Canada*. No. 89-503-XPF au catalogue, Ottawa.
- Stein, S. 1991. The Influence of Theory on the Psychoanalyst's Countertransference. In *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 72, p. 325-334.
- Steiger, H. et Séguin, J. 1999. Eating Disorders : Anorexia nervosa and Bulimia nervosa. In *Oxford Textbook of Psychopathology*, sous la dir. de T. Millon, P. H. Blaney et R. D. Davis, p. 365-389. New York : Oxford University Press.
- Stice, E. 1994. Review of the evidence for sociocultural model of bulimia nervosa and an exploration of the mechanisms of action. *Clinical Psychology Review*, vol. 14, no 7, 1994, p. 633-661.
- Strachey, J. 1991. *Indexes and Bibliographies. Standard Edition*, vol. 24. London : Hogart Press 1974.
- Strachey, J., 1965, vol 2. London : Hogart Press.
- Stolorow, R. D. 1975. Toward of Functional Definition of Narcissism. In *Essential Papers on Narcissism*, p. 197-210, sous la dir. de A. P. Morrison. New-York : New-York University Press, 1986.
- Tartakoff, H. H. 1966. The normal personality in our culture and the Nobel Prize complex. In *Psychoanalysis, A General Psychology*, p. 222-252, sous la dir. de R.M. Lowenstein, L.M. Newman, M. Schur et A.J. Solnit. New-York : International Universities Press.
- Tausk, V. 1919. « De la genèse de l'appareil à influencer au cours de la schizophrénie ». *La Psychanalyse*, 4, Paris : Presses Universitaires de France, 1958.
- Thompson, C. 1942. Cultural Pressures in the Psychology of Women. In *Essential Papers on the Psychology of Women*, p. 207-221, sous la dir. de C. Zanardy, New-York : New-York University Press, 1990.

- Tisseron, S. 1995. *Le psychisme à l'épreuve des générations. Clinique du fantôme*. In « L'attribution du prénom de l'enfant par le(s) parent(s) comme indice potentiel d'une transmission psychique intergénérationnelle ». C. Plasse, thèse de doctorat, UQÀM, p. 432.
- Torok, M. 1964. « La signification de "l'envie du pénis" chez la femme ». In *Sexualité féminine*, p. 203-246, sous la dir. de J. Chasseguet-Smirgel, Paris : Payot.
- Tremblay, M et C. Andrew. 1997. *Femmes et représentation politique au Québec et au Canada*. Montreal : Les Éditions du remue-ménage.
- Treurniet, N. 1991. Introduction to « *On Narcissism : An Introduction* ». In Freud's « *On Narcissism : An Introduction* », p. 75-94, sous la dir. de J. Sandler, E. Spector Person et P. Fonagy. New Haven, CT : Yale University Press.
- Trottier, M. 2003. « Sublimation, source de vie et danger de mort ». Présenté aux « Soirées scientifiques » de la « Société psychanalytique de Montréal », le 13 février, 2003.
- Winnicott, D. W. 1951. « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels ». In *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, p. 7-39. Paris : Gallimard, 1975.
- Winnicott, D. W. 1958. « La capacité d'être seul ». In *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot.
- Winnicott, D. W. 1960. « Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux-"self" ». In *Processus de maturation chez l'enfant*. Paris : Payot, 1974.
- Winnicott, D. W. 1963. « De la communication et de la non-communication ». In *Processus de maturation chez l'enfant*, p. 151-168, Paris : Payot, 1974.
- Winnicott, D. W. 1975. *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris : Gallimard.
- Winnicott, D. W. 1965. The capacity to be alone. In *The maturational processes and the facilitating environment*, p. 37-55. Madison, CT : International Universities Press.
- Wollstonecraft, M. 1792. *A Vindication of the Rights of Woman*. Cologne : Könemann, 1998.
- Wurmser, L. 1981. *The Mask of Shame*. Baltimore and London : John Hopkins University Press, p. 16-29.
- Young-Bruel, E. 1990. *Freud on Women, a Reader*. New-York : Norton.
- Zanardy, C. 1990. *Essential Papers on the Psychology of Women*. New-York : New-York University Press.